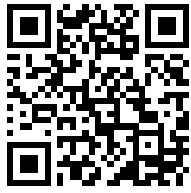
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

The University of Chicago
Libraries

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

Digitized by Google

Bruxelles. — Typ. de M. Weissenbruch.

Digitized by Google

REVUE

DE

BELGIQUE

— SIXIÈME ANNÉE —

TOME XVI

BRUXELLES
C. MUQUARDT, éditeur
HENRY MERZBACH, SUCCESSEUR
PLACE & RUE ROYALE
MÊME MAISON A LEIPZIG

1874

Digitized by Google

AP2.2
.R45
v.16

Gen. Lib.

Digitized by Google

1547895

UNE LEÇON DE DROIT PUBLIC

A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN

M. Charles Périn est l'un des professeurs les plus distingués de l'université de Louvain et l'un des publicistes les plus éminents de notre pays. Il écrit bien, et il parle, assure-t-on, avec une véritable éloquence. Si son style est parfois un peu nuageux, à force de s'élever dans les hautes régions de la pensée, il est, du moins, toujours châtié, noble et élégant. Ses recherches ont porté tour à tour sur le droit naturel, sur le droit public et sur l'économie politique; et, dans aucun de ces sujets, il n'est resté à la surface. Il a réfléchi et il fait réfléchir les autres. Il a publié un grand ouvrage : *la Richesse dans les Sociétés chrétiennes,* dont M. Léonce de Lavergne a rendu compte avec grand éloge dans la *Revue des Deux-Mondes,* et qui a valu à son auteur le titre de correspondant de l'Institut de France. Ce livre a paru étrange, même à beaucoup de ceux qui appartiennent au parti de M. Périn.

En effet, il prétendait fonder l'économie politique sur le renoncement, et ainsi donner pour base, à la science qui s'occupe de la satisfaction des besoins de l'homme, la doctrine qui s'efforce de les supprimer, l'ascétisme. Au culte de la

Digitized by Google

richesse, il aurait volontiers opposé l'imitation de Simon le Stylite et de saint Labre. Il voulait, comme M. Alban de Villeneuve, créer une économie politique chrétienne. Les disciples orthodoxes de Smith et de Say trouvaient la tentative ridicule. Il n'y a pas plus d'économie chrétienne, disaient-ils, qu'il n'y a d'algèbre boudhiste, ou de géométrie mahométane.

J'estime pourtant que M. Périn avait raison. Les opinions morales et religieuses n'ont aucune influence sur les déductions mathématiques, mais elles en ont une très décisive sur les sciences sociales. L'épicurien, le stoïcien, le chrétien, auront chacun une façon particulière de considérer les rapports des hommes entre eux et le but de la société. Ils se feront donc une idée très différente des besoins, des droits et des devoirs, et par suite, du corps de doctrines qui s'occupe de ces sujets. M. Périn se séparait, il est vrai, en ce point, comme en beaucoup d'autres, de l'école de Manchester, trop étroitement enfermée dans des formules abstraites; mais, en cela, il ne faisait que prendre part au profond mouvement scientifique qui tend à modifier complétement les conclusions de l'économie politique. Dans son écrit sur *les libertés publiques*, M. Périn, en cherchant l'organisation politique qui convient aux sociétés actuelles, émet aussi des vues originales et souvent très justes. On peut donc dire, qu'en fait de politique et d'économie politique, M. Périn est le représentant le plus distingué, le plus complet du parti catholique, *the representative man* de l'école théocratique. Il a déclaré, du haut de sa chaire, que son enseignement serait toujours conforme aux doctrines de Rome; en effet, il invoque sans cesse les décisions du souverain pontife. Or, dans une leçon récente de son cours de droit public, l'éminent professeur a exposé comment il faut apprécier les libertés modernes, inscrites dans la Constitution belge — et il a prouvé, avec une entraînante éloquence et aux applaudissements enthousiastes de son auditoire, qu'une société vraiment catholique ne peut point tolérer l'erreur.

Qu'une pareille doctrine s'enseigne ouvertement à l'uni-

Digitized by Google

versité de Louvain, qu'elle devienne ainsi le programme des nombreux élèves qu'elle forme et, par suite, du parti catholique de l'avenir, c'est là un fait extrêmement grave, et qui sera une date dans l'histoire de nos partis. En essayant de peindre le parti clérical en Belgique, j'avais dit, dans une revue anglaise, qu'il professe la doctrine de l'intolérance, et que le jour où il n'aurait plus d'opposition sérieuse à craindre, il l'appliquerait avec toute la rigueur qu'inspire l'idée d'un devoir à accomplir. On m'a accusé d'avoir calomnié les catholiques. Aujourd'hui, *habemus confitentem:* M. Périn professe exactement la doctrine que j'attribuais au parti dont il est certainement l'organe le plus accrédité. Comme il s'agit d'un fait dont l'importance, à mon avis, est considérable, je crois devoir reproduire ici en entier l'analyse que donne, de la leçon de M. Périn, le journal l'*Étudiant catholique* (n° du 8 novembre). Cette analyse n'ayant été rectifiée que pour marquer encore davantage la doctrine de l'intolérance, nous pouvons, j'imagine, la considérer comme exacte.

« En principe absolu, nous disait-il, le pouvoir civil a le droit et le devoir, non seulement de réprimer le mal, mais aussi d'empêcher la diffusion de l'erreur. Car l'erreur, qui est la négation de ce qui est, n'a aucun droit pour elle, et fait le malheur des sociétés.

« Ce principe serait applicable dans une société unitaire, c'est à dire dans une société où règnerait l'unité de la foi, où tous professeraient la religion catholique. Mais notre société n'est pas dans de telles conditions ; donc l'application rigoureuse du principe émis n'est pas possible dans les circonstances présentes. Il ne nous est pas libre de changer l'état de choses existant dans le monde; il était tel quand nous sommes nés, nous n'avons donc aucune responsabilité à supporter de ce chef. D'autre part, nous formons une société temporelle avec ceux qui ne participent point à la vérité catholique, nous devons vivre avec eux dans une certaine paix. Il en résulte qu'une transaction est nécessaire : ils auront la liberté de l'erreur, mais nous aurons la liberté de nos

Digitized by Google

croyances. Il leur sera permis de les discuter, de les nier; nous aurons le droit de les défendre par la persuasion. C'est un pacte que l'on doit de part et d'autre observer loyalement. Pour le dire en passant, les infractions à ce pacte ne viennent jamais du côté des catholiques.

« Mais il faudra bien se garder de voir en cela autre chose qu'un *simple fait*, et il sera absolument faux de dire que c'est là la position la plus avantageuse pour l'Église et pour les sociétés. Le système de la liberté complète, accordée aussi bien à l'erreur qu'à la vérité, érigé en principe, conduirait à affirmer qu'il n'y a pas de vérité absolue. On arriverait au scepticisme social, aux doctrines de Hegel, à savoir que chaque peuple, que chaque temps ont leurs vérités propres; qu'il n'y a qu'une vérité relative, se développant par la fluctuation de l'affirmation et de la négation; que la vérité se développe indéfiniment; que ce qui est vrai aujourd'hui peut être faux demain et *vice-versâ*.

« Le principe de la liberté de l'erreur forme la base du libéralisme, et ceux qui veulent être logiques, en admettant cette doctrine, doivent accepter aussi le principe de la liberté du mal. Car, si l'homme est souverain, s'il peut tirer de sa raison toutes les conséquences possibles, il peut aussi les traduire en faits. Aussi voyons-nous le libéralisme atténuer toutes les pénalités. Il fait tous ses efforts pour abolir la peine de mort. Il tend à effacer une à une les dispositions du Code pénal.

« Cette théorie est monstrueuse; aussi les gens honnêtes reculent-ils devant ces conséquences; on cherche à les voiler. Car les hommes valent mieux que leur doctrine, quand leur doctrine n'est pas le christianisme. Et c'est pourquoi il y a des nuances et des atténuations dans le libéralisme. On limite la doctrine quant aux faits, quant au mal effectif, et on ne l'applique qu'en matière de religion. Et l'on dit : L'homme qui en conscience professe une erreur et la propage ne fait qu'user d'un droit; — et aussi : Cette situation est avantageuse pour la vérité, qui ne manquera pas de triompher.

« Voilà les deux erreurs fondamentales du catholicisme

Digitized by Google

libéral, que renfermait la phrase suivante prononcée, dans un discours à un Congrès de Malines, par M. de Montalembert : « Comment réclamerez-vous la liberté si vous ne la laissez aux autres? »

« Nous la réclamerons de par le droit imprescriptible qu'a la vérité de se produire.

« On nous objectera, continua M. Périn, que nous voulons donc imposer au pouvoir civil le devoir de réprimer l'erreur, que nous sommes donc ennemis des libertés que consacre notre Constitution.

« A cela nous répondons, répétant ce qui a été dit précédemment, que les sociétés font leur législation en rapport avec leurs besoins; et, qu'en conséquence, nous ne saurions vouloir qu'on applique dès aujourd'hui une législation parfaite. Ce à quoi nous travaillons, c'est à rendre la société de moins en moins incapable de cette législation. Mais nous n'y travaillons que par la persuasion. Nous demandons aux hommes de réfléchir. Qu'on n'aille donc point dire, comme on l'a fait tant de fois, qu'il y a là une tendance vers le despotisme et l'écrasement des consciences. Il n'y a pas de rupture avec les sociétés modernes. Nous ne sommes pas ennemis de l'ordre existant. Nous l'acceptons tel qu'il est, mais nous avons bien le droit de souhaiter qu'il devienne meilleur.

« Il y a un devoir impérieux à remplir par tout catholique, c'est de préparer cet avenir meilleur, dans la mesure de ses forces. »

La relation de l'*Étudiant catholique* atténuait encore, paraît-il, les doctrines de M. Périn; ce journal accentue plus nettement, dans la note suivante, ce que le professeur de droit public de Louvain a dit :

« Quelques erreurs se sont glissées dans ma dernière correspondance, où je vous relatais l'ovation dont M. le professeur Périn a été l'objet à son cours. C'est à tort que j'ai prêté à l'éminent professeur la doctrine fausse, que parfois une liberté complète peut être accordée à l'erreur; ce qui n'est jamais permis, même comme simple fait. Quant au devoir de

Digitized by Google

l'État de n'avoir qu'une simple conformité négative vis à vis des lois de l'Église catholique, il y a là une erreur que vos lecteurs auront facilement remarquée, puisque quelques lignes plus haut, il est question du devoir de l'État de réprimer l'erreur et le mal. Enfin, j'ai omis de dire que M. Périn nous a également donné lecture des brefs remarquables de Pie IX, l'un adressé au cercle Saint-Ambroise, à Milan, et l'autre à la Fédération des cercles catholiques de Belgique. Ces documents sont trop remarquables et d'une importance trop haute dans la question du libéralisme catholique pour que notre éminent professeur pût ne pas en faire mention. »

Ainsi donc, les catholiques qui ont contribué, en 1830, à faire notre Constitution, et des hommes qui, comme MM. Thonissen et de Decker, tout en se déclarant fils soumis de l'Église, restent cependant attachés à la liberté, sont désormais condamnés. Il n'y a plus de place tenable pour eux au sein du parti de l'orthodoxie; car ils ne peuvent y rester qu'à l'abri du silence ou de l'équivoque.

En jetant l'anathème aux opinions de M. de Montalembert et au catholicisme libéral, M. Périn ne fait du reste que répéter les infaillibles décisions de Rome. M. Veuillot a pu dire avec raison que l'Encyclique de 1832 avait foudroyé la Constitution belge dans son berceau. Pie IX, dans une lettre récente (3 mai 1873), adressée à l'un de nos sénateurs, à propos de la Fédération des cercles catholiques, vient de condamner encore une fois le catholicisme libéral, en des termes qui méritent d'être médités : « Ce que nous louons le plus dans cette entreprise pleine de piété, c'est que vous êtes, dit-on, remplis d'aversion pour les principes *catholiques libéraux*, que vous tâchez d'effacer des intelligences autant qu'il est en votre pouvoir.

« Ceux qui sont imbus de ces principes font profession, il est vrai, d'amour et de respect pour l'Église, et semblent consacrer à sa défense leurs talents et leurs travaux; mais ils s'efforcent néanmoins de pervertir sa doctrine et son esprit, et chacun d'eux, d'après la diversité de ses goûts et de son

Digitized by Google

tempérament, incline à se mettre au service de César ou de ceux qui revendiquent des droits en faveur d'une fausse liberté.

« Ils pensent qu'il faut absolument suivre cette voie pour enlever la cause des dissensions, pour concilier avec l'Évangile le progrès de la société actuelle et pour rétablir l'ordre et la tranquillité; comme si la lumière pouvait coexister avec les ténèbres, et comme si la vérité ne cessait pas d'être la vérité, quand on la détourne violemment de sa véritable signification et qu'on la dépouille de la fixité inhérente à sa nature.

« Cette erreur pleine d'embûches est plus dangereuse qu'une inimitié ouverte, parce qu'elle se recouvre du voile spécieux du zèle et de la charité; et c'est assurément en vous efforçant de la combattre et en mettant un soin assidu à en éloigner les simples, que vous extirperez la racine fatale des discordes, et que vous travaillerez efficacement à reproduire et à entretenir l'union étroite des âmes.

« Sans doute, ce n'est pas vous qui avez besoin de ces avertissements, vous qui adhérez avec un dévouement si absolu à tous les documents émanés de ce siége apostolique, que vous avez vu condamner à différentes reprises les principes libéraux; mais le désir même de faciliter vos travaux et d'en rendre les fruits plus abondants, nous a poussé à vous rappeler le souvenir d'un point si important. »

Il ne faut pas s'étonner de l'enseignement qui se donne à Louvain. Quand M. Périn affirme qu'une société vraiment catholique ne peut tolérer l'erreur, il est l'interprète de l'opinion constante de l'Église, qui, depuis saint Augustin, n'a plus varié sur ce point. Il y a deux sortes d'intolérance: l'intolérance spirituelle, qui consiste à condamner l'erreur, et l'intolérance matérielle, qui consiste à exterminer ceux qui expriment l'erreur. La première est de droit commun; et de cette façon toute doctrine est intolérante: on ne peut donc reprocher au pape de lancer ses foudres contre l'hérésie. Mais c'est la seconde que veut appliquer l'Église, en supprimant comme jadis les hérétiques et les incrédules.

Digitized by Google

M. Périn tient le même langage que Bossuet, qui n'était cependant pas ultramontain et qui écrivait : « Je déclare que je suis et que j'ai toujours été du sentiment, premièrement, que les princes peuvent contraindre, par des lois pénales, tous les hérétiques à se conformer à la profession et aux pratiques de l'Église; deuxièmement, que cette doctrine doit passer pour constante dans l'Église, qui non seulement a suivi mais encore demandé de semblables ordonnances des princes. » — « On ne voit pas, ajoute l'évêque de Montauban, que l'Église se soit jamais plainte de la sévérité de ces lois; au contraire, nous avons prouvé qu'elles avaient été pour la plupart demandées et sollicitées par les conciles. »

Dans une discussion récente au sein du Sénat, M. d'Anethan reprochait à M. Reyntjens de justifier les mesures prises en Suisse et en Allemagne, pour contraindre le clergé à obéir aux lois, et il invoquait la liberté et le vrai libéralisme. Eh quoi! vos papes, vos conciles, vos docteurs et vos professeurs actuels, disent que les dissidents ne doivent pas être tolérés dans une société catholique; et vous, représentants catholiques, vous osez invoquer la liberté! Votre doctrine est encore aujourd'hui celle qui a fait dresser les bûchers du duc d'Albe, qui a donné le signal de la Saint-Barthélemy et déchaîné les dragonnades; et, quand l'Allemagne et la Suisse prennent des mesures de précaution contre le renouvellement de ces atrocités, vous criez à la persécution! Nous, en Belgique, nous ignorons et le dogme et l'histoire catholiques. Le *Bien public* le reproche chaque jour au parti libéral, et ce journal a raison; mais les Allemands et les Suisses connaissent le passé, on a osé le leur enseigner; et, à sa lumière, ils entrevoient le danger qui les menace.

Récemment, un prêtre de grande érudition, homme d'esprit et de goût, le père Onclair, a publié un ouvrage très important où il résume et expose systématiquement les idées de la *Civilta catholica* et de son directeur, ce jésuite éminent, le père Tarquini, récemment promu au cardinalat. Ces doctrines sont celles de la curie romaine, partant celles de nos évêques, c'est à dire de nos maîtres. Cet ouvrage est inti-

Digitized by Google

tulé : *de la Révolution et de la Restauration des vrais principes sociaux*. C'est ce livre qu'il faut lire, si l'on veut savoir le sort qui sera fait aux libéraux et aux dissidents, le jour où « les vrais principes sociaux seront restaurés ».

Le père Onclair établit d'abord que les peuples et leurs souverains doivent en tout obéissance aux prêtres, et il le prouve par l'autorité des pères et des papes.

C'est cette vérité que Pie IX rappelait récemment à l'empereur Guillaume. La question est encore posée aujourd'hui dans les mêmes termes qu'au moyen âge. — Rois de la terre, vous m'êtes soumis comme le corps l'est à l'âme, dit le souverain pontife. — Nous n'irons pas à Canossa, répond M. de Bismarck. — Je ne reconnais d'autre maître que Dieu, répond le vieil empereur qui porte sur la tête la couronne de Henri IV et de Barberousse.

Le père Onclair cite d'abord le pape Jean VIII, qui écrit (*Décret. dist.* 91, ch. II) : *Si les puissances de la terre sont fidèles, la volonté de Dieu est qu'elles soient subordonnées aux prêtres de son Église. Les empereurs chrétiens doivent soumettre leurs décrets à l'Église et non donner la préférence à leurs propres lois : « Obsequi solere principes christianos decretis ecclesiæ non suam præponere potestatem. »* Il y a, dit Innocent III, la même différence entre le pontife et le roi qu'entre le soleil et la lune. « *Ut quanta est inter solem et lunam tanta inter pontifices et regis differentia dignoscatur.* » Rien n'est plus évident. En effet, si le pape est infaillible et s'il est le vicaire de Dieu sur la terre, comment les rois, très faillibles, ne seraient-ils pas tenus de lui obéir? Maintenant, à quoi les rois doivent-ils surtout employer la puissance que Dieu leur a départie? A réprimer tout ce qui peut porter atteinte à la religion catholique. « Le crime, en matière de religion, dit le père Onclair (*de la Révol.* II, p. 97), est plus grave que le crime purement civil; ne serait-il donc pas ridicule de prétendre que la gravité plus grande du délit soit un motif d'assurer à ce dernier le bénéfice de l'impunité? » — « Que si le pouvoir civil est obligé, quand l'Église invoque son secours, de protéger les droits de

Digitized by Google

celle-ci, comment douter dès lors du pouvoir de l'Église à réfréner l'erreur, puisqu'elle a à sa disposition et l'autorité spirituelle qui s'impose aux intelligences et la force matérielle. » (*De la Révol.* II, p. 486.)

Le raisonnement des pères Onclair et Tarquini paraît irréfutable. L'Église est persécutée, quand on l'empêche de persécuter les autres. En quoi consiste, en effet, la liberté d'une Église? Évidemment à pratiquer ses croyances, à agir conformément à ses dogmes. Or, le dogme de l'Église ordonne de supprimer les hérétiques et les incrédules.

Quand donc on empêche les catholiques d'accomplir cette suppression par les moyens les plus convenables : le feu, l'eau ou le fer, on les opprime manifestement.

Dans un pays catholique, la profession de l'hérésie doit être interdite, car elle porte atteinte aux droits des catholiques et aux vœux de la nation. « Tel est, dit le père Onclair, le fondement clair, solide, incontestable de ce droit de répression, exercé de tout temps par l'Église, au sein des pays catholiques, contre le prosélytisme de l'hérésie; tel est celui du droit exercé par les gouvernements de punir l'hérétique déclaré tel par l'Église. » (*De la Rév.*, t. I, p. 98.)

A l'appui de son opinion, le père Onclair cite l'allocution du 26 septembre 1791, où Pie VI condamne la tolérance religieuse et dit, en parlant du cardinal Loménie de Brienne : « A peine ce personnage eut-il été appelé par le Roi à remplir la charge de premier ministre, quoiqu'il eût été averti par nous de se mettre en garde contre les entreprises des hétérodoxes, il lui est cependant arrivé peu après de rétablir l'Édit de Nantes sur la tolérance des hérétiques, Édit ruineux et funeste qui a été la source principale des maux qui déchirent aujourd'hui et bouleversent le royaume et la religion, Édit qui dès son origine, a été, pour ce motif, réprouvé par le Siége apostolique et que Loménie lui-même, de son propre aveu, et tout le clergé de France avaient trouvé détestable. » On le voit, quand M. Périn enseigne l'intolérance à ses élèves, il est le fidèle interprète des doctrines de l'Église.

Le père Onclair rappelle ensuite la fameuse encyclique

Digitized by Google

de 1832, et il prouve qu'elle était dirigée contre les libertés de 1789 et contre la Constitution belge qui les consacre. Il s'élève contre la légèreté et la mauvaise foi de ceux qui ont recours à toutes les subtilités imaginables pour mettre d'accord les contraires, « Jésus-Christ et Bélial », c'est à dire Rome et la liberté. Pie IX a toujours tenu le même langage que Grégoire XVI. Comme le rappelle très bien le père Onclair, « quand le gouvernement impie de Comonfort voulut infliger aux populations catholiques du Mexique l'indifférentisme, la liberté de conscience, celle de la presse et celle des cultes, l'encyclique du 15 décembre 1856 *vint dénoncer hautement cet attentat exécrable destiné à corrompre les peuples et à déraciner notre sainte religion.* » *Ad populorum mores animosque corrumpendos ac detestabilem, teterrimamque indifferentismi pestem propagandam... Admittitur liberum cujusque cultus exercitium et omnibus quas libet opiniones cogitationesque palam, publiceque manifestandi plena tribuitur potestas.*

Ce qui rend ces doctrines si dangereuses, c'est le principe sans cesse invoqué par les partisans de Rome qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, c'est à dire au pape plutôt qu'aux lois de l'État.

Le père Onclair prouve (*de la Rév.*, t. II, p. 331) que tout ce qui concerne le mariage ne peut être réglé que par l'Église seule.

La Constitution belge, en exigeant que le mariage civil précède la bénédiction religieuse, a donc manifestement violé les droits de l'Église, et ceux qui appliquent cette loi impie commettent un acte monstrueux. Le doyen de Péruwelz a été récemment condamné à l'amende, parce qu'il a procédé au mariage religieux avant l'accomplissement du mariage civil. Voici ce que dit, à ce sujet, le *Bien public* de Gand, ce journal honoré récemment des félicitations et des bénédictions du saint père:

« M. le doyen de Péruwelz devait procéder au mariage qui lui était demandé; il le devait *en conscience, il le devait pour obéir à l'Église.*

Digitized by Google

« Dans de telles conditions, *reculer devant un texte de loi, fût-il même consigné dans la Constitution belge*, c'eut été plus qu'une *faiblesse, c'eut été une faute et une faute grave.*

« Nous n'avons pas à examiner ici quelle est, au point de vue de la conscience, la responsabilité des juges catholiques qui auraient participé à la condamnation édictée contre le vénérable doyen de Péruwelz. C'est affaire à eux de résoudre cette délicate question. Mais *que penser d'une loi qui provoque des jugements comme ceux que vient de rendre le tribunal correctionnel de Tournai?* Toute notre législation matrimoniale est *déplorablement* inspirée des traditions révolutionnaires et *en contradiction formelle avec le droit public chrétien*. Dans le cas qui nous occupe, cette antinomie est *flagrante, monstrueuse.* »

Supposons que le pape ait intérêt à provoquer une agitation en Belgique et qu'il donne à tous les prêtres l'ordre de suivre l'exemple du doyen de Péruwelz, il en résulterait une situation semblable à celle de la Prusse, et nos ministres actuels, faisant respecter les lois, deviendraient aussi des Néron et des Antechrist.

L'ultramontanisme, dans toute sa rigueur, prépare la guerre civile et la guerre extérieure. En effet, nous le voyons sous nos yeux pousser en Prusse à la guerre civile, en France à la guerre contre la Prusse et l'Italie. Mais, il faut l'avouer, c'est une fière doctrine qui transporte les âmes dans les hautes sphères de la foi et de la charité, et qui, par suite, engendre les dévouements, la persévérance et l'esprit de sacrifice. L'indifférence, au contraire, ne fait que des caractères faibles, des consciences molles, prêtes à toutes les transactions et à toutes les platitudes.

La doctrine de MM. Périn et Onclair est, d'ailleurs, d'une logique absolument irréfutable, étant admis leur point de départ. Les catholiques libéraux et les libéraux catholiques qui veulent allier encore les libertés modernes et « la foi de leurs pères », sont écrasés sous l'irrésistible déduction du raisonnement. Tout ce qu'ils disent est, comme le prouve très bien le père Onclair, confusion, contradictions et

Digitized by Google

ténèbres — ténèbres volontaires, il est vrai, parce qu'ils en ont besoin pour y cacher la fausseté de leur situation.

Il ne peut pas y avoir de liberté pour le mal, dit M. Périn. Le mal doit toujours être réprimé et puni en proportion de sa gravité. L'erreur est un mal, un mal incalculable, surtout en matière religieuse, car la religion, source de la morale, lumière du droit, est la base de l'ordre social. Donc, l'hérésie, sous toutes ses formes, doit être réprimée et punie. Quant à savoir ce qui est erreur, et quel est le degré de perversité de chaque erreur, nous ne pouvons nous tromper, car Dieu même nous le fait connaître par l'organe de son vicaire infaillible. Pour échapper à ce raisonnement, il faut dire, ou que le mal ne doit pas être réprimé, ou que l'erreur n'est pas un mal — deux absurdités évidentes — ou bien que le pape n'est pas infaillible, ce qu'un catholique ne peut plus soutenir. Donc, MM. Périn et Onclair peuvent dire que tout catholique doit admettre la nécessité pour l'État de supprimer l'erreur, s'il le peut[1].

Pour défendre la liberté de conscience, la liberté de la

[1] On connaît le mot de M. Veuillot : « Pour moi, ce que je regrette, je l'avoue franchement, c'est qu'on n'ait pas brûlé Jean Huss plus tôt, et qu'on n'ait pas également brûlé Luther, c'est qu'il ne se soit pas trouvé quelque prince assez *pieux et assez politique* pour mouvoir une croisade contre les protestants. » On le voit, la croisade des Albigeois, les exterminations des dissidents en Bohême, en Hongrie, en Espagne, en Belgique, la Saint-Barthélemy, tout cela est compté pour rien, parce qu'en effet on n'a pas abouti. « Mais, ajoute M. Veuillot, après trois siècles, nous sommes à la veille d'un recommencement. » Les politiques du parti désavouent volontiers M. Veuillot. Ils n'en ont pas le droit; son langage est celui de l'Église même partout et en tout temps.

En Irlande, les évêques catholiques réclament le droit de diriger complétement l'instruction du peuple. Or, voici un extrait du livre d'histoire en usage dans les écoles catholiques. — On y parle de Philippe II comme « de l'un des meilleurs et des plus sages rois de son temps »; puis on explique ainsi les persécutions de Marie la sanguinaire, en Angleterre : « Le pays était déchiré par l'hérésie et il était impossible d'en venir à bout par les moyens de douceur (*by gentle means*). Or, quand les hommes veulent non seulement perdre leur âme, mais compromettre le salut d'autrui, ils doivent être traités comme des malfaiteurs (*malefactors*) et livrés par l'Église aux hommes de loi pour être punis. Il est triste qu'il faille brûler des hommes (*that people should be burnt*), mais il est encore

Digitized by Google

presse et des cultes, il faut désormais prendre position en dehors du catholicisme et dire : sans doute, le mal doit être réprimé dans la mesure où il est nuisible, et l'erreur est un mal. Mais comme, en beaucoup de points, nous ne voyons pas clairement ce qui est erreur ou vérité, et comme l'histoire prouve qu'on a souvent brûlé, crucifié ou décapité ceux qui apportaient des vérités nouvelles aux hommes, nous réclamons pour toutes les doctrines, non pas précisément la liberté qui semblerait impliquer un droit absolu, fondé sur la possession du vrai, mais, comme le disait très justement le XVIII^e^ *siècle*, la *tolérance*. Les journaux l'*Univers* et le *Bien public*, qui expriment les opinions du jésuite Tarquini et, par conséquent, celles de la curie romaine, disent avec raison : Vous, protestants et incrédules, vous nous devez la liberté, car vous avouez que vous n'êtes pas certains de pos-

plus regrettable que ces hommes puissent en mener d'autres dans les flammes éternelles de l'enfer. »

Ce qui suit est tiré du *Petit catéchisme populaire* publié récemment en Suisse à propos de la révision du pacte fédéral :

D. Qu'est-ce que les catholiques doivent entendre par la liberté de conscience?

R. Ces mots doivent signifier pour eux la faculté d'observer, sans être jamais entravés par une autorité civile quelconque, tous les commandements de Dieu et de l'Église et tous les devoirs religieux que dicte une conscience sincèrement catholique.

D. Ne faut-il pas reconnaître ce même droit aux membres des autres confessions?

R. *Quiconque admet que la religion catholique est la seule religion vraie, ne doit pas leur reconnaître, en principe, ce même droit*, car il n'est pas permis d'accorder à l'erreur les mêmes égards qu'à la vérité, à la religion qui nous conduit au ciel les mêmes priviléges qu'à celles qui, par elles-mêmes, ne sauraient que nous en éloigner.

D. Que dit le *Syllabus* sur cette grave question?

R. *Il condamne l'opinion de ceux qui disent que « chaque homme est libre d'embrasser et de professer la religion qu'il aura réputée vraie, à l'aide des lumières de sa raison. »* (Prop. 15.)

D. Que résulte-t-il de cette condamnation?

R. De ce que l'homme n'est pas libre d'embrasser une autre religion que le catholicisme, *il s'ensuit que les catholiques peuvent s'attribuer des droits qu'ils ne sont point obligés de reconnaître aux schismatiques, aux anglicans, aux protestants*, etc.

(Cité par l'*Émancipation*, journal suisse, 28 avril 1872).

Digitized by Google

séder la vérité; nous, catholiques, au contraire, nous avons le droit et le devoir de vous supprimer, car, appuyés sur l'infaillibilité papale, nous sommes assurés que vous êtes dans l'erreur. — Logiquement, votre principe est donc la tolérance, et le nôtre l'intolérance.

MM. Périn et Onclair démontrent aussi sans réplique possible de la part d'un vrai catholique, que le pape est l'unique souverain légitime et que les rois et les parlements lui doivent en tout obéissance. Mirabeau l'a dit admirablement, et M. Guizot a développé depuis cette importante vérité. — LA RAISON EST LE SOUVERAIN DU MONDE. — Qui a le droit de commander aux hommes et de faire la loi? Évidemment, celui qui voit le mieux ce qui est favorable au bien général, celui, par conséquent, qui possède la vérité ou la plus grande somme possible de vérité. C'est pourquoi nous disons, nous, que la politique et le gouvernement sont matières de science, non d'arbitraire populaire ou princier.

Mais les catholiques qui croient que le pape est l'organe infaillible de la raison souveraine et la source pure de toute vérité, doivent en conclure nécessairement, comme ils le font, que le pape doit commander aux peuples et aux rois. La souveraineté du saint père, même dans les affaires temporelles, est donc une conséquence irrécusable de son infaillibilité.

Philippe le Bel, Henri IV, Barberousse ont pu résister aux papes en continuant à se prétendre catholiques, parce qu'on croyait alors que les papes pouvaient errer. Mais aujourd'hui le pape étant infaillible, tout souverain qui n'applique pas les lois de l'Église est hérétique.

C'est pourquoi l'on peut affirmer avec la *Civilta*, c'est à dire avec Rome, que le régime constitutionnel, invention protestante, ne convient pas à un peuple catholique. Henri V, en refusant de monter sur le trône de France, d'avance miné par les libertés modernes et par les prérogatives parlementaires, n'a fait qu'agir en roi vraiment catholique. Les catholiques libéraux, comme M. de Broglie, auraient compromis son titre et humilié sa couronne sans pouvoir la

Digitized by Google

lui conserver longtemps. Son heure n'était pas venue; mais qu'il attende, fidèle à son principe. Les hommes de notre temps sont si peu raisonnables qu'ils feront en sorte de rendre son retour inévitable.

Les idées de MM. Périn et Onclair, que nous avons essayé d'analyser, sont enseignées aux étudiants et aux séminaristes, c'est à dire aux jeunes gens qui rempliront un jour les fonctions civiles et aux jeunes lévites qui bientôt exerceront le ministère ecclésiastique. M. Périn trouve des partisans non seulement parmi ses élèves, mais aussi parmi ceux des autres universités. Il s'est produit sous ce rapport un changement considérable et extrêmement grave. Je crois pouvoir affirmer que de mon temps il y avait moins d'étudiants ultramontains à Louvain qu'il n'y en a aujourd'hui à Gand ou à Liége. Toute la jeunesse universitaire de Louvain et une grande partie de celle de Liége, de Gand et même de Bruxelles, est acquise à l'ultramontanisme. Le jeune barreau se remplit d'ultramontains, et nous venons de voir ce que ce mot signifie maintenant. Fait d'une importance extrême, car la jeunesse universitaire, c'est l'avenir intellectuel du pays.

La jeunesse autrefois s'enthousiasmait pour les idées souvent extrêmes de réforme et de progrès.

Aujourd'hui elle s'embrigade sous la bannière du moyen âge. M. Transenster a parfaitement expliqué la cause de ce fait, dans le *Journal de Liége*. De ce que l'État est neutre et n'a pas de doctrine, on en conclut souvent que les professeurs de l'État doivent aussi être neutres et n'avoir point de doctrine.

Leur enseignement sera donc incolore dans les questions qui divisent les partis et ils éviteront même d'y toucher pour ne pas blesser l'une ou l'autre opinion. A Louvain, le professeur parle au nom du *syllabus* à des auditeurs tenus de se soumettre au *syllabus*.

Il a une doctrine complète qu'il peut développer dans toute sa rigueur et au nom de laquelle il condamne toutes les autres.

Les fortes convictions, émises sans réserve, donnent de

Digitized by Google

l'éloquence à celui qui parle et provoque l'enthousiasme chez ceux qui écoutent. Elles font des prosélytes, des disciples dévoués. L'influence du professeur catholique sera donc bien plus grande que celle exercée par ses émules à qui tout commande la prudence et les ménagements [1]. Le caractère purement négatif du libéralisme est une autre cause de faiblesse. En politique, un homme qui croit et affirme a plus d'action que cent individus qui doutent et hésitent. Montaigne, Érasme, Voltaire ont amusé leurs lecteurs. Saint-Paul, Mahomet et Luther ont changé les destinées des peuples.

Je n'ai pas à énumérer ici les mille moyens d'influence que possède le parti ultramontain : la chaire, le confessionnal, les couvents, les sociétés électorales, les œuvres catholiques, pour les buts les plus divers, enfin, l'obéissance passive, l'organisation militaire de tous les adhérents. Ce que je tiens à montrer, parce que cela me paraît plus grave encore, c'est la suprématie qu'ils acquièrent peu à peu dans le domaine intellectuel. Ils ont plus de vie, plus d'action, plus d'esprit de propagande, et par suite, exercent plus d'attraction que leurs adversaires.

Les destinées mêmes de ce recueil en sont une preuve. Tandis que les catholiques font vivre deux ou trois *Revues*, le parti des lumières, le grand parti libéral peut à peine en soutenir une seule, et il a fallu qu'un petit groupe d'hommes isolés fît un dernier effort pour l'empêcher de disparaître, laissant désormais le terrain complétement libre au progrès des doctrines ultramontaines.

Quels sont les moyens de sauver le libéralisme des dangers qui menacent son avenir? Le premier, le plus simple et

[1] Il s'agit ici des sciences philosophiques, morales et politiques. Pour les sciences naturelles, au contraire, les croyances catholiques semblent créer un obstacle presqu'insurmontable. Le savant professeur de chimie de l'université de Bonn, M. Kékulé, m'affirmait naguère qu'en Allemagne on ne trouvait dans ces sciences aucun savant éminent parmi les catholiques et j'ai lu récemment dans l'*Irish Times* un long rapport où l'université catholique de Dublin se plaignait de ne point trouver d'hommes capables pour enseigner les sciences naturelles.

Digitized by Google

le plus indiqué me paraît être l'union cordiale et durable de toutes les nuances de cette opinion, jointe à un dévouement généreux, comme celui dont Anvers a donné l'exemple. La nuance avancée a fait une scission à Verviers, parce que l'on ne marchait pas assez vite. La nuance modérée en a fait une autre à Bruxelles, parce qu'elle supposait que des idées dangereuses auraient peut-être pu se faire jour plus tard. Sans doute, il est regrettable que tous les libéraux n'emboîtent point le pas comme des soldats russes ou comme les paysans flamands marchant au scrutin, sous la conduite de leur vicaire. Il vaudrait mieux qu'il n'y en eût pas qui voulussent, les uns le maintien de la loi de 42 et du budget des cultes, d'autres l'emploi exclusif du flamand en Flandres, d'autres l'extension du suffrage à tous les citoyens sachant lire et écrire, d'autres l'instruction obligatoire et le service militaire personnel, d'autres enfin des économies sur le budget de la guerre. Si on pouvait supprimer ces dissidences, on obtiendrait un parti gouvernemental bien discipliné et la tâche des ministres libéraux revenant aux affaires serait très simplifiée. Mais nous ne pouvons pas nous permettre des épurations.

Il serait certainement très agréable de se débarrasser de tous les hérétiques ; malheureusement, nous ne sommes pas en fonds pour nous payer des fagots. Le parti libéral, fondé sur le respect de la liberté, comprendra toujours des nuances très diverses. Prétendre en exclure la gauche ou la droite extrêmes, c'est le réduire à l'impuissance. Ces divisions, à la veille peut-être d'une catastrophe, me font penser à des naufragés réfugiés sur un radeau, qui se disputent sur la couleur du drapeau qu'il y faut arborer, au moment où se lève à l'horizon la vague qui va les engloutir.

Mais en supposant même l'union permanente de tous les libéraux, union que le degré de sagesse dont le parti a fait preuve dans ces derniers temps ne permet guère d'espérer, les progrès sociaux de l'ultramontanisme par l'enseignement des couvents et des femmes n'en continueraient pas moins, et, après un certain temps, la victoire définitive lui serait

Digitized by Google

assurée. Il faut donc des moyens plus énergiques pour échapper à ce péril.

Pourquoi ne pas l'avouer, le nombre grandit de ceux qui pensent que la Constitution belge n'a pas trouvé le meilleur système de régler les rapports de l'Église et de l'État. Les orangistes ont toujours soutenu, qu'avec le régime adopté en 1830, le clergé finirait par l'emporter définitivement. Aujourd'hui, beaucoup de libéraux croient que l'Allemagne et la Suisse nous donnent un exemple bon à suivre. Ces tendances nouvelles, très répandues, mais encore vagues et peu déterminées, ont été exprimées avec une grande précision dans un article récent de la *Discussion*. Comme il s'agit de bien caractériser cette phase nouvelle de la lutte des partis, je crois utile de reproduire ici les conclusions de cet article.

« Combattre l'Église sans relever le peuple, c'est augmenter la puissance morale de celle-ci en permettant à des ambitieux de se poser en martyrs ; mais instruire le peuple sans réfréner les aspirations de l'Église, c'est faire œuvre tout aussi vaine que la précédente, et laisser à l'Église toutes les armes nécessaires pour absorber peu à peu les forces vives du pays.

« Certes, l'Église catholique n'est pas la première association venue ; elle est une institution historique et s'appuie sur un passé de dix-neuf siècles ; son existence, il est vrai, deviendra de plus en plus artificielle ; elle se décomposera lentement d'elle-même, sous l'influence irrésistible de la raison et du progrès humain ; mais en attendant, il faut l'admettre ; seulement, si l'État doit la reconnaître, il peut également la traiter en subordonnée ; il a le droit de la contrôler ; il a le droit de veiller à ce que la loi civile soit partout respectée, dans les cimetières comme dans les écoles ; il a le droit de punir les faiseurs de miracles, comme il punit les escrocs ; il a le droit d'interdire des pèlerinages qui compromettent la salubrité publique, ou des processions qui entravent la circulation ; il a le droit de surveiller de près les ordres religieux, de leur interdire l'enseignement de la jeunesse, quand

Digitized by Google

il est démontré qu'ils ne peuvent que la corrompre ; il a le droit de dissoudre ceux de ces ordres qui ne reconnaissent point les lois du pays et dont la présence dans le pays est ainsi une menace directe contre son existence ; il a le droit d'empêcher les fabriques d'Église de devenir des main-mortes légales et d'accaparer improductivement les richesses productives de la nation ; il a le droit de ne pas payer avec les deniers des contribuables un culte qui doit vivre des subsides donnés par les fidèles ; il a le droit de proclamer enfin bien hautement qu'il n'y a pas en Belgique d'Église établie, mais qu'il y a une Église catholique, soumise comme toutes les Églises et tous les groupes de citoyens aux lois générales. »

Le système, préconisé en ces termes, n'est autre que celui déjà tenté deux fois dans notre pays par Joseph II et par Guillaume Ier. Sans doute, ces deux souverains ont manqué d'habileté. En même temps qu'ils attaquaient les catholiques, ils s'aliénaient du même coup les libéraux, le premier en portant atteinte aux priviléges nationaux, le second en prétendant maintenir un régime de gouvernement personnel. M. de Bismarck, aujourd'hui, est plus avisé. Depuis qu'il a commencé sa lutte avec l'Église, il fait ce qu'il peut pour s'assurer le concours des libéraux, dont il ne semblait guère se soucier auparavant. Mais en Belgique, sur quelles forces pourrait s'appuyer un ministère pour entamer la lutte avec une pareille énergie? Joseph II et Guillaume de Hollande ont échoué, et cependant ils disposaient à leur gré de toutes les forces de l'État. Aujourd'hui, avec le régime parlementaire, comment trouver une majorité prête à adopter une politique de combat à outrance contre l'ultramontanisme? Les évêques sont nos maîtres, ils règnent dans les chambres et dans les conseils provinciaux, et l'on propose de restreindre leur pouvoir et de leur lier les mains! N'est-ce pas toujours l'histoire du soldat avec ses deux prisonniers qui ne veulent point le lâcher?

Si le parti libéral avait la force nécessaire pour prendre les mesures énergiques que l'on propose, il n'en aurait pas

Digitized by Google

besoin. Ce système, me disait-on dernièrement, peut être une très bonne arme, mais à condition qu'on se trouve toujours du côté du manche. Or, ce ne sont pas les libéraux qui le tiennent, et c'est précisément eux qui se trouvent menacés de tomber sous le tranchant du fer.

En Allemagne et en Suisse, qu'on le remarque bien, le gouvernement ne peut prendre des mesures de défense contre les empiétements de l'ultramontanisme, que parce qu'il s'appuie sur une majorité protestante, et encore n'espère-t-il triompher qu'en encourageant et en provoquant un schisme au sein même du catholicisme. A Genève, l'État a tout fait pour favoriser l'établissement de la communauté des vieux catholiques, et en Allemagne, on suit exactement la même voie. Si l'évêque Reinkens finit par arracher à l'obéissance de Rome un groupe nombreux de catholiques, M. de Bismarck pourra compter sur le succès final de sa politique. Sinon l'État échouera peut-être devant l'indomptable résistance de l'Église, comme cela a eu lieu dans la fameuse lutte contre l'archevêque de Cologne, à propos des mariages mixtes. Ainsi donc, en Allemagne et en Suisse, où l'on profite des enseignements de l'histoire, on comprend que le seul moyen efficace de résister à Rome, c'est d'élever autel contre autel, et que ceux-là seuls sont définitivement affranchis qui ont adopté un autre culte.

L'expérience a démontré et démontrera chaque jour plus clairement, que sur le terrain de la liberté absolue, la libre-pensée ne peut pas lutter contre le catholicisme. Voyez, par exemple, en fait d'enseignement : les catholiques livrés à eux-mêmes, malgré l'hostilité et la concurrence du pouvoir civil, ont couvert le pays d'écoles de tous les degrés, jardins d'enfants, écoles gardiennes, écoles primaires, colléges pour les garçons, pensionnats pour les filles, université puissante et sans cesse grandissante. Le libéralisme, lui, parvient à créer quoi? Une seule école, et encore grâce à la générosité inépuisable d'un bienfaiteur appartenant à un culte dissident. Tant que le libéralisme disposait de l'enseignement public, il a pu lutter à armes égales contre ses adversaires. Mais si

Digitized by Google

ceux-ci restent au pouvoir et nomment des maîtres appartenant à leur opinion, l'instruction tout entière, publique et privée, sera aux mains de l'ultramontanisme. Or, qui tient l'instruction, tient l'avenir.

En Angleterre, en Amérique, les fruits de la liberté sont tout différents. A côté des écoles catholiques, les sectes protestantes, à qui la foi inspire l'esprit de sacrifice, créent proportionnellement autant et plus d'écoles rivales. Mais en Belgique, supposez le libéralisme privé pendant dix ans de la disposition des ressources de l'État, quels moyens lui restera-t-il de reprendre l'ascendant?

Il compte plus de la moitié des électeurs. Voyez quelle différence dans les œuvres. Il n'y a que les fortes croyances qui commandent des sacrifices. Pourquoi me priver d'un écu qui représente un plaisir, pour le triomphe d'idées qui ne me rapportent rien?

Le dix-huitième siècle et le libéralisme qui a hérité de ses doctrines, se sont radicalement trompés dans la question religieuse. Ils se sont imaginé qu'avec la liberté complète, la raison anéantirait facilement ce qu'ils appelaient la superstition. Voilà près d'un siècle que la raison a libre carrière, et souvent elle a disposé des forces de l'État. La superstition, loin d'être vaincue, est bien plus puissante qu'il y a cent ans et elle tient en échec les vainqueurs de la terre. Macaulay a parfaitement expliqué ce phénomène inattendu, dans le fameux article où il montre un Nouveau-Zélandais assis sur les ruines de Londres et contemplant la papauté, plus puissante que jamais. Le sentiment religieux est naturel à l'homme comme le sentiment poétique et le besoin d'aimer. C'est un fait d'observation dont il faut tenir compte dans les spéculations politiques. Celui qui méconnaît les instincts du cœur humain, se trompe dans ses calculs et fait de mauvaise politique. Le libéralisme n'a point voulu s'occuper de religion, ou, dans ses nuances extrêmes, il s'est efforcé de supprimer toute croyance et toute pratique religieuses. Les catholiques, au contraire, plus forts en psychologie expérimentale, ont cultivé le sentiment religieux; ils lui ont donné

Digitized by Google

satisfaction ; ils l'ont fortifié et exalté et ils en ont tiré cette puissance prodigieuse que nous voyons se développer sous nos yeux. Les libéraux ont séparé l'Église de l'État. Les catholiques l'ont admis en ce sens que désormais l'État payerait le budget des cultes et renoncerait à tout droit de contrôle ; mais, en même temps, ils ont soutenu que tous ceux qui disposent du pouvoir de l'État, législateurs, souverain, magistrats, professeurs, militaires, obéiraient aux volontés du pape, et ils s'efforcent de mettre ce système à exécution. Les libéraux ont proclamé toutes les libertés ; les catholiques les acceptent, mais en déclarant qu'elles ne doivent exister que pour eux, attendu qu'il n'y a de légitime que la liberté du bien, et que la liberté du mal est « une peste effroyable dont on ne saurait assez tôt arrêter les ravages ».

Le régime de liberté, emprunté aux États-Unis, ne profite donc au progrès que chez les nations où l'ultramontanisme rencontre des sectes rivales pour le tenir en échec. Dans des pays comme la France, la Belgique, l'Italie, le libéralisme ne peut lutter qu'en disposant des forces de l'État.

M. Périn prouve que de l'infaillibilité du pape résulte nécessairement la soumission complète de l'État à l'Église. Pour échapper à ses irrésistibles dilemmes, il faut en nier la majeure. Mais qui nie l'infaillibilité, cesse d'être catholique. Ce n'est donc qu'en sortant du catholicisme qu'on peut échapper à la théocratie. Mais une abstention purement négative suffit-elle? L'Allemagne et la Suisse ne le croient pas : on y est convaincu qu'il faut l'adoption d'un autre culte, soit le protestantisme, soit le vieux catholicisme[1].

Seulement, il est douteux que ce remède héroïque, apportant une cure radicale, soit encore à la portée de la Belgique. Pour ces grandes résolutions, il faut un amour de la vérité et un respect de la conscience qui fassent oublier les conve-

[1] Pour connaître l'histoire du vieux catholicisme, il faut lire un volume publié par M. Carl Euler, intitulé : *Le Concile du Vatican*. J'y vois que dans la Prusse ancienne il y a eu, en 1872, 15,455 conversions au protestantisme, dont 5,370 dans la Silésie seule. Le nombre des vieux catholiques était estimé à 200,000.

Digitized by Google

nances du monde, les considérations de famille et les intérêts matériels. Or, de notre temps, de semblables sentiments sont rares et les hommes logiques le sont encore plus.

Quoi qu'il en soit, M. Périn aura du moins rendu ce service au pays, de dissiper les équivoques et de marquer clairement la contradiction qui existe entre Rome et l'esprit moderne. Il aura démontré, une fois de plus, cette vérité profonde dite par M. Veuillot : « Il n'y a pas, il ne peut pas y avoir de catholicisme libéral. Les catholiques libéraux qui sont vraiment catholiques ne sont pas libéraux, et ceux qui sont vraiment libéraux ne sont pas catholiques. »

Émile de Laveleye.

Digitized by Google

UNE ASCENSION AU PIC DE TÉNÉRIFFE.

I

Vers la fin de l'hiver dernier, comme nulle occupation ne me retenait à Bruxelles, je résolus de passer deux à trois mois en Espagne. Il y avait bien, dans les provinces du Nord, les carlistes, qui, depuis le départ du roi Amédée, s'étendaient comme une tache d'huile, et, dans les provinces du Sud, les intransigents, qui préludaient à leur révolution cantonale par des mutineries isolées. Mais sur cette terre classique des *pronunciamientos*, de pareilles complications n'étaient en somme que de la couleur locale, et d'ailleurs, ces épreuves d'un gouvernement libéral, attaqué à la fois par l'Internationale rouge et par l'Internationale noire, offraient assez de vicissitudes instructives et d'épisodes dramatiques pour qu'on fût tenté de les étudier sur les lieux, au lieu de les suivre à travers les télégrammes contradictoires et les correspondances fantaisistes des journaux.

Le 26 février, je partis donc pour Bordeaux, d'où je comptais gagner Madrid par la ligne du Nord-Espagnol. Mais à peine arrivé dans le chef-lieu de la Gironde, j'appris que la voie ferrée était interrompue aux environs d'Irun — par les neiges, affirmait la version officielle — par les carlistes, traduisait, avec plus de vraisemblance, la rumeur publique.

Deux partis me restaient à prendre, si je ne voulais revenir sur mes pas : poursuivre ma route, en louant une voiture au point d'interruption, ou chercher quelque autre chemin pour gagner le centre de l'Espagne. Dans la première alternative,

Digitized by Google

je risquais fort de n'arriver à Madrid que dépouillé, rançonné et maltraité, car, plus que jamais, en ces beaux jours du curé Santa-Cruz, le carlisme se compliquait de brigandage. Or, si des aventures de ce genre ne manquent pas de piquant à la fin d'une excursion, quand on n'a plus qu'à rentrer chez soi, force est de reconnaître qu'au début d'un voyage, il n'y a rien de bien engageant dans la perspective d'être arrêté par la perte de son argent et de ses bagages. Aussi préférai-je retenir mon passage à bord du *Cuzco*, splendide paquebot de la *Pacific Steam Navigation Company*, qui, repartant le 1er mars de Bordeaux, devait me déposer le 4 à Lisbonne et me permettre ainsi d'atteindre Madrid, après avoir visité le Portugal et sa capitale.

Nous levâmes l'ancre au jour indiqué; mais il soufflait une telle tempête du sud-ouest que le capitaine jugea prudent de passer la nuit dans l'estuaire de la Gironde, pour ne prendre mer qu'à la matinée suivante. Pendant vingt-quatre heures encore, l'énorme steamer bondit et rebondit sur les lames courtes et brisées du golfe de Gascogne, tant qu'enfin, ayant doublé le cap Finisterre, nous nous trouvâmes abrités par la côte espagnole. Le 4, nous relâchions dans la rade de Vigo, vrai *fjord* norvégien, long, étroit, encaissé entre de hautes montagnes verdoyantes qui rappellent un peu le beau golfe d'Ajaccio. Enfin le 5, au matin, nous pénétrions dans le Tage, et l'ancre tombait devant les quais de Lisbonne, au milieu du panorama peut-être le plus gracieux et le plus original qu'on puisse contempler en Europe après la baie de Naples.

Cependant, j'avais déjà noué connaissance avec mes compagnons de voyage, qui, pour la plupart, allaient continuer sur le *Cuzco* leur route vers le Brésil, le Chili ou le Pérou. Une fois la glace rompue, on se lie vite en mer. Il y avait surtout un petit groupe de deux familles anglaises que je m'apprêtais à quitter avec un véritable regret, lorsque quelqu'un me proposa de rester à bord du *Cuzco* jusqu'à Madère, où notre paquebot devait toucher quarante-huit heures après être sorti de Lisbonne. L'idée me parut d'autant meilleure qu'au dire de l'agence locale, le paquebot portugais de Madère

Digitized by Google

devait revenir de l'île dans le cours de la semaine suivante. Après une journée de flânerie dans la capitale lusitanienne, je remontai donc à bord, pour bientôt perdre de vue les côtes portugaises, que je comptais d'ailleurs retrouver quelques jours plus tard.

Favorisés par une forte brise du nord-ouest, non moins que par les puissantes machines du *Cuzco*, nous aperçûmes Madère dès la matinée du 7 mars, et à midi nous mouillons devant Funchal, la capitale de l'île. Ce n'était pas la première fois que j'atteignais une latitude aussi basse. L'année précédente, je m'étais enfoncé dans le Sahara jusqu'aux limites méridionales du pays des Rouara et j'avais pu y admirer la luxuriance des oasis qui tranchent si vigoureusement sur la monotone aridité du grand désert. Mais, pour atteindre ces merveilles de la nature africaine, j'avais graduellement traversé le bassin de la Méditerranée et la lisière des monts Atlas, tandis que cette fois une traversée directe et rapide m'avait épargné — sauf dans notre relâche à Lisbonne — toute espèce de transition entre les frimas du Nord et le soleil du Midi. C'était d'un seul bond que, de nos campagnes encore blanchies par la neige, je tombai au doux pays de l'éternel printemps.

Madère, dont je reparlerai ici quelque jour, m'apparut vraiment comme le paradis sur terre, et, quand, dès le lendemain de mon débarquement, on vint m'apprendre l'arrivée prématurée du bâtiment qui devait me reconduire à Lisbonne, sans hésiter, je remis mon départ au passage de la prochaine malle, pour avoir quinze jours de plus à passer dans cette délicieuse retraite.

Malheureusement, on se lasse de tout, même du paradis terrestre. Adam, du moins, s'en est bien lassé, s'il faut accepter la tradition, et, tel que je me connais, je n'ai pas la prétention de me croire meilleur que lui. Bref, quand, au bout de deux semaines, j'eus parcouru l'île dans tous les sens, escaladé ses cimes sourcilleuses, exploré ses sombres *currals*, canoté au pied de ses falaises abruptes et dévoré plus d'un pique-nique, aux environs de Funchal, avec les jeunes ladies de la colonie

Digitized by Google

étrangère, je me repris à soupirer vers de nouveaux horizons. Mais, sur ces entrefaites, arriva un steamer de Southampton avec la nouvelle que le paquebot de Lisbonne, exceptionnellement loué pour transporter des fruits secs en Angleterre, ne ferait pas cette quinzaine son apparition habituelle à Funchal.

Inutile de décrire la stupéfaction ou plutôt le désappointement des voyageurs qui comptaient sur cette voie pour gagner l'Europe à bref délai. On n'était pas même sûr de la malle suivante, si bien que nous pouvions rester indéfiniment captifs sur les rivages de cette île enchantée.

Comme j'exhalais mes récriminations devant un des principaux courtiers maritimes : « Vous avez bien, me dit-il, un moyen d'être à Madrid avant quinze jours. Prenez demain le paquebot de Southampton où vous arriverez dans une semaine, juste à temps pour sauter sur le steamer de Lisbonne. — Grand merci de l'avis, répliquai-je ironiquement. Que ne me proposez-vous aussi bien de prendre un steamer soit pour le cap de Bonne-Espérance, soit pour la côte de Guinée, où sans doute je trouverai également quelque navire pour me ramener vers la Péninsule? — Excellente idée, reprit-il sans sourciller. Le 24, arrive ici le *Bonny*, de l'*African Steamship Company*, qui relâche le 25 dans les Canaries; or, vers cette date, repart de Ténériffe le steamer bi-mensuel qui vous mènera en quatre jours au port de Cadix. »

On verra que ce nouvel itinéraire ne devait pas davantage me conduire en Espagne. Cependant, cette fois encore, je me laissai séduire par la perspective de visiter le célèbre archipel des Canaries, presque sans me détourner de ma route, et, le 25, je prenais mon passage sur le *Bonny*, à destination de Ténériffe.

Le *Bonny*, qui, avant la guerre des Ashantis, faisait un service régulier de Liverpool à la côte de Guinée, n'était pas, comme le *Cuzco*, un de ces paquebots gigantesques qu'on a comparés avec raison à des villes flottantes. Mais si le salon y avait d'étroites dimensions, si les passagères y étaient peu nombreuses, si le dîner s'y montrait plus coriace qu'abon-

Digitized by Google

dant et choisi, les cabines restaient larges et propres, les officiers obligeants, les passagers bons compagnons et agréables causeurs. Il y avait là des jeunes gens qui s'en allaient tenter fortune dans les établissements de la côte, quelques négociants qui retournaient à leurs comptoirs après avoir passé en Angleterre la saison des fièvres, un docteur à longs cheveux qui jouait du violoncelle et connaissait à fond tous ces parages ; enfin, un gentleman, jeune encore, qui après avoir occupé une haute position sous le fameux rajah de Bornéo, sir James Brook, était entré dans le service colonial de l'Angleterre et allait occuper le poste de gouverneur dans une de ces possessions pestilentielles si lugubrement surnommées *White man's grave*, le tombeau du blanc. On conçoit que la conversation de pareils compagnons vaille parfois tout un volume de voyage, tout un cours d'ethnographie.

Mais la personnalité la plus excentrique du bord, c'était sans contredit un certain Basque qui, enrichi par le commerce de la côte, s'était retiré des affaires dans une des îles Canaries. Ayant eu la malencontreuse idée de faire un dernier voyage à Cape Coast Castle, il s'y était bientôt rembarqué, sur ce même *Bonny*, qui alors accomplissait son trajet vers l'Europe et qui devait toucher à Ténériffe, sept jours après avoir quitté le continent africain. Mais le malheureux avait compté sans la quarantaine. Les épidémies — que ce soit la *coast fever* de Guinée, le choléra asiatique ou la fièvre jaune des Antilles — inspirent une telle frayeur aux Canariotes qu'ils ne se bornent pas à enfermer temporairement dans un lazaret les passagers et les marchandises de provenance suspecte : ils ont imaginé un préservatif bien plus radical encore, qui consiste à refuser impitoyablement l'accès de leurs îles à tout navire soupçonné d'infection. Vainement le capitaine offrit de montrer sa patente qui constatait l'absence de toute épidémie dans ses derniers ports de relâche. L'officier de santé lui cria — de loin — que des bruits fâcheux avaient couru sur l'état sanitaire de la Guinée, qu'ils n'étaient pas encore officiellement démentis, et qu'en conséquence le *Bonny* était prié de poursuivre son chemin sans autre forme de procès.

Digitized by Google

Voilà donc notre Basque en route pour Madère, d'où il comptait bien revenir par le premier paquebot à destination des Canaries. Mais, à Madère, mêmes soupçons, même consigne, même mésaventure, si bien que cette fois il avait dû mettre le cap sur Liverpool, sans autres ressources que d'en repartir en sens inverse quinze jours après, toujours à bord du *Bonny*. Ainsi son voyage, qui devait être d'une semaine, s'était transformé en une odyssée d'à peu près un mois et demi; ses frais de traversée, qui auraient dû s'élever à neuf livres sterling, avaient atteint la somme de quarante-huit livres... sans compter le passage et la nourriture de sa *suite*. Il faut savoir, qu'en quittant la Guinée, il avait eu la fantaisie d'emmener, comme souvenirs du pays, deux singes, un crocodile, un négrillon et une multitude d'oiseaux rares. Saisis par le froid dans la brusque transition d'un climat tropical aux brumes d'un hiver britannique, son crocodile, un de ses singes et tous ses oiseaux avaient succombé dans les eaux de Liverpool; son second singe se mourait d'une fluxion de poitrine; enfin, lui-même et son négrillon toussaient à fendre l'âme. Aussi le malheureux jurait-il, mais un peu tard, qu'on ne le reprendrait plus sur la côte d'Afrique. Et encore n'était-il pas même certain d'avoir terminé ce vrai mouvement de navette qu'il décrivait depuis plus d'un mois entre le golfe de Guinée et les rivages d'Angleterre!

En effet, quand j'avais quitté Madère, la variole y sévissait avec une certaine violence, et le bruit courait à bord que, si les Canariotes en étaient informés, ils nous interdiraient certainement l'accès des îles. Perspective qui, soit dit en passant, ne laissait pas de m'inquiéter moi-même, bien que plusieurs de mes nouveaux compagnons — avec un empressement sincère, quoique un peu ironique — m'eussent déjà offert l'hospitalité dans leurs établissements de la côte!

Enfin, le lendemain matin, comme je me promenais sur le pont avant déjeuner, le capitaine me cria de sa dunette que le Pic était en vue. Mais en vain scrutai-je dans le sud-est la direction qu'il me pointait : mes yeux inexpérimentés distinguaient simplement, sur l'azur pâle de l'horizon, une nuée

Digitized by Google

de forme pyramidale et de couleur bleuâtre, qu'une bande de vapeurs plus opaques séparait de la mer. Quelle ne fut pas ma surprise quand un sourire du capitaine me fit découvrir ou plutôt deviner dans cette espèce de *cumulus* le géant de Ténériffe, élevant son énorme tête par dessus la brume qui, nous dérobant sa base, le faisait en quelque sorte planer dans le vide. On eut dit un immense aérolithe, suspendu par quelque force mystérieuse aux limites de l'attraction terrestre, et encore indécis s'il viendrait défoncer notre pauvre globe ou s'il irait se perdre dans l'innombrable légion des astres errants.

Certes, si l'on ne m'eut éclairé sur la vraie nature du tableau, j'aurais pu m'approcher de l'île au point de distinguer le contraste de la neige et du roc, voire de l'ombre et de la lumière parmi les principales anfractuosités du Pic, sans cependant y soupçonner autre chose qu'un bel effet de soleil sur un nuage de forme bizarre; — tant l'étrangeté du spectacle contrariait toutes les notions de ma routine visuelle! Mais aussitôt que je me fus rendu compte de mon illusion, je ne me lassai pas de contempler, avec une vive curiosité et même — pourquoi ne l'avouerais-je pas? — avec une certaine émotion, cette glorieuse montagne, dont l'ascension avait été un rêve de mon jeune âge. Peu à peu, nous la vîmes grandir sur l'horizon, tandis que ses contours s'accentuaient à travers leur écharpe de brume. Mais, en même temps, elle perdait son caractère d'isolement aérien, et bientôt une large bande noirâtre, se dessinant au dessous du nuage qui ceignait le piton, vint démontrer que le colosse avait réellement ses pieds sur la terre, ou plutôt sous l'Océan.

Ma première vue de Ténériffe avait dépassé mon attente. Il n'en fut pas ainsi de la seconde, quand, remonté sur le pont après déjeuner, je trouvai le navire sous le promontoire d'Anaga, qui se profile, comme une longue antenne, dans la direction du nord-est. D'une part, certaines descriptions exagérées qu'on m'avait faites de Ténériffe, d'autre part, les souvenirs de quelques îlots volcaniques que j'avais précédemment visités, me faisaient imaginer l'île entière sous la forme

Digitized by Google

d'un cône absolument régulier ou plutôt d'un gigantesque pain de sucre s'élevant d'un seul jet jusqu'au sommet du piton. Sans doute, tel est à peu près le premier aspect de Ténériffe, pour quiconque l'aborde au sud-ouest. Mais, de tout autre point, le Pic proprement dit offre plutôt l'image d'une pyramide assez aplatie, et même, pour les bâtiments qui l'approchent du nord-est, il paraît simplement recouvrir la partie occidentale de l'île, grâce au promontoire d'Anaga qui dénature complètement les vraies proportions du site. Aussi accusai-je déjà le Pic de ne pas tenir ses premières promesses, et ce fut seulement plus tard, à notre troisième entrevue, quand je me trouvai face à face avec le géant, sans interposition de promontoire importun ni de nuage mystificateur, que je pus apprécier, comme il le méritait, la majesté de ses formes, l'harmonie de ses lignes, la grâce et l'éclat de son cadre. Ce n'est là du reste que la gradation ordinaire des impressions humaines devant les grands spectacles de la nature, comme devant les belles actions de nos semblables. Exagération — réaction — transaction, n'est-ce pas là toute la vie de l'homme, voire même toute l'histoire de l'humanité, tout le secret de l'univers?

Et cependant, la côte d'Anaga ne laissait pas d'offrir en elle-même une suite de tableaux sévères et pittoresques, bien dignes de mitiger mon désappointement momentané. C'est une longue chaîne osseuse, dont les contreforts, s'alignant en vertèbres décharnées, viennent parallèlement surplomber le rivage de leurs falaises abruptes. Par les gorges étroites et tortueuses qui séparent ces arêtes, la vue plonge parfois dans un cirque rocailleux que ferme une couronne de mornes saillants et d'aiguilles fantastiques. Çà et là se montrent bien quelques cabanes, les unes suspendues aux flancs des montagnes, les autres négligemment assises à l'embouchure d'un torrent desséché. Mais jusqu'à Santa-Cruz, la côte reste tellement escarpée et rectiligne, qu'elle n'offre pas aux navires la moindre anse de refuge. On prétend même ces falaises si abruptes que les poissons n'y pourraient déposer leur frai!

Enfin, la chaîne se replia vers l'intérieur et une baie semi-

Digitized by Google

circulaire s'entr'ouvrit sur notre droite. Au fond s'alignait la ville de Santa-Cruz avec ses façades éclatantes et ses rues rectangulaires, — dominée par les coteaux verdoyants qui unissent au massif central les sombres crêtes de l'Anaga. Mais, pour le moment, nous avions bien d'autres préoccupations que d'admirer le paysage. La *santé* se dirigeait vers le bord !

« D'où venez-vous? Avez-vous des malades? » nous cria en mauvais anglais un médecin à casquette galonnée, pendant que son embarcation s'arrêtait à une distance respectueuse du navire. — « De Madère! Patente nette; tout le monde en bonne santé! » fut naturellement la réponse. Notre sort allait se décider. Il y eut un moment de silence, pendant lequel je regardai machinalement le trafiquant basque : il était livide. Moi-même je me sentais un peu ému, quand enfin la barque nous renvoya les paroles sacramentelles : « *All right!* Donnez vos papiers! » Nous étions sauvés. La barque accosta; l'officier de santé prit les papiers que le second lui tendait de l'échelle, puis, s'étant assuré que tout était en règle, s'en retourna à terre où je le suivis presque aussitôt, après avoir pris congé de mes compagnons.

II

Le groupe des Canaries comprend, outre plusieurs îlots, sept îles assez considérables : Palma et Hierro à l'ouest, Gomère, Ténériffe et Grande-Canarie au centre, enfin à l'est, Fuertaventura et Lancerote, qui, les plus voisines du continent africain, s'en rapprochent le plus par leur aspect et leur climat. Cet archipel fut connu de toute antiquité. Ézéchiel parle du trafic de Tyr avec les îles Elisa, et Homère y place ses Champs-Élysées. Hésiode les nomme Hespérides ou Vespérides, parce qu'elles étaient réputées à l'extrémité du monde, au pays du soleil couchant. Diodore y voit les sept Atlantes, filles d'Atlas. Les Romains les connaissaient sous le nom d'îles Fortunées, et Pline en donne une énumération

Digitized by Google

encore applicable aujourd'hui. Elles disparurent de nouveau pendant la nuit du moyen âge, bien qu'elles semblent avoir été connues des Arabes sous le nom d'îles du Bonheur. Retrouvées dès la fin du XIII[e] siècle par des marins génois, dignes précurseurs de leur compatriote Colomb, elles furent définitivement conquises, au début du XV[e], par Jean de Béthancourt, un de ces gentilshommes normands qui rappelaient l'humeur aventureuse de leurs ancêtres, les célèbres rois de la mer. Mais, trop faible pour achever cette conquête avec ses seules forces, l'héritier des Vikinks offrit la suzeraineté de ses nouveaux domaines aux rois d'Espagne, qui, d'immixtion en immixtion, finirent par accaparer la souveraineté directe de l'archipel. Depuis cette époque, les Canaries ont partagé toutes les vicissitudes des colonies espagnoles : extermination des derniers indigènes, extension de la mainmorte, auto-da-fés d'hérétiques, monopoles commerciaux, oppression, fanatisme et ignorance, voilà leur histoire jusqu'à nos jours, où elles se relèvent un peu par le développement de l'instruction et l'apprentissage de la liberté.

Ténériffe est l'île principale du groupe, tant par sa population et son industrie que par sa situation centrale et sa configuration géographique. Le Pic de Ténériffe ou Pic du Teyde, élevé, suivant les uns de 3,718 mètres et de 4,227 suivant d'autres, forme un point de repère qui avait déjà vivement frappé les anciens. « Le monde, dit Hérodote, finit « à cet endroit où la mer cesse d'être navigable, où sont « situés les jardins d'Hespéride, où Atlas supporte le ciel « sur une montagne *conique comme un cylindre.* » On soutient que ce pic peut se découvrir de cinquante lieues en mer, et un marin m'a affirmé que, dans une de ses traversées entre Madère et Ténériffe, par un jour extraordinairement clair, il avait aperçu à la fois la cime des deux îles.

La ville de Santa-Cruz, chef-lieu de Ténériffe, est aussi la capitale de l'archipel. Le commerce y est assez actif, grâce aux innombrables bâtiments qui y relâchent dans leur route vers l'Europe, vers le cap de Bonne-Espérance ou vers l'Amérique du Sud. Ajoutons que les habitants ont acheté à

Digitized by Google

la mère-patrie le privilége de port franc. Aussi le nouveau débarqué échappe-t-il à toute investigation importune de la douane et même de la police. Dès que mon embarcation m'eut déposé sur la petite estacade qui prétend défendre le port contre les vents du large, une demi-douzaine de portefaix déguenillés se précipitèrent sur mes bagages qu'ils eurent bientôt empilés dans un camion à bras. Ne sachant où m'adresser, je leur jetai le nom de l'hôtel anglais que mon guide Bradshaw recommandait comme *clean, capacious and comfortable*. Mais ces éloges ne firent que me rendre la réalité plus cruelle. Je suis déjà tombé sur de bien misérables gîtes dans le cours de mes voyages; jamais je n'ai mis le pied dans un pareil bouge. Aussi, quand à la fin de mon excursion, je repassai par Santa-Cruz, m'empressai-je de descendre à l'hôtel espagnol, où l'on ne parlait, à vrai dire, que la langue du pays, mais où l'on rencontrait du moins un confort relatif et même une propreté fort satisfaisante en pareille contrée.

Malgré son chiffre de 13,000 habitants, Santa-Cruz n'occupe pas un emplacement fort étendu. Toutefois, avec ses rues tirées au cordeau et bordées de trottoirs, elle ne laisse pas de surprendre le nouveau venu par son apparence riante et coquette. Les habitations, à un ou deux étages, ont les façades peintes en blanc, en jaune ou en rose. Avec leurs fenêtres à volets verts, elles ressemblent aux petites maisons de plaisance qui abondent dans les environs de nos grandes villes. Mais cette ressemblance ne se poursuit guère à l'intérieur où règne sans partage l'insouciance des races méridionales. On trouve à Santa-Cruz tous les caractères distinctifs de la civilisation moderne : théâtres, églises, cafés, imprimeries, éclairage au gaz, ateliers de photographes, corps de garde et salles de billard. Le chemin de fer et le télégraphe manquent seuls à cette énumération. Cependant, la ville offre peu de monuments dignes de ce nom. Tout au plus faut-il citer l'obélisque en marbre blanc que surmonte l'image de Nostra Señora de la Candelaria et qu'entourent les statues de quatre rois Guanches. Cette

Digitized by Google

Notre Dame — patronne miraculeuse de l'île, comme le constate une inscription du piédestal — a simplement pris la place d'une divinité que les indigènes adoraient longtemps avant les invasions européennes.

Dans ses mœurs, comme dans ses traits, la population des Canaries est franchement espagnole, malgré l'infusion de sang guanche, maure, normand et même flamand qui a dû altérer dans ses veines la pureté de la race ibérique. Dans les campagnes, on retrouve encore le type des Guanches, grand, souple et robuste, à l'angle facial fortement développé, à la peau bistrée et aux cheveux blonds. Cette race, aujourd'hui complètement éteinte, a été rattachée tour à tour aux fondateurs dispersés de la tour de Babel, aux dix tribus d'Israël disparues de l'histoire, après la conquête de Salmanasar, à des Maures exilés par l'empire romain, aux derniers survivants de l'Atlantide submergée, et enfin, avec plus de vraisemblance, aux émigrations maritimes des Berbères voisins — hypothèse justifiée non seulement par des similitudes ethnographiques, mais encore par certaines analogies de langage et de traditions. A Lancerote, les Maures, qui y furent transportés par Diego de Herrera, ont laissé dans les mœurs et dans les traits des habitants de nombreuses traces de leur présence. Un phénomène identique s'observe à Gomère, à Palma et à Hierro, où le duc d'Albe transplanta un certain nombre de nos ancêtres, enlevés des Pays-Bas pour combler les vides laissés dans l'archipel par la rapide extinction des Guanches, ces autres victimes de la tyrannie espagnole. Apportant avec eux les habitudes industrieuses de nos provinces, ces nouveaux colons se mirent à cultiver la vigne, la canne à sucre, le mûrier et l'oranger ; si bien qu'à Palma, un siècle après, la population atteignait un chiffre de 13,000 habitants, à peine doublé aujourd'hui. Enfin, dans l'île de Fuertaventura et particulièrement à Bethancuria, — l'ancienne capitale de Jean de Bethancourt — de nombreuses familles sont encore normandes par le nom, par les traits et peut-être même par le caractère.

Mais, dans les villes principales, c'est le type espagnol qui

Digitized by Google

chez les deux sexes règne sans partage. Les femmes surtout, — avec leur taille cambrée, leurs attaches fines, leurs grands yeux brûlants, à demi voilés sous de longs cils, leurs lèvres de corail faisant ressortir la pâleur mate des chairs, leur épaisse chevelure aux reflets bleuâtres comme l'aile du corbeau, — reproduisent fidèlement la beauté nerveuse et ardente de l'Andalouse classique. Comme en Espagne, elles ne sortent qu'avec la mantille, mais elles y joignent la jupe longue et traînante, qui, n'en déplaise aux amateurs des pieds mignons, s'harmonise beaucoup mieux avec la démarche ondulante et les grâces langoureuses des señoras. Malheureusement, elles sont sujettes de bonne heure à une corpulence qui ferait peut-être la félicité d'un Turc, mais qui, poussée à l'excès, choque un peu nos goûts européens. Cette tendance à l'embonpoint peut provenir de la race; mais il est certain qu'elle est largement favorisée par un genre de vie oisif et nonchalant. Jeunes filles, les dames canariotes jouissent de la plus grande liberté, vont, viennent, caquettent et coquettent à la pêche d'un mari; mais, aussitôt épousées, elles s'éclipsent derrière le mur de leur ménage, passant le temps, s'il faut en croire la médisance, à dormir ou à rêver, étendues sur un sofa, une cigarette à la bouche, sans écrire, sans lire, sans causer, peut-être sans penser. Je ne sais si c'est l'influence du sang arabe qui coule encore dans les veines de l'Espagne moderne, mais, plus que les femmes d'aucun autre peuple chrétien, les Espagnoles semblent volontairement se condamner à l'oisiveté et à l'effacement, qui sont la condition générale de l'épouse musulmane.

J'étais trop mal à Santa-Cruz pour y séjourner longtemps. Ma première idée fut de regagner l'Europe au plus vite. Mais il s'en fallait de plusieurs jours encore que le steamer de Cadix n'abordât aux Canaries, et l'on m'avait assuré qu'à Orotava, sur le versant septentrional de l'île, je trouverais un gîte beaucoup plus tolérable, ainsi qu'un excellent point de départ pour l'exploration de l'intérieur, voire même pour l'ascension du Pic. Je me mis donc à la recherche d'une

Digitized by Google

voiture pour quitter Santa-Cruz dès le surlendemain de mon débarquement.

Les environs immédiats de la capitale offrent un caractère presque algérien. A voir cette plaine brûlée, que parsèment des champs de cactus, des bouquets d'aloès, de blanches villas ombragées de palmiers — avec un arrière-plan de montagnes arides qui rejoignent la plage aux deux côtés de la ville — on pourrait se croire dans la plaine de la Mitidja, et cette illusion est encore favorisée par les files de chameaux qui vont chercher dans les gorges voisines les pierres employées aux bâtisses de Santa-Cruz.

La grand'route d'Orotava, seule voie carrossable de l'île, s'élève au dessus de cette plaine par une série de tourniquets qui débouchent sur le plateau de Laguna, à cinq cents mètres de hauteur. Laguna, autrefois capitale de l'île, est encore habitée aujourd'hui par les descendants des anciens *conquistadores*. Je fus vivement frappé par le spectacle mélancolique de ses rues silencieuses et désertes, bordées par des couvents et des palais à demi ruinés, dont les plantes grimpantes envahissent les majestueux portails et les écussons sculptés — fidèle allégorie de l'Espagne en décadence!

L'ancienne noblesse de l'île qui, concurremment avec les couvents, immobilisait entre ses mains la presque totalité du sol, se vit entièrement ruinée par l'abolition des majorats. Incapable de rembourser à ses fermiers la plus-value de leurs améliorations, elle se trouva, bientôt après cette réforme, dans l'impossibilité de modifier les conditions des baux, si bien que les paysans devenaient en fait les maîtres du sol. D'autre part, les ventes, que provoquait tôt ou tard le morcellement des héritages, contribuaient à créer une classe toute nouvelle de petits propriétaires qui exploitaient eux-mêmes leurs champs. C'est alors que se propagea la cochenille. Les bénéfices démesurés qui, dès le début, rémunérèrent cette culture industrielle, eurent bientôt décuplé la valeur des terres et permirent ainsi aux propriétaires obérés, soit de dégager leurs biens, soit de les vendre avec avantage. En même temps, le métayage, qui était autrefois la con-

Digitized by Google

dition générale de l'agriculture canarienne, disparut avec les anciennes cultures de la vigne, du mûrier, de la canne à sucre. La cochenille envahit tout; chacun voulut la cultiver soi-même et, pendant quelques années, le Pactole coula sur les Canaries, ainsi qu'on peut en juger par la densité de la population rurale, par l'aisance de ses habitations, la décence de sa mise et la vigueur apparente de sa constitution.

Mais il paraît que dans ces derniers temps la découverte de certaines teintures chimiques est venue menacer d'une formidable concurrence la pourpre du cactus. D'autre part, on m'a assuré que le sol, malgré sa fertilité tropicale et volcanique (ce qui est tout dire), commence à s'appauvrir sous l'excitation d'une culture épuisante et excessive, poursuivie sans repos ni assolement périodiques. Déjà — en même temps que baisse le prix de vente — il paraît que le produit diminue et que la récolte exige chaque année un apport plus considérable d'engrais artificiel. Si ce revirement économique s'accentue et se précipite, il est certain qu'une crise terrible fera payer cher aux populations agricoles des Canaries quelques années d'une prospérité imprévue et malheureusement imprévoyante !

Qu'est donc cette cochenille dont tout le monde ici célèbre les bienfaits? Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, la culture d'une plante, c'est plutôt l'élevage d'un insecte — le *coccus cacti*, qui sous certaines conditions climatériques, devient le parasite du cactus (*nopal*, *agave*, *figuier de Barbarie*) et donne à l'industrie une gamme de couleurs variant du carmin au pourpre. Les arbustes où cet insecte se développe sont disposés en lignes parallèles, à des distances suffisantes pour qu'on puisse circuler dans les intervalles. Chaque printemps, on dissémine les femelles sur les feuilles, où elles ne tardent pas à déposer leurs œufs, et, quand arrive l'automne, on retourne cueillir des myriades d'insectes qui, éclos pendant les chaleurs de l'été, sont tués et desséchés dans un bain d'eau bouillante, à l'exception des individus conservés pour la reproduction de l'année suivante. Je ne connais rien de si étrange que ces immenses champs

Digitized by Google

de cactus, aux troncs tordus et grotesques, aux feuilles ovales et charnues, se déroulant à perte de vue sur la ceinture inférieure de l'île, comme les cultures de céréales et les plantations de vignes dans les campagnes de l'Europe. L'effet est rendu plus bizarre encore au printemps, quand chaque arbuste, chaque feuille apparaît emmaillotée dans un chiffon de calicot blanc, pour empêcher les jeunes insectes de quitter leur plante nourricière. En 1866, la récolte de la cochenille produisit dans l'archipel plus de 3,446,664 livres anglaises, alors que la population totale des îles n'atteint pas 300,000 habitants.

Au sortir de Laguna, la route traverse une plaine marécageuse qui semble être le fond d'un ancien lac, desséché par l'industrie humaine ou vidé par les convulsions de la nature; puis, franchissant à sa naissance la pittoresque vallée de Tegete, elle quitte la chaîne de l'Anaga, pour descendre rapidement vers la côte septentrionale de l'île. Tout à coup, derrière les sombres escarpements d'une crête voisine qui faisait l'office de repoussoir, m'apparut, dans toute sa magnificence, la pyramide étincelante du Pic. Les neiges qui encapuchonnaient son extrême pointe et qui descendaient sur ses épaules en longues traînées blanches — pareilles aux tresses éparpillées d'une chevelure en désordre — faisaient ressortir sur l'azur profond du ciel les lignes hardies et nettement tranchées de son profil conique. Du plateau qui lui servait de soubassement, plusieurs arêtes s'effilaient parallèlement vers le rivage, où elles se terminaient en promontoires abrupts. Devant moi, dans un lointain vaporeux, se dessinaient vaguement les contours réguliers de Palma, l'île au grand cratère. A droite, c'étaient les champs de cactus, — les haies de *cinéraires* sauvages, aux pétales mauves et pourpres, — les taillis de bananiers, — la lave noire et déchirée perçant çà et là sous un riche manteau de verdure et de fleurs,—les blanches chaumières éparpillées sur le sommet des falaises et, plus bas encore, la mer ensoleillée, toute frissonnante sous les caresses de la brise.

Enfin, nous descendîmes dans le val d'Orotava, et les termes

Digitized by Google

manquent pour rendre mon émerveillement, en présence de ce site qu'Humboldt compare aux plus riantes vallées du Nouveau Monde. Ce n'était ni une forêt, ni une savane, ni une oasis, mais un jardin odoriférant de quelque trente lieues carrées, une mer de verdure qu'entrecoupaient seuls, en longs rubans grisâtres, les lits de barancos à sec. Le charme de ce tableau s'accroissait encore par l'originalité régulière de son cadre. J'ai vu ailleurs des sites plus pittoresques, des pays plus gracieux ou plus tourmentés, des tableaux plus romantiques ou plus grandioses: je n'ai jamais rien vu d'analogue au val d'Orotava. Qu'on se figure un large plan rectangulaire, fortement incliné, qui, de la plage, s'élève graduellement, entre les flancs évidés de deux chaînes parallèles, jusqu'au niveau du grand plateau central. Aux approches du rivage se dressent trois énormes *montañetas*, cônes isolés de scories récentes qui s'alignent comme les gigantesques pilastres d'une voûte écroulée. La présence de trois villes, Orotava, Puerto et Realejos, situées à des altitudes différentes et à des distances considérables, fait seule saisir, dans ses véritables proportions, cette espèce de bassin qui est trop large pour une vallée, trop incliné pour une plaine, trop encaissé pour un plateau.

Une longue rampe me fit atteindre la ville qui a donné son nom à la vallée. L'auberge où je descendis se trouvait dans une des rues principales. Au fond d'un corridor obscur, un escalier tournant, de propreté douteuse, me conduisit à un grand salon où se concentrait, comme d'habitude, tout le luxe de la maison. Heureusement, les chambres à coucher étaient blanchies à la chaux et possédaient des lits de fer—avantage aisément appréciable par tous ceux qui connaissent le Midi et ses parasites. Comme je demandai le prix de la pension quotidienne, l'hôtelier me répondit que c'était un « napoléon » par jour, vin compris. Cependant, on m'avait vanté le bon marché de la vie dans l'archipel, et je savais que, si les hôteliers espagnols ont l'habitude de surfaire un peu leur prix à l'égard des étrangers, ils sont loin d'égaler dans cette voie leurs confrères d'Italie. Une pièce de vingt francs par jour

Digitized by Google

pour un mauvais logis et une table médiocre me parut donc une prétention tellement exorbitante que je ne pus retenir une exclamation de surprise et même d'indignation. « Mais, *señor*, répliqua l'hôtelier d'un air ahuri, tous les Anglais trouvent que c'est pour rien! » Sachant l'inutilité de marchander avec des Espagnols, je m'apprêtais à chercher quelque autre gîte, quand heureusement un gentleman américain, qui habitait l'auberge avec sa femme, intervint spontanément dans la conversation, pour mettre fin au quiproquo. Il paraît qu'aux Canaries le *napoléon* n'est pas la pièce de vingt francs connue chez nous sous ce nom, mais bien notre écu de cent sous, fort répandu et fort estimé dans l'archipel.

Riant de ma méprise, je m'empressai d'accepter les conditions de mon interlocuteur, et je dois reconnaître que moi aussi, quinze jours après, quand je quittai Orotava, je complimentai sincèrement mes hôtes sur le bon marché de leur pension mis en regard sinon de leurs *accomodations*, du moins de leur obligeance et de leurs soins.

Orotava, qui ne compte guère plus de 3,000 habitants, est une ville fort pittoresque, mais aussi fort irrégulièrement bâtie. Les rues s'entre-croisent sous les angles les plus variés et dans les plans les plus divers, parfois horizontales, parfois inclinées à trente et même à quarante degrés. Quant aux maisons, elles s'étagent et se surplombent comme les degrés d'un escalier, disposition très favorable à la vue sur la vallée, mais fort incommode et même fatigante pour les habitants. Ces maisons sont construites en lave et blanchies à la chaux ; elles offrent généralement l'image d'un carré, avec une cour intérieure parfois ornée d'un *impluvium* et dominée, à la hauteur du premier étage, par une galerie à balustrade en bois sculpté. Presque toutes se terminent en terrasses que surmonte souvent un belvédère, à forme de minaret. N'était que çà et là perce un toit en tuiles rouges, on pourrait se croire dans une cité d'Orient.

Quelques vieilles familles habitent des palais, qui, suivant la coutume mauresque, ne se distinguent guère des habitations avoisinantes par la richesse de leur façade extérieure,

Digitized by Google

mais qui, intérieurement, s'ouvrent sur de merveilleux jardins. C'est dans l'un de ces jardins que se voient les restes du célèbre dragonnier d'Orotava, le doyen des arbres connus sur le globe. Dès l'époque de la conquête, il mesurait 48 pieds de circonférence et 60 de hauteur. On rapporte que douze personnes pouvaient s'asseoir à table dans le creux formé par les ramifications du tronc. Humbold, comparant sa taille à la croissance annuelle de ses congénères, arriva à lui assigner un âge de *dix mille ans!* Malheureusement, il paraît que le vénérable patriarche du monde organique avait atteint les dernières limites de la longévité végétale, et, depuis près d'un siècle, il donnait des signes manifestes de décrépitude, quand, dans la nuit du 3 janvier 1868, un cyclone épouvantable s'abattit sur l'île : le lendemain, les habitants d'Orotava trouvaient leur dragonnier jonchant le sol de ses débris. Un fantôme de tronc, mutilé et à demi pourri, sans feuilles ni branches, déchiqueté par chaque touriste qui lui enlève un morceau d'écorce, voilà tout ce qui reste aujourd'hui de ce géant cent fois centenaire.

On s'est demandé si le dragonnier — cet arbre originaire des Canaries, qui par sa forme bizarre évoque l'idée d'un monstre à replis tortueux et qui en certaines saisons laisse suinter le long de ses branches une sorte de résine couleur de sang — ne représenterait pas le dragon de la fable, ce gardien farouche des pommes d'or, qu'Hercule trouva à la porte du jardin des Hespérides. Pline dit formellement que les Romains tiraient de certains arbres dans les îles Fortunées une substance vulgairement appellée *draconis sanguis.* Et sait-on même — puisque nous sommes bien ici dans le jardin des Hespérides — si l'antique dragonnier d'Orotava ne serait pas le monstre en personne, qui aurait ainsi traversé tous les âges de l'histoire, depuis l'aurore des temps héroïques jusqu'au plein développement de la civilisation moderne!

GOBLET D'ALVIELLA.

(*La seconde partie au prochain numéro.*)

Digitized by Google

POÉSIES.

I. — LARMES DU PEUPLE.

Père, père! Au réveil, c'était leur premier mot,
Puis ils prenaient le lit de leur père d'assaut.
Quand la mère vivait, elle occupait la place
Et c'étaient des combats pleins de joie et de grâce,
Mais on s'arrangeait bien pour être tous casés :
La noise finissait par de bons gros baisers.
Plus tard, quand, les voyant venir, enfants sans mère,
Il cachait une larme, elle était bien amère;
Mais eux, sur ce champ libre, oublieux et joyeux,
Ils sautaient, embrassant leur père à qui mieux mieux.
— Ce jour là, s'étaient-ils levés trop tôt? Ils virent
Leur père au lit, dormant. Sans bruit, ils s'y blottirent,
Joyeux de le surprendre : ils le sentirent froid.
Père! père! Il était tout raide; quel effroi!
Les voisins, à leurs cris remplirent la chaumière :
Ils le trouvèrent mort! Mort sans bruit, pauvre père,
Pour les laisser dormir; mort dans l'affreux chagrin
De les quitter sans mère et peut-être sans pain!
Ses traits crispés marquaient cette suprême alarme,
Et dans l'œil du cadavre il suintait une larme.

Digitized by Google

II. — LES PUISSANTS.

Seuls, ils vivent ceux-là qu'écoute le vulgaire,
Dont un peuple suit le drapeau,
Qui décident, bergers, la tonte du troupeau,
Ministres, la paix où la guerre.
Leur volonté fait loi, leur vote est la raison ;
Ils sont la justice, ils sont l'ordre ;
Ils disent, tout est dit ; nul n'en peut plus démordre,
Leur résister est trahison.
Pour eux le savant sait, pour eux le prêtre prie ;
Qu'ils errent ou qu'ils n'errent pas,
Leur idée est le droit et l'armée est leur bras,
Ils portent en eux la patrie.
Ils n'ont pas ce tourment cruel d'aimer le bien,
De haïr la fourbe ennemie,
Et d'être garrottés, comme est une momie,
Quand tout périt, ne pouvant rien.
Nous, embryons, restés dans l'œuf de l'impuissance,
Tout notre dévoûment est vain !
Supplice plus cruel que la Tour de la Faim,
Misérables sans influence !
Eux, peuvent tout ! Ils vont à travers les cités
Qu'on édifie ou qu'on démembre,
Comme une âme faisant s'agiter chaque membre,
Faisant agir les volontés.
Ils tiennent dans la main tous les fils invisibles
Du terrestre gouvernement ;
Ils sont grands, ils sont forts. Il n'importe comment,
Mais ils se sont rendus possibles.
Nous sommes million ; ils sont quelques *héros*,
Qui nous servent et qui nous domptent,
Nombre immense, ils en sont les seuls chiffres qui comptent,
Tout le reste n'est que zéros.

Digitized by Google

— Cependant, pour ma part de multitude vile,
Pour ma part de menu fretin,
Je préfère subir les écrous du destin :
Nul, obscur, impuissant, stérile;
J'aime mieux m'agiter dans un vide étouffant,
Instruit en vain, en vain honnête,
Avec mes livres vains rester en tête à tête,
Suivre de vains babils d'enfants,
Que d'être de ces gens, pères de dynasties,
Élus, écoutés, obéis,
Qui trafiquent d'un peuple ou forment un pays
A l'image des sacristies;
Habiles à dompter la rue au gré des cours,
Maîtres du peuple qu'on abuse,
Qui, ne pouvant régner sans la force ou la ruse,
S'arrangent pour régner toujours;
Gens que tant de pouvoir affole et qu'aime à suivre
Le sot, de préjugés repu,
Qui mènent en riant un siècle corrompu
Comme un laquais traîne un homme ivre.

CH. POTVIN.

Digitized by Google

LA DESTINÉE DE PAUL HARDING

I

Peu d'événements, dans ces dernières années, ont autant occupé notre société bruxelloise, si difficile à émouvoir, que la façon soudaine dont Paul Harding prit place dans le monde de la capitale, et y fut pendant quelque temps l'un des hommes les plus remarqués. Ces événements touchent par certains côtés aux mœurs de notre époque et de notre pays, et font peut-être, de Paul Harding, à ce titre, une physionomie intéressante.

Certes, jamais le fils de Pierre Harding, pêcheur de Mariakerke, n'eut entrevu pour lui-même un rôle quelconque dans ce monde qui semblait s'agiter bien au dessus de lui sur d'inaccessibles sommets ; et, plus tard, dans le tourbillon de la vie, ce ne fut jamais non plus sans une émotion profonde qu'il songea à sa misérable enfance ! Parfois il s'isolait de cette houle humaine, dont le flux et le reflux cherchaient à l'entraîner, comme jadis les vagues écumantes de la mer du Nord, et, de même qu'un croyant élève vers son Dieu son âme immortelle, il se recueillait alors, tandis que le souffle du passé, semblable au vent de mer qui autrefois hâlait son jeune front, courait rapide et vibrant sur son cœur agité.

Son passé, c'étaient les dunes de Mariakerke, les petites

Digitized by Google

maisons blanches aux toits rouges, perdues dans le sable au milieu du hoyat et des chardons ; c'étaient les horizons lointains de la Flandre, les gras pâturages uniformes qui s'étendaient et se perdaient dans les profondeurs verdoyantes de la plaine ; les clochers des villages flamands, dont les profils trapus se découpaient dans la limpidité du ciel ; c'était cette mer adorée, qui l'ayant pris tout enfant et bercé dans ses flots, avait bruni son teint et fortifié ses poumons, cette mer capricieuse qui s'était montrée à lui sous tous les aspects : tantôt calme et bleue comme l'Adriatique, indolente, trouvant à peine la force d'expirer paresseusement sur le sable, tandis qu'au loin les barques de pêche échelonnées gonflaient leurs voilures blanches dans la clarté de l'horizon ; tantôt livide et plombée, accourant avec des mugissements d'airain et des bouillonnements furieux de lames qui se tordaient dans les clameurs du vent, et fouettaient la plage de leurs crêtes implacables ! C'étaient enfin les longues heures passées dans le canot de pêche balancé sur l'Océan, au large, seul à seul avec son vieux père ; assis l'un en face de l'autre, taciturnes et fatigués ; attentifs aux mouvements du chalut tendu sous l'eau ! Oui, souvent dans les crises de son existence, Paul avait revu en rêve le visage ridé et triste de ce vieillard, son regard pesant plein de résignation et de bonté, et il sentait bien alors que tout ce qu'il pouvait avoir en lui de sain et de viril, il le devait à ce travailleur obscur et héroïque, à ce pauvre vieux, ignorant sublime, qui était né, avait vécu et était mort dans la misère du peuple, sans une parole d'amertume contre le monde où il avait souffert, sans même se demander pourquoi tout cela était ainsi et si cela était juste, sans même se douter que cela pût être autrement !

Quelle que soit la force de la volonté humaine, il y a, dans toute destinée, une part livrée au hasard. Le hasard, dans la vie de Paul Harding, fut la rencontre du notaire Mallaert de Bruges.

Le notaire Mallaert était un célibataire de quarante-trois ans, qui, à Bruges, passait pour un original. Grand et gros, ne portant point de barbe, la figure cramoisie, les lèvres épaisses,

Digitized by Google

le nez bourgeonné, l'air toujours jovial, il aimait à se vanter de ses anciens succès. A l'occasion même, les cheveux en accroche-cœur, la badine à la main, il faisait encore le beau au théâtre de Bruges, et, bien que personne n'eût jamais pu lui découvrir la moindre bonne fortune, il avait en parlant des femmes le ton triomphant d'un homme sûr de lui-même. Expliquer l'inaltérable bonne humeur du notaire Mallaert eût été chose difficile; la vie d'un vieux célibataire à Bruges n'est guère variée et le notaire ne faisait rien pour la rendre plus attrayante. Le soir il allait à la société et y faisait sa partie. Sa seule distraction connue était de chercher dans les journaux les demandes en mariage; il écrivait sous un nom d'emprunt aux initiales indiquées et réclamait des photographies. Il était parvenu à réunir ainsi toute une collection de réponses et de portraits dont il s'amusait avec ses amis à la société. Comme passe-temps, il faut bien l'avouer, c'était maigre, et il est possible que Mallaert le sentît lui même.

Quand on l'interrogeait, il déclarait très nettement qu'il était parfaitement heureux; qu'il avait eu une chance toute particulière en ne s'attachant pas aux pieds le boulet du mariage; qu'il mangeait, déjeunait et dormait bien, et que rien ne valait l'indépendance; mais nous n'affirmerions pas qu'en hiver, tout seul chez lui, en face du feu, les pieds sur les chenets, il parvînt toujours à mettre son égoïsme à la hauteur de son isolement, et qu'il ne songeât pas à une vie toute différente, égayée par le doux rayonnement de la famille. Toutefois, ces réflexions, il les gardait pour lui; en public il ne paraissait point sans son air souriant et sa provision de gaudrioles; cela faisait partie de sa personne comme son gilet à carreaux. Son arrivée faisait toujours plaisir. On criait: Hé! Mallaert, voici Mallaert! d'un ton qui signifiait: « C'est Mallaert le bon vivant! Nous allons nous amuser! » Et Mallaert approchait: il distribuait à droite et à gauche de cordiales poignées de main; il savait bien que l'accueil qu'on lui faisait s'adressait avant tout à son entrain, mais n'importe, il était cordial quand même. Il

Digitized by Google

faisait venir de la bière, jouait une partie de billard; lisait les journaux, entamait une dissertation politique, criait comme un enragé que le libéralisme se mourait, que les libéraux devraient agir, faisait une tirade sur l'instruction du peuple et puis s'endormait dans un coin. Il se réveillait en sursaut, racontait des histoires poivrées, enfin s'en allait la tête un peu alourdie et la démarche pesante : il fumait une pipe et se couchait en se disant que l'homme est bien fou de se tourmenter pour des rêvasseries, quand il y a dans la vie un but si facile à atteindre, et à formuler : « bon vin, bonne chère, bon lit. »

Il existe ainsi de par le monde une quantité d'êtres qui, à force d'être considérés comme de joyeux compères, finissent par ne plus se comprendre eux mêmes; ce sont pourtant au fond d'excellents cœurs, capables d'élans généreux, mais qui peu à peu se dessèchent, faute de flamme qui les alimente.

Le notaire Mallaert venait tous les ans, au mois d'août, passer quelques jours à Ostende. L'air de la mer lui refaisait une jeunesse: il se sentait des jambes de vingt ans. Il ramassait des coquillages, regardait les étoiles de mer, cheminait d'un pas alerte le long des dunes, en fredonnant de vieilles chansons; il adressait la parole aux enfants; il construisait avec eux des forts sur le sable. Parfois aussi, après le dîner, il poussait jusqu'à Mariakerke. C'est ainsi qu'un soir, il y arriva comme l'angelus tintait gravement dans la sonorité de l'air tranquille : la plage était déserte; seul un enfant blond de douze ans, debout, presque nu, illuminé par le soleil couchant qui plongeait dans la mer comme du métal en fusion, regardait les grandes nappes d'eau verte qui s'épandaient en ondulant et lui mouillaient les jambes. Il avait l'air fier dans ses longs cheveux blonds, dorés par le soleil, il avait l'air heureux de contempler ainsi le ciel et l'Océan dans la glorieuse irradiation du crépuscule, il avait l'air triste d'être là, tout petit et tout seul, comme un point dans cette immensité silencieuse !

Le notaire Mallaert regardait tour à tour les dunes grisâtres et mélancoliques fuyant devant lui, le rayonnement splen-

Digitized by Google

dide qui embrasait la mer, et ce petit garçon que les vagues niellées caressaient. Il fut frappé de sa mine énergique et lui dit en flamand :

« Comment t'appelles-tu?

— Paul Harding.

— Que fait ton père?

— Il est mort depuis deux mois.

— Où demeures-tu?

— Là, dit-il en montrant dans les dunes, chez tante Wanne qui tient l'estaminet.

— Et toi que fais-tu?

— Je vais m'engager à Ostende chez Zoete qui tient une grande chaloupe; il va en Norvége.

— Cela te plaît? dit Mallaert.

— Pas trop.

— Tu ne voudrais pas aller à l'école?

— J'ai été à l'école, je voudrais bien aller encore, mais nous sommes trop pauvres!

— Il faut aller à l'école, reprit Mallaert qui aimait les belles sentences, c'est l'instruction maintenant qui pousse les hommes! »

Ils se regardèrent un instant en silence, puis Mallaert lui mettant la main sur l'épaule et réfléchissant, reprit :

«Attends un peu!...Sacrebleu! oui, c'est ça; j'ai ton affaire! Les libéraux doivent aider les pauvres gens qui veulent apprendre.... Ne t'engage pas chez Zoete avant quinze jours!... »

Le notaire Mallaert était membre de la commission des bourses d'études : il y avait justement des bourses disponibles; il en fit donner une à Paul Harding qui s'en montra digne. Les succès lui valurent la continuation du subside, et c'est ainsi que le fils du pêcheur de Mariakerke, boursier du collége communal d'Ostende, boursier de l'université de Gand ensuite, se trouva tout à coup à vingt quatre ans aussi pauvre que le jour où Mallaert l'avait rencontré sur les dunes de Mariakerke, mais docteur en droit, docteur en philosophie; la tête remplie d'idées et de projets, le cœur rempli d'am-

Digitized by Google

bition et d'espérances, et impatient de prendre sa place dans la mêlée étrange du combat pour la vie!

Car la vie est un combat: il le savait, il l'avait déjà entrevu encore tout enfant. Sans doute les hommes puisent leurs passions mesquines dans le lait maternel, puisqu'ils les étalent déjà à un âge où les passions ne doivent point exister. Il se rappelait cette scène de collége dont il avait été le héros: une classe basse et sombre un jour d'hiver; la neige tombant doucement le long des vitres comme des plumes de colombe; le vieux M. Morin, le professeur, assis auprès du poële, expliquant Télémaque d'une voix nasillarde et regardant par instants par dessus ses lunettes si on ne causait pas. En haut, sur la blancheur du mur, une croix noire avec un Christ; sur les bancs, à côté de Paul, de gentils garçons blonds et roses, emmitouflés dans de beaux vêtements d'hiver, lorsque soudain deux des plus gracieux et des plus doux le regardent en souriant avec malice et se montrent son pantalon déchiré, sa veste râpée; puis, le plus charmant, le plus gai de tous, avec des yeux pétillants d'esprit, des cheveux bouclés, lui jette en plaisantant un *cents* et lui dit : « Tiens, Harding, voilà pour t'acheter un pantalon! » Alors l'ivresse de la colère lui monte au cœur. Il n'a fait aucun mal à ses camarades; il les regardait amicalement; et, sans motif, ils l'insultent, non seulement lui, mais aussi son père qui repose au cimetière, et sa tante Wanne qui tricote au coin du feu à Mariakerke, et tous ses amis les pauvres pêcheurs de Mariakerke qui travaillent péniblement et exposent leur vie pour acheter des vêtements grossiers! Et il se jette sur l'insulteur, le saisit à la gorge, lui criant : « Lâche! lâche! » M. Morin se lève en émoi. Jamais pareille bagarre n'a eu lieu dans sa classe; il sépare les combattants, et prononce d'une voix tonnante « chacun cinq heures de retenue ». Paul Harding est tout pâle, son corps tremble, il répète encore. « C'est un lâche : il s'est moqué de moi parce que je suis pauvre. » M. Morin regarde sévèrement le voisin de Harding par dessus ses lunettes, et lui dit : « Monsieur, c'est très mal, vous êtes un enfant mal élevé! » Puis il se rassied et reprend l'analyse de

Digitized by Google

Télémaque, et tout rentre dans le silence ; la neige continue à tomber, le vent à souffler dans le poële, M. Morin à nasiller, et Paul Harding songe à son petit village natal où il doit faire maintenant si grand froid, où la tourmente doit être si violente et où tous les hommes si bienveillants et si doux vivent entre eux comme des frères !

Oui, cette vie d'études avait été rude, cette jeunesse avait été virile : elle avait reçu le baptême de l'indigence et du travail, et Paul en était fier !

A l'époque des vacances, quand il retournait à Mariakerke, il retrouvait sa tante Wanne avec son même tricot bleu, son même bonnet, sa même jupe brune, et les rides qui commençaient à sillonner son visage. Il se faisait enfant pour causer avec elle; il l'obligeait à mettre sa broche de cuivre, son grand manteau à capuche; il lui prenait le bras, et, doucement, à eux deux, ils allaient du côté d'Ostende. De son cœur orgueilleux un hymne de joie s'élançait vers les étoiles qui commençaient à s'allumer, quand il songeait que le hasard, lui ayant valu l'instruction, lui avait permis de sortir des limbes de l'inconscience pour s'élever dans le domaine infini de la pensée !

Oh ! comme l'avenir semblait beau, combien il y avait de choses à faire dans ce bas monde, d'utiles réformes à réaliser, de bien à accomplir, de services à rendre, d'injustices à redresser !

Paul et Wanne arrivaient à la digue d'Ostende. Les accords étouffés de la musique mouraient à leurs oreilles; dans une lumière pâle, la foule passait et repassait; aventuriers, fils de famille, grands seigneurs et financiers illustres, jeunes filles frémissant de plaisirs mondains : tout ce monde, dans la clarté affaiblie des lampes, tournoyait, ondulait, chuchotait, médisait, intriguait, jouait l'éternelle comédie que depuis des siècles les oisifs de tous les pays se répètent consciencieusement les uns aux autres pour se donner à eux-mêmes l'illusion d'un but à atteindre. Mais de tout cela, Paul ne voyait que l'apparence, et cette apparence l'attirait. Pour lui c'étaient les hommes; il brûlait de prendre

Digitized by Google

place parmi eux et de briller ! Certes, il n'était rien, il ne possédait rien, mais il se sentait du talent et de la science, et il se disait qu'avec cela il n'y avait qu'à marcher en avant !

Le premier venu aurait pu le ramener sur la terre, lui expliquer que la Belgique est un petit pays très heureux, très prospère, très pratique, où l'on s'enrichit assez vite quand on possède déjà une certaine fortune, où la science est un fardeau et un luxe inutiles que le bon sens remplace aisément ; mais il était seul avec Wanne, au bord de la mer phosphorescente, sous le ciel étoilé, et il avait vingt-trois ans, et son imagination, ailes déployées, s'envolait d'un essor irrésistible vers les mirages enchanteurs de l'avenir !

Le notaire Mallaert ne manquait pas l'occasion de raconter à Bruges comment Paul Harding avait été amené à faire des études : c'était son œuvre à lui, Mallaert. « Sans moi, disait-il, il vendrait des crevettes à Ostende, aujourd'hui : c'est un bon libéral ; le parti me doit une fière chandelle ! » Il n'aurait pas été fâché de lui voir sur le dos un écriteau avec ces mots : « Trouvé par le notaire Mallaert au bord de la mer à Mariakerke. »

Mais quand les études de Paul touchèrent à leur fin, et que Paul lui parla de l'avenir, il comprit que ce n'était pas tout de l'avoir trouvé, qu'il fallait songer à lui assurer une position quelconque. Mallaert en causa avec son plus important client, M. d'Hastières, dont il gérait de nombreuses propriétés, en Flandre. « Faites-le venir chez moi, avait répondu celui-ci, nous verrons ! »

M. d'Hastières habitait à Bruxelles un hôtel de la rue de la Loi. Il était alors l'un des personnages les plus importants du Brabant. Député, actionnaire de nos grandes sociétés financières, propriétaire foncier considérable, il appartenait à ce parti de la féodalité d'argent qui a remplacé l'ancienne noblesse et qui est désormais dans toute la vieille Europe la puissance reconnue, disposant de tout et ayant tout à dire. On a peut-être tort de tant attaquer les bourgeois parvenus, leur égoïsme et leur vanité. Pour beaucoup d'entre eux, c'est le sang plébéien qui coule dans leurs veines ; les entrailles

Digitized by Google

du peuple les ont portés; la misère et les souffrances ont souvent veillé à leur berceau, et s'il leur arrive d'oublier les larmes de leurs frères et les labeurs passés, de ne pas voir la foule des prolétaires qui, écrasés, dans l'ombre, jettent sur leur splendeur un regard haineux, enfin de s'isoler dans leur personnalité, de se croire la nation et l'avenir, c'est que partout autour d'eux, au dessus d'eux, à leurs pieds, dans l'adoration, la flatterie et la servilité, rampent des âmes de valets faisant monter vers eux l'encens qui leur voile la réalité.

M. Léon d'Hastières n'était ni meilleur, ni pire que beaucoup d'autres personnages éminents de notre époque. Comme eux, il respectait l'argent qui lui avait tout donné, le monde et ses préjugés où il avait puisé ce vernis général qui lui permettait de tenir un rang dans la société; comme eux, il avait adopté en politique une certaine teinte libérale qui, sans engager ou compromettre en rien ses intérêts, l'obligeait seulement à hocher affirmativement la tête aux mots de progrès et de liberté; comme eux aussi, il détestait les théoriciens, et en général tous les cerveaux fêlés toujours d'un demi siècle en avance sur leur temps. Quand il se trouvait au coin de son feu, au milieu de ses amis, étendu sur une causeuse, dans ses salons confortables et luxueux de la rue de la Loi, discutant politique et philosophie avec des hommes éclairés, le monde entier prenait à ses yeux l'aspect le plus riant, et quelque chose en lui disait que tout allait bien! Il ne comprenait pas ces gens qui, jaloux de la limpidité d'un beau ciel bleu, si agréable à contempler, s'amusent à appeler les nuages et le tonnerre. Le seul mot de radicalisme lui causait des colères bleues, et ce n'était pas sans un agacement profond qu'il entendait certains discours ou lisait certains journaux tendant à démontrer qu'il y avait des réformes à accomplir. Il lui semblait alors qu'on le mettait personnellement en cause. Comme si lui, Léon d'Hastières, père de famille, homme d'expérience, en relation avec les fortes têtes politiques du pays, n'était pas mieux à même qu'un tas de jeunes écervelés sans position, de discerner ce qu'il fallait faire pour arriver doucement, tout doucement au progrès, sans ébranler l'ordre de choses existant!

Digitized by Google

« Mon cher garçon, dit le notaire Mallaert à Paul Harding, en se frottant gaillardement les mains, j'ai fait de toi un savant : je ferai de toi un personnage. Je t'ai recommandé à M. d'Hastières : il peut tout pour toi, nous irons le voir demain ! Il s'agit de se montrer. »

Paul Harding avait alors vingt-six ans. De haute taille, vigoureux, la physionomie non encore dégrossie par le contact du monde, il avait pourtant de la sévérité et de la distinction. Dans ses yeux brillait une fière résolution ; il semblait rechercher l'odeur de la vérité comme un jeune cheval, les naseaux entr'ouverts, flaire au printemps l'odeur des libres prairies.

Le lendemain, ils se rendaient à Bruxelles et arrivaient chez M. d'Hastières, au moment où, son dîner terminé, assis dans son jardin avec sa femme et sa fille, il sirotait son café, le contemplant à travers ses lunettes d'or, avec un air de profonde béatitude, comme s'il y avait trouvé le reflet de toutes les satisfactions que le sort lui avait départies. Paul, pour son entrée dans le monde, put considérer une des puissances du jour dans un des rares moments que les nécessités sociales laissent à leurs épanchements intimes et au repos familier. Le soleil disparaissait derrière les murs du jardin, laissant sur la pelouse des traînées d'or et enveloppant d'une poussière diamantée les accacias de la tonnelle où la famille se tenait.

M^me^ d'Hastière, une femme toute rondelette, parcourait distraitement le journal du soir ; M^lle^ Louise une belle personne, élancée, brune, aux lèvres fines, aux joues pâles, l'ovale allongé du visage animé par de grands yeux noirs, martyrisait un petit chien qu'elle appelait Finot, en voulant le contraindre, par l'appât d'un morceau de sucre, à se tenir debout sur les pattes de derrière.

« Je vous présente monsieur Harding, mon protégé, dit Mallaert à M. d'Hastières qui avait affectueusement serré la main à son notaire ; on dit à Gand, à l'université, qu'il a de l'avenir.

— Les jeunes gens qui travaillent sont rares de notre

Digitized by Google

temps, dit le député ; persévérez, monsieur Harding, et vous serez soutenu ; nous avons besoin d'hommes ! »

Le jeune homme s'inclina.

Mme et Mlle d'Hastières avaient un instant levé les yeux, puis, après un léger mouvement de tête, elles les avaient baissés aussitôt. Paul n'était plus un paysan, mais il était loin d'être un gentleman. Habituées à réunir les hommages de tout ce que Bruxelles comptait d'élégance raffinée, elles ne croyaient point avoir à s'occuper de ce jeune homme aux gestes embarrassés. Elles échangèrent un regard furtif qui signifiait : il a l'air commun ; Mme d'Hastières reprit la lecture de son journal, Mlle Louise continua à agacer Finot, et Paul, le chapeau entre les mains, assis en face de son hôte, fut bientôt entraîné sur la pente d'une conversation animée.

« Que comptez-vous faire ? lui avait demandé M. d'Hastières, vous entrerez sans doute au barreau ?

— Je ne suis pas encore décidé, monsieur. Le barreau est encombré ; on attend souvent longtemps avant de gagner de l'argent, et je dois en gagner ; si une occasion quelconque se présente, je la saisirai ? »

Mme d'Hastières s'absorba de plus en plus dans la lecture de son journal. Elle avait bien jugé le visiteur : c'était presqu'un mendiant !

Son mari avait entamé une dissertation politique, et, s'adressant à Mallaert et à Paul, il disait : « Oui, il nous faut des gens sages et travailleurs ! Voyez-vous, Mallaert, cela va mal. Le monde est en proie à une démoralisation profonde, il est de mode aujourd'hui de prêcher la haine entre les classes, et de semer l'envie dans les profondeurs des couches sociales : nous récolterons les bouleversements sociaux ! Nos fils de famille ne travaillent pas, les autres se laissent entraîner par des utopies. Où tout cela va-t-il nous mener ? Je veux bien qu'on instruise le peuple, moi, mais à condition que l'on ne se serve pas de l'instruction pour engager le peuple à se ruer sur ses protecteurs. La Belgique est un pays modéré par excellence ; la province est effrayée de toutes les absurdités qu'elle lit dans certaines feuilles ; il faut la ras-

Digitized by Google

surer, lui montrer que nous sommes les soutiens de l'ordre, que le libéralisme, dans ces temps tourmentés, a pour mission principale de conserver les progrès acquis et de résister aux ennemis, noirs ou rouges, qui voudraient les lui arracher. La politique d'estaminet est facile, mais, pour ma part, je crois qu'on rendrait service au pays en coupant la langue à tous ces braillards qui se nomment sans doute avancés, parce qu'ils ne cherchent que leur avancement! N'êtes-vous pas de mon avis monsieur Harding? »

Le notaire se mit à rire du bon mot de M. d'Hastières. Quant à Paul, ainsi directement interpellé, il était un peu effaré des paroles qu'il venait d'entendre. Dans sa solitude, il s'était fait du libéralisme une idée bien différente de celle-là; il avait entrevu un grand parti national plein de jeunesse, de fougue et d'initiative, ayant ses racines dans le peuple et dans l'histoire du pays, en communication constante avec les couches populaires, toujours sur la brèche, quand il s'agissait de leurs droits et de leurs griefs; un parti auquel on pouvait vouer sa destinée de toute l'ardeur de fortes convictions et d'un patriotisme viril : et les premiers mots qu'il entendait étaient un manifeste d'intolérance qui soufflait sur ses jeunes illusions!

Mais une réflexion soudaine traversa son cerveau : cet homme, un des chefs du parti libéral, ne pensait sans doute point comme il parlait en ce moment; M. d'Hastières voulait l'éprouver, connaître ses sentiments, Paul devait donc se montrer tel qu'il était et lui ouvrir son cœur. Il le fit avec une émotion sincère. Il dit qu'il était du peuple et qu'il l'aimait de toute son âme; un hasard l'avait arraché à son humble destinée, mais jamais il ne renierait son origine plébéienne; certes, les pauvres gens des campagnes étaient plongés dans l'ignorance et l'on pouvait facilement les exploiter; mais, dans ce monde en fermentation, n'était-ce point jusqu'à ces couches profondes de la société qu'il fallait après tout descendre pour trouver encore la persévérance, la simplicité et l'abnégation! Il n'était révolutionnaire ni par tempérament ni par système, mais il avait

Digitized by Google

vu les pauvres gens de près, il connaissait leurs souffrances et il croyait qu'il était du devoir de tout homme s'occupant des affaires de sa patrie d'y chercher des remèdes! Il avait un jour lu que la politique était une affaire de tempérament; que les bilieux étaient démagogues, les sanguins démocrates, les nerveux aristocrates: pour lui il se sentait démocrate de par les liens du sang, le cœur et la raison; il était trop jeune et trop inexpérimenté pour dire exactement ce qu'il fallait faire, mais il croyait que le libéralisme ne pouvait avoir d'autre but que d'arracher le peuple à la superstition qui lui étreignait l'âme et à la misère qui lui étreignait le corps!

Il s'était animé en parlant; ces rayons dorés qui étincelaient, cette jeune fille aux yeux noirs, cet homme d'État qui l'écoutait, tout cela l'excitait. M^lle^ Louise avait relevé le front et l'avait regardé quelques instants; le notaire, les mains jointes, les frottait l'une contre l'autre et pensait :

« Parbleu! il parle bien, voilà cependant mon ouvrage! »

Quant à M. d'Hastières, sa physionomie se rembrunit, et d'un petit ton assez sec où perçait une certaine impatience, il dit : « Assurément, assurément jeune homme, ces sentiments vous honorent. »

Il parla encore quelques instants avec Mallaert de certains contrats de fermage que celui-ci lui avait apportés, puis les visiteurs se retirèrent.

« Que pensez-vous de mon boursier? dit le notaire en prenant congé de son hôte.

— Heu! heu! fit celui-ci, ce n'est pas un esprit pratique. Enfin, je verrai ce que je pourrai faire pour lui.

— C'est un garçon qui a la tête farcie d'idées creuses, ajouta-t-il quand ils eurent disparu.

— Il me paraît avoir vécu dans un milieu bien vulgaire, dit M^me^ d'Hastières!

Et ce fut tout; on n'y pensa plus. M. d'Hastières avait d'ailleurs bien trop de cousins, de neveux, d'amis, de connaissances de tous genres, à placer dans les différentes admi-

Digitized by Google

nistrations où il avait son mot à dire, pour songer à ce jeune inconnu qui était venu lui faire de la politique sentimentale au printemps.

Mais un matin il se trouva que le jeune homme, ayant terminé ses études, sortant de l'université avec les plus brillants diplômes, n'en était pas moins sur le pavé. Le temps pressait. Le notaire Mallaert, qui revoyait souvent son client, revint à la charge, et quinze jours après, Paul Harding avait une position : il recevait sa nomination de commis de deuxième classe au ministère de l'intérieur, aux appointements de 1000 fr. par an.

« C'est toujours cela, dit Mallaert ; n'oublions pas que sans moi, garçon, tu chercherais en ce moment des moules sur la côte de la mer du Nord ! »

II

Il ne fallut pas beaucoup de temps à Paul pour se rendre un compte exact de sa situation au ministère. Bientôt il sut, tout comme un autre, que c'était au ministère de l'intérieur que l'on gérait les intérêts les plus graves et les plus sérieux du pays, qu'on s'occupait des affaires provinciales et communales, de la voirie et de l'hygiène, de la garde civique et de la milice, de la statistique, de l'agriculture et de l'industrie, de l'instruction publique, des sciences, des lettres, des beaux-arts : toutes choses dont dépendait l'avenir d'un État, et pour lesquelles il fallait des hommes spéciaux et capables que l'on devait naturellement trouver dans les bureaux du ministère. Aussi, l'armée des hommes capables y était bien organisée, et il y avait entre eux une forte discipline et une hiérarchie d'aptitudes ! Il y avait des directeurs honoraires, des inspecteurs honoraires et des secrétaires honoraires, et il y avait des directeurs généraux, des inspecteurs généraux, des secrétaires généraux, et des directeurs, des inspecteurs et des secrétaires, et puis des chefs de bureau et des chefs de division et des sous-chefs de

Digitized by Google

bureau et de division, et des commis de 1re classe et des commis de 2e classe et des commis de 3e classe, et des commis surnuméraires, et des attachés à titre personnel, et des conseils supérieurs, et des comités consultatifs et des commissions permanentes, et des commissions consultatives, avec une seconde armée de présidents, de vice-présidents et de secrétaires, et de présidents honoraires et de membres honoraires; et, de dix heures du matin à quatre heures de relevée, tout ce monde travaillait pour le service de l'État, écrivait, faisait des rapports et des mémoires, copiait, recopiait, transmettait à d'autres qui recopiaient encore, apostillaient, numérotaient, marginaient, signaient, dépensaient assez d'encres de différentes couleurs, assez de papiers de différentes qualités pour assurer la fortune des fournisseurs du département, et faisaient ainsi marcher tous les services publics. Et, comme on payait la capacité et non pas la somme des lignes d'écriture, l'on voyait de hauts fonctionnaires, voyageant et chassant beaucoup, recevoir des traitements énormes, des jeunes gens à l'air grave et posé, qui attendaient sans doute en taillant des plumes le moment de montrer leurs talents, recevoir des traitements respectables, tandis que de pauvres scribes étiolés qui se voûtaient le dos à force de noircir du papier, mais qui devaient être évidemment des imbéciles, obtenaient, comme des manœuvres, de quoi ne pas mourir de faim chaque jour! Et ceux qui étaient arrivés en haut de cette échelle administrative se consolaient des avanies subies pour y arriver, en opprimant ceux qui se trouvaient en bas; et ceux-ci de leur côté, au fond de leurs bureaux obscurs, au milieu des paperasses moisies, se vengeaient du présent, en médisant de leurs chefs et en intriguant contre leurs collègues.

Pauvre Paul Harding!... Mais c'est une vieille histoire. Avoir vingt-cinq ans, faire des rêves splendides, songer que l'on est célèbre, envié, craint des hommes, adoré des femmes; que l'on traite d'égal à égal avec les puissants, que l'on commande à la foule, que dans la force

Digitized by Google

et la sérénité, l'on gravit d'un pas assuré, au milieu des fleurs, des clameurs, des mains tendues, des ricanements de l'envie, les gradins de marbre et d'or menant à la gloire ; toucher du doigt les étoiles, entrevoir l'infini, se croire un héros, presque un dieu !... et, par une triste après-midi de décembre, les pieds sur les supports d'un vieux bureau maculé, se trouver dans une petite chambre au plafond bas qui suinte l'ennui et la routine, occupé à enfiler des pièces administratives, en face de vieux employés à la figure jaune et ridée, aux yeux éteints, qui ont laissé dans la poussière de leurs paperasses tout ce qu'ils avaient d'humain pour ne laisser subsister que la machine animale; se dire que l'avenir, c'est peut-être cela ; par la fenêtre d'un troisième étage voir la pluie qui tombe, un grand toit d'ardoises qui se dresse et cache l'horizon comme un obstacle posé là par le destin, et, tout en bas, dans la rue, entendre un orgue de barbarie qui semble chanter l'hymne monotone de la misère et de la médiocrité !...

Oui, c'est une vieille, une éternelle histoire et il est inutile de la raconter encore une fois.

Mais, comme tous ceux qui se trouvent dans le même cas, Paul Harding s'imaginait qu'elle était toute nouvelle, qu'il était seul à souffrir, et que le sort l'avait choisi comme une victime : et il se repaissait de son martyre. Les journées s'écoulaient lentement, une à une, longues et mortelles comme des années, entre MM. Thomas et Klüsters, les deux vieillards secs et parcheminés qui avaient blanchi sous le harnais, et un jeune homme entré au ministère un peu avant Paul, M. Évariste Thuret. Leurs conversations résonnaient sourdement aux oreilles de Paul, sans pénétrer jusqu'à son cerveau, comme les bourdonnements d'insectes que l'on perçoit vaguement le soir au moment de s'assoupir. Quant à MM. Jean Thomas et Eudore Klüsters, ils s'inquiétaient fort peu de Paul Harding, qui ne parlait guère et répondait fort mal aux avances qu'on lui faisait ; mais ils professaient un certain respect pour Évariste Thuret, qui arrivait toujours le dernier au bureau, s'habillait avec prétention, affectait une suprême

Digitized by Google

nonchalance et racontait aux deux vieux copistes des histoires de la ville, qui leur ouvraient sur la vie du monde des horizons infinis. « C'est un gentil garçon, disait Jean Thomas à Paul, voilà un bon compagnon pour vous, monsieur Harding. — Sa famille a le sac ajoutait gravement M. Klüsters, il fera un beau mariage. »

Ce qui caractérisait Évariste Thuret, c'était la minceur. Il avait les épaules minces, la figure mince, le front mince, le nez mince, les lèvres minces, le cou très mince, la voix mince, et jusqu'à son sourire pâle et forcé auquel on était obligé de donner la qualification de mince.

Paul avait beau faire, l'apparition de ce visage anguleux et étroit, encadré dans des cheveux bruns collés aux tempes, de cette physionomie terne et froide dont l'harmonie répondait si bien à l'harmonie du bureau blafard et des cartons poudreux, lui causait un invincible sentiment de répugnance. Souvent, tout en travaillant, la tête penchée sur son pupitre, il sentait distinctement que son compagnon le regardait. Ses petits yeux gris, son nez effilé, sa bouche étendue comme une ligne, il les voyait tournés vers lui ; il lui semblait que la face froide et décolorée de Thuret se rapprochait, se rapprochait encore et se faisait encore plus impalpable pour pénétrer dans les profondeurs de son être et lui arracher le secret de ses rêveries.

Alors, il relevait brusquement la tête, mais Thuret s'était déjà sournoisement détourné, et Paul n'apercevait plus que son profil fuyant qui se détachait sur la clarté de la fenêtre, et sa mèche luisante collée à la tempe, au dessus de l'oreille, comme si elle était peinte...

Un matin, ils se trouvaient seuls à leurs pupitres ; on était au mois de mars, en carnaval. Évariste Thuret, les traits fatigués, les yeux remplis de sommeil, bâilla longuement, regarda Paul avec son pâle sourire et lui dit :

« Je serais mieux dans mon lit ; je me suis fièrement amusé cette nuit !

— Ah, fit Paul machinalement. »

Évariste sourit de nouveau, se rapprocha et continua plus bas :

Digitized by Google

« Il y avait des femmes !

— Ah ! fit Paul de nouveau, oui nous sommes en carnaval.

— Oui ! c'est papa Klüsters qui sauterait en l'air s'il savait cela ; de sa vie il n'a regardé une femme en face ! Et vous, est-ce que vous aimez les femmes ? »

Paul tressaillit, resta un instant silencieux, puis d'un ton sec et brusque : « Non, dit-il. »

Évariste éclata de rire. « Elle est bonne, celle-là, répliqua-t-il ; un garçon de vingt-six ans qui n'aime pas les femmes ! Et sans doute aussi que vous n'avez pas de maîtresse ?

— Non, répondit Paul toujours du même ton.

— Voyons, vous savez que vous n'êtes pas gentil, répliqua Thuret qui s'accouda toujours souriant tout près de son compagnon, on n'est pas cachottier comme cela entre jeunes gens ; vous ne racontez jamais rien !

— Je n'ai rien à raconter » dit Paul Harding d'un ton qui n'admettait pas de réplique, et il reprit sa besogne.

Évariste Thuret se redressa ; le sourire disparut de sa figure sans couleur ; il fronça les sourcils, bâilla de nouveau, et se mit à ranger des fardes d'un air indifférent, pendant qu'il se disait : « Ah ! tu fais le fier, mon camarade, eh bien ! patience, je saurai bien te retrouver. » Au même moment, on frappa timidement à la porte, et une petite femme d'une cinquantaine d'années entra. Sa figure ronde et couperosée, sur laquelle l'âge ne semblait pas avoir prise, disparaissait dans les profondeurs d'un immense chapeau beaucoup trop large ; elle était vêtue de noir ; à sa main gauche, sortant d'un manteau très court, pendait un sac brodé de dimension respectable, contenant des papiers, des livres, un tricot, une fiole. Dès qu'on l'apercevait, il était impossible de ne pas remarquer ce vaste chapeau entourant cette petite tête rondelette, pleine de bonhomie, et ce sac volumineux suspendu à cette petite main potelée. Elle entra discrètement et fit une révérence des plus respectueuses aux deux jeunes gens : « Messieurs je vous salue bien, dit-elle d'une voix essoufflée, j'ai eu une fameuse peine à trouver ce bureau, mais enfin j'y suis !

Digitized by Google

— Que voulez-vous? » dit Évariste sans même regarder la personne qui entrait.

La petite dame fouilla avec une grande vivacité dans son sac brodé, en fit tomber plusieurs papiers, en retira une grande enveloppe carrée soigneusement cachetée, respira profondément et dit :

« Je suis madame Octavie Lindens : voici un mémoire que j'ai rédigé et que je voudrais faire parvenir au ministre.

— De quoi s'agit-il?

— C'est pour une criante injustice ! Figurez-vous que mon mari a été pendant trente ans instituteur primaire; il en est mort, il y a un an ; oui, il est mort de fatigues et de labeurs ! Et pour récompense, le gouvernement nous fait, à ma fille et à moi, une pension annuelle de 190 francs ! J'ai dit à ma fille Lucie : c'est une erreur; je vais écrire au ministre, il a été en classe avec mon mari, il arrangera la chose. Je vous demande un peu, si ce n'est pas à rire : 190 francs !

— C'est votre pétition qui fera rire, ma bonne dame, dit dédaigneusement Thuret en prenant un air empesé; les pensions de l'instruction primaire sont fixées par la loi : il n'y a rien à y changer et le ministre n'a rien à y voir. N'importe ! donnez toujours le papier, je dois le transmettre à mon chef.

— Ainsi je n'ai aucun droit? s'écria anxieusement la petite femme.

— Aucun, madame, je n'y puis rien; bonjour madame! »

Madame Lindens secoua la tête, rassembla tous ses papiers dans son sac, salua de nouveau et partit en poussant un petit soupir de résignation.

« Ils sont excellents, ma parole d'honneur, dit Évariste Thuret, ils sont excellents, tous ces mécontents ; ils s'imaginent qu'ils n'ont qu'à pétitionner pour obtenir. »

Environ quinze jours après, vers quatre heures, Paul Harding, qui était resté le dernier dans les bureaux et s'apprêtait à les quitter à son tour, vit de nouveau entrer la petite dame ; mais elle n'était plus seule : une jeune fille, vêtue de noir comme elle, l'accompagnait. « Ah! mon Dieu! s'écria

Digitized by Google

Mme Lindens en voyant les pupitres abandonnés, nous venons trop tard. Je me suis fatiguée inutilement sur ces interminables escaliers!

— Pardon, madame, dit Paul, s'il vous faut un renseignement, je puis vous le donner.

— Oh! vous êtes très aimable, monsieur. Je venais voir s'il n'y a pas de réponse à ma lettre au ministre; je ne puis encore croire que les choses soient telles que l'autre monsieur me les a expliquées. Je suis certaine que le ministre, qui a connu mon mari tout petit, je le lui ai rappelé dans mon mémoire, nons accordera une augmentation de pension.

— Je crains beaucoup le contraire, madame; mon collègue M. Thuret vous a dit l'exacte vérité; toutes les pensions sont calculées sur les mêmes bases et l'on ne peut faire d'exception. D'ailleurs, s'il y a une réponse à votre demande, elle vous sera adressée directement.

— Tu vois, maman, dit la jeune fille d'une voix douce et claire, il n'y a rien à y faire, il faut se soumettre.

— Se soumettre, se soumettre! c'est bien vite dit. Comment! mon pauvre mari a reçu pendant sa vie le salaire d'un domestique pour le travail d'un martyr; il a fait de sa fille une institutrice primaire; et maintenant l'on nous donne une pension qui est à peine une aumône, et il faudrait l'accepter sans rien dire!

— Hélas! madame, interrompit Paul d'une voix triste, il y a dans ce bas monde tant de choses qui nous semblent injustes et qui nous indignent; mais ce n'est pas vous ou moi qui parviendrons à les changer!

— C'est bien vrai cela, monsieur! dit la jeune fille toujours doucement et en regardant Paul Harding... Elle se tenait là toute droite, dans la grâce décente et austère de ses longs vêtements de deuil; de son chapeau s'échappaient en épaisses torsades des flots de cheveux noirs. En entrant, elle avait tenu ses regards abaissés; elle n'avait pas les traits réguliers et symétriques qui font immédiatement dire d'une femme qu'elle est jolie; mais, quand relevant les longs cils qui ombrageaient les teintes brunes et harmonieuses de son

Digitized by Google

visage, elle montra, au lieu des yeux ardents et noirs que l'on s'attendait à voir étinceler sous ses paupières, deux yeux bleus d'une profondeur, d'une douceur et d'un calme infinis, qui était comme le vivant commentaire de son maintien si plein de dignité, de réserve et de modestie, elle apparut soudain dans le virginal rayonnement de sa beauté tranquille et sereine.

Paul soutint sans trouble le choc de ce regard franc et assuré, et il se demanda souvent plus tard comment il s'était fait qu'à ce moment la salle obscure où il se trouvait ne s'était pas emplie d'une lumière céleste, pourquoi les cartons noircis, les casiers poudreux, les murs craquelés avaient conservé leur aspect maussade, et pourquoi, ce jour là, sa destinée ne s'était pas fixée à jamais?

Il quittait le ministère à quatre heures. Il demeurait à Ixelles, rue Mercelis, et il traversait le parc pour rentrer chez lui. Au printemps, il revit plusieurs fois Mme Lindens et sa fille; elles venaient s'asseoir, les jeudis, autour du grand bassin; Mme Lindens faisait de la tapisserie en regardant les cygnes; Mlle Lucie lisait; ils se saluaient. Un jour, Mme Lindens se leva à son passage et entama la première la conversation; elle avait reçu de « la caisse des pensions pour les veuves d'instituteurs » une lettre où on lui mandait que sa missive avait été examinée et que l'on regrettait de ne pouvoir la prendre en considération. Mme Lindens se plaignit amèrement de l'injustice des hommes, et Paul lui donna raison. Ces causeries se renouvelèrent, et peu à peu la connaissance se fit: entre gens pauvres et dépendants, qui vivent isolés dans une grande ville, les relations s'établissent facilement et la similitude des situations entraîne la sympathie. Ces dames habitaient, rue Gillon, une modeste maison d'assez triste apparence. Paul y vint avec empressement. C'étaient les seuls êtres humains avec qui il pût vraiment causer. Dans cette petite chambre misérablement meublée, entre ces deux femmes sans protection, sa mélancolie trouvait un refuge, ou parfois même elle se dissipait : il oubliait ses rêves d'avenir pour ne songer qu'au présent, et se dire qu'il y avait d'autres

Digitized by Google

créatures intelligentes, dignes d'une existence heureuse, qui végétaient pourtant comme lui et noblement supportaient leur médiocrité. Leurs conversations restaient sérieuses comme leurs pensées ; ce n'est que dans le monde que les relations entre jeunes gens dégénèrent presque toujours en marivaudage. Quand, vers sept heures, il arrivait à Paul de rendre visite aux deux femmes, Mme Lindens servait du café et des tartines ; Mlle Lindens corrigeait les devoirs des élèves ou repassait les leçons du lendemain, puis prenait part à l'entretien.

Elle avait toujours cet air tranquille et simple qui mettait Paul tout à son aise et lui faisait du bien sans qu'il sût pourquoi !...

Peu à peu, elles lui avaient raconté leur vie obscure : M. Lindens avait été instituteur primaire dans une petite ville de province ; il avait beaucoup aimé les enfants ; il avait moins aimé les hommes. Il s'était accoutumé à sa vie d'abnégation et de dévouement ; son rêve avait été de la continuer tout tranquillement en ne s'occupant que de son école ; mais il avait compté sans le bourgmestre qui était doctrinaire et lui reprochait de ne pas être franc maçon, et sans le curé qui lui annonçait tous les jours l'avènement d'un ministère catholique et lui reprochait de ne pas être de certaine confrérie dont faisaient partie tous les hommes de bien. Il avait été cité dans les rapports des inspecteurs ; les uns l'avaient signalé comme un tiède libéral, les autres comme un mauvais catholique qui n'accomplissait pas exactement ses devoirs religieux ; il avait été mêlé sans le vouloir ni même le savoir à un tas d'intrigues politiques où chaque fois sa place d'instituteur était en jeu, ce qui finalement l'avait empêché d'avancer dans sa carrière et d'arriver dans une ville plus importante ; et peu à peu sa santé s'était ébranlée. Oh ! les deux femmes se rappelaient avec émotion comment, dans les dernières années, elles l'avaient vu souvent, le soir, dans un grand fauteuil, la figure amaigrie et ridée, cherchant péniblement à lire les compositions des élèves, dont les lignes fuyaient devant ses yeux affaiblis ; les cor-

Digitized by Google

rigeant de sa pauvre main tremblante, murmurant tristement : cela ne va plus; et s'endormant de fatigue, sa tête vieille et grise penchée sur la poitrine ! Elles se rappelaient qu'il se réveillait alors en sursaut, le cerveau appesanti et les pieds froids, qu'il fallait le conduire à son lit et qu'il se laissait faire comme un enfant, et qu'il était mort ainsi, une nuit d'hiver, sans proférer une parole, en jetant sur Mme Lindens et Lucie un long et poignant regard où semblaient se refléter toutes les angoisses de sa pauvre vie ! « Et voilà, disait Mme Lindens en essuyant deux larmes, voilà l'existence que Lucie a choisie; elle est sortie de l'école normale, elle a obtenu une place à Bruxelles et elle se rendra malade à force de travailler. Il faut vraiment que la jeunesse soit quelque chose de bien puissant pour que ses fraîches couleurs n'aient pas encore disparu ! » Et Lucie souriait, elle fixait sur sa mère et sur Paul son grand œil limpide, comme si elle eût voulu montrer qu'elle acceptait l'avenir sans crainte et qu'elle savait le regarder sans amertume et sans colère.

O belles jeunes filles, dont les heures rapides de la vie s'écoulent tissées d'amour, de plaisirs charmants et de rêves délicieux, vous ne savez point, n'est-ce pas, qu'il existe des femmes qui sentent comme vous le sang de la jeunesse, cette sève divine, fermenter dans leurs veines, qui sont belles, jeunes, frêles comme vous, et dont la vie se passe entre quatre murs dans l'atmosphère étouffante d'une école de pauvres, au milieu d'enfants turbulents qui veulent jouer et rire et qu'il faut instruire et châtier? Qu'elles doivent travailler tout le jour et travailler le soir et méditer parfois la nuit; qu'entraînées par l'implacable loi du devoir journalier, elles ne peuvent même plus se recueillir dans la solitude de leur cœur où règne la chasteté; que ce sont les Vestales de la pensée, chargées d'entretenir dans l'humanité le feu sacré des temps modernes, et que pourtant elles passent inaperçues, ignorées, inconnues, ensevelies dans l'obscurité du dévouement, suivant jusqu'au bout le chemin étroit et aride qui côtoie la misère !

Paul parlait avec elle de ces choses; il lui racontait aussi

Digitized by Google

ses espérances et ses illusions déçues, ses rêves évanouis, son impatience à supporter le joug qui le courbait, et c'était elle qui par de douces paroles, descendant comme un baume sur les agitations de son âme, devait le consoler et lui rendre courage.

A cette époque, des instituteurs s'était réunis, et, pour donner de la publicité à leurs réclamations que personne n'écoutait, ils avaient fondé un organe intitulé : *la Tribune de l'instituteur primaire.* Sur les conseils de M^lle^ Lucie qui connaissait les rédacteurs, Paul envoya à ce journal plusieurs articles qui firent sensation. Il les signait Scipion : ils furent reproduits dans des organes autorisés de la presse ; l'on fit des recherches pour découvrir quel écrivain de talent se cachait sous ce pseudonyme, et portait de si rudes bottes au ministre de l'intérieur?

Ce furent les premiers moments heureux de Paul Harding : il avait pu exprimer ses idées et elles avaient rencontré de l'écho ; il ne doutait plus autant de lui-même ; tout au fond de son âme, qu'il avait désappris à interroger, il retrouvait l'espérance. Un soir, il se trouvait chez M^me^ Lindens ; on était au mois de juin ; le crépuscule se faisait. Çà et là, par dessus les toits, le regard rencontrait les échappées d'un ciel bleu foncé ; on n'entendait que les cris des petits enfants du quartier qui jouaient au milieu de la rue. M^me^ Lindens assise à l'une des croisées, le front caressé par la première fraîcheur du soir, se laissait dominer par la fatigue, et, cessant peu à peu de causer, cédait à l'assoupissement.

Lucie se leva, lui enleva des genoux un livre qu'elle avait laissé glisser, rajusta les rubans de son bonnet qu'un mouvement trop brusque avait dérangé, et, la montrant en souriant à Paul, elle lui dit à mi-voix : « Je crois qu'elle dort déjà !

— Oui, reprit Paul de même, sous l'aile de son bon ange et du mien !

— Du vôtre, monsieur Harding !

— Oui, n'êtes-vous pas mon bon ange? Lorsque je vous ai rencontrée, il y a six mois, j'avais parfois l'idée de me jeter

Digitized by Google

à l'eau : vous m'avez calmé, encouragé, consolé ; votre vue me fait du bien ; elle me fait oublier mes déboires et je subis avec bonheur votre influence salutaire. N'est-ce point là l'œuvre d'un bon ange?

— Vraiment, dit-elle, en attachant sur lui la lumière veloutée de son regard tranquille, mais je n'en savais rien; en tout cas je l'apprends avec plaisir ; j'aime que l'on soit heureux autour de moi ; je voudrais que tout le monde fût heureux !... » Et elle ajouta après une légère pause : « Je voudrais que vous fussiez heureux aussi... vous le méritez. »

Ils étaient levés tous les deux, et ils se dirigèrent vers la fenêtre restée libre, regardant les mouches qui tournoyaient par nuées dans l'air limpide, et les petits enfants déguenillés qui, avec de joyeux éclats de voix, s'ébattaient au rebord du trottoir. Mais soudain Lucie retira brusquement la tête et Paul, tournant les yeux dans la même direction, vit la pâle et longue figure d'Évariste Thuret, arrêté à quelques pas de la maison, sur le trottoir d'en face. Évariste l'avait aperçu, car il ébaucha un signe de tête qui pouvait ressembler à un salut et disparut aussitôt.

« Vous connaissez ce monsieur? demanda Lucie.

— C'est mon camarade de bureau. Vous l'avez déjà vu ?

— Oui, dit-elle en haussant les épaules, il m'a suivie l'autre jour jusque près de cette porte. » Elle ajouta tristement : « Ce sont de ces petits désagréments auxquels les imbéciles nous exposent dans les grandes villes ! »

Mme Lindens, dans son sommeil, poussa un profond soupir ; elle semblait regretter en rêve que sa chère fille, devant laquelle les hommes auraient dû s'incliner avec vénération, s'ils l'avaient connue, fût ainsi livrée aux impertinences du premier malotru se trouvant sur son passage.

« Voilà maman qui s'endort tout à fait, dit Lucie, il est temps pour elle de se mettre au lit ; moi je vais lire le journal.

— Au revoir ! » dit Paul.

Et leurs regards loyaux se rencontrant, ils échangèrent

Digitized by Google

une cordiale et franche poignée de mains, comme deux camarades d'enfance se disant un adieu fraternel!

III

Le lendemain, quand Paul vint au ministère, Évariste Thuret était déjà à sa place; il accueillit Paul avec un air d'intelligence et lui dit de sa voix sèche et grêle : « Eh bien, mon cher Harding, pour un homme qui n'aime pas les femmes, je vous ai vu hier au soir en charmante compagnie. »

MM. Klüsters et Thomas levèrent la tête en mesure et tendirent les oreilles comme des chiens en arrêt; ils flairaient une nouvelle; ils allaient avoir des détails piquants sur cet homme qui affectait devant eux des airs de mystère... Et tous les trois regardaient malicieusement Paul qui se sentit légèrement rougir sous la persistance de ce regard indiscret.

« Oh! elle est très bien, très bien, continua Thuret, je vous fais mon compliment! »

MM. Klüsters et Thomas devinrent plus attentifs encore et ébauchèrent un sourire spirituel!

Paul, voyant le souvenir de ces femmes si dignes, livré en pâture à la curiosité vulgaire de ces êtres grossiers, sentit quelque chose se révolter en lui. « Monsieur Thuret, dit-il d'une voix frémissante qui fit vibrer les vitres, je n'ai jamais eu l'indélicatesse de m'occuper de vos affaires; vous me ferez plaisir en ne vous occupant pas des miennes! Quant aux deux dames chez qui j'étais invité hier, elles ont droit à tout votre respect et vous ferez bien de ne plus l'oublier! »

Les prunelles de MM. Klüsters et Thomas se dilatèrent; on allait assister à quelque chose d'intéressant, car M. Thuret ne se laisserait pas marcher sur le pied. Mais cela pouvait tourner mal et il ne fallait pas être compromis : aussi jugèrent-ils prudent de reprendre tranquillement leur besogne, attendant avec impatience les péripéties de cette scène émouvante qui venait rompre agréablement la monotonie de leurs journées.

Digitized by Google

Leur attente fut déçue : à leur grande stupéfaction, Évariste ne bondit pas ; son pâle visage tressaillit imperceptiblement, ses lèvres blêmirent encore, mais il se borna à répondre d'un air dégagé :

« Oh ! vous êtes fou, mon cher Monsieur, je n'ai l'intention ni de me mêler de vos affaires, qui ne m'intéressent en rien, je vous assure, ni de manquer de respect à des dames que je ne connais pas. Il paraît que vous n'entendez guère la plaisanterie, voilà tout ! »

Et il se remit au travail comme si rien ne s'était passé, pendant qu'une rage sourde s'amassait au fond de son âme et qu'il se disait en serrant les dents : « Je le hais, ce Paul Harding ! »

« Je le hais ! » murmura-t-il encore en entrant chez lui, tandis qu'il jetait son chapeau avec violence sur une chaise et qu'il arpentait la chambre à grands pas, les sourcils froncés, le teint blafard, les mouvements fébriles. Mme Thuret le suivait des yeux avec inquiétude.

« Mais qu'avez-vous donc à me regarder ainsi comme un phénomène de foire ? » s'écria-t-il brusquement. « Qu'est-ce qui lui est arrivé ? » se demandait Mme Thuret sans oser l'interroger.

Vers six heures, M. Thuret apparut au seuil de la porte, l'air rayonnant et la tête haute.

« Eh bien, dit-il, il y a du nouveau ; il va y avoir des mutations dans le personnel du ministère ; notre ami Numelle a recommandé Évariste pour la place de chef de bureau. Il nous invite à venir passer la soirée chez lui samedi ; Évariste y verra M. de Borghout qui est le maître en cette occurence. » Cette nouvelle dérida Évariste, et bientôt il ne pensa presque plus à ce Paul Harding qui allait être sous peu son subordonné et devrait bien, bon gré mal gré, s'incliner devant lui.

Le samedi suivant, il se rendit chez M. Numelle, il fut présenté à M. de Borghout, qui causa quelques instants avec lui et qui se retira d'assez bonne heure. « Évariste a fait une bonne impression, dit M. Numelle à M. et à Mme Thuret qui se

Digitized by Google

rengorgeaient, mais jusqu'au dernier jour on ne peut être sûr de rien ; il y a beaucoup de candidats cette fois.

— Oh ! Évariste n'a pas à les craindre, interrompit Mme Thuret...

— Il y en a un pourtant dont on dit du bien, reprit Numelle, il s'appelle Harding, je crois.

— Harding ? qu'est-ce que c'est que ça ? demanda impétueusement Mme Thuret, est-ce que tu connais cela, toi ?

— Si je le connais ! s'écria d'une voix étranglée par l'émotion Évariste, qui vit tout à coup un redoutable danger se dresser devant lui... Mais il se contint et reprit : « Je le connais très peu, il est arrivé il n'y a pas longtemps, c'est un lourdaud qui n'aime pas à parler et qui cache son caractère. »

Il s'assit dans un coin, tout entier à ses préoccupations ; il écoutait machinalement les conversations qui se croisaient ; on en était venu à parler des articles qui avaient paru dans la tribune des instituteurs sous la signature de Scipion. Soudain Évariste entendit M. Numelle qui disait à mi-voix à un vieux monsieur assis à côté de lui : « Des indiscrétions ont, paraît-il, été commises ; nous n'avons pu parvenir à connaître le nom de l'auteur, mais nous savons cependant que c'est un employé du ministère. C'est un déplorable exemple, et, dans le cas où de pareils articles paraîtraient encore, nous serions forcés de faire une enquête sérieuse. Si le respect hiérarchique s'en va et que l'esprit d'opposition se glisse dans le personnel de notre administration, où irons-nous, grands Dieux ! » Et, pendant que ces paroles arrivaient lentement à son oreille, une lueur rapide comme un éclair, traversa tout à coup le cerveau d'Évariste.

« Si c'était lui ! Si c'était Paul Harding l'auteur des articles de *la Tribune !* »

Il se leva tout droit, pâle et agité ; pour la première fois de sa vie, il était réellement ému.

« Ce sont des situations délicates, dit le vieux monsieur, et il est bien difficile d'arriver à la preuve de ces choses.

—Oui, dit M. Numelle, mais nous avons un point de départ ;

Digitized by Google

le hasard, c'est à dire notre collègue Van Olfen qui faisait imprimer une brochure à l'imprimerie de *la Tribune*, a mis entre nos mains deux feuillets du manuscrit de l'un des articles en question. On me les a remis hier ; tenez, c'est une écriture caractéristique ! » Et il montrait à son hôte deux petits morceaux de papier chiffonnés. Évariste s'était rapproché, il regardait par dessus l'épaule de M. Numelle,... son cœur battait ; il dut porter la main à sa poitrine, et une expression de triomphe illumina son visage terne et froid ; il ne lui avait fallu qu'un coup d'œil pour reconnaître immédiatement la main de son rival !

Calme et indifférent en apparence, il passa derrière les deux fonctionnaires occupés à examiner le manuscrit et il alla s'accouder à la cheminée ; son plan était tracé : il n'avait plus rien à craindre.

« Qui est donc ce Harding ? dit anxieusement Mme Thuret, dès qu'ils furent dans la rue, cela paraît un candidat redoutable !

— C'est un orgueilleux que je déteste, dit Évariste d'une voix sourde, et à qui je le ferai bientôt sentir, car maintenant ma nomination est certaine ! »

Deux jours après, M. Numelle recevait la lettre suivante :

« Un ami du ministère, convaincu qu'il ne faut dans l'administration libérale que des hommes loyaux et dévoués au parti, croit de son devoir de faire connaître que l'auteur des articles parus dans la *Tribune des instituteurs primaires*, sous le pseudonyme de Scipion est M. Paul Harding, commis de 2e classe au ministère de l'intérieur. Toutes les mesures ayant été prises pour que le secret fût bien gardé, il faudra agir avec prudence ; le meilleur moyen d'arriver à la vérité serait de chercher à posséder le manuscrit des articles déjà publiés ou qui pourraient paraître encore, et de le comparer aux pièces administratives écrites de la main de M. Harding. »

Pendant que cette dénonciation anonyme faisait son chemin et produisait son effet, puisqu'elle reposait sur un fait vrai, M. Évariste Thuret se rendait régulièrement tous les matins au ministère et étonnait MM. Klüsters et Thomas par son

Digitized by Google

amabilité inaccoutumée. Enfin, le grand jour arriva : sa nomination était signée ; il vint comme à l'ordinaire au bureau, il s'assit à cette place de subalterne qu'il occupait pour la dernière fois, à côté de cet homme qui le traitait du haut de sa grandeur et qui dépendait désormais de lui. Lentement, il se tourna vers Paul et d'un ton railleur : « J'ai lu vos articles dans la *Tribune*, monsieur Harding, dit-il, vous avez un beau style ; mais franchement vous avez eu raison de prendre un pseudonyme, car de tels écrits ne sont pas de nature à vous attirer l'affection de vos chefs ! »

M. Klüsters et M. Thomas échangèrent des signes d'intelligence ; ils comprenaient ! M. Thuret se vengeait en dévoilant un acte grave. Ainsi, ce jeune homme si hautain, si réservé, c'était une petite vipère que l'administration avait réchauffée dans son sein et qui se cachait dans l'ombre pour l'attaquer ! Grâce à M. Thuret, il était démasqué.

Paul Harding releva la tête avec assurance et regardant en face ses trois compagnons, sans manifester le moindre trouble, il leur dit :

« J'ai pris un pseudonyme, parce que tous les rédacteurs du journal faisaient de même ; mais je n'ai rien à cacher et je ne crois pas démériter de mes chefs en leur montrant que je connais les questions dont j'ai à m'occuper.

— Vous pourriez vous tromper, continua Évariste toujours railleur ; puis, prenant un ton de supériorité qu'il n'avait jamais eu jusque-là, si j'ai un conseil à vous donner, c'est de ne point continuer à montrer des tendances qui ne pourraient que nuire à votre carrière ! »

Paul fixa sur lui un œil étonné : « Je vous remercie de vos conseils, dit-il, mais je ne pense pas devoir les suivre ; chacun a sa façon de voir, et vous n'êtes pas mieux à même que moi...

— Je suis votre chef à partir de demain, dit Évariste en se redressant enfin tout à fait. Je prête serment cette après-midi. L'avis que je vous donne est l'avis d'un chef, méditez-le !... »

Peu de jours après, Paul Harding fut mandé dans le

Digitized by Google

cabinet de son directeur, M. de Borghout. Celui-ci avait reçu sur lui les rapports les plus défavorables; il avait collaboré plusieurs fois à un journal qui combattait le ministère et voulait le faire tomber; il était entré récemment dans les bureaux, et ce n'était peut-être qu'une étourderie : on voulait bien lui pardonner pour cette fois, mais on lui signifiait qu'il avait à choisir entre ses fonctions au ministère et sa collaboration à la *Tribune*.

En sortant de cette entrevue, Paul Harding fut forcé de subir les regards insolents et vainqueurs de M. Thuret.

Éternelle jalousie des vanités remuantes et des esprits médiocres qui se consolent de ne pouvoir atteindre au talent, en s'efforçant d'éteindre toute flamme qui luit à côté d'eux... et en menant le monde!

C'était donc cela, la vie! C'était pour cela qu'il avait travaillé, lutté, souffert, qu'il avait conservé son âme loyale et chaste au milieu de toutes les impuretés qu'il rencontrait à chaque pas; c'était pour cela qu'il était jeune, ardent, fort, prêt à la lutte,... pour courber la tête devant cet intrigant sans cœur dont il n'aurait pas voulu comme valet!

Il les voyait tous passer à côté de lui, ceux qui avaient été ses compagnons d'études; ils s'élevaient peu à peu; ils occupaient de belles positions, ils faisaient de brillants mariages; beaucoup le coudoyaient dans la rue sans le saluer; ceux qui lui disaient bonjour d'un petit air protecteur avaient l'air de penser : « Bon garçon, ce Paul Harding, mais qui ne parviendra jamais à rien! » Oh! ceux-là ne paraissaient point trouver que l'existence fût un fardeau; ils la prenaient gaillardement; ils allaient joyeux, souriants, satisfaits, profitant des occasions et des coteries; les hommes venaient à eux, les femmes les aimaient; le hasard déployait ses ailes d'or pour les enlever dans le soleil, et Paul Harding les voyait planer, tandis que, misérable ver de terre, il continuait à ramper dans cette poussière qui l'étouffait!

Il avait besoin de voir des fronts honnêtes, de parler à des cœurs simples et purs : il se rendit rue Gillon. Elles étaient là, toutes les deux, enveloppées de silence, dans la petite

Digitized by Google

chambre aux meubles usés, les fenêtres ouvertes, les stores baissés à cause du soleil. On aurait dit un de ces vieux tableaux de Pieter de Hooghe, où, dans la demi-teinte chaude et veloutée d'un vieux salon hollandais que la lumière caresse, des figures graves et pensives se détachent doucement. On entendait le tic-tac éraillé de la pendule sur la cheminée et les piaillements d'un serin qui sautillait dans sa cage.

Mme Lindens, plongée dans la rêverie, les yeux levés, semblait songer à ces beaux pays inconnus peints sur le store ensoleillé, où, dans les forêts aux balancements sévères, la panthère se tordait sous les dards indiens.

Mlle Lucie, les bandeaux relevés, sa riche chevelure emprisonnée dans un filet, la taille serrée dans un corsage d'organdi, les yeux brillants, un peu nerveuse, feuilletait un livre sans pouvoir le lire. Paul entra et fut reçu avec la cordialité habituelle; il remarqua pourtant l'air préoccupé des deux dames.

Il leur raconta tous ses déboires : elles le consolèrent de leur mieux; on eut dit une mère et une sœur. Elles eurent de ces délicatesses exquises dont les femmes seules ont le secret et qui, sans dissiper l'amertume de Paul, lui montrèrent qu'il y avait au moins dans le monde deux êtres qui s'intéressaient à lui et prenaient part à ses tourments.

Puis, d'un ton à demi sérieux, à demi enjoué, que démentait sa voix un peu tremblante, Mlle Lucie dit tout à coup : Chez nous aussi il s'est passé des événements, monsieur Harding!

— Vraiment, dit Paul.

— Oui, je quitte l'école communale, on m'a offert une place d'institutrice dans une riche famille de Bruxelles; j'aurai à élever une petite fille unique, de huit ans; j'ai accepté et je vais partir avec elle et ses parents pour l'Italie!

— Ah! dit Paul tristement, et ils restèrent quelques instants à se regarder sans parler.

— On lui avait déjà proposé cette position, dit Mme Lindens, et elle hésitait, car, si elle l'accepte, elle doit me quitter,... et puis c'est l'inconnu,... et cela effraye toujours. Mais figurez-

Digitized by Google

vous qu'elle a reçu une réprimande sévère parce qu'elle avait signé une pétition que des instituteurs avaient rédigée pour obtenir une augmentation de traitement; on lui a reproché des sentiments d'indépendance et d'émancipation; on lui a reproché... Oh! je le dirai continua Mme Lindens qui voyait Lucie froncer les sourcils et vouloir l'arrêter... d'avoir fait votre connaissance, de puiser dans votre intimité des sentiments d'opposition et de se compromettre avec vous... Où ils ont inventé cela, je n'en sais rien, mais enfin ils l'ont dit! Alors Lucie a été froissée, elle a accepté la place de gouvernante et elle a donné sa démission à l'école! Moi, je vais vivre en Flandre, avec ma pension, chez des parents de mon mari; Lucie partira avec sa petite élève. Nous allions vous écrire pour vous prier de venir nous voir avant notre départ. »

Lucie avait rougi, mais elle retrouva son sourire frais et limpide pour dire à Paul :

« Vous le voyez, monsieur Harding, il paraît qu'on nous en veut à tous les deux?

— Hélas! répondit Paul, vous êtes mes seules amies et je vous perds! Que vais-je devenir! »

Lucie secoua la tête et regardant Paul avec une émotion sincère: « Soyez certain, dit-elle, que de loin comme de près nous faisons des vœux pour votre avenir. Je regrette également notre séparation, mais le parti que j'ai pris, il fallait le prendre! » Elle avait, en disant cela, sa jolie voix claire et ferme et son air tranquille!

« Oui, ajouta la vieille dame, je dois approuver Lucie : cette vie de deux femmes seules exposées aux aventures, aux commentaires, aux médisances, était impossible. »

Ils causèrent encore quelque temps, puis Paul prit congé d'elles.

« Ce n'est pas adieu, j'espère, dit-il.

— Non certes, dit Lucie en mettant la main dans la sienne et en attachant sur lui ses yeux bleus, c'est au revoir! »

Quand il fut dans la rue, elle alla à la fenêtre pour lui tendre encore la main et resta ainsi la tête penchée pour le voir partir. Quand il eut fait quelques pas et qu'il regarda,

Digitized by Google

elle était encore là, sous le soleil ardent, qui éclairait des tons les plus chauds ses beaux cheveux noirs, sa tête charmante et ses regards de vierge. Ah ! certes, à ce moment, s'ils avaient été indépendants comme tant d'autres; s'ils n'avaient pas été retenus par cette destinée qui les étreignait comme des esclaves, Paul n'aurait pas remonté cette rue longue et déserte qui semblait un calvaire : ils se seraient précipités l'un au devant de l'autre, et, dans la pleine liberté de leurs âmes jeunes et candides, leurs lèvres auraient sans doute proclamé ce que leurs cœurs murmuraient sourdement... Mais, non, cela ne se pouvait pas... Il se retourna, il jeta un lointain regard sur cette vision radieuse, ce triste sourire, cette tête divine. Un instant encore il eut la pensée de courir vers Lucie, dont le visage si doux, si amical, si franc se détachait dans l'encadrement de la fenêtre... Un instant, il s'accusa de lâcheté, il se dit qu'une âme, que l'idée de la misère partagée rendait hésitante, n'était point accessible à l'amour;... une dernière fois il contempla ce front pur qui jamais n'avait rougi en sa présence.... Pourquoi d'ailleurs aurait-il rougi? pourquoi Lucie l'aurait-elle aimé?... Jamais ensemble ils n'avaient parlé d'amour !... Lentement il détourna la tête, il soupira... Lentement il remonta la rue solitaire... Et ce fut tout... Il était seul !

IV

Paul se trouvait chez lui. Depuis plusieurs jours, il se demandait quel parti il fallait prendre : il était maintenant sans amis, sans soutien, sans relations, dans ce monde qui se présentait à lui avec toute sa laideur, dans ce monde si bienveillant aux riches, si dur aux besoigneux. Il avait quelques livres, il voulait travailler, il ne le pouvait plus. Il regardait par la fenêtre ces grands toits d'ardoises qui, depuis deux ans, recevaient toutes ses confidences; il se demandait s'il était bien nécessaire de lutter, si cela pouvait servir à quelque chose, s'il ne valait pas mieux céder à la fatalité, se

Digitized by Google

laisser entraîner par elle comme la feuille au fil de l'eau. Oh! il aurait voulu dormir, dormir toujours, ne point sentir son âme qui tressaillait en lui, son cœur qui battait, son intelligence qui voulait prendre son essor et se heurtait à la dépendance, comme aux barreaux d'une sombre prison! De sa chambre, il voyait tout en bas, sur le trottoir, des manœuvres qui, tranquillement, la pipe à la bouche, apportaient des briques à pied-d'œuvre et qui, l'heure de la sieste arrivée, s'étendaient tout de leur long, le dos au soleil, comme des brutes, sans songer à rien; et il se disait qu'ils étaient bien heureux, et il aurait voulu demander à l'un d'eux de lui céder sa place!

Il entendit un pas lourd, traînant sur l'escalier; la porte s'ouvrit, le notaire Mallaert parut, s'arrêta en soufflant, puis se laissa tomber comme une masse sur une chaise, et, s'essuyant le front, regarda Paul Harding.

Il avait bien changé le notaire Mallaert, depuis le jour où il avait rencontré Paul à Mariakerke!

Quatorze ans s'étaient passés! C'était maintenant un vieillard de soixante-deux ans; ses cheveux étaient tout blancs; sa figure était toujours rouge et ridée; sa lèvre inférieure tremblait. Quand Paul faisait ses études, il allait de temps à autre chez le notaire, qui, le dimanche, le gardait à dîner. Paul se rappelait ces visites à Bruges; les vieilles maisons avec leurs miradores, les toits à pignons contournés, les balcons ouvragés, les tours romanes, les portails gothiques, les clochers ajourés, les gargouilles bizarres; tout le moyen âge ardent, populaire, remuant, passionné, apparaissant comme une vision; les couvents aux façades silencieuses; la cloche de Saint-Sauveur sonnant gravement le glas de la puissance passée : telle une vierge, pleine de majesté, dont l'âge a flétri les traits, témoigne par ses yeux encore brillants, de la sève et de la jeunesse d'autrefois!... Il se rappelait la maison immense du notaire Mallaert, le haut vestibule, la vaste salle à dîner que le foyer réchauffait à peine, et cette table ronde, couverte d'une nappe bien blanche où ils étaient en face l'un de l'autre, perdus dans la grande

Digitized by Google

solitude. La vieille Lisbeth, toute droite et toute sèche, apportait les plats en causant sans trève ; au dessert, le notaire versait avec précaution d'une bouteille, grise de poussière, d'un vieux vin de Tours; il approchait, de ses narines enflées, le verre plein, buvait lentement une rasade et faisait claquer la langue... « C'est bon, disait-il, c'est bon... goûte, garçon ! » Et dans la chambre solitaire, le vieux notaire avait l'air heureux de voir le petit garçon, en face de lui !... Oui, depuis ce temps-là, il avait bien changé ! Son entrain, sa jovialité, sa cordialité avaient disparu !... Le temps avait passé sur tout cela, comme il passe sur toutes choses.

Depuis que Paul était à Bruxelles, Mallaert ne l'avait vu que bien rarement et par hasard.

« Eh bien ! dit-il à Paul d'un ton bourru, en soufflant encore, il paraît que vous en faites de belles !... Je viens de voir M. d'Hastières, il m'a dit que vous aviez écrit contre le gouvernement !... Qu'est-ce qui vous prend à présent !... Moi qui vous ai vanté auprès du parti libéral comme une précieuse recrue !

— Le parti libéral, dit tristement Paul, est-ce que j'ai songé au parti libéral en écrivant des articles ? Est-ce que j'ai pu croire que je l'attaquais en défendant la plus libérale des causes ?

— On ne tire pas sur les siens, répondit Mallaert ; dans un parti il faut de la discipline ! » Puis considérant Paul et remarquant son visage sombre et pâle : « A propos, continua-t-il, je dois vous dire que vous n'avez pas bonne mine, mon garçon, il paraît que l'air de Bruxelles ne vous va guère.

— Ah ! Monsieur Mallaert ! s'écria Paul, je vous remercie pour tout ce que vous avez fait, mais vraiment, non, je n'en puis plus ! Je m'étais fait illusion ; j'ai cru que tout marcherait autrement ;... mais je connais trop mal les hommes pour réussir ;... je veux retourner à Mariakerke ; je tiendrai l'estaminet avec ma tante Wanne,... ou bien je serai pêcheur ; je retrouverai encore quelques uns de ceux qui m'ont connu enfant... ils sont si bons et si simples ! Ils

Digitized by Google

m'accueilleront comme autrefois! Ils se diront : « Il a voulu courir le monde et il revient vers nous », et ils seront heureux de me voir!... je vivrai avec eux sur la mer, comme mon père l'a fait cinquante ans et comme j'aurais dû le faire toujours... Je passerai mes jours au milieu des vagues;... on y est bien!... On s'y retrempe le corps et l'âme;... j'oublierai tout,... sauf vos bontés pour moi. »

Mallaert s'était levé et considérait Paul Harding bouche béante. Il ne comprenait rien à cette douleur; ce qu'il voyait, c'est que son ouvrage, comme il l'appelait, était anéanti; que ce jeune homme qu'il avait poussé, se dérobait et voulait rentrer dans l'ombre. « Comment, dit-il, se décourager pour si peu! Mais tout le monde doit manger de la vache enragée!... J'en ai mangé aussi, que diable!... Il n'y a pas mort d'homme!... M. d'Hastières est mécontent... Mais certainement je ne souffrirai pas... Il faut attendre... Voyons, est-ce que tu n'étais pas plus malheureux à Mariakerke? »

Et Mallaert, qui arpentait le cabinet à grands pas, vint se placer devant Paul. Le jeune homme secoua la tête. « Je n'étais pas malheureux, dit-il, j'étais profondément heureux; je ne connaissais que des hommes tranquilles et doux qui m'aimaient; je ne savais rien et ne pensais à rien, c'est vrai, et aujourd'hui j'ai la science; mais à quoi me sert-elle donc, sinon à rendre plus douloureux pour moi le sentiment de mon impuissance et la conscience de mon humilité? Je suis à la merci du premier intrigant de rencontre qui ne me vient pas à la cheville; je dois courber la tête!... Et je ne le veux pas! ajouta-t-il avec énergie... Je ne le veux pas! J'ai été habitué dans mon enfance à respirer en toute liberté l'air des mers, et à marcher le front haut dans la forte lumière des horizons lointains! La misère ne m'effraie pas, mais j'ai soif de cet air et de cette lumière!... Je veux y retourner! »

M. Mallaert continuait à marcher en long et en large... « Comment, comment! disait-il, est-il possible, mon garçon!... Tu n'es pas satisfait de ton sort?... Moi qui croyais!... Est-il possible?... Diable, tu es difficile... Et avec cela tu écris des articles à briser les vitres contre tes protecteurs!... Voyons,

Digitized by Google

dit-il, en tirant les journaux de sa poche. M. d'Hastières tantôt me les a donnés, mais je ne les ai pas lus. » Il se mit à les parcourir.

« Tout cela c'est très juste, c'est ce que je dis toujours : il faut marcher, il faut faire quelque chose!... C'est qu'il ne faut pas croire que je sois un encroûté! continua-t-il en s'excitant, je n'ai jamais été un encroûté ; j'ai toujours dit à Bruges : je veux que le libéralisme soit un drapeau, et on en fait un oreiller; on dort dessus; mais on ne m'a pas écouté, mon garçon, on continue à dormir; et maintenant je suis trop vieux pour me fâcher encore, et cependant... à quoi ça sert-il d'être libéral, n'est-ce pas, si on ne se remue pas! Toi, tu es un brave garçon..... M. d'Hastières est certainement un bon libéral..... mais tu es aussi un brave garçon! »

Il s'avança près de la table, y appliqua un coup de poing, et d'une voix formidable, il reprit :

« Tu es un brave garçon! A bas les calotins et les doctrinaires! » Ses narines s'enflaient comme autrefois, quand il humait son vieux vin de Tours. Ses joues ridées étaient cramoisies!

« Cela commence à m'être indifférent, monsieur Mallaert, dit Paul en souriant tristement, vous êtes plus jeune que moi, je n'ai plus votre enthousiasme!

— Ta, ta, dit-il, c'est un moment de faiblesse; ça passera; tout vient à point à qui sait attendre! Patiente encore un peu; moi-même je chercherai à t'aider; je suis un bon libéral, que diable, je ne laisserai pas un bon libéral couler à fond! Nous trouverons une place pour toi mon garçon; je ne sais pas encore quoi, mais nous trouverons quelque chose, je te le garantis! Qu'est-ce que le parti dirait à Bruges, s'il apprenait que la protection de Mallaert ne sert à rien?

Mallaert retourna le même soir à Bruges; en route il médita sérieusement sur la position qu'il pourrait trouver à Paul. Il rentra, sans avoir encore rien découvert, dans sa grande maison toute froide et toute déserte, il en causa avec Lisbeth, il alla se coucher, et, au moment de se mettre au lit,

Digitized by Google

un éblouissement passa devant ses yeux : il ressentit comme un choc dans le cerveau, il tournoya sur lui-même et s'affaissa sur le plancher.

Lisbeth, qui avait entendu un grand vacarme, entra dans la chambre et vit son maître à terre, frappé d'un coup d'apoplexie. Le docteur fut mandé en toute hâte : Mallaert fut saigné, on lui mit de la glace à la tête et, au bout de huit jours, il put se traîner à son fauteuil en s'appuyant sur le docteur et sur Lisbeth. « J'ai toute ma tête à moi, dit-il, mais je me sens étourdi et mes membres sont raides. »

Il regarda par la fenêtre la flèche de Notre-Dame qui apparaissait par dessus les toits, il réfléchit toute la journée, et le soir il dit à Lisbeth : « Lisbeth, tu prieras mon collègue Stévin de venir chez moi demain. »

Le lendemain, il s'enferma pendant une heure avec son collègue Stévin; celui-ci sortit, revint avec quatre clercs, et bientôt le bruit se répandit dans toute la rue des Jacobines, que le notaire Mallaert faisait son testament.

« Notre vieux Mallaert est bien bas, » dit Stévin, en descendant l'escalier, à Lisbeth qui se tenait dans le vestibule pour tâcher d'attraper un renseignement au passage... Et il accompagna cette réflexion d'une grimace significative.

« Ainsi, il a fait son testament? reprit Lisbeth.

« Je ne l'aurais pas reconnu, il est bien bas! » répéta Stévin dont la discrétion n'était jamais entamée et qui fit semblant de ne pas avoir entendu la question. Et il partit suivi de ses quatre témoins, marchant à la file le long du mur, et dont les vêtements souillés et la physionomie vulgaire faisaient un piquant contraste avec l'attitude solennelle de M. le notaire.

« Lisbeth, lui dit d'une voix faible Mallaert, j'ai fait savoir à Paul Harding que j'étais malade et que je voudrais le voir; il faudra le faire monter dès qu'il viendra. »

Paul reçut la nouvelle de la maladie du notaire, et se rendit immédiatement à Bruges; on était au mois d'octobre. En ouvrant la porte de la chambre et en apercevant Mallaert couché dans son grand fauteuil près de la fenêtre, il fut

Digitized by Google

effrayé de la décomposition de son visage et du changement de ses traits. Ce vieux garçon jovial, qui avait vécu insoucieux et dans le terre à terre de la vie positive, semblait transformé : était-ce la crainte de la mort qu'il avait vue de près et le pressentiment de l'inconnu? Était-ce un reflet précurseur des clartés éternelles? Était-ce simplement l'effet physique de la maladie? Paul trouvait dans ses regards voilés ce quelque chose d'indéfinissable et de profond que contient le crépuscule d'un jour d'automne! Il serra doucement la main de ce vieillard qui s'en allait, qu'il avait vu si gai, qui ne lui devait rien et pourtant s'était intéressé à lui jusqu'à son dernier moment.

« C'est fini mon garçon, dit-il faiblement, je vais commencer le grand voyage; je désire partir tranquillement, sans prêtres ni cérémonies religieuses, et je te prie de faire respecter mes dernières volontés.

— Soyez tranquille, quand le moment arrivera un jour, j'y veillerai.

— Le moment est proche, je le sais, continua Mallaert, c'est pour cela que je t'ai fait venir; quand on s'en va, on aime à s'entretenir avec quelqu'un qui reste; il y en a qui prennent un confesseur, moi je prends un homme! Or, j'ai beaucoup réfléchi, vois-tu, pendant ces deux derniers jours, et j'ai fait des réflexions sérieuses. J'ai regardé en arrière, garçon; j'ai trouvé que, si je n'ai rien fait de bon, je n'ai rien fait de mal; j'ai aimé le vin et la bonne chère sans en abuser, la femme sans la mépriser, les hommes sans les flatter; je n'ai jamais manqué à l'honneur, je n'ai nui à personne, j'ai beaucoup plaisanté et j'ai pris de la vie tout ce qu'elle pouvait donner... C'est quelque chose, et s'il y a quelqu'un là haut qui puisse juger de mes actes, il trouvera que c'est bien... Mais c'est égal, je n'ai rien fait d'utile, je ne laisse rien derrière moi, je n'ai point su me créer une famille... Il y aura beaucoup de monde à mon enterrement : le président de la chambre des notaires et le président de l'association libérale feront des discours, et puis ce sera tout. Pendant quelques soirs, à la société, on dira : Ah! ce vieux notaire, c'était un

Digitized by Google

bon garçon tout de même! On racontera des anecdotes sur moi et, dans huit jours, Mallaert ni vu ni connu! Mallaert oublié! Mallaert n'aura jamais existé!... Et le vieillard laissa retomber la tête en répétant machinalement : Jamais existé, jamais existé!...

— Vous allez vous faire du mal, fit Paul, il vous faut du repos.

— Oh! je suis calme, reprit Mallaert, écoute-moi; je ne veux point m'en aller, sans que mon souvenir reste au moins dans une mémoire, et sans avoir été vraiment utile, au moins une fois. J'ai bien réfléchi à ce que j'allais faire. Je n'ai d'autre parent qu'un cousin, Léon Mallaert, le commissaire d'arrondissement; il est catholique et il est riche, il n'aura certainement pas mon argent. J'ai fait un testament, Paul, je t'ai nommé mon légataire universel, garçon. Tâche de bien te servir de ma fortune! C'est le notaire Stévin qui est le dépositaire du testament.

— Oh! vous avez fait cela! s'écria Paul, qui entrevit vaguement un monde nouveau et sentit lui monter au cœur une sorte de joie qu'il refoula immédiatement dans les replis de son être, la trouvant sacrilége en face de ce malade, son bienfaiteur, qui était si près de la mort!

— Oui, j'ai fait cela et j'en suis satisfait; c'est une bonne idée. Tu es aussi mon exécuteur testamentaire : tu payeras à Lisbeth la pension viagère que je lui fais, tu règleras différents comptes importants avec M. d'Hastières et tu veilleras à ce que mon enterrement se fasse sans l'assistance du clergé! »

Paul retourna à Bruxelles pour y reprendre sa place à son bureau; il revint précipitamment le dimanche. Hélas! le notaire Mallaert avait pensé juste, en disant que le moment était proche : dans la nuit du samedi au dimanche, il avait été frappé d'une nouvelle attaque et il ne reprit plus connaissance... Paul et Lisbeth lui fermèrent les yeux...

La mort du notaire Mallaert fit du bruit à Bruges. La nouvelle de son testament fut bientôt connue de toute la ville. Son cousin, Léon Mallaert, qui s'attendait à hériter de la for-

Digitized by Google

tune, entra dans une colère épouvantable, quand il apprit qu'un caprice du moribond avait déjoué ses prévisions. Sa fille Marthe était laide et les prétendants, privés de la succession du notaire, se montreraient évidemment plus difficiles.

L'enterrement eut lieu le matin de bonne heure, car, dans une ville comme Bruges, un enterrement civil, en plein jour, eut causé une émeute; aussi y eut-il extrêmement peu de monde pour suivre le convoi de ce vieillard qui avait eu tant d'amis. Et, d'ailleurs, quand on vit tranquillement chez soi, au milieu de sa famille, de ses traditions et de ses préjugés, à quoi bon sortir de la convention reçue, s'attirer des désagréments dans son ménage, se compromettre au dehors aux yeux des gens modérés si nombreux que l'on coudoie tous les jours et dont on peut avoir besoin? Et tout cela en l'honneur d'un mort à qui votre sympathie ne fait plus ni chaud ni froid! Beaucoup d'anciens amis du vieux Mallaert restèrent donc bien commodément au coin de leur feu, regardant tomber la première neige d'hiver et écoutant les imprécations de leurs femmes, qui gémissaient sur l'impiété d'une époque où il était donné de voir d'aussi hideuses manifestations!

Paul Harding suivait silencieusement le funèbre cortége qui s'en allait à travers le vent et la neige fondue; les rues étaient désertes; parfois seulement, derrière les fenêtres, assises devant des paquets de bobines, la poitrine creusée, des dentellières aux joues pâlies, aux fronts déprimés, se redressaient un instant, regardant d'un air hébété le corbillard sans croix, puis, ployant de nouveau le buste, reprenaient leur travail énervant! Paul entendait, à ses côtés, ceux des assistants qui avaient bien voulu accompagner le corps au cimetière; ils causaient à mi-voix de choses indifférentes. Paul remarquait combien sont fragiles les liens que l'intérêt n'a pas forgés, et combien rapidement s'efface, le jour où l'homme disparaît pour entrer dans l'infini, le tremblant sillon dont il a un instant ridé la surface du monde!

Un flot de pensées se pressaient dans sa tête; il aurait voulu se recueillir; tous ces événements le surprenaient; il sentait qu'il devenait quelqu'un : l'avenir était à lui! Il pou-

Digitized by Google

vait en faire ce qu'il voulait! Il pouvait désormais empêcher la fange de l'éclabousser et la bave de le salir, vivre au dessus des intrigues et des rancunes, des jalousies, des haines et des vilenies qui fermentent sur le fumier du monde! Il sentait que l'argent est un levier dont rien ne peut arrêter l'effort!

Quand les fossoyeurs, qui rudement secouaient la longue caisse de chêne, l'eurent descendue dans la fosse, quand le cercueil fut recouvert de pelletées de sable et que les assistants, ces inconnus de la veille, eurent disparu un à un, en saluant Paul, celui-ci congédia les fossoyeurs qui continuaient à tasser la terre, et alors, sur ce sol détrempé, au milieu de la tourmente de novembre qui gémissait à travers les arbres, seul, devant la tombe de ce vieillard, à qui il devait tout, longuement il médita...

Qu'elles sont rares, ces heures solennelles et sacrées où l'homme, osant descendre dans les replis les plus intimes de sa conscience, se trouve face à face avec elle!

En cet instant mystérieux et suprême, où il cherchait à deviner son rôle et à entrevoir sa destinée, la chaste image de Lucie Lindens se présenta d'abord à son esprit où les rêves ambitieux s'entre-choquaient, comme un pur rayon de lumière au milieu de nuées flottantes! Que faisait-elle en Italie?... Pensait-elle seulement à lui?... Peut-être!... Et, se laissant aller à sa rêverie, il lui semblait revoir au milieu des pierres tumulaires ce gracieux visage empreint d'une inaltérable sérénité. Cette sérénité l'irritait maintenant. Tantôt il s'accusait lui-même, tantôt il accusait Lucie : si elle lui avait témoigné de l'affection, les choses eussent pris un autre cours; les Alpes ne se seraient pas dressées entre eux à ce moment, et ils auraient été deux à entreprendre la route inconnue, pleine de séductions et de promesses, qui s'était ouverte soudain devant l'héritier du notaire Mallaert!

Digitized by Google

V

La liquidation de la succession Mallaert absorba complètement Paul pendant les premiers mois et le mit en relation avec beaucoup de monde. — Il eut notamment de fréquentes entrevues d'affaires avec M. Léon d'Hastières, dont le notaire avait, sa vie durant, géré les biens. — M. Mallaert avait toujours passé à Bruges pour posséder une fortune colossale. Le bruit public, comme d'ordinaire, exagéra encore la réalité et l'on racontait que Paul se trouvait à la tête de plusieurs millions. Ce n'était point exact : quand les comptes furent apurés, il se vit maître d'un capital de cinq cent mille francs, ce qui était plus que suffisant pour lui permettre de contenter ses goûts et de régler sa vie à sa guise. Il avait naturellement donné sa démission d'employé au ministère et il avait fait une pension à sa tante Wanne, qui n'avait pas voulu quitter Mariakerke et continuait à habiter l'estaminet où elle avait toujours vécu.

Paul s'était bientôt lancé dans la société bruxelloise. Ce monde qui lui avait paru si froid, si dur, si arrogant, l'accueillait maintenant comme un des siens, à bras ouverts, avec une grande bienveillance ; beaucoup de ses camarades qui passaient jadis à côté de lui d'un air dédaigneux, lui serraient la main avec effusion et lui faisaient comprendre la part qu'ils prenaient à un événement aussi heureux. Paul ne se refusait pas aux avances qu'on lui faisait ; il voulait voir les hommes de près, et, pour être quelque chose parmi eux, les étudier. Avec un jugement très sûr, il comprit qu'il se trouvait désormais dans un vaste mécanisme d'un travail délicat, marchant avec une parfaite régularité, mais dont tous les ressorts devaient s'assouplir, mélange de qualités acceptées et de défauts supportés de commun accord, où la supériorité blessait, où la fermeté devenait de l'entêtement, une trop grande rigueur de principes, de la naïveté et d'où la passion était absolument exclue. Il examina sa situa-

Digitized by Google

tion : il crut que rien ne l'empêchait de concilier sa dignité et son honneur avec l'ensemble des conventions reçues, qui constituent la société. Il décida de se plier pendant quelques temps, en apparence, à la norme commune, en conservant au fond de son âme, dans une retraite inaccessible et ignorée comme un sanctuaire mystérieux dont lui seul aurait le secret, ses convictions ardentes, sa fierté virile et sa foi dans l'idéal.

Paul, dans ses rapports obligés d'exécuteur testamentaire avec M. d'Hastières, s'était montré plein de loyauté et de désintéressement ; celui-ci, même dans les discussions politiques, l'avait trouvé conciliant ; aussi, oubliant complètement ce qu'il appelait l'incartade de son protégé, il le recevait maintenant avec plaisir, et leurs relations d'affaires, peu à peu, s'étaient transformées en relations du monde.

Mme d'Hastières, dont l'embonpoint avait encore augmenté, fut un peu surprise, à la vérité, en entendant raconter que le garçon timide qui s'était présenté chez elle trois ans auparavant avait désormais cinquante mille livres de rente et pouvait prétendre à tout. Mais, habituée à respecter l'argent partout où elle le rencontrait, elle laissa de côté toute raideur et elle se montra aussi aimable qu'elle pouvait l'être en cachant son insignifiance personnelle sous les dehors d'une prévenance charmante.

Paul, de son côté, se faisait insensiblement au milieu dans lequel il avait résolu de vivre un certain temps. Acceptant toutes les conventions sans les approuver, admettant tous les préjugés sans les partager, il apportait peu à peu, dans ses relations sociales, ce scepticisme de bon ton, ces façons dégagées qui permettent aux intelligences les plus diverses d'emprunter le même vernis de distinction, et constituent ainsi dans une société d'où le sentiment démocratique est pourtant banni, une sorte d'égalité intellectuelle entre les riches et les pauvres d'esprit.

Il serait inexact de dire que le souvenir de Lucie Lindens fût toujours chez lui aussi vivace qu'au premier jour. Cette

Digitized by Google

vie nouvelle qui l'entraînait avec l'attrait de l'inconnu, étouffait parfois un peu en lui la mémoire des choses passées; il y revenait pourtant par intervalles; il songeait à la jeune institutrice, se demandant ce qu'elle faisait, si elle était heureuse, et, la retrouvant ainsi, dans les recoins de sa pensée, si supérieure à la foule de tous les jours, il s'étonnait d'avoir pu l'oublier et se promettait de chercher à la revoir; il ne connaissait point l'adresse de Mme Lindens en Flandre, sinon il lui aurait écrit. Il voyait assez fréquemment, à cette époque, Mlle d'Hastières, qu'il avait à peine remarquée et à qui lui-même avait tout d'abord déplu. Cette jeune fille qui se trouvait alors très bien posée dans le groupe assez restreint appelé « le grand monde bruxellois », venait d'atteindre sa vingt-deuxième année. Elle avait eu naturellement de nombreuses occasions de se marier et les avait refusées sans examen, trouvant un grand charme à la vie de reine qu'elle menait; elle se savait belle, désirable, adulée et ne se sentait pas trop disposée à sacrifier une liberté pleine de séductions et d'enivrements à l'inconnu du mariage.

Paul était le premier qui n'eût pas rendu hommage à sa royauté; il était avec elle comme avec la première venue, poli, mais réservé, jamais flatteur ni provoquant, jamais ému; aussi maître de lui en face de cette femme, qui avait déjà soulevé bien des orages et des ambitions, qu'en présence d'une jeune pensionnaire.

Certes, un séducteur roué, connaissant le caractère de Mlle d'Hastières et voulant l'amener à lui, n'eût pas montré une habileté plus consommée. Paul n'y mettait pourtant aucun calcul; il agissait ainsi naïvement et sans but, parce que Mlle Louise lui était indifférente. Si on lui eut demandé ce qu'il pensait de ces grands yeux noirs étincelants, animant cette figure pâle, distinguée, un peu hautaine, il aurait sans doute répondu qu'il n'y avait jamais songé, que Mlle Louise d'Hastières était en harmonie parfaite avec le monde où elle vivait et que ses toilettes pleines de goût lui allaient à ravir. Quant à Mlle d'Hastières, elle avait été étonnée de la froideur de Paul et l'avait attribuée à la timi-

Digitized by Google

dité ; mais quand elle constata que Paul, désormais habitué au monde, était, au contraire, plein d'assurance, elle se sentit un peu dépitée de se voir ainsi négligée et elle se demandait pourquoi celui-là, comme les autres, ne se courbait pas devant elle?

Un soir, Paul avait dîné dans la famille du député : on prenait le café ; Louise, debout devant le feu, se regardait dans la glace, les sourcils imperceptiblement contractés. Évidemment, une pensée la préoccupait. Mme d'Hastières s'entretenait avec Paul de jeunes femmes qu'il avait rencontrées chez elle et lui demandait son opinion sur une dame anglaise, Mme Sword, amie de pension de Louise. — Mlle Louise se retourna à demi, rejeta en arrière sa tête fine et pâle, et, avec un adorable sourire, qui donnait à sa physionomie sévère une vie étrange et un charme provoquant, elle dit d'une voix un peu traînante : « Il ne faut pas demander à M. Harding son opinion sur une femme. »

Paul leva des yeux étonnés :

« Pourquoi cela, » dit-il?

Elle se tourna tout à fait, avança lentement de quelques pas, les bras croisés sur la poitrine, son superbe sourire aux lèvres, et, s'arrêtant sous la lumière du lustre, immobile, en pleine clarté, elle attacha sur le jeune homme son regard étincelant et répondit :

« Parce que M. Harding considère la femme comme un être inférieur. N'est-ce pas, Monsieur Harding?

— Mon Dieu, dit-il en riant, qui a pu vous faire croire?...

— N'importe, mettez toute galanterie à part, et répondez!

— Eh bien, dit-il en hésitant un peu, je l'avoue, c'est ainsi : l'homme a tort de se faire souvent l'esclave de la femme; je ne suis pas pour l'émancipation des femmes; le vieux Caton avait raison de leur faire la guerre! Qu'on leur laisse un rôle dans le monde, et le monde ira très mal, la passion remplaçant la raison et même les nerfs remplaçant la passion! Vivent l'Orient et la Grèce et à bas Stuart Mill!... Je vous demande un peu, la femme égale de l'homme, la femme

Digitized by Google

pérorant dans les meetings, discutant les impôts et les formes du gouvernement et le droit hypothécaire, et que sais-je encore!... Dieu, quelle horreur!... Non, non, que la femme reste l'ange du foyer domestique qui a besoin d'elle, qu'elle y répande la douceur, la grâce et le fasse aimer! C'est une mission assez belle pour que la femme l'accomplisse sans viser plus haut!

— Sans doute... c'est possible... moi je ne m'occupe pas de ces questions... Mais si Mme Sword était ici, elle vous répondrait; elle a déjà pris la parole dans des réunions publiques à Londres. »

Elle était redevenue sérieuse et alla s'asseoir au coin de la cheminée, tandis que les reflets ardents du foyer illuminaient son visage pensif.

La semaine suivante, Paul vit Mme d'Hastières et sa fille dans leur loge à l'Opéra; il vint les saluer : la toile tombait sur le troisième acte de *Faust*. — Louise était rêveuse, elle trouvait que Faust était charmant, ainsi traduit en roulades et en fioritures. Paul lui expliquait la grandeur et la vérité de la conception de Gœthe : la pensée sereine et pure fouillant les arcanes de la science, s'élevant, s'élevant sans cesse, ne trouvant pas de réponse à ses aspirations, et se laissant entraîner par les passions terrestres; la fragilité de l'esprit humain qui n'est jamais plus près de sa chute que lorsqu'il plane en toute sécurité dans les régions sereines de l'idéal!

Et ils se mirent, comme s'ils eussent été beaucoup plus jeunes, à parler gravement de l'idéal et à le définir. Paul déclara que l'idéal de l'homme, sur cette terre, c'était de développer toutes ses facultés et d'être utile à ses semblables.

« Le mien est plus difficile à indiquer et moins élevé, dit Louise; il y a un peu de tout là dedans : de la peinture, de la musique, de la poésie, des harmonies étincelantes, des couleurs magiques, des palmiers élancés, des palais d'or et de diamant, où l'on respire un air très doux et très parfumé... et où l'on valse, » ajouta-t-elle en riant d'un rire argentin.

Et Paul trouvait tout cela un peu enfantin, mais charmant; il commençait à s'intéresser à cette belle jeune fille, dont les

Digitized by Google

yeux noirs semblaient parfois éclairés d'une flamme intérieure; elle avait des alternatives de hauteur et de grâce, de froideur et d'abandon qui l'attiraient insensiblement; elle avait adopté avec lui un ton qui tenait le milieu entre le langage sérieux et la plaisanterie. Il causait maintenant plus souvent avec elle; il lui parlait parfois de choses élevées. Tantôt elle l'écoutait avec une gravité profonde, lui répondant de façon à prouver qu'elle était à la hauteur de ses idées, tantôt elle prenait un ton sceptique et mutin et se permettait de spirituelles moqueries qui le fâchaient un peu et lui donnaient un désir plus vif de la convaincre.

Ces conversations, où elle possédait la supériorité que donne la vie du monde, et lui, la supériorité du talent, avaient créé peu à peu entre eux des liens que Paul n'avait pas cherché à former, mais qui l'enlaçaient maintenant plus qu'il ne voulait se l'avouer à lui-même.

Certes, il lui arrivait encore de penser à Lucie Lindens, et c'était alors comme un doux rêve revenu de très loin qui passait devant ses yeux. Il la voyait avec cette auréole de calme, de dignité sereine, de beauté qui semblait faire partie de son être; il la comparait aux autres, et dans ces comparaisons, qui malgré lui, devenaient minutieuses et brutales, son esprit se fatiguait et s'irritait.

Quand il songeait ainsi à la jeune institutrice, il songeait également aux souffrances et aux luttes d'autrefois. Il appréciait d'autant mieux le bonheur présent et se demandait avec inquiétude si Lucie était heureuse comme lui. Il eut donné tout au monde pour en être certain et le doute sur ce point le tourmentait vivement.

Un jour, au mois de mai, il aperçut M^me^ Lindens trottinant le long du Parc, toujours coiffée de son immense chapeau et munie de son sac vert; il courut à elle et lui demanda des nouvelles de Lucie. M^me^ Lindens et sa fille avaient appris le changement de fortune de Paul et en avaient été bien contentes; Lucie était satisfaite de sa nouvelle position, les Dobberan étaient bons pour elle, et sa petite élève très douce et très aimante. M^me^ Lindens était arrivée de Courtrai

Digitized by Google

le jour même, pour dire adieu à sa fille, car la famille Dobberan allait partir pour la campagne, et de là, comme tous les ans, elle entreprendrait un voyage. Lucie avait pu faire un mariage convenable : elle avait refusé.

Ces nouvelles firent à Paul un plaisir sensible ; il lui sembla, après les avoir entendues, qu'il respirait plus librement et que son cœur battait plus à l'aise.

Vers l'été, les d'Hastières s'étaient installés à la campagne, dans une propriété aux environs de Rhode-Saint-Pierre; M. d'Hastières, assistant dans la semaine aux séances de la Chambre, rejoignait sa famille le dimanche; il avait engagé Paul à venir les voir à Rhode. La campagne était charmante, c'était en plein pays brabançon : de grasses prairies, les larges ondulations des champs fertiles, qui montaient doucement jusqu'aux lignes blanches des chemins plantés d'ormes, ou s'abaissaient graduellement jusqu'aux masses austères d'une chênaie touffue ; de jolis chemins creux glissant le long des haies odorantes ; puis, çà et là, dans les fonds verdoyants, les toits rouges, les façades blanches des fermes et les silhouettes effilées des clochers sortant d'un massif d'arbres et luisant au soleil dans la pureté de l'horizon.

Le château d'Hastières s'élevait sur une sorte de plateau dominant de vastes pâturages d'un vert velouté splendide; avec ses larges pelouses en pente qui conduisaient à la longue façade blanche, sa grande porte, ses tourelles renaissance se dressant aux deux ailes, il avait un certain cachet d'élégance sévère.

On y recevait beaucoup, et, au milieu de ce monde raffiné où chacun avait un nom, Paul qui le dédaignait et en remarquait tous les travers, commençait cependant à trouver un charme étrange et chaque jour plus excitant aux relations nouées par le hasard entre lui, enfant perdu de l'Océan, et la fière déité de ce château seigneurial. Sa vanité était flattée de voir que Louise le distinguait dans la foule et le comptait pour quelque chose dans ses réflexions.

Le hasard amena au mois de juin un incident futile en

Digitized by Google

apparence. Paul était arrivé à Rhode un dimanche, l'après-midi; il se promenait avec Mlle d'Hastières à travers les allées sablées, les parterres diaprés d'un jardin anglais disposé avec beaucoup d'art et de fantaisie. C'était une chaude journée d'été : jusqu'à l'horizon le plus reculé, on ne voyait pas le moindre nuage dans un ciel d'une pureté prestigieuse. Ils cherchaient l'ombre avec avidité et prirent un petit chemin creux d'une pente rapide, dont l'architecte avait diminué l'inclinaison par un escalier de rocailles et de pierres. Derrière eux, par dessus les haies, s'étalait toute la campagne ensevelie dans le silence et baignée d'une lourde clarté; des marronniers, au feuillage immobile, semblaient fléchir sous l'ardeur du soleil; en avant, dans le chemin, la verdure odorante s'épaississait et se refermait par dessus leur tête, formant un berceau touffu, où, par moments, dans une ombre fraîche et douce, tremblaient de vagues lueurs comme des scintillements de pierreries!... Mlle Louise marchait devant Paul, à petits pas, avec grâce, avec précaution. Parfois, elle se retournait pour lui dire en souriant : « Prenez garde! » et alors, indistinctement, comme une apparition féerique éclairée par ce demi-jour doré qui traversait le berceau, il apercevait ses grands yeux noirs débordant de vie!

Soudain, elle poussa un petit cri étouffé : son pied avait glissé sur la mousse humide et elle sentait qu'elle perdait l'équilibre; au mouvement qu'elle fit pour se retenir, Paul, qui s'était élancé, la soutint, et elle resta ainsi quelques secondes entre ses bras nerveux, appuyée à son épaule; pendant l'espace d'un éclair, leurs deux visages furent tout près l'un de l'autre, et pendant l'espace d'un éclair, il sembla à Paul que le regard de Mlle d'Hastières s'adoucissait et que sa tête reposait sur lui avec un confiant abandon...

Il tressaillit. — Mais déjà Louise s'était redressée, et avec un accent très doux : « Si nous rentrions? » dit-elle.

Ils continuèrent à descendre le chemin creux; ils arrivèrent dans la grande allée d'ormes qui conduisait à l'habitation; ils se dirigèrent vers la maison, faisant crier le sable sous leurs pas. Lentement, ils s'avançaient dans cette chaleur acca-

Digitized by Google

blante qui pesait sur toute la nature, et, n'échangeant pas une parole, entrèrent dans la salle commune où, à la fenêtre ouverte, M. et Mme d'Hastières jouaient au whist avec de vieux amis de campagne.

Deux ans s'étaient bientôt écoulés depuis la mort de M. Mallaert, et Paul avait mis ce temps à profit pour étudier le monde, en même temps qu'il ne négligeait pas ses études favorites. Il avait publié, sur des sujets spéciaux d'économie sociale et de droit politique, différentes brochures qui l'avaient immédiatement désigné comme un homme de talent.

Il avait maintenant vingt-huit ans; naturellement, l'idée du mariage s'était déjà plus d'une fois présentée à son esprit et y prenait, en ces derniers temps, une place toujours plus grande.

Il était large et tolérant pour les faiblesses humaines; mais il n'avait lui-même aucun goût pour ces plaisirs faciles qui sont les dégradations de l'amour... Autant il admettait la vie pleine et franche, la nature célébrée librement, sans hypocrisie, sans excès et sans honte, autant il méprisait ces esclaves de l'instinct brutal, faunes avinés faisant de l'existence un thiase bachique et laissant à chaque distraction de la route quelque chose de leur spiritualité et de cette qualité virile entre toutes, la pudeur! Quand, dans tous ces mondes qu'il coudoyait, il voyait les fortunes prodiguées pour faire des lits d'or à la débauche, il comprenait la haine puissante du prolétaire, condamné dans ses masures sans air, à la vertu et à la misère! Et il sentait bien que la vraie force, la dignité et la fierté de l'homme ne se trouvent que dans la famille.

Après cette soirée, la pensée d'épouser Mlle d'Hastières s'imposa nettement à lui; peut-être si, à ce moment suprême, il se fut interrogé sincèrement, il se fut dit que Louise d'Hastières n'était pas tout à fait l'idéal de la femme telle qu'il l'avait rêvée jadis, qu'il y avait sous ses qualités brillantes quelque chose de conventionnel qui ne s'accordait point complètement avec la sainteté qu'il attribuait aux liens du mariage. Mais, arrivé à cette période de la vie, le cours

Digitized by Google

de ses méditations avait pris une direction nouvelle. A mesure qu'il s'élevait, son horizon s'agrandissait. L'époque des rêves romanesques était passée, il se sentait homme, il voulait agir en homme et l'avenir lui semblait quelque chose de trop sérieux pour le sacrifier à des nuances de poète; il était poussé par ce mobile légitime et avouable de tout homme de talent, l'ambition; il voulait briller dans le monde, et il comprenait plus que jamais qu'une position brillante, l'autorité et l'influence étaient les conditions essentielles du succès. Il n'eut pas fait un mariage d'argent, cette idée ne pouvait se présenter à lui; il n'eut pas contracté un mariage purement politique où la femme n'aurait été que l'enjeu, il avait assez d'honneur pour ne point s'abaisser ainsi. Mais ici, pensait-il, tout se trouvait réuni; la famille d'Hastières le recevait avec bienveillance, le monde avait déjà parlé de cette union, comme d'une chose possible. Il se sentait attiré vers cette jeune fille, il se demanda s'il y avait des raisons pour reculer, et il n'en trouva pas.

Dès ce moment, il ne résista plus au sentiment qui l'entraînait vers Louise. Il revint souvent au château de Rhode, et profitant d'un jour où, grâce à cette liberté qui règne à la campagne, il se promenait de nouveau seul avec elle dans les charmilles du parc : « Je vous aime, lui dit-il, voulez-vous que nous unissions nos destinées? »

Les parents de Louise d'Hastières la laissaient libre de son choix : on ne sera pas étonné qu'elle acceptât la main de Paul Harding. Elle avait, il est vrai, commencé avec lui par des coquetteries sans conséquence, mais on se perd plus souvent qu'on ne pense à ce jeu périlleux! Elle avait vingt-trois ans, elle trouvait elle-même qu'il était temps de sacrifier son indépendance ; parmi tous les brillants partis auxquels elle pouvait aspirer, elle ne voyait personne qui valût le sacrifice : de jeunes bourgeois colossalement riches, vulgaires et nuls, ou des nobles d'un âge mûr et ruinés qui venaient offrir, avec un nom qu'ils avaient traîné partout, les cendres de leur jeunesse. Elle était assez intelligente pour se laisser attirer par le talent; Paul était beau, jeune, indépendant : elle consentit à devenir sa femme.

Digitized by Google

Les noces furent splendides. Quand les jeunes époux entrèrent dans la vieille église collégiale des Saints Michel et Gudule, quand sous les hautes voûtes ogivales, devant le chœur gothique, aux sons graves et profonds de l'orgue, Paul vit un frémissement d'admiration parcourir la foule, et les hommes s'incliner devant cette jeune vierge, resplendissante et parée, qui désormais était à lui, l'orgueil illumina son front; sa raison satisfaite, son ambition flattée, son cœur joyeux, sa conscience même qui ne lui reprochait rien, lui dirent qu'il avait bien fait, et il lui sembla que les vitraux du fond s'entr'ouvraient pour lui montrer, dans une auréole éclatante et glorieuse, les fécondes promesses de l'avenir!

ADOLPHE PRINS.

(*La seconde partie à la prochaine livraison.*)

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE.

LES PARTIS EN BELGIQUE PENDANT L'ANNÉE 1873.

L'année 1873 s'est écoulée au sein de notre Parlement sans montrer aux prises, dans une grande mêlée politique, les deux partis qui divisent la Belgique, comme tous les pays restés fidèles à l'Église de Rome. Sans doute, la polémique des journaux, plusieurs élections partielles, certains incidents de notre vie communale et provinciale, enfin les débats même de nos Chambres sur des objets d'intérêt administratif, ont prouvé que, loin de décroître, l'antagonisme de nos partis se développe et s'envenime chaque jour. Mais, en dépit de cette animosité grandissante, le parti clérical ou plutôt le gouvernement — par un effacement calculé — et le parti libéral, ou plutôt la gauche — faute d'occasion et peut-être d'entente — ne s'en sont pas moins abstenus d'engager une de ces batailles décisives qui font époque dans l'histoire parlementaire d'une génération.

La principale raison de cette trêve, ou plutôt de cette apathie parlementaire, se trouve, sans contredit, dans l'habileté et dans la modération d'un homme, M. Malou. Mais M. Malou, qu'on ne s'y trompe point, ne représente pas son parti, il ne représente que lui-même. Le ton de mauvaise humeur que le fameux programme d'*apaisement* a rencontré dans toute la presse cléricale, à l'exception des journaux officieux, prouve que, dans son propre parti, le chef virtuel de notre cabinet est plus subi que soutenu, plus utilisé que suivi. C'est que M. Malou est conservateur, tandis que le parti clérical est réactionnaire, ou plutôt révolutionnaire, en ce sens

Digitized by Google

qu'il aspire ouvertement à modifier par la compression le développement naturel de la société moderne. Deux récentes nominations font bien ressortir ce désaccord entre le cléricalisme belge et ses chefs apparents. Pourquoi, quand il s'est agi de trouver des titulaires aux départements de la Justice et des Travaux publics, avons-nous vu M. Malou pousser ses recherches, la lanterne de Diogène à la main, jusque sur les bancs d'un conseil provincial et dans les couloirs d'un Palais de Justice? Étaient-ce des spécialistes qu'il voulait? Le choix de M. Beernaert, si distingué que soit cet honorable avocat, a prouvé que là n'étaient point les préoccupations du ministère. Ou bien, y aurait-il pénurie de capacités parmi les hommes politiques de la droite? Sans doute, les tendances actuelles du catholicisme romain, qui se donnent pour but avoué d'enrayer les intelligences et de briser les caractères, ne sont guère favorables à l'éclosion des capacités administratives et politiques. Mais c'est principalement sur les générations nouvelles que se feront sentir, d'une façon complète, les déplorables conséquences de l'éducation cléricale. En attendant — même si l'on tient compte des incompatibilités morales que les affaires Langrand ont répandues sur les bancs de la droite — il n'en reste pas moins, dans l'entourage du ministère, un certain nombre de notabilités politiques, qui auraient pu, tout comme MM. de Landtsheere et Beernaert, faire leur éducation administrative dans les bureaux de leurs départements.

La seule explication de ces choix, c'est qu'il fallait à M. Malou des collègues à son image, c'est à dire des hommes non seulement intelligents, travailleurs et madrés, mais encore conciliants et raisonnables, assez catholiques pour ne point porter ombrage aux meneurs de leur parti et assez sceptiques pour comprendre, sinon pour favoriser, les exigences de l'esprit moderne. Or, de pareils gens sont rares dans notre parti clérical, et ils le seront de plus en plus. Qu'est devenu le catholicisme libéral de 1830? Où sont aujourd'hui ses chefs et surtout ses adeptes? Éparpillés, évanouis, écrasés, ainsi que le démontre plus haut M. de Laveleye, entre le développement de la raison humaine et les foudres du pape infaillible, les uns sont morts à temps comme Montalembert et Félix de Mérode, les autres retirés de la vie publique, comme M. Deschamps; quelques uns, en France et en Allemagne, se sont courageusement lancés dans le schisme; un grand nombre s'est soumis aux décrets du Vatican avec une promptitude qui fait plus d'honneur à leurs sentiments de docilité qu'à

Digitized by Google

leur esprit de logique. Quant aux derniers survivants de l'école, comme M. Malou en Belgique, trop sceptiques ou trop faibles pour rompre avec Rome, trop intelligents pour rompre avec le siècle, ils ressemblent à ces *témoins* d'anciennes formations géologiques, qui, d'abord isolés par une lente dénudation, disparaissent ensuite sous les dépôts accumulés de terrains plus récents.

Si jamais nous nous laissions prendre à ces semblants de modération qui engagent tout au plus la politique personnelle de quelques hommes, nous apprendrions à nos dépens, le jour où le cléricalisme se croirait assez fort pour jeter le masque, qu'au fond il n'y a rien de changé aux dispositions de nos adversaires, sauf un redoublement de prudence dans leur tactique, correspondant à un redoublement d'intolérance dans leurs visées et dans leurs haines. Heureusement, une telle illusion n'est guère à craindre de notre part, devant les déclarations des voix autorisées qui, à Bruxelles, à Gand, à Louvain, comme à Paris, à Londres et à Rome, s'élèvent au nom du catholicisme théocratique — sans compter les incidents qui, de temps à autre, jettent un éclat significatif sur les aspirations et sur les manœuvres de l'Église — soit qu'à Ypres, elle frappe d'une véritable excommunication un procureur du roi fidèle à ses devoirs de magistrat, soit que, plus récemment encore, à Damprémy, elle arrache à l'inexpérience d'un échevin l'engagement écrit de subordonner les décisions du pouvoir civil aux appréciations de l'autorité ecclésiastique en matière de sépulture.

Si donc la gauche, dans l'année qui vient de s'écouler, s'est bornée à se tenir sur la défensive, ce n'est pas qu'elle se soit méprise sur les périls de la situation; c'est malheureusement aussi que l'esprit de discipline et de cohésion fait un peu défaut dans ses rangs.

Tout le monde comprend aujourd'hui que la principale source de notre impuissance, comme aussi de nos divisions, c'est l'absence, sur notre drapeau, d'un de ces grands principes qui passionnent les masses, font taire les divergences individuelles et tendent à transformer la face des sociétés politiques. Toutefois, il est peut-être aux incertitudes actuelles du libéralisme une raison plus grave, vague encore et mal définie, mais qui, déjà instinctivement pressentie par un grand nombre d'esprits, pourrait bien finir par modifier profondément le programme, la tactique, même la composition du parti libéral.

Nos questions de progressistes et de doctrinaires ne sont plus

Digitized by Google

que des querelles de mots et de personnes, comme nous le montrions dernièrement, quand nous mettions les partisans de la scission au défi de citer un fait ou un principe pour justifier le procès de tendance intenté à l'Association libérale de Bruxelles. Mais tandis que ces luttes byzantines occupent à grand fracas le devant de la scène, il se développe, dans les coulisses du libéralisme, des tendances nouvelles qui vont jusqu'à mettre en question le principe essentiel de l'école libérale.

On commence à se demander parmi nous, si, fidèles à notre ancienne interprétation de l'Église libre dans l'État libre, nous devons continuer à prêcher la neutralité de l'État devant les redoutables envahissements de la théocratie nouvelle, ou bien si, devant la nature toute spéciale du catholicisme ultramontain, devant ses prétentions désormais avouées à l'empire matériel du monde, devant ses formidables moyens d'influence et d'action, la société moderne, mise en état de légitime défense, ne doit point recourir partout à des mesures exceptionnelles pour sauver l'avenir de sa civilisation — comme des pompiers qui violeraient un domicile pour le préserver de l'incendie.

Les préoccupations que nous dénonçons ici sont toutes récentes en Belgique. Toutefois, elles commencent à se développer dans la presse, dans les conférences, dans les associations, dans les conversations particulières. Elles ne feront que s'accentuer si le parti libéral reste longtemps encore dans l'opposition, et elles finiront même par opérer, dans la composition de ses diverses nuances un remaniement des plus inattendus et des plus complets, qui nous montrera des amis d'aujourd'hui combattant dans des camps opposés avec leurs adversaires de la veille

Jusqu'ici, à la vérité, ces tendances n'ont pas encore fait leur apparition dans ce que nous nommerons le libéralisme officiel, c'est à dire dans les débats du parlement, dans les programmes des candidats ou dans les manifestes des associations. Mais — à part un petit groupe de libéraux conservateurs, plus conservateurs que libéraux et aussi opposés à une séparation radicale de l'Église et de l'État qu'à l'établissement d'une législation anticléricale — la plupart des hommes politiques qui repoussent actuellement l'exemple du libéralisme suisse et allemand, le font uniquement parce qu'ils croient trouver dans une séparation plus complète de l'Église et de l'État un remède suffisant aux périls de notre situation. Aussi ajoutent-ils généralement, que, si cette expérience venait à manquer, si, malgré la sécularisation de l'en-

Digitized by Google

seignement, malgré la suppression du budget des cultes, voire même malgré le retrait de la personnification civile aux fabriques d'église, le cléricalisme continuait à nous envahir dans la vie publique, comme dans la vie privée, alors ils n'hésiteraient plus à voir dans des mesures de combat l'unique moyen de sauver une société malade.

Il est dur, pour un parti politique, après avoir poursuivi, pendant près d'un demi-siècle, certaines réformes qu'il a crues capables d'assurer l'ordre et la prospérité publique, de se voir tout à coup réduit à déserter son idéal avant même d'avoir pu en tenter l'expérienee. Aussi nous rallierions-nous volontiers à ceux qui veulent d'abord essayer de l'Église libre dans l'État indifférent : nous avons en effet reconnu que la séparation radicale des États et des Églises est seule conforme aux principes absolus de l'école libérale. Nous admettrons également qu'elle est la preuve d'un grand perfectionnement dans l'état intellectuel, politique et même religieux des peuples capables de la pratiquer. Enfin, nous rappellerons qu'elle n'a jamais été mise à l'épreuve dans notre pays, soumis, depuis 1830, à un régime hybride — véritable duperie pour le libéralisme — laissant au catholicisme tous les avantages des Églises établies, sans lui en imposer les charges. Mais, en même temps, nous ne pouvons point perdre de vue l'improbabilité de jamais obtenir, dans l'état actuel de nos mœurs, cette majorité des deux-tiers indispensable pour introduire la séparation absolue de l'État et des Églises, alors que le libéralisme n'a pas encore su produire même une simple majorité pour établir l'instruction laïque et obligatoire, ce premier pas vers l'émancipation des classes inférieures.

Il est vrai que, d'autre part, nous n'avons guère plus de chances d'obtenir la majorité nécessaire pour réprimer, par des mesures spéciales, les abus de l'influence religieuse — à moins toutefois que la masse conservatrice du pays, effrayée des abîmes où elle se sent entraînée par les ultramontains, ne se rejette vers les solutions déjà appliquées chez nos voisins de l'Est. Malheureusement, les influences ultramontaines sont déjà trop profondément infiltrées dans notre corps social, pour qu'il ait suffisamment la conscience de son mal et l'énergie de s'en guérir.

Ainsi, de quelque côté que se tourne le parti libéral, quelque voie qu'il choisisse, quelque système qu'il préconise, il se trouvera de plus en plus dans l'impossibilité de réaliser *légalement* les réformes qu'il croit indispensables au triomphe de ses idées. De là

Digitized by Google

une situation vraiment révolutionnaire, nouvelle source de danger pour le pays et de faiblesse pour le libéralisme lui-même, car ses adversaires — révolutionnaires eux-mêmes par leurs doctrines, sinon par leurs procédés — en profitent pour donner le change aux intérêts conservateurs, toujours si faciles à alarmer et à égarer.

Sans doute, malgré la prudence du ministère actuel, les fautes inévitables du parti clérical pourront temporairement ramener les libéraux au pouvoir. Mais à quoi bon, si c'est pour retomber chaque fois plus bas devant les progrès de l'ultramontanisme au sein des générations nouvelles? Il ne faut pas méconnaître que nous avons à lutter, non seulement contre un parti politique, mais encore contre tous les sentiments religieux du pays, de plus en plus identifiés au catholicisme ultramontain. Dès lors, pour que le libéralisme puisse redevenir un parti vraiment *gouvernemental*, — c'est à dire en état de réaliser au pouvoir ses doctrines d'opposition—il faudrait qu'une heureuse modification s'opérât, soit par en haut dans les tendances actuelles de l'Église catholique, soit par en bas dans les idées religieuses de nos populations, et, comme ces deux éventualités sont également improbables, nous risquons fort de rester indéfiniment embourbés dans l'impasse où nous nous débattons aujourd'hui, entre la stérilité d'une opposition légalement impuissante et les périls d'une situation finalement révolutionnaire, sans perspective d'avenir, sans même certitude de lendemain, réduits à tout espérer du hasard ou du moins à tout attendre de l'imprévu.

GOBLET D'ALVIELLA.

CHRONIQUE DES ARTS.

LE SENTIMENT DE LA NATURE A L'EXPOSITION DU CERCLE ARTISTIQUE.

Ami lecteur, les comptes-rendus d'expositions vous amusent-ils beaucoup? Pour notre part, ils nous ont toujours considérablement ennuyé, à ce point que quand nous en avons écrit, nous nous sommes soigneusement gardé de les relire, à moins qu'une insomnie persistante ne nous fît saisir le premier soporifique qui nous tombât sous la main.

Digitized by Google

Si au moins l'on pouvait dire tout ce que l'on pense ! Mais après quelques années de critique artistique, si retiré que l'on ait vécu, on finit par connaître presque tous les exposants, braves gens, excellents camarades, la plupart. Si encore on ne faisait que les irriter, en leur disant la vérité, mais nous en connaissons plus d'un qu'une critique, même modérée, rendrait malade pendant quinze jours.

Vraiment le jeu ne vaut pas la chandelle ! Ah, oui, s'il y avait quelque grand intérêt en cause, on comprendrait qu'il faille fouler les cadavres de ses amis pour sauver la patrie en danger; mais comme aucun critique n'a jamais corrigé un artiste, ni imprimé une direction nouvelle à l'art, et que nous ne tenons pas plus à tailler des réclames à nos amis qu'à les faire crier sous le fouet de notre satire, nous renonçons pour toujours aux comptes-rendus de salons et nous nous bornerons désormais à donner vent aux réflexions générales que nous auront suggérées les expositions.

Il n'est pas de branche de l'art moderne qui se soit développée aussi richement et d'une façon plus originale que le paysage.

Pour les siècles futurs, ce sera évidemment un des traits caractéristiques de notre époque que cette révélation des beautés de la nature aux hommes du XIX^e^ siècle.

Au premier abord, rien ne semble plus étrange que cet amour des champs, que cet engouement pour les calmes beautés d'un paysage.

Ne passons-nous pas pour vivre dans une époque de fièvre et d'agitation, où la poursuite de la fortune, la recherche de la célébrité, la compétition pour la vie ont atteint leur maximum de puissance ? Comment se fait-il que, dans ce siècle où l'homme ne semble préoccupé que de supprimer les distances, de dévorer l'espace et d'accélérer le temps, il puisse s'arrêter pour contempler un lever de soleil, un fleuve cheminant paresseusement vers son embouchure ou une mare dans laquelle se mirent des saules têtards ?

En y réfléchissant cependant, on ne tarde pas à découvrir que les causes qui, au premier abord, semblaient devoir éloigner l'homme de la nature, sont précisément celles qui l'en rapprochent et lui font aimer ses beautés.

Le bruit, le mouvement, l'activité des grandes villes finissent par amener nos nerfs à leur plus haut degré de tension; il nous faut

Digitized by Google

alors, sous peine de nous briser, recourir à l'influence calmante de la vie des champs. Le contraste entre le milieu artificiel dans lequel nous vivons et les charmes naturels de la campagne dessille nos yeux; l'habitude que nous avons prise, dans les villes, de rechercher sans cesse des jouissances nouvelles, donne aux champs, aux bois, aux ruisseaux un attrait, une séduction, qu'ils n'ont pas pour le paysan.

Ce même besoin de changement, cette soif inextinguible de nouveautés, trouvent encore un excitant puissant dans les rapides moyens de locomotion mis à notre disposition par l'industrie. En supprimant la plupart des incommodités qui entravaient autrefois les longs voyages, elle nous a permis de nous livrer tout entier au plaisir de la contemplation.

Le goût pour les beautés de la nature est donc éminemment moderne.

Hobbema, Huysmans et Ruysdael nous ont laissé, il est vrai, d'admirables pages, mais tandis que les deux premiers se bornaient à reproduire avec une exactitude scrupuleuse les sites de leur pays, le troisième se laissait souvent entraîner à composer ses paysages et dans toutes ses œuvres, l'homme était toujours rappelé, soit par sa présence, soit par ses constructions. Tandis que les paysagistes contemporains veulent peindre la nature pour elle-même; seulement de tous les éléments qui concourent à la formation d'un paysage, ce qui les préoccupe le moins, ce sont les parties solides. Ils agissent ainsi au rebours des peintres hollandais qui s'attachaient surtout à reproduire avec fidélité la forme des terrains, des rochers et des arbres. Ce qui attire avant tout l'œil de nos artistes, ce sont les effets produits par l'action réciproque de l'air et de la lumière, ce sont les mille modifications que subit l'atmosphère, et pour arriver à les rendre, ils recherchent avec ardeur la justesse du ton. Il s'en suit que la forme a cédé la place à la lumière, à l'air, à la couleur, que c'est l'expression pittoresque de la nature qui domine surtout de nos jours dans les paysages. Les objets ont perdu leur importance, ils ne valent plus que comme une matière sur laquelle la lumière et la couleur peuvent exercer leur action enchanteresse.

Il faut reconnaître que jamais le pinceau des peintres n'a montré plus d'habileté, plus de souplesse, à rendre les effets magiques de la lumière ; ils ont atteint sous ce rapport une puissance d'expression qui excite une juste admiration.

Cependant, ce n'est pas par leurs effets physiques seulement

Digitized by Google

que les spectacles de la nature nous attirent, ce n'est pas seulement le miroitement de l'eau, la coloration des rochers, la transparence des brouillards lumineux qui charment nos yeux ; un paysage parle encore à notre cœur et à notre esprit, nous le trouvons ou gai ou mélancolique, ou paisible ou grandiose ; non pas qu'il possède ces qualités en propre, mais parce que nous lui attribuons l'expression du sentiment qu'il fait naître en nous-même.

Cela est si vrai, que, suivant l'état de notre esprit, nous prêtons les qualités les plus opposées au même animal, à la même plante, au même site pittoresque. Le chien sera à la fois le symbole de l'attachement le plus désintéressé et celui de la bassesse la plus vile, et le même paysage nous paraîtra ennuyeux et triste ou beau et grandiose, suivant notre humeur.

Le peintre transporte toutes ces impressions sur sa toile, s'il a été ému en face du spectacle de la nature, et ce fait explique la différence considérable qui doit exister entre le plaisir que nous procure la contemplation directe de la nature et celui que nous tirons de la vue d'une peinture.

Les personnes qui prétendent donc qu'on ne saurait peindre de plus beau paysage que celui qui apparaît dans l'encadrement d'une fenêtre donnant sur la campagne, n'ont pas la moindre idée des qualités propres à une œuvre d'art.

Les objets inanimés n'ayant pas une expression qui leur soit propre, ne nous apparaissent qu'avec celle que nous leur donnons ; c'est notre propre âme que nous incorporons en eux.

Quand donc nous contemplons directement la nature, c'est en nous-même que se fixe l'émotion que provoque ce spectacle ; tandis que lorsque nous regardons un tableau, cette émotion y a déjà été fixée par l'artiste. La nature est pour nous un miroir qui réfléchit nos propres pensées, qui les grandit ou les affine en les objectivant ; tandis que dans le tableau les éléments naturels, mis en œuvre par le peintre, sont en quelque sorte les signes musicaux à l'aide desquels il a pu noter les impressions éveillées en lui par la vue d'un paysage.

Une preuve frappante de la différence qu'il y a entre la nature réelle et la nature peinte, c'est que de tous temps on a admiré les paysages peints et que ce n'est guère que depuis un siècle que l'on s'est pris d'engouement pour la nature vivante.

Le paysage occupe une place considérable dans les fresques de Pompéi, les maîtres gothiques lui font une large part dans leurs

Digitized by Google

œuvres consciencieuses, il est cultivé pour lui-même dès le XIVe siècle chez nous, les Italiens en importent le goût de Flandre chez eux ; mais dans toutes ces peintures, la nature n'avait qu'une valeur décorative, elle ne vivait pas, elle ne palpitait pas, parce que l'homme ne l'avait pas encore animée de sa propre pensée.

Il résulte de tout cela que ce que nous avons besoin de trouver dans un paysage, c'est le sentiment humain, la trace de l'émotion ressentie par l'artiste, quelque chose des palpitations qui ont fait battre son cœur en face de la nature; c'est pourquoi nous restons froids et insensibles devant ces peintures de pure virtuosité, comme l'exposition du Cercle en montrait beaucoup. Quand l'artiste n'emploie l'air, l'eau, la lumière, les arbres, les terrains que tels qu'ils se présentent dans la nature, comme matières insensibles du beau, il entreprend avec elles une lutte folle : son air ne nous rafraîchit pas de son souffle vivifiant, son eau est figée dans ses chatoiements, la plus vulgaire chandelle a plus de puissance éclairante que son soleil, aucun bruissement ne fait vibrer le feuillage de ses arbres ; comment veut-il que ses images produisent sur nous la même impression que celles de la nature? Quelle que soit la puissance de sa palette, son tableau ne nous donnera pas d'autre jouissance que celle que procure toute juxtaposition harmonieuse de couleurs, il n'aura pas fait autre chose que ce que font chaque jour les tisserands de Kachemyr et de Smyrne.

La tendance de l'école contemporaine pousse les artistes à ne voir la nature qu'avec des yeux de peintre, comme le paysan ne la voit qu'avec des yeux de cultivateur ; pour le premier, un paysage n'a de prix qu'à la condition de pouvoir être encadré ; pour le second, que s'il se prête à une culture productive.

Qu'on n'aille cependant pas méconnaître notre pensée et prétendre que nous demandons le retour au paysage classique dans lequel la nature était toujours subordonnée à un être vivant et n'était jamais présentée que comme un cadre à quelque action humaine ou ornée de quelque fabrique due à la main de l'homme.

Nous sommes les premiers à proclamer qu'on n'a jamais mieux peint le paysage que depuis que Bonnington a révélé aux artistes français les secrets d'une interprétation vraie et passionnée des spectacles de la nature; mais c'est précisément parce que nous admirons, dans l'école romantique française, sa façon éminemment moderne de comprendre la poésie, tantôt sauvage, tantôt grandiose, tantôt mélancolique des montagnes, des forêts, des

Digitized by Google

plaines et de la mer, de reproduire les combinaisons magiques d'ombre et de lumière qui transforment sans cesse l'atmosphère dans laquelle se baigne le monde, que nous déplorons le réalisme brutal de beaucoup de peintres contemporains.

Toute réaction tombe fatalement dans un excès opposé à celui qu'elle combat. On avait exagéré l'importance de la forme, on avait abusé de la ligne; aujourd'hui, on noie la forme dans un brouillard de vapeurs lumineuses; il semble que la campagne ne soit plus formée que de taches colorées, comme si l'artiste, après l'avoir un moment contemplée, avait subitement fermé les yeux et n'avait copié que les impressions fugitives conservées sur sa rétine. Notre œil est, il est vrai, caressé par une agréable combinaison de tons harmonieux; nous reconnaissons qu'ils sont souvent d'une justesse étonnante, d'une délicatesse suave, d'une distinction rare; mais nous nous demandons quelquefois si nous contemplons autre chose qu'un beau tapis persan. Nous devons nous placer à une grande distance, cligner les yeux et puis laisser aller notre imagination la bride sur le cou, pour reconstruire, par la pensée, la vague et ondoyante image qu'on nous présente comme un paysage ou une marine.

Cela ne nous suffit pas; nous demandons à sentir une personnalité dans un tableau, nous voulons être touché, ému, transporté devant une œuvre d'art, comme nous le sommes devant la nature et, au rebours de ce juge anglais qui, dans tout procès, demandait toujours où était la femme, quand nous entrons dans un salon de peinture, nous nous disons sans cesse : où est l'homme, qu'on nous montre l'homme!

Carl Buls.

Digitized by Google

ESSAIS & NOTICES

LES PROGRÈS ÉCONOMIQUES DE L'AUTRICHE. — Dans ces dernières années, l'Autriche a été frappée de catastrophes terribles; elle a perdu deux de ses plus belles provinces, la Lombardie et la Vénétie, après deux grandes guerres terminées à son désavantage; son crédit était ruiné : son principal fonds d'État était tombé à 33. Elle semblait devoir se morceler par suite des haines irréconciliables qui divisent les nationalités qui la composent. Ses meilleurs amis, et beaucoup d'Autrichiens eux-mêmes, désespéraient du salut de l'empire; et cependant, l'influence d'une politique juste et libérale a été telle que tous les facteurs économiques de la richesse ont pris un développement incroyable; quelques chiffres suffiront pour en donner une idée.

Ainsi, la valeur des objets fabriqués s'est élevée, à l'exportation, de 299 millions de florins en 1861 à 1,637 millions en 1870, et à l'importation, de 62 millions à 652 millions, et cela quoique l'empire eût perdu la Vénétie dans l'intervalle.

Le réseau des chemins de fer a été porté, pendant la même période décennale, de 218 milles allemands à 1,637 milles, et les lignes télégraphiques de l'État se sont accrues dans la proportion de 1 à 57, tandis que les correspondances augmentaient dans la proportion de 1 à 668.

La production du fer passait de 3,900,000 *centners* à 8,600,000, et celle du charbon de 19 millions de *centners* à 198 millions. On n'a jamais constaté nulle part une progression aussi rapide.

Le nombre des caisses d'épargne s'est élevé de 52 à 184, celui des déposants de 325,000 à 925,000, et le total des dépôts de 77 à 306 millions de florins.

Tandis qu'en 1848, on connaissait à peine les sociétés par actions, en 1871, elles représentaient un capital de 2 milliards de florins.

Le commerce s'élevait en 1861, pour l'exportation à 213,771,130 florins, et pour l'importation à 288,478,062, et en 1871, à 425,075,492 pour l'importation, et à 391,377,300 pour l'exportation.

Digitized by Google

Le prix des loyers a énormément augmenté. A Vienne, à Prague, à Graz, il a triplé; à Brunn, il a quadruplé.

Le prix des terrains à bâtir, de première classe, s'est élevé de 300 à 1,200 florins par klafter carré, à Vienne; de 150 à 800 florins à Prague, et de 30 à 600 à Brunn.

La population de Vienne a passé de 476,000 à 607,000 habitants.

On a toujours dit que l'Autriche était l'un des pays les mieux dotés par la nature. Rien n'est plus vrai : elle est comparable à la France, sous ce rapport : que l'instruction et l'esprit d'entreprise continuent à se répandre, et l'empire austro-hongrois deviendra l'État le plus prospère du continent. Il faut le désirer, car l'existence de l'Autriche est une condition de paix pour toute l'Europe.

ÉM. DE L.

LES LANGUES INDO-GERMANIQUES ET LEUR CLASSIFICATION *. — L'unité des langues indo-germaniques est un fait acquis à la science; depuis les travaux immortels de Bopp, on sait, à n'en plus douter, que le sanscrit, l'iranien, le grec, le latin, le celtique, le germanique et le slave, sans parler des idiomes secondaires, ont eu une source commune et que, malgré leurs caractères distinctifs, tous possèdent des traits qui démontrent leur parenté et les différencient nettement des autres familles linguistiques.

Mais si ce premier point est admis sans conteste, une question plus difficile est celle de savoir quelles sont les relations exactes de ces diverses langues l'une avec l'autre, en d'autres termes, dans quel ordre se sont produites les modifications auxquelles elles doivent chacune leur individualité.

Les deux brochures que nous avons sous les yeux s'occupent de ce problème. L'une, celle de Schleicher, n'est pas nouvelle; la première édition en a été publiée, il y a quelques années déjà, peu de temps après l'apparition du fameux livre qui a rendu si populaire le nom de Darwin. Comme le titre l'annonce, le célèbre philologue allemand trouvait dans la science du langage la confirmation des idées émises par le naturaliste anglais : les langues qui, elles aussi, obéissent à des lois naturelles, se constituent par des transformations insensibles, absolument comme les espèces animales ou végétales; parties d'un type unique, elles se modifient incessamment et elles finissent par se trouver si loin de leur point de départ que personne, à première vue, ne se douterait de leurs affinités; heureusement, elles laissent en dépit de leurs métamor-

* August Schleicher. *Die Darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft.* (La théorie de Darwin et la science du langage. 3e édition.) Weimar, 1873.

Joh. Schmidt, *Die Verwandtschaftsverhaeltnisse der Indogermanischen Sprachen.* (Les relations de parenté des langues indo-germaniques.) Weimar. 1872.

Digitized by Google

phoses des témoignages de chacun des états qu'elles ont traversés, et grâce à l'écriture, grâce à la conservation des monuments littéraires, le philologue, plus favorisé en cela que le naturaliste, parvient à retrouver toute la série des formes que dans le cours des siècles elles ont successivement revêtues. Il n'est pas même arrêté aux limites de l'âge historique, il remonte plus haut, et il est autorisé à le faire.

S'il constate, par exemple, que deux groupes de langues possèdent certaines particularités grammaticales, certains vocables qui leur sont propres et que les autres groupes ne connaissent point, il en conclura avec certitude qu'ils forment au sein de la grande famille une unité secondaire plus étroite, qu'ils ont vécu plus longtemps ensemble, qu'ils se sont séparés plus tôt du centre commun.

Cette méthode est irréprochable; toutefois, l'application en est pleine de difficultés. Comment apprécier exactement, en effet, la valeur relative des caractères qui rapprochent ou qui divisent les idiomes et sur lesquels doit être basée toute la classification?

Schleicher arrive, lui, aux conclusions suivantes qui généralement ont été adoptées après lui : La langue indo-européenne primitive s'est scindée en deux branches : l'une, la branche slavo-germanique, s'est divisée plus tard en germanique et en letto-slave, celle-là mère de toutes les langues germaniques, avec leurs dialectes variés, celle-ci mère du lithuanien et des langues slaves.

L'autre branche comprenait, à une époque fort reculée, les idiomes ariens proprement dits (sanscrit et iranien ou perse), grecs, italiques et celtiques; elle s'est partagée aussi en deux rameaux, le premier, arien, qui a donné naissance au groupe indou et au groupe iranien, le second, græco-italo-celtique, dans lequel s'est produite une nouvelle segmentation : d'une part, le grec, de l'autre, l'italo-celtique; enfin, ce dernier se divise en italique et en celtique. Il va de soi qu'il ne peut être question ici des innombrables dialectes de ces langues.

Toute cette classification, on le voit, est dichotomique; elle forme un arbre généalogique dont les rameaux se détachent à droite et à gauche et conservent d'autant moins de traits communs qu'ils partent plus près de la racine.

On a proposé plusieurs modifications au système de Schleicher; c'est ainsi que, dans les derniers temps, la philologie inclinait fortement à réunir toutes les langues indo-germaniques de l'Europe en une sous-famille européenne, opposée à la sous-famille asiatique, c'est à dire au sanscrit et à l'iranien. Quoi qu'il en soit, l'idée générale restait intacte.

Mais voici qu'un savant distingué, M. J. Schmidt, professeur à l'Université de Bonn, nous arrive avec une conception toute différente. Son opuscule sur les *Relations de parenté des langues indo-germaniques* se propose d'établir qu'il est inexact de dresser un *arbre* généalogique pour relier ces langues, et que s'il faut

Digitized by Google

chercher une comparaison sensible, il faut la demander plutôt aux ondes de la mer qui se propagent en partant d'un même point et s'affaiblissent à mesure qu'elles s'en éloignent.

Le letto-slave a beaucoup de traits communs avec le germanique, c'est vrai; mais il n'en a pas moins avec le sanscrit et l'iranien; le grec, de son côté, que l'on veut rattacher au latin et au celtique, a des affinités non moins étroites avec le groupe asiatique; le celtique, à son tour, s'il se rapproche d'un côté de l'italique, a de l'autre une parenté évidente avec le germanique.

Ainsi ce qu'on a sous les yeux, ce ne sont pas les anneaux d'une chaîne, c'est un réseau de mailles qui s'anastomosent entre elles, et il semble que les rapports des langues soient en rapport direct avec leur position géographique. Comment ce phénomène s'explique-t-il? Supposons qu'une population A devenue trop nombreuse se soit étendue sur un continent assez vaste; à mesure que les émigrants s'éloignaient du point initial, le langage de chaque tribu tendait à s'individualiser et il naissait des dialectes B, C, D, E, F..., toujours de plus en plus distincts. Or, que l'une de ces tribus, F par exemple, ait été amenée par les circonstances à prendre sur ses voisines une prééminence marquée et finalement à les soumettre, comme l'ont fait les Romains pour les peuples de l'Italie, au bout de peu de temps il s'opèrera une véritable fusion et le dialecte F du vainqueur triomphant de ceux des vaincus B, C, D, E, finira par les effacer complètement. Dès lors A se trouvera placé à côté de F, sans aucune forme intermédiaire; les transitions auront disparu.

Telle est en résumé la thèse de M. J. Schmidt; inutile d'ajouter qu'elle s'appuie sur toute une légion de preuves scientifiques, qu'il est impossible de rappeler ici. A coup sûr, elle est fort séduisante.

Mais je me permettrai de signaler un point sur lequel les philologues me semblent passer trop légèrement, c'est l'influence de la langue des aborigènes sur celle des immigrants. On sait aujourd'hui que l'Europe, à l'arrivée des Aryens, était loin d'être privée d'habitants; ces habitants se sont mêlés avec les nouveaux venus, et en parlant leur langue ils ont dû nécessairement contribuer à la transformer; c'est ce qu'on a vu dans les temps historiques, en Gaule par exemple, où le latin, suivant qu'il était parlé par des Ligures ou par des Celtes, est devenu langue d'oc ou langue d'oil. Or, n'est-il pas permis de supposer qu'une portion notable des différences qui séparent aujourd'hui les langues indo-germaniques est due au contact des races antérieurement établies sur le sol où elles venaient s'implanter? Ce n'est là assurément qu'une hypothèse; mais peut-être mériterait-elle l'examen, et il en résulterait, si elle n'est pas complètement dénuée de fondement, que dans l'étude de la transformation du langage, il faut tenir compte de l'action des croisements au moins autant que de celle des milieux. On aurait là un point de contact nouveau avec la théorie darwinienne.

L. V. D. K.

Digitized by Google

LA PROPOSITION DE M. MANCINI, AU PARLEMENT ITALIEN, SUR L'ARBITRAGE INTERNATIONAL. — La propagande en faveur des idées pacifiques, entreprise par quelques hommes de cœur, continue à recevoir des marques de sympathie du monde officiel et des corps constitués. Après M. H. Richard, qui a fait adopter par la majorité de la Chambre des communes une motion en faveur de l'arbitrage international, voici l'ex-ministre italien, M. Mancini, qui, dans la séance du Parlement de Rome du 24 novembre 1873, a présenté à ses collègues une proposition analogue. Dans un éloquent discours, M. Mancini a exposé la question dans tous ses détails, et en a fait ressortir le côté pratique. Il a demandé notamment à la Chambre d'exprimer le vœu de voir le gouvernement italien s'attacher à rendre l'arbitrage le moyen ordinaire de terminer les différends internationaux dans les matières susceptibles d'arbitrage; il a également demandé l'introduction dans les traités d'une clause obligeant les nations contractantes à recourir à des arbitres, pour toutes les difficultés relatives à l'interprétation et à l'exécution de ces traités; enfin, il a insisté sur l'utilité qu'il y a à continuer les efforts commencés, en vue de rendre uniformes et obligatoires, pour toutes les nations civilisées, les règles essentielles du droit international privé.

L'Italie, qui a eu l'honneur de voir un de ses plus illustres représentants, M. le comte Sclopis, appelé à la présidence du tribunal arbitral de Genève, ne pouvait que se montrer sympathique à ces idées de progrès, et M. Visconti-Venosta, le ministre des affaires étrangères, a accepté la motion de M. Mancini, en déclarant, au milieu des applaudissements, qu'il croyait se conformer ainsi à l'opinion du Parlement et du pays.

La motion, mise aux voix, a été adoptée à l'unanimité des députés présents. AD. P.

LITTÉRATURE NATIONALE.

LE ROMAN D'UN GÉOLOGUE, par X. DE REUL, 1 vol. in-12. Bruxelles. Ad. Campan et P. Weissenbruch. 1874.

Nous sommes toujours heureux de voir un nouveau romancier poindre à l'horizon de notre littérature. Ce n'est pas tout de déclamer contre le mauvais goût de certains romans parisiens, il faut encore avoir de quoi les remplacer. Le roman est, du reste, le meilleur baromètre d'une littérature nationale. Tout le monde peut écrire, avec plus ou moins de succès, sur des sujets de droit, d'histoire, de politique ou de science vulgarisée; un bon romancier est aussi rare qu'un vrai poète. A en juger par le *Roman d'un Géologue*, M. de Reul se prépare une place distinguée dans cette phalange toute nouvelle de romanciers indigènes, qui, en arrachant le roman belge aux voies banales de la contrefaçon française, ont prouvé sans réplique l'existence et le développement de notre individualité littéraire.

Digitized by Google

L'échafaudage de cette Nouvelle est d'une extrême simplicité. Un jeune géologue, Max Ritter, attiré dans une vallée du Piémont par un gisement de fossiles, s'éprend d'une Tyrolienne, semi-*diva*, semi-paysanne, la belle Hulda, que son frère, un artiste nomade, emmène en Italie pour la guérir d'une phthisie naissante.

La première partie de l'ouvrage est consacrée à l'épanouissement de ces naïves amours, que consacrent des fiançailles pleines de promesses. Hulda semble guérie par le bonheur et la passion. Mais son médecin, le docteur Caselli, qui avait d'abord encouragé cette liaison comme le meilleur auxiliaire de ses remèdes, constate avec terreur la persistance du germe fatal. Voulant arracher son ami Ritter à une passion sans issue, et craignant en même temps de lui découvrir l'affreuse vérité, il ruse pour séparer les fiancés et rompre ensuite leur engagement. Ritter, croyant à l'inconstance d'Hulda, finit par écrire qu'il lui rend sa parole et s'en va chercher des distractions dans un voyage en Sicile. Mais quelques mois plus tard, comme il revenait chez lui à travers l'Allemagne, il apprend sans ménagement l'artifice du docteur et la mort d'Hulda. Frappé de folie par ce coup inattendu, il ne se guérit que pour terminer sa carrière brisée dans le petit village du Tyrol, où s'est éteinte sa bien-aimée.

Brodant sur ce thème, M. X. de Reul a tenté un vrai tour de force qu'il a parfaitement réussi, mais qu'il fera bien de ne pas risquer trop souvent. C'est de soutenir l'intérêt du récit, tout en n'introduisant dans la plus grande partie de l'ouvrage que des incidents d'une portée secondaire, sans influence directe sur le développement de la trame. A la vérité, comme ici il s'agit surtout d'une étude psychologique, l'essentiel est de mettre en relief le caractère des héros, et, pour y parvenir, toute digression est bonne, à la seule condition de renfermer en elle-même une certaine saveur, due, soit à la verve de l'auteur, soit à la fidélité de la couleur locale. Or, ce sont là heureusement les qualités principales de M. de Reul. On doit reconnaître que sa forme, sauf quelques incorrections et quelques naïvetés inséparables d'un début, est à la fois facile et élégante, à égale distance de la lourdeur et de l'affèterie, qui sont un peu le Charybde et le Scylla de nos romanciers. Mais c'est surtout une forte dose de verve originale qui rend cet ouvrage, malgré son extrême simplicité, d'une lecture aisée et captivante. C'est même là une tendance que l'auteur fera bien de surveiller, s'il ne veut pas, comme tant d'écrivains, périr par ses qualités mêmes. Qu'il conserve précieusement son *humour*, mais qu'il se défie de l'esprit! Qu'il place des traits pour relever ses phrases, mais qu'il se garde de faire des phrases pour placer des traits!

Quant à la couleur locale, elle nous paraît juste, en même temps que sobre et opportune. On voit que l'auteur a voyagé et observé. Ses scènes de mœurs relèvent à propos ce que le simple développement des caractères aurait de sec et de monotone. Enfin,

Digitized by Google

ses personnages sortent de la banalité sans choquer la logique ni le goût. Tout au plus peut-on leur reprocher certaines exagérations que l'auteur eut pu effacer, ou du moins adoucir sans inconvénients. Hulda, par exemple, nous paraît ou trop raffinée pour une paysanne, ou trop naïve pour une artiste; mais, en somme, c'est un type réel et attachant. Paul Ritter nous semble offrir quelques inconséquences plus graves. Voilà un homme qui se sait ni vieux ni difforme, qui aime une jeune fille d'une condition inférieure, qui s'en trouve aimé, qui est en outre l'ami du frère et qui, pourtant, le jour où ce frère prononce le mot de mariage, tombe « anéanti » par la surprise et la joie de cette « révélation ». De deux choses l'une : ou bien Ritter ne voyait dans cette aventure qu'une amourette, et alors l'intervention du frère ne devait guère l'enthousiasmer, ou bien, comme c'est le cas, il n'avait que des intentions honorables, et alors l'idée d'un mariage possible, voire même probable, avait dû, depuis longtemps, germer dans son esprit. Mais, il y a pire encore : Comment! Voilà un amoureux qui accepte, avec une docilité surprenante, une rupture des moins justifiées, et qui, ensuite — au bout de plusieurs mois — quand il paraît en avoir pris son parti, devient fou en apprenant que son ex-fiancée est morte. Si saisissante, si supérieurement décrite que soit cette scène de la folie, devant l'île de Nonnenwerth, il y a là une invraisemblance qu'on ne peut admettre dans le cours ordinaire des sensations humaines. Enfin, lorsque, guéri par le docteur Caselli, Max Ritter va se fixer dans le village de la morte, au milieu des gens qui l'ont connue et appréciée, le lecteur s'attend à quelques détails circonstanciés, à quelques éclaircissements sur les derniers instants de la malheureuse Hulda. Mais le récit a beau se poursuivre, pendant plus de vingt pages encore, pour nous décrire les impressions et les occupations du jeune géologue revenu à la raison, on n'y trouve plus un mot de l'héroïne, ni même de la catastrophe qui a dénoué le roman.

Le type le mieux réussi est peut-être le docteur Caselli, ce vieux praticien de province, vieilli avant l'âge par ses malheurs conjugaux, mais qui, sous la rudesse de l'enveloppe, cache obstinément une intelligence de savant et un cœur d'élite.

La presse s'est occupée du *Roman d'un Géologue*. C'est une chance assez rare pour nos débutants. Un auteur qui commence a beau posséder du talent; il reste enfermé dans ce cercle vicieux, que, pour se faire connaître, il doit faire parler de lui, et que, pour faire parler de lui, il doit déjà être connu. De plus, en Belgique, on n'était sacré littérateur qu'après nous être revenu avec l'estampille parisienne. Mais, depuis quelque temps, une heureuse réaction paraît se produire contre ce ridicule préjugé. D'une part, le public, qui commence à comprendre notre véritable situation politique et littéraire, manifeste un goût plus prononcé pour les œuvres de la littérature nationale. D'autre part, nos auteurs, longtemps entraînés ou noyés par le courant des productions françaises, apprennent chaque jour davantage à marcher dans des

Digitized by Google

voies originales et indépendantes, en même temps qu'ils s'initient de plus en plus aux méthodes et aux inspirations des littératures du Nord. La tendance anti-germanique qui altère actuellement, non seulement les œuvres littéraires, mais encore maints travaux scientifiques de la France, est certes pour beaucoup dans ce mouvement qui fait sentir à notre pays le besoin de développer son individualité nationale, sinon sous le rapport du langage, du moins dans les manifestations de sa vie littéraire, scientifique et artistique, non moins qu'administrative et sociale. G.

L'ARCHITECTURE ET LA PEINTURE EN EUROPE depuis le IV^e^ siècle jusqu'à la fin du XVI^e^, par ALFRED MICHIELS. 3^e^ édition, Paris, Renouard, etc., 1873.

L'auteur de l'histoire de la peinture flamande élargit ici son cadre. Il étudie l'architecture ogivale, en établit les origines qu'il trouve en France, en décrit le système et en étudie la décadence; puis, il s'occupe de classer les écoles; il consacre plusieurs pages aux diverses écoles de l'Italie qui illustrent successivement Milan, Florence, Rome, Venise, Parme, Bologne et Sienne, et il passe de l'école de Bohême aux écoles flamande, allemande, espagnole et française.

Ce travail, qui avait paru d'abord dans *le Moyen âge et la Renaissance*, a été augmenté et presque doublé. L'auteur annonce dès sa première phrase que beaucoup de ses idées sont *diamétralement* opposées aux idées reçues. En effet, quand l'histoire sort des récits plus ou moins légendaires, pour demander ses preuves aux archives et à l'étude des monuments, à chaque page, elle trouve une erreur à rectifier, une lacune à combler, un préjugé à combattre. Notre compatriote est de ceux qui aiment ces luttes corps à corps avec la routine; il s'y jette avec passion, s'y maintient avec ardeur et triomphe avec joie.

Mais cette refonte de l'histoire n'est pas sans danger et il est bon de ne pas trancher trop facilement. Un des points qui sera le plus disputé à l'auteur, ce ne sera pas l'origine qu'il attribue à l'architecture gothique : un savant Allemand, Guillaume Lubke, vient de se prononcer comme lui; ce sera surtout le parti qu'il prend contre l'école de Cologne en faveur de l'école flamande. La passion qu'il apporte dans cette question se ressent malheureusement des derniers événements politiques, et cela est à regretter. L'auteur lui-même, s'il avait à refaire ce livre, rentrerait dans le calme de la discussion artistique; car il sait que les raisons les plus décisives, les preuves les plus fortes deviennent suspectes quand on y sent un mobile étranger au sujet. Mais si l'on écarte cette inévitable impression, on est bien forcé de reconnaître qu'il y a là une question sérieuse de l'histoire de l'art, qu'on ne peut dédaigner. CH. P.

Digitized by Google

HEURES DE PHILOSOPHIE, par OCTAVE PIRMEZ. Gr. in-8° de 408 pages. Bruxelles, Ve Parent.

Le dernier rapport du jury chargé de juger le concours quinquennal de littérature française, s'exprimait ainsi : ... « M. Octave Pirmez, qui avait gardé le silence depuis son premier ouvrage, *les Feuillées*, publié en 1862, a fait preuve récemment, dans ses *Jours de solitude*, d'un véritable mérite littéraire, et beaucoup de ses pages peuvent être citées comme des modèles de l'art d'écrire. »

C'est là un très grand éloge, et, en effet, si nous sommes bien informé, M. Octave Pirmez a même eu une voix pour le prix. Son nouveau livre, les *Heures de philosophie*, justifie la bonne opinion qu'avaient donnée de lui ses *Jours de solitude*. L'œuvre est remarquablement écrite, et les pensées sont d'un moraliste à la fois poète et philosophe. Peut-être seulement est-ce trop intime, trop vague, parfois trop mélancolique et trop rêveur pour notre époque. Il faut avoir du temps, du loisir, pour lire un semblable livre d'un bout à l'autre, et quels sont les lecteurs placés dans de telles conditions? On aime généralement quelque chose de plus utile et de plus pratique, à moins d'être attiré par le charme d'une aventure romanesque ou d'une étude de caractère. M. Octave Pirmez fait penser à René, à Obermann, et le temps de ces œuvres est passé depuis longtemps. Mais, si c'est un anachronisme, il faut avouer qu'il est digne de l'attention la plus sympathique. Les *Heures de philosophie* sont un recueil de poésies en prose.

E. V. B.

Nous avons reçu les ouvrages suivants, dont nous ferons un compte-rendu détaillé dans notre prochain numéro :

Romans à l'eau de rose, par E. Leclercq (Claassen). — *Romans et nouvelles*, par Mme Caroline Gravière (librairie de la Société des gens de lettres). — *Jours d'épreuves*, par H. Pergameni (Claassen). — *Histoire des relations diplomatiques entre le comté de Flandre et l'Angleterre au moyen âge*, par Émile Varenbergh (Muquardt). — *Vienne, esquisses de voyage*, par Carl Buls (Muquardt). — *Gedichten*, par Emanuel Hiel (Nederlandsche bibliotheek).

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES.

ÉTUDES SUR L'ANCIEN THÉATRE ESPAGNOL. — *Les Trois Cid*, etc., par M. A. SÉR, membre de l'Académie de médecine, etc. Paris, Didot, 1873, 1 vol. in-12.

Il en est des chefs-d'œuvre comme des hommes illustres, leur origine est presque toujours contestée. Sept villes se disputaient l'honneur d'être le berceau d'Homère; des érudits, en matière d'art, ont affirmé que Rubens a copié la *Descente de Croix* de Daniel de Nottena; on a prétendu que le *Cid* du grand Corneille est une simple traduction de *El Honrador de su padre*, de Diamante. Au

Digitized by Google

point de vue moral, ces questions sont oiseuses : le grand homme a vécu, le chef-d'œuvre existe pour l'humanité, cela suffit. Mais il y a la question de justice ; l'homme et le chef-d'œuvre ont une patrie, et celle-ci a le droit de revendiquer sa part de gloire. C'est pourquoi il faut louer l'érudition, qui cherche à redresser consciencieusement les erreurs si souvent commises par un patriotisme exagéré.

C'est bien ici le cas. Des écrivains espagnols et même des français, y compris Voltaire, ont affirmé l'antériorité de la pièce de Diamante. Mais il leur a été impossible d'en fournir la preuve matérielle, attendu que l'on ne connaît pas la date de la première représentation de la pièce de Diamante. Or, celle-ci n'a été imprimée que trente-huit ans après la première représentation du *Cid* français, et il n'est pas vraisemblable que Corneille en aurait eu communication par manuscrit.

M. Sée discute très sommairement cette grave question au moyen des preuves historiques. A elles seules, ces preuves nous paraissent décisives. Mais son livre a pour but d'établir les droits de Corneille par la comparaison des pièces. L'auteur met donc en regard les passages semblables de Diamante, de Griellen de Castro et de Corneille ; de leur examen, il résulte que l'auteur français a réellement pris, comme il l'avouait d'ailleurs, un certain nombre de passages ou de traits à Griellen de Castro, mais que Diamante, auteur d'ordre très inférieur, a pris deux actes tout entiers de Corneille, en traduisant même des locutions sans les comprendre. Le plagiat est de toute évidence.

Après cette étude très intéressante, on ne lira pas avec moins de plaisir :

1° Une étude sur les grands auteurs dramatiques espagnols, dans laquelle cependant nous avons été assez étonné de trouver ce passage : Aucune littérature étrangère n'a fait école en France. Corneille a imité Diamante...

2° Un chapitre sur don Francisco de Rojas, avec la traduction fragmentaire de trois de ses meilleures pièces.

En somme, nous ne pouvons qu'applaudir au travail instructif de M. A. Sée. « Il nous est donné des loisirs, dit-il dans sa préface, et nous inaugurons, par cette étude, la période de repos dans laquelle nous venons d'entrer. » Il peut hardiment continuer ses curieuses explorations du théâtre espagnol, les esprits raffinés lui tiendront compte de ses efforts. CH. R.

FRANCE ET PROGRÈS, par MARIA DERAISMES. Paris, librairie de la Société des gens de lettres, 1873.

Une femme qui préfère à la vie brillante des salons ou de l'art, l'étude difficile des questions démocratiques et les travaux de la pensée ; un livre qui fait penser et qui, par ses lacunes mêmes, porte la réflexion sur les plus grands problèmes dont dépend

Digitized by Google

l'avenir de l'Europe, voilà ce que nous offre aujourd'hui l'auteur bien connu du *Théâtre chez soi*, de *Nos principes et nos mœurs*, de *l'Ancien devant le nouveau*, de *Ève contre M. Dumas fils*, etc.

Une énergique affirmation contre une Église qui semble espérer reprendre la France sous sa domination, de larges aspirations vers les réformes sociales, satisferont bien des lecteurs. Ceux qui chercheraient l'analyse profonde des maux de la France et de l'Europe, trouveraient à suppléer par leurs propres idées à celles du livre qui les aidera dans ce travail. Mais si la république, mise aujourd'hui sous la protection d'un sabre, avait ce que demande l'auteur : l'instruction obligatoire et moderne, les institutions économiques de crédit et de coopération qui affranchissent le travail, et la participation aux bénéfices qui fonde l'égalité sans rien compromettre des richesses publiques, on pourrait associer en toute confiance les deux noms que l'auteur unit dans son titre comme une noble affirmation d'espérance : *France et Progrès*.

CH. P.

ULTIMO, par FRIEDERICH, SPIELHAGEN. Leipzig 1874.

F. Spielhagen s'est fait depuis longtemps un nom de romancier en Allemagne ; sa réputation date de l'un de ses premiers romans : « *Problematische natüren* », étude de caractères qui se distinguait par l'élégance du style et l'originalité de l'observation. A partir de ce moment, il a publié beaucoup d'œuvres de valeur qui ont consacré ses premiers succès et parmi lesquelles nous citerons : *Die von Hohenstein; In Reih' ünd Glied; Was die Schwalbe Sang; Deütsche Pionere*, etc.

Sa dernière production : *Ultimo :* « le jour de l'échéance », n'a évidemment ni l'importance, ni le mérite littéraire de beaucoup de ses devancières.

Il s'agit d'un jeune docteur, Conrad Wild, devenu célèbre, grâce à l'argent que lui a prêté une jeune fille qu'il a aimée jadis, Christiane Kempe, la fille de l'épicier Kempe.

Maintenant, il est amoureux d'une jeune coquette, Mélanie Goldheimer, la fille du riche banquier israélite, qui veut marier Mélanie à Eugène Silberman. — Car le père d'Eugène Silberman doit aider Goldheimer à payer de fortes différences à la fin du mois.

Après de longues hésitations, et malgré les instances de Christiane Kempe elle-même, qui, avec une abnégation surnaturelle vient prier Mélanie Goldheimer d'épouser Wild, Mélanie se décide à prendre pour mari Silberman, qui est riche, et Wild va se tuer, quand Christiane arrive pour le consoler. — Wild retrouve son ancien amour pour Christiane et l'épouse.

A côté d'une action parfois intéressante, il y a là, on le voit, des situations fausses et des caractères manquant de netteté ; il règne également dans l'ouvrage un mélange de réalisme et de romantisme qui nuit à l'unité d'impression.

AD. P.

Digitized by Google

ON THE GROWTH OF THE ENGLISH CONSTITUTION. — (*De l'origine et du développement de la Constitution anglaise*), par EDWARD A. FREEMAN, 1 vol. Londres. — 1 vol. B. Tauchnitz, à Leipzig.

Il est peut-être un peu tard pour venir présenter aux lecteurs de la *Revue* cet excellent ouvrage, qui a paru en 1872 en Angleterre et que la maison Tauchnitz a eu l'heureuse idée de joindre à sa collection. Nous nous mettrons sous la protection du proverbe : « Mieux vaut tard que jamais. »

Après avoir raconté *de visu* la manière de procéder des « Landesgemeinden » d'Uri et d'Appenzell, et nous avoir fait reconnaître dans ces assemblées générales suisses les institutions mêmes que Tacite a dépeintes dans sa *Germanie,* M. Freeman s'attache à établir que les libertés anglaises ont leur origine dans ces assemblées où l'élément démocratique et l'élément aristocratique étaient tous les deux représentés et où tous avaient le droit de témoigner leur sentiment sur les affaires de la tribu. Il nous montre les rois anglais des premiers siècles du moyen âge se rattachant aux « *Reges* » et les « *Jarls* » ou « *Eorlas* » aux « *Duces* » de l'historien latin, le pouvoir royal des premiers croissant avec l'extension de leur puissance territoriale, sans que leur dignité ait pourtant jamais perdu son caractère électif. Il nous dépeint chaque homme libre siégeant dans les assemblées locales de la *Mark*, du *Hundred* et du *Shire*, et conservant le droit de siéger au *Witenagemot* ou assemblée nationale, quoique par suite des déplacements difficiles et coûteux l'élément aristocratique devînt peu à peu dominant dans le sein de cette dernière, qui se transforma vers l'époque de la conquête normande dans la Chambre des lords que nous voyons encore subsister de nos jours.

En fait, mais non en droit, l'élément populaire fut donc exclu pendant quelque temps du gouvernement général, mais lorsque le pays commença à résister aux rois normands et angevins, les *chevaliers du comté* (*Knights of the Shire*), auxquels on adjoignit deux citoyens par ville et deux bourgeois par bourg, furent convoqués et tous furent pour la première fois rassemblés dans le Parlement réuni par Simon de Montfort en 1265. M. Freeman insiste avec raison sur l'heureux accident ou sur la prévoyance qui cimenta l'alliance entre les gentilshommes et les bourgeois, et fit ainsi de la Chambre des communes une représentation fidèle et complète de toute la nation, contrairement à la composition des assemblées en usage à cette époque dans les États de l'Europe continentale.

Au second chapitre se trouvent indiquées les causes, qui au XVIe siècle ont empêché les libertés anglaises de subir le sort réservé aux libertés castillanes et aragonaises : la position insulaire de l'Angleterre et par suite l'inutilité d'une armée permanente, ainsi que le caractère personnel d'Henri VIII, qui, tout tyran qu'il était, respecta toujours scrupuleusement la légalité.

Digitized by Google

Dans son troisième et dernier chapitre, l'auteur consacre quelques pages à l'influence souvent néfaste qu'ont exercée les hommes de loi normands et leurs successeurs, qui furent constamment les avocats de la prérogative royale. Il termine en retraçant à grands traits l'origine de cet ensemble de coutumes et de pratiques, qu'il appelle la Constitution conventionnelle ou non écrite, et qui, sans figurer dans aucun statut, sont aussi religieusement respectées que tel principe énoncé dans la grande charte ou dans la pétition des droits. De ce nombre sont l'institution même du ministère dans le sens moderne du mot et la solidarité collective qui pèse sur tous ses membres vis à vis de la Chambre des communes. Pour finir, l'auteur s'attache à démontrer que dans bien des réformes opérées de nos jours, comme, par exemple, dans l'abandon fait par le souverain au commencement de chaque règne des domaines de la couronne ou, en d'autres termes, dans le changement de la *Terra Regis* des Normands dans le *Folkland* des anciens jours, on n'a fait que se retremper dans le vieil esprit de liberté, qui remonte aux temps obscurs où les premiers Germains abordèrent aux bords de la Bretagne.

Tel est en substance le contenu des deux cents pages dans lesquelles le savant historien a condensé les données que lui a fournies une érudition profonde, mise au service d'une intelligence claire et lucide. L'homme d'étude lira avec fruit cet essai, et l'homme du monde, qui aime à se rendre compte de ce qui se passe autour de lui, y trouvera une riche mine de science mise à sa portée.

Nous tenons cependant à formuler une réserve, qui porte d'ailleurs, plus sur la forme que sur le fond même de l'ouvrage de M. Freeman. Celui-ci appartient, comme Burke, à l'école historique et il n'a, comme lui, que des sarcasmes pour ce qu'il appelle la théorie abstraite de la liberté. Nous pensons avec lui que chaque peuple doit surtout s'attacher à développer les germes de progrès qui existent dans ses propres institutions, sans chercher à leur substituer des mécanismes étrangers, qui n'ont le plus souvent qu'une durée éphémère. Mais nous estimons aussi que dans toute discussion de ce genre, il convient d'éviter le ton tranchant que prend volontiers M. Freeman. Nous préférons, sous ce rapport, le style mesuré et digne de M. Hallam, son illustre prédécesseur dans l'étude de l'histoire constitutionnelle d'Angleterre.

E. C.

Digitized by Google

LE PROPHÈTE JONAS [1]

Peu de livres de la Bible ont soulevé plus de polémiques et offert plus de prise à la malignité que celui du prophète Jonas; Voltaire ne le maltraite pas trop pourtant et l'abbé de Guénée, qui a défendu contre lui l'Écriture sainte avec tant de science et de bonheur, n'a pas, non sans raison peut-être, cru devoir descendre cette fois dans l'arène; mais d'autres, qui n'avaient ni l'esprit ni le génie du grand homme, ni la logique ni l'érudition profonde du *petit secrétaire des Juifs* (c'est ainsi que Voltaire nommait l'abbé), d'autres se sont jetés avec ardeur dans le champ clos de la discussion, portant ou parant des coups beaucoup moins dangereux qu'ils ne se l'imaginaient. Faut-il rappeler ici avec quels agréments on s'est moqué du prophète et de la prétendue baleine venue si opportunément pour le recevoir? N'est-on pas allé jusqu'à mesurer avec précision le gosier d'un cétacé par rapport aux dimensions d'un homme, et que n'a-t-on pas dit sur le séjour prolongé de Jonas dans le ventre de son poisson?

[1] Nous ne prétendons intervenir en rien dans le débat qui a surgi au sein de l'Académie des sciences de Belgique; nous n'en avons ni le droit ni le désir. Si tout fut resté enfermé dans la docte compagnie, nous eussions gardé le silence. Mais comme Jonas est devenu *la fable* de la ville, il nous a semblé utile de présenter la question sous son véritable jour.

Digitized by Google

Mais, d'un autre côté, n'a-t-on pas vu d'imprudents amis répondre à des attaques sans valeur sérieuse—*telum imbelle sine ictu* — par les plaidoiries les plus maladroites? Certains théologiens n'ont-ils pas pris la peine de rechercher quel pouvait bien être le poisson dont parle l'Écriture sainte, d'écarter la baleine, puisqu'elle n'en est pas un, et de se prononcer ceux-ci pour un chien marin ou une lamie, et ceux-là pour un requin? N'ont-ils pas affirmé, « au nom des sciences naturelles », qui n'avaient rien à voir dans cette affaire, « qu'il y a dans la Méditerranée des poissons assez gros pour avaler un homme, et qu'il y en a des exemples[1] », sans toutefois nous prouver, ce qui eût été nécessaire pour compléter la démonstration, qu'il y a des hommes organisés de façon à passer trois jours et trois nuits au fond des flots dans le ventre d'un squale? D'autres théologiens, moins timides et à coup sûr plus logiques que leurs confrères, relèvent avec fierté le gant que l'on jette à leurs convictions religieuses; ils professent que le récit biblique, « à cause de ses faiblesses mêmes » qu'ils avouent, nous figure quelque profond mystère; qu'il est « vrai à cause de son invraisemblance; qu'un romancier eût « mieux imaginé, que c'est le cas de dire : *Credo quia absur-* « *dum*[2];» et, plus royalistes que le roi, ils renchérissent sur le merveilleux de l'Écriture sainte : Jonas, à les entendre, n'est plus un inconnu; c'est un enfant de miracle, c'est le fils de la Sunamite, ressuscité par le prophète Élisée[3]. La scène de la tempête est présentée par eux sous un aspect assez différent du récit biblique; ils nous disent « que le reste de la mer était « calme, et que les autres vaisseaux passaient tranquillement « à côté de celui de Jonas, seul agité des flots et de la tour- « mente[4] ». Quand le prophète est englouti, nos intrépides docteurs descendent avec lui jusque dans les flancs du monstre, analysent ses moindres impressions, nous le montrent, « se

[1] Bergier, *Diction. de Théolog.*, art. *Jonas.*

[2] Le Maistre de Sacy, traduction de la Bible. *Jonas*, argument. Wogue, *Pentateuque*, V. p. 554.

[3] Rois II, 4, 8.

[4] Pirké rabbi Eliezer. Iarchi. Dom Calmet. (*Hist. de l'Anc. Testam.*, 2 vol., p. 69, édit. 1780.

Digitized by Google

« croyant perdu tout d'abord et se recommandant à Dieu par « une prière fervente, mentale ou parlée; puis, quand il se « trouve plein de vie, au bout de quelques heures, dans le « sépulcre animé devenu son asile », ils nous le font voir « se considérant avec raison comme sauvé et en exprimant « à Dieu sa reconnaissance [1] ». En un mot, sur le terrain du rationalisme comme sur celui de la tradition religieuse, le livre de Jonas a été attaqué et défendu avec plus de passion que d'intelligence, ridiculisé par ici et déifié par là, ne méritant d'aucune part

Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Qu'est-ce donc que le livre de Jonas? Est-ce le récit d'un fait réel qui a pu, « avec le temps, revêtir une forme légen- « daire », ou bien, n'est-ce qu'une pure conception poétique? Nous offre-t-il une histoire ou simplement une allégorie, une fable morale? Voilà ce que nous rechercherons, sans autre parti pris que la poursuite de la vérité. Ce livre, qui appartient à l'Écriture sainte et qui est reconnu comme sacré par tous ceux qui, de près ou de loin, se rattachent à la grande tradition biblique, par tous ceux qui ne veulent pas dédaigneusement jeter aux gémonies l'héritage religieux de leurs pères, nous l'examinerons avec indépendance, mais avec respect. Nous démontrerons, au moins nous en avons l'espérance, que ce n'est pas l'histoire, mais seulement la poésie qui intervient ici; que nous n'avons, en aucune façon, un fait réel, mais simplement un récit moral, une parabole comme il s'en trouve un grand nombre de semblables dans l'Ancien et le Nouveau Testament. De notre étude, il résultera, nous en avons la conviction, que, loin de perdre de sa valeur à être ainsi considéré, le livre de Jonas y gagne, au contraire, de reprendre le rang d'où certains amis trop zélés, en voulant le porter trop haut, l'ont inconsidérément fait descendre, et qu'il reste toujours, fable comme histoire, une admirable et sainte leçon pour tous les hommes exclusifs de tous les

[1] L. Wogue, loc. cit. p. 564. Notes.

Digitized by Google

siècles ; heureux si, par notre travail, nous pouvons rendre la tranquillité à quelque cœur qui doute, et, par les lumières de la raison, rassurer une foi hésitante ; heureux surtout si, par le témoignage de l'Écriture sainte elle-même, nous prouvons, non pas « aux incrédules », comme le dit l'abbé Bergier, mais bien aux croyants, « que Dieu n'a jamais abandonné « entièrement aucune nation, qu'il a toujours agréé le culte « et les hommages de tous les peuples[1] », et que sa miséricorde est plus vaste que toutes les églises.

I

Tout le monde connaît le récit de la Bible qui fait partie du livre appelé : *Les douze petits prophètes*. Jonas, fils d'Amittaï, reçoit de Dieu l'ordre d'aller à Ninive — *la grande ville* — et d'y prêcher contre l'impiété des habitants. Loin d'obéir à cet ordre, le prophète prend la résolution de *fuir de devant l'Éternel*, et s'embarque à Jaffa pour se rendre à Tharsis[2]. Mais Dieu déchaîne sur la mer un vent violent ; une tempête terrible s'élève et le vaisseau est sur le point de se briser. Les matelots, frappés de crainte, invoquent chacun leur Dieu, pendant que le prophète fugitif, descendu dans une des chambres, se livre tranquillement au sommeil. Le capitaine du navire s'approche du dormeur et l'engage à suivre le pieux exemple de l'équipage ; puis, comme la tourmente continue, on s'avise de tirer au sort pour savoir quel est celui d'entre les voyageurs qui a pu, par ses fautes, en devenir la cause. Le sort désigne Jonas, qui fait connaître sa nationalité et son Dieu : il est Hébreu et il adore le tout-puissant Créateur du ciel, de la mer et de la terre ; il confesse que c'est pour se soustraire à l'accomplissement de son devoir qu'il a pris la fuite, que c'est à cause de lui que la tempête menace, et que le seul moyen de la calmer, c'est de le jeter dans les flots. Les matelots ne s'y résolvent pas

[1] *Diction. de théologie*, art. *Jonas*.

[2] Sans doute Tartessus, dans la Bétique, où les Phéniciens avaient un comptoir.

Digitized by Google

facilement, malgré la crainte religieuse dont ils se sentent pénétrés; ils font, mais vainement, force de rames pour regagner la terre et, après avoir demandé pardon à Dieu et décliné la responsabilité de leur conduite, qu'ils considèrent comme un acte d'obéissance aux volontés divines, ils précipitent Jonas dans la mer. Tout s'apaise aussitôt; ils offrent des sacrifices et font des vœux en l'honneur de l'Éternel.

Dieu avait préparé *un grand poisson* pour recevoir Jonas qui resta englouti pendant trois jours et trois nuits. Du fond des entrailles du monstre, il adresse une fervente prière au Seigneur qui, après avoir commandé à l'animal de le vomir sur la terre, lui renouvelle l'ordre d'accomplir sa mission. Arrivé à Ninive, *cette ville qui était si puissamment grande qu'il fallait trois journées pour la parcourir*[1], Jonas annonce que dans quarante jours elle sera détruite. A cette prédiction, les habitants et le roi lui-même croient en Dieu; un jeûne rigoureux est décrété et sévèrement tenu par tous, sans exception; on prie, on répare le mal que l'on a fait, et Dieu, touché de ce retour et de ces bonnes œuvres, accorde leur grâce aux pécheurs.

Le prophète est vivement irrité d'une telle clémence; il en manifeste à Dieu son mécontentement : il l'avait bien prévu, dit-il, quand il était encore dans sa patrie, voilà pourquoi il avait pris la fuite; il savait bien que Dieu pardonnerait et, devant un tel démenti donné à sa parole, il demande la mort. Retiré hors de la ville, abrité sous une tente qu'il s'était faite, Jonas attendait les événements. Pour lui adoucir les rigueurs excessives de la chaleur, Dieu fait pousser un ricin à l'ombrage touffu, ce qui est pour lui un sujet de grande joie; mais dès le lendemain même, Dieu suscite un ver qui ronge et tue l'arbre, et à l'heure où le soleil dardait ses rayons les plus ardents, Dieu fait souffler un vent sec qui accable le prophète, privé de son ombrage, au point de lui faire désirer une seconde fois la mort : *As-tu raison,* dit le Seigneur à Jonas, *de t'irriter ainsi à propos de ce*

[1] L. Wogue. *Pent.* V. p. 564

Digitized by Google

ricin? — Oui, répond-il, *oui, j'ai raison de m'en irriter et mortellement.— Eh quoi,* réplique Dieu, *tu as pitié d'un ricin que tu n'as ni créé ni cultivé, qui est né en une nuit et a péri en une autre, et moi je n'aurais pas pitié de Ninive, la grande ville, qui renferme plus de douze myriades d'êtres humains incapables de distinguer leur droite de leur gauche*[1] *et un bétail si considérable!*

Tel est, dans ses traits principaux, le récit de la Bible, dans lequel après un examen sérieux et approfondi, nous ne pouvons trouver les caractères distinctifs de l'histoire.

Jonas, fils d'Amittaï, en effet, sous le nom duquel notre récit est placé et à qui on en attribue assez généralement la rédaction, ne peut, c'est admis sans contestation, en être l'auteur. Il vivait sous Jéroboam II[2], qui avait rendu au royaume schismatique d'Israël une certaine splendeur et lui avait prédit de brillants succès entre les Syriens. La Bible qui parle de cette prophétie, sans nous la rapporter textuellement, ne fait aucune allusion au voyage à Ninive et ne nous dit, en aucune façon, que Jonas soit l'auteur du livre qui porte son nom. Rien ne nous oblige donc à le croire, même en restant sur le terrain de la plus stricte orthodoxie. C'était vers la fin du IX^e^ siècle, de 825 à 782 avant l'ère chrétienne, que Jéroboam II avait régné; Ninive florissait alors sous le règne de Phoul, qui devait intervenir, peu d'années après, dans les discordes intestines d'Israël. Or, de la rédaction même du livre de Jonas, on doit nécessairement conclure que Ninive, « la ville si grande qu'il fallait trois journées pour la parcourir », a cessé d'exister. On sait que l'Empire assyrien avait succombé sous les coups réunis de Nabopolassar, roi de Babylone et de Cyaxare, roi des Mèdes, et que Ninive, son orgueilleuse capitale, avait été détruite en 625; ce serait donc au moins deux siècles après Jonas que le récit de son voyage à Ninive aurait pu être rédigé; mais il faut croire que ce fut bien après cette époque, car à la façon dont l'auteur rappelle

[1] D'enfants innocents.

[2] Rois II, ch. 14-25.

Digitized by Google

l'antique puissance de cette populeuse et riche cité, le souvenir devait en être presque effacé dans les pays où ses armées avaient jadis porté leurs ravages et où sa chute devait avoir fait grand bruit. En 625, d'ailleurs, c'est à dire, trente-trois ans avant la ruine de Jérusalem, par Nabuchodonosor, l'éloquence des bardes inspirés de Juda, cette véhémente et sainte éloquence qui faisait vibrer avec tant d'énergie les nobles sentiments de l'amour de Dieu et de la patrie, le prophétisme de la parole était arrivé à sa plus grande splendeur. Un Isaïe, un Michée avaient déjà fait entendre leurs sublimes exhortations; Sephania et Jérémie prêchaient encore contre l'idolâtrie des grands et du peuple et l'impiété des prêtres. Ce n'est pas de cette époque non plus que peut dater le livre de Jonas, dont la rédaction, d'un style sans pureté, trahit évidemment l'hébreu de la décadence. Le chapitre II est une preuve incontestable de cette infériorité littéraire; c'est évidemment un emprunt fait aux psaumes, recueil populaire des hymnes sacrés d'Israël, ce n'en est guère qu'un simple extrait, une sorte de mosaïque assez semblable aux vers latins composés aux dépens de Virgile et d'Horace par les humanistes de nos jours[1]. Quoi qu'il en soit, l'auteur n'a pas atteint son but, et au lieu d'une prière, prononcée au fond de l'abîme, pour demander la délivrance du prisonnier, il ne nous a donné qu'un cantique d'actions de grâces qui ne peut avoir été dit, car tout y est au passé, qu'au sortir des entrailles du poisson. Les hébraïsants les plus orthodoxes sont d'accord à penser que ce livre est une des plus récentes œuvres de la littérature juive; ce serait donc après le retour de la captivité de Babylone, après 536, qu'il faudrait en placer la date.

Le Talmud, dont l'avis en ce qui concerne la fixation du canon, liste des livres sacrés de l'ancien Testament, ne peut être sans valeur même pour les exégètes catholiques, le Talmud attribue la rédaction des douze petits prophètes, par conséquent

[1] Comparez, entre autres, le vers. 3 aux vers. 7 et 1 des ps. 18 et 20; le vers. 4 au vers. 8 du ps. 42; le vers. 5 au vers. 23 du ps. 31; le vers. 6 au vers. 2 du ps. 69.

Digitized by Google

de *Jonas*, aux hommes de la grande Synagogue, ces savants consciencieux, ces scribes, aussi modestes que dévoués, grâce auxquels le Monothéisme s'enracina pour jamais dans l'esprit des Juifs [1]. La grande Synagogue commence avec Ezsa, probablement son fondateur et son chef, vers 458, et finit à l'époque d'Alexandre le Grand, vers 332. Ce serait donc dans cet intervalle, c'est à dire deux siècles après la destruction de Ninive et quatre siècles après Jonas lui-même, que la rédaction de son livre pourrait seulement être fixée; il est donc impossible déjà, abstraction faite de tout ce qui touche aux circonstances mêmes du récit, d'y reconnaître la valeur d'un document historique, à moins d'admettre, avec quelques interprètes orthodoxes peu conséquents, « que cer- « tains détails accessoires ont revêtu avec le temps une « forme légendaire ». Mais alors, quelles perplexités! Si nous avons ici un fait amplifié, une légende, comment distinguerons-nous la réalité de l'amplification, l'accessoire du principal, le mythe de l'histoire elle-même? Non, en vérité; dans un écrit rédigé quatre siècles après l'événement qu'il raconte, dans un écrit, relation unique, *testis unus*, du fait rapporté, on n'a pas le droit de voir le témoignage de l'histoire.

Mais cette difficulté qui résulte du texte hébraïque et de la comparaison des dates, et qui pourrait déjà suffire à nous empêcher de classer le livre de Jonas dans le genre historique, est, à notre sens, bien moins grave que celles qui ressortent de l'étude approfondie des faits eux-mêmes. On s'est fort récrié sur l'invraisemblance du rôle de Jonas à Ninive; on n'a pas voulu admettre que le souverain d'un grand empire, un roi puissant tel que Phoul, le contemporain de Jonas et tout le peuple de sa capitale se soient subitement convertis à la voix d'un inconnu, parlant une langue étrangère et au nom d'un Dieu nouveau. L'objection n'est pas aussi sérieuse qu'elle le paraît. On connaît la facilité des peuples anciens à accepter, sans pour cela renoncer à leurs rites et à leurs

[1] Voir *Palestine*, de Munk, p. 479, et *Histoire et géographie de la Palestine*, d'après les Talmuds, par Derenbourg, ch. 2.

Digitized by Google

croyances propres, le culte et les doctrines des nations avec lesquelles ils étaient en rapport; c'était la logique du polythéisme. Il n'y aurait donc rien d'étonnant à ce que Jonas eût fait, au nom du Dieu d'Israël, une impression profonde sur les Ninivites; les prophètes hébreux n'étaient d'ailleurs pas si inconnus aux nations étrangères; il résulte de la Bible qu'on venait parfois des pays idolâtres faire appel à leurs connaissances[1]. Les Assyriens étaient enfin avant Jonas et sont restés bien des années après lui en relation avec le royaume d'Israël auquel non seulement Phoul, mais encore ses successeurs bien connus, Thiglath-Piléser et Salmanassar, ont infligé de terribles défaites et que le dernier a complètement détruit en conduisant en captivité les Israélites des dix tribus schismatiques. Jonas, un prophète, un homme instruit, aurait donc pu se rendre en Assyrie et prêcher aux Ninivites dans leur propre idiome.

Nous ne nous arrêterons pas davantage aux objections soulevées par les faits merveilleux dont le livre est tout plein, bien différent en ceci des livres des autres petits prophètes au milieu desquels le canon l'a placé. Des deux côtés, nous l'avons déjà dit, de la part des rationalistes comme de celle des théologiens, on a tort également et d'attaquer et de défendre ; Bergier dit avec raideur, mais non pas sans raison : « Que quand il est question d'un miracle opéré par la « toute puissance de Dieu, il est ridicule de demander (nous « pourrions ajouter et d'expliquer) comment il a pu se faire[2] » Mais si à cet égard, nous ne demandons et n'expliquons rien, nous ne pouvons, même en restant sur le terrain du miracle, ne pas remarquer que la puissance divine nous apparaît ici sous un aspect quelque peu nouveau dans l'Écriture sainte. Presque toujours, c'est par l'intermédiaire de quelque homme d'élite, d'un voyant, d'un prophète que le miracle s'accomplit. Il est rare que la puissance divine entre directement en scène et « opère » elle-même, et là où la Bible ne le dit pas en propres termes, on peut cependant affirmer que c'est l'in-

[1] Rois II, ch. 5.
[2] *Diction. de théologie*, art. *Jonas*.

Digitized by Google

tention des écrivains sacrés. C'est ainsi que Dieu parle, non en personne, *mais par l'organe d'un de ses serviteurs* [1]; c'est ainsi encore qu'il agit, témoin les dix plaies d'Égypte, les marches et les stations des Israélites au désert, *décrétées par le Seigneur, annoncées et dirigées par Moïse* [2]. Il semble que ce soit quelque chose d'analogue à la théorie des pouvoirs constitutionnels d'aujourd'hui : Dieu règne et ses ministres, les prophètes, exercent le pouvoir en son nom. Dans notre livre, il n'en est pas ainsi; c'est Dieu qui suscite et calme la tempête, c'est Dieu qui fait tomber le sort sur le fugitif, c'est Dieu qui amène le poisson pour engloutir Jonas et lui donne l'ordre de le rendre; c'est Dieu, enfin, qui fait pousser et périr l'arbre merveilleux. C'est Dieu, en un mot, qui règne et qui gouverne; c'est Dieu dont la majesté suprême est, en quelque sorte, découverte par un ministre infidèle ou par un écrivain inintelligent.

Dans cette accumulation de miracles accomplis ainsi directement par la main divine, on ne peut pas ne pas trouver un témoignage nouveau que nous sommes séparés par une grande distance des Michée, des Isaïe, des Jérémie; on en trouve un autre plus irrécusable encore dans le type de prophète aussi étrange que peu fidèle, dont Jonas nous offre l'étonnant tableau. Qu'on remarque bien qu'ici non plus, nous ne sommes pas sur le terrain du rationalisme, mais bien sur celui de l'orthodoxie; c'est en prenant pour guide l'Écriture elle-même et pour modèles les sublimes orateurs ou les apôtres indomptables qui s'adressaient surtout au cœur et à l'intelligence de leurs frères, que nous croyons pouvoir assurer que le Jonas de Ninive n'appartient pas

[1] *Præceperat Dominus per manum Moysi.* Exode IX, 35.

[2] La fin du chap. IX des Nombres est remarquable. Les mots Al-pi Adonaï, *par la bouche de Dieu*, qui se trouvent presque toujours avec leurs corrélatifs beyad-Mosché, *par la main de Moïse*, sont, en trois versets, répétés six fois tout seuls. Mais à la fin du dernier verset du chapitre, le passage : Al-pi Adonaï beyad-Mosché est reproduit en entier. Il semble que l'écrivain sacré ait précisément voulu prévenir toute erreur, et, en ajoutant un *beyad-Mosché* collectif, expliquer ou même traduire tous les *Al-pi Adonaï* qui précèdent.

Digitized by Google

à leur sainte et glorieuse phalange. On sait ce que furent les prophètes ; on connaît le dévouement à toute épreuve avec lequel ils se sont consacrés à instruire et à moraliser Israël, à combattre l'idolâtrie, la superstition et l'immoralité ; on connaît enfin leur aménité pour ceux qui revenaient au bien, et leur admirable mansuétude envers tous, quels qu'ils fussent, étrangers ou ennemis. On a pu voir ces hommes extraordinaires, avant de renoncer à eux-mêmes pour se livrer entièrement à leur mission, lutter, avec toute l'énergie de l'amour-propre rebelle au sacrifice, contre l'inspiration divine qui s'emparait victorieusement de leur conscience. C'est ainsi que Moïse résiste d'abord à la voix qui l'appelle et que Samuël la méconnaît ; c'est ainsi qu'Élisée hésite, que Jérémie s'effraie, qu'Isaïe se trouve indigne. Mais si les prophètes se débattaient contre l'inspiration, ils ne la fuyaient pas et ne se retournaient pas contre elle en véritables serviteurs révoltés. Comprend-on un prophète d'Israël, s'embarquant pour échapper au Dieu qui a créé le ciel, la mer et la terre? Un danger surgit ; on va périr peut-être, il dort tranquillement et il faut que le patron du bateau, un idolâtre, le rappelle au devoir de prier! Et quand, après sa terrible épreuve et son merveilleux salut, il se décide à obéir et à prévenir les pécheurs de leur ruine prochaine, il ose, lorsque Dieu accorde son pardon, élever des reproches contre sa miséricorde infinie! Lui qui a vu les matelots païens refuser de lui donner la mort et ne s'y résoudre qu'à leur corps défendant, il ose, oublieux d'Abraham qui avait disputé à la Justice céleste les coupables habitants de Sodome, s'insurger contre la clémence divine qui a fait grâce aux pécheurs repentants! Sans nul doute, en présence d'un semblable tableau, on a le droit d'affirmer que, depuis bien longtemps, la prophétie, la glorieuse prophétie de la parole, ne faisait plus entendre en Israël sa grande et majestueuse voix.

Ces difficultés qui, nous le répétons, ne sont pas empruntées au rationalisme, mais à la théologie elle-même, ces difficultés, plus que toutes les autres, ont vivement impressionné

Digitized by Google

les docteurs qui s'attribuent le monopole de l'orthodoxie : ils ont essayé d'y répondre, mais sans aucun succès; elles restent debout et tout comme celles qui résultent de l'étude du texte hébraïque et de la comparaison des dates, à elles seules, elles suffisent à démontrer que le livre de Jonas ne peut être regardé comme un récit historique. Il faut donc choisir : ou bien on sacrifiera le livre, ou bien on sacrifiera Jonas. C'est à cette dernière extrémité qu'on se résout; comme les marins, on jette le prophète à la mer ; mais on ne réussit pas, moins heureux que les matelots, à sauver le navire. Le récit biblique reste en butte à toutes les railleries de l'incrédulité comme à toutes les objections de la critique sérieuse.

II

Après avoir, par l'évidence des preuves, renoncé à l'hypothèse d'un récit historique, il ne nous reste plus que celle d'une allégorie, d'une *fable morale*. Rien, dans un mot pareil, appliqué à certaines pages de la Bible, ne peut choquer la foi la plus scrupuleuse, nous le montrerons; rien, surtout dans une telle supposition, ne peut diminuer la grande autorité du Livre par excellence, auquel les siècles à venir, comme ceux du passé, conserveront une vénération de plus en plus grande, à mesure qu'il sera mieux compris. Ce n'est pas d'aujourd'hui, en effet, que date cette idée et qu'a été donnée cette explication ; de très bons esprits, dont on ne peut contester ni la modération, ni la piété, ni la compétence, l'ont admise sans qu'il en soit résulté aucun inconvénient, et il n'y a à s'y ranger que des avantages.

Mais avant d'entrer dans cet examen nouveau, qu'il nous soit permis de signaler ici une curieuse interprétation qui, tout en n'ayant pas une valeur décisive, n'est pourtant pas moins importante pour notre sujet. Personne n'ignore qu'il est question dans les Évangiles de saint Mathieu et de saint Luc, du *signe* de Jonas, *signum Jonæ*, dont la tradition orthodoxe a fait la figure d'un des mystères fondamentaux

Digitized by Google

du Christianisme : nous allons mettre le récit des deux apôtres parallèlement sous les yeux de nos lecteurs [1].

SAINT MATHIEU, CH. XII, V. 38.	SAINT LUC, CH. XI, V. 29.
38 Quelques Scribes et Pharisiens vinrent dire à Jésus : Maître, nous voudrions bien voir de toi quelque signe.	
39 Il leur répondit : Cette génération méchante et adultère demande un signe, il ne lui en sera pas donné d'autre que celui du prophète Jonas.	29 Comme le peuple s'amassait en foule, Jésus se mit à dire : Cette génération est méchante; elle demande un signe et il ne lui en sera point donné d'autre que celui du prophète Jonas.
40 *Comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre du cétacé — in ventre ceti — ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre.*	30 *Car comme Jonas fut un signe pour les Ninivites, ainsi le Fils de l'homme en sera un aussi pour les hommes de cette génération.*
41 Les hommes de Ninive s'élèveront au jour du jugement contre cette génération et la condamneront, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas, *et cependant il y a ici plus que Jonas.*	32 Les hommes de Ninive s'élèveront au jour, etc. . . . . . *et cependant il y a ici plus que Jonas.*

Pour quiconque lit ces textes sans parti pris, pour qui, surtout, est habitué aux procédés d'interprétation de l'Écriture, employés par les anciens docteurs du Talmud, il est évident qu'il y a ici deux documents distincts et deux tendances opposées. D'une part, c'est la parole austère, solennelle, magistrale de Jésus [2]; de l'autre, ce sont des commentaires, et en quelque sorte des notes marginales écrites par un disciple [3]; d'une part, c'est l'annonce d'un événement surnaturel [4] qui viendra, dans un temps ultérieur, confirmer rétroactivement une doctrine prêchée; de l'autre, c'est, con-

[1] Voir les Évangiles de Gustave d'Eichthal. 2 vol. Annexes, p. 215.

[2] Les versets 39 et 29, 41 et 32, moins les derniers mots.

[3] Les versets 40 et 30, ainsi que l'incise finale des versets 41 et 32.

[4] Le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre.

Digitized by Google

formément à la grande et lumineuse tradition du *Pentateuque*, le refus catégorique d'appuyer, par un miracle, l'enseignement de la vérité[1]; d'une part, enfin, c'est le fait de Jonas, ne figurant celui de Jésus que dans le sens matériel, c'est à dire, le séjour dans le poisson symbolisant, assez inexactement d'ailleurs, le séjour dans le tombeau[2]; de l'autre, c'est la mise en relief de l'action morale du prophète ancien et du prophète nouveau, et la conversion des Ninivites servant de figure à celle du monde païen[3]. Si même on n'admet pas l'existence de deux documents distincts, on est obligé, néanmoins, d'accepter les deux tendances opposées et d'en conclure que, à l'époque de la rédaction des Évangiles, on discutait le fait de Jonas, qu'on était, parmi les premiers chrétiens, divisé sur son interprétation, et que, pour quelques uns, il devait être entendu dans un sens tout symbolique et moral.

Nous n'en pouvons pas douter, d'ailleurs. Saint Augustin rapporte que, de son temps, on regardait, chez les païens, l'histoire de Jonas *comme une fable*, et il ne nous dit pas du tout qu'elle fut l'objet de leurs railleries; c'était aussi, paraît-il, l'opinion de l'illustre chef de l'école néoplatonicienne, de Porphyre, qui n'y mettait pas la moindre intention mauvaise; de Porphyre « qui, dit l'abbé Bergier, n'était ni un « petit esprit, ni un ignorant, et qui était plus à portée qu'au- « jourd'hui de savoir la vérité sur les principes fondamen- « taux du Christianisme[4] ». N'était-il donc pas aussi, à l'égard de Jonas, plus près de la vérité, que nos modernes orthodoxes? Au moyen âge, certains rabbins d'une haute autorité ont vu dans l'histoire de ce prophète le récit d'une vision. Abraham Ibn-Ezra le laisse entendre avec certaines

[1] Les versets 39 de saint Mathieu et 29 de saint Luc. Voir, au sujet de l'importance doctrinale du miracle, mon *Discours sur le décalogue*.

[2] D'après saint Mathieu, saint Marc et saint Luc, Jésus, mort le vendredi à trois heures, enseveli le soir et déjà ressuscité le matin du dimanche, n'est guère resté que deux nuits et un peu plus d'un jour dans la terre. Voir d'Eichthal, 1er vol., p. 215.

[3] Les versets 41 de saint Mathieu, 30 et 32 de saint Luc.

[4] *Diction. de théologie*, article *Porphyriens*.

Digitized by Google

précautions ; Quimchi, au contraire, nous dit assez clairement et non pas sans un remarquable accord avec l'Évangile, que « ce livre a été écrit pour servir de morale aux Israélites, par « le spectacle d'un peuple idolâtre, faisant pénitence aux pre- « mières paroles d'un prophète, tandis qu'eux, repris chaque « jour par les messagers de Dieu, ne se corrigent pas[1]. »

Quant à Maïmonides[2], l'aigle de la Synagogue, le grand docteur qu'Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin citaient avec tant de respect, il garde le silence sur Jonas ; mais nous avons, sur les prophètes en général, ses théories, qui vont nous aider à montrer que l'hypothèse d'une parabole est la seule admissible, et que la véritable place à donner à notre livre, c'est dans la poésie didactique des Hébreux.

D'après Maïmonides, dans son grand ouvrage : *le Guide des Égarés*[3], « il est indubitablement clair et manifeste que « les prophètes, le plus souvent, prophétisent par des para- « boles », et à l'appui de son opinion, il cite certains passages de l'Écriture, sur lesquels devait plus tard s'exercer l'humeur railleuse de Voltaire et de son école. Ainsi, le mariage d'Osée avec une femme de mauvaise vie, et les noms significatifs donnés à ses enfants[4] ; la marche d'Isaïe dépouillé de ses vêtements et de ses chaussures[5] ; les douleurs que supporte Ézéchiel, couché pendant de longues périodes sur la brique et nourri de pain indigeste et mal cuit[6], bien d'autres circonstances encore, qu'il serait superflu d'énumérer, ne sont, d'après le grand docteur, que des visions et des paraboles. Il suffit de les lire, en effet, pour comprendre que ce sont de vifs reproches adressés aux Hébreux au sujet de leur idolâtrie et de leur immoralité et l'annonce symbolique du siége de Jérusalem et des misères de la captivité. « Loin de Dieu, « dit Maïmonides, de rendre ses prophètes une risée pour les

[1] Voir les notes de la Bible de S. Cahen. Tome XII, *Jonas*.

[2] Voir sur Maïmonides mon *Hist. abrégée des Juifs et de leurs croyances*.

[3] 2e partie, ch. 47. Nous renvoyons à la grande traduction de Munk, l'illustre orientaliste.

[4] Osée, I, 2.

[5] Isaïe, XX, 3.

[6] Ezéchiel, ch. 4.

Digitized by Google

« sots et un objet de plaisanterie, et de leur ordonner de faire « des actes de démence [1]; seul, le vulgaire s'imagine que ces « actions, ces déplacements, ces questions et ces réponses, « ont eu lieu dans l'état de la perception des sens [2]. *Il n'y a « que les hommes faibles en raisonnement qui croient que, « dans tous ces passages, le prophète raconte qu'il lui avait été « réellement ordonné de faire telle chose, et qu'il l'a faite* [3]. »

Il est impossible d'être plus catégorique. Mais Maïmonides ne se contente pas de regarder comme « des visions et des paraboles » quelques passages isolés de l'Écriture; il y a un livre tout entier, celui de Job, qui, d'après lui, n'est pas autre chose. Certains docteurs du Talmud avaient déjà déclaré que Job n'a jamais existé et que ce n'est là qu'une allégorie [4]. Maïmonides trouve cette histoire « étrange, étonnante »; elle jette les lecteurs dans la perplexité. « Est-il pos- « sible qu'un homme vertueux soit frappé, sans l'avoir mérité, « coup sur coup, des plus grands malheurs dans sa fortune, « ses enfants et sa personne? » Il fait enfin remarquer la gradation avec laquelle ces calamités sont présentées [5].

Eh bien, toutes ces raisons données par le plus grand docteur du Judaïsme, en ce qui concerne Osée, Isaïe, Ézéchiel et Job, toutes ces raisons « qui ne sont rien moins que méprisables, » comme le dit un auteur catholique d'une orthodoxie non contestée, l'abbé de Guénée, trop peu lu et dont la trace est presque perdue par ses coreligionnaires, toutes ces raisons ne sont-elles pas valables pour le livre de Jonas? N'y a-t-il pas, à le prendre à la lettre, un sujet de risée et de déplorables plaisanteries, et n'est-on pas forcé, quelque vénération que l'on éprouve pour l'Écriture sainte, de trouver ce récit bien plus étonnant et bien plus étrange que l'histoire de Job? C'est évident; et, tout en restant sur le terrain de

[1] *Guide*, 2e partie, ch. 46, p. 352.

[2] *Guide*, 2e partie, ch. 46, p. 351, c'est à dire « que ce sont des faits réels. » (Note de Munk.)

[3] *Guide*, 2e partie, ch. 46, p. 353.

[4] Baba Bathra, 15. A.

[5] *Guide*, 3e partie, ch. 22, p. 159 et suivantes.

Digitized by Google

l'orthodoxie, on a bien légitimement le droit de dire avec Maïmonides, avec Guénée et « *un grand nombre de savants in-* « *terprètes et d'habiles commentateurs, que ces ordres ne* « *furent ni réellement donnés par le Seigneur, ni exécutés* « *par le prophète... que ce n'étaient que des paraboles con-* « *formes au style et aux usages de ces temps anciens* [1]. »

Que d'exemples analogues ou presque tout à fait semblables nous offre en effet la Bible? Sans parler de la fable de Jotham[2], *Les arbres qui demandent un roi*, si instructive aux peuples qui se lassent, comme les grenouilles, de l'état démocratique; sans parler de celle de Nathan[3], *La brebis du pauvre*, si justement sévère à l'endroit des princes immoraux; sans parler enfin des nombreuses paraboles de l'Évangile où il n'est pas même possible de douter, il y en a d'autres encore dans l'Ancien Testament où on ne peut pas se tromper davantage, bien que là aussi, comme dans le livre de Jonas, Dieu intervienne en personne et que le prophète joue un rôle actif. Nous n'en indiquerons que quelques unes qui suffiront à convaincre les esprits sans prévention. Ainsi, qu'on lise, dans Ézéchiel, l'ingénieuse prédiction des *Branches réunies*[4], bien mieux réalisée de nos jours, hélas! par les dynasties que par les peuples, et la solennelle prophétie de *la Résurrection d'Israël*[5], si consolante aux nations tombées et qu'on a tort de croire pour jamais descendues au sépulcre; qu'on lise aussi, dans Zacharie, la vision du *Chandelier d'or et des deux oliviers*, apparus au grand pontife Josué, pour lui indiquer, *que ce n'est ni par la force, ni par la puissance matérielle, mais par l'esprit du Seigneur*, c'est à dire par l'esprit de persuasion, que le prêtre, apôtre de lumière et de paix, doit conduire les hommes[6], et l'on ne pourra, après avoir étudié le livre de Jonas, « se trouver

[1] Guénée. *Lettres de quelques juifs*, 2e vol. p. 214.
[2] Juges IX, 8.
[3] Samuel II, ch. 12.
[4] Ezéchiel XXXVII.
[5] Id. id.
[6] Zacharie, ch. 4.

Digitized by Google

gravement blessé dans ses croyances religieuses de l'entendre appeler *une fable*[1]. » Comme dans les paraboles que nous venons d'indiquer, on trouvera un art, une habileté remarquables dans toute la conduite du récit, depuis le tableau de la tempête avec le contraste saisissant entre les matelots païens qui prient et le prophète juif qui dort, jusqu'à l'admirable scène de l'arbre qui termine l'œuvre par un trait si heureux et si grandiose, et on n'hésitera pas à reconnaître que ce n'est qu'une conception poétique.

La Bible, il est vrai, ne nous le dit pas en toutes lettres ; mais elle ne nous dit pas davantage que ce soit une histoire et, on l'avouera, formuler une telle objection, c'est faire à l'écrivain sacré une assez grave offense : c'est prétendre son tableau bien imparfait et bien peu ressemblant et l'obliger, en quelque sorte, comme les premiers peintres dont parle Elien, à indiquer au dessous si c'est une vérité de fait ou une vérité d'enseignement, une histoire ou une allégorie. L'Écriture sainte « *a-t-elle donc besoin de répéter à chaque détail de la parabole, qu'il a eu lieu dans la vision prophétique*[2]? »

Mais, cependant, considérer le livre de Jonas comme une fable, n'est-ce pas déchirer une des plus belles pages de l'Écriture et enlever à l'inspiration une de ses plus grandes manifestations ? En aucune manière. On l'a vu ; nous avons, sans hésitation, reconnu que, en se plaçant sur le terrain du surnaturel, il est puéril de reprocher à notre récit ses nombreuses étrangetés ; de même, si on l'accepte pour ce qu'il est, pour une parabole, on voit disparaître aussi, mais bien plus heureusement, toutes les singularités, toutes les invraisemblances. Qu'importe que Jonas ait fui devant l'Éternel, qu'il ait été avalé par un squale ou par un cétacé, et qu'il ait séjourné trois fois vingt-quatre heures dans les flancs du monstre au fond des flots ; toutes ces circonstances sont d'un intérêt éminemment secondaire. Ce n'est que le cadre du

[1] Lettre de MM. Henri et Gilbert au secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de Belgique.

[2] *Guide des Égarés*, 2e partie, ch. 46.

Digitized by Google

tableau, cadre d'une valeur contestable qui pourrait changer sans que le tableau perdît rien de son prix ; ce n'est que le manteau de la fable sous lequel la vérité se cache, manteau qui a pu vieillir, mais sans rien enlever à la vérité de son admirable grandeur et de son éternelle jeunesse.

III

Nous avons terminé cette trop longue étude ; nous avons démontré, croyons-nous, « que le livre de Jonas est incom-« préhensible, quand on le considère comme une histoire ; « qu'il est, au contraire, très sensé et très instructif, lorsqu'on « y voit une parabole sur le devoir et la mission des pro-« phètes[1] », et en supposant que nous n'ayons pas réussi dans notre preuve, il restera encore, entre deux hypothèses, à voir s'il n'est pas bien moins avantageux de se décider pour celle du miracle que pour celle de l'allégorie, qu'ont adoptée et des savants d'autant de mérite que de modération, et des théologiens remplis pour l'Écriture de la plus filiale vénération[2]. Nous avons terminé notre étude, mais nous ne pouvons ne pas faire remarquer que, du livre de Jonas, il ressort une haute moralité qui ne s'adresse pas seulement aux temps reculés pour lesquels il a été écrit, mais aussi à notre époque si féconde, hélas ! en prétentions exclusives de tout genre.

Lors de la rédaction de Jonas, c'est à dire, vers le siècle d'Alexandre le Grand, il y avait en Judée des hommes aux idées étroites qui croyaient qu'en dehors d'Israël il n'y avait ni vérité ni vertu ; ils se rencontraient même parmi les orateurs religieux, parmi les guides spirituels des consciences. Pour eux, Israël était le seul peuple de Dieu, et les autres races, rejetées par la Providence, n'avaient pas leur

[1] Rapport au consistoire central des Israélites de France, par S. Munk. *Archives israélites*, 1844, p. 654.

[2] Herder, *Lettres sur l'étude de la théologie*, tome I, 9e lettre. Jahn, *Introductio in libros sacros*, § 126-128. Eichhorn, *Einleitung ins Alt Testam.* III, 573. Cahen, *Notes sur la Bible*, tome XII. *Jonas*. S. Munk, *Palestine*, p. 450.

Digitized by Google

part au banquet universel de la vie morale. Ce n'était pas là pourtant le véritable esprit de la Bible : le chef de la race juive, Abraham, s'était annoncé comme la bénédiction de toutes les familles humaines[1]. Moïse adorait en Dieu le créateur, le juge de toute la terre et le souverain de tous les esprits[2]. David ouvre l'accès de la montagne sainte à quiconque a le cœur pur et les mains innocentes[3]; Joël annonce la diffusion de l'inspiration divine sur tous les êtres humains sans distinction de sexe, de race, ni de rang[4]; et que d'autres grands principes oubliés! Il fallait donc lever hautement la doctrine biblique en face de ceux qui la méconnaissaient si étrangement et leur donner cette solennelle leçon de la piété des païens et de la miséricorde universelle de Dieu.

Sommes-nous donc aujourd'hui meilleurs que les intolérants d'autrefois? N'avons-nous pas encore des églises exclusives, des églises qui s'attribuent le monopole absolu de la vérité et du salut? Des ministres de la religion, de nos jours encore, ne condamnent-ils pas à périr la société moderne et à disparaître les plus glorieuses conquêtes spirituelles de la civilisation? Oublieux ceux-ci et celles-là de la véritable tradition biblique, n'ont-ils pas besoin aussi qu'une grande leçon leur soit donnée? A ces Jonas modernes, il faut rappeler Celui qui nous a tous créés, sans distinction de couleur, de nationalité ou de culte, Celui qui est notre père commun, abstraction faite des dogmes étroits et des frontières capricieuses, Celui auquel, « du levant au couchant, sont apportées des prières et des offrandes pures[5] », Celui enfin qui n'est pas un Dieu de colère et d'anathèmes, mais une Divinité de mansuétude et d'amour.

E.-A. Astruc,
Grand rabbin de Belgique.

[1] Genèse, XII, 3.
[2] Genèse, XVIII, 25. Nombres, XVI, 22; XXVII, 16.
[3] Psaume XV.
[4] Joël, III.
[5] Malachie, I, 11; II. 10.

Digitized by Google

UNE ASCENSION AU PIC DE TÉNÉRIFFE.

III

Ténériffe mesure vingt-huit milles de long sur quarante-cinq de large, soit un circuit d'environ cinquante lieues. On ne saurait mieux comparer la forme de cette île qu'à un jambon, dont le manche serait représenté par le long promontoire d'Anaga. En relief, elle offre le profil de trois cônes tronqués, reposant successivement, le premier sur la surface de l'océan, le second — qui constitue le Pic proprement dit — sur la troncature du premier, et le troisième — qui forme le piton terminal — sur la troncature du second.

Du rivage, le sol s'élève partout en une pente régulière et plus ou moins rapide jusqu'à une hauteur d'environ trois mille mètres. Ici, l'ascension est brusquement interrompue par un gouffre circulaire qui occupe tout le centre de l'île. C'est la *Caldera,* vraie « chaudière » naturelle, large de neuf kilomètres sur douze, et profonde de six à huit cents mètres. Du fond de ce cirque surgit le second cône, ou Pic du Teyde, qui atteint 1376 mètres au dessus de la Caldera et 3718 au dessus de la mer. Le Teyde se subdivise lui-même en deux tronçons bien distincts. Le premier, qui est de beaucoup le plus massif, se termine par un cratère comblé qui porte le nom ironique de *Rambletta,* la petite promenade. Le second

Digitized by Google

qui, de loin, est à peine reconnaissable, repose sur la plateforme de la Rambletta et renferme à sa cime un troisième cratère, encore aujourd'hui à l'état de solfatare active.

Orotava, située à deux mille pieds d'altitude, sous une des brèches qui donnent accès dans la Caldera, est généralement choisie comme point de départ par les voyageurs qui se proposent de gravir le Pic.

Ma première préoccupation, en arrivant de Santa-Cruz, fut de recueillir des renseignements sur l'ascension. Mais tous les indigènes à qui je m'adressai commencèrent par me rire au nez, jurant leurs grands dieux qu'on ne pouvait accomplir cette expédition avant le plein été. J'avais pourtant lu qu'Humboldt avait atteint la cime un quinze d'avril, et je finis par apprendre d'un Suisse, jardinier en chef au jardin botanique d'Orotava, qu'il y était monté vers le milieu du même mois :

« Nous souffrîmes beaucoup du froid, me raconta-t-il, mais ce fut là le seul désagrément que nous opposa la saison. Tous ces insulaires sont des frileux, qui tremblent de froid rien qu'à voir la neige au sommet de leur Pic. Il est fâcheux que vous ne vous trouviez pas ici deux ou trois mois plus tard ; mais enfin, puisque vous y êtes, et que vous ne pouvez y rester jusqu'à la belle saison, je vous conseille de risquer l'aventure, si seulement vous avez de bonnes jambes et de bons poumons. Je me charge même de vous trouver des guides. Toutefois, il vous faudra attendre que le *nuage* s'en aille. »

Le « nuage » en question est une sorte de brouillard local qui, s'enroulant en écharpe sur les flancs des hauteurs centrales, dérobe la vue de la cime à la lisière inférieure de l'île. Cette nuée, due sans doute à l'attraction que le Pic exerce sur toutes les vapeurs des régions avoisinantes, varie dans son épaisseur et dans son altitude, suivant la direction des vents et l'état de l'atmosphère. Tantôt elle s'étend jusqu'au dessous d'Orotava, tantôt elle se concentre pendant des semaines sur les rebords du cirque central, tantôt elle se dissipe brusquement comme un rideau qui se déchire dans une apothéose de féerie.

Digitized by Google

Chaque matin, mon premier regard était pour le Teyde. Souvent, à l'aube, le Pic se montrait dans une splendeur radieuse; à peine l'eût-on jugé à quelques kilomètres de distance, tant ses contours neigeux, teints en rose par le soleil levant, se découpaient avec netteté sur l'azur velouté du ciel. Mais, à mesure que la matinée s'avançait, il reprenait peu à peu ses voiles de brumes, jusqu'à la tombée de la nuit, où, parfois, sa silhouette reparaissait vaguement éclairée par les reflets bleuâtres de la lune.

J'attendis ainsi pendant une dizaine de jours, que j'utilisai pour explorer les environs d'Orotava. Je n'irai pas décrire tous les arbres, tous les fruits, toutes les fleurs qui embaument, rafraîchissent et décorent cette délicieuse vallée. Autant vaudrait citer tout un dictionnaire de botanique. C'est, en effet, un trait remarquable des Canaries, que la végétation s'y distingue par la variété autant que par la luxuriance. On peut dire que, outre *une centaine d'espèces indigènes*, l'archipel est le rendez-vous des flores spéciales aux trois continents voisins d'Europe, d'Afrique et d'Amérique. Les botanistes ont établi dans l'île trois zones de végétation. La plus élevée, qui s'étend de 1,600 mètres à la cime du Pic, ne renferme que des plantes alpines et des forêts de conifères. La zone intermédiaire, caractérisée par les lauriers, descend jusqu'à 800 mètres au sud et 500 mètres au nord; on y trouve des géraniums, des chênes, des châtaigniers et des forêts de bruyères arborescentes. Enfin, la zone inférieure se distingue par une richesse de productions, qui défie toute tentative de description sommaire. C'est là que la violette fleurit à l'ombre du palmier et du poivrier, que des avenues de platanes s'entremêlent à des pousses de magnolias, larges comme nos plus beaux marronniers; que les bananiers forment des taillis jusque dans les enclos des paysans, que de magnifiques rosiers croissent à l'ombre d'orangers toujours en fleurs, enfin que les pommes de terre et d'autres légumes de nos jardins se cultivent entre des haies d'aloës, pour s'expédier, comme primeurs, dès le mois de

Digitized by Google

mars, sur les marchés de la Grande-Bretagne et des États-Unis.

Mais la perle de la vallée, c'est le jardin botanique ou plutôt le jardin d'acclimatation que le marquis de Villanueva fonda vers la fin du siècle dernier, à mi-chemin entre Orotava et Puerto. Malgré les soins intelligents du jardinier suisse que j'ai cité plus haut, l'entretien de cet établissement laisse actuellement beaucoup à désirer, et l'on ne peut s'en étonner, pour peu que l'on connaisse l'insouciance des autorités gouvernementales, ainsi que des insulaires eux-mêmes. Eh bien! dans l'état d'abandon où il se trouve, ce jardin suffit encore pour donner l'idée des merveilles que peut susciter la main de l'homme, quand elle s'applique à féconder et à diriger les ressources d'une pareille nature. Comment dépeindre la sensation de l'étranger qui pénètre pour la première fois parmi ces plantes inconnues, de forme bizarre et d'envergure démesurée, au sein d'une atmosphère embaumée par les fleurs les plus suaves et les plus brillantes, dans un calme que trouble seul le chant des merles et des serins sauvages [1], pendant qu'au dehors le soleil inonde la campagne de chaleur et de lumière. Instinctivement, les réminiscences de nos serres chaudes nous font lever la tête pour chercher, à travers ce feuillage exotique, la gigantesque cage de verre qui nous semble devoir abriter l'éclosion de ces magnificences tropicales! Oui, c'est bien ici ces îles fortunées où les anciens avaient placé la demeure des bienheureux; ces Champs-Élysées, où, comme dit le vieil Homère, « on ne sent plus les rigueurs de l'hiver, on

[1] Rappelons, entre parenthèse, que le « canari » est gris dans son pays d'origine; c'est l'état de domesticité ou peut-être le changement de climat qui lui donne en Europe sa belle teinte jaune paille. Je me suis laissé conter l'histoire d'un marin hambourgeois, qui, voulant rapporter à sa jeune femme un canari authentique, acheta chez un oiseleur de Santa-Cruz le plus brillant de ses échantillons; mais à peine le petit chanteur fut-il entre les mains de sa nouvelle maîtresse que celle-ci le reconnut pour un de ses anciens favoris, emporté, deux années auparavant, vers l'Amérique du Sud, par un émigrant de la famille, et probablement échappé du navire pendant la relâche à Ténériffe.

Digitized by Google

respire un air toujours pur, rafraîchi par les brises de l'Océan! »

Il est surprenant que des étrangers, notamment des Anglais, n'aient pas encore fondé ici une résidence d'hiver pour les fugitifs de nos cieux embrumés, car le climat, presque aussi égal qu'à Madère, y est plus serein et plus sec. Non seulement presque toutes les espèces végétales de nos climats tempérés peuvent s'acclimater et se développer dans les Canaries, mais encore elles ne tardent pas à s'y transformer en *evergreens*. Ainsi les feuilles du platane et du châtaignier continuent bien à se dessécher pendant l'hiver, mais elles n'ont pas encore quitté leurs branches que déjà elles sont remplacées par des pousses nouvelles. Un fait plus curieux encore, c'est que certains arbres d'Australie, transplantés à Ténériffe, y restent fidèles à leur habitude australe de fleurir pendant l'hiver et de dormir pendant l'été de leur nouvel hémisphère [1].

Cependant, j'avais épuisé les excursions que m'offraient les environs immédiats d'Orotava. J'avais escaladé les contre-forts de Tigayga, qui surplombent la vallée à trois mille pieds de hauteur, exploré le *barranco fundo*, sorte d'énorme gouttière qui du cirque central se dirige tortueusement vers la mer, en s'approfondissant presque sans s'élargir. J'étais descendu au parc de la *Rambla*, charmante petite oasis de verdure et de fleurs, dissimulée sous les rochers de la côte, et j'étais monté à la source de l'Agua Garcia, parmi les bruyères arborescentes, dont les fleurs argentées, s'estompant à travers la brume des hautes régions, rappelaient ces grappes de givres suspendues par les brouillards de novembre aux taillis de nos forêts. Comme l'éclaircie se faisait toujours attendre, je résolus de transporter le centre de mes explorations au bourg d'Icod-los-Vinos, dans la première vallée qui rayonne vers la mer à l'ouest d'Orotava.

[1] La moyenne de la température y a été trouvée de 19°4 centigr. en décembre, de 19°4 en janvier, de 18°5 en février, qui est le mois le plus froid, et de 24°4 en août, qui est le mois le plus chaud; il est rare que la température varie de plus de 4° à 5° dans les 24 heures.

Digitized by Google

Le val d'Icod, moins connu que le val d'Orotava, mériterait pourtant de figurer aux mêmes titres dans le jardin des Hespérides. Si, en effet, la vallée d'Icod est moins étendue, elle est plus encaissée, et elle possède l'avantage de se terminer contre la base même du Pic, au lieu de déboucher, comme le bassin d'Orotava, sur le rebord du plateau intermédiaire. N'étaient les palmiers et les dragonniers qui accentuent le caractère tropical de la végétation, on pourrait s'y croire dans quelque frais vallon de la Suisse ou de la Norvége, d'autant plus qu'au dessous du bourg une cascade tombe en écumant sur un lit de fougères et qu'au sommet de la vallée une épaisse forêt de pins se dessine sur le fond neigeux du Pic. Toutefois, la principale curiosité d'Icod, c'est sa caverne, sorte de boyau à pente douce qui s'ouvre dans la lave et qui se poursuit à plus d'un kilomètre dans la direction de la mer. Cette espèce d'aqueduc naturel paraît remonter à l'époque même des éruptions, quand les portions les plus visqueuses des coulées volcaniques, se détachant des masses environnantes, continuèrent à descendre vers le rivage entre des parois déjà solidifiées. Il est probable que la caverne d'Icod a servi tour à tour de retraite aux animaux sauvages et de sépulture aux anciens habitants, s'il faut en juger par la nature et l'abondance des ossements qu'on y trouve encore aujourd'hui disséminés avec des objets de l'industrie Guanche. L'élévation de la galerie où je m'enfonçai en compagnie de deux guides me fit trouver la marche assez facile, bien que le sol fût parfois humide et presque toujours rugueux. Au bout d'une demi-heure, une faible clarté, livide comme un clair de lune, fit pâlir la lueur de nos torches, en même temps que de sourds mugissements interrompaient le profond silence de cette catacombe. Rampant sous la voûte qui se rapprochait du sol, je parvins bientôt à une étroite ouverture, d'où mes yeux, éblouis par un soleil ardent, plongeaient, à plusieurs cents pieds de profondeur, sur des falaises ruisselantes d'écume.

Digitized by Google

IV

D'Icod, j'aurais voulu visiter la ville détruite de Garachico et le gros mamelon volcanique de Buenavista. Mais, le 5 avril, la brise, qui venait de sauter au nord-est, dissipa enfin le nuage qui planait sur mes projets, et, pendant toute cette journée, comme pendant la suivante, le Pic se dressa sans voiles. Aussi, dès le troisième jour, tout en abandonnant à regret la charmante vallée et l'excellente *fonda* d'Icod, m'empressai-je de regagner Orotava pour donner suite à mes plans d'ascension. Le 6 fut consacré à des préparatifs de toute nature et, enfin, le 7, à six heures du matin, je gravissais à cheval les premières croupes qui dominent la ville.

J'avais eu la chance de trouver la veille à l'auberge un savant professeur de Munich, qui, débarqué depuis peu pour faire l'ascension du Pic, avait saisi avec empressement cette occasion de se joindre à une caravane tout organisée. Nous avions avec nous, sans compter nos propres montures, deux mulets pour les provisions, ainsi que deux *arrieros* et deux guides qui devaient nous accompagner à pied.

A peine eûmes-nous dépassé les dernières maisons de la ville, que nous entrâmes dans la région des céréales. Je fus vivement frappé par l'aspect sordide des cabanes qui y succèdent aux blanches maisonnettes du littoral ; ce contraste fait sentir quelle devait être la condition des cultivateurs insulaires avant l'introduction de la cochenille et, par suite, quelle heureuse influence cette innovation a dû exercer sur les populations de la zone inférieure.

Continuant à nous élever entre les dernières haies d'aloës et les premiers bouquets de châtaigniers, nous ne tardâmes pas à gagner les taillis de bruyères arborescentes qui ombragent le Monte-Verde. Ces plantes, qui atteignent ici des dimensions extraordinaires, forment avec les lauriers, les châtaigners et les pins des Canaries une vraie ceinture de forêts sur tout le pourtour extérieur de la Caldera. C'est

Digitized by Google

là que s'arrête, sur le versant septentrional de l'île, la région habitée. Déjà, au lieu de paysannes descendant par bandes vers le marché d'Orotava, leurs souliers pêle-mêle avec leurs provisions dans le panier qui orne leur tête, nous ne croisions plus que quelques rares bûcherons, poussant devant eux un mulet chargé de bois mort, et — malheureusement aussi pour l'avenir de l'île — de bois vert. Bientôt les fourrés s'éclaircirent, la végétation se raréfia et nous débouchâmes en plein *malpays*. Les malpays des Canaries, comme les *sciaras* de la Sicile et les *cheires* de l'Auvergne, sont d'anciens courants de lave, que leur extrême rugosité rend impropres à la culture et pénibles à la marche. A voir cette croûte brisée et réajustée comme la surface d'une rivière prise pendant une débâcle, ces dalles anguleuses, irrégulièrement semées en blocs erratiques, ces crêtes déchiquetées encore frangées d'écume, comme des vagues en courroux, ces pics, couleur de rouille, se dressant, çà et là, pareils aux aiguilles d'un glacier en marche, on se serait cru devant un lac de métal fondu, brusquement figé au fort d'une tempête. Pendant près de trois longues heures, nous remontâmes péniblement ce fleuve fantastique, et je commençai à m'apercevoir que rien n'est fatigant comme l'uniformité dans la bizarrerie, quand enfin nous arrivâmes sur le seuil de la *Portilla,* large brèche par où le courant s'est épanché de la Caldera dans la plaine et par où nous allions pénétrer de la plaine dans la Caldera.

Dès que nous eûmes traversé la Portilla, nous vîmes s'arrondir autour de nous un cirque immense, aux parois circulaires et abruptes, me rappelant, par l'âpreté de leurs formes et la crudité de leurs tons, les flancs pelés et rougeâtres des Monts Aurès, sur la lisière septentrionale du Sahara algérien. Au centre, se dressait, dans toute sa solitaire grandeur, l'imposante pyramide du Teyde, flanquée de ses deux acolytes, le Chahorra et la Montaña Blanca, cônes parasites qui se greffent sur les premières pentes de l'énorme volcan.

Le fond de la Caldera est recouvert de *rapilli* jaunâtres,

Digitized by Google

qui, tassés en plateau ondulant, s'écrasent sous le pied avec le bruit caractéristique des scories. Partout où cet immense tapis de débris ponceux laisse entrevoir les pointes déchirées et les masses sombres des laves sous-jacentes, on croirait découvrir des écueils disséminés sur une plage de sable à l'heure de la marée basse. La seule végétation qui tranche sur l'aridité de cet amphithéâtre rocailleux, se compose de *retamas,* sorte de genêts arborescents qu'on rencontre également par touffes isolées dans les déserts pierreux de l'Afrique septentrionale.

Après avoir franchi, presque de plain pied, cinq ou six kilomètres de ce plateau, nous commençâmes à nous élever par un petit ravin qui séparait la Montaña Blanca du cône central, puis, tournant à droite, nous nous mîmes résolûment à gravir les premières déclivités du Pic. Ici encore, on ne foule que des ponces triturées, de nuances claires, vigoureusement relevées par les teintes sombres et résineuses des coulées qui rayonnent vers la base de la montagne, en étroits talus rectilignes. C'est ici que nous rencontrâmes les premières flaques de neige, contrastant avec quelques blocs épars d'obsidienne iridescente. Enfin, vers quatre heures de l'après-midi, nos guides nous avertirent que nous étions arrivés à *l'Estancia de los Ingleses*. C'était là que nous devions passer la nuit.

C'est une coïncidence fort bizarre à première vue, mais assez explicable par les habitudes aventureuses de la race britannique, que, sur le Pic de Ténériffe, comme sur le cône de l'Etna, le gîte habituel des ascensionnistes se nomme la cabane des Anglais (*Estancia de los Ingleses — Casa degli Inglesi*). Toutefois — malheureusement pour nous — ce rapprochement n'existe que dans l'expression. En vain, nous cherchâmes autour de nous quelque apparence d'une cabane, d'une hutte, d'un abri quelconque, voire d'une caverne transformée en refuge... Deux pointes de roc, tout au plus bonnes à protéger le voyageur contre le vent d'est — telle était toute l'*Estancia*. Triste gîte, il faut l'avouer, pour passer la nuit, à huit mille pieds d'altitude, sur une mon-

Digitized by Google

tagne exposée à tous les vents et encore toute parsemée de neiges!

Tant de touristes visitent Ténériffe et son Pic, que la construction du plus simple gourbi, aux approches de la cime, serait non seulement une œuvre charitable, mais encore une œuvre rémunératoire, si minime que fût la contribution réclamée aux voyageurs[1]. Mais allez donc espérer une pareille initiative des autorités locales ou même des insulaires les plus directement intéressés! Il faudrait qu'une association étrangère — l'*Alpine club*, par exemple, ou quelque grande société scientifique — fît elle-même le plan et les frais de l'entreprise. Certes, si jamais intervention de cette nature peut se justifier par l'importance des observations à recueillir, on doit reconnaître qu'il n'existe guère, à portée des savants européens, de localité plus intéressante, non seulement pour les études géologiques, mais encore pour les sciences météorologiques et astronomiques. En attendant, nous engagerons fortement les voyageurs, qui voudraient nous suivre, à se munir d'une petite tente. C'est ainsi que M. Piazzi Smith, le célèbre astronome-géologue, put passer avec sa femme plusieurs semaines dans l'intérieur de la Caldera.

Nos mules, promptement déchargées, furent laissées en liberté sous la surveillance des arrieros, pendant que nous aidions nos guides à construire une espèce de muraille, avec des blocs de lave entassés entre les deux rochers de la prétendue *Estancia;* puis, laissant cuire notre dîner à un large feu de *retamas,* nous escaladâmes une protubérance voisine pour jouir du soleil couchant.

Quel tableau sublime! Les derniers rayons frappaient obliquement les parois opposées du cirque, accentuant encore leurs teintes fauves et leurs formes rigides. A l'arrière-plan, une bande horizontale, d'un gris bleuâtre, séparait de l'ho-

[1] La *casa degli Inglesi* fut élevée vers 1811 par des officiers de l'expédition anglaise en Sicile. Elle est entretenue aujourd'hui par le docteur Gemellaro, de Nicolosi, qui en remet la clef aux voyageurs moyennant une légère rétribution volontaire.

Digitized by Google

rizon argenté la crête circulaire de la Caldera ; cette bande, c'était l'océan, déjà plongé dans l'ombre. L'abîme du grand cratère nageait encore dans une brume chaude et dorée ; mais déjà l'on pouvait y distinguer une grande ombre conique, qui envahissait rapidement les portions encore éclairées de l'enceinte. Pas une trace d'être humain, pas un vestige de la nature vivante, pas même le murmure des eaux distillées par la neige fondante, qui, au lieu de ruisseler sur les flancs de la montagne, se perdaient à travers les pores des terrains superficiels [1] ; ni son, ni mouvement, rien ne troublait ce désert de roc, aussi prodigieux par son étendue et par sa régularité, que par son aridité et par sa désolation. Nous aurions pu nous croire sur une de ces gigantesques aiguilles qui se dressent, glacées et immuables, au centre des cratères lunaires, depuis que le sol de notre satellite semble avoir absorbé l'air et l'eau, ces éléments constitutifs de toute vie et de toute chaleur.

V

Cependant, l'obscurité gagnait rapidement sur les flancs du Pic, et, à peine le soleil eut-il disparu que, saisis par l'ombre et par le froid, nous nous empressâmes de regagner le bivac. En ce moment, le thermomètre marquait 5° centig. Quand nous eûmes terminé notre frugal repas, il était déjà tombé à près de — 0°. Nous nous étendîmes en cercle, roulés dans nos couvertures, les pieds au brasier que nos guides ne cessèrent d'entretenir toute la nuit. Le froid resta néanmoins trop vif pour nous permettre de fermer l'œil, et ce fut avec un vrai soulagement, qu'un peu après deux heures du matin, nous vîmes nos guides faire les préparatifs du départ. Le jour ne devait se montrer que vers quatre heures ; l'obscurité était opaque, et les flammes du brasier qui jetaient par intervalles une lueur fantastique sur les alen-

[1] Au cœur de l'été, quand la neige a complètement disparu de la montagne, les voyageurs qui font l'ascension sont réduits à emporter avec eux l'eau nécessaire à la boisson de leurs montures.

Digitized by Google

tours de notre campement, ne faisaient que rendre les ténèbres plus profondes encore.

Aussi, n'était-ce pas une entreprise commode, par une telle nuit, que de chevaucher à l'aventure sur les pentes raides et pierreuses du Pic. Pour comble d'infortune, à peine notre petite caravane se fut-elle élevée de quelque cent mètres, qu'un vent furieux se mit à descendre la montagne, nous renversant presque de nos montures et raidissant nos doigts sur les brides.

C'est ici que, malgré nos préoccupations et nos souffrances, nous dûmes admirer l'agilité, la vigueur, le flair des petits chevaux canariotes. Ils grimpaient dans les ténèbres, comme de vrais chats, sur des pentes — nous allions dire sur des toitures — de presque 45 degrés, sans une erreur, sans une chute, sans un faux pas, sans une seconde d'hésitation ou même de tâtonnement. Nous finîmes par trouver une sorte de sentier en zig-zag, vraie gouttière taillée sur les flancs à pic d'un tuf désagrégé. Quand parfois l'arriero, qui marchait en tête, sortait de la piste, nos montures cessaient instantanément de le suivre, pour se maintenir dans le sentier; c'étaient elles qui guidaient les guides.

L'aurore apparut comme nous allions atteindre l'arête d'Altavista, où l'on doit quitter les chevaux. Un large ruban d'un orange clair se dessina peu à peu sur le fond opalin de l'orient; puis les rochers de la Caldera s'accentuèrent à nos pieds, en masses sombres et confuses, séparées de l'horizon par une bande grisâtre, que nous prîmes d'abord pour la ceinture de l'île ou même pour la surface de l'Océan. Mais, comme le jour grandissait rapidement, nous reconnûmes avec terreur que cette masse immobile était tout simplement une nappe de nuages, qui, formée à quelque mille pieds plus bas, allait nous intercepter toute la vue de l'archipel Il faut avouer que la déception était cruelle, après tant de peines et de fatigues! Mais nous étions trop avancés pour reculer, et, après une halte de quelques minutes, nous nous remîmes pédestrement en route avec les guides, laissant nos chevaux aux arrieros qui devaient les ramener à l'Estancia.

Digitized by Google

On pouvait se demander, après nos escalades équestres de la nuit, quelle espèce d'obstacles nous allions avoir à franchir, pour nous faire ainsi abandonner nos vaillantes montures. L'ascension du Pic, à partir d'Altavista, se compose de deux sections bien distinctes par la nature des difficultés qu'elles opposent au voyageur. La première, qui s'étend jusqu'au plateau de la Rambletta, n'offre point de versants fort raides; mais elle n'en devient pas moins extrêmement ardue, sinon dangereuse par les déchirures et les irrégularités du sol. C'est le *malpays del Teyde*. Qu'on se figure une accumulation de blocs, variant, dans leur taille, entre un pavé et une colline, à la surface nue et glissante, à la cassure tranchante comme le verre, empilés dans toutes les directions, sans ordre, sans continuité et sans aplomb. Nous comprîmes alors l'utilité des longues lances, munies d'une pointe en fer, que nos guides avaient emportées d'Orotava et qu'ils nous avaient remises pendant notre dernière halte. On peut s'étonner de retrouver ici les *alpenstocks* de la Suisse. Mais la traversée du malpays fait incontestablement songer aux excursions sur les glaciers des hautes Alpes. Ce rapprochement était si naturel, qu'il se présenta simultanément à notre esprit, lorsque nous nous vîmes, dans cette mer de lave figée, jouant de l'échasse et du balancier pour nous maintenir en équilibre sur l'arête des aiguilles, pour franchir les crevasses béantes ou pour vérifier la consistance du sol et la fixité des blocs. Nous ne rencontrâmes pourtant de passages réellement dangereux qu'aux points où les interstices des rocs étaient dissimulés par de légères couches de neige, prêtes à s'effondrer sous le poids des voyageurs. Comme nos guides, engourdis par le contact de la bise et terrifiés par l'aspect de la neige, refusaient obstinément de marcher les premiers, nous ne pûmes avancer qu'avec une extrême prudence sur ce sol perfide; aussi, mîmes-nous près de quatre heures à franchir le malpays, et le soleil était déjà haut sur l'horizon, quand nous débouchâmes sur la Rambletta, au pied du Piton. Après avoir gelé, nous allions cuire.

Ici commençait, en effet, le dernier acte de l'ascension.

Digitized by Google

Il restait à gravir le *Pan de Azucar* (pain de sucre), ainsi nommé en raison de ses teintes blanchâtres, autant que de sa forme conique. Vu d'en bas, il fait l'effet d'une taupinière à peine visible sur le sommet du Pic. De près, c'est une colline de cinq cents pieds, plus fatigante à gravir que bien des montagnes. On n'y trouve plus, à vrai dire, de crevasses ni d'aiguilles, mais une pente, inclinée de quarante-cinq degrés, où l'on enfonce jusqu'au dessus de la cheville dans des couches de détritus ponceux et de sables trachytiques. Comme à la célèbre procession d'Echternach, pour deux pas en avant nous faisions une enjambée en arrière. D'autre part, à cette hauteur de près de quatre mille mètres, la raréfaction de l'air exerce sur les forces des voyageurs une action plus ou moins sensible, mais toujours déprimante. Mon compagnon se plaignait d'un violent mal de tête; moi-même j'étais brisé dans tous les membres, et, à chaque instant, je devais me coucher à plat ventre pour reprendre haleine. Aussi nous fallut-il encore une heure pour gravir ces cinq cents pieds de talus, qu'à la descente nous devions franchir en quelques minutes, courant, glissant et bondissant à travers les amas de cendres pulvérulentes.

Le piton qui, de sa base, paraît entièrement pointu, est tronqué par un cratère large d'environ trois cents pieds, sur une profondeur de cent à cent dix. Ce cratère, que les navigateurs du moyen âge appelaient, à la suite des Guanches, la Bouche de l'Enfer, prouve encore aujourd'hui, par son état de solfatare, que l'activité volcanique n'est pas éteinte dans l'île. A mesure qu'on s'approche de la crête, les débris ponceux qui forment le mantelet extérieur du cône font place à des roches trachytiques décomposées par les émanations de l'intérieur, et, quelques mètres au dessous de l'orifice, deux petits trous, surnommés les narines (*narices, respiradores*), du Teyde, émettent des jets intermittents de vapeur brûlante.

Une brèche, ouverte à l'est des parois, nous permit de descendre dans le cratère, parmi des fumerolles qui des moindres crevasses s'échappaient en longues spirales

Digitized by Google

bleuâtres. Le fond de la cuve est tellement boueux et brûlant qu'on ne peut s'y aventurer sans péril; nous nous bornâmes donc à en explorer les rebords trachytiques, revêtus des couleurs les plus riches et les plus éclatantes par l'oxyde de fer, le soufre natif, les sulfates de soude et d'ammonium, que les gaz volcaniques abandonnent en se refroidissant au contact de l'air. Nous pûmes ainsi recueillir dans quelques fissures de beaux échantillons de soufre en aiguilles et en cristaux octaédriques. Ce cratère m'a beaucoup rappelé la solfatare de *Vulcano,* dans l'archipel des Lipari.

Pour atteindre l'extrême pointe du cône, il nous restait encore à longer l'étroite arête ou *corona*, qui forme le pourtour de la solfatare en se relevant vers le nord. Il y soufflait en ce moment une telle bourrasque que la montagne semblait secouée jusque dans ses fondements, et le piton lui-même prêt à s'envoler dans les airs, comme la mître d'une cheminée au milieu d'un ouragan. Après quelques tentatives infructueuses, nous tentâmes d'y avancer à quatre pattes, et ce fut dans cette humble posture que nous atteignîmes enfin le vrai sommet du Pic, ce but de nos efforts. Il était alors entre huit et neuf heures du matin.

O l'heureuse surprise et l'admirable tableau! Derrière nous, les nuages, qui s'étaient accumulés à l'abri du Pic, continuaient à nous dérober la base de l'île ainsi que toute la partie orientale de l'archipel, mais, devant nous, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, l'atmosphère, balayée par la brise du nord-ouest, n'avait plus aucune vapeur qui pût troubler sa sérénité et sa transparence. Palma, avec sa profonde caldera qui l'évide en entonnoir, Gomère, avec ses montagnes boisées, Hierro, qui dut son nom à sa couleur de rouille, se détachaient au dessous de nous comme les bosselures d'une carte en relief, et, plus près encore, par dessus les barrières de la Caldera, les régions inférieures de Ténériffe laissaient entrevoir un petit croissant de rivage. Malheureusement, cette altitude est trop considérable pour laisser aux détails du panorama leur netteté, leur éclat et même leurs proportions. Brisants et falaises, villes et forêts, *mon-*

Digitized by Google

tañetas et *barrancos*, chaînes, plateaux et vallées, tout se confond dans une sorte de nappe grisâtre que parsèment quelques creux plus sombres et quelques renflements plus verts. Avec une forte lorgnette, on finit bien par se retrouver dans ce fouillis, mais le champ de la vision devient alors trop restreint pour se prêter à la moindre vue d'ensemble.

Le Pic de Ténériffe a quelques cents pieds de moins que le Mont-Blanc, mais en apparence il est plus élevé, car il part de l'Océan, tandis que le Mont-Blanc commence à Chamounix, c'est à dire à plus de trois mille mètres au dessus de la mer. On trouve en outre dans l'isolement du Pic une certaine majesté qui manque au géant des Alpes, trop entouré de hautes chaînes et de cimes rivales. Enfin, si le Mont-Blanc a ses glaciers, le Pic possède la Caldera qui lui imprime un caractère de grandeur à la fois austère, originale et harmonieuse. Comme elle tronque l'île à la moitié de sa hauteur, l'observateur embrasse directement cette vaste chaudière dans toute son étendue et dans tous ses détails, alors qu'il entrevoit à peine, par dessus les crêtes nettement accusées de l'enceinte, un mince croissant de littoral, rapetissé au point d'en devenir presque indiscernable. Ce contraste ou plutôt cette disproportion entre les deux plans du paysage, en nous faisant sentir toute la distance qui les sépare, nous donne aussi le sentiment de la hauteur, d'ordinaire si difficile à acquérir sur les sommités qui dépassent l'altitude moyenne des montagnes. Mais, en même temps, faute de découvrir un lien apparent, un rapport quelconque entre la cime et la base, nous nous demandons malgré nous si nous ne sommes suspendus dans les airs avec toute la partie supérieure du Pic, ou tout au moins si ce couronnement démesuré, basculant sur un piédestal trop étroit, ne va pas s'écrouler dans l'Océan, comme un formidable *ice-berg*, sapé par les courants des mers polaires.

GOBLET D'ALVIELLA.

(*La fin à la prochaine livraison*).

Digitized by Google

LA DESTINÉE DE PAUL HARDING

(SUITE)

VI

Paul et sa jeune femme firent un voyage de plusieurs mois ; ils étaient allés, par le Rhin et le lac de Constance, en Bavière ; de Bavière, par le Salzkammergut et le Tyrol, à Venise ; ils avaient parcouru la région des lacs italiens ; ils étaient revenus par Chamounix et la France. Ils cheminaient tout doucement, à petites journées, restant longtemps dans les endroits qui leur plaisaient, puis reprenaient leur vol pour des contrées nouvelles ; c'était comme un enchantement. Ils avaient la beauté, la jeunesse, la fortune ; il semblait vraiment que cette terre, qu'ils foulaient au gré de leurs caprices, prodiguât l'inouïe diversité de ses trésors divins pour célébrer leur union. — Les lacs bavarois, avec leurs eaux fines et claires, leurs rochers harmonieux et veloutés, qui paraissaient doucement frémir dans la transparence de l'air ; les lacs d'Italie avec leurs eaux bleues et profondes, leurs saccalevas légères glissant gracieusement comme des cygnes, leurs palais égrenés sur les rives comme des perles, leurs senteurs d'oranger, leurs nuits tièdes et parfumées, où la pâleur des étoiles imitait, dans les profondeurs du ciel, des clous d'argent sur une draperie étendue ; les glaciers éternels profilant dans l'espace les fantastiques élancements de leurs

Digitized by Google

masses géantes; les forêts de pins couronnant, comme un diadème, l'austère nudité des roches entre-croisées; les chutes d'eau écumantes jaillissant de la pierre brunie par l'humidité et retombant avec la blancheur d'une gerbe de neige au milieu d'un encadrement de verdure, comme dans le décor d'un opéra; et la maison rustique, avec son grand toit de bois au flanc de la montagne, peuplée d'êtres naïfs qui paraissent vivre heureux et pauvres comme dans les vieux romans; et les sombres villes du moyen âge, dominées par des châteaux-forts, remplies d'églises, de couvents, de chapelles, de ruelles tortueuses et étroites, où, jadis débordantes de passions, d'aspirations et de rêves, étouffait la vie populaire; et les grandes villes modernes avec leurs rues larges et droites, ruisselantes d'air, de lumière et qui pourtant refroidissent l'imagination; et les musées, où, à travers les formes infinies, enveloppes éblouissantes dont l'art se revêt, on retrouve les lois immuables qui guident, à travers les siècles, sa course éternelle! Tout cela passait devant leurs yeux charmés, et c'étaient autant de sensations nouvelles attisant la flamme de leurs amours naissantes!...

Il y a longtemps, hélas! que la nature montre ainsi aux jeunes amants son front d'impassible prêtresse, et rien ne leur dit jamais qu'au milieu des hasards changeants de la vie, elle seule ne change pas!

Louise acceptait la supériorité de Paul. Quelle est la femme qui resterait indifférente et hautaine en face de l'époux qui prend possession de son être et la soustrait au rêve pour la faire entrer avec lui dans le domaine vivant de la réalité!... Ils étaient très heureux, perdus dans l'immensité des Alpes; ils s'amusaient comme deux enfants, se poursuivant dans les grandes sapinières, se jetant des cyclamens; ils erraient à l'aventure dans les villes, perdant, retrouvant leur chemin, pour le reperdre encore, et tenant, le plan à la main, de graves consultations pour parvenir à s'orienter.

Un jour, à Venise, ils furent ainsi déroutés au milieu de l'enchevêtrement des ruelles et remis sur la bonne voie par un Anglais qui habitait le même hôtel; ils le revirent à table

Digitized by Google

d'hôte; il s'appelait M. William Sword; il arrivait de Londres; c'était un cousin de Mme Sword. L'on causa; il était fort aimable et avait, comme tous les Anglais qui voyagent, des manières distinguées. Il partit le lendemain, suivant à peu près le même itinéraire que les deux jeunes gens, mais en sens opposé.

Quand ils revinrent à Bruxelles, une vie de plaisirs commença pour eux; ils furent fêtés et choyés : le monde s'associait à leur bonheur; il fallait reconnaître cette condescendance. Paul, qui ne voyait dans tout cela que le vide absolu et parfois le vice brillant, s'étonnait un peu de trouver sa femme si ardente à se laisser entraîner dans le tourbillon; mais il se rassurait bien vite, en songeant à sa jeunesse pleine de sève, et il trouvait assez naturel qu'elle se laissât attirer par l'éclat. Pour lui, il en eut bientôt une véritable satiété; ces vanités et ces ambitions puériles, cette soif d'éclipser les autres, ce besoin de paraître, cette ivresse du luxe, ces petites médisances, cet effacement général produit par l'absence de convictions, ce papillotage des corps et des âmes, il jugeait tout cela indigne de lui. Un matin, il jeta un regard en arrière : il y avait un an qu'ils étaient revenus de leur voyage de noces, un an que la vie s'écoulait ainsi inutile et sans laisser plus de trace qu'une goutte d'eau glissant sur le roc; il sentit qu'il était temps de s'arrêter et qu'il n'y a pas d'homme qui consente à laisser son idéal s'abîmer dans le néant des choses frivoles!

Ce jour-là, il y avait un dîner chez M. d'Hastières; c'étaient toutes ces figures que Paul avait vues cent fois déjà: M. Vanden Ast, le type du désœuvré belge, trente-huit ans, rouge et fort, les lèvres épaisses, les mains larges, les doigts courts et gros, causant chevaux, jockeys, chiens et chasses; ne s'occupant ni de politique ni de littérature, ni d'art, ni de voyages; ne lisant jamais une ligne, audacieux et vulgaire auprès des femmes, cynique auprès des hommes; racontant avec un visage épanoui et profondément satisfait, qu'il était blasé et connaissait à fond la vie humaine.

M. Siccard, le financier puissant, d'une élégance irré-

Digitized by Google

prochable, d'une politesse irréprochable aussi, mais un peu dédaigneuse et glaciale, le langage positif et railleur, le regard incisif et parfois insolent, se flattant de savoir soupeser tous les hommes et de les apprécier à leur juste valeur, affectant un certain mépris pour ceux qui se bornent à parler et à écrire.

M. Moorslede, le député sentencieux et prudhommesque, qui, sans doute en sa qualité de représentant d'un district agricole, avait l'accent et l'aspect d'un bon fermier, et qui, ne trouvant pas beaucoup à moissonner dans le champ des idées, se rabattait avec empressement sur le domaine de la bonne chère, ce dont, à la fin du repas, son nez rubicond, son œil enflammé et sa parole embarrassée reflétaient d'ailleurs les traces évidentes.

Puis, M^me^ Dominy, qui était née dans une boutique de merceries, et dont le mari occupait aujourd'hui un poste important dans l'État, ce qui lui permettait de parler en pinçant les lèvres des gens de peu et des gens de rien. Agée de trente-cinq ans, encore fraîche, mais replète, elle savait admirablement amener, en jouant de l'éventail, ces conversations scabreuses, toutes parsemées de sous-entendus et d'équivoques, comme les chemins difficiles de fondrières fangeuses; mais son sourire montrait immédiatement qu'elle n'était point prude et que la fange adroitement dissimulée sous des fleurs ne l'effrayait pas...

Il y en avait d'autres encore, qui n'avaient rien de bien particulier; puis un nouveau venu que Paul et Louise reconnurent avec une agréable surprise : c'était M. Sword, qui leur avait indiqué la route de l'hôtel, à Venise. Il venait résider à Bruxelles avec sa sœur mariée qui s'établissait définitivement en Belgique pour l'éducation de ses enfants. Il avait été présenté à M. d'Hastières et celui-ci l'avait invité. M. William Sword était un bel homme, dont le visage régulier, encadré d'une soyeuse barbe noire, ne trahissait pas plus d'une trentaine d'années. Il avait cette réserve dans les manières, cette absence de gestes, de démonstrations et d'éclats de voix qui est devenue le cachet de la suprême dis-

Digitized by Google

tinction. A table, il fut placé à côté de Mme Harding et s'entretint fort agréablement avec elle, pendant que M. d'Hastières et Paul entamaient une longue discussion sur le cens électoral. M. d'Hastières devenait de plus en plus autoritaire; d'après lui, le cens électoral était la sauvegarde du pays. Les censitaires ayant le plus d'intérêt à la conservation de l'ordre social, il était juste qu'ils eussent la plus grande part de responsabilité et d'influence; le cens seul pouvait donner des garanties d'indépendance et de stabilité; abaisser, si peu que ce fût, le cens électoral, c'était diminuer les garanties, livrer le pays à la révolution!

« Voyez-vous, disait-il, les destinées du pays à la merci des avocats sans cause, des journalistes sans abonnés, des utopistes de toute espèce qui se lèvent chaque matin avec un nouveau projet de rénovation universelle et qui entraîneront les malheureux, toujours prêts à se laisser griser par des paroles et à prendre des songes creux pour la réalité! Non, messieurs les radicaux, pas de ça! Parlez tant que vous le voulez, discutez, dissertez, conférenciez, pérorez jusqu'à extinction de chaleur naturelle, puisque la Belgique est un exutoire pour votre éloquence, mais laissez-nous agir! »

Paul essayait bien de faire comprendre que, tout en ne voulant pas du suffrage universel, il trouvait ce dédain injurieux, non pour les radicaux, mais pour le pays tout entier; puisque, les quatre cinquièmes des citoyens en état de voter n'étant pas électeurs, un pays qui comptait quatre cinquièmes d'écervelés et de brouillons conduits et contenus par un cinquième d'hommes raisonnables, était fort compromis. Mais M. d'Hastières n'entendait rien, il allait, il allait, il tonnait contre les fous qui voulaient confier l'avenir politique de la Belgique à la populace, et il considérait ses vues comme tellement indiscutables, qu'il jugeait inutile d'écouter les objections.

Quant à M. Moorslede, la tête penchée sur son assiette, il prenait entre deux bouchées un moment de répit pour accompagner en sourdine les arguments de M. d'Hastières de « oui », de « oh »! de « ah »! et de « c'est évident » des

Digitized by Google

plus variés; et ces interruptions habilement modulées lui donnaient à ses yeux, dans ce débat, une importance qu'il cherchait en vain à se dissimuler.

Paul et Louise se retirèrent assez tôt; ils habitaient un élégant hôtel à l'Avenue de la Toison-d'or. Leur salon était meublé avec une élégance sévère du meilleur goût; des boiseries sculptées et des tentures vertes formaient un ensemble simple et riche à la fois. Louise se recroquevilla frileusement au coin du feu qui flambait joyeux sous une cheminée en marbre de Sienne. Le mariage avait donné à sa beauté aristocratique quelque chose de plus ferme et de plus éclatant; elle semblait très heureuse; elle ajustait de la main les plis de sa robe que les coussins de la voiture avaient un peu chiffonnée; elle regardait les petites flammes rouges et bleues qui sautillaient dans le foyer et, prêtant l'oreille à la bourrasque de neige qui faisait rage au dehors, elle murmurait en agitant d'un mouvement désespéré sa tête charmante : « Quel temps! Quel temps! »

Paul était en face d'elle; la lampe, couverte de son vaste abat-jour, emplissait la chambre haute et sombre d'une pâle clarté dont les reflets caressaient doucement la jeune femme. Il contemplait Louise en silence; il se sentait pour elle plein d'une affection sérieuse. Il y avait des instants où ce luxe l'oppressait et semblait s'élever comme un voile entre leurs âmes; il trouvait cette salle trop vaste, ces draperies trop lourdes pour servir de cadre à leurs amours; il aurait voulu emmener sa femme bien loin, bien loin, l'arracher à ce milieu écrasant, à ce monde énervant, à cette atmosphère malsaine des humaines frivolités et faire pénétrer dans son jeune cœur, ouvert aux bonnes pensées, la divine puissance des sentiments purs, simples et vrais!

Il vint s'asseoir à ses côtés et, lui pressant affectueusement la main : « Ma chérie, dit-il soudain, es-tu heureuse... tout à fait? »

Elle fixa sur lui ses grands yeux noirs un peu étonnés :

« Mais oui, dit-elle.

— Tout à fait, tout à fait?

Digitized by Google

— Tout à fait.

— Cette vie que nous menons depuis un an te plaît, et tu ne voudrais rien y changer? »

Elle eut l'air de chercher un peu dans sa mémoire, puis, regardant de nouveau Paul et secouant la tête en souriant :

« Mais non, je ne trouve rien, absolument rien ! »

La physionomie de Paul devint plus sérieuse.

« Ainsi, ces plaisirs mondains, toujours les mêmes, cette société factice, ces distractions puériles t'amusent encore?

— Oh ! ces grands mots, dit-elle avec une petite moue ; je n'y vois pas tout cela, moi ; je m'amuse tout simplement; encore ce soir à dîner, j'avais un voisin très aimable et je me suis bien amusée ; quel mal y aurait-il à cela?

— Aucun, répondit Paul, mais enfin, tu m'aimes bien, n'est-ce pas? »

Elle eut un mouvement de tête.

« Eh bien, si je te demandais de renoncer un peu à ce monde, si je te proposais de vivre d'une vie moins agitée pour mieux sentir notre bonheur se dérouler entre nos doigts?...

— Mais, pourquoi, Paul? Je suis très contente comme cela, je t'assure ; j'aime bien l'éclat et le mouvement ; d'ailleurs, notre position nous y oblige aussi un peu. Comment pouvons-nous vivre retirés sans rompre avec la plupart de nos amis?... »

Et, comme le visage de Paul se rembrunissait et qu'il fronçait les sourcils,

« Allons, dit-elle, te voilà fâché ! Tiens, nous sommes invités chez Mme Dominy pour la semaine prochaine, je refuserai. »

Paul se leva et soupira légèrement ; elle ne le comprenait pas ; il se disait qu'après tout, il avait peut-être eu tort de vouloir la convertir si rapidement à une existence sérieuse ; elle était bonne et charmante, mais il ne fallait pas oublier que c'était une toute jeune femme, dont l'éducation avait été frivole, et que l'on avait accoutumée, de bonne heure, aux

Digitized by Google

distractions mondaines. Pourquoi lui demander l'impossible et la traiter comme si elle eût eu le caractère posé et réfléchi d'une mère de famille? Ce qu'il voulait désormais, c'était lui faire apprécier, sans l'effrayer, les côtés austères de la vie et l'amener peu à peu à des idées plus graves... La maternité, plus tard, ferait sans doute le reste. Oui, c'était une gentille femme; toutes les personnes qui la connaissaient étaient heureuses de lui témoigner de la sympathie; il ne devait pas se montrer si difficile.

Il se pencha et l'embrassa gravement, presque comme un père.

Mais Paul avait, à l'égard de lui-même, des devoirs sérieux, auxquels il ne pouvait manquer; il travaillait à un ouvrage politique, dont il réunissait depuis longtemps les matériaux et dont il ne voulait plus retarder la publication; il se décida à vivre plus retiré, laissant à sa femme la faculté d'aller dans le monde, soit seule, soit avec M^me^ d'Hastières, et se bornant à venir parfois la chercher, quand elle se trouvait chez des intimes. Louise, dans les premiers temps, sembla se plier à une existence plus sédentaire; mais bientôt elle se rejeta dans le tourbillon, et ainsi s'établit peu à peu entre eux une sorte d'indépendance qu'aucun des deux n'avait recherchée et que cependant tous les deux finirent par accepter. Paul était bien parfois un peu affecté de se trouver isolé dans une union qu'il avait rêvé si complète et si intime, et de voir, certains soirs, Louise, heureuse et parée, partir pour une fête en le laissant à des travaux auxquels elle ne prenait aucun intérêt. Mais elle était si animée au retour! Elle répandait autour d'elle une si superbe clarté quand elle rentrait, laissant derrière elle sa longue traîne soyeuse onduler sur le tapis! Comment ne pas la trouver adorable et ne pas songer, en contemplant l'éclat de ces grands yeux noirs, qu'après les jeunes ardeurs du printemps radieux, viendrait l'austérité de l'été? Puis, la fièvre de l'étude entraînant Paul Harding; il se retrempait dans le travail comme dans une source pure et fortifiante; il y retrouvait toutes les saines émotions de sa jeunesse, la sainteté de la vie,

Digitized by Google

la conscience de la personnalité. Et le sentiment de sa valeur le rendait indulgent aux petites faiblesses innocentes.

Un soir, il était venu rejoindre Louise, chez une de ses amies, Mme Desolm ; c'était une réunion intime ; on travaillait pour une tombola organisée au profit d'une crèche ; tout le monde était à l'œuvre ; on brodait des pantoufles, on filochait des bourses, on habillait des poupées, on découpait et on numérotait des étiquettes ; c'est si doux, enfoncées dans de bons fauteuils, dans une chambre bien gaie, à côté d'élégants cavaliers qui admirent votre ouvrage, de découvrir tout à coup que l'on a beaucoup de cœur et que l'on trouve encore du temps pour pratiquer la charité !

Paul était pensif ; il y avait depuis quelques mois sur ses traits une certaine mélancolie. Il suivait du regard deux petites filles, qui avaient abandonné la table où l'on travaillait, pour s'asseoir à l'écart dans un coin de la chambre auprès d'un guéridon, et qui examinaient des albums de voyage. Elles pouvaient avoir toutes les deux de dix à onze ans. La plus jeune était Berthe, la fille de Mme Desolm ; l'autre, Paul ne la connaissait pas. Sa compagne, chez qui elle était venue passer la journée, l'appelait Mary. Il prenait plaisir à la voir jouer son rôle d'aînée et à expliquer gravement à sa petite camarade les vues qu'elles considéraient ensemble. C'était une jolie enfant qui avait des yeux extraordinairement profonds et sérieux pour son âge ; elle donnait à Berthe toutes sortes de détails dont la précision et la justesse étonnaient Paul Harding. Il s'approcha des deux jeunes gamines et dit à l'aînée :

« Qui donc t'a appris tout cela ?

— C'est ma gouvernante, monsieur !

— Ah ! tu as une bonne gouvernante ; tu l'aimes bien ?

— Oh ! oui, beaucoup, monsieur ! »

Au même moment, un roulement de voiture se fit entendre et s'arrêta devant la porte de l'hôtel ; Mary se leva en sursaut, prêta l'oreille et s'écria :

« La voilà, monsieur ; c'est mademoiselle qui vient me chercher ! Vous allez la voir ! »

Digitized by Google

La porte du salon s'ouvrit et une jeune fille entièrement vêtue de noir entra. Il y avait des abat-jour sur les lampes, aussi Paul ne distingua pas d'abord très bien ses traits, et ce ne fut que lorsqu'elle s'approcha de la table pour saluer Mme Desolm et se pencher pour embrasser affectueusement Mary, qui avait couru à elle et se jetait dans ses bras, qu'il reconnut tout à coup Lucie Lindens!

C'était bien elle! elle avait toujours son beau regard bleu rempli d'une douceur résignée; elle était plus pâle, mais ce qui n'avait pas changé, c'était ce calme souverain, cette dignité modeste, cette réserve douce et fière qui faisait que le respect naissait autour d'elle comme le parfum autour d'un chœur d'église.

Elle traversait lentement la chambre, les yeux fixés sur Mary, et n'aperçut Paul que lorsqu'elle fut tout près de lui. Celui-ci, lui tendant la main, fit quelques pas à sa rencontre; elle tressaillit, et d'une voix étouffée, tandis qu'une vive rougeur montait à ses joues, elle dit : Oh! M. Harding!

« Quel hasard! fit-il, voilà bien trois ans que nous ne nous sommes vus; vous n'avez pas changé! »

Il y eut un moment de silence. Puis, remarquant qu'elle était en grand deuil: « Et votre mère, demanda Paul d'un air inquiet?

— Morte, répondit Lucie très bas et avec un profond soupir.

— Morte, répéta-t-il douloureusement, morte! je n'en ai rien su! D'ailleurs, tant d'événements se sont passés! »

Elle avait repris possession d'elle-même. « Oui, dit-elle avec tranquillité, il y a eu bien des choses! »

Elle s'assit à la place que Mme Desolm lui désignait de la main, et l'on causa quelques instants avec elle... Mme Desolm, qui lisait beaucoup de romans, lui demanda de lui en recommander. Lucie en cita plusieurs allemands et anglais, en les caractérisant d'un jugement fin et sûr... Quand, toujours calme, toujours grave, le regard toujours limpide et pur, elle eut ainsi pris part un moment à l'entretien, elle se leva. « Mary, dit-elle, il est l'heure, ta mère t'attend. »

Digitized by Google

L'enfant, qui semblait raffoler d'elle et obéir à ses moindres signes, accourut et elles prirent congé de leurs hôtes. Mary passa près de Paul : « Vous avez vu ma gouvernante? elle s'appelle mademoiselle Lucie ! » dit encore la petite espiègle qui aimait beaucoup à parler aux « grandes personnes. »

Elles disparurent, et bientôt l'on entendit s'éloigner la voiture qui les ramenait au logis. — Une heure après, Paul et Louise rentraient à leur tour. Leur élégant coupé les entraînait rapidement vers l'avenue. Paul, enfoncé dans le coin de la voiture, rêvait silencieusement; les boulevards déserts, les longues rangées d'hôtels déjà plongés dans l'ombre fuyaient devant ses yeux; par instant, la lueur des réverbères, éclairait le profil élégant et ferme de la jeune femme et faisait chatoyer les reflets de sa robe. Il la regardait vaguement, cette aimable et insouciante créature, pour qui la destinée s'était montrée si prodigue; il admirait les caprices de la nature, donnant le charme éclatant à ceux qui n'avaient qu'à briller; la force d'âme à ceux qui devaient lutter et souffrir. Il songeait à cette jeune fille dont les yeux respiraient la vie, l'affection, et qui traversait le monde comme une ombre, vêtue de noir et le front soucieux! Il l'admirait et la vénérait. Si elle avait été là, il le lui aurait dit...

« Elle me semble bien prétentieuse cette institutrice des Dobberan, dit tout à coup Louise de sa petite voix métallique. Ne trouves-tu pas?

— Non certes, fit vivement Paul, c'est une femme de talent et de cœur.

— Mais elle pose, reprit Louise; c'est agaçant les femmes qui posent. »

Ce fut chez elle le premier mot qui blessa véritablement Paul, en entrant comme le froid d'une épée dans la trame de sa rêverie. — Il reprit sérieusement Louise, lui dit qu'il était ridicule de se faire si vite une opinion sur les gens et de les apprécier sur des détails insignifiants; que l'on s'exposait ainsi à émettre des jugements absurdes et à traiter avec légèreté des personnes dignes du plus grand respect!

Digitized by Google

Jamais il n'avait eu avec elle ce ton froid et dédaigneux; il sentit qu'il l'avait froissée et étonnée; et au moment où la voiture entrait dans le vestibule de leur hôtel, il se radoucit, et embrassant au front sa femme qui détournait la tête avec un petit mouvement de mauvaise humeur :

« Allons, allons! lui dit-il gaîment, ma Louise est une étourdie, l'expérience lui viendra! »

Il éprouva ainsi plusieurs fois de ces froissements intimes, dont il laissait paraître le moins possible; alors il s'accusait lui-même d'exigences trop grandes; il se disait que les idoles que l'on touche souvent finissent par se ternir; que l'homme doit savoir restreindre son idéal, sous peine de faire de sa vie un tourment continuel et de voir se faner entre ses mains toute fleur cueillie! Et il s'approchait de Louise et lui parlait avec une bonté sérieuse qui la surprenait un peu...

VII

Paul était, en ce moment, extrêmement en vue à Bruxelles. Son livre, où il avait fait preuve d'indépendance et de fermeté, avait eu un certain succès dans le monde politique. Il attaquait le parti libéral avec d'autant plus de force que sa plume était plus modérée; il lui reprochait son inertie et son engourdissement, son manque de foi, son dilettantisme; il déplorait ce système qui consiste à se cacher la tête, comme l'autruche, devant les redoutables menaces de l'avenir, et à se jouer habilement des questions du moment; à ne prendre aucune racine dans le peuple, à s'isoler de plus en plus dans les hautes sphères de la nation, laissant la masse populaire en proie aux intrigants et aux jongleurs de sacristie. Ce qui frappait dans son livre, ce n'étaient point ces généralités, très justes d'ailleurs, mais ses arguments nets et précis, sa connaissance exacte de la situation, sa méthode claire et raisonnée.

M. d'Hastières, qui ne trouvait rien à répondre, était

Digitized by Google

furieux et faisait de violentes sorties contre son gendre. Celui-ci commençait à s'occuper plus activement de politique militante : il assistait à des réunions d'hommes politiques, il soutenait tout ce qui était indépendant et honnête; il se faisait des ennemis, mais il se faisait également des partisans chaleureux qui voulaient le voir à la chambre, jouant un rôle nécessaire.

Souvent, en rentrant chez lui, fatigué de ses travaux et des tracas de la vie active qu'il menait, il se figurait un foyer calme et tranquille, un nid mystérieux où son cœur, se repliant sur lui-même, se serait doucement reposé, auprès d'une femme aimante et modeste, des agitations de chaque heure; il arrivait, il ouvrait la porte de ce sanctuaire vers lequel avaient volé ses rêves, et il se trouvait au milieu d'étrangers. Son salon était brillamment éclairé; sa femme, entourée d'un cercle d'amis, trônait comme une reine; le miroitement des lumières l'éblouissait, le bourdonnement des conversations l'édourdissait; on lui faisait fête, on le recevait comme le seigneur et maître; mais, sous le poids de ces hommages, comme une fleur des libres prairies, enfermée dans une serre chaude, son idéal se mourait, et tristement il le refoulait au fond de son âme!

Alors, quand les indifférents s'étaient éclipsés, qu'il pouvait enfin causer seul à seul avec Louise, il lui disait combien ces intrus, envahissant indiscrètement l'inviolabilité de sa paix intérieure, lui étaient à charge, combien il aspirait à un bonheur plus digne, et Louise trouvait pour lui répondre mille sophismes charmants.

« Ne sommes-nous pas bien tranquilles maintenant? Quelqu'un a-t-il le droit de nous troubler? Le charme du tête à tête n'est-il pas doublé par ces obstacles fictifs que crée le monde? Ne serait-ce pas monotone pour moi de passer de longues heures à t'attendre sans rien faire? Et toi-même, mon ami, en voyant ta femme toujours seule, mais tu finirais par la trouver monotone aussi; je t'ennuierais, ce serait affreux? »

Parmi les personnes qu'il rencontrait chez lui, Paul distin-

Digitized by Google

guait cependant M. Sword qui semblait un esprit plus sérieux que les autres. Il parlait volontiers de la politique anglaise, qu'il paraissait bien connaître. Il venait assez régulièrement dans la maison. Il appartenait, disait-il, au parti whig avancé, il croyait que le rôle de l'école de Manchester était terminé : c'était à de plus jeunes et à de plus audacieux à entrer en lice sur le terrain économique comme sur le terrain religieux.

Un soir, Paul le trouva seul chez lui, causant tranquillement avec Louise. Il était venu plusieurs lettres et plusieurs journaux pour Paul; celui-ci s'approcha du guéridon où ils étaient jetés et les parcourait rapidement, lorsque, levant machinalement la tête, ses yeux rencontrèrent la glace qui s'élevait au dessus du guéridon entre les deux fenêtres et lui renvoyait l'image de M. Sword et de Louise assis derrière lui sur un divan. — Ce fut comme une vision soudaine, mais il lui sembla qu'ils se regardaient d'un air d'intelligence.

Son premier mouvement avait été de se retourner vivement, mais il ne le fit pas; il resta debout devant la glace, ému et troublé, et regardant encore, il vit qu'il s'était trompé, car ils étaient là, à côté l'un de l'autre, dans une indifférence absolue.

Paul se montra ce soir-là plein d'affection pour Louise; il se reprochait de l'avoir soupçonnée, ne fût-ce qu'un instant. Non, elle était vive, étourdie, il voyait bien qu'elle était un peu légère, frivole, mais enfin c'était une fois ainsi; il n'y avait pas à la changer. Il lui aurait voulu plus de cœur et moins d'esprit, plus de fond et moins d'éclat; mais elle était honnête, grand Dieu! Elle était digne de porter fièrement le nom de son mari; et cet incident fugitif l'effrayait en lui montrant que, pendant une seconde, il en était cependant venu, après quatre ans de mariage, à douter de tout cela!...

Quinze jours après, il devait chercher Louise au théâtre de la Monnaie, où elle avait sa loge; il arriva pendant le dernier entr'acte; au lieu de monter directement, il s'arrêta quelques instants en bas dans le petit couloir qui mène aux

Digitized by Google

stalles d'orchestre; deux jeunes gens, qu'il ne connaissait nullement, y causaient en lorgnant d'une façon impertinente toutes les femmes.

« Ah! dit l'un, voici la jolie Mme Harding et son Anglais.

— Il y a un Anglais en jeu?

— Oui, il paraît, depuis quelque temps, lui faire une cour assidue qu'elle mérite bien.

— Oui, parbleu!

— Il a, d'ailleurs, la réputation d'être dangereux pour les femmes; c'est, dit-on, un homme romanesque qui a déjà eu des aventures très curieuses.

— Raconte donc cela, mon cher! »

« Paul s'élança d'un trait jusqu'à la loge de sa femme; il entra avec violence, il était pâle, agité; Louise et M. Sword le considérèrent avec étonnement. Ils étaient bien calmes, bien à leur aise tous les deux.

Paul reprenait ses esprits, il les regardait et leur sérénité le rassurait encore; il savait que le monde vit de commérages, mais il se disait aussi qu'en ne suivant pas le grand chemin uni et en prenant des sentiers attrayants pleins de tentations, Louise était sur une pente fatale et que c'était à lui de veiller.

Il fut froid et silencieux, tout le reste de la soirée; pendant le trajet, il ne prononça pas un mot; mais quand ils furent rentrés il s'assit en face de sa femme et d'un ton grave :

« Louise, dit-il, j'ai à te parler. »

Pas un muscle du visage de Louise ne tressaillit.

« Qu'y a-t-il donc? fit-elle étonnée; j'ai déjà remarqué tantôt ton émotion.

— Louise, je t'ai épousée sans arrière-pensée et sans hésitation, je me suis donné tout à toi; nos caractères diffèrent, je le reconnais; tu n'as pas compris encore toute la gravité des devoirs d'une femme; soit, cela viendra. Je n'ai pas voulu que le mariage fût pour toi une chaîne pesante; je t'ai laissé ta liberté, j'ai peut-être eu tort; mais maintenant, je viens à toi sérieusement et je te prie de retenir mes paroles : cette liberté, tu en abuses, et cela ne doit plus être!

Digitized by Google

— Mais je ne te comprends pas, Paul.

— Tu es avec M. Sword, un étranger que nous connaissons à peine, dans des conditions de familiarité qui me déplaisent.

— En vérité, répondit-elle, voilà des reproches inattendus et étranges. M. Sword se montre aimable, assidu même. Eh bien, après? Mais y a-t-il là quelque chose qui soit en dehors des usages reçus? devrais-je, par hasard, repousser grossièrement des hommages qui n'ont rien que de convenable?

— Je n'entends point t'imposer une règle de conduite, interrompit Paul qui s'était levé; mais je veux que mon nom soit honoré et respecté; je n'entends pas qu'il soit jeté en pâture aux absurdes cancans des désœuvrés; il vaut trop pour cela. Je n'autorise personne à le salir! Personne! Il y a une façon de se mettre au dessus du monde, c'est de le braver. Il y en a une meilleure c'est de ne pas l'occuper; j'ai ma manière à moi de comprendre l'honneur et l'estime publique! Quand je suis dans la foule il ne me plaît pas d'être exposé à entendre des imbéciles exercer leur verve désobligeante à l'égard de la femme que j'ai choisie! »

Il était debout devant elle; sa voix tremblante était sévère. Il se rapprocha de Louise, lui prit la main et ajouta d'un ton ferme et plein d'autorité :

« C'est bien entendu, n'est-ce pas? »

Le petit pied de la jeune femme battait le parquet avec impatience; ses sourcils étaient contractés, sa main crispée chiffonnait un mouchoir de dentelles.

« C'est de la folie, s'écria-t-elle, on ne s'emporte pas ainsi sur des propos d'inconnus; ma parole vaut leurs cancans, j'imagine; je ne veux pas voir M. Sword! qu'il ne se représente jamais devant mes yeux! jamais! jamais! »

Et s'adressant de nouveau à son mari :

« C'est mal de me parler ainsi; j'avais droit à plus d'égards! »

Elle était toute surexcitée; elle éclata en larmes.

C'était leur première querelle et ce fut un chagrin pour

Digitized by Google

Paul; il y trouva cependant une compensation quand il vit Louise, qui semblait tenir compte de ses observations, se montrer plus casanière et changer d'attitude à l'égard de M. Sword, dont les visites cessèrent. Paul se sentit heureux de voir la raison enfin se révéler chez sa femme; il faisait un retour vers elle et demandait à son cœur de lui faire retrouver les tendresses des premiers jours.

VIII

Vers l'été, comme tous les ans, ils partirent pour la campagne. Il avait des propriétés au sud-est de la Flandre orientale, dans la vallée de la Dendre; il habitait tout près de la frontière du Brabant un château qui s'appelait aux environs *het Hoog Kasteel*. Il y travaillait et il s'y promenait, il causait avec les paysans et il étudiait le pays; on lui avait dit plusieurs fois déjà, qu'il lui serait facile de s'y faire élire député et il y songeait vaguement sans pouvoir s'y décider.

Il avait fini par aimer cette région peu accidentée, mais charmante; les grasses prairies entrecoupées de lignes de peupliers, les chemins sinueux qui se déroulaient à travers champs, les houblonnières aux quinconces vert foncé, les maisonnettes rustiques apparaissant tout à coup à travers les ondulations du terrain sous des noyers séculaires, les mares mélancoliques où des canards barbotaient et puis, çà et là, au bord des routes, les grandes fermes opulentes avec leurs puits aux mascarons abrités, leurs chaudes étables d'où s'échappaient des mugissements sonores, leurs toits de chaume et de tuiles, leurs façades blanches, leurs volets verts, leurs cours étroites où sur le fumier chaud les poules caquetaient.

Ils vivaient dans le calme, recevant de temps en temps quelques amis de Bruxelles; leurs relations de campagne étaient rares; ils ne voyaient pour ainsi dire que le baron Van Moeren, le principal propriétaire des environs. — La poli-

Digitized by Google

tesse l'exigeait ainsi, mais le baron Van Moeren n'avait rien de bien séduisant : c'était le type du gentilhomme campagnard doublé du type du soldat; il pouvait avoir une quarantaine d'années. Il était grand et fort, avec de longues moustaches noires, une peau rude et une voix de stentor des plus imposantes, que l'on entendait par dessus toutes les autres quand, le dimanche à midi, il sortait de l'église. Car il accomplissait ponctuellement ses devoirs religieux. Il était garçon et ne passait que très peu de mois de l'année à Gand; il avait des prétentions à la galanterie; il envoyait parfois des fleurs de ses serres à Mme Harding, et le dimanche, il venait lui présenter ses hommages; c'est à dire qu'il se campait devant elle, la regardait d'un air majestueux, se courbait ensuite en deux et d'une voix qui éclatait comme le tonnerre le long des montagnes, il disait : « Bonjour Madame Harding, comment allez-vous ce matin? »

Il n'avait pas l'élocution facile : quand il devait faire une phrase un peu longue, ses tempes se gonflaient; il passait la meilleure partie de son temps dans son fumoir, la pipe à la bouche, au milieu d'un nuage opaque de fumée, une bouteille de rhum en face de lui sur un guéridon. Il fumait silencieusement, en lisant des journaux ou en regardant par la fenêtre, la campagne étendue sous l'âpre clarté du ciel. En ses jours de bonne humeur, il sortait d'un bahut un petit coffret qu'il ouvrait délicatement et qui était rempli de lettres de femmes et de boucles de cheveux; les boucles étaient de nuances variées, les lettres étaient à peu près identiques : toutes disaient au baron qu'on l'aimait bien, qu'il était beau, qu'il était bon, qu'il était spirituel, et qu'on serait toujours à lui.

Il relisait cela avec plaisir; cela lui prouvait qu'on l'appréciait, et il trouvait après cela plus de charme encore dans le tabac.

Quand Paul entrait chez lui pour lui rendre sa politesse, il le trouvait régulièrement assis dans son fauteuil, enveloppé d'un voile épais de vapeur bleuâtre. Le baron roulait des yeux, enflait les narines comme un troupier enivré par

Digitized by Google

l'odeur de la poudre, et de sa grosse voix. « Monsieur Harding faisait-il, voici un temps admirable. » Puis, il se penchait vers Paul, on eût dit qu'il allait lui confier un secret d'État et sa voix retentissante reprenait : « Les poiriers du curé sont magnifiques cette année. »

L'été dont nous parlons, il vint aux Harding de nouveaux voisins de campagne ; les Dobberan, ne voyageant pas, vinrent s'installer dans une propriété voisine du *Hoog-Kasteel*. Ce fut pour Louise Harding une diversion dont elle profita avec bonheur, et entre les deux familles s'établirent des relations suivies.

Louise venait à la campagne, parce que c'était un usage à la mode, mais elle n'y trouvait pas un véritable attrait : ces grandes prairies vides, où les vaches embricolées paissaient, et coupées de ruisseaux qui coulaient sans bruit, emportant des touffes d'herbes semblables à des chevelures flottantes ; cette campagne si tranquille à l'heure de midi, quand la lumière y circulait partout, chaude, lourde, vibrante, et tombait à plomb sur les toits des fermes ; si recueillie le soir, quand elle semblait s'engloutir dans la pourpre et l'or du soleil couchant des Flandres, tout cela ne lui disait absolument rien. Cette uniformité lui pesait. Quand l'occasion s'en présentait, elle s'échappait vers Bruxelles, avec l'empressement d'un écolier en vacances ; elle se retrouvait avec plaisir dans les rues, désertes à cette époque de l'année, mais dont elle connaissait tous les pavés et tous les magasins ; elle s'arrêtait longuement devant les étalages agencés pour les étrangers, examinant avec attention les guipures, les broderies, les dentelles ou quelque trousseau de noce étalé à une vitrine ; elle faisait des emplettes, causait avec les fournisseurs, apprenait les nouvelles intéressantes et les modes pour la saison prochaine ; puis, elle revenait au château calculant depuis combien de temps ils s'y trouvaient déjà.

Grâce aux relations que Louise avait établies avec les Dobberan, son mari eut l'occasion de rencontrer plusieurs fois Lucie. L'esprit de la jeune institutrice s'était singuliè-

Digitized by Google

rement développé en ces derniers temps ; elle avait accompagné la famille dans différents voyages; n'étant plus astreinte à la sèche scolastique de l'enseignement primaire, elle avait pu choisir ses lectures, et son jugement était devenu plus ferme. A toutes ses solides qualités, elle joignait désormais une rare culture d'intelligence.

Paul le remarqua immédiatement ; il se laissait aller au charme de cette découverte; quand elle était présente, il causait avec un certain plaisir, sentant auprès de lui quelqu'un qui le comprenait et sur qui ses pensées pouvaient tomber comme un acier poli sur une cloche du plus pur métal.

Un jour, de bon matin, il errait dans les prairies ; des vapeurs blanches, diaphanes, flottaient à l'horizon sur les prés humides, et lentement se dissipaient au soleil ; de petites gouttes de rosée perlaient avec de doux frissonnements aux dentelles du feuillage ; un grand vol d'oiseaux tourbillonnait dans le ciel bleu ; sur la pureté de l'horizon, les silhouettes des paysans courbés sur leurs champs se détachaient, tandis que partout des odeurs fraîches s'élevaient et que les riches fenaisons commençaient à s'étendre en barges au reflet d'or. Paul était heureux; il lui semblait que chaque bouffée de cet air vivifiant, chaque rayon de cette lumière large et sereine était une source de séve nouvelle et il comprenait le mythe d'Antée retrouvant la force au contact de la nature!...

Il prit un chemin creux qui semblait s'enfoncer dans les profondeurs des prairies. De vieux paysans aux figures ridées, des femmes flamandes avec leurs foulards rouges sur la tête passaient en lui disant bonjour; il se rappelait tous ses anciens amis de Mariakerke et ses rêves d'enfant; il se disait que la vie, cette marche fatale vers l'inconnu, n'est qu'un choc entre des aspirations élevées qui nous entraînent et la réalité vulgaire qui nous désillusionne et nous cloue au sol...

Le sentier débouchait sur une large prairie d'un vert velouté, bordée par un rideau de peupliers qui balançaient

Digitized by Google

doucement au vent du matin leur verdure ajourée. Les vaches, accroupies sous des maronniers touffus, laissaient vaguer au hasard ce singulier regard rêveur, où il y a quelque chose d'humain. A quelques pas de l'entrée du chemin creux, on voyait une petite chapelle, puis un tronc d'arbre renversé où une femme était assise. Paul reconnut Lucie Lindens; elle se trouvait à l'ombre et avait ôté son chapeau de paille; ses beaux cheveux noirs lui tombaient sur les épaules. Mary courait autour d'elle, s'élançant dans les prés émaillés, cueillant des fleurs et les apportant à Lucie qui lui disait leurs noms et les décomposait pour lui en apprendre les caractères. Leurs deux têtes, appuyées l'une contre l'autre, formaient dans la campagne fraîche et lumineuse un groupe plein de relief. Paul s'arrêta un instant pour les regarder; un calme profond régnait dans la prairie; parfois au loin, dans les champs, l'on entendait le cri d'un paysan, puis tout retombait dans l'absolu silence.

Paul s'approcha, demanda des nouvelles de M^me^ Dobberan, et montrant à Lucie sa jeune élève qui s'échappait de nouveau pour rassembler ses fleurs... « Comme vous vous aimez ! dit-il.

— Elle est maintenant ma seule affection, répondit Lucie de cette voie pénétrante et douce qui résonnait si harmonieusement; je n'ai plus qu'elle à aimer.

— C'est un bonheur pour cette enfant d'avoir un guide tel que vous! Quelle femme charmante cela sera un jour!

— Elle a les qualités naturelles les plus enviables; je lui suis vraiment attachée, je crois en effet qu'elle rendra l'homme qu'elle choisira, bien heureux !

— Grâce à vous! » reprit Paul.

Mary revenait en ce moment les mains pleines, et tous trois se mirent à examiner sa récolte brillante et parfumée. C'était la première fois que Paul rencontrait Lucie presque seule; il s'assit un instant à ses côtés, pendant que Mary courait dans les grandes herbes.

Ils causèrent : c'était étrange, le plaisir qu'il éprouvait à échanger avec elle des idées sur des sujets divers.

Digitized by Google

On eût dit qu'ils avaient toujours vécu ensemble ; ils avaient le même goût de la nature, ils aimaient les mêmes poëtes, les mêmes romanciers, les mêmes musiciens; ils se comprenaient à demi-mot, et même quand ils se taisaient, ils semblaient encore pouvoir se communiquer leurs impressions... Ils s'entretenaient là, depuis une demi-heure, assis sur ce vieux chêne abattu, au bord de cette claire prairie où tout respirait le calme et le repos, et Paul n'en savait rien, et quand Lucie, tirant sa montre, rappela la petite fille et lui dit : « Mary, nous devons nous dépêcher de rentrer », il en fut tout étonné.

L'après-midi, il y eut un violent orage qui se déchaîna pendant une grande heure, puis, vers trois heures, se calma. Paul offrit à Louise de faire un tour aux environs, dans la campagne lavée par la pluie, et qui reluisait tout humide sous un ciel purifié et brillant. Louise n'était pas forte marcheuse, elle craignait les chemins détrempés et le laissa partir seul. Il avait à peine fait quelque pas sur la route de Viane, qu'il vit la petite Mary regardant avec impatience à l'entrée d'un chemin de traverse.

« Que fais-tu là? lui cria-t-il.

— J'attends mademoiselle. Elle a appris que la fille de Storck est malade et a absolument voulu partir à une heure pour lui porter des provisions.

— Elle a pris le chemin communal? dit Paul vivement.

— Oui. »

Il y a là un vieux pont délabré, pensa-t-il ; par un temps d'orage c'est dangereux, et il reprit : « J'irai voir! »

Il partit d'un pas précipité; le chemin était des plus mauvais; quand il arriva près du pont, la petite rivière grossie par l'orage roulait, en grondant, ses eaux bourbeuses vers la Dendre. Heureusement, le pont tenait encore; quelques instants après, Lucie apparut. « Prenez garde! » cria Paul. Bravement, elle rassembla ses jupes qui auraient pu l'embarrasser, traversa d'un pas sûr les planches disjointes et fut bientôt de l'autre côté. « Voilà ! » dit-elle, en riant. Elle était trempée. « Quelle imprudence vous faites! vous êtes allée voir la fille de Storck?

Digitized by Google

— Oui, elle est malade. Quelle masure! quel délabrement, il n'y a rien dans cettema ison !

— Vous savez que Storck est braconnier; c'est un homme dangereux, il faut vous en défier!

— Oh ! je l'ai vu, il est rentré pendant que j'étais là et il n'avait rien d'effrayant, je vous assure; le baron était plus terrible que lui : je l'ai rencontré sur la route, il m'a pris la main en roulant des yeux énormes, et en m'offrant son parapluie, bien que l'averse eût complétement cessé; il a essayé un compliment; au moins je le crois, car c'était inintelligible. Si cela avait été le soir, j'aurais eu grand'peur; il voulait à toute force me reconduire. Heureusement, j'ai réussi à repousser son bras, son parapluie et ses amabilités.

— Le malotru! murmura Paul, puis il ajouta : Il ne faut plus aller seule de ce côté, je me charge de Trinette, je lui enverrai ce qu'il faudra.

— Merci, Monsieur Harding. »

Ils marchaient péniblement... « Vraiment , je vous admire! » dit Paul doucement avec une émotion contenue. Il ne savait pas trop pourquoi il disait cela et les paroles s'échappaient de ses lèvres malgré lui. Elle ne parut même pas les avoir entendues. « Voilà Mary au bout du chemin, » dit-elle tranquillement en montrant la jolie enfant qui accourait à sa rencontre.

Paul était troublé, il osait à peine s'interroger. A la pensée que le baron avait été impertinent avec Lucie, il avait eu un mouvement de colère qui l'effrayait; il cherchait encore à se dissimuler ce qu'il découvrait en lui-même, il luttait, mais sa volonté était impuissante à chasser complètement les sentiments qui sourdaient en son âme. Le souvenir de Lucie le poursuivait; la petite chambre de la rue Gillon se représentait à sa mémoire avec une précision étonnante : il en revoyait les moindres détails, la boîte à ouvrage de la pauvre dame Lindens, le chapeau et les gants de Lucie, toujours posés sur une petite table dans le coin; des phrases d'autrefois résonnaient à ses oreilles et prenaient une signification nouvelle; il tâchait alors de reporter toutes ses pensées

Digitized by Google

sur sa femme, mais il n'y réussissait pas complètement, et il se reprenait, comme jadis, à comparer ces deux êtres si différents.

Pour calmer ses esprits agités, il faisait de longues promenades. On arrivait à la fin de septembre; la campagne se teintait déjà des premiers reflets fauves de l'automne. Il avait pour chemin favori un sentier de traverse sur la lisière d'un petit bois touffu situé à peu de distance du village; il l'aimait surtout au soleil couchant, quand le feuillage, qui semblait s'emparer des derniers rayons, les balançait doucement, comme de légères flèches d'or suspendues aux cimes.

Un soir qu'il cheminait ainsi, il entrevit à travers le rideau du feuillage Lucie Lindens, assise dans une petite clairière; elle était seule, un livre qu'elle avait emporté avait glissé de ses genoux sur le sol, et dans la religieuse solennité du soir, le regard perdu dans les profondeurs du bois, le visage moins calme que d'ordinaire, elle semblait songer. — Quel pouvait donc être le sujet de ses réflexions?... Paul la contempla un instant et voulut aller à elle;... mais soudain il s'arrêta... Oh! ce qu'il ressentait, en la voyant là, rêvant dans la solitude comme une déesse austère de la nature recueillie, il n'y avait plus à le cacher... C'était bien de l'amour! L'amour vrai, grand, profond, éternel! Ce sentiment divin, qu'il n'avait jamais éprouvé, il le sentait bien maintenant, et que tout homme devrait au moins connaître une fois sur la terre! Oui, s'il faisait encore un pas, cela était inévitable, il se précipitait à ses genoux; il lui disait qu'elle était sa force, sa foi, sa vie, tout enfin! Il lui criait qu'elle était belle et qu'il l'aimait et qu'il avait passé à côté d'elle comme un aveugle et que sa destinée était manquée!

Et pourtant, à quoi bon? Pourquoi le lui dire? Pourquoi porter le trouble dans cette âme limpide et charmante? Est-ce qu'il y avait à revenir sur le passé? Il ne pouvait l'aimer sans en faire sa maîtresse, sans mentir à l'honneur et s'abaisser à ses propres yeux, en la perdant elle-même... C'était bien fini, il fallait accepter les faits accomplis et courber la tête sous la loi fatale du devoir!... C'était fini!...

Digitized by Google

Il eut un suprême effort de volonté! Il détourna la tête... il passa. Lucie ne l'avait pas entendu venir, elle ne l'entendit pas s'éloigner le long de la lisière; à pas lents, il s'en alla à travers la campagne silencieuse. En haut de la route, il apercevait sa demeure où venaient aboutir tous les fils de son existence et qui se dressait là, dans les premières ombres du soir, comme un grand fantôme implacable lui barrant le chemin!

La nuit, il ne dormit pas, et le matin, sa résolution était prise. Il n'y avait plus qu'une chose à faire pour sortir de la crise où il se débattait; il devait s'attacher à un but viril et sérieux; la politique le lui indiquait; il devait briguer un siége à la chambre et oublier au milieu des agitations électorales, d'autres agitations indignes de lui.

« Louise, dit-il à sa femme, nous rentrerons cette année plus tôt que de coutume à Bruxelles; j'ai différentes affaires à régler.

IX

Cette décision que la raison avait inspirée à Paul, il la mit à exécution avec une énergie extraordinaire, désirant concentrer toutes ses facultés sur ce but nouveau, et ne laisser aucune prise aux écarts de son imagination.

Les élections devaient avoir lieu l'année suivante; il commença à prendre part aux réunions électorales. Il éprouva la sensation d'un homme qui, de loin, voit au fond de la scène un groupe vivant et animé, et qui ensuite, transporté dans les coulisses, s'aperçoit qu'il est devant un décor aux tons heurtés... Il était arrivé plein d'ardeur, et il voyait autour de lui beaucoup de froideur et de scepticisme. On s'assemblait, on parlait, on s'ingéniait à inventer des plans habiles et des tactiques heureuses; on discutait beaucoup de questions de personnes. L'ambition des uns se greffait sur la timidité des autres, si bien, qu'après une foule de marches, de contre-marches, de manœuvres, de subtilités, de ménagements, de compromis, de transactions, de concessions

Digitized by Google

aux uns et aux autres, l'on finissait par rester sur place. Les destinées d'un peuple sont régies par des lois éternelles pleines de grandeur, qui trouvent leur source et leur explication dans le génie de sa race et les traditions de son histoire; la politique doit avoir pour but de les concilier avec la liberté et le progrès. Et souvent, ceux qui dirigent la politique n'ont pas même conscience de ces lois. Parfois, un homme de talent essaye de remonter le courant, de sortir de l'ornière creusée par toutes les médiocrités qui se précipitent à la file, et est assez heureux pour n'être pas submergé. Mais en général, il faut bien le dire, la politique est le triomphe des intelligences moyennes douées d'une certaine activité, cherchant à contenter, le plus possible, tout le monde, souvent honnêtes du reste, mais soutenues par une foule d'intrigants, qui n'ont en vue que l'argent, les places, les honneurs, et qu'il faut satisfaire et contenir après s'être servi d'eux.

Paul voyait bien la situation, mais la fièvre qui le poussait à chercher, dans une carrière sérieuse, l'oubli d'un amour impossible, l'entraînait malgré tout. Il ne se décourageait pas; au contraire, il se disait qu'au milieu de l'affaissement général, il y avait une place à prendre, et un rôle à jouer.

Bien souvent, le voyageur, surpris la nuit par une tempête, erre dans l'ombre, puis, çà et là, un éclair surgit et lui montre pendant l'espace d'une seconde, dans une lueur soudaine, au milieu du vent qui vole dans l'espace, les choses immuables de la nature et les villages endormis dans les profondeurs de la plaine. Ainsi parfois, au milieu des orages de son existence, du monde sceptique et railleur qui s'agitait autour de lui dans le vide, Paul, comme une clarté fugitive, avait aperçu tout à coup le passé : Mariakerke, les pauvres pêcheurs, le peuple tout entier, ce peuple dont il sortait, et qui tout en bas, tout en bas, misérable, souffrant, végétait dans la vallée. Maintenant, il ne l'oubliait plus, il se sentait de plus en plus attiré vers lui! La politique de coteries et de personnes lui semblait un triste métier; il aurait considéré

Digitized by Google

comme odieux, lui, l'enfant du peuple, de l'abandonner, au sein de l'indifférence générale, et de ne pas mettre au service des masses populaires l'influence et la puissance que le hasard lui avait données. Il ne voulait pas les voir courbées seules sous l'impôt du sang, asservies au joug de l'ignorance, empoisonnées par le venin de la superstition, écrasées dans le formidable engrenage de la haute industrie, inféodées à ces puissants du jour dont beaucoup ayant été leurs frères, devenaient leurs bourreaux. Il croyait qu'il y avait des remèdes à tout cela et que le moment était venu de chercher à les appliquer.

Pour lui, son ambition de conquérir un siége au parlement lui semblait donc légitime et il y travaillait résolûment! Dès le printemps suivant, sa candidature était posée. Il était réinstallé au *Hoog-Kasteel* et se mettait en rapport avec les électeurs. Le notaire Marivoet et l'huissier Blanchard s'étaient constitués ses agents électoraux. Ils préparaient le terrain, lui rendaient compte du résultat de leurs efforts, et lui donnaient tous les renseignements utiles sur les tendances et les dispositions de ses électeurs. Quand la kermesse arriva, ces messieurs lui déclarèrent que tout marchait bien, mais qu'il devait se montrer au bal annoncé pour le dimanche suivant dans la grande salle du *Coq d'Or*. Toute la journée s'était passée en festivités et en libations, l'harmonie du village installée sur une estrade, élevée aux frais de Paul Harding, avait donné un concert monstre sur la place de l'église; puis il y avait eu tir à la perche, réception de la musique de Moerbeke et de la jeunesse de Viane; à huit heures un feu d'artifice fut tiré devant l'église, et on se précipita dans la grande salle du *Coq d'Or!*

Par les quatre fenêtres larges ouvertes entrait un air chaud, mais cela n'empêchait pas la jeunesse de se livrer avec entrain au plaisir. Les paysannes attifées de rubans criards, se laissaient enlacer dans les bras vigoureux de leurs cavaliers, et leurs deux mains sur les épaules de ceux-ci, dansaient lourdement la sauteuse villageoise. Des femmes attablées regardaient devant elles d'un air hébété; les cam-

Digitized by Google

pagnards âgés, alourdis par la bière bue toute la journée, fumaient silencieusement la pipe ; et contre le mur, tout en haut, dans la buée, la chaleur, la fumée et la poussière, serrés sur une petite estrade à laquelle une échelle conduisait, trois vieux musiciens, à l'air triste et maussade, au front couvert de sueur, raclaient de la basse et du violon. La plus belle fille du bal était certainement Trinette Storck, la fille du braconnier ; son buste puissant, ses allures plus dégagées, sa mise plus recherchée et plus voyante, la distinguaient de ses compagnes. Pourtant, elle dansait peu, et ses rares cavaliers n'avaient point à son égard leur familiarité habituelle.

Le gros notaire Marivoet, au rire goguenard, et l'huissier Blanchard, au visage grelé par la petite vérole, distribuaient à droite et à gauche des poignées de main et des clins d'yeux engageants. Ils connaissaient tout ce monde. Ils entamaient avec les fortes têtes de l'endroit des conversations où l'on remarquait bien, à l'air extraordinairement malin des interlocuteurs, qu'il s'agissait de questions de la plus haute importance.

« Eh bien, Jean, dit Paul Harding à un jeune garde-chasse qui se rasseyait en s'essuyant le front, nous ne dansons plus?

— Il n'y a plus de danseuses en ce moment, monsieur!

— Mais Trinette, que je vois là-bas, cependant?

— Oh! pour ça, oui, monsieur, mais vous savez, fit-il d'un air entendu, en tournant les yeux vers la porte, ça pourrait ne pas plaire à tout le monde!... »

Et, suivant la direction de ce regard, Paul vit le baron Van Moeren, qui entrait justement. Le baron causa quelques instants, puis il fit venir du champagne et en distribua à son entourage; il but coup sur coup deux grands verres, avisa une fraîche paysanne qui se trouvait à ses côtés et lui prit le menton; les joues toutes rouges, l'œil enflammé, il la regardait de très près :

« A votre santé, la jolie fille, fit-il, de sa voix de tonnerre.

Digitized by Google

Tous l'entouraient, le verre en main.

« A la santé de M. le baron! Vive M. le baron! » criaient-ils en chœur; et les verres furent vidés en un instant.

Il y avait dans la salle une vieille édentée, coiffée d'un mouchoir rouge, qui parcourait les groupes, portant un panier rempli de pain d'épices, de noisettes, d'amandes, de caramels et de mastelles.

« Ohé, méke, fit-il, ici! »

Il lui prit son panier et en jeta le contenu à travers la salle en criant :

« A vous, mes amis! »

Alors, ce fut une mêlée générale : on se bousculait, on tombait, on se relevait pour glisser encore, on riait, les gars s'arrachaient les mastelles et les noisettes; à peine entendait-on encore le grincement des violons. La vieille marchande, les poings sur les hanches, se tordait de plaisir, tandis que Marivoet et Blanchard s'en donnaient à gorge déployée.

Paul était sorti; il se demandait avec terreur à quoi avait servi tout le sang répandu pendant la Révolution, si la féodalité, supprimée dans les lois, subsistait dans les mœurs; s'il suffisait d'un grossier gentilhomme campagnard, pour faire oublier à ces malheureux paysans plongés dans l'ignorance, toute pudeur et toute dignité, et pour les rendre plus rampants et plus vils que des esclaves africains devant les patriciens de Rome! Que signifiaient donc les grands mots d'honneur et de liberté que les hommes avaient constamment à la bouche, puisque la nature humaine, livrée à son instinct, se cramponnait à la servitude et à l'humilité, comme un naufragé à une épave!

Il avait cheminé lentement au hasard dans la tiédeur de la nuit de juin; peu à peu, les bruits de la kermesse se taisaient; des groupes s'en allaient le long des routes; il avait dépassé la maison de Storck. Depuis l'année précédente, la situation du braconnier s'était beaucoup améliorée; il avait maintenant une demeure très propre et très convenable, isolée sur la route de Viane. Au moment où Paul revenait

Digitized by Google

sur ses pas pour regagner son domicile, il vit Trinette qui rentrait chez elle, et son père qui lui ouvrait la porte. Quelques instants après, un homme apparut sur la route, se dirigeant vers la maison. Paul, qui marchait le long des arbres, s'arrêta; dans la clarté de la nuit, il reconnut le baron. Celui-ci regarda avec précaution autour de lui pour s'assurer si la route était déserte; n'apercevant personne, il frappa trois coups sur le volet, et fut immédiatement introduit.

Paul avait repris le milieu du chemin et s'était machinalement arrêté devant la demeure de Storck, où l'on voyait briller la lumière à travers les fentes des volets; la porte s'ouvrit de nouveau et le vieux Storck, sa pipe à la main, sortit en sifflotant.

En voyant un homme arrêté devant sa maison, il tressaillit et s'avança brusquement, puis, reconnaissant Paul Harding, il grommela entre ses dents : « Bonsoir! »

— Storck, fit Paul Harding, je vous avais dit que si vous aviez besoin de quelque chose, vous pouviez vous adresser à moi; vous avez eu tort de ne pas le faire; cela aurait mieux valu! »

— Mieux valu! répondit-il d'un ton bourru et en lui jetant un regard haineux, mieux valu, que quoi?... Je n'aime pas qu'on se mêle de mes affaires, moi! Je ne me mêle pas de celles des autres; chacun chez soi, n'est-ce pas? Est-ce que je ne suis pas libre à présent de faire ce que je veux? »

Et, continuant à grommeler, il s'éloigna.

Paul secoua la tête. « Il a conscience de sa honte! » murmura-t-il à part lui. Il rentra : il était une heure; sa jeune femme reposait tranquillement; une veilleuse éclairait ses traits réguliers et ses paupières abaissées; avant de se retirer dans son appartement, il resta un instant à contempler ce front pâle, ces narines délicates, cette gorge blanche soulevée à intervalles égaux par une respiration régulière!... Qu'il eût été heureux de trouver en Louise une compagne véritable de sa vie, une confidente de ses pensées

Digitized by Google

et de ses sentiments! Il lui arrivait si souvent, comme ce soir, de se sentir seul au milieu des hommes et de souhaiter l'influence bienfaisante des doux épanchements. Mais il ne fallait pas y songer; Louise ne pouvait donner que le charme un peu froid de l'enfant insoucieux qui se laisse vivre!

Le lendemain, Marivoet vint apporter à Paul de mauvaises nouvelles : il y aurait lutte, le parti catholique soutenait le baron Van Moeren; les curés faisaient de la propagande pour lui, et il fallait, par tous les moyens possibles, contrebalancer cette influence redoutable, multiplier les tournées électorales et les visites aux électeurs. Il y eut une de ces tournées le dimanche suivant. Marivoet dirigeait l'expédition; on se rendait chez les censitaires influents, on leur présentait le candidat. Marivoet leur expliquait comme quoi leur intérêt était de voter pour lui, et comme quoi Van Moeren nuirait à l'arrondissement. Il fallait accepter partout de la bière ou du café; çà et là, on rencontrait quelque chaud libéral qui serrait la main avec effusion à Paul Harding et lui jurait que jamais il ne voterait pour un calottin; mais, en général, c'étaient de lourds paysans flegmatiques qui semblaient assez indifférents à la question et promettaient tout ce qu'on voulait, sans se rendre compte des choses qu'on leur disait.

La journée se termina par un grand banquet auquel assistaient Marivoet, Blanchard, deux bourgmestres des communes voisines, et quelques grands fermiers des environs. Au commencement, on fut très calme, on était fatigué; puis, peu à peu, les convives s'animèrent. Les bouteilles de vin se succédaient. Marivoet, la face enluminée, la serviette passée à la boutonnière, le menton barbouillé de graisse, racontait de grosses plaisanteries, et riait ensuite, en se tenant le ventre, d'un rire qui lui secouait tout le corps. Au dessert, Blanchard chanta d'une voix grêle des chansons lestes et pimentées dont les convives accompagnaient en chœur le refrain. Après chaque couplet, le vieux Marivoet, de plus en plus surexcité, frappait en cadence de

Digitized by Google

grands coups de poing sur la table, en criant : « Dsing la boum! Dsing la boum! » Ses voisins étaient obligés de le contenir pour l'empêcher de renverser la vaisselle. A la fin, il se leva et exécuta autour de la chambre un menuet échevelé au milieu des rires homériques de tous les convives qui trépignaient et l'animaient du geste et de la voix.

« Messieurs, fit Blanchard, il commence à faire étouffant ici, je vous propose de prendre l'air, cela calmera notre ami Marivoet, et nous fera du bien à tous.

— Oui, oui! cria-t-on avec ensemble. »

La bande des joyeux dîneurs sortit majestueusement de la salle du *Coq d'Or;* à peine avaient-ils fait quelques pas qu'ils rencontrèrent M. Dobberan.

« Je venais justement vous proposer de terminer la soirée par un punch général, dit-il; ma famille est retournée à Bruxelles jusqu'à demain; je suis garçon pour vingt-quatre heures, et je vous offre ma maison et mon rhum!

— Bon, bon! Bravo! crièrent Marivoet et les autres, » et tout le monde suivit M. Dobberan.

Sa campagne n'était pas loin de l'estaminet du *Coq d'Or;* on la voyait déjà à travers les arbres : bientôt on fut arrivé. M. Dobberan introduisit ses invités dans une grande salle du rez-de-chaussée, qui était plongée dans l'obscurité la plus complète.

« Un instant, je vais faire apporter de la lumière, dit M. Dobberan en s'éloignant. »

Paul, qui se trouvait près d'une fenêtre, regardait la verdure doucement éclairée par la lune; il était ennuyé; il en avait assez des libations; cette société, dont il devait cependant accepter les services, s'il voulait continuer sa campagne électorale, l'agaçait et le choquait. — Soudain, la clarté se fit dans la chambre, on apportait une lampe et presque au même instant, un cri retentit. Paul se retourna : Lucie Lindens avait posé la lumière sur la table, et le notaire Marivoet, frappé de sa beauté, et la prenant sans doute pour une servante, lui avait saisi la taille et voulait l'embrasser, pendant qu'elle se débattait avec des efforts désespérés.

Digitized by Google

Paul ne fit qu'un bond jusqu'à la table, il saisit Marivoet et le repoussa violemment en lui disant d'une voix indignée : « Allons, voyons, c'est assez, vos plaisanteries sont déplacées! » Le notaire alla tomber sur un canapé en fredonnant : Dsing la boum! Dsing la boum! Il balbutiait : « Ce n'est pas une plaisanterie,... c'est une jolie fille,... je veux... je veux l'embrasser... »

Paul était pâle! Il regardait Lucie, qui, frémissante, l'œil étincelant du pudique éclat de sa dignité offensée, cherchait à retenir ses larmes! Il aurait voulu souffleter le vieil ivrogne pour lui apprendre à respecter cette pureté divine qu'il ne pouvait comprendre! Elle lui jeta un triste regard comme si elle le plaignait et s'étonnait de le voir dans un milieu si grossier. Il aurait voulu lui dire qu'il en était honteux lui-même, il se sentait bien au dessus de ces brutes, et les méprisait, à travers toute cette fange, il poursuivait un noble but, qu'elle-même aurait approuvé; mais elle quitta rapidement la chambre et il se retrouva seul avec ses compagnons de table.

M. Dobberan était revenu : « Voici le punch, s'écria-t-il, en montrant derrière lui un bol tout flambant porté par un domestique; nous allons boire au succès de la candidature de monsieur Paul!

— Dsing la boum! au député Paul Harding! cria Marivoet.

— Au député Paul Harding! répétèrent les autres. » Et les verres s'entrechoquèrent. La gaieté devenait à chaque instant plus bruyante; le bourgmestre Weninckx seul s'assoupissait en respirant fortement. Blanchard, qui se vantait d'être un buveur émérite, voulait montrer qu'il avait tout son esprit à lui, et, cherchant à vaincre la difficulté croissante qu'il éprouvait à parler, il supputait, en comptant sur ses doigts, les frais de l'élection et les cadeaux qu'il y aurait à faire encore à certaines personnes hésitantes.

Paul n'eut pas la patience d'attendre la fin; il alla s'excuser auprès de M. Dobberan et s'éclipsa discrètement.

Comme il était sur le palier et s'apprêtait à descendre le perron, Lucie, qui avait dû donner des ordres au domesti-

Digitized by Google

que, traversa le vestibule; il courut à elle et lui dit qu'il était désespéré de la scène de tantôt et lui en demandait pardon.

« Ce n'est pas votre faute, monsieur Harding, ces hommes étaient ivres !

— Si vous saviez combien je regrette tout cela ! que ne donnerais-je pas pour racheter un pareil incident ! Sa voix était émue; il était tout près d'elle.

— Enfin, c'est fait, dit Lucie en secouant la tête, il vaut mieux ne plus en parler; au revoir et bonne nuit ! Elle lui tendit la main et Paul s'éloigna, mais il revint aussitôt sur ses pas : — J'y songe, dit-il, il est onze heures; la porte d'entrée de ma maison est maintenant fermée, il y a moyen d'éviter le grand tour; ne puis-je sortir par la petite grille du parc de M. Dobberan, je rentrerai chez moi par la haie.

— Parfaitement, répondit Lucie, j'ai la clef, je vais vous mener. »

Ils prirent rapidement l'allée qui conduisait au bout du parc; la lune tombait sur le paysage comme le tissu flottant d'un voile argenté. Lucie se trouvait en pleine lumière. L'éclat profond de ses beaux yeux bleus, frangés de longs cils noirs, les blancheurs lustrées de son front virginal, les reflets ardents de sa chevelure d'ébène, la pureté divine de son frais et doux visage resplendissaient sous les pâles clartés de la nuit de juin ! Au milieu du silence et du mystère qui les enveloppaient tous deux, Paul contemplait cette vision charmante planant si loin des vulgarités qu'il venait de traverser ! Et ses narines frémissaient encore de colère à la pensée du rustre Marivoet osant porter une main profane sur cette chaste créature !

Soudain, la voix de Lucie, avec une sonorité mélodieuse qui le pénétrait tout entier, retentit à son oreille :

« Votre candidature sera vivement combattue, dit-elle; le baron Van Moeren se présente contre vous; Storck et le curé font de la propagande pour lui dans les environs.

— Oh ! mon élection, mon élection, qu'importe ! Tenez, parlons de vous, dit-il d'un ton fébrile, je suis irrité de vous voir, sans appui, isolée dans le monde...

Digitized by Google

— Vous savez, répondit-elle en haussant les épaules, j'ai toujours eu beaucoup de philosophie; on peut trouver son bonheur dans toute situation acceptable, et moi je suis contente de la mienne, je ne demande rien de plus!

— Pourtant... Il hésita un instant, et elle leva le front, attachant sur lui son regard limpide et loyal... Pourtant, reprit-il,... toute femme... Ainsi vous n'avez jamais aimé?...»

Elle tressaillit vivement, ses sourcils se contractèrent, et d'une voix où, pour la première fois, il y avait de la dureté et de la sécheresse :

« Non! dit-elle brusquement, je n'ai jamais aimé et je n'aimerai jamais! »

Elle semblait irritée. « Pardonnez-moi, dit Paul, je vous ai froissée sans le vouloir. » Elle ne répondit pas; ils étaient arrivés; on voyait distinctement la campagne et, à une courte distance, la haie de clôture de la propriété de Paul.

Elle ouvrit la grille : « Excusez-moi de la peine que je vous ai donnée et bonne nuit! » lui dit Paul en lui serrant la main. Il descendit, soucieux et tourmenté, le chemin qui à travers champs conduisait à son jardin, tandis qu'elle refermait la porte.

Il ne vit pas Lucie s'en aller rapidement; l'air tiède et odorant de la nuit enveloppait la jeune fille; la tête baissée, la poitrine soulevée, elle écartait d'une main agitée les branches qui, au bord des allées, fouettaient ses cheveux et s'accrochaient aux plis de sa robe; la lune à travers les arbres luisait toute grande. Çà et là, à terre, parmi les mousses, des taches lumineuses tremblaient... Elle se jeta dans une tonnelle obscure et se laissa tomber sur un banc; elle tenait son mouchoir contre sa bouche et le long de ses joues deux larmes coulaient, tandis que tout autour d'elle, en haut dans les fiers sycomores, en bas dans les pâles noisetiers, à ses pieds dans les gazons semés de vers luisants, régnait un grand silence!...

Digitized by Google

XX

La candidature du baron Van Moeren était annoncée officiellement; il se présentait avec l'appui du parti catholique, il avait cessé toute relation avec les Harding. Les curés et les agents électoraux catholiques faisaient pour lui une propagande active et Marivoet annonça qu'il y avait à redoubler d'activité si l'on voulait triompher. Paul continuait à parcourir l'arrondissement, et s'éloignait souvent de Moerbeke; il en avait assez des tournées grotesques à la façon de Marivoet; il les jugeait humiliantes pour les électeurs et pour lui. Il y avait, croyait-il, un moyen plus digne de se mettre en rapport avec les électeurs, c'était de les réunir et de leur parler. Il convoqua plusieurs meetings; il y en eut aussi à Moerbeke, dans la grande salle du *Coq d'Or*. C'était ordinairement le dimanche vers quatre heures; il n'y avait pas beaucoup de monde; en général, des paysans en blouse. Paul s'entretenait avec eux en flamand; il cherchait à se mettre à leur portée, à être simple et clair. Eux, le regardaient avec un peu d'étonnement; habitués à vivre courbés et taciturnes sous l'immense placidité des cieux, dans l'isolement muet de leurs travaux rustiques, ils admiraient la facilité d'élocution comme un phénomène surhumain. Quand, à travers les paroles, ils saisissaient une pensée facile à comprendre, et qui fut d'accord avec les pensées vagues qui dormaient confusément dans les intimes profondeurs de leur être, pesamment ils soulevaient alors la tête; et dans cette grande salle sonore, à cette heure silencieuse du jour, pendant qu'au dehors le soleil caressait au loin l'ondulation des moissons dorées, en face de ces visages épais, de ces fronts auxquels les longues journées de durs labeurs avaient imprimé une rigidité monacale, et qui semblaient attendre le réveil comme la nuit attend l'aube, Paul parlait avec chaleur, retrouvant dans le regard voilé de ces pauvres gens l'image de la patrie lan-

Digitized by Google

guissante que l'instruction n'avait pas vivifiée de ses rayons bienfaisants!

M. Van Moeren n'avait garde d'imiter son adversaire; il continuait à vivre dans son fumoir, laissant aux curés le soin de faire de l'éloquence; ceux-ci s'acquittaient consciencieusement de leur tâche, représentant Paul comme un impie, qui ne mettait jamais les pieds dans une église, se moquait du Christ et voulait le triomphe de Satan. Et les femmes se signaient dévotement, en entendant parler ainsi du monstre.

Quand M. d'Hastières voyait Paul, il le raillait, il l'appelait saint Paul, lui demandait des nouvelles de son apostolat; c'était, d'après lui, peine et temps perdus et tout cela ne pouvait que nuire au succès de la candidature. Parfois, en revenant de ces réunions populaires, Paul trouvait chez lui des connaissances de Bruxelles; les dames se bouchaient délicatement les narines et s'écriaient : « Pouah! monsieur Harding, vos vêtements sentent le tabac! »

Mais il ne se laissait arrêter ni par l'indifférence, ni par les attaques, ni par le dédain; son isolement doublait ses forces; la date des élections approchait; il annonça un dernier meeting, malgré Marivoet qui lui conseillait de suivre l'exemple du baron et de se tenir tranquille. Le meeting devait avoir lieu à la salle du *Coq d'Or*. Plusieurs jours auparavant, il y eut des conférences secrètes entre Storck, le curé et divers agents. Marivoet vint prévenir Paul que l'on préparait une manifestation contre lui. Les paysans étaient travaillés, on le faisait passer pour un socialiste rêvant le bouleversement de l'ordre social. Il ferait mieux de renoncer à son projet.

Paul refusa de céder. Le grand jour arriva; à huit heures du soir, la salle du *Coq d'Or* était remplie.

On était venu en foule des environs; tout ce monde était animé, bruyant, impatient, comme s'il devait se passer quelque chose de grave.

Pauvres travailleurs dont l'horizon est borné par les tours grises et massives des églises flamandes et dont l'âme avide

Digitized by Google

de sensations, engourdie et glacée par la solitude, obéit à toute impulsion qui cherche à s'emparer d'elle!

Quand Paul parut, le silence se rétablit à moitié; il y avait en lui une sorte d'exaltation; la froideur qu'il avait rencontrée autour de lui et auprès des siens l'excitait. Au milieu de ce monde où tout est égoïsme, vanité, fiction, calcul, il lui semblait que, s'il y avait désormais quelque chose de sain, de viril, de loyal et de pur, pour rattacher l'homme au présent, c'était dans les masses populaires que palpitait ce dernier souffle divin! Dans les murmures de cette foule agitée, venait expirer le suprême écho des magiques souvenirs passés; oui, chez ces paysans à la forte carrure, descendants des tisserands et des foulons d'Artevelde, c'était après tout l'âme ardente et fière des vieilles communes flamandes qui vibrait encore! Avec émotion, il leur parla de l'antique grandeur des Flandres, des efforts à tenter pour leur rendre le prestige d'autrefois, du splendide spectacle qu'avaient jadis présenté à côté des campagnes fécondées par le travail, les populations fécondées par la liberté de conscience, de cette liberté, flamme ardente et sacrée qui, jaillissant un instant des couches populaires, avait éclairé notre pays pour s'éteindre bientôt dans des flots de sang!... Mais il ne put continuer; au même moment, un grand tumulte éclatait dans le fond de la salle et gagna, de proche en proche, les premiers bancs. Paul essaya de lutter; des hommes au visage aviné, se levaient, l'injuriaient et couvraient sa voix; bientôt ce furent des vociférations et des clameurs aiguës; il croisa les bras et voulut attendre... Des insultes grossières partaient maintenant de tous les coins de la salle; la foule se grisait de sa colère et criait toujours plus fort.

Paul regarda un instant en face ces physionomies brutales, puis voyant qu'il n'y avait rien à faire, il haussa les épaules et partit. Mais, la multitude une fois lancée ne s'arrête plus; elle se précipita sur la place, les femmes étaient plus furieuses encore que les hommes et murmuraient: « Si on le laissait faire, il emprisonnerait le curé! » On jeta même de la terre et des pierres; il fallut l'apparition du garde-

Digitized by Google

champêtre et des gardes-chasse armés pour permettre à Paul de s'esquiver sans danger, tandis que Marivoet, Blanchard et quelques autres cherchaient à contenir et à apaiser la foule. Pour laisser à celle-ci le temps de se dissiper, Paul entra chez M. Dobberan; ce ne fut qu'une demi-heure après qu'il reprit la route et gagna sa demeure. Au moment de rentrer, il fut tiré de ses réflexions sombres par Marivoet qui l'attendait assez inquiet. « Eh bien, dit-il, à Paul, cela tourne mal, l'affaire était bien montée et l'effet est produit. Je vous conseille de vous tenir sur vos gardes. Blanchard a vu, il n'y a qu'un instant, quelqu'un qui rodait sur votre propriété; c'est peut-être Storck; en tous cas, à cette heure, cela est singulier; avec ces malheureux fanatiques, et après les incendies de Saint-Genois, il faut s'attendre à tout.

— Bien, fit Paul d'une voix brève, je préviendrai Jean et je lui donnerai des ordres sévères.

— Soyez prudent! reprit Marivoet. »

Paul rentra; Louise était encore levée; elle l'attendait en lisant; elle avait déjà appris la mésaventure de son mari; elle était assise bien tranquillement, sa lecture semblait l'intéresser.

« Eh bien, dit-elle, d'une voix indifférente, c'est un échec!

— Oui.

— Mon père l'a suffisamment prédit. »

Ce fut tout : elle était froide et dédaigneuse; on voyait bien que cela ne l'intéressait aucunement et qu'elle parlait pour parler... A quoi bon d'ailleurs récriminer? Paul acceptait désormais la situation; entre eux deux il n'y avait plus de liens; il avait fait son possible pour empêcher ce dénouement fatal; Louise était responsable des faits accomplis!

L'élection devait avoir lieu trois jours après; dès le lendemain, tous les journaux de l'évêché racontaient la manifestation de la salle du *Coq d'Or*... « Le bon sens des vaillantes populations flamandes avait fait justice des théories incendiaires de Paul Harding ; il s'était trompé d'adresse; il

Digitized by Google

devait aller débiter ses sornettes aux francs-maçons de Bruxelles, au milieu de la corruption et de la pourriture de la capitale d'où il n'aurait jamais dû sortir. » Paul ne se faisait pas beaucoup d'illusions sur le résultat, mais il devait à ceux qui l'avaient soutenu de lutter jusqu'au bout; la veille de l'élection il prévint qu'il serait absent toute la journée suivante, car il faudrait sans doute rester tard à Alost au siége de l'Association libérale.

Bien que la bataille électorale fût assez animée, l'issue n'en fut pas douteuse un instant. Le baron Van Moeren obtint une majorité écrasante; à trois heures, tout était terminé, la ville était retombée dans le calme; et sauf les bandes de paysans qui, sous la conduite des curés, se gorgeaient encore dans les estaminets, aux frais des comités électoraux, et gagnaient ensuite la station en titubant, on ne s'apercevait plus de l'agitation du matin.

Paul n'ayant plus rien à faire à Alost, prit le train et retourna à Moerbeke. Il y avait un quart de lieue de marche de la station au village; il était dix heures; des nuages couraient dans le ciel; on pouvait entendre au loin la détonation des pétards tirés dans la commune en l'honneur du baron Van Moeren. Paul allait rapidement; les feuilles séchées, que le vent traînait sur le sol, bruissaient à ses pieds; çà et là, des massifs d'arbres faisaient d'épaisses masses d'un noir violet, qui se penchaient dans l'étendue avec de grands balancements; et par instant, quand le ciel se dégageait, elles semblaient avancer comme des fantômes au milieu desquels coulaient doucement les pâleurs argentées de la lune.

Il arrivait à proximité de sa campagne; il longeait déjà la haie de clôture, quand il entendit comme le bruit d'une querelle: c'étaient des cris étouffés, un corps qui se précipitait, puis, soudain un coup de feu retentit; il y eut un gémissement rauque, et ce fut tout!

Paul s'élança vers le lieu de la lutte.

« A moi Jean, où êtes-vous? cria-t-il.

— Ici, ici, monsieur! »

Digitized by Google

Jean était debout, haletant, troublé, ayant de la peine à articuler des sons. A quelques pas de lui, au bout de la haie, gisait un homme que l'on ne pouvait distinguer.

« Que s'est-il passé? » demanda Paul.

Jean lui répondit d'une voix entrecoupée : « Vous m'avez recommandé de faire bonne garde, je dirigeais ma ronde de ce côté... Un homme arrivait avec précaution... Je lui ai demandé qui il était... il n'a pas répondu... je lui ai crié de s'arrêter ou bien que j'appellerais tout le monde... Alors il s'est précipité sur moi... j'ai tiré... il est là... »

Paul s'approcha et tressaillit... « Ce n'est pas un homme d'ici, murmura-t-il; il n'a pas de blouse; » et il ajouta d'une voix brève. « Allume ta lanterne, il faut voir! »

Il resta un instant seul devant le corps étendu; une anxiété terrible et étrange l'avait saisi. « Vite, vite! » dit-il sourdement à Jean qui revenait; il lui arracha la lumière des mains, la tourna vers le visage de l'inconnu, et un cri de colère et d'horreur à la fois s'échappa de ses lèvres : « William Sword! » C'était en effet l'Anglais; il était tombé sur le côté, le long de la clôture. On voyait sa longue barbe noire et sa figure pâle que la lumière blafarde éclairait en plein... Il était évanoui, mais son cœur battait.

Paul se tenait immobile, des sensations lourdes comme les bouffées d'un jour d'orage assiégeaient son cerveau; puis, il voulut s'élancer vers la maison, mais déjà l'on arrivait; les domestiques, attirés par le coup de feu, accouraient précipitamment.

Louise suivait, un peu en arrière. Quand elle fut tout près, elle vit soudain Paul pâle, frémissant, les lèvres serrées, et William Sword que deux domestiques emportaient lentement, tandis que Jean leur disait : « Monsieur a ordonné de le porter au *Coq d'Or,* je cours chez le médecin! »

Elle poussa un cri étouffé et voulut interroger. Paul lui serra le bras et, à voix basse : « Malheureuse! » dit-il. Il ne pouvait parler : d'ailleurs on épiait. Sans proférer une parole, ils se dirigèrent vers leurs appartements.

Digitized by Google

Louise se laissa tomber sur le canapé ; lui, était impassible en face d'elle, la regardant froidement : il en était donc venu là, de l'amour le plus jeune, le plus frais, le plus pur, au mépris le plus écrasant ! Comment ces choses arrivaient-elles ? Comment une femme belle et honorée en venait-elle à s'abaisser ainsi ?...

Ce fut elle qui rompit la première le silence.

« Ainsi, dit-elle, vous avez voulu tuer M. Sword ? »

Il ne daigna pas lui apprendre ce qui s'était passé et il se borna à répondre durement : « Dites votre amant !

— Mon amant ! »

Elle s'était levée, la colère et l'indignation brillaient dans ses regards, tout son corps frémissait et elle répéta avec une énergie amère : « Moi ! Un amant ! »

Il l'arrêta d'un geste. « Oh ! reprit-il, n'entrons pas, je vous prie, dans les explications de comédie. Un homme que je vous ai défendu de recevoir, rôde chez moi la nuit, en mon absence ; donnez-lui le nom que vous voulez ; nous ne discuterons pas ; je sais, moi, le nom que je dois lui jeter à la face ; cela me suffit ! »

Louise haussa dédaigneusement les épaules : « Je ne suis pas responsable des actes de M. Sword, dit-elle ; comment il est entré et ce qu'il venait faire, ce soir, dans le jardin, je n'en sais rien ; mais si vous oubliez qui je suis, je ne l'oublie pas, moi, et je sais que je n'ai rien à cacher ! J'ai revu M. Sword, c'est vrai ! Il s'est présenté ici à la campagne, il y a quelques jours, en votre absence, et je n'avais aucune raison de mettre à la porte un galant homme, qui, jusqu'à présent, s'est conduit en galant homme ! Je vous aurais parlé de sa visite si je n'avais songé à la scène ridicule que vous m'avez faite jadis ! Je ne pouvais prévoir le malheur que vous avez consommé ce soir. C'est épouvantable ! »

Il y eut un instant de silence ; Paul la regardait attentivement ; puis, il dit d'une voix sèche : « Avouez que ces explications viennent bien tard ! D'ailleurs, qu'importent toutes ces nuances, le fait est là !

— Le fait, le fait ! Ah ! c'en est trop à la fin, et je ne des-

Digitized by Google

cends plus à me défendre! Croyez donc ce que vous voulez, je n'ai rien à vous dire! Eh! mon Dieu! si j'étais coupable, ce ne seraient point les excuses qui me manqueraient; vous vivez dans vos livres et vos rêves, vous aimez la solitude, vous m'abandonnez tout un été pour vous faire insulter par des paysans et pour échouer misérablement aux élections; vous affectez avec moi une sévérité pédante, vous ne vous humanisez que pour cette petite institutrice des Dobberan! Puis, quand un honnête homme, dont l'esprit élevé est d'accord avec le mien et m'attire, je l'avoue, s'avise de vouloir s'approcher de moi, vous le traitez comme un misérable et vous m'outragez grossièrement sans m'écouter!... Ah! non vraiment, c'en est trop! et vous me faites cruellement songer que, libre de ma main et de mon cœur, je les ai peut-être donnés sans réflexion à un homme qui me promettait un amour digne de moi, mais tient à me rappeler sans cesse qu'il est né à Mariakerke, au milieu des paysans! »

Paul s'était redressé, il était pâle et ses yeux lançaient des éclairs : « Pour Dieu! s'écria-t-il d'une voix tremblante, brisons là; car ce fils de paysan pourrait s'oublier en présence des bourgeoises sans cœur, qui jouent les sensitives, et leur dire rudement sa pensée! J'ai dû vivre seul avec mes rêves, c'est vrai; mais si quelqu'un ici a lutté et souffert, si quelqu'un a le droit de faire des reproches!... Oh! ne prenez pas des airs de victime, nos liens n'ont rien d'éternel et la loi les rompra, je vous le jure! »

Elle baissa le front sous l'éclat de son regard : « Un meurtre chez nous! dans notre jardin, au milieu de nos domestiques! » dit-elle encore en frissonnant légèrement.

Elle quitta la chambre et Paul resta seul, songeant à sa vie qui s'écroulait comme un château de cartes;... il fut tiré de ses sombres réflexions par Jean, accouru pour lui dire que M. Sword était transporté au *Coq d'Or* et que le médecin était déjà auprès de lui. — Jean était encore tout bouleversé, il redoutait une poursuite judiciaire. — Ne craignez rien, dit Paul d'une voix brève, il ne peut rien vous arriver, je prends tout sur moi. Maintenant, laissez-moi seul!

Digitized by Google

XI

Le divorce était nécessaire; mais il fut convenu qu'on éviterait le scandale; et pour ne pas livrer les faits de leur vie intime en pâture à la curiosité publique, les deux époux demandèrent la rupture de leur mariage, de consentement mutuel.

L'accident arrivé à M. Sword fut autant que possible tenu caché; la blessure n'était point grave d'ailleurs et après un séjour de deux semaines à Moerbeke, M. Sword avait pu être transporté à Bruxelles. M^me^ Harding se retira chez ses parents, et la longue procédure du divorce fut discrètement entamée. Naturellement, l'on jasa; les indiscrétions des domestiques mêlaient le nom de M. Sword à l'aventure; chez les Dobberan, Lucie entendit raconter les faits avec mille commentaires; mais en général, tout cela restait dans le vague. On en était réduit aux suppositions et, dans la vie, ce qui n'éclate pas ouvertement, n'étant compromettant pour personne, passe pour non avenu. On se borna à raconter que Paul avait rendu sa femme très malheureuse, et à plaindre cette dernière. Quant à lui, il ne faisait ni confidences, ni récriminations, et le monde qu'il avait traversé avec un certain dédain, prenant son silence pour un aveu, lui témoignait beaucoup de réserve et de froideur.

Un grand dégoût de toutes choses pesait maintenant sur son âme et l'écrasait! Il se sentait désormais tout seul, sans amour, sans affection de famille, sans but dans la vie. Lucie ne l'aimait pas, il l'avait assez vu. Tout lui échappait à la fois. Il cherchait en vain dans la nuit qui l'enveloppait une étoile où reposer ses yeux et il n'en trouvait pas! Il avait beau regarder à l'horizon, il n'apercevait rien, rien que les brumes désespérantes et mornes qui s'étendaient à l'infini dans les vagues immensités sans fond du néant!

Il ne demandait qu'à en finir avec les formalités et les

Digitized by Google

tracas. M. d'Hastières ayant soulevé quelques objections quant à la liquidation de la communauté, dans un mouvement de hauteur, il rendit la dot entière telle qu'il l'avait reçue; son train de vie avait été considérable et ses dépenses multiples; aussi sa fortune s'en trouva-t-elle fortement ébréchée.

Enfin, au bout d'un an, toute la procédure était terminée; il se retrouva seul comme autrefois, se demandant ce qu'il allait faire.

On était au mois d'août. Il rencontrait çà et là d'anciennes relations du monde qui le saluaient d'un air affairé. Chacun avait ses occupations dans la vie : lui seul n'en avait pas. Il emporta quelques livres et alla se réfugier à Mariakerke.

La vieille Wanne habitait encore dans sa maisonnette d'autrefois. Elle était devenue bien vieille, bien courbée, bien ridée! Elle avait soixante-dix ans, elle ne participait plus que vaguement à la vie extérieure, voyant avec ce regard des enfants qui sortent de l'éternité et des vieillards qui y entrent! Sa bouche était si mince et si ridée qu'elle disparaissait sous les rides!

Paul s'asseyait sur les dunes, et longuement regardait la mer, sur laquelle un ciel éblouissant épandait une clarté métallique. Ou bien, il errait le long de la plage dont les sables uniformes se succédaient au loin sous les ardeurs d'un soleil brûlant; il s'ensevelissait dans la tristesse comme dans un linceul. Son âme remuée par un souffle divin lui semblait planer au dessus des vulgarités qu'il avait été forcé de coudoyer. Puis, revenant au sentiment du réel, il revoyait la maisonnette blanche où il était né : en face de cette étendue où le mystère de l'infini semble se revêtir d'une forme, il était seul, comme dans son enfance, et les jours passés, semblables à des plumes de mouettes portées sur l'ondulation des vagues, se présentaient à lui et disparaissaient tour à tour.

Puis, tout cela s'envolait, comme des brumes qui se dissipent, et la figure de Lucie venait s'interposer entre l'immen-

Digitized by Google

sité et ses méditations avec une ténacité que rien ne lassait. Il la revoyait comme jadis, dans les bureaux du ministère, si douce, si calme, si résignée; à sa fenêtre, dans la rue Gillon, quand elle lui jetait en souriant un adieu cordial; dans les prairies de Moerbeke, quand les blondes clartés du matin étincelaient dans ses yeux limpides rappelant les vierges du Pérugin; dans le parc des Dobberan, le soir où, éclairée par la lune, elle se détachait de l'ombre ambiante, semblable à une céleste vision et, le front irrité, déclarait qu'elle n'aimait personne!

Et le songe s'emparait de nouveau de son esprit; Lucie était auprès de lui; une majesté souveraine éclatait sur ses traits; il voulait l'enlacer et l'attirer sur son cœur, mais des légions d'implacables fantômes, l'entraînant soudain dans les espaces immaculés et faisant entendre un long ricanement, jetaient comme une malédiction les mots : Trop tard, trop tard!

Il essayait parfois de causer avec les pêcheurs de Mariakerke; leurs bonnes et franches figures lui rappelaient son père; mais bien peu le connaissaient encore, il n'y avait plus d'intimité possible; pour tous il était maintenant *un monsieur;* ils lui parlaient avec respect. Lui-même s'étonnait de les trouver si différents de ce qu'ils étaient dans son souvenir et cherchait en vain à faire jaillir une étincelle de leur esprit lent et dur.

Le soir, il se tenait en bas dans la petite chambre de tante Wanne; il ouvrait ses livres et essayait de travailler à la lueur d'une mauvaise lampe; il y avait sur la cheminée, rangés symétriquement, des coquillages roses, des tasses blanches, où était écrit, en lettres d'or à moitié effacées, le mot *Liefde,* et des verres de différentes grandeurs. Au mur, pendait une enluminure encadrée représentant Isabelle à cheval au siége d'Ostende.

Wanne qui tricotait, en apparence, un gros bas de laine bleue, sommeillait sous le manteau de la cheminée; au dehors, à intervalles égaux, on entendait, comme un sourd refrain, le bruit de la mer qui avançait contre les dunes en

Digitized by Google

grondant, et se retirait ensuite avec un léger murmure. Mais Paul ne lisait pas longtemps, il voulait voir Lucie, il se levait en sursaut, jetait le volume avec violence et faisait quelques pas dans l'étroit espace où il était renfermé. Wanne, comme une enfant, le suivait des yeux; elle voyait bien à sa figure qu'il était fort triste, mais elle ne pouvait comprendre pourquoi. Elle cherchait à causer; pour le consoler, elle lui demandait si son argent était bien gardé et s'il avait des enfants? Paul s'élançait hors de la maisonnette; il recevait par larges bouffées le vent de la mer; les vagues phosphorescentes s'avançaient vers lui en ourlets lumineux; dans les espaces illimités, les étoiles clignaient leurs yeux d'or; çà et là, il heurtait du pied une méduse humide et luisante étendue sur le sable. L'humanité ne lui paraissait plus qu'un point imperceptible dans le grand tout; il lui semblait qu'il avait cessé d'appartenir à la terre, que les vagues aux myriades d'étincelles l'appelaient avec de doux frémissements, et que rien ne serait plus facile que de se laisser entraîner avec elles dans l'oubli!...

Parfois aussi, le matin, il s'en allait à Ostende. poussé par une sorte de mystérieuse curiosité. La mer tout éclatante au soleil, était peuplée de baigneurs; les femmes, effrayées, criaient en recevant sur le dos et sur leurs épaules frissonnantes le choc des grandes vagues; sous les tentes piquées dans le sable, les enfants jouaient, les gens âgés causaient ou lisaient. L'ardente clarté épandue dans le ciel rayonnait partout : sur l'écume de l'eau, sur les blancheurs du sable, sur la toile des tentes, sur les couleurs bigarées des costumes, sur les façades des bâtiments de la digue, produisant un éblouissement où, dans l'uniformité de la teinte lumineuse, toutes choses se fondaient... Il se tenait loin de la foule. Jadis, au temps des illusions, il était venu la regarder ainsi dans ses splendeurs décevantes, avec un vague désir de mieux la connaître; maintenant, il était devant elle comme un disséqueur devant le corps dont la beauté plastique a attiré un instant son attention et dont il a fait l'autopsie!

Digitized by Google

Il apercevait les d'Hastières, entourés d'un cercle brillant et animé; après une année de retraite exigée par les convenances, Louise se retrouvait avec plaisir dans le bruit et le mouvement. Elle était de nouveau un brillant parti, on racontait qu'elle allait épouser M. Sword. Évariste Thuret se trouvait là également; il était marié et commençait à acquérir de l'influence.

Les Dobberan arrivèrent un peu plus tard. Paul venait les regarder à la dérobée; Lucie semblait embellie ; il remarquait sur ses traits quelque chose de vivant et d'immatériel à la fois, d'indéfinissable et d'harmonieux qui ravivait ses sentiments pour elle.

Une après-midi que Paul était devant la maisonnette de Wanne, il vit au loin sur les dunes une société qui arrivait en excursion; bientôt, il entendit les éclats de voix, on avait très chaud et toute la bande joyeuse se précipita du haut des dunes vers l'estaminet du *Repos des Pêcheurs,* adossé à la demeure de Wanne.

C'étaient les d'Hastières et les Dobberan; il se recula vivement; puis, quand ils furent entrés, il regarda de nouveau. Lucie arrivait en arrière avec Mary. Malgré sa barbe et ses cheveux qui étaient maintenant très longs, elle l'avait reconnu, car elle tressaillit. Il eut un instant l'idée de s'élancer vers elle, mais l'on entendait du fond du *Repos des Pêcheurs,* la voix de M^me^ Dobberan qui criait : « Eh bien, Lucie et Mary, où restez-vous? » Une vive rougeur avait envahi le visage de Lucie, elle baissa la tête et pressa le pas, tandis que Mary disait tout bas :

« Mademoiselle, est-ce que ce n'est pas M. Harding?... Comme il est changé!

— Je lui fais peur! » pensa Paul, et il rentra tristement à l'intérieur de la maison ; à travers la cloison, on entendait les rires des touristes; les dames poussaient de petits cris de dégoût en buvant l'aigre bière d'Ostende.

A partir de ce jour, il se rendit plus fréquemment sur la plage, guettant l'occasion de trouver Lucie toute seule; il voulait absolument lui parler, il sentait en lui des trésors

Digitized by Google

d'éloquence : il la convaincrait; l'amour vrai et profond ne laisse point une femme insensible, il lui dirait ses souffrances, et combien il était puni d'avoir pu oublier un jour son chaste et divin regard au milieu du factice éclat du monde; il lui dirait que tout est vanité sauf l'amour, que les âmes droites seules sont capables de l'éprouver; que si elle voulait unir leurs deux destinées, il avait encore assez pour leur procurer à tous deux, dans le calme d'une vie heureuse, modeste, tranquille, le seul bonheur désirable sur cette terre!...

Il aurait voulu faire quelque chose d'extraordinaire qui attirât l'attention de tous et forçât l'admiration de Lucie. Puis, les jours se succédant, et Lucie vivant retirée, et la chance d'une entrevue ne se présentant pas au milieu de ce monde de flâneurs toujours rassemblés, il retombait dans un découragement profond qui lui ôtait toute énergie!

Un matin, il était arrivé sur la plage et il se préparait à entrer dans l'eau, à l'écart de la foule, comme de coutume, quand un mouvement insolite se produisit parmi les baigneurs. On courait et on venait; un ouvrier, debout sur le brise-lames, parlait en pleurant; il était entré dans la mer avec un compagnon; ce dernier s'était avancé trop loin et, sachant à peine nager, avait été entraîné par le courant; lui, qui ne savait pas nager non plus, était revenu en toute hâte et réclamait du secours. On cherchait les inspecteurs de service pour faire préparer la barque de sauvetage, on discutait beaucoup; les esprits positifs critiquaient vivement l'administration qui organisait si mal la surveillance, ne songeait pas à établir le long de la côte un système complet de bouées et dont l'incurie rendait de pareils accidents inévitables. Au loin, on voyait confusément une forme indistincte qui s'agitait. De jeunes femmes en toilette du matin, de brillants gentlemen, des jumelles à la main, gesticulaient et soulevaient la question de savoir si c'était bien un homme. Paul s'élança, il était bon nageur; d'un bras sûr et fort, il fendit les flots; il avançait rapidement, et bientôt apparut à une courte distance une figure livide, reflétant déjà les an-

Digitized by Google

goisses et les affres de la mort et qui remontait une dernière fois! Il redoubla d'efforts; il sentait que le courant, déjà très sensible, augmentait d'intensité à mesure qu'il s'éloignait. Il ne perdit pas courage, et bientôt il put saisir le malheureux qui se noyait; il essaya de revenir, mais l'homme, avec cette énergie désespérée, particulière à ceux qui vont périr, s'était soudain cramponné à lui et l'entraînait à fond; il sentit qu'il était perdu s'il ne l'abandonnait pas, et, rassemblant toute sa vigueur, d'un mouvement, il se dégagea et se remit à nager; mais on l'enlaçait de nouveau et, dans sa chair, il sentait des doigts crispés s'enfoncer! Il fit un suprême effort et put encore revenir à la surface; mais maintenant la victime s'attachait à ses jambes et il disparut une troisième fois; autour de lui les vagues bondissantes, tournoyantes, l'aveuglaient et le suffoquaient! Un amas de choses sans nom tourbillonnait en lui; la rumeur formidable de l'océan retentissait, étourdissante, implacable, mystérieuse! L'eau de mer, âpre et dure, lui entrait toujours dans sa bouche contractée!... Il eut une convulsion suprême, il aperçut une dernière fois le ciel comme une lueur éblouissante! Il lui sembla, pendant l'espace d'un éclair, voir au loin sur la plage la foule rangée, et tout en avant, Lucie qui, en robe de mariée, une couronne sur la tête, l'appelait en souriant doucement; il essaya de prononcer son nom, les vagues l'étreignirent, il se laissa aller!...

Sur la plage, l'animation était toujours grande; auprès des cabines les baigneurs n'avaient pas cessé leurs ébats joyeux; la barque de sauvetage était enfin à flot, mais elle ne trouva rien. Ce ne fut que l'après-midi, à la marée montante, que les deux corps furent rejetés à la côte et rapportés sur le sable. Des pêcheurs de Mariakerke reconnurent Paul, et le transportèrent chez Wanne.

Le soir arriva, le corps était étendu dans la petite chambre, sur le lit; un drap de grosse toile blanche le recouvrait; sur la table brûlaient des bougies; deux voisins de Wanne, à la demande de celle-ci, veillaient le mort; elle était assise dans un coin, récitant son chapelet, un peu inquiète, ayant

Digitized by Google

entendu dire que parfois, dans les premières heures, l'esprit des noyés revient pour tourmenter les vivants. Au loin, retentissait l'éternel et sourd murmure de l'Océan. A l'intérieur, le calme n'était interrompu que par la voix de Wanne qui marmottait ses prières et parfois par l'un des veilleurs qui toussait; par instant aussi la mèche des bougies crépitait. — Soudain, la porte s'ouvrit brusquement, et les lumières vacillèrent : c'était Lucie qui entrait. Elle était aussi pâle que le mort lui-même; elle s'agenouilla auprès du lit, et, dans le silence solennel qui régnait, on entendait ses sanglots étouffés.

Puis, elle se releva, et doucement elle murmura : « Adieu, Paul, adieu! »

Wanne crut devoir lui adresser la parole.

« Vous avez connu Paulus, madame, dit-elle, och! mon Dieu! »

Et devant le lit de mort, à la blafarde clarté des bougies, dans l'alcôve misérable où se tenaient silencieux ces pauvres gens qui ne pouvaient pourtant pas la comprendre : « Je l'ai toujours aimé! » dit-elle.

Elle le regarda une dernière fois : « Adieu, » dit-elle encore! Elle sortit lentement; les trois vieillards restèrent seuls avec le corps étendu sous le suaire.

On entendait de nouveau Wanne qui, son rosaire entre ses doigts tremblants, priait pour le repos de Paul Harding!

ADOLPHE PRINS.

FIN.

Digitized by Google

L'ENFANT MORT.

Approchez avec moi sans bruit :
Le voyez-vous ? — C'est cette nuit
Qu'il est mort ! — L'aube était éclose :
Soudain, il a paru faiblir,
Et tous nous avons vu pâlir
Sa lèvre rose.

Comme une lampe à son déclin,
Qui tremble et lentement s'éteint,
Il s'en est allé sans souffrance.
Sa bouche encor nous souriait,
Que tout bas chacun le pleurait
Sans espérance !

N'est-ce pas ? — On dirait qu'il dort
Son front charmant, sans nul effort,
A repris la pose ordinaire.
Les petits doigts, déjà glacés,
Sont sur le corps entrelacés
Comme en prière.

Ses doux cheveux aux reflets d'or
Sur le triste oreiller de mort
Tombent, s'éparpillant en ondes.
La figure, pâlie un peu,
Apparaît blanche au milieu
Des boucles blondes.

Digitized by Google

On l'a paré comme aux grands jours :
On a choisi, dans ses atours,
La robe fine la plus belle,
Les bottines de satin blanc,
Le manteau brodé de rubans
Et de dentelle.

Quelle étrange immobilité,
Quelle fantastique beauté
Imprime la mort dévoilée !
Si cependant le ciel voulait :
Qui sait ?... Si jamais revenait
L'âme envolée !...

— Allons, petit : reveille-toi !
Ne m'entends-tu donc pas ? — C'est moi,
Moi, ton vieux compagnon fidèle !
Voici ta balle et ton cerceau,
Allons, viens ! Sors de ce berceau,
Le jeu t'appelle.

Le bosquet se remplit de chansons :
Tout murmure dans les buissons.
Les grands prés se dorent humides
Sous les feux bleuâtres du jour.
Allons, petit, ouvre à ton tour
Tes yeux limpides.

Nous irons au ruisseau jaseur
Guetter sans bruit l'oiseau pêcheur ;
Nous irons surprendre l'abeille
Au sein d'un calice embaumé ;
Cueillir dans le bois embrumé
La fleur vermeille.

Veux-tu sur cette table — au long
Étaler tes soldats de plomb ?
Nous ferons la grande bataille.
En lice ! fiers turcos, lanciers !
En lice ! uhlans noirs, cuirassiers
De haute taille !

Digitized by Google

Ce jeu-là te rendait joyeux ;
De tes combats victorieux
Tu ne sais même pas le nombre !
La bataille, la gagnais-tu ?
Quelle fête ! — Moi, le battu,
Je restais sombre.

Mais fais donc entendre ta voix,
Ton rire ingénu d'autrefois ;
Dis ? — Quelle histoire sans pareille
Ce coussin peut-il te conter,
— Blondin chéri — pour lui prêter
Ainsi l'oreille ?

Mais non ! partons : il est bien mort,
Nul souffle désormais ne sort
De sa pâle bouche entr'ouverte !
Sa main que l'on presse en tremblant,
Que l'on réchauffe, à chaque instant
Retombe inerte !...

On dit : Il faut pleurer tout bas,
Car vraiment ils ne comptent pas,
Ces petits morts qu'on a vus naître :
On doit, dit-on, se montrer fort !...
Venez !... Moi, j'ai beau faire effort,
Je ne puis l'être !

CHARLES MASSON.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE.

LA FRANC-MAÇONNERIE & LE MANDEMENT DE MGR. DECHAMPS.

Mgr. l'archevêque de Malines, qui est cependant un homme d'esprit, vient encore de négliger une excellente occasion de garder le silence. Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons : les attaques contre la franc-maçonnerie, dont l'honorable prélat émaille son dernier mandement, ne peuvent que causer le plus grand bien aux libéraux, d'abord par la douce gaieté qu'elles excitent chez nos amis, ensuite par la réclame qu'elles font gratuitement à l'institution ainsi incriminée. Mais Mgr. Dechamps doit posséder une robuste confiance dans la naïveté de ses ouailles pour leur débiter sérieusement ses prétendues révélations sur les dangers de l'organisation maçonnique. Sans doute, il ne manquera jamais de bonnes âmes pour admettre que la nuit règne en plein midi, si seulement il plaisait à Sa Grandeur de l'affirmer. Mais à côté de ces convertis, qui n'ont plus besoin d'être prêchés, se placent nombre de gens qui, sans s'être jamais beaucoup préoccupés de la maçonnerie, doivent se demander si Sa Grandeur ne se moque pas de leur humilité, quand elle leur sert, pour tout argument, de vrais contes à dormir debout. Et une fois sur cette pente, que Monseigneur y prenne garde, on en vient bientôt, la curiosité aidant, à vouloir connaître de plus près ces affreux francs-maçons dont la plume archiépiscopale trace un tableau si sinistre. C'est là tout ce que nous demandons.

Mgr. Dechamps, mieux instruit sur la franc-maçonnerie que les francs-maçons eux-mêmes, lui reproche de n'être tout entière qu'un instrument passif aux mains de quelques chefs occultes. Quant au reste des adeptes, y compris les « grands et augustes personnages revêtus des dignités *extérieures* de l'ordre », ce sont, à l'entendre, de pauvres dupes, qui exécutent les instructions de leurs chefs inconnus, sans pouvoir en discuter la valeur ou même en deviner le but. — Comprenne qui pourra et croie qui voudra !

Digitized by Google

Bien que le terme de *dignités extérieures* n'ait guère de sens dans l'organisation d'une société secrète, Mgr. Dechamps fait probablement allusion aux hommes que le public a toujours vu figurer à la tête des loges et du Grand-Orient de Belgique, tels que MM. Verhaeghen, Van Schoor, Van Humbeeck, Couvreur, J. Anspach, Bergé, etc. Ce sont ces « grands et augustes personnages » qu'il nous représente comme les humbles serviteurs de je ne sais quel consistoire occulte, emprunté par l'imagination archiépiscopale aux *Mystères du château d'Udolphe* ou aux plus fantastiques créations d'Hoffman. Quels sont ces chefs mystérieux, d'où ils sortent et à quoi ils se reconnaissent, Monseigneur oublie de nous le dire, au risque de troubler à jamais le repos des foyers et la sécurité des familles. C'est affreux de penser qu'on peut ainsi côtoyer, sans s'en douter, les noirs scélérats qui mènent la franc-maçonnerie tout entière, et, par elle, « la persécution « dirigée contre l'Église dans une grande partie de l'Europe et « du Nouveau-Monde, mais principalement en Suisse, en Alle- « magne et en Italie ». Peut-être se cachent-ils jusque sous la blouse blanche du commissionnaire qui stationne au coin de la rue, ou derrière le comptoir de l'épicier qui nous débite sa cassonnade ; peut-être est-ce le gendre auquel nous avons donné notre fille ou le domestique qui — comme Don Salluste dans *Ruy-Blas* — nous sert le matin pour mieux nous commander le soir. Ne seraient-ce pas les chefs échappés de la Commune ou les agents de M. de Bismark, que, sans la prudence diplomatique recommandée par le cabinet clérical, nous verrions certainement figurer en cette affaire? Et pourquoi même n'en trouverait-on pas, *horresco referens,* parmi les sommités de l'Église, — hypothèse qui n'est pas sans quelque valeur, quand on voit des archevêques et même des papes si bien au courant des mystères maçonniques?

Cependant, — que Sa Grandeur nous permette de le lui dire, — il y avait dans cette voie beaucoup mieux à faire : pourquoi, au lieu de recourir à une ficelle dramatique, dont Ponson du Terrail et ses imitateurs ont tant abusé, Monseigneur n'a-t-il pas fait intervenir un personnage tout à fait à sa place dans un morceau de littérature sacrée? Quelle occasion de nous montrer le *malin* en personne, signant avec ces messieurs un pacte en due forme, pour leur vendre honneurs et influences en échange de leur liberté dans ce monde et de leur âme dans l'autre! C'eût été tout aussi vraisemblable, et c'eût été beaucoup plus conforme aux précédents des légendes catholiques.

Digitized by Google

Nous connaissons bien une société, une vaste société même, qui résume toutes ses dignités apparentes sur la tête d'un pontife infaillible, alors que l'influence réelle et l'autorité morale y résident depuis longtemps dans une secte astucieuse et puissante, universellement connue sous le nom de *janissaires de la papauté*. Mais nos lecteurs savent que ce n'est pas précisément à la franc-maçonnerie que nous faisons allusion. Mgr. Dechamps nous dit, avec force circonlocutions, que la maçonnerie est détestable parce que les papes l'ont excommuniée et que les papes l'ont excommuniée parce qu'elle est détestable. Oublie-t-il donc une certaine bulle *Dominus ac Redemptor,* où Clément XIV « considérant « qu'aucun État, ni même l'Église, ne peuvent goûter une paix « solide et durable, tant que la société de Jésus continuera « d'exister, nous, aidé et inspiré par le saint Esprit, comme nous « l'espérons avec confiance, et usant de la plénitude de notre « puissance apostolique, nous éteignons et supprimons la dite « société »?

A vrai dire, Mgr. Dechamps a la ressource de nous répondre que les papes, étant infaillibles, peuvent se contredire les uns les autres, et cependant avoir tous raison. Mais l'honorable prélat va plus loin pour justifier ses nouveaux anathèmes. Il affirme que le but de la franc-maçonnerie, tel qu'il se révèle par les actes de cette association, ainsi que par les *documents authentiques* « échappés de ses mains », consiste à guerroyer contre l'Église romaine et *par conséquent* contre toute religion, contre toute idée divine, contre « tout ce qui a fait le ravissement de tant « de grands hommes ».

Si Mgr. Dechamps, nous produisant les *documents authentiques* sur lesquels il prétend s'appuyer, nous prouvait réellement que la franc-maçonnerie passe son temps à combattre les doctrines actuelles de Rome, il se bornerait en somme à la convaincre d'un crime partagé non seulement par tous les libéraux, mais encore par tous les vrais conservateurs du monde moderne; ses foudres ne frapperaient pas seulement les francs-maçons, mais encore tout ce qui pense et tout ce qui progresse, tout ce qui revendique, dans une mesure quelconque, les droits de la science et de la liberté, tout ce qui prétend interdire aux empiétements de la suprématie ultramontaine un coin quelconque de la pensée et de la conscience humaines, — depuis les vieux catholiques, excommuniés pour être restés fidèles à l'ancien esprit de l'Église, jusqu'à ces pauvres catholiques libéraux, qu'au Vatican on appelle

Digitized by Google

une peste et on compare à Judas trahissant son maître. Mais en quoi, de cette hostilité contre l'ultramontanisme, résulterait-il que la franc-maçonnerie soit une société anti-religieuse, en lutte ouverte avec tous les cultes? Chacun le sait, la maçonnerie belge s'honore de posséder des hommes sincèrement religieux, qui occupent même un rang distingué dans les communautés protestantes et israélites de notre pays. Or, quand on voit ainsi des citoyens appartenant aux religions les plus diverses se réunir, pour un objet commun, à des philosophes et à des libres-penseurs, n'est-il pas certain que cet objet est un but de tolérance, de philanthropie et de progrès? Et s'il y a des opinions religieuses qui ne se sentent pas à leur place dans une pareille réunion, n'est-ce pas leur propre exclusivisme qu'il faut seul en accuser?

Qu'est donc en réalité la franc-maçonnerie? Nous n'avons pas mission de parler ici en son nom, mais le public lui-même peut répondre à cette question. Mgr. Dechamps déclare juger la franc-maçonnerie d'après ses actes au dehors. Eh bien! la maçonnerie belge peut accepter le défi sur ce terrain. Les actes où sa main s'est révélée au dehors — pour ne pas sortir de la capitale — c'est, dans l'ordre social, la création de l'Université libre, de la Ligue de l'enseignement, des *fourneaux économiques,* des prix de propreté et de moralité que certaines loges distribuent directement aux classes ouvrières, — dans l'ordre politique, la fondation de l'*Alliance,* mère du congrès libéral, — dans l'ordre charitable, d'incessants secours, non pas réservés à ses seuls adhérents, mais distribués à tous les nécessiteux avec un esprit de tolérance et d'impartialité qui pourrait servir de leçon à ses adversaires, — enfin, dans l'ordre intellectuel, de nombreux ouvrages sur les questions sociales et politiques du jour, qui, avant de faire autorité dans le monde extérieur, sont venus éclore et mûrir dans les modestes travaux des loges. Sa Grandeur pourrait-elle en dire autant si, à notre tour, nous lui demandions de juger, d'après leurs actes, certaines autres sociétés secrètes, dont les incessantes intrigues se sont encore révélées dans ces derniers temps par une succession d'incidents judiciaires étrangement significatifs?

Si la franc-maçonnerie n'existait pas en Belgique, je ne dirai pas, en parodiant un mot célèbre, qu'il faudrait l'inventer, mais je soutiens que l'on sentirait bientôt, parmi les gens qui vivent en dehors du cléricalisme, le besoin de fonder quelque grande association analogue à la maçonnerie. L'absence de publicité, qui a parfois valu aux loges le désagrément d'un parallèle tout à fait

Digitized by Google

spécieux avec la Compagnie de Jésus et d'autres sociétés cléricales, doit être simplement considérée comme un moyen, une arme de guerre, une précaution louable ou criminelle suivant la nature des desseins qu'elle sert, mais sans portée morale en elle-même, et certainement fort utile pour lutter avec quelques chances de succès contre des adversaires naturellement portés à la cohésion comme à la discipline, et aussi puissants par leurs ramifications que par leur nombre. Grâce à ce secret des travaux, d'une part, on peut étudier, sans réticences ni parti pris, des questions qu'il serait peut-être impolitique de soulever au grand jour, d'autre part, on peut attirer et grouper ces éléments, je ne dirai pas flottants, mais opprimés, que la crainte de compromettre une position souvent nécessaire à l'existence de toute une famille empêche trop souvent d'apporter leur concours même moral aux recherches et aux luttes du progrès.

Les associations littéraires, artistiques, scientifiques, ayant un but restreint, ne s'ouvrent qu'à certaines catégories d'individus. Les associations charitables se renferment étroitement dans leur mission de bienfaisance. Enfin, les associations politiques, comme nos associations libérales, sont, la plupart du temps, des cadres d'électeurs dressés pour le scrutin. A côté de ces cercles spéciaux et de ces organisations militantes, ne voit-on pas l'utilité d'autres associations, plus larges dans leur composition et dans leur rôle, réalisant chacune le vers immortel de Térence et figurant dans leur ensemble comme l'*Académie* du progrès, — vaste laboratoire où toutes les grandes idées de l'époque viennent se produire et s'affiner, soit pour se répandre ensuite dans le corps social par les nombreux débouchés de la propagande maçonnique, soit pour revêtir une formule pratique et parfois transactionnelle, propre à figurer désormais sur la plateforme électorale des partis.

Aussi, malgré les anathèmes de l'épiscopat — et peut-être même à cause de ces anathèmes, qui font sentir toute l'importance de la maçonnerie — notre jeunesse continuera à affluer vers les loges, parce qu'elles lui offrent un asile de la pensée libre, en même temps qu'une école de perfectionnement mutuel et un foyer de libéralisme vivace, parce que seules elles lui représentent une ébauche de solidarité libérale, devant le multiple et formidable faisceau de la solidarité cléricale.

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA SCIENCE.

NOS SOCIÉTÉS SAVANTES.

Puisque la *Revue* ouvre une page aux interprètes de la nature, il nous semble au moins convenable de présenter le personnel, avant de parler de ses œuvres. C'est, du reste, un bon argument contre certains pessimistes qui, les yeux fixés au dehors, s'obstinent à ne point voir chez nous le moindre mouvement scientifique. Quant au lecteur frivole, qu'il se rassure; le temps n'est plus aux conjectures, aux abstractions diffuses, aux théories qui se faisaient la guerre à grands coups de formules et de mots bizarres. Depuis que la science a pris pied sur le terrain de l'investigation, l'histoire naturelle, dans une certaine mesure, est accessible à tout le monde. Ce que l'on cherche, ce sont des faits; tout ce qui ne peut être vérifié est rejeté comme inutile. En d'autres mots, l'attention est fixée sur *l'ordre* dans la nature, non sur *la cause*, — on en est à la discussion, à la constatation des matériaux. De là cette multitude empressée, casseurs de pierre, chasseurs d'insectes, botanistes ou chercheurs de coquilles, que vous voyez, comme des abeilles, butinant de par l'univers. Chacun choisit la fleur qui convient à ses goûts, fait sa récolte, puis, à tire-d'aile, s'en revient à la ruche déposer le produit de sa chasse, — ces ruches, ce sont nos sociétés savantes. C'est là que se fait le classement, la coordination des phénomènes observés. Par conséquent, c'est là qu'il faut étudier les progrès de la science. Dans l'état actuel de nos connaissances, le travail scientifique s'est tellement spécialisé que nul ne peut établir un principe sans l'assistance et le contrôle de ses collègues. Il en résulte une chose : que la plus infime des découvertes mérite au moins crédit et considération, car elle est un bienfait matériel — une conquête de la vérité.

Digitized by Google

Ceci soit dit en faveur des abeilles, et maintenant ouvrons nos ruches.

A tout seigneur tout honneur. Pour l'ordre, l'activité, l'abnégation individuelle, il faut citer en tête la *Société des entomologistes de Belgique*.

Se figure-t-on qu'il existe chez nous 77 personnes étudiant les insectes, collectionnant, publiant des mémoires dans un bulletin périodique, lequel compte parmi ses lecteurs le respectable contingent de 95 sociétés savantes? Or, telle est la notoriété de ce volume d'annales, qu'un grand nombre d'entomologistes étrangers qui écrivent en langue française se plaisent à lui confier leurs travaux. C'est ainsi que, d'année en année, la société paraît accaparer sur ses rivales le privilége de constituer une réunion cosmopolite. La position centrale de la Belgique est bien pour quelque chose dans cette prédilection des étrangers, mais la plus grande part du succès est due à la virilité de l'association, au crédit de plusieurs de ses membres, à leur dévouée propagande. Quoi qu'il en soit l'école existe; elle a vulgarisé chez nous l'un des groupes les plus intéressants et les moins observés de la zoologie, et nous la présentons au lecteur, avec tout le respect que l'on doit à des gens qui augmentent notre idéal, en nous révélant l'univers.

Car c'est une grave erreur de croire que les sciences naturelles, par leur positivisme, resserrent les bornes de l'imagination. Regardez donc ces chercheurs de coquilles! Malgré la pluie ou la tempête, un jour durant, vous verrez l'amateur sculpter le roc à la recherche d'un petit être mort depuis quelques millions d'années. Tout entier à son œuvre, il frappe à petits coups la roche... un cri s'échappe de sa poitrine : « Cassé! » N'importe, il recueille le têt, l'enveloppe et s'en va, l'œil brillant et le sourire aux lèvres. C'est que ce débris qu'il emporte appartient à une nature éteinte et que par sa structure il va lui révéler les milieux où il a vécu, — tout un monde ignoré. Voilà la jouissance esthétique. L'étude des êtres disparus, en fournissant de nouvelles données, nous offrent une conception plus vaste de la nature.

Aussi, quand il fut question de créer une *Société malacologique*, la société sortit toute faite du cerveau de son secrétaire M. Colbeau. D'abord, le cercle des études se restreignit aux seules coquilles vivantes du pays, mais les premiers adeptes y mirent une telle ardeur qu'il ne resta bientôt plus rien à découvrir. Des vivants, on passa aux morts, et les mollusques fossiles furent

Digitized by Google

adoptés avec d'autant plus d'empressement que la présence de M. Nyst au fauteuil de la présidence rendait cette étude plus facile. Entre temps, l'un des membres s'était épris des *foraminifères,* un autre des *bryozoaires,* un troisième des *polypiers.* On fit même plus d'une excursion dans le domaine géologique et, d'annexion en annexion, la société prit à sa charge tous les animaux inférieurs.

La Société malacologique de Belgique tient ses réunions mensuelles au Jardin Zoologique de Bruxelles; elle publie des annales, elle organise des excursions. Forte de 75 membres, l'état prospère de son actif, son ardeur juvénile et la sympathie qu'elle exerce en dehors du pays font préjuger d'un avenir heureux. Nous la présenterons en masse, en attendant plus ample connaissance.

Autre ruche : *la Société royale de botanique belge.* C'est sous la présidence de M. Dumortier que cet essaim bourdonne. Son origine remonte à l'année 1862, alors que MM. Wesmael, Grün et Jolly convièrent au travail collectif, par une timide circulaire, les amateurs de botanique. Les premiers statuts d'une association régulière furent établis sous la présidence de feu M. l'abbé Coomans, — un nom qui évoque de bien sincères regrets chez tous les amis de la science. Depuis lors, la société a atteint le chiffre de deux cents membres indigènes, mais elle ne s'est encore occupée jusqu'aujourd'hui que de botanique descriptive. La cause en est peut-être à la rareté de ses assemblées, qui n'ont lieu que trois fois par an. Quoi qu'il en soit, cette Société s'est montrée jusqu'aujourd'hui plus militante que productive.

Elle aura son époque d'efflorescence, n'en doutez pas. Le vent est à l'étude de la nature. L'activité fiévreuse de l'homme épuise les matériaux dont il dispose, il sent qu'il doit chercher à faire produire la terre. D'autre part, les métaux renchérissent, le charbon manque, les yeux se tournent avec détresse vers la géologie, dispensatrice de tous les éléments de notre civilisation, depuis le sable qui fait nos briques jusqu'au fer des locomotives.

Or, la géologie est toujours cette belle mystérieuse, capable d'entraîner à sa suite l'esprit du philosophe ou la fantaisie du poëte; ses allures capricieuses nous égarent, ses lois souvent échappent à toutes nos recherches. Et plus la science se perfectionne, plus nous reconnaissons combien on doit tenir compte, dans l'étude stratigraphique ou paléontologique des terrains, des

Digitized by Google

conditions locales. Le champ d'études devient énorme. Il faut des géologues.

Ce cri d'appel, fort à propos, vient d'être formulé; qu'on se rassure. Voici venir de Liége les prémices d'un mouvement vers les sciences minérales : 165 géologues prêts à fouiller la terre. Cette société s'est baptisée *Société géologique belge.* Elle a pour patrimoine les souvenirs d'André Dumont, pour champ d'activité un pays sillonné de richesses minérales. En toute sécurité, nous pouvons dire qu'elle complète le bilan de nos espérances scientifiques.

Encore, dans cette courte nomenclature, n'avons-nous mentionné, ni les sociétés de sciences médicales, où la physiologie se développe avec succès, ni notre académie des sciences, ni quelques uns de nos musées fort importants, qui sont pour le public un enseignement perpétuel. Nous avons également omis les nombreuses écoles de province où la science a son mot à dire, et nous n'avons pas dit un mot de l'école du Hainaut, pas plus que de son géologue, M. Cornet-Briart, un double phènomène de sympathie géologique dont nous aurons à vous parler un jour.

Le fond ne manque pas. Reste à savoir si la masse du public est appelée à en jouir.

On s'est plaint à l'académie d'une indifférence générale en matière scientifique. Quand nous parlons, qui nous écoute? disent quelques savants. A qui la faute? Lorsque la science a fait un appel, on y a répondu, comme nous venons de le montrer. Quand on ouvre une école, elle s'emplit. L'être pensant ne peut pas être indifférent au mécanisme de son être. Pour peu qu'il ait l'esprit curieux, il doit, dans ses moments d'ennui, chercher à s'expliquer tous ces grands phénomènes qui l'étonnent, lui qui, le soir, plein d'illusions, assiste à des féeries, et s'extasie à voir surgir, au bruit d'un tonnerre en peau d'âne, des organismes de carton. Si vous questionnez le brave homme, il vous dira qu'il ne demande pas mieux que de s'instruire, s'il pouvait déchiffrer vos *bulletins savants*, s'il savait où se renseigner sur les découvertes nouvelles. La preuve qu'il est de bon vouloir, c'est qu'il dévore, l'un après l'autre, les livres dits de vulgarisation, œuvres légères pour la plupart, qui se contentent de vous offrir la représentation plastique des phénomènes, sans aucune idée d'ensemble. Il y a donc une lacune entre la science et le profane. Nous n'avons pas la prétention de la combler; seulement, il nous serait fort agréable de servir d'intermédiaire, de traducteur si vous voulez, entre nos

Digitized by Google

confrères trop profonds et nos lecteurs trop occupés; dussions-nous parfois tenir lieu de simple porte-voix à quelque travailleur modeste dont l'œuvre, selon lui, ne vaut pas d'être écrite et qui pour cette raison s'abstient. Inutile d'ajouter que toute polémique sera forcément étrangère à cette chronique qui se contente de glaner un peu partout : faits, travaux, découvertes, sans distinction ni privilége pour les réputations faites ou à faire. N'importe l'artisan, s'il produit un effort, nous en ferons part au lecteur.

X. De Reul.

Digitized by Google

ESSAIS & NOTICES

LE PRINCE DE BISMARCK ET L'ÉGLISE CATHOLIQUE EN ALLEMAGNE.

L'homme remarquable qui préside aux destinées de l'empire d'Allemagne attire dans ce moment l'attention de toute l'Europe, par suite de la lutte qu'il a engagée avec l'épiscopat. Avant d'apprécier la portée de ce débat, il faut rappeler en quelques mots les causes qui l'ont fait naître.

La proclamation du Syllabus a eu un immense retentissement dans le monde entier, et particulièrement en Allemagne, où les questions religieuses ont toujours passionné les esprits. L'infaillibilité du Pape proclamée, après dix-huit siècles, comme un dogme nouveau, devait troubler les consciences et inquiéter les gouvernements. On devait se demander pourquoi cette infaillibilité devenait un nouvel article de foi, tandis que les autres papes ne l'avaient jamais proclamée : et si elle existait *ipso facto*, pourquoi la décréter maintenant comme un dogme imposé à la foi des fidèles?

Les catholiques s'alarmèrent; mais les plus dociles, et ce fut la grande majorité, s'inclinèrent devant ce nouvel article de foi. D'autres, plus indépendants, refusèrent de se soumettre à cet ordre de Rome : De là, schisme et formation d'une nouvelle Église sous le nom de vieux catholicisme.

Cette nouvelle secte prit naissance en Allemagne : le célèbre professeur abbé Döllinger fut le premier qui se déclara nettement contre l'infaillibilité papale; des hommes distingués par leur savoir le suivirent dans cette voie. La nouvelle église, devenant plus nombreuse, obtint des temples pour célébrer le culte, et constitua un clergé, à la tête duquel fut placé le savant Reinkens, sacré évêque par l'évêque janséniste d'Utrecht.

Les gouvernements, de leur côté, s'émurent de cette suprématie absolue que le Souverain Pontife s'arrogeait et sur les consciences

Digitized by Google

et sur les États. Dès lors, une lutte devait s'engager entre les gouvernements, désireux de conserver leur indépendance civile, et la Papauté, qui prétendait la leur ravir.

La Suisse et l'empire d'Allemagne furent les premiers États qui osèrent engager la lutte contre l'omnipotence de Rome. Le prince de Bismarck comprit de suite qu'à côté de la question religieuse, il y avait une question politique, bien autrement grave, qui pouvait, à un moment donné, ébranler le nouvel empire d'Allemagne.

Si la proclamation du Syllabus n'avait été pour l'Allemagne qu'une question purement dogmatique, il est certain que le Chancelier de l'Empire ne serait pas intervenu. Comme il le déclarait dernièrement, à la tribune de Berlin, il était prêt à respecter toutes les croyances; mais il croyait qu'il était de son devoir, comme ministre président, de sauvegarder l'indépendance de l'État, parce que la question religieuse se compliquait d'une question politique qui pouvait déchirer l'Allemagne ou l'arrêter dans sa nouvelle formation. Du reste, il est à remarquer que toutes les grandes luttes religieuses ont eu un côté politique, et que bien des persécutions religieuses n'ont été que la conséquence de complications politiques.

Les historiens ne se sont pas assez rendu compte de ce fait; ils étaient généralement entraînés par l'esprit religieux et ils n'envisagaient les événements qu'à ce point de vue exclusif.

Prenons, par exemple, la Saint-Barthélemy : tous les historiens protestants n'y ont vu qu'une persécution religieuse et ont laissé dans l'ombre la question politique. Catherine de Médicis croyait avoir à se défendre contre les Huguenots. Alliés aux Anglais, ces ennemis héréditaires de la France, aux Luthériens d'Allemagne et aux Calvinistes de Suisse, ils rêvaient de créer un grand royaume calviniste, à la tête duquel ils comptaient placer Henri de Navarre. Les Calvinistes et les Huguenots étaient donc pour Catherine de Médicis des ennemis de l'intérieur ligués avec l'étranger, absolument comme les évêques et les ultramontains sont pour M. de Bismarck des ennemis politiques, qui s'appuient sur les particularistes du Sud et sur les ultramontains français, pour entraver la consolidation de l'unité allemande. On le voit, la lutte engagée entre M. de Bismarck et l'épiscopat allemand a un caractère purement politique. Les catholiques y voient une persécution religieuse et se posent en martyrs. Ils ont tort. Les faits parlent contre eux. La religion et le dogme ne sont pas en jeu : il s'agit, pour le gou-

Digitized by Google

vernement allemand, de défendre le pouvoir civil contre les empiétements et les exigences de l'Église de Rome : là est toute la question.

La papauté s'est fait d'étranges illusions. Elle a cru qu'elle pourrait encore dominer les gouvernements et les rois, comme au moyen âge. Elle aperçoit toujours, dans ses rêves ambitieux, l'empereur d'Allemagne allant, pieds nus, implorer le pardon de Rome et demander humblement au Souverain Pontife, d'arbitre de tous les rois, de lever l'interdit et l'excommunication qui l'a frappé et réduit à l'impuissance.

Ils sont loin ces temps où les papes omnipotents, en excommuniant et les rois et les peuples, faisaient trembler le monde entier au bruit des foudres qu'ils lançaient du haut du Vatican.

Les peuples se sont émancipés; les souverains se sont identifiés avec leurs peuples ; les gouvernements ont conquis leur indépendance morale et civile; ils se sont affranchis de la tutelle de Rome ; en un mot, le monde a marché; seule, Rome est restée stationnaire. Les foudres du Vatican ne font plus trembler personne.

Nous n'irons pas à Canossa, a dit M. de Bismarck, et telle est la vraie situation des choses. Rome ne veut pas comprendre que, les temps étant à ce point changés, une grande tolérance de sa part serait une grande habileté.

Elle encourage, en ce moment, l'épiscopat allemand à la résistance aux lois de l'Empire; elle oublie qu'il faut savoir quelquefois rendre à César ce qui est à César. Elle provoque, par son attitude décidément hostile, une répression violente. Un certain compromis avec les idées libérales aurait été certainement plus adroit.

L'épiscopat allemand s'est fait particulariste; il encourage les regrets que l'empire unitaire peut provoquer dans certains États allemands; il s'allie aux ultramontains français et italiens; en un mot, il cherche à l'étranger un appui pour sa rébellion contre les lois germaniques.

Dès lors, M. de Bismarck devait voir en lui un ennemi politique, qu'il fallait à tout prix combattre et vaincre. C'est ainsi qu'il a été conduit à demander au Parlement allemand des lois assez efficaces pour lutter avec avantage contre le clergé rebelle et maintenir l'indépendance du pouvoir civil.

Ces lois furent votées et immédiatement appliquées à tous les évêques qui les transgressaient. Ceux-ci furent même condamnés à l'amende et à la prison. En ce moment, l'évêque de Posen est conduit dans une forteresse.

Digitized by Google

Quelle sera l'issue de cette lutte? Il est difficile de le prédire. Du reste, les événements ne tarderont pas à prononcer. Toujours est-il certain que, à l'exemple du gouvernement allemand, les autres gouvernements vont réagir vigoureusement contre les exigences ultramontaines. — La prééminence du pouvoir civil s'affirmera partout avec plus de précision et d'énergie.

Tous les gouvernements sont intéressés à voir triompher M. de Bismarck, parce que tous ont plus ou moins des intérêts identiques.

Le chancelier allemand représente les idées modernes du XIX^e^ siècle en lutte avec les idées du moyen âge, que Rome veut faire revivre à son profit. Au fond, il est le champion de l'indépendance du pouvoir civil, dans les affaires intérieures, contre l'Église romaine, qui prétend régir les affaires temporelles, au même titre que les croyances religieuses.

Comte ANATOLE D'ARSCHOT.

LES RELATIONS DIPLOMATIQUES ENTRE LA FLANDRE ET L'ANGLETERRE AU MOYEN AGE.
à propos du récent ouvrage de M. ÉMILE VARENBERGH [1].

Le titre de cet ouvrage n'indique pas d'une manière bien exacte le sujet qui y est traité. Ce n'est pas seulement de relations *diplomatiques* que l'auteur s'est occupé; il a voulu faire un exposé général des relations de toute espèce, politiques, commerciales et autres, qui se sont formées, au moyen âge, entre les habitants de la Flandre et les Anglais. La communauté d'origine des deux peuples prête à l'étude de ces relations un intérêt particulier. On sait, en effet, que, depuis les Romains, de nombreuses colonies de Saxons et de Normands sont venues débarquer sur les côtes de Flandre. Cette contrée fut d'ailleurs envahie par les Francs, comme les autres parties de la Belgique; mais à dater de l'époque mérovingienne, elle s'est trouvée, sous le rapport ethnographique, dans une position singulière et pour ainsi dire anormale. Son territoire, situé à l'ouest de l'Escaut, et dont la partie septentrionale au moins avait une population exclusivement germanique, fut englobé dans le royaume de Neustrie, où dominait la race celtique ou gauloise. Dans la longue lutte qui eut lieu entre la Neustrie et l'Austrasie, les habitants de la Flandre se sont ainsi trouvés du côté des Gaulois-Neustriens contre les Francs-Austrasiens. Enfin, dès le principe de l'organisation féodale, la Flandre est devenue un fief de la couronne de France;

[1] *Histoire des relations diplomatiques entre la Flandre et l'Angleterre au moyen âge*, par Emile Varenbergh, Bruxelles, Muquardt.

Digitized by Google

de sorte que la population de ce pays, séparée des tribus de même origine par la Manche et par l'Escaut, s'est vue fatalement attachée par des liens politiques à un peuple étranger. On ne saurait comparer cette situation qu'à celle d'une province anglaise qui serait annexée à un royaume irlandais.

Ce qui sauva l'autonomie de la Flandre, ce fut l'esprit d'indépendance de ses habitants. Grâce à leur industrie, à leur commerce, ils devinrent assez puissants pour élever, à côté de l'autorité du comte feudataire, l'autorité des communes. Il y eut alors, en fait, deux pouvoirs indépendants l'un de l'autre, deux forces obligées de se faire des concessions mutuelles pour vivre en bonne harmonie, et ne marchant pas toujours dans la même direction. Les effets de cette sorte de dualité politique sont particulièrement remarquables dans la lutte qui s'engagea, au XIV^e^ siècle, entre les rois d'Angleterre et de France. Le comte de Flandre, Louis de Nevers, prit naturellement parti pour son suzerain, Philippe de Valois; mais les villes de Gand, Bruges, Ypres refusèrent de le suivre et recherchèrent l'amitié d'Édouard III.

Le développement de l'industrie dans les grandes communes flamandes les attachait à l'Angleterre par des liens beaucoup plus puissants que les lois féodales qui enchaînaient leur pays à la France. C'était d'Angleterre que ces communes tiraient les laines dont elles avaient besoin pour leurs fabriques de drap. « Toute Flandre, dit le vieux Froissart, était fondée sur draperie, et sans laine on ne peut draper. » Or, le comte, pour faire preuve de dévouement à son suzerain, ayant fait arrêter tous les Anglais qui se trouvaient dans son comté, Édouard fit mettre l'embargo sur les navires flamands et supprimer l'étape des laines qui était établie en Flandre. Le droit d'étape était un privilége qui assurait, à la localité qui le possédait, le monopole des produits importés; supprimer ce privilége, c'était forcer à chômer les fabriques de Gand et de Bruges qui lui devaient leur existence. Le défaut de travail et la misère étaient donc les conséquences de cette mesure.

Que font alors les gens des communes? Ils ne s'adressent ni à leur comte, ni au roi de France; ils entrent directement en relation avec le roi d'Angleterre. Édouard, qui désirait vivement avoir l'appui de la Flandre, s'empresse d'accueillir leur ouverture et leur envoie des ambassadeurs pour traiter du rétablissement de l'étape des laines en Flandre. Mais Louis de Valois s'émeut à la nouvelle de ces négociations; il craint que les communes ne pren-

Digitized by Google

nent parti pour son ennemi. Afin de les en détourner, il offre de leur faire remise d'anciennes dettes arriérées, de leur accorder divers priviléges; il autorise la ville de Bruges à relever ses fortifications; il promet qu'à l'avenir les marchands flamands auront le monopole de toutes les laines de France. Une assemblée devait avoir lieu à Eecloo; le roi y envoie l'évêque de Cambrai, Guillaume d'Auxonne, mais celui-ci ne peut rien obtenir; on lui répond que l'alliance anglaise est pour l'industrie de la Flandre une condition d'existence, et que les communes n'y renonceront pas.

A la suite d'un voyage de Jacques Van Artevelde en Angleterre et d'une conférence que les échevins de Gand eurent à Louvain avec les plénipotentiaires d'Édouard, les communes furent autorisées à aller prendre à Dordrecht, où l'étape avait été établie, les laines anglaises qui furent portées triomphalement à Gand. Enfin, le 10 juin 1338, un traité fut conclu à Anvers, dans lequel les plénipotentiaires anglais promettaient, au nom de leur souverain, aux bonnes gens de la Flandre, liberté pleine et entière d'acheter des laines et toute autre matière venues d'Angleterre en Hollande, Zélande ou ailleurs. Il était convenu, en outre, que les bonnes gens n'auraient pas à se mêler de la guerre que le roi Édouard faisait à Philippe de Valois, en prêtant assistance ou en s'unissant à l'un ou à l'autre. Le roi d'Angleterre s'interdisait, pour lui et pour les siens, de traverser le pays de Flandre, quand il marchait en armes contre le roi Philippe, et les gens de Flandre s'engageaient à ne pas souffrir que les soldats du roi de France vinssent dans leur pays pour nuire au roi Édouard. Ce traité fut ratifié par le roi d'Angleterre le 26 juin.

Les communes croyaient peut-être avoir atteint leur but; mais l'exécution de ce traité supposait de leur part des forces suffisantes pour repousser les troupes du roi de France et faire respecter leur neutralité. Or, la Flandre n'était pas assez forte par elle-même; elle était obligée de compter sur l'appui de l'Angleterre. Au surplus, les deux rois étaient loin de vouloir faire la paix; Édouard prétendait être héritier légitime de la couronne de France et voulait prendre la place de Philippe de Valois. Cependant, l'un comme l'autre manquait de ce qu'on appelle le nerf de la guerre; pour y suppléer, Philippe faisait de la fausse monnaie et Édouard contractait des dettes qu'il ne pouvait payer. Tous deux portaient leurs vues sur la Flandre, sur la Belgique, dans l'espoir d'y trouver des auxiliaires et de l'argent.

Édouard avait en Flandre un partisan dévoué qui ne voyait de

Digitized by Google

salut pour sa patrie que dans l'alliance anglaise. Jacques Van Artevelde avait conçu le projet de former avec le Hainaut, le Brabant, la Hollande et la Zélande, un État fédératif neutre. Son association avec le roi d'Angleterre et les moyens employés par ces deux personnages pour atteindre deux buts différents, présentent autant d'intérêt que de difficulté d'appréciation. Édouard III, ayant obtenu de l'empereur, Louis de Bavière, qu'il le proclamât vicaire de l'empire, fit notifier sa nomination au duc de Brabant, au comte de Flandre, au comte de Hainaut, à tous les prélats et feudataires de l'empire dont les domaines étaient situés de ce côté du Rhin; il les convoqua en même temps à une assemblée qui fut tenue à Malines. Pour le roi d'Angleterre, il s'agissait de s'assurer l'appui de tous les princes des Pays-Bas, même du comte de Flandre avec lequel il espérait contracter une alliance de famille et de conquérir le trône de France. Au point de vue de Jacques Van Artevelde, cette assemblée était une occasion de lier entre elles, par des liens de fédération, toutes les provinces des Pays-Bas. Lequel de ces deux hommes politiques se servait de l'autre, et lequel n'était qu'un instrument à l'usage de son associé? Première question à résoudre; mais il en est une autre beaucoup plus importante : c'est de savoir quels furent, pour les habitants de la Flandre, les résultats pratiques de ces manœuvres si compliquées.

Nous devons le dire franchement, nous n'avons pas trouvé dans le livre de M. Varenbergh des solutions bien nettes de ces différentes questions. Cependant, l'auteur s'est livré à de minutieuses recherches sur les relations de la Flandre avec l'Angleterre pendant tout le moyen-âge. Il a accumulé les renseignements et les documents qui se rapportent aux moindres particularités de cette partie de l'histoire. C'est un travail consciencieux, s'il en fut, et qui jette quelque lumière sur divers points obscurs, quoiqu'on ait publié déjà bien des volumes sur l'histoire de Flandre et que les faits généraux soient suffisamment connus.

P. A. F. Gérard.

LITTÉRATURE NATIONALE.

ROMANS ET NOUVELLES, par Caroline Gravière, recueillis et publiés pour la première fois par le bibliophile Jacob, 2 vol. in-12. Paris, librairie de la Société des gens de lettres, 1874.

Le nom de M le bibliophile Jacob a donné une véritable consécration à la réputation que s'était acquise depuis plusieurs années

Digitized by Google

Mme Caroline Gravière. Le savant et ingénieux éditeur insinue, dans sa préface, que personne, à Bruxelles, ne savait quel écrivain se cachait sous le pseudonyme de Caroline Gravière, lorsque la *Revue trimestrielle* publia les premières œuvres de ce romancier belge. On avait été jusqu'à lui dire « que le rédacteur même de la *Revue trimestrielle* ignorait absolument si Mme Caroline Gravière était Belge ou Française, et que le manuscrit de sa nouvelle lui avait été transmis par la poste, sans aucune indication de provenance. »

Nos écrivains ne peuvent, malheureusement, s'entourer d'un semblable mystère : tout le monde se connaît dans notre petit pays, et les pseudonymes sont le secret de Polichinelle. C'est ce qui rend souvent les réputations assez difficiles à faire, dénuées ainsi de toute espèce de prestige. Mais il n'en est pas moins vrai que le véritable talent triomphe de tout, et nous en avons une preuve éclatante dans l'estime et la sympathie que Mme Caroline Gravière a rencontrées tout d'abord.

Si nous cherchons à nous rendre compte de cette influence, à analyser ce mérite, nous trouvons dans ces diverses œuvres une spontanéité de sentiment alliée à une maturité d'esprit, une observation exacte tempérée par un besoin d'idéalisation, qui forment un ensemble rare et remarquable. Le style aussi a des qualités exceptionnelles et souvent supérieures. C'est surtout simple et sans prétention, ni cherché, ni voulu, mais d'une chaleur communicative et d'une originalité bien personnelle.

Ce que l'on aime par dessus tout dans ces petits romans, ce qui en fait le charme et ce qui répond le mieux aussi aux tendances de l'époque, c'est la peinture des sentiments et des caractères dans leur développement intime et dans les modifications que leur font subir les mille circonstances de la vie. Libre arbitre aux prises avec les fatalités extérieures, lutte du cœur avec les préjugés, et point de ces péripéties soudaines, de ces interventions inopinées de quelque dieu sortant de la machine, tel est bien le roman moderne.

Il serait si facile de comprendre cela, si l'on refléchissait un instant aux allures que prend la comédie à notre époque, tandis que la tragédie est bien morte et que le drame semble même mort depuis plus longtemps. Mme Caroline Gravière a deviné cette transformation, et la nature de son talent s'y prête d'ailleurs de la façon la plus heureuse.

L'édition de M. le bibliophile Jacob en est au second volume, et elle en aura cinq. Les nouvelles publiées sont : l'*Énigme du docteur Burg*, *Gentilhommerie d'aujourd'hui*, *Choses reçues*, *la Servante et Sainte-Nitouche*. E. V. B.

ROMANS A L'EAU DE ROSE, par Émile Leclercq. Bruxelles, Claassen, 1874.

On fait parfois la guerre aux romans à tendance ; pour soutenir des thèses sociales, dit-on, il est inutile de donner essor à l'imagination, une dissertation raisonnée serait parfaitement suffi-

Digitized by Google

sante; le roman est une œuvre purement littéraire; il ne doit avoir pour but que l'art; il doit mettre en scène des êtres vraiment humains, qui ont en eux-mêmes la raison de leurs actes et de leurs passions; or, pour cela, il faut que le roman soit pur de toute prétention à la conférence ou au sermon. Sans adopter ces théories exclusives, nous reconnaissons que le roman à tendance peut avoir ses mauvais côtés et ses défauts, et, le premier de tous, c'est que l'auteur lui-même apparaît à travers les fictions du récit; ses personnages deviennent aisément les instruments de ses idées à lui, et alors, c'est lui que le lecteur a forcément devant les yeux, c'est lui qu'il aime ou qu'il déteste.

Le titre de l'ouvrage actuel indique que M. Émile Leclercq, qui a déjà publié des romans à tendance, a voulu faire cette fois tout l'opposé. Dans les trois récits qu'il nous donne, il n'y a point d'aspirations réformatrices; le monde est accepté et dépeint tel qu'il est, et cette peinture ne manque ni de variété, ni d'attrait.

Nous n'avons pas à rendre compte de la nouvelle intitulée : *Sans issue,* que les lecteurs de la *Revue* ont déjà pu lire et apprécier ici même.

Quant au sujet du premier roman : *Un Testament,* il peut se résumer en quelques mots : A vingt-six ans, l'avocat Deman a aimé Mathilde Dubois, l'aînée de trois orphelins. Elle était pauvre, comme Deman, elle s'est sacrifiée à sa famille, elle a épousé Casimir Brauwer, qui était vieux, mais riche. Aujourd'hui, Casimir Brauwer est mort, il laisse un million et un testament qui permet à Mathilde de jouir de l'usufruit de cette fortune, tant qu'elle restera veuve.

On voit d'ici la situation : Deman est idéaliste, Mathilde est très positive. Deman, resté pauvre, veut la femme et le mariage, sans l'argent; Mathilde voudrait bien Deman, mais elle veut aussi l'argent de de Brauwer, et, au besoin, elle irait jusqu'à se passer du mariage; Deman, c'est le type abstrait, trop abstrait même, l'homme honnête jusque la naïveté, bon jusqu'à être dupe; Mathilde, c'est le type réel et vivant; il y a la une lutte qui prête à une analyse assez forte. — Seulement, on peut se demander jusqu'à quel point il est logique d'échafauder tout un roman de mœurs, qui sans être entièrement réaliste a la prétention d'être réel, sur un caractère comme celui de Deman, c'est à dire sur une personnalité qui n'existe pas et ne peut pas exister.

La plus complète des trois nouvelles est évidemment la dernière : *Jumelles,* tel est le titre de ce récit qui, écrit dans une gamme fraîche et tranquille, comme un paysage de Breton, contient une donnée des plus originales : Un jeune ingénieur de Bruxelles, Gustave Magnée, vient dresser des plans à Mont-la-Ville, au bord de la Perlée; il loge chez la vieille demoiselle Plancenoit, qui a deux nièces jumelles, Flore et Célina; elles sont tout à fait séduisantes et peu dissemblables; il devient amoureux de toutes les deux à la fois, et est aimé par elles. Les embarras de sa situation, ses perplexités, ses hésitations, ses entraîne-

Digitized by Google

ments donnent lieu à des scènes largement dessinées et souvent pleines d'une véritable émotion. Parfois, l'on se dit que Gustave Magnée est bien étourdi, même pour un Bruxellois; d'un autre côté, les jumelles ont un charme si sympathique, qu'on est bien forcé de l'excuser un peu. D'ailleurs, M. Leclercq reste ici fidèle au principe qu'il s'est imposé; rien de heurté, ni de violent, pas l'ombre d'une thèse; l'imagination ailée du citadin ne causera pas d'irréparables ravages dans ces âmes simples et naïves qui ont vécu au milieu du calme et de la sérénité de la vie campagnarde; Gustave Magnée finit par épouser Célina; Flore se laisse marier au bourgmestre,... et tout est bien, qui finit bien. — Au moins pour le moment. — Car, pour l'avenir, le lecteur n'a pas lieu d'être trop rassuré sur le sort de ce double ménage : un homme indécis et inflammable à la fois, comme Gustave Magnée, une femme aussi malléable et aussi bien disposée pour Gustave que Flore Plancenoit, ne promettent ni à Céline ni au bourgmestre, des jours *à l'eau de rose*. Ad. P.

JOURS D'ÉPREUVES, par HERMANN PERGAMENI, in-12. Bruxelles, Claassen, 1874.

Les romans belges foisonnent, et c'est proprement la vie littéraire, quoi qu'on en dise. Voici une nouvelle œuvre de M. Pergameni, pleine de bonnes qualités et révélant de plus en plus les espérances qu'avaient fait concevoir ses premiers essais. Si quelque chose y manque, c'est l'expérience, qu'on ne peut acquérir qu'à la longue, et ce serait le cas de répéter : si jeunesse savait! Mais on ne ferait alors que tourner dans un cercle vicieux, car, l'expérience acquise, la verve et l'imagination ne tardent pas à se refroidir, et on est réduit à formuler cet autre regret : si vieillesse pouvait!

Le roman de M. Pergameni est surtout riche en détails; peut-être y en a-t-il trop. La première partie surtout a des longueurs interminables. Tout cela est bien observé sur nature et tout cela se revêt d'une couleur locale bien accentuée : on est à Bruxelles, et les mœurs, les coutumes, les préjugés, les manies, les préoccupations du peuple bruxellois sont mis en scène avec beaucoup de bonheur. Seulement, l'ensemble ne se dessine pas assez dans ses lignes principales. Il ne faut pas oublier que les lecteurs de romans ne permettent ces sortes d'études qu'habilement dissimulées dans le récit des événements. Quelques détails sont même trop tristes ou parfois trop repoussants pour qu'on s'y arrête : il eût fallu éviter d'y donner trop d'importance. Nous pourrions aussi indiquer bien des péripéties banales, des hasards, des rencontres fortuites, qui sont d'un mécanisme suranné. M. Pergameni semble bien comprendre cependant que l'observation psychologique est devenue le principal intérêt des ouvrages de ce genre, et il lui fait une large part, mais il n'ose encore s'affranchir de certaines routines, il n'ose, en quelque sorte, être lui-même. Son originalité réelle finira, nous en sommes convaincus,

Digitized by Google

par se dégager de ces imaginations un peu confuses : le progrès marqué par *Jours d'épreuves* en est un sûr garant.

E. V. B.

VIENNE EN 1873, *Esquisse de voyage*, par CARL BULS. — Bruxelles, Muquardt.

Il faut une bonne dose d'humour pour se faire encore lire sous un pareil titre, après tous les innombrables et fastidieux comptes-rendus que nous ont valu cette année, la capitale de l'Autriche et son exposition internationale. Aussi, pour faire l'éloge de cette nouvelle publication, est-ce assez de dire que nous l'avons lue avec intérêt et avec profit. Il est vrai que M. Buls n'accorde à l'Exposition que le tiers de son *Esquisse*, et encore ne s'en occupe-t-il guère qu'au point de vue artistique, domaine où sa compétence est déjà connue de nos lecteurs.

Le reste de l'ouvrage est consacré au trajet de Bruxelles à Vienne et de Vienne à Bruxelles. L'auteur, qui voyage à la fois en touriste et en critique, nous fait visiter les musées de Cassel et de Dresde, nous conduit devant les pittoresques monuments de la vieille Prague, nous initie au mouvement de l'existence viennoise, à ses types multiples et à ses mœurs joyeuses; puis, enfin, après nous avoir exhibé les richesses des principales collections, notamment du Trésor impérial, nous ramène à Bruxelles par le Zalzkammergut.

On sait que le Zalzkammergut est un adorable district de lacs, de montagnes et de forêts, jeté comme un grand parc aux environs de Salzbourg. M. Buls nous parle de cette dernière ville avec un enthousiasme que justifient la beauté de son cadre, la variété de ses aspects et le charme des excursions environnantes. Citons surtout la promenade à la Kœnigsee, que l'auteur retrace dans une page charmante, quoique peut-être un peu maniérée, et la descente aux mines de sel, qu'il décrit en quelques coups de plume fort humouristiques.

« Nous avons rapporté — dit-il en terminant — une impression si heureuse et si fraîche de ce délicieux pays de Salzbourg, que nous ne voudrions pas la ternir en contant le reste de notre voyage. Qui ne connaît, au moins par des descriptions, Munich, dont le roi Louis a voulu faire une moderne Athènes, Augsbourg la vénérable, Nuremberg la pittoresque, le vieux Rhin devenu banal, à force d'être glorifié par les commis-voyageurs et dessiné par les jeunes misses, Cologne, méconnaissable depuis que sa cathédrale a perdu sa grue séculaire? Tous ces lieux sont certes fort intéressants; si vous ne les connaissez pas, ami lecteur, et si vous aviez un mois de vacances à votre disposition, nous vous engagerions fort à aller le passer à Salzbourg. »

En résumé, l'exposition de Vienne s'en est allé avec la plupart des publications qu'elle a provoquées. Mais le petit livre de M. Buls surnagera comme un excellent guide artistique et pittoresque de Bruxelles à Vienne.

G.

Digitized by Google

RECUEIL DES RESTES DE NOTRE ART NATIONAL, DU XI^e^ AU XVIII^e^ SIÈCLE.
COLLINET et LORAN. Liége, Ch. Claassen.

Cette intéressante publication est parvenue à sa dixième livraison et tient toutes les promesses de son programme. Il faut hautement louer les jeunes et courageux auteurs d'avoir osé entreprendre une tâche aussi considérable, dans un pays qui encourage aussi peu de tels travaux que la Belgique.

Et pourtant, en est-il un qui offre une mine plus riche et plus inexplorée d'œuvres d'art! Il suffit de feuilleter les soixante planches de l'ouvrage de MM. Collinet et Loran, pour se convaincre du puissant intérêt que présente l'étude des restes de notre art national. Les auteurs ont varié avec intelligence les procédés d'exécution de leurs planches suivant la nature des objets qu'ils avaient à reproduire. Les monuments d'architecture sont autographiés avec beaucoup de netteté et de soin, les dessins anciens sont calqués par l'héliogravure, seul procédé qui puisse en rendre exactement la touche, de même que la photographie peut seule donner une idée exacte du caractère des œuvres de sculpture. Les planches qui reproduisent les statues de la cheminée du Franc de Bruges, sont vraiment splendides, elles dispensent même de la visite aux originaux, car étant photographiées d'après des moulages, la teinte uniforme du plâtre permet mieux de juger du modelé que ne peuvent le faire les vraies statues en bois de chêne. Ajoutons que ces planches, obtenues par l'héliotypie, ne courent pas le danger de s'altérer comme les photographies ordinaires. Quand il y a intérêt à indiquer les couleurs, ainsi que c'est le cas pour le mausolée de la famille de Gros, à Bruges, les planches sont exécutées en chromolithographie.

MM. Collinet et Loran se proposent de publier toute une collection de fragments d'architecture du XVII^e^ siècle; quoique plus rapprochée de nous que le moyen âge, cette période de notre art national est cependant la moins connue; aussi attendons-nous avec impatience la publication de ces planches. Elles pourront en quelque sorte servir d'illustrations au remarquable Mémoire de M. Schoy récemment couronné par l'Académie, cet ouvrage qui nous donnera l'histoire complète et l'on peut dire inédite de l'architecture de la Renaissance en Belgique. C. B.

L'abondance des matières nous force de renvoyer à la prochaine livraison nos comptes-rendus des littératures étrangères.

Digitized by Google

LA DÉTENTION PRÉVENTIVE.

Au nombre des questions délicates du droit criminel, on peut certainement ranger celle qui a pour objet de régler la situation de l'inculpé pendant l'information, c'est à dire pendant la période qui s'écoule entre la mise en prévention d'un citoyen et le jugement qui décidera sur le bien fondé de cette prévention. Dans le droit barbare comme dans le droit absolu, pareille question n'existe point, car le jugement suit immédiatement l'accusation ; mais il en est autrement dans nos sociétés organisées. L'histoire nous apprend que, chez les peuples civilisés, un certain délai sépare nécessairement l'instant où l'accusation se produit pour la première fois contre un homme, et l'instant où cet homme sera jugé.

La recherche des preuves, la complexité des intérêts, les soins matériels de la procédure, absorbent un temps plus ou moins considérable.

Que faire de l'accusé pendant ce temps ? Restera-t-il libre? sera-t-il emprisonné? Toute la question est là.

Le principe qui doit nous guider dans la solution de ce redoutable et difficile problème, et sur lequel nous devons nous appuyer comme sur une base inébranlable et sacrée, c'est que, jusqu'au moment de sa condamnation, tout homme doit être considéré comme innocent.

Le respect de la personnalité l'exige impérieusement et

Digitized by Google

les grands jurisconsultes l'ont toujours reconnu. Quelles que soient les présomptions et les charges qui pèsent contre un homme, fussent-elles même accablantes, y eût-il même ce qu'on appelle assez abusivement parfois flagrant délit, tant que la nation n'a pas déclaré cet homme coupable par l'organe de ses mandataires ou de ses tribunaux, il faut qu'il reste inviolable et qu'il soit regardé comme innocent. Si l'on rejette ce principe, toute certitude disparaît dans le droit criminel, la passion prend la place de la justice, l'homme devient un loup pour l'homme, et les plus monstrueux abus, la torture même, s'introduisent bientôt dans le domaine d'une législation qui, plus que toute autre, doit rester impartiale.

La conséquence rigoureuse du principe que nous venons de poser, c'est que, pendant la période d'information, pendant l'instruction préparatoire, jusqu'au moment du jugement, le citoyen inculpé d'un crime ou d'un délit doit continuer à jouir de tous ses droits, et particulièrement du plus respectable, du plus sacré de tous : la liberté.

Cependant, comme tout est relatif dans ce monde, des cas peuvent se présenter où la société se verra obligée de mettre la main sur la liberté de l'inculpé, de l'enrayer pour ainsi dire; c'est lorsqu'il y aura des présomptions graves contre le prévenu et qu'on peut craindre que, laissé en liberté, il ne profite de cette liberté pour continuer les crimes qu'il semble avoir commis, ou pour se soustraire au châtiment. La sécurité publique, l'intérêt social sont ici en opposition avec l'intérêt de l'inculpé.

Dans ces cas fort rares et qui demandent à être étroitement limités, la société a le droit de prendre ses précautions pour mettre l'inculpé hors d'état de fuir le jugement ou de nuire. Comment? Le meilleur moyen serait de garder l'accusé à vue chez lui, ainsi que cela se pratiquait parfois chez les Romains; mais le grand nombre des préventions qui s'élèvent dans nos sociétés populeuses rend pareille mesure irréalisable, et force est d'interner l'inculpé dans une maison spéciale jusqu'au jour du jugement, c'est à dire de le mettre en état de détention préventive.

Digitized by Google

Que doit être cette détention préventive? Le seul but en est évidemment d'empêcher l'inculpé d'user de sa liberté physique. Dès lors, il faut que, sous tous les autres rapports, cet inculpé reste en possession de ses droits, qu'il ne soit soumis à aucune souffrance, que sa liberté morale demeure intacte et qu'aucun empêchement ne soit apporté aux soins de sa défense.

Agir autrement, ce serait faire preuve de la plus révoltante iniquité. N'est-ce donc point assez que cet homme soit frappé dans sa liberté physique, par suite de circonstances fatales, de présomptions non encore vérifiées? Faut-il encore que, sous d'autres rapports, il soit placé dans une position inférieure aux inculpés demeurés libres? Faut-il que, tandis que ceux-là prépareront à leur aise leur défense, réuniront leurs témoins, suivront l'accusation pas à pas pour la combattre, s'aideront des conseils et des avis de tous, lui, le détenu, soit privé de tous ces avantages et de tous ces droits?

Cependant, ces iniquités existent chez nous de par le code d'instruction criminelle de 1808, œuvre de réaction et de despotisme, où quelques épaves des généreuses idées de 1789, telles que le jury, surnagent seules dans un océan de dispositions arbitraires, absurdes et barbares.

On connaît le système du code français de 1808, quant à la procédure d'information. Il repose tout entier sur le principe *inquisitorial,* qui considère l'instruction comme une chasse à l'inculpé, qui le fait traquer et poursuivre dans l'ombre et le secret par un juge d'enquête, afin de l'acculer dans une impasse et de l'accabler sous le fardeau de preuves qu'il n'a pu ni connaître, ni combattre.

A ce système, indigne des peuples libres, s'oppose le système *accusatoire,* qui considère la procédure criminelle comme un duel entre l'accusateur et l'accusé, duel en plein soleil et à armes égales, que préside un juge impartial « parrain des partis » pour donner gain de cause au bon droit.

Pendant des siècles, le système accusatoire fut le seul en vigueur parmi les nations; ce n'est qu'à la fin du moyen

Digitized by Google

âge, qu'avec les justices d'Église et la centralisation royale se firent jour peu à peu les idées du système inquisitorial, qui, vers le XVI^e siècle, envahirent dans toute l'Europe, sauf en Angleterre, la procédure criminelle.

La révolution française rompit avec le passé et, s'inspirant de l'Angleterre, rétablit dans son entier le système accusatoire; mais la réaction qui suivit bouleversa de nouveau ces institutions encore mal consolidées, et le code de 1808, tout en consacrant le système accusatoire, c'est à dire le débat oral, public et contradictoire dans la procédure à l'audience, conserva l'enquête secrète, écrite et unilatérale dans la procédure préparatoire.

Ce système hybride et bizarre a eu ses défenseurs : il en a même encore. Rien de plus étrange et de plus triste que les sophismes que l'on a entassés pour justifier l'emploi du système inquisitorial dans la procédure d'information. Tous ces arguments se résolvent en un seul : l'intérêt social. Sans enquête secrète et sans détention préventive à la façon du code de 1808, plus de sécurité chez les nations! impossible de réprimer les crimes!

Affirmations téméraires, s'il en fut jamais; car il suffit de regarder autour de soi pour en reconnaître toute la fausseté. Les crimes et les délits sont-ils donc moins punis en Amérique et en Angleterre, pays de système accusatoire, que chez nous? La répression y est-elle moins efficace? Les statistiques sont là pour prouver le contraire, et tous ceux qui ont étudié de près les lois de ces pays sont du même avis. L'illustre Mittermaier fait un pompeux éloge de la rapidité et de la sûreté de la justice criminelle anglo-américaine[1], et M. de Tocqueville n'hésite pas à dire, en parlant des États-Unis, « qu'il doute que dans aucun pays le crime échappe aussi rarement à la répression[2]. »

Et cependant, dans ces pays, le système accusatoire existe

[1] Mittermaier, *Das englische, schottische und nord-americanische Strafverfahren.*

[2] Tocqueville, *La démocratie en Amérique*, vol. I, ch. V; *Effets politiques de la décentralisation administrative aux États-Unis*, p. 153.

Digitized by Google

dans son entier : toute la procédure est orale, publique et contradictoire; la détention préventive n'a lieu que dans des cas extrêmement rares et pour un temps très court; le secret est complètement inconnu [1].

Comparons avec ce système, celui du code de 1808, soi-disant amendé par la loi illusoire de 1852. Que verrons nous?

D'abord, la détention préventive proprement dite appliquée à tort et à travers, avec une légèreté inouïe.

Ensuite, l'interrogatoire de l'inculpé, mesure anormale qui n'est plus en harmonie avec les idées modernes sur l'instruction criminelle.

Puis, l'absence d'un conseil dès le début de l'information, et l'audition secrète des témoins, qui soustrait l'instruction au moindre contrôle, empêche l'inculpé de connaître les charges qui s'élèvent contre lui et de les combattre pied à pied.

Enfin, la répartition incohérente et illogique des fonctions d'accusateur entre deux magistrats différents : le ministère public et le juge d'instruction, lequel, dans le système du code ne peut être, quoi qu'on en dise, qu'une doublure du parquet, un juge qui instruit à charge sans instruire à décharge.

Il n'entre pas dans le cadre de cette étude de montrer combien cette organisation de la procédure d'information est contraire aux plus simples notions de la justice.

Constatons seulement que cette procédure enfreint à chaque instant le principe fondamental que nous rappelions en commençant, et d'après lequel tout inculpé doit être considéré comme innocent jusqu'au jour du jugement. Abus de la détention préventive, interrogatoire de l'inculpé, absence de conseil, audition secrète des témoins, dualisme des fonc-

[1] Certes, nous ne sommes pas des admirateurs aveugles de la procédure anglaise; elle a ses défauts que les Anglais reconnaissent eux-mêmes, tels que le jury d'accusation et le résumé du président, dont le procès Tichborne vient de nous donner un frappant exemple; mais elle est, en général, cent fois plus libérale que la nôtre.

Digitized by Google

tions d'accusateur, autant de règles de notre code, autant d'atteintes injustes à la liberté de la défense et aux droits de l'inculpé !

A quoi bon insister, d'ailleurs? Le système inquisitorial du code de 1808 est jugé depuis longtemps; un irrésistible courant entraîne aujourd'hui le monde juridique du côté de la procédure accusatoire, de cette procédure qui fut la seule admise chez les nations pendant des siècles et que pratiquent encore aujourd'hui les peuples anglo-saxons.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les jurisconsultes réclament l'adoption du système accusatoire. Les plus grands noms de la science allemande, Feuerbach, Biener, Mittermaier, Wächter, Savigny, Zachariæ, Gneist, l'ont vingt fois défendu avec autant d'éloquence que d'érudition, et, dans tous les pays, leur voix a trouvé un écho sympathique. En France, en Suisse, en Italie, des travaux importants ont été faits dans cette voie, par exemple les récents ouvrages italiens du professeur Carrara et de M. Luigi Lucchini. Les Pays-Bas non plus ne sont pas restés en arrière; en 1823 déjà, le savant jurisconsulte Meyer réclamait, dans un ouvrage trop peu lu aujourd'hui, la plupart des réformes que l'on préconise [1].

En Belgique aussi, quelques efforts ont été faits dans cette voie, soit pour demander la réforme de la détention préventive, soit pour prendre la défense de l'instruction orale, publique et contradictoire [2].

Ces idées sont, du reste, entrées déjà dans le domaine de la discussion publique. Les congrès des juristes allemands, ces assises solennelles de la science du droit, les congrès des juristes italiens, les ont proclamées hautement. Les parlements, enfin, s'en occupent, les projets allemand et autrichien du code de procédure criminelle adoptent, en grande partie,

[1] J.-D. Meyer, *Esprit, origines et progrès des institutions judiciaires.* 1823.

[2] Voir une brochure de M. Niemants sur la *Détention préventive, en 1851;* les *Considérations* de M. E. Van Hoorebeke sur la réforme du code d'instruction criminelle, 1846, et *La réforme de l'instruction préparatoire en matière criminelle*, par A. Prins et H. Pergameni, 1871.

Digitized by Google

les mêmes tendances, et jusque dans notre pays les assemblées délibérantes les ont mises à l'ordre du jour; déjà en 1849, M. Lelièvre déposait à la chambre un projet de loi en ce sens; la loi de 1852 était un pas timide dans cette voie, et les discussions de la chambre en 1873, les vœux catégoriques exprimés l'année dernière par les conseils provinciaux d'Anvers et du Brabant, ainsi que le projet de loi sur la détention préventive que M. De Lantsheere vient de soumettre au parlement, semblent indiquer que le moment approche où le système inquisitorial sera balayé pour jamais de notre législation.

Réformer la détention préventive, en effet, c'est frapper au cœur le système inquisitorial : la détention préventive, telle que l'a conçue le code de 1808, telle qu'elle est appliquée chez nous, sous la forme ignominieuse de l'emprisonnement et du secret, qu'est-ce donc, sinon le plus ferme boulevard de l'inquisition? C'est pour les facilités du juge d'enquête que l'accusé fut séparé de tous, enfermé entre quatre murs.

Un crime est commis, un homme est dénoncé : cela suffit pour que cet homme soit immédiatement séparé du reste de la société. En vain demandera-t-il à prouver son innocence, à rassembler ses témoins, à connaître au moins les charges de l'accusation et à confondre ses accusateurs. Arrière! lui dit le juge; c'est moi que tout cela concerne maintenant, vous n'êtes plus un homme, vous êtes une chose; c'est moi qui vais diriger les recherches et peser les preuves que j'aurai seul rassemblées; de ces preuves, de ces recherches, vous, l'accusé, vous ne connaîtrez rien, sinon quand il sera trop tard, quand j'aurai décidé, dans la souveraineté de ma conscience, qu'il y a des charges suffisantes contre vous pour vous renvoyer devant les tribunaux. Si ce juge était un dieu, impeccable et infaillible, on comprendrait encore qu'il pût tenir un pareil langage; mais c'est un homme, que disons-nous? c'est un accusateur, c'est l'agent exécutif, c'est le bras droit, c'est l'instrument du parquet [1]!

[1] C'est là un fait incontestable, en dépit de toutes les arguties. Les

Digitized by Google

Il suffit, d'ailleurs, de consulter l'histoire, pour voir que la détention préventive, à la façon du code de 1808, est le fruit du système inquisitorial.

Chez la plupart des peuples anciens, la détention préventive était limitée à quelques cas bien rares; il y avait pour cela une excellente raison : c'est que les procès criminels étaient presque toujours intentés par les particuliers et qu'il n'y avait, dès lors, aucun motif pour placer l'accusé dans une position inférieure à celle de l'accusateur; aussi, lorsque, après une accusation portée, l'inculpé demandait à réunir ses preuves, restait-il ordinairement en liberté jusqu'au jour du jugement. Cette liberté provisoire sous caution, que les lois de Manou consacrent déjà dans l'Inde plusieurs milliers d'années avant Jésus-Christ [1], se retrouve en Grèce et chez les Romains.

Sous l'empire, la centralisation, la décadence de l'esprit de self-government et l'impudence des délateurs, firent admettre, dans certains cas, de plus en plus nombreux, l'accusation publique à côté de l'accusation privée. Dès lors aussi, le domaine de la détention préventive s'étendit; cependant, ce ne fut qu'avec une extrême prudence et lorsqu'il n'était plus possible de faire autrement, que l'on recourait à la détention proprement dite; le plus souvent, on la remplaçait par l'internement de l'accusé dans sa propre maison, sous la garde d'un soldat, par sa remise entre les mains d'un citoyen caution responsable, enfin, par le serment de l'accusé de se présenter devant le juge lorsqu'il en serait requis [2].

articles du code d'instruction criminelle sont formels. Voir d'ailleurs, à ce sujet, Treilhard, Locré, Mangin. Voir aussi, sur la prétendue impartialité du juge d'instruction, le célèbre professeur d'Erlangen, Meyer, *Coopération des parties dans la procédure criminelle*, p. 21, Carrara, *Discorsi di Apertura*, p. 182, Stemann, *Goltdammer's Archiv*, livre VIII, p. 43; Zachariæ, enfin, dans ses *Vues et réformes de la procédure pénale allemande*, p. 149, appelle cette prétendue impartialité *une absurdité*. A ce sujet, Carrara fait observer, avec juste raison, que vouloir qu'un seul homme recherche à la fois l'innocence et la culpabilité, c'est exiger qu'il construise et démolisse en même temps.

[1] Thonissen, *Droit criminel chez les peuples anciens*, t. I, p. 22 et 23.

[2] Ulpien, *Digeste*, liv. XLVIII, titre III, § 1. — Walter, *Geschichte des römischen Rechts*, liv. V, ch. V. *Verhältnisse des Angeklagten.*

Digitized by Google

Quant à la détention préventive, la législation romaine l'entourait de mille précautions; c'est ainsi que le code Justinien ordonne d'interroger l'accusé immédiatement après son arrestation [1], et qu'une autre disposition enjoint aux magistrats de terminer l'instruction dans le délai d'un mois [2].

A vrai dire, la détention préventive n'existait à l'état d'institution que chez un seul peuple ancien : les Égyptiens, peuple étrange, dont l'organisation judiciaire, savante et compliquée, offre la plus parfaite image du despotisme sacerdotal. Procédure écrite, enquête secrète, détention préventive, tout l'arsenal enfin du système inquisitorial, nous le trouvons déjà chez les Égyptiens [3].

Mais ce n'est là qu'une exception dans l'histoire de la législation criminelle dans l'antiquité.

Les invasions germaniques vinrent donner une nouvelle vigueur au grand principe de la liberté individuelle. Le système accusatoire reparut plus entier que jamais, comme aux plus beaux jours de la Grèce et de Rome. Les juges criminels, ce sont désormais les hommes libres, réunis en *mâl*, en *ding*, en *gemot* ou en *herad*, et présidés, au nom du prince, par les comtes, les *grafs* ou les *gerefas*. Devant ce tribunal populaire, les accusés se présentent libres, avec leurs témoins et leurs conjurateurs [4].

Quand la féodalité se constitue, les hommes libres sont peu à peu remplacés par les hommes de fief, pairs de l'accusé, dans les justices féodales, et par les *scabini*, *schœffen* ou échevins, dans les justices communales.

Le premier privilége des communes, c'est d'avoir une juridiction criminelle à elles, où les bourgeois seuls ont le droit de juger [5].

[1] Codex, *De custodia reorum*, liber IX, titre IV, § 1.

[2] Codex, Théod. *De accus*, §§ 7 et 18.

[3] Thonissen, *Op. cit.*, p. 122 et sq.

[4] Gneist, *Histoire de la constitution communale en Angleterre.* — Du Boys, *Histoire du droit criminel chez les peuples modernes.*

[5] Warnkœnig, *Flandrische Staats und Rechtsgeschichte*, liv. IV, ch. III, § 27.

Digitized by Google

Or, cette juridiction communale est partout accusatoire: en Italie, en Espagne, en Russie, en France et en Belgique.

Partout aussi les communes montrent une invincible répugnance contre l'enquête secrète que les princes, les légistes et les canonistes cherchaient à faire adopter. C'est ainsi qu'en 1318 la ville d'Ivrée décidait que ni podestat, ni juge ne pourrait procéder inquisitorialement; les *pesquisas* (enquêtes) étaient formellement défendues en Aragon, et les *stille waerheden* ou *coies vérités* soulevaient en Flandre, à Bruges, à Ypres, à Gand, des protestations unanimes, dès la fin du XIII^e^ siècle [1]. « La coie vérité sour les bourgeois « de Gant, disaient les Trente-Neuf en 1290, est encontre « le Droit de frankise de la ville de Gant, encontre Dieu et « encontre Droit commun [2]. »

On comprend qu'avec de pareilles idées, les communes ne devaient pas être disposées à sacrifier à la légère la liberté individuelle; en Belgique, par exemple, toutes nos *keuren*, nos chartes communales, nos paix, consacrent ce respect de la liberté du citoyen, et l'inviolabilité de sa personne et de son domicile.

Aussi la détention préventive était-elle extrêmement courte; en général, et sauf en cas de crime capital, l'accusé avait le droit, trois jours après son arrestation, d'être mis en liberté, pourvu qu'il offrît caution ou qu'aucun plaignant ne se présentât [3].

Dans tous les cas, l'information était très rapide : « En « tenant compte des délais les plus longs, nous dit M. Van « Coetsem, le jugement ne se faisait jamais attendre plus « de deux en trois mois, à partir de la poursuite [4]. »

Malheureusement, ce magnifique épanouissement du système accusatoire ne devait pas tarder à disparaître pour faire place au système inquisitorial. Quelles furent les causes

[1] Warnkœnig, *Op. cit.*, liv. II, ch. III, § 25.

[2] Warnkœnig, *Traduction Gheldolf*, t. III, p. 83.

[3] Warnkœnig, livre IV, ch. III, § 32. *Keure de Furnes*, cf, *Keuren du Brabant.*

[4] Van Coetsem, *Droit pénal du Brabant au XIII^e^ siècle*, p. 139.

Digitized by Google

de ce grand changement dans l'organisation du droit criminel? Comment le libre duel germanique fit-il place à la sombre enquête secrète avec son hideux cortége de preuves légales et de tortures? Comment, en pleine renaissance, alors que l'esprit humain semblait rompre ses barrières et s'élancer d'un âge de fer dans un nouvel âge d'or, le droit criminel recula-t-il ainsi tout à coup vers la barbarie?

C'est un problème qui exigerait de longues études; les causes de ce revirement furent, en effet, des plus complexes. La décadence des communes et des seigneuries, l'agrandissement du pouvoir centralisateur des rois, la renaissance du droit romain mal compris et mal interprété, l'influence toujours croissante des justices d'Église, les hérésies et le droit canonique contribuèrent à la fois au triomphe du système inquisitorial[1].

La première origine de la procédure par enquête secrète doit être recherchée dans les tribunaux d'Église, nés sous l'empire romain[2], développés pendant les premiers siècles du moyen âge comme un rempart contre la brutalité féodale, et devenus, sous Grégoire VII, Innocent III et Boniface VIII, une arme formidable de domination religieuse et politique.

C'est dans ces tribunaux que, pour la première fois, vers le XI^e^ et le XII^e^ siècle, le principe inquisitorial apparut à côté du principe accusatoire. Dirigées d'abord contre les mœurs dissolues des clercs[3], les enquêtes secrètes s'appliquèrent ensuite aux hérésies et ne tardèrent pas à remplacer complètement la procédure accusatoire, et à se développer sans en-

[1] Voir à ce sujet J.-D. Meyer, *Op. cit.*, t. II, p. 554 et sq. — Zachariæ, *Archives du droit criminel*, 1857, p. 85 et sq. — *Encyclopœdie der Rechtswissenschaft*, de von Holtzendorff, 1870 : *Geschichte und Quellen des deutschen Rechts*, von H. Brunner.

« L'introduction du droit canonique et du droit romain, en Allemagne, « ne fut pas mauvaise en elle-même, dit l'auteur, page 187, mais le mode « d'introduction fut mauvais. Ce fut un malheur national que cette igno- « rance des contradictions existant entre le droit romain et le droit « allemand; ignorance qui rendait sourd à cette vérité qu'aucun peuple « ne peut penser avec l'âme d'un autre. »

[2] *Honorius et Justin*, l. 22, C. *De episcopali audientia.*

[3] Faustin Hélie, *Instruction criminelle*, t. I.

Digitized by Google

traves dans les officialités, cours diocésaines de justice ecclésiastique[1].

Désormais, tout se passe dans l'ombre; l'accusé est jeté en prison, dès le début de l'instruction, et livré à un juge d'enquête ; celui-ci interroge en secret l'accusé et les témoins, rassemble les preuves et transmet le dossier complet au tribunal qui doit juger sur pièces[2].

Une pareille procédure offrait trop d'avantages aux rois, pour qu'ils ne s'empressassent point de l'imiter ; bientôt, ils eurent aussi leurs légistes et leurs inquisiteurs, leurs parlements et leurs lieutenants criminels, et les ordonnances de 1498, de 1536, de 1539 et de 1670 en France, la Caroline de 1532, dans l'empire germanique, vinrent sanctionner le triomphe définitif du système inquisitorial[3].

Au XVI^e^ siècle, toute l'Europe est soumise à l'inquisition; seule l'Angleterre a gardé sa vieille procédure accusatoire, en dépit des tentatives des Tudors pour y acclimater l'instruction secrète au moyen de la chambre étoilée.

Pour bien juger des monstruosités d'une pareille procédure, mélange inouï de barbarie et de pédantisme, il faut lire le savant travail de M. Albéric Allard sur le *Droit criminel au* XVI^e^ *siècle*.

En réalité, les procès criminels n'étaient plus qu'une enquête secrète, pendant laquelle l'accusé se trouvait rigoureusement enfermé, isolé de tous, sans défenseur, sans amis, et soumis à la torture, afin de donner à cette enquête la sanction nécessaire de son aveu.

Battu en brèche par Loisel et Ayrault en 1539, par Lamoignon en 1670, par les philosophes et Beccaria au XVIII^e^ siècle, cet exécrable système finit par s'écrouler en

[1] Defacqz, *Ancien droit Belgique*, t. I, Justices d'Églises. — *Encyclopædie der Rechtswissenschaft*, de von Holtzendorff, 1870, t. I, p. 133 et sq.

[2] « Avec cette procédure, disait un franciscain, les apôtres Pierre et « Paul eux-mêmes n'eussent pas échappé à une condamnation d'hérésie. » *Encyclopædie der Rechtswissenschaft*, t. I, p. 136.

[3] Voir, sur les ordonnances françaises, Faustin Hélie, *Op. cit.*, et sur la Caroline, le travail de M. R. John, sur la *Procédure*, dans l'*Encyclopædie der Rechtswissenchaft*, de 1870, t. I, p. 566.

Digitized by Google

grande partie sous les coups du bélier révolutionnaire; mais les fondements mêmes de l'édifice restèrent intacts et la procédure préparatoire a gardé, jusque dans le code de 1808, la marque indélébile de l'inquisition secrète, c'est à dire la détention préventive considérée, non pas comme un simple internement de l'accusé, mais comme un moyen d'établir sa culpabilité.

Aussi, que voyons-nous? C'est que, chez les peuples qui ont adopté les traditions du code de 1808, la détention préventive a pris un développement parfois effrayant.

En France, M. Bonneville de Marsangy constate que sur 79,590 citoyens arrêtés en 1851, 1,171 seulement ont été mis en liberté provisoire, et que, cependant, sur les 78,419 personnes gardées en prison, 26,766, soit *un tiers*, ont été acquittées et renvoyées des poursuites[1]. Voilà donc annuellement près de trente mille Français innocents retenus en prison, pendant des semaines et pendant des mois, pour la plus grande gloire du système inquisitorial!

En Italie, c'est bien pis encore. D'après M. Luigi Lucchini[2], il est entré en 1869 dans les prisons d'Italie, 184,851 personnes, dont 93,444 ont été renvoyées à la suite d'ordonnance de non lieu ou d'acquittement; c'est à dire que *la moitié* des détenus enfermés en 1869 dans les prisons d'Italie étaient innocents.

En Belgique, les chiffres n'atteignent pas à ces effroyables proportions; mais ils sont encore beaucoup trop élevés. Nous voyons, en effet, dans l'*Exposé de la situation du royaume*[3] qu'en 1860, sur 25,899 inculpés, il y en a eu *un dixième*, 2,485, détenus préventivement. Sur ces 2,485 détenus, 377, près d'*un sixième*, ont été acquittés ou renvoyés des poursuites.

C'est à dire que tous les ans près de 400 citoyens belges innocents sont emprisonnés pendant un certain temps. Ce temps est-il court, au moins? Les chiffres de l'*Exposé* répon-

[1] Bonneville de Marsangy, *Améliorations de la loi criminelle*, p. 490 et sq.

[2] Luigi Lucchini, *Il carcere preventivo*, 1873, p. 12 et 13.

[3] *Exposé de la situation du royaume*, 1850 à 1860, t. II, p. 231 et sq.

Digitized by Google

dront pour nous. Nous y lisons que sur 2,317 détenus, acquittés ou renvoyés des poursuites, pendant une période de cinq ans, de 1856 à 1860, plus d'*un tiers*, 813 sont restés plus d'un mois en prison; 233, plus d'*un dixième*, y sont restés plus de trois mois; 34, plus de six mois; 11, plus de neuf mois; il en est même 1 qui est resté en prison pendant plus d'un an!

Quand on songe que ces malheureux ont tous été acquittés après ces longs mois de détention préventive, que dès lors, ils doivent tous être considérés comme des innocents, on se demande si l'on rêve et si c'est bien sur le territoire belge, dans ce pays qui se dit civilisé, que de pareilles iniquités peuvent se commettre et se commettent encore tous les jours!

Rien n'est changé, en effet, depuis 1860; au contraire! Ne lisons-nous pas à chaque instant, dans les journaux, des exemples de ces longues détentions préventives suivies d'acquittement? Le parlement belge n'a-t-il pas retenti, l'année dernière encore, des protestations indignées de plusieurs de nos représentants? M. Thonissen n'accusait-il pas les juges d'instruction de violation flagrante de la loi de 1852? M. Defuisseaux ne venait-il pas révéler au pays stupéfait, qu'un pauvre ouvrier menuisier, accusé d'avoir volé quatre poules et un coq, avait été acquitté sur les bancs, sans plaidoirie, après *cinq semaines* de détention préventive, et que, pour comble d'iniquité, ce malheureux, au lieu d'être immédiatement mis en liberté après son acquittement, avait été retenu encore pendant *six jours* en prison[1]?

A côté de ces faits qui arrivent à la publicité, combien n'y en a-t-il pas qui demeurent à jamais inconnus, faute d'une voix courageuse pour les signaler! Ce sont les petits surtout qui sont à chaque instant écrasés dans les engrenages de nos lois criminelles.

Ceux qui ont vu de près fonctionner la machine judiciaire, savent combien de pauvres diables sont retenus en prison

[1] *Annales parlementaires*, juin 1873.

Digitized by Google

pendant des mois, sous l'inculpation des délits les plus minimes, pour être ensuite acquittés par les tribunaux, sans plaidoiries, sur les bancs!

Qui donc leur rendra leur honneur terni, leurs jours de travail et de liberté perdus? Qui donc les indemnisera de leurs longues souffrances morales, des hontes qu'ils ont subies, des tracasseries sans nombre dont ils ont été abreuvés dans leur prison? Ce sont ceux-là surtout que nous devons plaindre et défendre; ce sont les petits, les faibles, les prolétaires! Personne n'entend leur voix, à eux; personne n'intercède en leur faveur, personne n'offre de caution pour les faire mettre en liberté provisoire, et pourtant, pendant leur absence, le pain manque au logis, l'âtre s'éteint, les épargnes péniblement rassemblées se dissipent, les meubles s'en vont au mont-de-piété et la famille tout entière est réduite à la mendicité!

N'est-il pas vrai qu'une législation qui permet de pareilles iniquités, est une législation condamnée, et qu'il faut la faire disparaître au plus tôt? C'est ce que nos chambres comprendront enfin, espérons-le; car la commission chargée de préparer la révision de notre code d'instruction criminelle, ne semble pas l'avoir suffisamment compris [1].

En pareille matière, les demi-mesures ne serviront de rien; nous en avons comme exemple la loi de 1852. Ce qu'il faut, c'est dépouiller les magistrats instructeurs de leur arbitraire, c'est enfermer leurs pouvoirs dans des bornes exactement tracées par la loi.

En premier lieu, nous devons revenir au vieux principe coutumier, encore en honneur aujourd'hui chez les Anglo-Saxons, et d'après lequel tout accusé a le droit de se présenter libre devant ses juges.

Admettons la détention préventive, puisqu'il le faut; mais

[1] Voir le *Moniteur belge* des 17, 18 et 19 août 1872. Les témoins continuent à être entendus hors de la présence de l'inculpé, le prévenu ne peut communiquer avec son défenseur qu'après l'interrogatoire, et le juge peut prononcer l'interdiction de communiquer, à charge de la renouveler tous les dix jours.

Digitized by Google

admettons-la comme un mal nécessaire, à titre d'exception. Restreignons-en l'application, non pas aux cas graves et exceptionnels, expression vague qui ouvre toute carrière à l'arbitraire des magistrats instructeurs, mais aux cas de crimes et de délits importants; qu'il soit décrété, par exemple, que la détention préventive est abolie pour tous les délits qui n'entraînent qu'une peine de moins de six mois de prison au *minimum*. Il suffit de parcourir le code pénal pour s'assurer qu'avec ce correctif, la détention préventive ne pourra plus s'appliquer qu'à des délits fort graves qui se rapprochent déjà du crime.

Mais, pour ces délits mêmes, ainsi que pour les crimes, la détention préventive ne peut être admise qu'avec la plus grande prudence. C'est ainsi que la liberté, avec ou sans caution[1], soit personnelle, soit réelle, doit devenir la règle, et la détention, l'exception.

Nous ne pouvons entrer ici dans l'examen des détails d'un pareil système; constatons seulement qu'il faut admettre, comme un principe, que tout citoyen arrêté ne pourra être maintenu en détention préventive, sans avoir été entendu dans sa défense, dans les vingt-quatre heures de son arrestation, par un tribunal régulier et sans une décision de ce tribunal[2].

Enfin, la détention préventive, en quelque matière que ce soit, doit, à notre avis, être strictement limitée, quant au temps. Pour les cas ordinaires, une détention de douze jours nous paraît plus que suffisante; si les mesures d'information l'exigent, que l'ordonnance soit renouvelée une ou deux fois de suite. Mais que, dans aucun cas, la détention préventive ne dépasse quarante jours. Si la police est bien faite, si

[1] Voir, sur le système des cautions en droit criminel, les excellentes *Recherches sur la mise en liberté sous caution*, de M. George Picot, dans la *Revue de législation et de jurisprudence*, t. XXII et XXIII.

[2] Le meilleur tribunal serait évidemment celui du juge d'instruction, s'il se contentait de juger comme le *police magistrate* anglais, en laissant au ministère public le soin de réunir les preuves de l'accusation. Mais, comme pareille réforme n'est pas près de s'accomplir chez nous, il faut bien admettre l'intervention d'une juridiction quelconque.

Digitized by Google

les magistrats instructeurs sont nombreux, actifs et intelligents, trente à quarante jours suffisent pour mettre en état les affaires les plus compliquées[1]. C'est, d'ailleurs, le seul moyen de mettre un terme à l'arbitraire des parquets, qui maintiennent parfois la détention préventive, afin d'obliger le détenu à parler, ou dans l'espoir de voir naître des charges nouvelles.

N'oublions pas qu'en Amérique et en Angleterre le système que nous préconisons est en pleine vigueur depuis des siècles et que nul ne s'en plaint. Les *Central criminal court papers pour* 1850 constatent alors déjà qu'en Angleterre, pour les crimes les plus graves, les instructions ne durent que 5, 6 à 8 jours, et que la mise en liberté provisoire a lieu même en matière de crime[2].

De plus, en vertu de l'*habeas corpus*, tout citoyen anglais arrêté, tout parent, tout ami, a le droit d'en appeler à la haute cour, à Londres, ou devant les tribunaux de comtés, en province.

Il en est de même aux États-Unis; le juge instructeur, d'après la loi de New-York, art. 190, ne peut remettre une affaire que pour des motifs sérieux, et cette remise ne peut excéder deux jours, ni être renouvelée plus de six fois. C'est à dire qu'en matière de crime, après douze jours, au maximum, le juge de police doit acquitter ou renvoyer devant le jury d'accusation qui statue aussitôt et renvoie, à son tour, devant le jury définitif[3].

[1] Un juge d'instruction de Bruxelles, M. Camille Scheyven, dans un article récent inséré dans la *Belgique judiciaire* du 26 octobre 1873, reconnaît lui-même que les détentions préventives sont parfois trop longues; mais il ajoute que tout dépend des circonstances et que, dans certains cas, une détention préventive de six mois est fort légitime, *même en matière correctionnelle!* Cette seule affirmation d'un homme éclairé pourtant, nous montre quelle singulière idée nos magistrats instructeurs se font de la détention préventive.

[2] Bérenger, *Rapport sur la répression pénale en Angleterre.* — Journal *le Droit*, 5 août 1854. — Bonneville, *Op. cit.*, p. 452.

[3] Voir les codes de New-York, Massachussets, Virginie, Pensylvanie, etc. Davis. *A treatise on criminal law.* — Harbour, *The magistrates criminal law.*

Digitized by Google

Pourquoi ne ferions-nous pas en Belgique ce qui se fait en Amérique et en Angleterre?

Un autre point sur lequel il est essentiel d'insister, c'est que la détention préventive ne doit jamais être considérée comme une peine, mais comme une simple mise sous garde de l'inculpé. Il faut donc qu'il conserve toute sa liberté d'allures, qu'il soit bien nourri, bien soigné, bien logé, qu'il reste en rapports constants avec le monde extérieur, qu'il ait en mains les livres qui lui plaisent, qu'il écrive ce qu'il lui plaît et à qui il lui plaît, que ses amis, enfin, puissent le voir à toute heure et tous les jours, loin de la présence d'un geôlier[1].

Cela est tellement simple, tellement évident, qu'il semble, au premier abord, qu'il ne soit pas nécessaire d'en parler. Cependant, ces principes élémentaires sont aujourd'hui outrageusement violés par les règlements de nos maisons d'arrêt. L'inculpé, préventivement détenu, y est traité comme un coupable, comme un criminel, comme un prisonnier; il est astreint à toute espèce de petites tyrannies. Les lettres qu'il écrit, on les lit, on les paraphe, on les rature; celles qu'il reçoit, on les intercepte! On l'empêche de parcourir les journaux, on fouille ses vêtements, on lui défend de voir ses parents et ses amis en dehors de certaines heures et de certains jours; on épie ses moindres paroles, ses moindres démarches!

Bien plus, nos juges d'instruction, s'appuyant sur l'article 613 du code de 1808, ont trouvé le moyen de mettre les détenus au secret sans passer par les formalités exigées par la loi de 1852; ce que M. Thonissen qualifiait lui-même en plein parlement « de violation flagrante de la loi[2]. »

Un pareil régime doit cesser; libre ou en prison, l'inculpé doit jouir des mêmes droits et du même respect[3].

[1] Voir, dans ce sens, J.-D. Meyer. *Op. cit.*, t. V, p. 331 et sq.

[2] *Annales parlementaires*, mars et juin 1873.

[3] Nous ne parlons pas ici de l'indemnité à accorder au détenu acquitté; mais il est évident que nous partageons sur ce point l'opinion des congrès de juristes allemands et italiens. L'indemnité est de droit, plus encore en matière pénale qu'en matière civile.

Digitized by Google

A plus forte raison, repoussons-nous avec énergie la mise au secret, véritable torture morale digne des plus mauvais jours de l'inquisition.

Le grand argument des partisans de la mise au secret, c'est la nécessité d'empêcher un concert frauduleux entre l'inculpé et ses complices. Cette mise au secret par crainte de collusion ne peut être admise un instant par les partisans du système accusatoire; ils n'admettent même pas la détention préventive en pareil cas.

C'est dans ce sens que le savant professeur de l'université de Munich, M. Geyer[1], s'élève vivement contre l'art. 98 du projet de code de procédure criminelle allemand, d'après lequel la détention préventive peut être appliquée à l'inculpé, « lorsqu'il y a lieu de craindre qu'en anéantissant et en « obscurcissant les traces du fait, ou en circonvenant les « témoins ou les complices, il ne rende l'examen plus dif- « ficile. »

« Cette espèce de détention par crainte de collusion (*Collusionshaft*), ajoute M. Geyer, est une violation flagrante de l'égalité des parties. Comment peut-on, si l'on ne veut pas déjà considérer l'inculpé comme coupable, l'isoler de toute communication avec le monde extérieur et lui enlever les moyens d'agir sur l'instruction, alors qu'on laisse à l'accusateur toute liberté d'amener des matériaux à sa charge? »

Nous sommes de cet avis. Toutefois, si l'on a peur d'une mesure radicale, qu'on restreigne l'interdiction de communiquer, aux crimes seuls, dans les cas où, comme le dit l'art. 135, § 2 de la loi bavaroise complémentaire à l'introduction du code pénal allemand de 1871, et que cite M. Geyer, « l'inculpé aura agi sur les témoins ou ses com- « plices de façon à entraver la recherche de la vérité. »

Seulement, dans ces cas exceptionnels, l'interdiction de communiquer ne pourra durer que quelques jours[2], et ne s'appliquera jamais à l'avocat choisi par l'accusé.

[1] *Revue de droit international*, 1873, n° III, p. 427.

[2] Le projet de M. de Lantsheere supprime la mise au secret; celui de la Commission spéciale l'admet pendant un jour.

Digitized by Google

La mise au secret, telle que l'entend le code d'instruction criminelle, cette mesure « d'une gravité incalculable », comme le disait M. Thonissen[1], doit absolument disparaître de notre législation. Non seulement elle est d'une iniquité flagrante, mais elle est un danger permanent pour la bonne administration de la justice. Comme la torture physique, elle ôte à l'inculpé l'empire de soi, trouble ses facultés mentales et le pousse même parfois à s'accuser d'un crime qu'il n'a pas commis. Le terrible exemple de la femme Rosalie Doize, condamnée pour parricide, sur son aveu mensonger, par la cour d'assises de Douai, en 1861, ne le prouve-t-il pas?

En conséquence, plus d'isolement absolu! Qu'en cas de crime, le juge d'instruction ait le droit d'empêcher l'inculpé de communiquer avec le dehors, soit! Mais que ce droit ne lui soit octroyé que pour quelques jours, après un débat contradictoire devant un tribunal régulier et alors qu'il est constant que l'accusé a agi sur les témoins ou les complices de façon à entraver la découverte de la vérité.

Mais, ce qui est essentiel, ce qui doit être admis dans tous les cas de détention préventive, c'est que l'inculpé puisse recourir à un conseil dès les premiers moments de l'information, et que ce conseil assiste à tous les actes de la procédure.

C'est en vain qu'on invoquerait les droits de l'accusation: ceux de la défense sont tout aussi sacrés. Croire que la présence de l'avocat auprès de l'inculpé va désarmer la justice, c'est se payer de mots. En Angleterre et en Amérique, la justice reste-t-elle désarmée? La répression est-elle moins rapide, le châtiment moins sûr, la criminalité plus forte? D'ailleurs, le barreau n'a-t-il pas ses traditions d'honneur et de loyauté qui constituent des garanties aussi sérieuses que les mesures draconiennes de notre code? Si l'on admet que la présence de l'avocat entrave l'action de la justice, n'en est-il pas de même *à fortiori* de la présence des employés, des gardiens et du médecin de la prison? Dans un pareil

[1] *Annales parlementaires*, juin 1873.

Digitized by Google

ordre d'idées, le seul système rationnel serait d'enfermer tous les inculpés dans une prison cellulaire ou mieux encore dans un *in pace!*

Loin d'entraver la procédure, l'intervention d'un avocat la rendra plus rapide et plus sûre [1].

Grâce à la présence de cet homme expérimenté, la lutte entre l'accusateur et l'accusé s'égalisera, au grand profit de la vérité; tous les actes du juge d'information seront discutés; la détention préventive, les saisies, les perquisitions ne seront plus appliquées qu'à bon escient.

Mais c'est dans l'interrogatoire des témoins surtout que la présence de l'avocat peut favoriser puissamment la recherche de la vérité.

Aujourd'hui, nous l'avons vu, les témoins sont interrogés par le magistrat instructeur, en dehors de la présence de l'accusé; ces témoins, qui déposent peut-être sous l'influence de la rancune ou de la passion, et que rien ne peut refréner, puisqu'ils ne peuvent être punis pour faux serment, l'inculpé ne les connaît pas, il ne les connaîtra qu'après le jour où, sur leurs témoignages, il aura été renvoyé devant le tribunal ou le jury!

Pareille façon d'agir pouvait se comprendre sous l'empire de la vieille théorie des preuves légales, où la mission du juge était passive et son appréciation indifférente; mais aujourd'hui que la preuve morale est admise partout, aujourd'hui que le code d'instruction criminelle dit lui-même, à son article 342, que la preuve résulte de l'*impression* produite sur l'esprit des juges par les résultats de l'instruction, n'est-il pas évident que, pour que cette *impression* soit impartiale, il faut qu'elle s'appuie sur la contradiction, sur la *cross-examination* des Anglo-Saxons?

Il suffit d'avoir assisté à une audience d'assises ou de police correctionnelle, pour s'être convaincu de la nécessité d'un contrôle incessant des témoins. Combien de fois des témoignages, produits à l'audience, et qui, de prime abord,

[1] Voir dans ce sens le discours de M. De Guise, sur la *Détention préventive*, à la rentrée de la conférence du jeune barreau de Liége, en 1873.

Digitized by Google

semblent accablants pour l'accusé, ne s'expliquent-ils pas en sa faveur, sur une simple observation de la défense? N'est-il pas évident que, dans l'instruction préparatoire, où le témoin est toujours moins réservé qu'à l'audience, les remarques les plus simples suffiraient souvent pour éclaircir et redresser les faits, pour faire reculer le témoin passionné, pour rectifier les souvenirs des témoins oublieux? N'est-il pas évident aussi que l'appel d'un seul témoin à décharge pourrait, dans bien des cas, empêcher les recherches de la justice de s'égarer, et faire triompher l'innocence de l'inculpé?

Un autre point, qui doit être, selon nous, le corollaire d'une réforme de la détention préventive, c'est la suppression de l'interrogatoire de l'accusé, ou tout au moins la présence de son conseil avant et pendant cet interrogatoire.

Au fond, l'interrogatoire n'a qu'un seul but aujourd'hui : compromettre l'inculpé, lui arracher un aveu.

Cela est directement contraire au principe moderne : *Nemo auditur perire volens*, principe qui repose d'ailleurs sur la plus stricte équité [1].

Comment se fait-il cependant que les législateurs français aient conservé l'interrogatoire? Ce n'est certes pas dans l'intérêt de l'accusé. Muyrart, Vouglans, Jousse, Faustin Hélie [2], reconnaissent que le but essentiel de l'interrogatoire est de faciliter l'accusation en empêchant l'accusé de combiner une défense habile ; c'est à dire, en d'autres termes, en surprenant un aveu partiel ou complet, qui deviendra devant la cour d'assises, en dépit de l'axiome *nemo auditur*, la plus terrible de toutes les preuves.

Or, cet aveu est-il sincère, est-il au moins l'expression de la vérité? Rappelons-nous la femme Doize, rappelons-nous que les neuf dixièmes des inculpés sont des gens de fort peu d'instruction, fort peu habitués aux finesses de la conversa-

[1] J.-D. Meyer, *Op. cit.*, le faisait déjà remarquer en 1823. « Ce n'est que « dans son intérêt seul que le prévenu doit être interrogé et qu'il peut « répondre », dit-il tome V, page 303. — Plus loin, il demande que l'interrogatoire soit public, p. 323.

[2] Faustin Hélie, *Op. cit.*, t. V, § 378, p. 710.

Digitized by Google

tion. On les interroge, quand? Au milieu du trouble et de l'émoi de leur arrestation. Comment les interroge-t-on? Leur pose-t-on des questions loyales? C'est possible, mais le contraire s'est vu. Un fait certain, c'est qu'on leur pose des questions habiles; et, s'ils sont plusieurs, on essaye de les mettre en contradiction.

A mesure que l'interrogatoire avance, les malheureux se troublent davantage; ils sentent le terrain s'effondrer sous leurs pas, ils hésitent, ils mentent, ils se perdent. Chose digne de remarque, plus ils sont innocents, plus ils répondent mal; les malfaiteurs seuls, les coupables qui savent où porte chaque question, qui connaissent le fort et le faible de l'attaque, sont toujours prêts à la riposte et ne perdent jamais la tête.

L'aveu n'a plus sa raison d'être dans notre législation, donc l'interrogatoire doit disparaître. Qu'aussitôt arrêté, l'inculpé ait le droit de faire au juge les déclarations qu'il croira convenables, comme en Angleterre, rien de plus juste; il peut de cette façon se disculper sur le champ. Mais qu'il soit obligé de passer un interrogatoire en règle, dans le secret, avant toute communication avec son défenseur, sans savoir même de quoi il est accusé[1], cela est souverainement inique et révoltant!

Avant de terminer cette trop rapide étude d'une question aussi importante que celle de la détention préventive, nous voudrions dire encore un mot du personnel judiciaire chargé de l'information. Nos juges d'instruction sont généralement trop jeunes et trop mal payés pour les fonctions redoutables qu'on leur confie. Il est réellement inouï que l'honneur, la liberté, les plus chers intérêts de tant de Belges soient ainsi livrés journellement à de véritables stagiaires de la magistrature, remplis de bonnes intentions sans doute, mais inexpérimentés et fort ignorants de la pratique, de la philosophie et de l'histoire du droit criminel! Il nous semble que, comme dans les grandes villes de l'Angleterre[2], les magistrats

[1] Faustin Hélie, *Op. cit.*, t. V, p. 711.

[2] Dans les grandes villes anglaises, les juges de police sont recrutés

Digitized by Google

instructeurs devraient être recrutés parmi d'anciens avocats ou des juristes savants qui trouveraient dans ces fonctions délicates une carrière fixe et bien rétribuée.

Telles sont, en résumé, les réformes principales que, dans l'état actuel des choses, nous voudrions voir proclamées dans une loi sur la détention préventive.

Mais ces réformes mêmes sont loin d'être suffisantes pour nous donner un système d'instruction criminelle rationnel et digne d'un peuple libre. Comme nous le disions en commençant ce travail, c'est l'organisation tout entière de notre procédure préparatoire qu'il faudrait bouleverser.

La première grande réforme à effectuer, serait de supprimer ce dualisme hybride de l'accusation, cette distinction subtile et byzantine entre le juge d'instruction et le ministère public. Que le juge d'instruction redevienne un véritable juge, un juge qui juge et non pas un juge qui instruit; qu'il rentre dans son rôle et laisse au ministère public seul les fonctions d'accusateur. Entre la société qui accuse par l'organe du ministère public et l'accusé qui se défend, le juge d'instruction doit rester impartial comme le *justice of peace* et le *police magistrate* anglo-saxons.

Il faut, en outre, que dans cette phase préparatoire du procès criminel, tout se passe en audience publique, au grand jour et oralement. Plus d'écritures, plus de secret! La procédure préparatoire moderne n'a pas pour but de rassembler un dossier, mais de fournir au juge instructeur les moyens de décider en âme et conscience si, oui ou non, l'inculpé mérite d'être renvoyé devant un tribunal répressif. Voilà son rôle, son seul rôle, et tout ce qui se fait au delà, les dépositions écrites, les interrogatoires, les procès-verbaux de gendarmerie, etc., toutes ces paperasseries sont inutiles ou dangereuses.

Ces idées, d'ailleurs, ne sont pas nouvelles; elles sont

parmi les savants, les avocats éminents et reçoivent un traitement que Mittermaier évalue à 1,000 ou 1,200 livres.

Voir aussi l'intéressante brochure de M. Maurice Van Meenen sur le *Barreau anglais*, p. 19. Conférence du jeune barreau de Bruxelles, 1873.

Digitized by Google

admises par le code de 1808 lui-même pour la procédure définitive; elles ont fait le fondement de notre droit criminel pendant de longs siècles; elles sont encore pratiquées aujourd'hui en Angleterre et aux États-Unis; elles ont été préconisées depuis des années par d'illustres jurisconsultes, tels que Meyer, Mittermaier et Feuerbach, et aujourd'hui encore les juristes allemands et italiens en réclament instamment l'adoption[1]. Non, il n'est plus possible de le nier! Pour tous ceux qui suivent de près la marche du droit criminel, il est évident que ce droit est à la veille de subir une transformation profonde. On revient au vieux système germanique, qui remet aux « hommes libres » l'exercice de la répression; on veut écarter les purs légistes du domaine du droit pénal et confier le glaive de la justice aux mains du peuple tout entier.

Cela est légitime, cela est conforme au principe même du droit pénal; cela est déjà en partie réalisé en Angleterre et chez nous dans le jury. Mais notre jury n'offre qu'une pâle image de ce que devrait être un tribunal de répression vraiment populaire. Il faudrait élargir ses attributions et étendre son principe aux diverses catégories de juridiction pénale, en transformant tous nos tribunaux répressifs, soit en jurys, soit en cours échevinales souveraines et sans appel, telles que les *Schœffengerichte*, qui semblent devoir former la base du code allemand et qui fonctionnent déjà, comme tribunaux de simple police, dans le Hanovre depuis 1850, à Oldenbourg depuis 1857, à Brême depuis 1863, à Bade depuis 1864 et aux pays réunis à la Prusse depuis 1866, et comme tribunaux correctionnels, *Bezirksgerichte*, en Saxe et dans le Wurtemberg depuis 1868.

Peu importe d'ailleurs! Que l'on admette le jury, ce

[1] Le congrès de Hanovre, en septembre 1873, imposante assemblée de plus de quatre cents juristes allemands, a voté, sur la proposition du professeur Gneist, le principe de la publicité absolue de l'instruction préparatoire, ainsi que celui de *la cross examination*. Au congrès juridique italien de décembre 1872, M. Pierantoni et bien d'autres se sont élevés contre la détention préventive.

Digitized by Google

« boulevard de la liberté », comme l'appelait lord Chatham, cette « caractéristique de la civilisation européenne », comme dit Brunner [1]; ou que l'on établisse des *Schœffengerichte* ainsi que le demande instamment Zachariæ [2], de pareilles institutions seront, dans tous les cas, plus conformes à l'idéal de la justice pénale, que les tribunaux de légistes, tels que nos tribunaux correctionnels et nos cours d'appel.

Certes, nous avons encore beaucoup de chemin à faire en Belgique pour en arriver là; mais si nous parvenons à restituer à la détention préventive son véritable caractère, nous aurons déjà posé dans cette voie un jalon important. Sans doute, une réforme radicale de la détention préventive fera pousser des cris de détresse à bien des gens, partisans de la routine; on proclamera sur tous les tons que l'ordre social est en danger; mais, comme le rappelait récemment M. Lelièvre [3] à la chambre belge, le jurisconsulte Wynants disait aussi jadis que si l'on supprimait la torture, c'en était fait de la société! A notre avis, la société n'a qu'à gagner à voir la justice criminelle quitter les limbes où elle plane, pour descendre jusque dans les entrailles du peuple, et nous pensons comme Mittermaier, que « la bonne administration « et l'efficacité de la législation pénale réclament une pro- « cédure fondée sur le principe de l'accusation, de l'instruc- « tion orale et de la publicité. »

HERMANN PERGAMENI.

[1] Brunner, *Die Entstehung der Schwurgerichte*, p. 7. Berlin, 1871.

[2] Zachariæ, *Das moderne Schöffengericht*. Berlin, 1872.
Denkschrift über die Schöffengerichte, ausgearbeitet im Königlich Preussischen Justiz-Ministerium. Berlin, 1873.

[3] *Annales parlementaires*, juin 1873.

Digitized by Google

SUR L'OCÉAN

Elle avait tout quitté pour le suivre : son pays, sa famille, son mari et ses deux enfants. Il avait été le premier amour de cette femme ; elle, le dernier amour de cet homme ; deux puissances de force égale avaient produit en eux le sentiment qui ne pardonne jamais et devient implacable à tout ce qui l'entrave. Quand ils se rencontrèrent, ils avaient passé la jeunesse et traversé l'un sans l'autre un espace de temps aussi long que bien des vies, car il avait déjà plus de quarante ans et elle près de trente ; il la voyait alors pour la première fois, tandis qu'elle le connaissait depuis des années : elle l'avait contemplé jadis pendant toute la durée d'un bal où il demanda tout le monde à danser, excepté celle dont les yeux et le cœur étudiaient ses gestes et son visage et ne devaient plus les oublier jamais. S'il eût aperçu Pauline, il l'eût aimée dès cet instant, puisqu'elle était son destin ; mais il ne la vit pas et fut pourtant assis une grande heure à côté d'elle, occupé d'autres demoiselles ; un éventail qui vola en éclats sur le parquet ciré, un crayon demandé à haute voix, un bracelet perdu et cherché avec impatience ne purent fléchir le hasard qui resta armé de surdité et de cécité volontaires. Celle qui, à ce bal, avait dansé avec tant de passion qu'elle tomba pendant la valse, tant ri qu'elle attira l'attention générale, pleura toute la nuit, prise à la

Digitized by Google

fois de haine et d'adoration. Elle se sentait blessée jusqu'à la moëlle des os et sa blessure était de celles qui sont produites par cette chose qu'on appelle *la tuile*. A la vérité, Richard Martel avait « de l'attraction » : l'attitude fière, la physionomie froide, le geste rare, des yeux embrasés et, quand on s'y attendait le moins, un rire si bon et si franc que cela donnait envie de se jeter dans ses bras, n'eût été son grand air. Comme tous les types de force, il était enclin à dédaigner les êtres qu'il ne protégeait pas; là était la cause de l'éloignement mêlé de dépit qu'il inspirait aux hommes et du rapprochement que tentaient beaucoup de femmes.

Les événements, les vicissitudes, les actes et les devoirs s'amoncelèrent pour séparer par des barrières infranchissables deux personnes qui, tout en marchant à leur insu vers le même point, gardaient l'une aux yeux de l'autre le plus strict incognito. On eût dit deux voyageurs escaladant chacun le versant opposé de la montagne. Arrivés au sommet, ils s'arrêtent, se regardent en face et demeurent étonnés ; ils ne songent plus à la montée pénible, ils ne daignent pas s'occuper de l'horizon ; elle le reconnaît, et lui, enfin, il la trouve.

Richard oublia qui et comment il avait aimé jusque là, il n'en sut plus un mot. Pauline ouvrit le livre qu'elle n'avait pas encore consenti à lire, et d'une haleine alla jusqu'au bout.

Pour arriver à cela, la passion ne suffit pas; il faut de plus l'obstacle qui impose le sacrifice, la réciprocité qui le récompense, et l'accord complet de deux organisations, corps et esprit ; c'est l'instrument humain avec toutes ses cordes obéissant au souffle inspirateur. Ce magnifique sentiment est à l'amour ordinaire, au mariage en particulier, en général à toutes les interprétations de la passion, ce que serait, par exemple, comparé au pépiement d'un couple de moineaux, le duo des rossignols au fond des forêts pendant les nuits d'été. Cette terrible flamme est faite d'un torrent de soleil, et malheur à qui s'oppose à son passage ! Tout fut

Digitized by Google

immolé sur le bûcher fatal : la vertu, la conscience, l'honneur. Il n'y eut plus de joies dans la maison, ni de fêtes au dehors; on ne s'en préoccupait plus; on éprouvait l'avidité d'un malheur préférable à toutes les définitions sociales du bonheur, les délices du supplice de la soif quand on tient le verre entre les lèvres. On vivait pour se voir, se revoir, se trouver, se retrouver. Tous les actes de la vie légale, sociale, familiale devinrent le simulacre : deux heures volées chaque jour furent la vérité. Les journées vont vite quand on foule et brûle vingt-deux heures inutiles.

L'infidélité du mari servait de laisser-passer à la conscience, et l'on s'endormait sur l'oreiller de cette justification. C'était l'abominable mariage à coulisses. Il y avait dans la maison une bonne, laquelle, portant chapeau, prit des façons de gouvernante; la mère, errante de corps et d'imagination, n'était jamais avec ses enfants; la gouvernante, ce danger des ménages, ce piége incessant, y fut toujours. Monsieur la trouva sur ses pas, sous ses yeux, au foyer, à toute heure. La familiarité s'établit dans la chambre des enfants et l'intimité pendant leurs maladies; des rencontres fortuites à la promenade firent naître de la rougeur d'une part, de l'émotion de l'autre; le regret du bonheur domestique, mis en mauvaises mains, attira des consolations; l'homme qui trouve du charme à se faire plaindre est bien près d'aimer. Il n'y eut là, comme dans la plupart des liaisons de ce genre, rien de prémédité ni de voulu. Le simple enchaînement des faits et des habitudes, puis les séductions naturelles d'une fille de vingt ans, rendue belle par son trouble, son petit rôle maternel et l'attrait de ce qui est défendu. La mère avait laissé nonchalamment usurper ses droits, trouvant très commode d'avoir cette remplaçante dont elle ne se défiait pas et, comme toute mère qui se fait remplacer mérite d'être punie, le jour ne se fit pas attendre, où, à sa grande stupéfaction, elle comprit que l'épouse était détrônée.

Richard et Pauline n'avaient pas vu marcher cette liaison en parallèle avec la leur et ne la connurent que lorsqu'elle fut établie. Pauline s'efforça d'y trouver la justification de sa

Digitized by Google

propre conduite, tout en s'avouant que les premiers torts étaient de son côté. Elle accepta la situation sans mot dire et sans paraître rien voir, mais non sans éprouver la sourde irritation de la femme légitime qui, lors même qu'elle est coupable, ne peut voir tranquillement une autre en sa place. Pas plus qu'elle ne voyait grandir ses enfants, pas plus qu'elle ne voyait le désordre s'emparer de sa maison, pas plus elle n'avait vu ourdir la trame de cette usurpation. Sur la route qu'elle parcourait, on ne regarde plus ni à droite, ni à gauche, mais on se heurte tout à coup contre les événements. Richard et Pauline se contemplaient. C'est un grand mot qui explique le ciel. Aux heures où ils n'étaient pas ensemble, ils s'absorbaient dans leurs souvenirs. Il y a des femmes qui, devenues coupables, auraient pu se contenter de l'état extatique, parce que, par amour, elles se seraient vouées avec un égal fanatisme au plaisir ou à la peine. Mais les hommes regardent ou plus haut ou plus bas. Richard mangeait en furieux un bonheur profané par le mari. Voyez ici la transposition de mots qu'amène l'oubli du devoir! Sa rage causait un étonnement presque naïf à celle qui subissait l'outrage légal en victime. Des reproches, tandis qu'il aurait fallu la plaindre! Des terreurs, tandis qu'elle faisait preuve de tant de courage!

Le sens moral survit chez les hommes à l'honneur, jamais chez les femmes; l'amour réciproque les jette dans un état d'ivresse et leur fait commettre des excès de témérité comparables aux effets de la boisson. Les hommes souffrent comme des damnés de devoir s'avouer leur infamie en présence du mari, leur lâcheté au sein de la famille qu'ils souillent ou bouleversent, tandis qu'elles s'y complaisent, s'endorment, rêvent, et mettent un infernal courage à faire toujours semblant de ne pas avoir peur, ce qui, dans les cas honorables, est un acte de volonté sublime.

Cela se passait à Bruxelles. L'amant était un Français qui, dans sa jeunesse, avait habité Bruxelles; il s'y réfugia après un bouleversement politique, et c'est alors qu'ils se retrouvèrent.

Digitized by Google

En Belgique, le divorce redresse la moralité. Pourtant, Richard décida qu'il quitterait le pays avec Pauline, et qu'on recommencerait l'honneur sous d'autres cieux.

Son cri, à elle, fut : « Quitter mes enfants, jamais! »

Son cri, à lui : « Donner la main à votre mari, impossible! »

Cela se disait à la sortie du spectacle, en attendant la voiture.

« Adieu donc, dit-il d'une voix très ferme en évitant la main de monsieur, qui, étonné de la singularité de son accent, le regarda.

— Oui, adieu, répéta-t-il; la politique du moment me tente. Vous savez que je ne puis guère rentrer en France, parce que ces imbéciles m'ont condamné à mort. Cependant, j'y vais, curieux de voir s'ils oseront me fusiller. Après tout, je ne laisse pas de veuve. »

Il donna galamment le bras à Pauline, et la mit en voiture.

« Adieu! murmura-t-elle; certainement adieu », répéta-t-elle encore, mais il lui rit au nez en lui secouant la main.

Le lendemain matin, au petit jour, en décembre, elle quittait la maison, s'enfuyant comme une voleuse; elle volait une mère à deux enfants!

Richard était déjà à la gare; il n'attendait pas Pauline, et cependant il était certain de la voir venir. Ils se donnèrent la main d'un air grave. Elle n'avait emporté ni malles, ni paquets, mais il ne parut pas s'en apercevoir. Il trouvait tout simple que désormais elle lui donnât ou lui dût tout, et elle trouvait tout simple aussi de le suivre sans même s'informer du lieu où il la conduisait. Ils ne parlèrent ni du passé, ni de l'avenir, ayant accompli le miracle d'arrêter le soleil et de tout sacrifier au seul terme qui appartienne à l'humaine folie : le présent.

Ils n'allèrent pas en France. Ils partirent pour Anvers, et là s'embarquèrent pour l'Amérique.

Nous les retrouvons bien des années après. Ils habitent une campagne solitaire dans l'État de New-York. Richard

Digitized by Google

possédait une certaine fortune au porteur qui leur avait permis de vivre avec aisance. Leur cottage ne manquait pas de confort. Ils sont vieux et d'un âge qui ne laisse plus de doutes : le héros a soixante ans, l'héroïne, quarante-huit; mais ils ne sont vieux que pour les autres. Le temps a passé, ils n'ont pas vu passer le temps; tout a toujours été au présent pour eux; se tenant embrassés, ils ont plané au lieu de vivre. Le temps leur a presque octroyé le droit d'être fiers d'une faute dont le capital a rapporté l'immuable bonheur, plus grand, plus inébranlable que tout ce que les sociétés, garanties par les lois et par les religions, peuvent offrir à leurs actionnaires.

Il est vrai que c'était là un miracle; mais les fauteurs de miracles ne se gênent guère dans les moyens qu'ils emploient et dans le triomphe qu'ils obtiennent. Richard est toujours beau, car les nobles lignes de son visage sont restées au repos, échappant aux contractions d'une passion entravée; les mensonges de la civilisation l'auraient démoralisé et la caducité serait venue; la vie solitaire l'a rendu imposant. Pauline, en vieillissant, a gardé quelque chose qui attire, parce qu'elle sait qu'elle n'a pas cessé de plaire au cœur qui l'aime, conviction qui conserverait la beauté et la grâce de bien des femmes. L'intrépidité, qui poussa Pauline dans les bras de Richard, avait continué à jouer un grand rôle dans l'existence de cette femme. Elle voulut, pensa, agit comme lui, avec lui. Il ne fallait ni le monde, ni les distractions, ni les autres, à leur bonheur rendu austère à force d'abnégation; il leur fallait ce qui occupe et fortifie hors des régions sociales. Il aimait à marcher; ses pieds la portaient aussi loin qu'il voulait aller. Il aimait les longs voyages relevés de quelques peines et de quelques dangers. Ils visitèrent toute l'Amérique, la région des lacs, les prairies, et poussèrent jusqu'à San Francisco, traversant les contrées dont il est dit, entre autres choses, que les voyageurs y courent le risque d'être scalpés par les sauvages. Pauline en plaisantait avec Richard sur le même ton qu'elle aurait pu prendre en prévoyant les incidents d'une partie de campagne. Il aimait

Digitized by Google

la chasse ; elle se plut à l'accompagner, malgré le brouillard, la pluie et les mauvais chemins, trouvant au retour une grande saveur au foyer.

Il aimait l'exercice du cheval ; elle y devint brave au point de faire, de cette manière, de fréquents voyages pendant lesquels elle s'amusait à se laisser emporter par son cheval et elle se réjouissait en voyant frémir Richard.

Il aimait à nager. Cet exercice, nécessaire à sa santé, était un des vœux les plus pressants de son organisation, et il en développa outre mesure les aptitudes ; de l'adresse à la témérité, de la témérité à l'excentricité, rien ne le faisait reculer, ni les profondeurs, ni les courants, ni les eaux tourbillonnantes ou froides ; disparaître, plonger, traverser la rivière, autant de jeux. Mais Pauline était douée de l'instinct contraire ; les péripéties de l'eau la faisaient frissonner. Cette fois, elle eut peur, chercha des prétextes et hésita. C'était au bord du Saint-Laurent, au milieu de la nature majestueuse ; l'appel de la sirène de ces gouffres était grave et presque menaçant. Comme elle restait là reculant, les bras serrant le corps dans une contraction d'épouvante, elle fut tout à coup consternée par un rire qui venait du sein des eaux, le rire de Richard, un rire d'ironie qui lui rappela quelque chose de pareil entendu un soir sous le péristyle du théâtre. L'effet fut instantané. Pauline se précipita dans l'eau. Alors, elle eut la gloire de recueillir dans son cœur le cri d'effroi poussé par celui qu'elle aimait, de le voir s'élancer après elle, trembler et implorer son pardon après le sauvetage.

Cette femme n'avait jamais ni faim, ni soif, ni chaud, ni froid, ni sommeil : elle avait son amour.

Aux heures de repos, lorsqu'on faisait trêve à la vie de plein air, elle savait être dame. Sa nature délicate et distinguée avait tout ce qu'il faut pour donner du charme à la vie intime. Les doigts sur le piano, le livre sous la lampe, ou les bras croisés et les pieds sur les chenets, elle savait bien ce qu'il fallait à Richard, ou plutôt, non, ni l'un ni l'autre ne se rendait compte de leur pouvoir, tandis que les heures s'écoulaient dans le charme d'intarissables entretiens,

Digitized by Google

de mutisme sans ennui, de quiétude sans monotonie ; l'électricité, qui met en rapport deux personnes ainsi unies, ne s'interrompit jamais entre eux ; c'est là peut-être le mystère de ces présences charmeuses. Le son de la voix de l'un eut toujours pour l'oreille de l'autre quelque chose de particulier ; sa venue dans le lointain causa sans cesse un émoi sacré ; le regard interrogea toujours l'âme, et l'habitude n'eut point de prise sur leur éternelle émotion.

Les voyages et la manière de vivre à l'extérieur obligèrent Pauline à un costume masculinisé. Cela n'est pas rare chez les Américaines, qui furent les premières à porter un paletot tout à fait semblable à celui de leurs maris, les mains dans les poches, la jupe de drap écourtée, les cheveux coupés carrément et tombant jusqu'à la naissance du cou, et le chapeau de toile cirée en toute saison.

Compagne au foyer, compagnon sur la route, ange, chien, maîtresse, amie, cette femme, qui tirait le pistolet, faisait dix lieues à cheval, traversait les rivières à la nage, prit bientôt, pour le garder indéfiniment, un âge moins fragile que la jeunesse et qui n'eut jamais rien de vieillot ; on oserait presque affirmer qu'une des saisons de sa vie dura vingt-cinq ans ; la ténacité de certains sentiments obtient peut-être cette récompense. Ce qu'elle avait de beauté s'immobilisa autour de son amour et le feu qui animait son être brûla, concentré et continu, sans se répandre en ces flammes dévorantes qui ruinent et dévastent.

Rien de mesquin ne pouvait écorner cette part taillée en pleine sauvagerie. La solidarité, qui remplace le contrat dans les liaisons illégales, cimenta l'union ; l'âpre saveur du bonheur volé stimula ce perpétuel tête-à-tête et les tint dans une station sans nom et sans terme, où l'âge et les émotions ont le privilége de se conserver jusqu'à ce que le mariage les pousse dans la marche ordinaire du temps.

Est-ce par instinct de conservation, par superstition sentimentale que Richard demeura dix ans avec Pauline sans l'épouser ? Est-ce pour continuer ses bravades envers le sort et sa vocation d'obéissance, soit passive, soit active, qu'elle

Digitized by Google

feignit de ne pas s'apercevoir qu'il manquait à un devoir envers elle? Enfin, il la mena un jour chez le magistrat et lui donna son nom, ce qui pouvait se faire, puisque le mari de Pauline avait fait prononcer le divorce dès les premiers temps de l'absence.

Quelque chose de filial attacha dès lors d'un anneau de plus Pauline à Richard ; quelque chose qui ressemblait à du respect et qui émane de la consécration du mariage, même sans prêtre, et par la seule influence de la protection jurée. Ils ne furent pas fâchés, la jeunesse une fois passée sans miséricorde, de trouver cela entre eux.

Cependant, le vent d'Europe apportait quelquefois sur sa grande aile noire une ombre sinistre qui descendait sur le front de Pauline; l'impunité complète ne pouvait la défendre contre toutes les atteintes ; et celles de ses souvenirs étaient implacables, étant lois de nature. Avec la barbare logique des passions, elle les avait enterrés vifs, tous ses souvenirs, excepté deux.

Et comme ils étaient funèbres, quoique roses avec des cheveux blonds! Il est affreux d'avouer qu'elle faisait tout ce qui est possible pour les étouffer sous la cendre de l'oubli; elle souffrit, mais malgré elle, et avec la volonté de ne pas regretter. Richard la voyait maintenant penser à ceux dont jamais ils ne parlèrent. Dans un de ces jours néfastes, il mit sous les yeux de Pauline une lettre dans laquelle on parlait du mariage de son premier mari avec la gouvernante de ses enfants, « une vraie mère pour eux », disait la lettre.

« Tant mieux! eut la témérité de dire à haute voix la mère transfuge; tant mieux! » répéta-t-elle d'un accent farouche; puis, elle sortit de la chambre pour cacher l'expression de son visage.

Richard ne ressentait nul trouble de conscience.

Il se trouva en règle avec lui-même, à partir du moment où, le mari écarté, l'ignominie de l'impunité fut changée en responsabilité; le mariage, acte purement social, suivant ses convictions, était déjà ainsi moralement signé; plus tard, il surmonta des préoccupations toutes personnelles et se mit

Digitized by Google

légalement en règle avec la société. Il croyait avoir rectifié une erreur du hasard en enlevant une femme qui lui appartenait par toutes les affinités de la nature et de la destinée et dont un autre avait eu l'audace de s'emparer.

Le jour où nous pénétrons chez M. et Mme Martel, au foyer de l'expatriation, est le premier jour de trouble et d'agitation dans leur ménage. Pauline, en costume de voyage, enveloppée d'un tartan vert et bleu, est assise sur une malle et pleure. Son visage, qui n'est plus éclairé par le rayon d'un bonheur qui a triomphé du temps et des événements, paraît tout à coup vieilli et fané. Les yeux se sont éteints, les coins de la bouche s'affaissent; elle essaye de dérober sa douleur sous la dentelle de son voile. Richard est debout près d'elle, sa grande taille se courbe, l'inquiétude fait tout à coup paraître un fouillis de rides aux tempes et au front; ses regards ont une profondeur sombre sous les sourcils contractés; le chagrin d'une séparation, la première depuis vingt ans, fait fléchir cet homme inébranlable. Il se sent vieux et s'effraye à l'idée qu'il va être seul; de son côté, Pauline se dit qu'il pourrait avoir besoin de soins et se demande comment il va remplacer celle qui, la différence d'âge aidant, le servait comme une fille? Il y avait trop de grandeur dans l'adoration perpétuelle de ces deux personnes pour que le ridicule pût les atteindre, et leur amour avait su prendre le caractère de leurs années; puis, tant de feu sacré avait purifié le feu profane, que la fumée même en était devenue de l'encens. L'amour, survivant à la jeunesse, offrait ici un exemple du triomphe de l'esprit sur la matière; qui les connaissait bien devait pleurer à certains points de leur histoire, pleurer surtout de ne pouvoir pardonner à Pauline!

Cette séparation pouvait durer un mois, et chacun l'exigeait dans l'intérêt de l'autre. Il s'agissait d'aller en France recueillir une succession. Richard Martel, engagé dans une exploitation de terres qui commençait à prospérer, n'aurait pu, sous peine de graves dommages, songer à quitter l'Amérique avant quelques années; de plus, il était impossible qu'une femme assumât, même pour un temps assez court, la respon-

Digitized by Google

sabilité d'une surveillance à laquelle l'œil du maître était aussi indispensable que la faux et la charrue.

Le frère de Richard venait de mourir, lui laissant une centaine de mille francs en portefeuille; l'exécuteur testamentaire était chargé de les remettre en mains propres, soit à Richard, soit à un mandataire autorisé; au Havre, un rendez-vous de quarante-huit heures était assigné aux parties. Le défunt connaissait la position difficile que les mauvaises chances de la fortune avaient récemment faites à Richard. Deux ans plus tôt, le ménage aurait peut-être refusé de se séparer, mais l'adversité était venue. Un banquier de New-York administrait le capital apporté d'Europe par Richard, et le capital rapportait un revenu de quelques mille francs, au moyen desquels l'aisance était assurée; banquier et fonds avaient disparu dans une faillite. On avait alors placé le peu d'actif qui restait dans un achat de terres; mais Richard ne connaissait rien à la culture et il se demandait avec inquiétude à quelles ressources il devrait le pain de chaque jour, au cas de non réussite de la petite entreprise agricole.

Pauline, de son côté, se torturait en le voyant, dans sa vieillesse, obligé de travailler pour la soutenir. Ils avaient discuté longtemps à propos du genre de travail qu'il conviendrait d'entreprendre à leur âge. Fallait-il habiter New-York et faire des articles de journaux, ou rester à la campagne et exploiter quelque culture? On avait pris ce dernier parti, quand arriva la nouvelle de l'héritage et de la bienfaisante prévoyance fraternelle qui les sauvait.

Il n'y avait au monde que Pauline qui pût aller au Havre recueillir cette fortune de la main à la main, car M. et Mme Martel n'avaient aucune relation intime en Amérique et le banquier failli était le seul homme d'affaires auquel ils eussent donné leur confiance.

Pauline décida donc qu'elle irait seule et elle décida cela tout simplement comme chose qui se devait. Elle trouva sa force dans cette grande tension de nerfs qui survient à l'heure des occasions solennelles, et secourt les femmes de constitution à la fois frêle et élastique; au moyen de plusieurs

Digitized by Google

tours de clé donnés au ressort de son cœur, elle parvint à faire ses préparatifs, le sourire aux lèvres.

Mais au dernier moment, toute cette force tomba.

Ils étaient là, à l'heure du départ, l'un vis à vis de l'autre, les bras pendants et n'osant se regarder.

Ils eurent un sourire de leur bon temps en se surprenant à dire tous deux à la fois :

« Tu ne veux donc pas avoir de courage pour moi? »

Elle se leva et prit sa malle, qui était un petit sac à la main suffisant pour le voyage ; puis, n'échangeant plus que de rares paroles et se raidissant contre l'émotion, ils allèrent ensemble jusqu'à New-York où Pauline devait s'embarquer.

Et elle s'embarqua en effet à bord du steamer *la Ville du Havre*, le 15 novembre 1873.

Quand elle fut sur le navire lancé à la mer, quand elle le sentit s'éloigner, quand le mouchoir blanc qu'agitait Richard ne fut plus même un point dans l'immensité et que les derniers vestiges de la côte se furent fondus avec l'horizon, alors elle eut une sueur et il lui parut que tout aurait été plus facile que de partir. Le feu et la lumière étaient éteints en elle et autour d'elle, et, dans ces froides ténèbres, passaient et repassaient des choses effrayantes. Cette situation d'esprit lui était déjà connue, mais elle y échappait par l'éternelle compagnie de Richard qui lui imposait sa sérénité. Tous les raisonnements possibles n'amenèrent pourtant pas cette fois le calme artificiel. Le chagrin fait si difficilement l'office de chloroforme !

La ville flottante, emportant plus de trois cents passagers, commença sa traversée dans les conditions ordinaires à cette saison. Le mauvais temps et le brouillard causèrent quelques contrariétés; mais la température était très bonne et permettait de conserver les habitudes de l'été. A la moindre éclaircie, tout le monde se précipitait sur le pont et l'on vivait là en plein air comme sur la digue d'une ville de bains; ces deux points de réunion offrent des analogies de cosmopolitisme et de bigarrure : Anglais, Français, Américains, trafiquants, matelots, formaient le personnel. On res-

Digitized by Google

tait sur le pont jusque vers le soir; les hommes fumaient en se promenant, les femmes causaient et s'occupaient de leurs enfants. La route maritime de la France aux États-Unis est aussi fréquentée que nos voies de terre. Les matelots, les vagues et les nuages y sont de vieilles connaissances qui plaisantent entre elles, mais se tiennent sur la défensive et dont l'une sait dire à l'autre à toute occasion : Je te connais ! Entre ces deux immensités, le ciel et l'eau, il règne toujours quelque chose de solennel, et les éléments dans leur plénitude imposent à l'homme.

Pauline était là aussi, profitant d'une heure favorable pour respirer un peu. La journée s'avançait. Mme Martel, abritée derrière une pile de colis, le bras appuyé à la barre du garde-corps, se sentait cruellement isolée au milieu de tout ce monde qui parlait, marchait, vivait. Depuis qu'elle s'était embarquée, elle n'avait pas encore échangé un mot avec personne; la société ne pouvait la considérer qu'à titre d'ennemie et elle payait cette appréciation par une misanthropie farouche. A mesure qu'elle s'éloignait du Nouveau Monde et se rapprochait de l'ancien, à mesure qu'elle sentait la présence de Richard s'effacer, elle se voyait privée de tout sur la terre et bien réellement seule. L'horizon se remplissait d'ombre et sa pensée de désolation; comme la nuit qui envahit peu à peu l'espace, des terreurs envahissaient son esprit, l'une surtout qu'en ce moment elle ne pouvait chasser : que deviendrait Richard ou que deviendrait Pauline, le jour où l'un viendrait à manquer à l'autre par la mort? Cette idée lui était certainement déjà venue, mais jamais avec cette intensité; elle ne pouvait s'en débarrasser, ni soulever le poids de son isolement moral; c'était une étreinte et une oppression, un pressentiment peut-être; elle ne parvenait plus à retrouver l'image du héros de sa jeunesse, ni la figure énergique de l'homme qui avait soutenu son courage et mérité son enthousiasme; non, c'était le vieillard affaissé et soucieux qui l'attendait là-bas. Le retrouverait-elle? Et pour combien de temps? Elle-même, quel allait être son sort ? Pourquoi cette détresse de l'âme, cet affaiblissement du

Digitized by Google

corps? N'était-elle plus la sauvage des prairies et des lacs, n'était-elle pas bronzée par l'amour? Cependant, elle essayait de se ranimer par une espèce de fierté: le plus grand de tous les lots terrestres ne lui était-il pas échu? Qui donc avait eu, à l'égal de Pauline, l'amour immuable et réciproque, un cœur pour deux poitrines? Contrairement à tant de gens qui, de peur de se rendre malheureux, n'osent être heureux, Richard et Pauline avaient su vouloir. S'il fallait recommencer, si la jeunesse lui était rendue, si elle se retrouvait au sein de son premier ménage, eh bien! elle aimerait encore Richard au dessus de tout, elle le suivrait encore! Elle avait une bien forte nature, cette femme; car recommencer la vie, marcher dans chacun des pas dont on a laissé la trace, serait un des plus grands actes de courage que pourrait tenter l'humanité.

La rêverie de Mme Martel, animée par un peu de fièvre, se serait transformée en somnolence, n'eût été le joyeux tapage d'un bébé échappé à sa bonne et qui prenait le plus grand plaisir à se cacher entre les groupes et derrière les colis pour se soustraire à l'obligation de rentrer, la température commençant à se refroidir. Les passagers s'amusaient à lui prêter main-forte, et la miss ne voyait guère de chance de rattraper son élève, à laquelle elle tendait vainement depuis une demi-heure un manteau de flanelle rouge, quand la petite fille vint trébucher contre Mme Martel, qui, par un mouvement instinctif, lui ouvrit les bras pour l'empêcher de tomber; elle la retint juste assez de secondes pour entrevoir un chef-d'œuvre d'enfant fait de porcelaine et de soie blonde, habillé de cachemire blanc, de broderies et de pompons cerise.

Elle la rapprocha de son visage et dit très rapidement :

« Comment te nommes-tu?

— Ady, répondit la petite.

— Adrienne, rectifia la bonne.

— Ton âge?

— Quatre ans.

— Va-t'en! cria Pauline avec terreur, va-t'en! »

Digitized by Google

Et elle repoussa l'enfant épouvantée, qui se laissa emporter et se colla au visage de sa bonne pour ne plus voir l'étrangère.

Mme Martel fit un mouvement pour fuir, mais ce même nom d'Adrienne, prononcé à quelques pas, la cloua à sa place.

Deux jeunes dames, deux amies de pension venaient de se reconnaître et parlaient français.

« Adrienne !

— Gabrielle !

— Mariée aussi ?

— Oui.

— Où est ton mari ?

— C'est ce grand brun qui a un plaid sur l'épaule et qui fume là-bas. Je te le présenterai tout à l'heure à table.

— Je serai enchantée de le connaître.

— Vers quels rivages te pousse la destinée?

— Nous venons de l'État de New-York, où mon mari a eu un établissement de commerce ; maintenant, on lui offre une position magnifique en Algérie. Nous allons traverser la France, nous arrêter à Paris dans sa famille et ensuite nous faire colons sur la terre d'Afrique.

— Tu parles bien légèrement de choses si aventureuses !

— Que veux-tu ? Il m'est si égal d'être là ou là ! Et toi, où vas-tu, Gabrielle ?

— Je viens du Texas, où nous sommes établis depuis plusieurs années, et où mon mari est resté avec les enfants. Je vais voir mes parents à Paris et j'y resterai trois mois.

— On habiterait la même ville pendant des années sans se rencontrer dans les rues et on se retrouve sur la grande route des flots !

— Quelle idée d'aller d'Amérique en Afrique ?

— Il le faut bien. Mon mari a le génie des affaires et il veut faire une grande fortune. Une exploitation agricole en pleine solitude est son rêve En nous mariant, il m'a prévenue que nous n'habiterions ni Paris, où il est né, ni Bruxelles qui, comme tu le sais, est ma patrie... Et cette condition est ce qui m'a le plus tentée dans ce mariage ; je voulais absolument m'expatrier.

Digitized by Google

— Tu voyages seule avec ton mari?

— Et ma petite Adrienne. Sans compter miss, deux domestiques et des colis innombrables.

— Qui aurait dit tout cela lorsque nous étions à la pension !

— Nos rêves ne nous menaient pas aussi loin.

— Oh! que si, puisqu'ils nous menaient dans des pays où l'on n'arrive jamais. »

Et la jeune femme se mit à chanter à demi-voix :

Menez-moi, dit la belle,
A la rive fidèle, etc.

« Pour ma part, j'ai fait un mariage d'amour.

— Pas moi, répondit Adrienne en soupirant. J'y avais pensé d'abord... mais cela n'a pu s'arranger. Plus tard, je me suis mariée pour sortir de la maison.

— As-tu encore tes parents?

— Ma mère est morte et mon père s'est remarié. »

Mme Martel avait tourné la tête ; mais comme le jour baissait rapidement, elle ne put distinguer que d'une manière confuse le groupe que formaient les deux amies assises sur des pliants très bas. On apercevait à peine leurs robes traînantes et massées autour d'elles, les couvertures de voyage qu'elles serraient sur leurs genoux et à leur taille, pour se préserver du froid, et les tresses de leurs cheveux qui dépassaient leurs chapeaux de feutre emplumés.

En ce moment même, un matelot vint attacher une lanterne au grand mât contre lequel la dame que l'on appelait Adrienne se trouvait adossée, et la lumière éclaira une belle jeune femme blonde, au corsage bombé, à la physionomie douce et mélancolique.

Mme Martel regardait fiévreusement cette Adrienne, d'abord avec un vertige d'émotion qui ne lui permit pas de se rendre compte de ce qu'elle voyait, puis, en épelant pour ainsi dire tous les traits du visage. Elle avait les yeux agrandis par la terreur que pourrait, à la lettre, causer une apparition, et sa lèvre frémissait; on eût dit que cette

Digitized by Google

beauté lui faisait horreur! De temps en temps, elle levait ses regards vers le ciel, comme lorsqu'on écoute un terrible récit dont on voudrait repousser la véracité et qu'il faut pourtant admettre, ou bien elle haussait les épaules en signe de dénégation; pourtant, des larmes coulaient sur ses joues.

L'autre jeune dame, une brune toute parisienne, demanda :

« Je crois que tu n'as ni frère, ni sœur?

— Je n'avais pas d'autre frère que Léo qui est mort tout petit, dit Adrienne d'une voix altérée. Je t'ai raconté autrefois cette triste chose. Il est mort, le pauvre enfant, faute de mère! Il avait la rougeole. Notre belle-mère, qui le soignait, l'a laissé se refroidir pendant une nuit d'hiver; elle était allée se coucher; le feu s'est éteint. Le lendemain, l'enfant était à l'agonie. J'entendais ses gémissements à travers la cloison qui nous séparait. Moi neuf ans, lui six. Il criait toujours : Maman! maman!

— Je croyais ta belle-mère si bonne?

— Oui, pour une belle-mère! »

Et la jeune femme, éclatant en sanglots, se jeta sur le sein de son amie.

« Ah! dit-elle, au milieu de ses larmes, quelle triste histoire que la mienne, Gabrielle! Tu la sais et c'est par délicatesse que tu feins de ne pas te la rappeler. J'ai pleuré bien souvent près de toi, à la pension, quand tu t'en allais chez tes parents, les jours de sortie, tandis que moi, on me délaissait, même pendant les vacances, sous prétexte que Paris est trop loin de Bruxelles pour recommencer si souvent le voyage. Notre mère nous a abandonnés quand nous étions tout petits, pour suivre un homme. Il y a vingt ans de cela; j'en ai vingt-six à présent. La cruelle! quel mal lui avons-nous fait pour nous en faire tant!

— Il ne faut pas plus penser à elle, qu'elle n'a pensé à toi. Une pareille mère ne vaut pas un regret.

— Ah! c'est en me rappelant mon pauvre petit Léo que cette figure de femme m'est tout à coup apparue et que j'ai pleuré! Je la vois encore se baissant un soir, le dernier sans

Digitized by Google

doute, sur nos lits et nous embrassant. C'était une forme si mince, si pâle, si petite, qu'on l'aurait cru découpée en papier vélin. Elle avait de longs cheveux noirs luisants, des yeux de jais, des sourcils de tragédienne, la figure et les mains d'un blanc mat. Mais je ne retrouve plus l'ensemble de ses traits. Je me rappelle qu'en se penchant vers moi, sa lourde tresse se détacha et que je me réveillai à ce contact. Comment a-t-elle pu avoir le courage de nous abandonner? Son fils surtout, il avait encore tant besoin de soins; pendant plus d'un an, il chercha sa mère par toute la maison!

— Au moins ton père a-t-il été bon pour toi?

— Autant que peut l'être un père remarié et qui a de nouveaux enfants. Nouveaux enfants! Je n'ai connu que l'ombre de la famille!

— Le mariage est venu t'en rendre une nouvelle.

— Puisse-t-il empêcher le souvenir de ma mère de m'opprimer! Son nom seul suffisait à me porter malheur. Je lui dois le ravage de mon enfance et de ma jeunesse entière.

— Tu exagères. L'aventure qui a fait tant parler Bruxelles est oubliée depuis longtemps.

— Ah!... depuis moins de temps que tu te l'imagines. A dix-huit ans, j'ai été sur le point de me marier avec un homme qui m'aimait et que j'aimais aussi. Le jour était fixé, ma robe de noce était faite. Mon fiancé appartenait à une famille anversoise très rigide; je tremblais qu'un hasard ne vînt révéler le scandale de la conduite de ma mère; le temps des fiançailles, qui d'ordinaire est si beau, se passa pour moi dans des tortures; tout fut découvert l'avant-veille et mon mariage rompu sans miséricorde.

— Pauvre Adrienne! Et depuis?

— Depuis, j'ai su ce que c'est que de porter son propre deuil.

— Mais enfin, tu as fait plus tard un beau mariage?

— Mon père a doublé ma dot et mon mari a fait une affaire en m'épousant. »

Elles se turent toutes les deux et Gabrielle dit :

« Heureusement que tu as une belle petite fille.

Digitized by Google

— Fasse le ciel que le spectre de cette femme ne se mette pas aussi entre le bonheur et mon enfant! C'est pour cela que l'expatriation m'a toujours tentée.

— Où dit-on qu'est allée ta mère?

— A Paris sans doute, ce pénitentiaire universel. Qui sait combien de fois je l'ai rencontrée, coudoyée; mais nous n'avons, grâce à Dieu, aucun portrait d'elle et je ne pourrais la reconnaître.

— Cependant, ma chère, le divorce et le second mariage de tes parents ont beaucoup diminué la gravité de l'événement.

— Est-ce qu'on divorce d'avec ses enfants!

— Il me tarde d'être à demain matin pour embrasser ton Adrienne. »

En ce moment, on sonna pour le repas du soir. Le jour avait tout à fait baissé et l'on n'y voyait plus à dix pas. Le froid se faisait sentir et il ne restait sur le pont que les deux amies qui s'étaient oubliées dans cette longue et intime causerie. Elles descendirent dans la salle à manger et Adrienne présenta son mari à Gabrielle.

Quant à M^me^ Martel, elle resta immobile derrière le colis où elle s'abritait. A minuit, un matelot de service la trouva engourdie par le froid et l'obligea à rentrer; mais elle ne put trouver de repos et, dès le matin, elle reprit sa place sur le pont.

Les deux jeunes dames n'y étaient pas encore. Enfin, vers dix heures, elles parurent, s'assirent l'une près de l'autre et se mirent à travailler au crochet. Cette journée se présentait tout autre que celle de la veille. Les brouillards qui avaient d'abord contrarié la traversée se dissipèrent, et le soleil vint dorer le ciel bleu et nacrer les flots. Le vingt novembre fut un dernier jour d'été, qui permit aux passagers de se tenir sur le pont. Ils y vinrent en foule, ranimés par la vue du beau temps. Cette gaie matinée ne prêtait pas aux souvenirs mélancoliques, et la conversation des deux amies prit un autre cours. Le mari d'Adrienne s'y mêla. On ne fit plus de retour vers le passé; on parla modes, politique, arts, salons

Digitized by Google

parisiens, bruxellois, américains. On rit beaucoup de ne pas s'être rencontré sur la terre et de se retrouver sur l'eau. Le groupe s'augmenta d'autres passagers, dans lesquels on reconnut des personnes de New-York. Il y eut aussi l'entrée d'Ady triomphante, en grande toilette, sa chevelure de soie et d'or tout ondulée et conduite par sa bonne anglaise.

« Comme elle te ressemble! » dit Gabrielle.

La journée fut l'une des plus agréables que l'on puisse passer en mer. Le pont d'un navire offre des contrastes qui en font un spectacle à part; il y a là toujours et à la fois mouvement et rêverie, émotion et insouciance, types et langages divers, hommes et choses qui ne peuvent se trouver qu'entre le ciel et l'eau. Les uns parlaient de patrie, les autres d'exil; les épisodes naissaient pour disparaître aussitôt comme des générations spontanées et inexplicables; après les intimités forcées, les séparations éternelles; après les sympathies tendres et empressées, les brusques départs; après la grande communauté des impressions, redevenir plus qu'étrangers, puisque l'on sait que l'on ne se reverra jamais; se secouer la main, non pas en sortant d'un salon pour se retrouver dans un autre, mais avant de s'en aller chacun en sens inverse au bout du monde; des figures antipathiques que l'on évite, des êtres malfaisants qui vous narguent; des impressions prêtes à éclore en passions, mais qu'il faut étouffer d'un soupir; des circonstances, des mots, des formes, des points de vue que je ne sais quel burin marque ineffaçables dans l'âme, tandis que d'autres choses plus remarquables s'en effacent; les nuages et les vagues qui attirent continuellement l'œil de l'un, la pensée de l'autre et dont les contours, la marche, les teintes, les transformations, les voix, les inspirations sont l'étude d'un ordre de choses à part.

A l'écart, morne, inaperçue se tenait Pauline. C'est en vain qu'elle appelait à son aide l'image de Richard et la protection de tant de souvenirs. L'avait-elle donc oublié qu'il fallait s'efforcer de s'en souvenir! Il l'avait aimée de tous les amours de la terre, il s'était mis à la place de tout ce qu'il lui avait

Digitized by Google

ôté et le sentiment profane était devenu sacré. Pourtant, elle se sentait au cœur une morsure. Elle se reprochait cette situation d'esprit et détournait la tête pour ne plus voir ni Adrienne ni Ady; puis, attirée de nouveau, elle s'abreuvait de l'amer poison distillé par la présence d'une charmante jeune femme et de son enfant. Pas une des paroles, pas un des gestes de ces deux êtres ne lui échappaient; elle souriait malgré elle aux jeux de la petite, s'attendrissait au son de voix de la mère, se réchauffait au rayonnement de leur présence, vivait de quelques miettes de leur existence et frémissait de la tête aux pieds en se disant que bientôt elle ne verrait ni ne sentirait plus rien de tout cela... Cette idée transperçait tout son être d'une douleur aiguë; elle sentait ses cheveux blanchir et ses tempes se creuser. Deux ou trois fois elle descendit dans sa cabine et courut se cacher en déchirant sa poitrine avec ses ongles, mais tout à coup elle bondissait sur les marches d'acajou enchâssées de cuivre et reprenait sa place sur le pont.

La petite jouait et courait çà et là, choyée et caressée par tous les passagers qui ne pouvaient assez admirer sa grâce et sa beauté; elle se glissait parmi les agrès, prenait les cordages entre ses petites mains, essayait de grimper aux mâts. Elle faisait suer sang et eau à la miss obligée de la poursuivre et causait de l'émoi aux assistants qui essayaient de la retenir sur leurs genoux et s'amusaient de son babil. Mais elle avait grand soin de s'écarter de l'étrangère qui l'avait hier si sauvagement prise et repoussée.

Ce petit drame s'était passé incognito et Ady était trop jeune pour pouvoir le raconter.

La bonne, qui savait fort peu de français, n'avait pas compris grand chose et elle avait peine à se rendre compte de l'obstination que mettait la petite à ne pas vouloir passer à gauche du bâtiment.

La journée s'écoula ainsi. Une fois le soleil couché, le froid se fit un peu sentir; de même que la veille, la bonne s'empara alors d'Ady, lui fit donner le baiser de bon soir à son père, à sa mère et à Gabrielle, puis l'emporta soigneuse-

Digitized by Google

ment. On dîna à l'heure accoutumée, et les uns étaient si contents des autres, on se trouvait sous de si heureuses influences que quelques personnes se réunirent autour du piano dans le salon et improvisèrent un concert. *La dernière pensée de Weber* fut le morceau qui termina la soirée.

Le temps était serein et tous les présages étaient heureux. Chacun se retira dans sa cabine et le capitaine lui-même alla prendre quelques heures de repos.

Tout à coup, au milieu de la nuit, en plein sommeil, en pleine sécurité, tout le monde est réveillé par un craquement, un choc, une commotion que nul entendement n'avait encore perçu.

Le voilier en fer *Loch-Earn* venait d'aborder, en le trouant, en le renversant sur le flanc, le navire la *Ville du Havre*.

Sous ce ciel calme, en face de l'horizon clair, au milieu de cette immensité, arrivait cette catastrophe inattendue et épouvantable comme les tremblements de terre qui ensevelissent une ville pleine de vie.

En une seconde, tout le monde fut debout, passagers et équipage à demi-vêtus se précipitant sur la dunette. Le capitaine Surmont s'était élancé à son poste. Le bruit de l'eau, s'engouffrant par la large blessure des bordages enfoncés, était plus terrible que les éclats du tonnerre. On ne savait rien, on courait, on fuyait par instinct, on écoutait ; l'un demandait à l'autre : Quoi? La mort était le nom de ce fléau; la mort était le nom de cette formidable voix.

Se sauver, mais comment, mais par quelle route? Et tout cela ne dura pas plus de temps qu'il n'en faut pour l'écrire. Les voilà tous debout. Les mères avaient saisi leurs enfants et criaient vers Dieu pour lui rappeler que tout est possible, excepté à une mère de voir périr son enfant; les hommes rassemblaient leur famille, s'emparaient à la hâte du petit sac contenant leurs valeurs et cherchaient des moyens de sauvetage aussi instantanés que la catastrophe; les plus instruits et les plus ignorants comprenaient sans voir, sans parler, que l'instant était suprême. On n'avait eu le temps

Digitized by Google

de rien; une trombe d'eau s'engouffrait dans les flancs du navire, éteignant les chaudières, emportant le matériel. Les officiers et les matelots avaient essayé vainement quelques manœuvres; la *Ville du Havre* oscillait, agonisait; sur ce pont où, quelques heures auparavant, régnaient la joie et l'insouciance, se passaient des scènes admirables de résignation ou de courage ignoré; des enfants s'attachaient au père de famille pour mourir avec lui; des hommes, courtois avec la mort rencontrée tout à coup, face à face, la saluaient fièrement.

Puis trois cents voix n'en formant qu'une :

« Les canots! les canots! le sauvetage! »

Tout cela en un quart d'heure.

Le temps avait perdu sa mesure et les mots acquéraient une autre valeur; le pinceau retracerait cela mieux que la plume. Au milieu de ce chaos, les détails étaient sublimes; au milieu de cette mêlée, les groupes étaient superbes; il y en avait un au bord du pont qui attendait contre le bastingage déjà incliné et touchant presque les flots. Attendre quand on n'a plus une minute! C'étaient Adrienne avec Ady dans ses bras et son mari qui les soutenait; un canot était prêt; des malheureux s'y pressaient en foule, mais il y avait encore place pour ces trois êtres; le mari escalade le bastingage du navire naufragé, entraînant sa femme par la taille; en ce moment, deux mâts oscillent et s'abattent sur les canots, tuant la plupart des infortunés qui y avaient cherché un refuge. Adrienne voit son mari écrasé sous ses yeux, son bras qui tenait l'enfant le rejette sur le navire qu'elle venait de quitter; elle-même tombe évanouie entre les deux embarcations, les membres pris dans un enchevêtrement de cordages et de planches.

Sur ce navire qui va sombrer et sur lequel reste le capitaine pour commander à la mort de ne pas l'oublier, sur ce navire qui déjà s'engloutit, flotte et tournoie une petite forme blanche, une colombe effarée qui voudrait monter vers le ciel et qui va descendre dans le gouffre; c'est Ady avec ses beaux cheveux blonds; elle a son petit manteau rouge, sa

Digitized by Google

mère a pensé à le lui mettre au moment où l'alarme a été donnée; elle veut courir, elle veut crier. Pauline est en face d'Ady et, dans la sombre nuit, la saisit entre ses bras. En ce moment, la *ville du Havre* disparaît sous les flots.

Un gouffre béant, des tourbillons tumultueux, une clameur incomparable, puis le silence, les ténèbres, l'ensevelissement sous la tombe mouvante : l'effroyable rêve était terminé ; la nature avait retrouvé son implacable insouciance.

Quelques uns cependant n'avaient pas repris pour le continuer éternellement leur sommeil interrompu. Ceux que la vague ramena à la surface purent saisir un bout de mât, de cordage ou de planche. Pendant ce temps, le *Loch-Earn*, qui avait pu se dégager, faisait mettre des embarcations à la mer, entre les débris flottants du naufrage. Une femme tenant un enfant se soutenait à l'extrémité du mât; mais ses forces diminuaient, ses mains engourdies par le froid allaient refuser leur service et c'était déjà au moyen de ses ongles qu'elle se cramponnait. Encore quelques minutes d'énergie et le canot sauveteur l'aurait recueillie; mais, soit que les matelots ne l'eussent pas aperçue, soit que ses appels n'eussent pas été entendus, ou qu'une surcharge eût compromis le sort des autres naufragés, le canot s'éloigna sans la prendre.

Alors M^me^ Martel se souvint qu'elle était une nageuse intrépide et qu'elle avait cultivé l'énergie sauvage; tandis que son bras droit maintenait Ady contre le mât vacillant, à l'aide de sa main gauche et de ses pieds elle se débarrassa de vêtements gênants. Le fanal de l'embarcation indiquait la route à suivre et éclairait le sillage ; lâchant son appui, et élevant au dessus de sa tête l'enfant pareil à l'agneau expiatoire et sans tache, elle se jeta à la mer, suivant à la nage la route qui s'ouvrait et se refermait sur les flots. Mais le canot avait trop d'avance, et, comme un coureur épuisé qui croit voir le but fuir devant lui, elle reconnut l'impossibilité d'atteindre l'unique moyen de salut. Elle n'avait plus d'espoir, mais elle avait encore de la volonté : il fallait sauver

Digitized by Google

Ady, et pourtant, tous les vœux devenaient inutiles : ni moyens, ni ressources, rien à tenter, pas de lutte possible ; l'épuisement des forces, la congestion progressive du cerveau éteignant la pensée, et bientôt l'inertie et le suprême évanouissement.

Par instinct elle nagea jusqu'à extinction de force, pendant une durée dont l'horreur n'a point de mesure, et, quand elle ne nagea plus, elle flotta, et alors, quelque chose, un bras, une corde, un crochet, la souleva, l'attira, la prit et la jeta sans connaissance, avec sa petite serrée contre sa poitrine, sur le pont du *Loch-Earn*, qu'elle atteignait cinq minutes après la barque de sauvetage.

Le soleil du lendemain éclaira le désespoir de quatre-vingt-dix personnes recueillies par le navire anglais. Quelles séparations, quelles pertes, quelle détresse, quel terrible inattendu ! Des noms d'enfants, de pères, de mères n'avaient cessé de retentir toute la nuit, douloureux appels sans réponse ; ce groupe de naufragés n'était composé que de veufs et d'orphelins, plongés tout à coup dans le dénûment le plus profond.

Le capitaine et l'équipage prodiguaient leurs soins et leurs consolations ; mais ceux qui triomphaient de la souffrance physique se sentaient aussitôt déchirés par les tortures morales et, certainement, pour quelques uns cette journée fut plus affreuse que ne l'avait été la nuit.

On avait, dans le salon, improvisé une sorte d'ambulance et couché sur des matelas les naufragés les plus atteints. On les roulait dans des couvertures, on les frictionnait jusqu'à ce qu'ils donnassent signe de vie. Dans le nombre se trouvait une jeune femme recueillie par les sauveteurs qui l'avaient trouvée prise entre des débris. Avec ses cheveux collés et ruisselants, ses paupières fermées, ses lèvres rigides, son visage et ses chairs violacés, elle paraissait morte. Au bout d'une heure, la chaleur et le frottement de la brosse la ranimèrent. Elle ouvrit les yeux, puis les bras, cherchant à saisir quelque chose dans le vide, se dressa et cria : « Mon enfant ! mon enfant ! »

Digitized by Google

Bien d'autres criaient cela autour d'elle; mais aucune avec cette voix lugubre, cette expression d'égarement. Cette jeune femme se réveillait folle. Elle avait vu écraser son mari sous ses yeux et senti son unique enfant échapper à sa main. Elle reprit ses forces, se mit debout, et dit très simplement :

« Je vais auprès d'Ady. »

On essaya de lui persuader qu'il fallait se recoucher et se tenir tranquille. Elle parut ne pas entendre et, comme on employait la force pour la maintenir, elle s'irrita, se dégagea des bras qui la retenaient, et parvint, toute chancelante, jusqu'à l'escalier des dunettes.

A quelques marches au dessus, Mme Martel était assise, le dos appuyé à la cheminée, roulée dans une couverture et berçant la petite dans ses bras. Des soins immédiats, suivis de quelques heures de repos, les avaient remises pour autant qu'on peut l'être, si on pouvait, après la mort, rentrer dans la vie. L'ébranlement du cerveau, l'énervement qui succède à une trop grande dépense de forces, donnaient une apparence de résignation à Pauline. Elle n'avait qu'un souci, l'enfant, son bien propre maintenant, puisque, sous ses yeux, pendant le naufrage, elle qui veillait sur le groupe, elle avait vu mourir le père et tomber la mère au moment d'être sauvée.

Cet enfant, sa conquête, lui appartenait, et de son côté tout entière, elle se donnait à Ady; elle ne s'en dessaisirait pour personne, jamais!

Où irait-elle, comment l'élever, que lui dire? L'aimer d'abord, remplacer sa mère : oh! quelle grâce de Dieu!

Déjà la petite n'avait plus peur de l'étrangère. Tant de douces paroles, tant de caresses, tant de baisers l'avaient calmée. Séchée, réchauffée, endormie sur le sein de Pauline, elle avait deux ou trois fois entr'ouvert les yeux et souri à la pâle figure qui se penchait vers elle; peut-être croyait-elle n'avoir fait qu'un mauvais rêve.

Mais la jeune mère affolée, échappant à tous les efforts que l'on faisait pour la retenir, s'était élancée sur l'escalier et parut tout à coup sur le pont.

Digitized by Google

« Ady ! Ady ! Ady ! »

Elle était à genoux devant Pauline et confondait, dans un même embrassement, la tête blonde de l'enfant et la figure flétrie de Mme Martel.

Toute sa raison lui était revenue instantanément. Elle était veuve, elle était pauvre, sans ressources au milieu de l'Océan, privée de tous les siens. Son mari était mort, et miss et Gabrielle; et les valeurs apportées en Europe étaient englouties. Mais elle pourrait supporter tout cela, puisque sa petite fille lui était rendue !

« Est-ce vous qui l'avez sauvée?

— Oui, répondit l'étrangère.

— Dites, ne voulez-vous rien de moi? »

Et prenant la robe de Mme Martel, elle la baisa en répandant des larmes.

« Comme elle est tranquille ! Elle n'est pas morte au moins? Non, elle dort ! On dirait qu'elle n'a pas souffert. Vous avez pris toutes les souffrances pour vous seule. Ah ! que Dieu vous les rende en bonheur ! »

Et elle se roulait aux pieds de Mme Martel et y collait ses lèvres !

« Pauvre femme, dit Pauline d'une voix douce et humble, vous avez eu aussi une rude part dans cette cruelle nuit. Seule, maintenant.

— Ah ! j'ai ma fille !

— Et, à part cette enfant adorée, n'avez-vous plus personne?

— Il me reste mon père.

— Et... votre mère, peut-être?

— Non.

— Si vous l'aviez, si un miracle pouvait vous la rendre, quelle consolation !

— Non, non, dit Adrienne toujours à genoux devant Mme Martel et se cachant le front, ne prononcez pas le nom de ma mère, il porterait malheur à mon enfant !

— Qu'était-elle donc? reprit l'autre avec une singulière insistance.

Digitized by Google

— Une misérable. »

En ce moment, le capitaine arrivait au milieu du groupe des passagers recueillis et les engageait à passer sur le trois-mâts américain, le *Trimountain* que dès dix heures du matin l'on avait signalé à l'horizon. Il craignait que le vaisseau, cause du terrible sinistre, fût trop avarié pour supporter le gros temps. Presque tous les naufragés acceptèrent et Adrienne fut de ce nombre.

« Une fois en Angleterre, j'écrirai à mon père. Il viendra me chercher. Venez avec nous, continua-t-elle, entourant d'un bras caressant le cou de Mme Martel.

— Moi?

— Oui, nous ne ferons qu'une famille; Ady aura deux mères.

— Je reste.

— Quoi, sur ce vaisseau qui va peut-être sombrer!

— Oui.

— Mais vous risquez de périr! Le savez-vous?

— Je le sais.

Le signal du départ était donné, il se faisait un grand tumulte, il n'y avait plus un instant à perdre.

« Laissez-moi embrasser votre enfant! » dit l'étrangère d'une voix rauque.

Adrienne tendit la petite vers Mme Martel et elle-même baisa une dernière fois pieusement le visage de Pauline.

Puis, elles se séparèrent, pour ne jamais se revoir.

Caroline Gravière.

Digitized by Google

UNE ASCENSION AU PIC DE TÉNÉRIFFE.

VI

On a vu comment nous avions atteint le sommet du Pic et quel magnifique panorama nous y avions découvert.

Je m'étais blotti derrière une crénelure de roc qui m'abritait de la bise sans me voiler le tableau. Mais à peine eus-je pris quelques instants de repos que je me sentis envahir par une singulière exaltation. Était-ce l'étrangeté de la situation, le vertige des hauts sommets, la brusque transition d'une température hivernale au soleil des tropiques, l'extrême raréfaction de l'atmosphère, les boissons excitantes auxquelles j'avais dû recourir pendant l'ascension, ou enfin les premiers symptômes de l'insolation que je devais rapporter à Orotava? Toujours est-il que mes forces me semblaient décuplées, tandis que mon esprit acquérait une lucidité et une activité presque douloureuses. Isolé dans l'immensité, perdu sur cette cime aérienne comme un moucheron collé à la flèche d'une cathédrale, je sentais mon être s'amoindrir et s'absorber dans la toute-puissante nature, dont les monuments, bien que soumis eux-mêmes à l'action du temps, écrasent, par leur durée comme par leurs dimensions, les œuvres les plus audacieuses du génie humain. En même temps, mon imagination reconstituait l'histoire géologique de l'archipel, d'après les indices laissés dans la configuration

Digitized by Google

du sol par les divers phénomènes qui s'y sont succédé, — comme on refait l'histoire des civilisations éteintes par l'interprétation des débris que nous ont légués les diverses phases de leur développement.

Ce fut comme une évocation vivante du passé, me reproduisant, tableau par tableau, ainsi que dans un diorama gigantesque, les créations successives dont je foulais le dernier couronnement.

Je songeai d'abord à l'Atlantide de Platon; mais, si poétiques que soient les traditions de cet Eden submergé, elles ne me représentaient qu'une pure légende. Sans doute, des terres inconnues ont pu exister, vers l'aurore de l'humanité, en face des colonnes d'Hercule, là où s'égrènent aujourd'hui les archipels de l'Atlantique. Des savants, comme Lyell, Heer, Darwin, s'appuyant sur les migrations de certaines plantes, semblent disposés à admettre, vers la fin des temps tertiaires, l'existence d'un vaste continent entre l'Europe et l'Amérique. Mais il est certain que ce continent mystérieux n'existait plus quand les Hespérides se dressèrent au dessus de l'Océan. Les terrasses marines de basalte, qui forment le littoral de Ténériffe, et les couches de calcaire coquillier, qui s'élèvent dans la Grande-Canarie jusqu'à une altitude de mille pieds, prouvent surabondamment que tout l'archipel s'est formé, non par un phénomène d'affaissement, mais, bien au contraire, par des phénomènes d'élévation et d'exhaussement, — en d'autres termes, que les îles Canaries représentent, non les dernières cimes d'un continent *submergé*, mais les sommets *émergés* d'un plateau sous-marin.

Il me sembla voir, dans la nuit des temps, la pression des gaz souterrains crevasser le lit granitique de l'Océan. De ces fissures s'épanchent des torrents de lave, qui, s'étendant et s'empilant autour de leurs sources, se mettent à bâtir, strate par strate, les fondements du futur archipel. En même temps, un mouvement d'élévation lent et graduel contribue à rapprocher de la surface les produits accumulés des éruptions sous-marines. Bientôt, ces éruptions se manifestent au niveau des flots, avec les sifflements

Digitized by Google

stridents, les bouillonnements soudains et les épais dégagements de vapeur, qui caractérisent la lutte du feu contre l'eau, de la lave incandescente contre l'inépuisable Océan.

La lave est promptement vaincue dans cette lutte des éléments, et à partir du jour où l'orifice volcanique se dresse à l'air libre, les éjaculations nouvelles peuvent défier l'antagonisme des eaux. Peut-être y eut-il encore plusieurs intermittences d'exhaussement et d'immersion; peut-être les îles, à peine formées, s'abaissèrent-elles sous les flots, pour reparaître à la suite de quelque nouvelle manifestation volcanique. Peut-être aussi certaines périodes d'émersion eurent-elles une durée suffisante pour permettre à l'homme de prendre pied sur ce sol à peine refroidi; et ainsi pourrait même s'expliquer la légende de l'Atlantide, engloutie avec sa civilisation naissante[1].

Toujours est-il qu'à une époque indéterminable, les éruptions sous-aériennes remplacent définitivement les éruptions sous-marines. Aux laves denses et compactes, s'épanchant en larges nappes horizontales sous la pression des eaux, succèdent les laves plus poreuses et moins cristallines qui constituent toutes les assises supérieures des îles.

Dès ce moment, à chaque intervalle des éruptions qui désolent périodiquement Ténériffe, une végétation, dont les traces se retrouvent encore dans les couches de travertin intercalées parmi les laves, envahit, avec toute la luxuriance des forêts primitives, un sol encore tiède et déjà fertilisé par la décomposition atmosphérique. Les pluies démantèlent les cratères et élargissent les barrancos déjà ébauchés par les tremblements de terre ou par la contraction des coulées[2].

[1] On sait qu'à Pouzzoles, dans le prétendu temple de Serapis, des colonnes de marbre, élevées actuellement de plusieurs mètres au dessus du niveau de la mer, renferment, jusqu'à une hauteur de 20 pieds, des traces de mollusques marins. Il en a été inféré que ce temple, bâti primitivement sur le rivage, s'était abaissé sous les flots par l'immersion des côtes et s'était ensuite relevé avec elles au dessus des eaux.

[2] M. Piazzi Smith rapporte qu'en quelques heures, à la suite d'un violent orage, il vit un barranco, qui s'ouvre sur la vallée de Taoro, agrandir jusqu'à trois fois ses dimensions primitives.

Digitized by Google

Des torrents rident les talus des escarpements volcaniques, et les vagues, découpant sans relâche des écueils et des falaises, travaillent à reconquérir le rivage envahi par les produits des forces souterraines. Puis, la terre se remet à trembler, des fissures se rouvrent au milieu de sourds mugissements, des pluies de cendres, éteignant l'éclat du jour, s'abattent en couches épaisses, qui, solidifiées par la chaleur, ensevelissent toute la vie organique sous un épais linceul de tuf. D'immenses gerbes de lave, projetées et déchirées par les gaz ascendants, retombent en ponces ou en scories qui se tassent autour de l'orifice. Bientôt, les matières fondues montent dans les cônes ainsi formés, comme le champagne s'élève dans le goulot d'une bouteille, pour ruisseler ensuite le long de leurs flancs inclinés et se déverser sur la campagne environnante — tantôt se coagulant sur place, comme les trachytes pâteux, tantôt s'épanchant jusqu'au rivage, comme les coulées plus fluides et plus pesantes des laves pyroxéniques.

Cependant, une des fissures qui servent d'exutoires aux forces souterraines finit par l'emporter sur ses rivales et par concentrer tout le service du foyer volcanique. De là se déversent d'innombrables coulées qui exhaussent leur orifice à chaque éruption nouvelle, en même temps qu'elles accroissent le volume de la montagne, englobant dans leur marche les cônes inférieurs et nivelant les inégalités des coulées précédentes. Ainsi, l'île se développe toujours, en étendue et en hauteur, tant que sur l'emplacement du Pic actuel se dresse un cône, bien plus colossal encore, dont l'enceinte de la Caldera nous représente un simple débris.

Comment donc cet ancêtre du Teyde a-t-il disparu, et pourquoi trouvons-nous à sa place un gouffre de neuf kilomètres sur douze?

A mesure que les bords du cratère terminal se sont surélevés, comme nous venons de le décrire, par l'effet des éruptions successives, il a fallu plus d'efforts aux gaz souterrains pour élever la lave jusqu'à l'extrémité de la cheminée volcanique. Ils auront tenté, sans doute, de s'ouvrir quelque

Digitized by Google

nouvelle issue à la base ou sur les flancs de la montagne, mais les coulées et les déjections, qui ont accru l'épaisseur des terrains superficiels, ont fortifié toute la charpente du cône, comme elles en ont exhaussé le sommet. Force est donc aux agents souterrains d'accepter momentanément leur défaite, pour mieux préparer leur revanche. Alors, s'il faut en croire l'analogie de certains volcans mieux connus, une longue période de repos s'ouvre probablement pour Ténériffe. Mais la fermeture des soupapes, provoquant l'accumulation de la chaleur et la concentration des gaz, décuple, à la longue, l'énergie des forces volcaniques, qui finissent par tenter un suprême effort pour se dégager à travers leurs évents ordinaires. Malheureusement, elles trouvent ces anciens conduits scellés par le tassement des débris, comme par la solidification des laves, si bien que, pour s'ouvrir un passage, elles doivent faire éclater tout le chapiteau de la montagne.

Ce dut être un effroyable paroxysme. Qu'on se figure une masse, double du mont Blanc, projetée dans les airs comme par l'effet d'une mine, et un abîme, aussi large que Bruxelles avec tous ses faubourgs, s'entr'ouvrant soudain pour rejeter ou pour engloutir tout ce qu'il supportait. L'imagination recule devant de pareilles scènes, qui dépassent en sublime horreur toutes les catastrophes de la fable. Et pourtant, rien ne nous permet d'affirmer que de semblables paroxysmes ne soient pas à la veille de se reproduire, non seulement sur le Pic de Ténériffe, mais encore sur les flancs de l'Etna, dans les îles de la Grèce, en Islande, aux Açores, en Océanie, parmi les pitons des Andes et des Cordillères, partout, en un mot, où des foyers volcaniques se trouvent placés dans des conditions analogues [1].

[1] En 1638, le Pic de Timor, assez élevé pour que la lumière de ses éruptions s'aperçût à plus de 500 kilomètres, disparut tout entier en une nuit. En 1772, le mont Papagayang, dans l'île de Java, fut découronné par un paroxysme qui ouvrit un gouffre ovale de 24 kilomètres sur 10; plus de quarante villages y furent engloutis à la fois. — Ce fut également une éruption paroxysmale du Vésuve qui paraît avoir détruit Herculanum et Pompéi, en l'an 79. L'enceinte de la *Somma* ou *Atrio del Cavallo* est,

Digitized by Google

Aussitôt après cette explosion, les matières liquéfiées montent rapidement dans la cuve ainsi formée. Toutefois, au lieu de déborder par dessus les rebords du cratère, elles font écrouler une portion des parois, pour déverser leur trop-plein, par des brèches encore visibles aujourd'hui, sur les vallées d'Orotava, d'Icod et de San-Jago. Le reste se congèle dans le fond de l'entonnoir, où il ne tarde pas à former un plancher rugueux de laves noires et déchirées.. Celles-ci sont peu à peu ensevelies par les ponces légères et par les *rappilli* blanchâtres que rejettent de nouvelles bouches ouvertes çà et là dans l'intérieur du cirque, — tant qu'enfin un de ces orifices, concentrant encore une fois l'activité volcanique de sa zône, absorbe dans ses flancs élargis tous les autres monticules de la Caldera, à l'exception du Chahorra et de la Montaña Blanca. C'est ce cône qui devint le pic du Teyde.

Continuant à reproduire sur une moindre échelle les phénomènes du grand cône primitif, le Teyde — qui un moment dut dépasser sa hauteur actuelle — subit également une éruption paroxysmale qui déchire sa cime pour y substituer le cratère de la *Rambletta*. Ce cratère, une fois comblé par les obsidiennes porphyroïdes qui forment le *malpays del Teyde*, voit des éruptions de ponce et de trachyte édifier sur sa plate-forme refroidie un troisième et dernier cône, le petit *Pan de Azucar*. Enfin, ce dernier s'évide à son tour par une explosion qui creuse le cratère terminal de la *Corona* —dernière manifestation de l'activité volcanique au sommet du Pic.

Toutes ces vicissitudes s'étaient passées antérieurement à la colonisation européenne. Depuis longtemps, les forces volcaniques de l'île se sont restreintes à la création des innombrables *montañetas*, qui marquent autant de soupapes sur les flancs extérieurs de la Caldera. Quelques unes — comme le beau cône de la Villa, remarquable par l'irisation

comme la *Caldera* de Ténériffe, un débris du grand cône qui éclata en cette occasion, pour faire place au cratère aujourd'hui presque comblé par les éruptions ultérieures et dominé par le cône actuel du Vésuve.

Digitized by Google

de ses scories—mesurent de quatre à cinq cents pieds; d'autres sont de vraies fourmilières, à peine discernables de quelques kilomètres. Sauf quand elles s'espacent sur le prolongement rectiligne de quelque fissure souterraine, ces *montañetas* sont aussi irrégulières et aussi capricieuses dans leur distribution que dans leur nombre. Le Val d'Orotava n'en renferme que trois, alors qu'on en compte plus de quatre-vingts sur le seul talus de Vilna. Les habitants de Ténériffe sont continuellement exposés à l'apparition de ces visiteurs incommodes, qui peuvent surgir, sans crier gare, dans leurs champs et dans leurs rues. Aussi tremblent-ils à la moindre commotion du sol, et l'on cite un évêque d'Orotava qu'une éruption fit mourir de peur, au siècle dernier. Toutefois, la seule catastrophe véritablement désastreuse qui figure dans les annales modernes de l'île se rapporte à l'éruption de 1706 qui brûla la ville de Garachico, stérilisa sa campagne et combla son port, auparavant un des plus sûrs de l'île. On voit encore, aux environs d'Icod, les orifices qui livrèrent passage à cet épouvantable déluge de lave.

La dernière éruption de quelque importance remonte à 1798, lorsque quatre bouches se rouvrirent au pied du Chahorra. Toutefois, plusieurs insulaires affirment avoir aperçu, il y a deux ans, une grande lueur vers les hautes régions du Pic, accompagnée d'un bruit analogue aux décharges d'une artillerie lointaine.

VII

Je restai quelque temps plongé dans ces visions, qui me retraçaient, à travers les ruines du présent, les grandes convulsions du passé. Mon compagnon dut littéralement me secouer, pour me faire comprendre qu'il était temps de songer au retour. En quelques minutes, nous eûmes dégringolé les talus pulvérulents du piton que nous avions mis près d'une heure à gravir; puis, retraversant l'affreux malpays du Teyde, plus ardu et plus dangereux encore à la descente qu'à

Digitized by Google

la montée, nous rejoignîmes près de l'Estancia nos provisions et nos montures.

Je n'insisterai pas davantage sur les incidents de notre retour : les principaux détails de la route figurent déjà au récit de notre ascension, et, d'ailleurs, la fin de cette journée ne devait me laisser que des souvenirs assez confus. L'espèce de fièvre, qui m'avait saisi au sommet du Pic, continuait à me communiquer une telle surexcitation que, dédaignant ma monture, je franchis à pied toute la plate-forme de la Caldera, ainsi qu'une partie des malpays inférieurs. Aussi mon compagnon, accroupi de fatigue sur sa selle, s'extasiait-il devant la vigueur de mon tempérament. Mais il changea de langage, quand, arrivé à Orotava, il me vit réclamer mon lit au lieu de mon souper, puis rester deux jours dans une sorte de torpeur cérébrale. C'était, me dit-on, un coup de soleil que j'avais attrapé sur la cime. Je n'offris pourtant aucun des symptômes externes qui accompagnent d'ordinaire ce genre d'accident, et, trois jours après, j'étais suffisamment rétabli pour me promener dans les jardins d'Orotava.

On était alors à la fin de la semaine sainte, et l'on ne rencontrait que processions, avec cierges, bannières et images plus ou moins miraculeuses, se visitant mutuellement dans leurs sanctuaires respectifs. Les cortéges n'étaient pas très nombreux, mais chacun d'eux sortait à trois ou quatre reprises, et chaque fois avec de nouveaux costumes — ni plus ni moins qu'une femme à la mode dans une ville de bains fashionable. Les jeunes gens des meilleures familles endossent, pour cette circonstance, le surplis de l'enfant de chœur et marchent sur deux files, un cierge à la main, sous la bannière de leurs confréries respectives. Quant à la foule, qui court à ce spectacle avec l'avidité des races ibériques pour la pompe religieuse, elle me parut montrer moins d'exaltation que je ne m'y serais attendu : la majorité des spectateurs restaient découverts, mais non agenouillés. Il aurait fallu le burin d'un Callot pour saisir tous les types bizarres qui défilèrent sous mes fenêtres pendant ces solennités.

Digitized by Google

Le samedi, veille de Pâques, comme je m'occupais à échantillonner quelques morceaux de roches sur la terrasse de l'auberge, j'entendis une détonation assez rapprochée, tandis qu'une espèce de projectile passait en sifflant à mes oreilles. Naturellement, je lève la tête et je vois, à ma grande surprise, une fusée qui éclate à quelques mètres sur ma gauche. En ce moment, les horloges des églises voisines sonnaient le premier coup de midi. Aussitôt, toutes les cloches de la ville s'ébranlent à l'unisson, mêlant leurs tintements sonores aux roulements des tambours, aux fanfares des clairons et aux explosions des pétards. De chaque terrasse s'élancent des gerbes de fusées, qui, s'entrecroisant en tous sens pour éclater, les unes dans les airs, les autres dans les cours, les fenêtres et même les cheminées des habitations, me forcent à chercher un abri sous le belvédère voisin. Qu'à tout ce fracas, on ajoute le hennissement des chevaux, le braiement des ânes, le hurlement des chiens, le gloussement des poules et les tournoiements affolés des pigeons, — on aura l'idée du vacarme qui célèbre aux Canaries le traditionnel retour des cloches.

Pâques est ici, comme Noël chez les peuples protestants, la grande fête de l'année. Toute la nuit du samedi au dimanche, le son des guitares et des castagnettes retentit dans les carrefours, accompagnant des chants rhythmés plus bruyants qu'harmonieux. La journée suivante fut consacrée tout entière à de nouvelles processions et à de nouvelles cérémonies; mais, dans la soirée, le tapage de la veille recommença pour ne finir qu'aux premières lueurs du jour. C'était à croire que la majeure partie de la population ne prit aucun repos pendant deux fois vingt-quatre heures.

Complètement remis de mon indisposition, je quittai Orotava dans la journée du 13 avril, pour regagner Santa-Cruz, d'où je comptais m'embarquer vers l'Europe. Un paquebot de Cadix était attendu, à bref délai, dans la capitale des Canaries. Mais on m'y annonça en même temps la prochaine arrivée d'un vapeur marseillais, qui, avant de rentrer dans la Méditerranée, devait relâcher aux îles occidentales de l'archipel,

Digitized by Google

ainsi que dans les principaux ports de la côte marocaine. C'était, pour moi, une excellente occasion de jeter un coup d'œil sur des parages fort intéressants, que, selon toute apparence, je n'aurais plus chance de visiter, tandis que l'Espagne resterait toujours à ma portée. Il y avait, d'ailleurs, près de deux mois que je me trouvais à l'étranger et, dès lors, je ne pouvais, sans gâcher le voyage de la Péninsule ibérique, prétendre la parcourir dans les quelques semaines de loisir qui me restaient. Je choisis donc avec empressement cette nouvelle route qui devait me transporter à Marseille en une quinzaine de jours, sans changements de train ni transbordements de bagages.

Comme ce plan me laissait encore une semaine à passer dans l'île, je la consacrai aux environs de Santa-Cruz, que j'avais seulement entrevus, lors de mon premier passage. Au sud de la ville, le rivage s'élève vers l'intérieur par un long talus, rapide et uniforme, flanqué de quelques *montañetas* démantelées, qui offrent de beaux points de vue sur la campagne environnante. Dans la direction opposée, les arêtes abruptes de l'Anaga impriment au paysage un caractère bien plus remarquable encore par sa sauvagerie et par son austérité. Des terrasses qui dominent la plupart des habitations, on aperçoit, vers le nord, sept promontoires parallèles qui viennent se terminer sur la plage, en s'espaçant comme des décors de théâtre. A l'aspect de leurs crêtes noires, tranchantes et déchiquetées, qui se succèdent sur l'horizon en plans nettement détachés, on croirait découvrir un paysage découpé dans une plaque de fer plutôt que dans un massif de roc. Pour pénétrer dans les vallées, ou plutôt dans les gorges qui séparent ces crêtes, on peut suivre la plage jusqu'à l'embouchure des petits torrents qui s'écoulent de l'intérieur ; mais on peut aussi remonter les *aseguias*, c'est à dire les longs conduits d'irrigation qui prennent en écharpe le flanc des montagnes, pour amener dans la plaine les eaux des réservoirs supérieurs par une pente, douce et sinueuse, mais toujours uniforme, souvent de plusieurs kilomètres. Quelques unes de ces gorges finissent par se ramifier en d'innombrables ravins, vrais cou-

Digitized by Google

loirs sans issue que barrent les murs abrupts d'un chaînon latéral. D'autres fois, elles s'enfoncent en tournoyant jusqu'à des cirques, formés autour d'un piton isolé par la réunion de plusieurs barrancos. Là où s'échancrent les parois de ces amphithéâtres, la vue s'égare à travers un labyrinthe de cimes plus escarpées, plus anguleuses et plus menaçantes encore. Partout où les saillies du roc laissent quelque prise à la végétation, on voit l'élégant aloès et le grotesque cactus trancher par leur vert-clair sur le noir métallique des basaltes, comme sur le rouge pourpré des latérites. Dans les vallons les plus encaissés, la vénéneuse euphorbe des Canaries prédomine en touffes de plusieurs mètres, pareilles à des faisceaux de serpents dressés sur leur queue, et alors le site, déjà sombre, silencieux et solitaire, emprunte aux formes fantastiques de ces taillis empoisonnés un air sinistre et maudit qui donnerait le frisson aux moins impressionnables.

La veille de mon départ, le port de Santa-Cruz présentait une animation extraordinaire. Deux steamers de l'*African steamship Company,* notre vapeur français, le paquebot de Cadix, enfin, une canonnière et un transport de la marine espagnole se balançaient sur leurs ancres, à portée du rivage.

Quel motif pouvait amener ce déploiement de forces navales dans les paisibles parages des Canaries, alors que le gouvernement espagnol n'avait pas trop de toutes ses ressources pour lutter contre les progrès simultanés des carlistes et des intransigents? A vrai dire, les classes commerçantes de l'île ont toujours passé pour appeler de leurs vœux une annexion à l'Angleterre. Mais rien n'était à craindre, pour le moment, de ces velléités séparatistes, qui, à moins d'une guerre entre l'Espagne et la Grande-Bretagne, resteront toujours à l'état de sympathies purement platoniques. Il y avait bien aussi les portefaix de la rade, qui s'étaient mis en grève après le départ du roi Amédée, sous prétexte qu'entrant en république, ils n'allaient plus avoir besoin de travailler. Mais ils avaient bientôt dû reconnaître à leurs dépens que la république, pas plus que la monarchie, n'avait rien de commun avec

Digitized by Google

l'art de recevoir des alouettes toutes rôties dans la bouche, et, depuis cet incident, le cantonalisme avait beau faire rage dans les ports d'Espagne, les Canariotes semblaient tout à fait indifférents aux déchirements de la mère-patrie.

Cependant, si les révolutions sont aussi inconnues que les frimas sous le doux ciel des Canaries, l'archipel est toujours resté un lieu d'internement pour les derniers vaincus des guerres civiles et souvent un foyer de conspirations pour les organisateurs de l'insurrection prochaine. Depuis un demi-siècle, la partie de l'Atlantique qui s'étend entre l'Espagne et les Canaries a pu contempler un continuel chassé-croisé entre les chefs des innombrables factions espagnoles qui se culbutaient successivement du pouvoir à coups de pronunciamientos. Carlistes, christinos, esparteristes, o'donnellistes, montpensieristes, unionistes, progressistes, fédéralistes et radicaux, chaque parti, interné à son tour dans l'archipel, tenait la place chaude pour les adversaires qui lui succédaient au pouvoir, jusqu'au jour ou ceux-ci venaient reprendre aux Canaries les appartements loués par leurs prédécesseurs de la veille, leurs souverains d'aujourd'hui. On conçoit qu'avec une pareille fluctuation dans le personnel, sinon dans les convictions de leurs locataires, les Canariotes aient gagné une certaine teinture de scepticisme politique qui les met à l'abri de la fièvre révolutionnaire.

C'est près d'Orotava que Serrano s'embarqua furtivement, pendant une nuit de septembre 1868, pour renverser le trône d'Isabelle avec le concours de Prim et de Topete. Depuis cette époque, les Canaries ne se sont plus ouvertes qu'aux prisonniers de l'insurrection carliste ; mais elles en avaient tellement reçu que, lors de mon passage, elles en étaient littéralement saturées. Or, le gouvernement de Madrid avait fini par comprendre les inconvénients, sinon les périls de cette affluence, et c'est pour y obvier qu'il venait d'envoyer deux bâtiments à Ténériffe.

Comme je flânais sur le môle, je vis tout à coup cinq ou six larges embarcations sortir du port avec une cargaison de prisonniers, que surveillaient à peine une poignée de soldats.

Digitized by Google

C'étaient des carlistes qu'on allait embarquer sur le transport arrivé pendant la nuit. A ma grande surprise, ils faisaient retentir de joyeuses acclamations qui éveillaient des hourrahs sympathiques parmi la foule amassée sur les quais. Rentré en ville, j'appris que tous les internés de l'île avaient reçu inopinément l'ordre de s'embarquer pour rentrer en Espagne, et ainsi s'expliquait leur joyeux empressement à gagner le navire libérateur. Mais, dans la soirée, le bruit se répandit que cette explication était un pur stratagème pour s'assurer de leur obéissance aux ordres d'embarquement, alors qu'il s'agissait, en réalité, de les transférer à la Havane. On ajoutait même qu'ils étaient destinés à y servir contre les partisans de l'insurrection cubaine. Il n'y avait rien de bien neuf dans cette combinaison, que déjà les Romains avaient élevée à la hauteur d'un système gouvernemental; mais, pour qu'elle fût complète, il aurait fallu que le cabinet de Madrid envoyât combattre à leur tour contre les carlistes de l'Espagne les insurgés faits prisonniers à Cuba, et je n'ai pas encore entendu dire qu'il eût poussé jusque là son naïf machiavélisme.

Les internés, jouissant d'une certaine liberté dans les limites de leur résidence, s'étaient individuellement attiré beaucoup de sympathies parmi la population de Santa-Cruz. A part quelques jeunes gens de famille, que des convictions héréditaires ou le goût des aventures avaient poussés dans le carlisme, ils se composaient, pour la plupart, de paysans assez bornés, plus ou moins fanatiques comme tous leurs compatriotes, et en somme assez inoffensifs de leur personne. Un grand nombre servaient même comme domestiques et comme ouvriers chez les habitants de Santa-Cruz. Aussi la majorité de la population regrettait vivement le départ de ces infortunés, et elle ne se gênait point pour blâmer la cruauté du gouvernement qui les livrait ainsi au ciel brûlant de la Havane ou aux embuscades des guerilleros cubains. A Orotava, il paraît que les choses se passèrent avec moins de calme. La vérité ayant transpiré au dernier moment, les carlistes refusèrent de se rendre à bord, et la troupe dut

Digitized by Google

faire usage de ses armes. On parlait de plusieurs morts, quand je quittai Santa-Cruz.

VIII

Ce fut le 21 avril, au soir, que je m'installai sur le vapeur de Marseille, et le lendemain, à l'aube, je me réveillai dans la rade de Las Palmas, capitale de la Grande-Canarie, où nous devions relâcher pendant deux jours. L'île de la Grande-Canarie est, après Ténériffe, la plus importante de l'archipel. De forme entièrement ronde, elle mesure 700 milles carrés et compte environ 70,000 habitants. La ville de Las Palmas s'élève vers l'extrémité nord-est, à la naissance de l'isthme sablonneux qui rattache à l'île la petite péninsule de l'Isleta. Quand les vents d'est soufflent avec violence, c'est à l'ouest de cet isthme que mouillent les navires; mais le port principal, ou port de la Luz, s'ouvre sur le versant opposé, en face de la capitale. Le mouillage y est en général difficile et peu profond; aussi les steamers de quelque importance jettent-ils l'ancre à une demi-lieue du quai, qu'il faut atteindre avec de lourdes embarcations, sur une mer presque toujours houleuse.

Las Palmas a, comme Santa-Cruz, une apparence assez élégante. Les rues y sont larges et propres, les maisons hautes et spacieuses, blanchies à la chaux et surmontées de terrasses. La ville s'étend, entre des jardins de palmiers, sur une étroite bande de rivage que surplombent des plateaux désolés. Derrière la cathédrale, qui se détache en noir au centre du tableau, une longue vallée, qui échancre les escarpements du fond, laisse découvrir les crêtes arides de l'intérieur.

C'est par cette vallée que je gagnai Santa-Brigitta, une des plus charmantes localités de la Grande-Canarie. La route qui y mène s'élève rapidement le long des conglomérats calcaires qui forment les assises inférieures de l'île.

Digitized by Google

On se figure difficilement le contraste entre la sombre nudité de ces plateaux et la fraîche luxuriance des moindres ravins où la présence de l'eau permet à la végétation de s'établir. Au moment le plus inattendu, le voyageur, harassé par l'ardeur du soleil et la monotonie de la route, débouche tout à coup sur un vrai paradis de fleurs et de fruits, où les heureux habitants font jusqu'à trois récoltes par an. Santa-Brigitta est une de ces riantes oasis, épanouie sur les flancs d'un large bassin d'où la vue s'égare dans toutes les directions vers des rangées lointaines de cimes grisâtres.

En revenant de cette excursion, je fis un léger détour pour visiter le volcan du Bandama. Il y a là une petite *caldera*, qui, par la régularité de ses contours, par la hauteur de ses parois, par l'alternance et l'inclinaison de ses couches, figure certainement, à ma connaissance, le mieux proportionné et le plus instructif des cratères. Cette fois, c'est bien une vraie *chaudière*, plus profonde que large, sans la moindre brèche dans l'enceinte. Tout le plateau du fond est occupé par une ferme, entourée de prairies qui, par leur éclatante verdure, font ressortir les teintes calcinées des parois. Ce petit établissement, où l'on arrive par un sentier taillé en spirale sur les talus intérieurs de la cuve, fait une impression des plus étranges, non seulement par son isolement au fond d'un pareil entonnoir, mais encore par sa présence au centre d'un cratère, apparemment éteint à jamais, mais qui n'en conserve pas moins, au plus haut degré, toutes les traces d'une formation récente. Sur la margelle septentrionale, se dresse le Pic du Bandama, grand cône de scories brunâtres; de sa cime, j'obtins une vue splendide sur tout le nord-est de l'île. A droite, des plateaux désolés descendaient graduellement vers la mer, sous une crête de mamelons volcaniques, laissant apercevoir, à travers une large déchirure des falaises, la ville de Las Palmas, endormie avec ses blanches maisons et ses verts palmiers. De cette distance, le steamer, se balançant sur ses ancres à l'entrée de la rade, apparaissait tout au plus comme une fourmi qui se débattait à la surface des eaux. Devant moi, la presqu'île de l'Isleta laissait le regard

Digitized by Google

plonger dans l'intérieur de ses cônes éventrés, tandis que, vers le sud, des chaînes sauvages et escarpées se déroulaient à perte de vue jusqu'aux cimes nuageuses de la grande *Cumbre*.

Je passai la seconde journée de notre relâche à explorer les volcans éteints de l'Isleta. Le petit bourg de la Luz, qui occupe l'extrémité méridionale de cette presqu'île, en face de Las Palmas, est relié à la capitale par une bonne chaussée construite à travers les dunes de l'isthme. Des rideaux de tamarisques protégent cette route contre l'envahissement des sables, mais malheureusement aussi contre les brises du large, sans cependant donner assez d'ombre pour soustraire le passant à l'extrême ardeur du soleil.

Nous levâmes l'ancre le 23, dans la soirée, et, le lendemain matin, nous longions les rivages nord-ouest de l'île Fuerteventura, large de dix-huit milles sur une longueur de soixante. La côte nous parut aride et brûlée, sans autre trait remarquable qu'une abondance de cratères ébréchés dans la direction de la plage. La pluie y est inconnue pendant huit mois de l'année.

Traversant ensuite le canal de Bocayna, qui sépare de Fuerteventura l'île de Lancerote, nous remontâmes la côte sud-est de cette nouvelle terre jusqu'au port de Naos, sous la ville d'Arecife. Lancerote, comme Fuerteventura, n'est qu'une longue chaîne de volcans, dirigée du nord-est au sud-ouest. Son aspect est des plus désolés et des plus sinistres. En 1730, il s'ouvrit, sur toute la longueur de l'île, une fissure qui vomit des torrents de lave et engloutit quatorze villages dans une mer de feu. Le plus considérable des nombreux cônes qui marquent l'emplacement de cette crevasse, est la Montaña del Fuego, haute de cinq cent vingt-cinq mètres et encore aujourd'hui à l'état de solfatare. Un autre volcan, le Mont Corona, se distingue par la profondeur de son cratère, qui correspond presque à la hauteur de la montagne.

La nature poreuse des scories qui forment les couches superficielles du sol empêche les eaux de séjourner aux envi-

Digitized by Google

rons de la surface. Aussi, dans une partie de l'île, les habitants sont-ils réduits à creuser de véritables entonnoirs pour y planter leurs jardins, à une profondeur moyenne de six pieds environ. Les débris retirés de ces excavations servent à former une sorte de talus circulaire qui accroît encore l'enfouissement des plantations. On croit parfois s'avancer vers un monticule couronné d'humbles broussailles et, tout à coup, on débouche sur un riant verger dont les plus grands arbres dépassent seuls le niveau du sol environnant. Je me souviens d'avoir rencontré la même disposition dans les oasis sablonneuses de l'Ouad-Souf, où les indigènes, également réduits à chercher sous les couches meubles du terrain superficiel l'eau nécessaire à l'existence de leurs jardins, plantent leurs palmiers dans des espèces de cratères artificiels, creusés à des profondeurs de six à quinze mètres et entourés d'un talus circulaire, au moyen des matériaux retirés de l'excavation.

Nous reprîmes la mer à midi. Je regardais machinalement les rivages de Lancerote s'effacer sur l'horizon, lorsqu'un grand bruit de voix me fit tourner la tête vers l'avant du navire. Une douzaine d'Espagnols, à la contenance plus embarrassée qu'effrayée, venaient d'être successivement poussés hors de l'écoutille par le maître d'équipage qui s'expliquait d'un air furieux avec les officiers du bord. C'étaient des internés de Santa-Cruz, qui, au moment de partir pour Cuba, avaient déjoué la surveillance officielle et s'étaient réfugiés dans la cale de notre steamer. Par une bizarre coïncidence, on ne les y avait découverts qu'après avoir quitté les eaux de l'archipel. Aussi, comme on leur reprochait à haute voix leur téméraire intrusion, ils se bornèrent à répondre qu'ils étaient prêts à solder les frais de leur passage. Le capitaine lança encore quelques apostrophes bien senties, le second fit mine de s'arracher les cheveux, le maître d'équipage roula sa chique de la joue droite à la joue gauche, et il n'y eut pas jusqu'au maître coq qui ne se crût obligé de lever les bras au ciel, en signe d'ébahissement; puis, quand chacun eut suffisamment apporté sa part à ce tribut

Digitized by Google

de protestations, exigé par les convenances diplomatiques, le groupe se dispersa, tout rentra dans l'ordre et les heureux évadés purent paisiblement continuer leur route vers des parages moins dangereux.

Le 24, notre steamer relâcha à Mogador, sur les côtes occidentales du Maroc, que nous allions remonter jusqu'à la baie de Tanger. Cette traversée m'a laissé un excellent souvenir. Le navire, fort bon marcheur, tenait admirablement la mer, et d'ailleurs, le temps, rafraîchi par les brises alizées, se maintint généralement calme et serein. J'occupais, sur le pont même, une cabine large et aérée qui valait mainte chambre d'auberge. La table du bord, où règnait la cuisine française, me faisait agréablement oublier les tristes échantillons de l'art culinaire que j'avais expérimentés aux Canaries. Le hasard m'avait donné pour compagnons plusieurs touristes, appartenant à différentes nations de l'Europe, qui, tous, avaient beaucoup vu et voulaient voir plus encore. Enfin, cette navigation des côtes marocaines dépassait toutes mes espérances par l'originalité des types et des scènes qu'elle faisait défiler sous mes yeux, sans m'astreindre aux inévitables déboires des déplacements par terre dans un pays aussi primitif. Presque chaque matin, nous nous réveillions devant quelque nouvelle ville que nous parcourions en détail, poussant quelquefois nos explorations jusque dans l'intérieur des terres. Ce fut le 1er mai que nous saluâmes l'Europe au rocher de Gibraltar, et le 4, au soir, nous entrions dans le port de Marseille. Il y avait environ neuf semaines que je m'étais embarqué à Bordeaux.

Que de tableaux pittoresques, que de détails nouveaux, quelle variété de sites, quelle diversité de types et de coutumes, il m'avait été donné de contempler dans une aussi courte période ! Ces deux mois semblaient réellement tenir dans mon existence l'espace de plusieurs années. Les voyages de circumnavigation, en nous transportant d'une région à une autre sans la moindre transition intermédiaire, non seu-

Digitized by Google

lement nous permettent de bien saisir dans leur ensemble les traits caractéristiques des différents pays, mais encore nous font mieux sentir toute l'opposition de leurs mœurs, de leur climat et de leurs paysages. Ainsi, chaque relâche en arrive insensiblement à nous faire l'effet d'un voyage indépendant et complet, circonscrit par des intervalles de réflexions et de repos. Pourquoi faut-il qu'à la fin d'une expédition si allègrement combinée et si heureusement poursuivie, la nouvelle d'un grand malheur domestique soit venue jeter une ombre d'ineffaçable mélancolie sur le fond vivace de mes impressions et de mes souvenirs!

GOBLET D'ALVIELLA.

SONNETS HUMOURISTIQUES.

I

GENRE RÉALISTE.

L'huis du cabaret s'ouvre, et soudain, bruyamment,
Un drôle qui trébuche apparaît. Sur sa trogne,
Sa qualité se lit sans lunettes : Ivrogne.
Ce seul mot peut suffire à son signalement.

Il se montre d'abord saisi d'étonnement ;
Puis il sourit; bientôt sa mine se renfrogne ;
Tour à tour il pérore, il chante, il crie, il grogne,
Et cependant s'avance à tout événement.

La ligne qu'il décrit n'est pas strictement droite;
La rue est, quoique large, à son avis étroite;
Il jure à chaque fois qu'il heurte les maisons.

Pour moi qui suis des yeux ses zigzags gigantesques,
Je m'ingénie à peindre en vers non pédantesques
Cet homme irrégulier dans ses déclinaisons.

Digitized by Google

II

GENRE FANTAISISTE.

Connaissez-vous la blanche morgeline
Aux purs contours, aux charmes délicats,
Qui tristement sur sa tige s'incline,
Et dont jamais jardinier ne fit cas?

Aux prés, aux champs, aux bois, sur la colline,
Au bord des eaux, loin de l'humain tracas,
Pour mieux cacher sa pâleur d'orpheline,
A ras du sol, elle vit sans fracas.

C'est le matin, de pleurs toute baignée,
Qu'il faut la voir, pensive et résignée,
Sous la rosée aux lumineux réseaux!...

Cette humble fléur, si mignonne et si frêle,
(Ah! j'en rougis pour moi comme pour elle!)
C'est — du mouron pour les petits oiseaux!

III

GENRE EMPIRE.

Vous avez, chère enfant, des petites quenottes
Faites pour grignoter les mines du Pérou;
A travers le satin de vos blanches menottes,
Le papier joseph fuit comme l'eau par un trou.

A toutes les valeurs, sequins, dollars, banknotes,
Sans crier : Qui va là? vous tirez le verrou;
Vous ne ressemblez pas aux femmes idiotes
Dont l'éternel refrain est *comment?* et *par où?*

A quoi bon? L'univers, qui vous doit son hommage,
Peut-il à vos attraits refuser leur fermage
Et frustrer de ses droits votre charme vainqueur?

Non, non, vous faites bien de n'être pas rebelle,
Et voici mes raisons : primo, vous êtes belle,
Très belle; — et, secundo, vous n'avez point de cœur.

FERDINAND GRAVRAND.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE.

L'AVÉNEMENT DE M. DISRAELI.

Qu'un homme se tue en tombant de cheval ou qu'il prenne une fluxion de poitrine qui l'emporte, on peut facilement remonter de l'effet à la cause. Mais qu'un individu, jeune et robuste, se voie tout à coup miné par une affection de langueur ou terrassé par une fièvre pernicieuse, la médecine en est réduite à toutes les conjectures de l'empirisme sur l'origine, sinon sur la nature du mal. Il en est de même en politique, où les partis, s'ils tombent parfois du pouvoir à la suite d'une grande bévue politique ou d'une mesure franchement impopulaire, sont quelquefois aussi victimes d'un revirement électoral aussi impossible à prévoir que difficile à expliquer.

Certes, si jamais ministère fit appel aux électeurs avec quelque droit d'escompter le succès, ce fut bien l'administration de M. Gladstone, quand cet homme d'État livra à ses électeurs de Greenwich la primeur de l'ordonnance royale qui allait dissoudre le Parlement.

Bien que des élections partielles eussent entamé les rangs autrefois si serrés de la majorité libérale, il restait encore au ministère une majorité suffisante pour gouverner, sans compromis avec ses adversaires, et d'ailleurs quelques récents succès électoraux semblaient protester contre les progrès apparents des opinions conservatistes. Aucun écueil bien dessiné ne se montrait à l'horizon du cabinet. Les relations extérieures de l'Angleterre étaient des meilleures, et même la guerre des Ashantis, commencée sous de sombres auspices, allait se terminer d'une façon

Digitized by Google

honorable pour la mère-patrie. Le budget, grâce à l'habileté des financiers ministériels, se soldait par un excédant de 5 millions sterling. C'est ce moment que M. Gladstone choisit pour provoquer un verdict du corps électoral sur la conduite de son administration ; et, pour achever de gagner ses juges, il fait miroiter à leurs yeux d'importantes réductions d'impôts, comme Phryné plaidait sa cause en étalant ses charmes devant l'Aréopage : les taxes locales vont être partout réorganisées et diminuées, les classes aisées verront abolir une partie de l'impôt sur leurs revenus; les classes pauvres obtiendront la *free breakfast table,* c'est à dire la libre entrée du sel, du thé et du sucre ; il y en aura pour tous les goûts et pour toutes les bourses.

En même temps, les adversaires du cabinet, pris au dépourvu, se trouvent sans plateforme et, dans certaines localités, sans candidats. En fait de programme politique, M. Disraëli ne peut qu'accepter toutes les grandes réformes réalisées par le cabinet. En fait de programme financier, il ne peut que se mettre à la remorque de M. Gladstone pour offrir les mêmes appâts aux électeurs. Tout au plus essaie-t-il de reprocher à son antagoniste « trop d'activité dans l'administration intérieure, trop peu dans les relations extérieures » et encore reconnaît-il la stérilité de ses récriminations par son acquiescement aux faits accomplis. Il semble donc que la question se pose, non pas entre deux programmes politiques, mais entre deux chefs de parti, qu'en un mot l'élection va devenir une affaire, non de conviction, mais de sympathie. Or, sur ce terrain encore, quels ne sont pas les avantages de M. Gladstone, qui a déjà fait ses preuves, qui est encore entouré du prestige du pouvoir, qui enfin est généralement réputé, comme éloquence et comme valeur administrative, bien au dessus du *leader* tory ?

Et cependant, dès les premières élections, on voit pâlir l'étoile du ministère; bientôt même la défaite probable se change en une déroute, comme les conservatistes n'en avaient jamais espérée dans leurs rêves les plus audacieux, comme les libéraux n'en avaient plus subie depuis quarante ans. Cinquante voix de majorité pour M. Disraëli, telle est la réponse du pays à l'appel de M. Gladstone.

D'où vient cet effondrement du parti libéral en Angleterre? Pourquoi les colléges réputés les plus fidèles au libéralisme comme Brighton, Westminster et certains bourgs du Nord, ont-ils renvoyé des conservatistes endurcis? Pourquoi tant d'éminents politiques, MM. Fawcett, Young, Chichester Fortescue,

Digitized by Google

Rothschild, etc., se sont-ils vus remplacés par des nullités dont l'unique mérite était de combattre M. Gladstone?

Nous croyons qu'il ne faut pas chercher à ce revirement une cause unique; c'est plutôt le résultat complexe de causes multiples, plus ou moins importantes en elles-mêmes, qui, en se réunissant à l'heure du scrutin, ont provoqué et accentué la débâcle ministérielle. Si, au moyen des élections, on peut en quelque sorte tâter le pouls et diagnostiquer l'état de l'opinion dans un pays, il est extrêmement difficile, comme nous l'avons dit plus haut, de remonter aux origines des mouvements incertains et fluctuatoires qui se révèlent par la voie du scrutin. Toutefois, quiconque a suivi dans ces dernières années les incidents de la politique anglaise, peut nettement discerner les principaux éléments qui ont concouru à la chute de M. Gladstone.

Il y a d'abord, comme l'a fait observer le *Times*, l'usure naturelle des cabinets qui, chez nos voisins de l'Est, ne dépassent pas généralement une moyenne de cinq années. Certes, de nombreux intérêts ont été froissés par toutes les grandes mesures du ministère Gladstone — sans compter les inévitables mécontents créés chaque jour par les moindres actes d'un gouvernement, chaque fois qu'il a à se prononcer entre des individus en présence. L'abolition de l'Église établie en Irlande, la suppression du trafic des grades militaires, la réglementation des rapports entre les propriétaires et les tenanciers irlandais, les restrictions imposées au commerce des liqueurs fortes, toutes ces réformes, qui sont la justification et la gloire du cabinet défunt, ont dû nécessairement blesser une foule d'intérêts privés, isolément impuissants, mais forts de leur nombre et de leur ressentiment. Or, en politique, les intérêts ne pardonnent pas, et M. Gladstone, comme tous les chefs d'administration présents, passés et à venir, en a fait la dure expérience.

Cependant, ces coalitions tacites, plutôt privées que politiques, si elles expliquent un certain nombre de défections, ne suffisent pas à rendre compte d'une variation aussi considérable et aussi générale dans les sympathies des électeurs britanniques. Cherchons donc à démêler, parmi les autres explications qu'on a produites, tant chez nous que chez nos voisins eux-mêmes, la part de vérité qu'elles peuvent renfermer chacune.

On a soutenu que M. Gladstone portait la peine de son alliance avec la fraction avancée de son parti. Il est certain que, dans ces derniers temps, la bourgeoisie anglaise a pris ombrage, à tort ou

Digitized by Google

à raison, du développement manifesté dans les prétentions des classes ouvrières. Toutefois, bien que l'opposition ait tenté d'exploiter ces appréhensions dans un but électoral, on a pu d'autant moins reprocher au cabinet Gladstone de livrer à la démocratie les intérêts des classes aisées, qu'au risque d'aliéner une fraction importante de ses adhérents, il s'est déclaré, jusqu'au dernier moment, contre l'application à l'Angleterre des réformes religieuses et territoriales réalisées en Irlande par l'*Irish church bill* et l'*Irish land bill*, en même temps qu'il refusait de prendre aucun engagement sur l'admission des travailleurs ruraux au droit de suffrage. Son programme ne recélait donc aucun épouvantail capable de lui aliéner les plus timides des libéraux, et, quant aux conservateurs, ils devaient de toute façon voter pour M. Disraëli.

D'autre part, on a prétendu que le ministère tombait pour n'avoir pas réalisé toutes les réformes contenues dans son programme et réclamées par son parti. L'attitude des *Dissenters*, refusant leur appui à tout candidat qui ne se prononcerait point pour la généralisation de l'instruction laïque et obligatoire, abandonnée jusqu'ici à l'arbitraire des comités paroissiaux, ainsi que les résolutions de la *Labour representation league*, conjurant les classes ouvrières de réserver leurs votes pour les seuls candidats ouvriers, prouvent que M. Gladstone a perdu plus de suffrages par ses hésitations que par ses témérités. Cependant, il faut observer que les radicaux sont sortis de la lutte plus éprouvés encore que les fractions modérées du parti libéral, et quand on voit leurs principaux chefs, depuis les fougueux démagogues Arch et Bradlaugh jusqu'à l'illustre professeur Fawcett et le vétéran parlementaire Locke King, échouer, malgré l'appui des *Dissenters*, devant des candidats conservatistes, on doit bien reconnaître que la modération de M. Gladstone n'a pas été la cause déterminante de sa chute.

On a encore allégué — et avec raison, dans certaines limites — que M. Gladstone avait fait fausse route en paraissant s'adresser non à la conscience, mais à la poche des électeurs. Sans doute, il pouvait bien mettre en avant son habile gestion des deniers publics et même y chercher un de ses principaux titres à la confiance des électeurs. Mais on ne peut nier qu'il n'ait commis une maladresse en faisant rouler toute la question électorale sur un dégrèvement d'impôts. Qu'il ait choisi, pour dissoudre le Parlement, le moment le plus favorable à ses vues personnelles, c'était

Digitized by Google

de bonne guerre, et il n'y avait pas lieu de crier, comme on l'a fait, à un coup d'État, ni même à un coup de parti. Tout au plus pouvait-on lui reprocher de retarder, par cette mesure, l'ouverture imminente de la session parlementaire. Mais quand il bornait son programme à des réductions d'impôts aussi considérables qu'inattendues et peut-être imprudentes, il devait forcément encourir l'accusation de spéculer sur les sentiments les plus cupides et les moins avouables du corps électoral. Même des journaux qui défendent d'habitude les intérêts du libéralisme, comme la *Pall Mall Gazette*, ont vu dans ce procédé une tentative de corruption en grand, qui, imitée par un candidat isolé, eût suffi à faire casser son élection. De pareils scrupules sont tout à l'honneur de la nation anglaise, et, si telle était l'unique cause de son dernier revirement électoral, nous ne pourrions, tout en regrettant, au point de vue libéral, l'avénement de M. Disraëli, qu'applaudir à cette leçon de dignité et de moralité politiques.

Mais là ne nous semblent pas encore se trouver les motifs essentiels de la défaite libérale. Pour nous, il y a deux autres causes qui suffisent à expliquer l'énorme oscillation de la majorité dans les dernières élections. D'une part, c'est la diminution de l'influence britannique dans les affaires de la politique extérieure, et d'autre part, le développement du catholicisme ultramontain au sein même de l'Angleterre.

Qu'il faille s'en prendre au déplacement provoqué dans l'équilibre européen par la fondation du nouvel empire germanique, ou bien à la politique économique suivie par l'Angleterre depuis un demi-siècle, il est malheureusement certain que le prestige de la Grande-Bretagne a fortement baissé dans ces dernières années. Les Anglais, à qui la presse étrangère ne se gêne pas pour le dire, sentent instinctivement leur décadence internationale ; ils s'en irritent sans vouloir se l'avouer, et comme cette irritation doit bien retomber sur quelqu'un, c'est le ministère Gladstone qui en est devenu le bouc émissaire. L'arbitrage, qui a mis fin à l'interminable contestation de l'Alabama, est certes un événement des plus heureux pour l'Angleterre elle-même, comme pour les États-Unis et pour le reste du monde civilisé. Mais on ne doit pas se dissimuler la profonde amertume que cet incident a laissée dans toutes les couches de la population anglaise. Sans doute on n'oserait pas reprocher à M. Gladstone d'avoir accepté l'arbitrage, dans un différend qui pouvait amener une guerre atroce et presque fratricide entre les deux grandes branches de la race anglo-

Digitized by Google

saxonne. Cependant, la sentence ayant été défavorable aux prétentions anglaises, on lui a fait un crime d'avoir admis, pour base de l'arbitrage, des principes qui devaient infailliblement amener la condamnation de l'Angleterre et qui n'étaient pas en vigueur dans le droit international, à la naissance du conflit. L'issue malheureuse d'un autre arbitrage qui, peu après, est venu trancher dans un sens favorable aux États-Unis les contestations relatives à la possession de l'île San-Juan, — l'incident de 1870, où l'Angleterre, diplomatiquement isolée, dut, tout en rechignant, restituer au gouvernement russe la libre navigation de la mer Noire,—enfin les affaires de Khiva où elle s'est de nouveau sentie jouée par la Russie,—toutes ces mésaventures extérieures ont donné un certain poids aux accusation de M. Disraëli contre la faiblesse de la politique anglaise au dehors. A vrai dire, M. Disraëli n'a pas montré qu'un cabinet tory eût agi différemment, et même, quand il a voulu descendre à l'examen des actes posés par ses prédécesseurs actuels, il s'est presque contenté de quelques plaisanteries sur un traité qui aurait compromis les intérêts du commerce anglais.... dans le détroit de Malacca ! Mais le public, avec ce ressentiment souvent injuste des joueurs malheureux, n'en a pas moins fait retomber sur l'administration des libéraux la responsabilité d'une situation qui, sans être précisément une conséquence de leurs actes, s'était accentuée pendant leur présence au pouvoir.

En second lieu, le libéralisme anglais commence à subir la peine de sa longue alliance avec les catholiques de son pays — comme nous subissons aujourd'hui les conséquences de notre *Union* de 1830. D'une part, il s'est vu abandonné par ces alliés équivoques, le jour où ils se sont crus assez forts pour se passer de lui, en attendant qu'ils pussent l'opprimer et, d'autre part, il a inquiété, par d'inutiles complaisances en faveur des catholiques, la grande masse du protestantisme qu'épouvantent les progrès des ultramontains dans la Grande-Bretagne.

La question religieuse — même en Angleterre — est plus grave qu'on ne semble l'admettre. Nous n'avons pas actuellement le chiffre des catholiques anglais; mais d'après leur propre annuaire, ce chiffre qui était de soixante mille en 1765 dépassait, dès 1845, celui de trois millions, sans compter l'Irlande, et leur nombre n'a fait que s'accroître depuis cette époque. Aujourd'hui, ils possèdent 1,245 églises et chapelles, 86 couvents d'hommes, 268 couvents de femmes, 21 écoles supérieures et 1,249 écoles primaires ! D'autre part, une portion notable de l'Église anglicane,

Digitized by Google

la *High Church,* se rapproche chaque jour davantage des dogmes et des pratiques romaines. On y retrouve la pompe des cérémonies catholiques, la vie monastique, le célibat des prêtres et l'usage du confessionnal. Il est probable que ces tendances auraient déjà abouti à une réunion avec Rome, — ce qui serait la mort de l'Église établie, — si le clergé de la *High Church* n'avait reculé devant la perte de ses bénéfices, ou peut-être si le dogme de l'infaillibilité n'était venu élargir l'abîme entre l'Église romaine et toutes les autres communautés religieuses. Mais la différence entre les pratiques des ritualistes et des catholiques est si faible qu'une opinion fort répandue en Angleterre, même parmi des gens éclairés et impartiaux, accuse la *High Church* d'être soutenue, sinon inspirée, par la Société de Jésus.

La haute idée que l'on se fait généralement du bon sens et du « loyalisme » anglais ont fait espérer longtemps que les catholiques de la Grande-Bretagne sauraient mitiger les doctrines néfastes de Rome par l'esprit pratique, par les habitudes indépendantes, par les traditions libérales caractéristiques de l'Anglo-Saxon. Mais de nombreux indices ont montré que l'influence desséchante de l'ultramontanisme fait les mêmes progrès en Angleterre que sur le continent. Se rappelle-t-on l'archevêque Manning, exposant récemment la lutte, presque universelle aujourd'hui, entre l'*ultramontanisme* et le *césarisme,* celui-ci représenté comme la suprématie de l'État sur l'Église, en quelque matière que ce soit, celui-là comme la suprématie de l'Église sur l'État, non seulement dans les matières religieuses, mais encore dans les matières mixtes. Dans ce dernier système, la patrie disparaît devant Rome, c'est à dire que l'Église seule peut être libre, et qu'elle ne doit pas seulement être libre, mais encore souveraine.

Au Parlement, on a vu les catholiques, sur un mot d'ordre des évêques, repousser ce bill sur l'université de Dublin, où M. Gladstone leur faisait cependant des concessions exagérées, et provoquer ainsi, sur un ordre probablement parti de Rome, une première reculade du ministère libéral. Enfin, en Irlande, on les voit se réunir aux partisans du *Home rule,* dans l'espoir de former au sein du Parlement une sorte de tiers parti, le parti irlandais, qui, maître de déplacer la majorité par l'appoint de ses votes, puisse acheter d'importantes concessions aux deux autres partis en présence. C'est surtout le libéralisme qui a été éprouvé dans les dernières élections d'Irlande, et, tandis que les conservatistes gardaient leurs siéges dans les colléges orangistes du Nord, les

Digitized by Google

libéraux, qui avaient donné à l'Irlande l'*Irish land bill* et l'*Irish church bill,* se sont vu préférer généralement les hommes du *Home rule* et de la sacristie, sans cependant que le parti irlandais, même avec ses nouvelles recrues, soit assez nombreux pour paralyser la majorité de M. Disraëli.

C'est qu'en effet la réaction du sentiment protestant s'est proportionnée à l'effort du groupe catholique, et ici encore c'est le cabinet Gladstone qui a payé les frais de cette réaction. Sans doute, le grand meeting convoqué par lord John Russel pour affirmer les sympathies anglaises en faveur de l'empire allemand dans sa lutte contre l'ultramontanisme, n'a eu ni le concours, ni le retentissement auxquels s'attendaient ses promoteurs. Mais on ne doit pas oublier qu'il s'est réuni en pleine effervescence électorale et qu'il était combattu à la fois par les feuilles libérales, peu soucieuses de s'aliéner, en un pareil moment, l'appoint des votes catholiques, et par les feuilles conservatistes, peu désireuses de faire un piédestal à lord Russel, le chef du vieux parti whig. Il y a, d'ailleurs, des symptômes plus significatifs. D'après une statistique récente sur les résultats des élections, alors que les Irlandais n'ont pas envoyé aux Communes moins de quarante-neuf catholiques, pas un seul membre de cette communion n'a réussi à se faire élire en Angleterre, en Écosse, ni dans le pays de Galle, c'est à dire dans la Grande-Bretagne proprement dite, malgré le chiffre considérable des catholiques disséminés sur ce territoire. Même l'Écosse, qui, par haine de l'Église établie, choisissait jusqu'ici presque exclusivement des libéraux, vient de nommer cette fois un fort contingent de conservatistes et la seule explication de ce revirement, c'est que sa crainte de l'ultramontanisme l'emporte encore sur son hostilité envers l'Église officielle.

Que va faire maintenant M. Disraëli, qui a profité de cette réaction? Sa position semble assez difficile, car si les libéraux se sont montrés les alliés traditionnels des catholiques contre l'intolérance anglicane, il faut reconnaître que les principaux adhérents de la *High Church* se recrutent parmi les classes aristocratiques et conservatrices de la Grande-Bretagne. Si l'école libérale ne peut, sans démentir ses principes, sympathiser avec les mesures d'exception employées par le gouvernement allemand, on doit se rappeler, qu'après comme pendant la guerre, l'aristocratie anglaise et le parti conservatiste — notamment par l'organe du *Standard* — ont toujours soutenu la cause de la France, représentant du principe catholique, contre l'Allemagne, représentant

Digitized by Google

du principe protestant. Enfin, si M. Gladstone a pu passer dans certains cercles pour un adepte secret des doctrines romaines, on sait que M. Disraëli a jadis défendu, dans son roman de *Coningsby,* le pouvoir temporel de la papauté.

Qu'en faut-il conclure? Que M. Disraëli, dans la question religieuse, comme dans les affaires étrangères, comme dans la politique intérieure, se bornera à emboîter le pas derrière le cabinet précédent, quitte à marcher moins vite et à faire de plus longues pauses. Il ne faut pas s'y tromper : dans les circonstances actuelles, les catholiques anglais n'ont à craindre ni des torys, ni des whigs le retour aux anciennes lois d'exception. Mais du jour où, soit par leur développement spontané, soit par l'accession des ritualistes, ils deviendraient assez nombreux pour menacer la sécurité de l'État, il est probable que l'Angleterre n'hésiterait pas à appliquer chez elle des mesures de répression analogues aux lois confessionnelles de l'empire allemand. Il suffit à cet égard de rappeler que même le gouvernement libéral a jugé bon d'enlever, depuis des années, à la majeure partie de l'Irlande les garanties de la liberté individuelle, l'inviolabilité du domicile, le droit de réunion et la liberté de la presse. La Grande-Bretagne, heureusement, n'en est pas là, et si M. Disraëli sait se conduire avec la prudence d'un autre Malou, acceptant les faits accomplis, évitant les débats irritants, ménageant tous les intérêts, bornant son activité à quelques petites réformes administratives et sociales, il est assuré, à moins de graves complications extérieures, de conserver longtemps un pouvoir transféré entre ses mains par la chance des événements plutôt que par les fautes de ses prédécesseurs.

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

CHRONIQUE DES ARTS.

L'ARCHITECTURE MODERNE.

Il arrive un moment où la subite extension des villes modernes fait éclater le vêtement étroit de murailles qui gêne leur développement. On les voit alors saisies comme d'une fièvre de croissance : les vieilles masures démodées s'écroulent sous la pioche, les rues tortueuses font place aux boulevards larges et bien alignés.

Puis, de nouvelles constructions s'élèvent; mais une fois que la métamorphose est opérée, que la ville ancienne s'est changée en une ville nouvelle et rajeunie, on s'aperçoit que l'aspect pittoresque y a perdu, que les maisons modernes ne valent pas les vieilles. Alors, ce sont des lamentations sur la manie de l'*Hausmanisation*, sur la décadence de l'architecture; les uns voudraient revenir aux rues sinueuses d'autrefois, les autres s'indignent de ce que les architectes n'inventent pas un style nouveau. On veut trouver les causes de cette stérilité dans l'enseignement, on va même jusqu'à dire que nos architectes sont trop savants et que l'érudition a tué chez eux l'imagination.

Bruxelles, après Paris, traverse en ce moment cette crise. Nous voulons saisir cette occasion pour examiner ce qu'il y a de fondé dans les plaintes et les reproches que cette situation fait éclater chez nous, comme chez nos voisins.

Quiconque a la moindre notion de l'histoire de l'architecture sait qu'il n'y a pas d'art qui reflète plus exactement le milieu dans lequel il naît et se développe, qu'il n'en est point sur les produits duquel la personnalité de l'artiste s'imprime aussi peu. Il en

Digitized by Google

résulte qu'on connaît bien moins les noms des architectes qui ont dessiné les monuments célèbres que ceux des sculpteurs et des peintres qui les ont décorés.

L'aspect d'un édifice est, en effet, déterminé par la nature des matériaux. Comparez le Parthénon aux chalets de la Suisse ou aux maisons de briques du nord de l'Europe et vous verrez immédiatement quelle influence prépondérante les matériaux employés à leur édification ont exercée sur leur forme.

Après ce facteur matériel, celui dont il faut le plus tenir compte, c'est la civilisation qui a produit le monument.

Il y a une liaison intime entre le caractère hiératique du peuple égyptien et ses vastes nécropoles, ses temples massifs, ses hypogées mystérieuses ; le temple grec avec ses proportions harmonieuses, la tranquille pondération de ses lignes, la pureté de ses contours ne pouvait naître que chez une race libre, heureusement douée, qui avait pour devise favorite : *Rien de trop*. Quel autre peuple que les Romains auraient pu nous laisser les ruines gigantesques du Colysée et des thermes d'Antonin Caracalla, la massive coupole du Panthéon et les longues lignes d'aqueducs qui parcourent la plaine du Latium?

L'organisation centralisatrice, autoritaire, despotique de l'empire byzantin ne s'exprime-t-elle pas nettement dans le groupement des coupoles de Sainte-Sophie autour du dôme central, et de même la culture monacale du moyen âge, les terreurs superstitieuses d'une population ignorante et fanatique ne se lisent-elles pas dans les piliers trapus, les arcs massifs, les sombres nefs, les sculptures fantastiques des basiliques romanes? Puis, quand l'élément laïque reprend le dessus, quand la cité, la commune retrouvent leur autonomie, ne voyons-nous pas les halles, les hôtels de ville, les maisons des gildes se dresser comme autant de témoignages d'une virilité reconquise?

Dans les monuments somptueux et classiques de la renaissance, nous apercevons l'exubérance d'une vie nouvelle, l'enthousiasme irréfléchi pour les chefs-d'œuvre retrouvés de l'antiquité, l'ébullition de la sève qui, à ce moment, circulait à flots ardents dans le monde rajeuni.

Mais le principe d'autorité, un moment tenu en échec, reprend sa puissance; c'est l'ère des châteaux, des palais qui commence et le mot d'un despote orgueilleux : *L'État, c'est moi,* s'incorpore dans les dispendieuses constructions de Versailles.

L'ordre de Jésus naît pour combattre le protestantisme triom-

Digitized by Google

phant dans le Nord ; il faut opposer aux âpres séductions d'une foi rigide et consciencieuse les doux compromis, les restrictions mentales, les contemplations mystiques, toute la confiserie dévote, et aussitôt le style jésuite étale sa pâtisserie architecturale dans tous les pays catholiques.

Puis, éclate une réaction terrible : les palais et les temples tremblent sur leur base, les peuples effrayés croient retrouver une seconde fois une source d'inspiration dans l'antiquité; mais les eaux vivifiantes étaient troublées, cachées sous les débris écroulés du passé : il fallut de patientes recherches, de longs travaux pour reconstituer ces civilisations qui ne ressemblaient pas à la nôtre ; on chercha à couler les éléments anciens dans le moule des besoins modernes ; ils en sortirent défigurés, revêtus de formes aussi étrangères à nos idées qu'à celles de l'antiquité, et les difformités de ces avortons hybrides furent imputées au pédantisme de nos architectes.

Et cependant, cet art hybride, éclectique, n'était-il pas le seul qui convînt à une civilisation cosmopolite et érudite?

Mais, depuis, nous avons fait un nouveau pas ; après une analyse minutieuse des fragments mutilés de l'antiquité, nous avons pu commencer la synthèse de son art; l'esthétique a abandonné les spéculations métaphysiques pour s'appuyer sur l'observation; elle a recherché la signification des symboles architecturaux que jusqu'à ce jour on avait employés sans en comprendre le sens intime; ils ont été examinés au triple point de vue de leur origine, de leur emploi et de leur impression sur nos facultés perceptives.

Si donc tant de constructions modernes nous choquent encore, ce n'est pas la science de nos architectes qu'il en faut accuser, mais bien leur ignorance. Quant à nous, nous sommes persuadé que dans une époque réfléchie, scientifique comme la nôtre, c'est par l'étude philosophique des conditions de beauté, par une compréhension claire et précise des facteurs qui déterminent le caractère d'une construction, que l'architecture moderne pourra s'élever au dessus de la médiocrité dans laquelle elle a croupi jusqu'à présent.

Passez en revue la plupart des monuments modernes, et vous reconnaîtrez que ce dont l'artiste s'est le moins préoccupé, c'est d'exprimer la destination dans l'aspect extérieur de l'édifice.

La station du Nord est une copie affaiblie de l'hôtel de ville de Paris ; l'entrée de la station du Midi est un arc de triomphe, il

Digitized by Google

masque le cintre de la gare qui aurait pu fournir un motif majestueux de façade; le palais de justice de Gand est une construction lourde et massive aussi incommode à l'usage que banale d'aspect; notre nouvelle bourse a par devant l'aspect d'un temple, par derrière celui d'un théâtre, nulle part celui d'une halle de commerce.

Nulle invention, nulle inspiration dans ces constructions faites de pièces et de morceaux, empruntés à tous les recueils d'architecture. Si encore ces emprunts avaient été faits avec intelligence. Mais non, celui qui réunirait sur une feuille de papier des mots pris au hasard dans le dictionnaire d'une langue étrangère ferait aussi bien un discours en cette langue que nos architectes font un monument de la renaissance, en puisant dans les publications de Ducerceau, de Pfnorr ou de Ramée. Ce qui donne le caractère d'un style, ce ne sont point les détails; on ne fait pas plus un édifice grec avec des méandres, qu'un temple roman avec des entrelacs, qu'une église gothique avec des choux frisés. Ce qui constitue le style, c'est la solution qui a été donnée au problème posé à l'architecte, quand on lui a demandé le plan d'un édifice destiné à tel ou tel usage; car cette solution a été différente suivant la civilisation, la contrée, la race auxquelles appartenait l'artiste.

Si donc notre civilisation à nous est trop vieille, trop érudite, trop cosmopolite pour se laisser mener par une inspiration jeune, inconsciente et nationale, si nous avons perdu cette innocence qui fait la poésie des races naissantes, demandons à l'étude de nous initier aux mobiles obscurs qui poussaient les peuples artistes; pénétrons-nous du sens intime des chefs-d'œuvre qu'ils nous ont légués, et, lorsque notre goût aura été cultivé et notre sens du beau affiné par ce commerce intime avec les arts éteints, cherchons pour nos édifices des formes qui soient tirées, non pas des œuvres de nos prédécesseurs, mais de la pensée qui les animait lorsqu'ils les composaient; c'est la seule voie qui puisse être féconde, la seule qui soit conforme aux tendances générales de notre époque, car notre idéal n'est plus l'État, ni la religion, mais la science.

CARL BULS.

Digitized by Google

ESSAIS & NOTICES

ESSAIS SUR L'HISTOIRE POLITIQUE DES DERNIERS SIÈCLES, par JULES VAN PRAET. In-8° de 405 pages. — Bruxelles, Bruylant-Christophe et Cᵉ, éditeurs, 1874.

Le premier volume publié sous ce même titre, par M. Van Praet, en 1867, avait fait unanimement souhaiter une continuation à ce travail, dans lequel tout le monde avait reconnu « l'autorité et la gravité d'un homme de bon lieu élevé aux grandes affaires », comme dit Montaigne, en parlant de Philippe de Commines.

Nous n'hésitons pas à trouver ce second ouvrage, non seulement digne du précédent, mais d'un mérite bien supérieur : on dirait l'auteur plus confiant dans un succès désormais incontestable, plus maître de son sujet et de sa pensée. D'autre part, le XVIIIᵉ siècle nous intéresse davantage, et, quoique formant à certains égards une simple transition à l'époque contemporaine, il présente bien des questions de la solution desquelles nous nous préoccupons encore.

Quelques vues générales et un aperçu des diverses parties du livre composent la préface qui se termine par une quasi-promesse de continuer ces belles études. L'auteur se propose de traiter de la période qui précède immédiatement la révolution française, et dont l'intérêt se fortifierait pour nous des considérations relatives à la révolution brabançonne. Il en ressortira, dit-il lui-même, « qu'il y a utilité pour tout le monde, pour la tranquillité universelle, pour la solidité de l'édifice européen et pour la paix durable, à ce qu'il existe au nord de la France, entre elle, l'Allemagne et l'Angleterre, un État indépendant, prospère, fortement constitué, garanti contre les convoitises extérieures. » Nous n'avons pas besoin d'ajouter que nous appelons de tous nos vœux l'achèvement de cette œuvre qui met, dès aujourd'hui, M. Van Praet au rang des grands historiens de notre époque.

La première étude du présent volume est consacrée au traité d'Utrecht et aux négociations antérieures de Louis XIV. Il s'agissait d'apprécier l'ensemble de la diplomatie française pendant le grand règne, pour faire comprendre le caractère spécial de l'acte final de cette politique. C'est avec une grande sûreté de jugement et une netteté remarquable de vue que M. Van Praet nous montre

Digitized by Google

cette diplomatie « habile, ingénieuse, active dans ses procédés et provisoire dans ses résultats » ; qu'il nous dépeint Louis XIV devenant peu à peu moins violent, mais non moins ambitieux, et restant toujours personnel, sans contradicteurs, sans conseils même ; qu'il nous fait assister enfin à toutes les péripéties des négociations qui préparent le traité d'Utrecht, et constate, à ce propos, combien l'Angleterre a été clairvoyante et sage sous l'inspiration de Bolingbroke. Le portrait de Bolingbroke est tracé de main de maître, et nous le mettons volontiers en opposition avec celui de Mme de Maintenon, que M. Van Praet esquisse, un peu auparavant, de la façon la plus délicate et la plus piquante à la fois. Ce sont là des détails qui révèlent le grand écrivain.

A propos de la régence, qui commença la réaction contre la politique de Louis XIV, M. Van Praet entreprend, non sans succès, de réhabiliter le cardinal Dubois, tout en reconnaissant la vanité et l'égoïsme du personnage dans les affaires intérieures. L'alliance de la France et de l'Angleterre, ou, pour mieux dire, l'analogie de leurs tendances en vue de la paix générale, grâce aux ministres Fleury et Walpole, est parfaitement exposée. Le système est appréciable d'ailleurs ; mais ce qui est plus difficile à expliquer, et l'auteur a raison de ne pas chercher à débrouiller ce chaos, c'est l'essai de nouvelles alliances dans la guerre de la succession d'Autriche. Du reste, le XVIIIe siècle ne nous présente jamais les grandes lignes et les grandes directions de la politique du XVIIe siècle. Les négociations diplomatiques ont quelque chose de confus, les monarques savent à peine ce qu'ils veulent ou ne persistent pas dans leurs desseins. M. Van Praet a la sagacité de nous présenter cet état de choses tel qu'il est, sans essayer de substituer sa pensée à celles des hommes d'Etat de cette époque.

Quelles ont été les idées de Frédéric II? Voilà sans doute un point d'un intérêt bien actuel. Mais n'est-on pas entraîné aujourd'hui à surfaire un peu l'adversaire de Marie-Thérèse? A-t-il eu le pressentiment de la grandeur de la Prusse? Est-ce un génie, en un mot? Il est bien permis d'en douter, et la lecture des pages que M Van Praet consacre à ce sujet nous fortifie dans ce doute. Nous ajouterons, pour notre part, que Frédéric II, mort en 1786, n'a rien vu, rien soupçonné du mouvement révolutionnaire qui allait éclater peu de temps après.

La guerre de Sept-Ans, qui enveloppa toute l'Europe et étendit même son influence jusqu'aux Indes, d'une part, jusqu'à l'Amérique, d'autre part, fournit à M. Van Praet le sujet d'une étude complète et bien raisonnée. La gloire militaire de Frédéric II, sa vraie gloire, y est mise en relief, mais le mérite de Pitt, trop vanté en effet, y paraît réduit à sa juste valeur. Le chapitre se termine par une appréciation très fine et très judicieuse du rôle de Mme de Pompadour, et il faut savoir gré à l'historien de ne pas dédaigner ces coulisses où se préparent bien des coups de théâtre.

Digitized by Google

Après la guerre de Hubertsbourg, la confusion politique de l'Europe s'accroît, et bientôt s'accomplit, lentement mais avec persistance, l'œuvre profondément machiavélique du partage de la Pologne. Ce n'est pas encore l'union de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche, mais c'est le germe de cette coalition puissante qui doit tenir tête à l'Europe occidentale; c'est aussi l'avénement de la Russie comme État européen. M. Van Praet analyse avec netteté le rôle de chacun des partageants, de Frédéric II surtout, qui se souvenait peu alors d'avoir écrit l'*Anti-Machiavel*.

Quelques considérations sur la révolution américaine et un magnifique portrait de Washington, de cet homme « incomparable », comme l'appelle M. Van Praet, couronnent la série d'études dont nous avons tracé le rapide sommaire. D'un bout à l'autre de ce volume, nous avons trouvé l'écrivain consciencieux, le philosophe impartial, le diplomate pénétrant, le politique habile, et par dessus tout, l'homme aux idées larges et élevées. La Belgique peut être fière de compter un historien de cette valeur, et, puisque le genre historique est devenu la littérature caractéristique de notre époque, nous n'avons désormais rien à envier à cet égard aux autres nations. EUGÈNE VAN BEMMEL.

DES DROITS DE SOUVERAINETÉ DE L'ÉTAT SUR L'ÉGLISE EN BELGIQUE. — Étude de droit public, par ADOLPHE PRINS, avocat près de la cour d'appel de Bruxelles. — H. Merzbach, 1874.

La question des rapports de l'Église et de l'État, qui a pris aujourd'hui le pas sur tous les autres problèmes politiques, suscite en Allemagne de savants travaux qui traceront aux législateurs de tous les pays la voie qu'ils doivent suivre pour refréner les abus ecclésiastiques. Des hommes de la valeur de MM. Gneist, Friedberg, Zeller, Rod. Sohm, se sont imposé la tâche de réduire à néant les prétentions ultramontaines, qui ne tendent à rien moins qu'à substituer à la souveraineté de la nation le règne de la théocratie.

Jusqu'ici, nos professeurs de droit n'ont guère fait entendre leur voix dans cette grande lutte; peut-être sont-ils trop habitués à attendre que les solutions leur arrivent toutes faites, avant qu'ils les communiquent à leurs élèves. Tel ne devrait pas être, cependant, le rôle des universités, appelées, par leur nature même, à devenir le foyer d'où partent les mouvements de transformation sociale et politique.

Fort heureusement, les esprits indépendants qui se mettent bravement en quête des solutions nécessaires, ne nous font point encore défaut, et l'on aime à signaler le travail de M. Prins comme un heureux symptôme, indiquant que l'on commence enfin à rompre avec les traditions fatales qui nous tiennent depuis trop longtemps enchaînés.

Où en est aujourd'hui cet enthousiasme avec lequel, en 1830, on célébrait la liberté naissante et l'accord définitif conclu entre

Digitized by Google

la société civile et la société religieuse? Rêves naïfs qui font sourire, mais qui n'en ont pas moins causé bien des maux. Si bien que nous en sommes réduits à chercher dans l'ancien régime des remèdes à la situation présente.

C'est là ce que fait M. Prins. Partant de cette vérité incontestable, que l'Eglise catholique n'est pas une société ordinaire contre laquelle l'État n'a aucune précaution à prendre et à laquelle il peut impunément accorder toutes les licences, même celle de le combattre, il examine successivement les différents systèmes qu'on a proposés pour régler les rapports des deux puissances, et il conclut, contrairement à la thèse des partisans de l'Église libre dans l'État libre, que l'État a la mission de se protéger efficacement lui-même contre ses ennemis du dedans aussi bien que contre ceux du dehors.

Mais ces mesures de protection, en quoi consisteront-elles?

M. Prins répond : Il faut rétablir *l'appel comme d'abus;* c'est lui qui défendra le bas clergé contre l'oppression de ses supérieurs, devenus les serviteurs aveugles de la papauté; c'est lui qui mettra le citoyen à l'abri des attaques que le prêtre se permet contre son honneur et contre sa position sociale; c'est lui enfin qui sauvegardera les droits de souveraineté de l'État, dans les cas où les lois ordinaires sont impuissantes. Sans doute, on n'aura pas réalisé ainsi toutes les réformes qu'un ami de la civilisation peut attendre d'un avenir prochain; mais en visant au plus pressé, en ne s'écartant pas des traditions nationales, en demeurant dans les limites de la Constitution, on agira sagement en remettant en activité une institution contre laquelle l'Église ancienne ne protestait point et que nos plus célèbres jurisconsultes, les Damhouder, les Van Espen, ont regardée comme parfaitement compatible avec les droits de la religion.

Telle est, en résumé, la thèse à laquelle M. Prins a consacré une étude forte et attachante, et les tendances qui s'y révèlent ne peuvent manquer de frapper tous ceux qui se préoccupent de l'avenir des sociétés modernes.

L. Van der Kindere.

CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES GÉNÉRALES DES TROUBLES DES PAYS-BAS AU XVI^e SIÈCLE, par Charles Paillard. — Bruxelles, Adrien Campan, 1874.

On a écrit, on a publié énormément de volumes relatifs à notre révolution du XVI^e siècle et bien souvent on a dit que la mesure en était comble. Ceux qui disent cela se trompent : on ne cessera point de remuer les cendres de cette époque mémorable, cendres sous lesquelles couve toujours un feu latent qui n'est pas près de s'éteindre, qui se réveille de temps à autre, fait irruption, projette de la lave et ne cessera que lorsque son œuvre sera accomplie. Ce seizième siècle — « l'une des plus grandes périodes de l'histoire universelle », comme dit M. Paillard — ce seizième siècle est un volcan dont l'attrait est immense : plus d'un

Digitized by Google

Empédocle se jettera encore dans son cratère, plus d'un Pline sera étouffé par ses scories. Une foule de nobles intelligences se sont vouées à l'étude de cet abîme historique, et c'est bien à lui que l'on peut appliquer le mot *Abyssus abyssum vocat.* Le XVIe siècle, et particulièrement notre lutte contre l'Espagne, n'est qu'un épisode de la grande lutte qui fait le fond de l'histoire humaine : celle de la liberté contre le despotisme; mais c'est un des épisodes les plus émouvants, les plus glorieux, les mieux caractérisés. Il sera donc, longtemps encore, l'objet des recherches les plus profondes comme des discussions les plus chaleureuses, jusqu'à ce que le vrai, l'incontestable principe, celui de la liberté, ait si bien assuré son triomphe, qu'il n'y aura plus qu'un intérêt archéologique à s'occuper de ses victoires ou de ses défaites dans le passé. Aujourd'hui, l'étude du XVIe siècle est encore une préparation au combat : c'est la leçon, c'est l'exemple, c'est le courage.

L'histoire de cette époque mémorable s'approfondit aujourd'hui par les détails : on veut connaître non plus le choc des masses, mais les efforts, les souffrances, la participation des petits groupes ou des individus. L'esprit général se dégage de ces épisodes particuliers.

M. Paillard a entrepris d'écrire l'histoire de Valenciennes et du rôle joué par cette ville dans les troubles des Pays-Bas. Depuis des années, il s'est voué aux laborieuses investigations dans les bibliothèques et les dépôts d'archives et il a recueilli de vastes matériaux, au moyen desquels il reconstruira, pour ainsi dire, les scènes quotidiennes, les péripéties innombrables du drame sanglant dont cette ville et toute la contrée furent le malheureux théâtre. Le premier volume va paraître incessamment.

Aujourd'hui, comme travail préliminaire, l'auteur publie une suite de considérations sur les causes des graves événements dont il va retracer un épisode. C'est une manière franche et nette de dire d'avance le résultat moral de ses laborieuses études, c'est un avertissement fructueux pour le lecteur.

Nous avons lu avec intérêt cette synthèse philosophique et nous devons dire que l'auteur y fait preuve d'une connaissance très juste des hommes et des choses. Il expose avec lucidité et souvent avec humour les causes politiques, financières et religieuses des troubles. Nous attirons spécialement l'attention sur le développement des causes financières; l'auteur a dégagé là du fouillis des archives des faits et des considérations qui frapperont, sans aucun doute, les lecteurs contemporains initiés aux principes de l'économie politique, de cette science nouvelle qui crée petit à petit les vrais principes qui président à l'activité de l'homme et à l'existence des sociétés.

Nous attendons le premier volume de l'histoire des troubles à Valenciennes, persuadé que ce travail apportera un appoint considérable à la connaissance des faits et aidera puissamment à la diffusion d'idées justes sur cette grandiose époque.

C. Ruelens.

Digitized by Google

LA PROVINCE DE SMYRNE, par Charles de Scherzer. — Vienne. A. Hölder, 1873.

M. Karl von Scherzer a publié récemment sur la province de Smyrne une étude de géographie économique qui est un modèle du genre. M. von Scherzer est à la fois — chose rare — un économiste, un statisticien et un poète. Dans son *Voyage de la Novare* et dans le récit de ses explorations de l'Amérique centrale, il a dépeint l'admirable nature, la merveilleuse végétation des tropiques en des images comparables à celles du *Kosmos* et en résumant les résultats du voyage récent autour du monde de l'expédition scientifique austro-hongroise, il a dressé des tableaux statistiques que ne désavouerait pas M. Engel, de Berlin. L'Autriche demande à ses représentants à l'étranger des rapports étendus et complets sur les pays où ils séjournent. C'est pour répondre à ce désir de son gouvernement que M. von Scherzer, aujourd'hui consul général à Smyrne, a écrit le remarquable volume que nous avons sous les yeux.

On y trouve les renseignements les plus précis sur tout ce qui peut intéresser à la fois l'homme d'État, l'économiste et le négociant. Pour celui-ci surtout, cet ouvrage renferme des détails précis du plus haut intérêt. Les titres des principaux chapitres suffiront pour montrer que rien n'a été oublié. Les voici : Description géographique de la province. — Agriculture. — Hygiène. — Administration politique et judiciaire. — Finances. — Population. — Assistance et instruction publiques. — Communications. — Histoire du commerce. — Monnaies et banques. — Douanes et usances commerciales. — Produits divers. — Commerce général. — Navigation. — Tarif du fret. Si l'on possédait sur les différents pays des monographies aussi bien faites, on connaîtrait le monde entier comme sa patrie.

J'ai noté dans cet intéressant travail quelques faits très instructifs. On croit généralement qu'il suffit d'introduire en Orient les institutions de l'Occident, pour faire participer les populations musulmanes aux bienfaits de la civilisation moderne. C'est une erreur. Ce qui pour nous est une cause de progrès est souvent pour l'Orient un dissolvant qui hâte la décadence. L'école historique a raison en ce point. Les institutions doivent sortir naturellement de l'évolution continue des faits antérieurs. Si vous importez brusquement une loi, une institution étrangère chez une nation qui n'y est point préparée, vous lui apportez le désordre. C'est ainsi que le régime parlementaire, imité de celui de l'Angleterre, tue l'Espagne et que le régime républicain des États-Unis importé dans l'Amérique du Sud, y provoque des révolutions incessantes et mène à une anarchie permanente. Le système financier de l'Europe, avec ses emprunts et ses lourds impôts, ruine en ce moment la Turquie, qui contracte chaque année une dette nouvelle pour payer l'intérêt de ses dettes anciennes. Autrefois, la Turquie ne devait rien à personne et suffisait à ses besoins au moyen d'impôts très minimes en rapport

Digitized by Google

avec les ressources limitées de ses populations. En Égypte, même spectacle. Le Khédive, animé des meilleures intentions, veut apporter à son pays les progrès de la civilisation orientale; mais il ne la comprend que sous l'aspect raffiné qu'elle présente à Paris. Il détruit le vieux Caire, si pittoresque et si bien adapté au climat, pour y tracer de larges boulevards à la Haussman, tout brûlés de soleil, inondés de poussière, bordés de maisons semblables à celles des Champs-Elysées. L'art arabe, si charmant, si ingénieux, a succombé devant les importations des produits à bon marché de Birmingham et de Manchester. On a bâti un théâtre, avec des ballets de danseuses recrutées dans les cafés-concert de Vienne et de Pesth. On a construit un cirque dont les dames roulent en superbe calèche, comme celles du quartier Bréda. On a voulu implanter en Égypte toutes les industries européennes et on les a fait marcher à perte. L'antique sentiment religieux musulman, miné par le contact des Européens, s'est éteint. Il s'en est suivi plus de tolérance, mais plus de démoralisation dans tous les sens. Quand on veut faire progresser un pays, on doit éviter de détruire de fond en comble ses institutions héréditaires, comme la Révolution l'a fait en France. Il faut les conserver, mais en corrigeant successivement ce qu'elles peuvent présenter de mauvais et en prenant pour but le bonheur du plus grand nombre et non l'éclat artificiel d'un luxe emprunté, dont quelques uns profitent et qui ruine la nation tout entière.

Dans la province de Smyrne, on a construit un chemin de fer qui va à Cassaba et à Aïdin. Il rend des services réels; mais, en même temps, il pousse à la destruction des forêts dont on peut désormais vendre les arbres. La hâche a aussitôt exercé ses irréparables ravages. Les bois ont disparu et ne se trouvent plus que dans les régions inaccessibles. Le climat s'est ressenti de ces coupes gigantesques; les pluies, autrefois régulières et bienfaisantes, tombent maintenant en formidables averses qui entraînent les terres des hauteurs, transforment les plaines en marais et bouchent les ports. Les monts Aleman-dagh, Dschuma-dagh, Nif-dagh et Boz-dag, autrefois couverts de sapins, sont maintenant stériles et nus. La rivière le Gedis-Tschau, poussant en avant son Delta, finira par combler l'entrée du port de Smyrne, qui est déjà menacé. La rivière le Méandre a détruit plusieurs ports renommés dans l'antiquité. Les anciennes villes de Milet et de Priene sont maintenant séparées du bord de la mer par les atterrissements. Myus et Heraclée, situées autrefois au fond du golfe de Latmos, bordent actuellement un lac intérieur. Voilà le résultat des déboisements antérieurs, et le chemin de fer en provoquera de semblables partout où il s'établira, si l'administration ne s'y oppose point par des mesures énergiques. Ainsi donc, des voies de communication améliorées qui favorisent le transport des produits, détruisent en même temps la fertilité des pays et en tarissent les ressources pour l'avenir.

Dans les plaines, le sol est d'une admirable fécondité. Il pro-

Digitized by Google

duit sans engrais du froment, de l'orge, du chanvre, de l'opium, des fèves, du maïs, du coton, des oranges, puis ces figues et ces raisins secs de Smyrne, recherchés dans le monde entier. Mais la perception des impôts est si vicieuse qu'elle arrête toute amélioration agricole. Le paysan doit payer la dîme, et au lieu de la fixer à la maturité des récoltes, on la règle à l'époque de la végétation, de sorte que si le temps est défavorable, le cultivateur paie pour ce qu'il n'a pas récolté. Les impôts sont affermés à des percepteurs avides qui tracassent et ruinent la classe agricole. Il est défendu de rentrer la récolte avant que le décimateur n'ait prélevé sa part, de sorte que les récoltes restent, pendant des semaines entières, en plein air, exposées à toutes les intempéries des saisons. L'impôt entrave le travail moins encore parce qu'il est lourd que parce qu'il est mal assis, inégalement réparti, détestablement fixé et arbitrairement levé.

Dans la province de Smyrne, le principe économique que le salaire est en proportion du prix des vivres ne se trouve pas réalisé. Un ouvrier turc ou grec peut se suffire avec 3 1/2 piastres (la piastre turque vaut 22 centimes), dont 2 pour le pain, 1 pour le halva — sorte de mets sucré — les olives et le fromage, 10 paras pour le tabac et 20 paras pour le mastic (espèce d'eau-de-vie ayant le goût de l'anisette). Le salaire est de 12 piastres par jour dans les campagnes ou de 4 à 7 piastres, avec la nourriture. Un maçon ou un charpentier gagne 15 à 20 piastres par jour. Les femmes et les filles qui trient et préparent les figues reçoivent 8 à 10 piastres. Le salaire est donc réellement élevé et l'ouvrier est plus heureux que le cultivateur qui mérite bien le nom de *rundschber,* mot turc signifiant « le tourmenté », l'éternel et l'universel souffre-douleur.

Le commerce général du port de Smyrne augmente d'année en année. En 1863, il s'élevait à 150 millions de francs; en 1872, à 210 millions. La Belgique y occupe une place assez importante. Verviers y envoie ses draps, et, comme le remarque M. von Scherzer, les étoffes de laine belges ont accaparé complètement le marché de la confection; mais l'Allemagne l'emporte pour les autres qualités. Pour la toile, nous ne pouvons lutter contre l'Angleterre. La Belgique expédie encore du papier, de la gobleterie et surtout des glaces et du verre à vitre; mais il est incontestable que, grâce aux bons marchés de nos produits, nous pourrions acquérir des débouchés plus étendus en Orient. Ce qui semble nous manquer, ce sont des représentants de notre commerce et de notre industrie aussi actifs et aussi instruits que ceux de la Suisse et de l'Allemagne. L'Allemagne nous bat, quoiqu'elle ait le désavantage d'un fret très élevé en passant par Trieste après avoir emprunté le chemin de fer du Sömering. Nos industriels pourront trouver plus d'une indication utile dans la lecture attentive du livre de M. von Scherzer.

ÉMILE DE LAVELEYE.

Digitized by Google

L'ÉCORCE TERRESTRE, *les minéraux, leur histoire et leurs usages dans les arts et métiers*, par ÉMILE WITH. — Paris, E. Plon et Cie.

Le but de cet ouvrage est de populariser, dans leurs applications les plus faciles et les plus utiles, les études géologiques que l'auteur regrette de trouver fort peu répandues chez ses compatriotes. Il est de fait qu'en France comme en Belgique, on est, sous ce rapport, fort en arrière de l'Angleterre et de l'Allemagne. M. With rappelle que, dans ce dernier pays, les enfants apprennent dès l'école à recueillir des échantillons de roches, de minéraux et de fossiles.

L'auteur débute par un résumé de nos connaissances relatives à l'écorce terrestre, c'est à dire par un léger aperçu de géologie, de paléontologie, de minéralogie et de cristallographie. Mais ici, il se heurte au dilemme qui se pose dans toutes les tentatives de vulgarisation scientifique, chaque fois que l'auteur doit s'occuper de questions controversées. Alors, en effet, il faut ou bien qu'il résume en quelques lignes tout l'état de la controverse, — ce qui nuit souvent à l'unité et à la clarté de ses explications, ou bien qu'il se contente de reproduire, sans en montrer les points faibles, une des opinions en lutte, — ce qui l'expose à manquer d'exactitude. C'est ce dernier parti qu'a choisi M. With, quand il nous donne pour des axiomes indiscutables et même indiscutés les anciennes théories de l'école française sur la formation de l'écorce terrestre, la finesse relative de notre enveloppe solide, la superposition constante et générale des terrains sédimentaires aux terrains dits de transition et de ceux-ci aux terrains granitiques, etc.

Mais parfois M. With s'exprime avec une véritable autorité, c'est quand il nous décrit, dans sa seconde partie, la nature et les usages des pierres les plus répandues et les plus utilisées à la surface du globe. Il est peu de lecteurs qui ne trouvent dans ces chapitres des renseignements intéressants et nouveaux. Après avoir étudié les usages industriels des minéraux, l'auteur passe en revue les divers ordres de monuments qui sont utilisés par notre civilisation, ainsi que le genre d'architecture et la nature des matériaux les plus en harmonie avec leur destination respective.

Si l'auteur n'est pas partout complet et profond, il reste généralement simple et clair. Aussi quand on voit le nombre énorme de gravures et d'illustrations que les éditeurs ont intercalées dans le texte, on peut dire que ce livre est un excellent ouvrage de vulgarisation scientifique.

GOBLET D'ALVIELLA.

Digitized by Google

TONY (ANTON BERGMANN)

SA VIE & SES ŒUVRES

Vers la nouvelle année paraissait, à Gand, sous le titre d'*Ernest Staas, advocaat, door* TONY, *met sterkwaterplaten, door Willem Geets*, un livre qui fit aussitôt sensation en Belgique et en Hollande... L'auteur de cet ouvrage vient de mourir à Lierre, sa ville natale, le 21 janvier dernier, à l'âge de trente-huit ans. Anton Bergmann, qui avait adopté le pseudonyme de *Tony*, était un de ces hommes qui laissent après eux un vide difficile à combler; sa mort est une perte irréparable pour sa famille, dont il était l'âme; pour le parti libéral, dont il était à Lierre le chef aimé autant qu'estimé; pour ses amis, qui ne peuvent songer, sans que les larmes leur en viennent aux yeux, à ce cœur d'or et à cette intelligence si fine et si vive; enfin, pour les lettres flamandes, qui avaient en lui leur prosateur le plus frais, le plus spirituel et peut-être le plus original.

Tony débuta dans les remarquables almanachs flamands que les étudiants gantois, après avoir fondé le cercle progressiste et flamingant : *'t Zal wel gaan!* (*Ça ira!*), publièrent tous les ans, depuis 1854. Il appartenait à cette phalange

Digitized by Google

d'esprits indépendants et avides de progrès, qui se rencontrèrent alors sur les bancs de l'*Alma Mater* gantoise et qui firent entrer le parti flamand dans une voie nouvelle, en proclamant sa solidarité avec la cause libérale.

Cette poignée d'étudiants, parmi lesquels se distinguaient Julius Vuylsteke, Tony Bergmann, Émile Moyson, Karel Versnaeyen, et plusieurs autres que la mort a moissonnés au seuil de la vie, a exercé sur les destinées du parti flamingant une influence qui s'explique par leur talent et par la justesse de leurs vues. Dans la littérature, ils ont courageusement rompu avec cette timidité lâche et hypocrite qui ne donnait aux lecteurs flamands que des écrits sans largeur et sans nerf. Dans la politique, ils ont fait loyalement alliance avec les libéraux et leur ont montré que, derrière les griefs linguistiques, il y avait la grave question de la décadence morale et intellectuelle de la Flandre; que, pour la ramener à ses traditions libérales du XIV^e^ et du XVI^e^ siècle, il faut recourir à sa langue maternelle, la seule arme efficace, celle dont les admirateurs de l'inquisition et du duc d'Albe font tous les jours un si redoutable usage du haut de la chaire comme dans la petite presse dévote et haineuse des Flandres.

Ce groupe d'étudiants gantois, avant d'imprimer une nouvelle direction au mouvement flamand, donna la mesure de ses aspirations dans ses recueils annuels, les *Gentsche studenten-almanakken*, si hardis et si pleins de séve, qui exhalent encore, quand on les relit aujourd'hui, après tantôt vingt ans, un parfum enivrant de confiance juvénile et de générosité exubérante. C'est là que Tony se plaça au premier rang, par ses satires goguenardes de la bourgeoisie flamande, qui font involontairement songer aux petits tableaux de nos vieux peintres de genre. L'une surtout, qui parut en 1856, sous le titre de : *Op de kermis* (la kermesse), fut si goûtée, que plusieurs journaux flamands l'empruntèrent à l'almanach gantois, pour la servir en feuilleton à leurs lecteurs. Que d'esprit d'observation, que de finesse mordante dans la plaisanterie, que de pittoresque et de sobriété dans

Digitized by Google

la description! On admire déjà, dans ces premiers tâtonnements, un talent original et rare. Après cette publication, l'auteur se tut pendant quelques années; c'est ce que firent malheureusement aussi la plupart des collaborateurs de ces recueils qui renfermaient tant de promesses. Mais, à l'exemple de son ami Julius Vuylsteke, qui a conquis une place à part entre les poëtes flamands, par ses vers énergiques, attendris ou sceptiques, à la manière de Heine, Tony reprit la plume et publia ses deux charmantes nouvelles des bords du Rhin (*Twee rijnlandsche novellen*), dont la *Revue de Belgique* a rendu compte en 1870, lors de leur apparition. L'auteur nous présente ici l'ample moisson des traits de mœurs qu'il a récoltés sur les bords du grand fleuve germanique, et mêle à ses fines satires des tableaux sérieux et émouvants. Il ne se moque plus de tous ses personnages, comme dans ses folles nouvelles d'étudiant; le rire qui, chez lui, était parfois sur le point de devenir méchant, est désormais ce bon rire sans amertume et cependant plein de finesse, qui touche juste sans blesser personne. La plaisanterie, sans avoir rien perdu de son imprévu piquant, n'est plus aussi impitoyable et aussi brusque. Ses *Nouvelles des bords du Rhin* furent accueillies avec un vif plaisir en Belgique, et bientôt, passant la frontière, elles firent leur chemin en Hollande, si bien que, l'année dernière, une seconde édition, publiée chez nos frères du Nord, avec une préface fort flatteuse de l'excellent historien et critique Van Vloten, a conféré à Tony droit de cité en Hollande.

Tony qui, aimant passionnément les voyages, sentait vivement et profondément, continua à cultiver cette veine littéraire. En 1872 parut, dans le *Jaarboekje* (Annuaire), du poëte Rens, un autre petit récit du même genre, *Brigitta*, dans lequel il retraçait, avec une suave fraîcheur et une pittoresque gaîté, ces émotions profondes et joyeuses que font naître dans l'âme d'un jeune touriste les éblouissantes cascades et les blanches cimes de la Suisse avec ses ravissants villages, mirant leurs gracieux chalets, aux pignons sculptés et ornés d'un texte consolant de l'Écriture, dans ses lacs d'un

Digitized by Google

vert vivifiant ou d'un bleu voluptueux. L'année passée, il adressa de Naples, à la revue *De Toekomst*, une remarquable épître sur l'Italie et les écoles populaires de ce pays, qui est en train de s'arracher, en se frottant les yeux, au lourd sommeil de l'ignorance et de la superstition. Sa visite dans une école primaire de Naples, installée au quatrième étage, est un petit chef-d'œuvre plein de détails ravissants. La *Discussion*, qui était à l'affût des choses généreuses, lui fit aussitôt l'honneur de la traduction. Enfin, presque sur son lit de mort, sa main tremblante écrivait encore, en novembre dernier, une gaie et fraîche petite nouvelle, *Marietta la Bella*, dans laquelle il rattachait à une plaisante aventure de voyage une description saisissante de Venise.

Mais Tony, le gai conteur, s'occupait aussi de choses plus sérieuses. Tandis qu'il écrivait ses charmantes nouvelles, il rédigeait, avec un talent remarquable, un journal flamand libéral, *De Lierenaar*, qu'il avait fondé dans sa ville natale. Il sut élever cette feuille au dessus de ces journaux de petite ville qui pullulent dans les Flandres, sans rien contenir, en général, que de plates personnalités, des accidents, méfaits, sinistres et des annonces. Bien des fois, ses articles, où brillait son bon sens rehaussé par les allures caustiques qu'il savait toujours donner à sa pensée, firent le tour de la presse flamande. De plus, il réunit, pendant de longues années, les matériaux de son intéressante *Histoire de Lierre* (*Geschiedenis der stad Lier*, 1873), monument durable, que M. de Laveleye a pu comparer récemment, dans le *Journal de Liége*, à l'excellent livre de M. F. Hénaux, *Histoire du pays de Liége*. Tous ceux qui ont lu l'*Histoire de Lierre* trouveront que nous n'exagérons pas en affirmant que c'est un modèle de monographie historique. Elle se distingue par une impartialité complète, par une érudition consciencieuse, et surtout par cette clarté de la pensée et cette élégance du style que l'auteur portait dans tous ses écrits. Entre autres parties vraiment neuves et qui ont fait sensation parmi les spécialistes, nous citerons les chapitres consacrés aux troubles et aux persécutions religieuses du XVI^e^ siècle, où l'on trouve des détails saisissants

Digitized by Google

sur certains procès intentés à des hérétiques, ainsi qu'à des membres de ces indépendantes chambres de rhétorique flamandes, dont les tendances libérales avaient tant effarouché le duc d'Albe. En outre, toute la dernière partie de l'*Histoire de Lierre,* qui traite des patriotes et de Joseph II, de la domination des sans-culottes en Belgique, du consulat, des alliés, du royaume des Pays-Bas et de la révolution de 1830, présente ces époques sous un jour tout nouveau; car l'auteur, qui les a soigneusement étudiées dans les archives, les pamphlets et les papiers de famille, a su nous les représenter avec cette originalité et cette vérité dont il avait le secret. Pour chaque siècle, le récit des événements est suivi d'un tableau complet des affaires urbaines, de la population, des institutions politiques et religieuses, du commerce et de l'industrie, des mœurs et des coutumes, de l'instruction, de la littérature, des beaux-arts et du théâtre. C'est ainsi que l'auteur nous donne, entre autres, une histoire complète de l'instruction publique à Lierre, ce que nous ne possédons encore pour aucune autre ville de Belgique, au moins d'une manière aussi précise et aussi étendue. On a pu dire, sans exagération, que « l'archéologue, l'artiste, le statisticien, l'économiste, tous liront ce livre avec fruit et pourront y trouver du nouveau[1] ».

Enfin, parut de Tony, quelques jours avant sa mort, son roman *Ernest Staas, avocat,* qui couronna sa réputation littéraire et qui est comme son testament. Tony y a mis tout son cœur, toute sa verve, on pourrait presque dire toute sa vie; car bien des pages sont inspirées par les souvenirs personnels de l'auteur. Ce livre est, en quelque sorte, un événement dans la littérature flamande depuis 1830 : l'impression en est magnifique, supérieure à tout ce que les livres flamands nous ont donné dans ce genre, et elle contraste singulièrement avec les premières publications flamandes, le *Wonderjaer,* de Conscience, par exemple, ou les *Eigenaerdige verhalen,* de Van Rijswijck, qui, en 1837, inauguraient,

[1] G. Kurth, dans son Compte-rendu (*Revue de l'Instruction publique,* XVI, 3e livraison).

Digitized by Google

à eux deux, d'une façon éclatante, la renaissance littéraire de la Flandre, mais qui se présentaient au public dans une forme typographique rappelant involontairement les misérables libelles de la révolution brabançonne. Rien qu'en comparant l'extérieur de ces trois livres, on comprend que le flamand a reconquis au soleil sa place de littérature honorée et respectée. En outre, le roman de Tony est accompagné de treize eaux-fortes remarquables, où son ami, le peintre Willem Geets, a traduit, avec une originalité et une grâce dignes du texte, les scènes les plus importantes de l'ouvrage. Sous ce rapport encore, *Ernest Staas* a fait sensation; car le nombre des livres flamands illustrés convenablement est, jusqu'à présent, fort restreint. Que dire, enfin, du roman lui-même, où ce talent prime-sautier, arrivé à sa pleine maturité, a déployé toutes ses ressources?

Ernest Staas nous donne l'histoire simple et attachante de la vie d'un homme ordinaire, sans événements tragiques, sans catastrophes de mélodrame, mais pleine de scènes réelles de la vie de famille, pleine de petits tableaux peints d'après nature. On a d'abord trois souvenirs des premières années de la jeunesse, où apparaissent les fraîches et douces figures de l'excellente tante Mina, de la charmante Bertha, l'objet du premier amour d'enfance, de « notre Mie », la vieille servante fidèle, et même de Man « notre chien », qui, lui aussi, est un vieux serviteur de la famille. Viennent ensuite trois scènes de la vie de jeune homme, où l'on retrouve le héros, Ernest Staas, à l'université de Gand; l'auteur, ici, a puisé à pleines mains dans ses chers souvenirs d'étudiant et a retracé avec une verve pleine de causticité une séance drôlatique d'un club flamingant, où l'on retrouve sans peine la physionomie du vieux cercle *'t Zal wel gaan*, dont il fut l'un des fondateurs, et où l'on reconnaît plus d'un type, plus d'un portrait d'une ressemblance saisissante.

Cependant, le brave Ernest Staas est devenu docteur en droit et il va faire son stage à Bruxelles, sous la direction de maître Adams jeune, l'un des princes du barreau. Dans son étude, nous trouvons une figure caractéristique, décrite

Digitized by Google

de main de maître : celle de « Monsieur Joseph », qui, perché sur sa haute chaise, a usé trente-deux années de sa vie derrière le grand pupitre anguleux, et a vu passer devant lui une longue série de jeunes stagiaires, auxquels il a remis régulièrement un dossier inextricable, celui de *Seldeslagh contre Lammekens,* pour les rompre aux subtiles arguties de la chicane. Au milieu de ces études sèches, dans lesquelles le pauvre Ernest Staas essaie en vain de se plonger, il devient éperdument amoureux de la fille de son patron, la belle Clara Adams. Enfin, il la rencontre au bal, lui parle, danse avec elle, et pousse la témérité jusqu'à lui envoyer un bouquet de violettes. Mais ce rêve de bonheur s'évanouit comme tant d'autres, et notre jeune jurisconsulte entre dans les froides réalités de la vie positive comme petit avocat sans causes, demeurant au premier, chez M. Lefinaud, *tailleur de Paris*, et n'ayant pour toute recommandation, dans l'immense désert d'hommes où il se trouve jeté tout seul, que la modeste inscription : *Ernest Staas, avocat*, peinte en petites lettres discrètes sous le cordon de la sonnette. C'est surtout dans cette dernière partie du livre que l'auteur a déployé toute sa verve. Pour charmer ses loisirs forcés, Ernest Staas se met à étudier le monde des avocats, si singulier et si bigarré ; après avoir passé en revue ses deux cent cinquante collègues bruxellois, il arrive à cette triste réflexion : « On trouve de grands, mais bien plus de petits avocats; on en trouve de nobles et de vils, d'habiles et de lourds; des avocats dont parle tout le pays et de pauvres avocats dont personne ne dit mot; on en trouve d'éloquents, de profonds, de prudents, d'honorables, d'honorés ; oui, on trouve même des avocats honnêtes ! » Et, ne parvenant pas à définir cette profession, que chaque avocat comprend d'une façon différente, il répond lui-même avec amertume : « Un avocat est un pauvre diable de jeune homme, qui a fait de longues études, a coûté beaucoup d'argent à sa tante, et ne sait pas, en fin de compte, à quoi servent toutes ces peines et tous ces sacrifices, ni à quoi il peut servir lui-même. »

Cependant, arrivent quelques rares clients, entre autres,

Digitized by Google

Mie Goebloed, ancienne présidente d'une association de propriétaires coalisés entre eux pour exploiter l'ouvrier, en lui louant de petits taudis fort chers et fort malsains. « Mie Goebloed était droite comme un bâton, maigre comme une arête de poisson, pointue comme une épée. » Elle expose son procès à Ernest Staas, dans un langage si pittoresque et si saisissant de vérité qu'il a, sans le moindre doute, dû être sténographié ou à peu près; mais le brave garçon a assez d'honnêteté et de pudeur pour refuser de plaider une cause véreuse et perd ainsi sa première cliente. Toute cette scène est un chef-d'œuvre d'observation fine et profonde. Nous pourrions analyser encore bien d'autres situations originales, qui, d'ailleurs, foisonnent dans ce remarquable roman; mais nous n'en finirions pas. Aussi ne sommes-nous pas étonné d'apprendre que la première édition de ce livre, qui a paru vers la nouvelle année, était déjà à peu près épuisée à la fin du mois de janvier, et que la seconde édition est en préparation.

Anton Bergmann ne jouit que quelques jours de son triomphe. Au milieu des comptes-rendus flatteurs et des appréciations louangeuses qu'il reçut à son lit de mort, il attendait avec impatience le jugement de Nicolaas Beets, l'auteur de la *Camera obscura*, l'un des chefs-d'œuvre de la littérature hollandaise contemporaine. Tony, que Dr Van Vloten comparait à Beets lui-même, avait une grande admiration pour cet éminent écrivain, et il s'était lié d'amitié avec lui aux congrès néerlandais. Quand arriva enfin la lettre tant désirée, elle ne trouva plus qu'un cercueil. La mort, qui ne discerne pas, avait moissonné cet homme qui a rendu tant de services à la cause de l'émancipation intellectuelle de la Flandre et qui lui était encore si nécessaire.

Une douce consolation était cependant réservée à tous ceux qui l'ont aimé : le jour de son enterrement, on vit combien étaient grandes et vives les sympathies ainsi que l'estime que s'était acquises Anton Bergmann. Jamais, de mémoire d'homme, à Lierre, on n'avait vu un tel concours de monde à un service funèbre. Toute la ville, catholiques

Digitized by Google

et libéraux, était là, pour témoigner, d'une voix unanime, qu'on portait au cimetière un homme d'élite, un caractère sans reproche; et, de tous côtés, les littérateurs flamands, les hommes politiques libéraux étaient venus dire un dernier adieu à celui dont la plume spirituelle et la parole sympathique avaient toujours servi, avec autant de talent que de désintéressement, la cause libérale et flamande.

Neuf discours en flamand et trois en français furent prononcés autour de la tombe; tous respiraient l'émotion, débarrassés des banalités qui se débitent si souvent dans les cimetières, et chaque discours représentait une des faces de ce génie aimable et bienfaisant. Ce fut d'abord le tour du barreau de Malines, qui perd en Bergmann un avocat érudit et éloquent, mais qui s'efforçait d'aplanir les procès par la conciliation, au lieu de les plaider, et qui entreprenait toujours gratuitement la défense des pauvres. Puis, on rappela les services que Bergmann a rendus à la cause du peuple, en fondant à Lierre une bibliothèque populaire, longtemps avant bien des grandes villes, en organisant une section lierroise de l'excellente association le *Willems-Fonds*, qui dirige le mouvement de régénération intellectuelle de la Flandre, et en faisant de Lierre le centre de la presse libérale flamande dans la Campine. Enfin, on rappela ses titres littéraires et historiques, la reconnaissance que lui doit sa ville natale, à qui il a élevé un monument durable par sa belle *Histoire de Lierre*.

Anton Bergmann meurt après une vie toute remplie d'œuvres utiles, en laissant une mémoire honorée même de ses adversaires politiques; le respect de toute une ville, l'affection et l'estime de tous les hommes de cœur qui l'ont connu le suivent dans la tombe. Comme l'a dit un orateur au bord de la fosse : « Aucune destinée humaine ne peut ambitionner un plus beau couronnement. »

Paul Fredericq.

Digitized by Google

HUIT JOURS DANS UNE PENSION ALLEMANDE

I

ROLANDSECK.

L'arrière-saison était déjà avancée. Les jours diminuaient, les nuits devenaient froides. Chaque matin, de gros nuages couronnaient la cime des montagnes, et, sur les rives de *Nonnenwerth*, des milliers d'hirondelles venaient, en gazouillant, prendre congé des bords du Rhin. C'est à cette époque de l'année que nous arrivâmes à *Rolandseck*.

Rolandseck n'est ni une ville, ni un village, pas même un hameau, mais une simple station de chemin de fer avec quelques maisonnettes de pêcheurs et de bateliers, plus trois hôtels, exclusivement hantés, pendant la belle saison, par les touristes de la Hollande.

En dépit des bons mots et des sarcasmes de Hildebrand, le besoin d'emporter une pierre de la tour de Roland, ou de cueillir une fleur à *Nonnenwerth*, étend chaque année ses ravages chez les lecteurs du poëte. Dès les premiers beaux jours, ils émigrent en famille, s'abattent sur le Rhin, s'emparent, au nom de la Hollande, des trois hôtels de Rolandseck et s'y implantent, de telle sorte que, de mai jusqu'en août, il n'est pas une mansarde qui ne soit livrée, louée ou tout au moins promise à quelque Hollandais.

Digitized by Google

Leurs instincts prédominent, leurs florins font la loi.

Lach Hannes, l'unique cocher des environs, ne voit rien au dessus de la nation hollandaise.

« *Beste leute*, dit-il, fous d'ascensions et de parties. Quand ils sont là, mon cheval ne chôme pas un jour. C'est alors qu'on attrape de l'avoine, eh ! Schimmel? Ah ! ah ! ah ! et de jolis pourboires ! »

Et le rire bruyant continue jusqu'à ce que chacun s'en mêle et fouille dans sa poche, pour ne pas troubler la gaîté d'un homme si franchement dispos.

Tout ici porte trace de *décorum* néerlandais, de fashion hollandaise et de coutumes bataves. A commencer par les hôtels, d'une propreté extra-allemande, où des garçons, qu'on appelle *Jan*, vous répondent : « *As ƒ blieft* », et vous servent d'un air rassis, parlant bas, avec de profondes révérences. Ajoutez à cela le parfum du cigare dans toute la maison, des tabourets sous toutes les tables, beaucoup de cravates blanches, le journal de Haarlem, d'excellent thé, un café détestable.

C'est ici qu'il faut étudier le Hollandais en voyage. Poli, plutôt qu'affable, moins expansif que discret, mais fidèle à son *décorum*, il ne vous repousse pas comme les Anglais, il ne s'insinue point à la manière française; encore moins vous tombe-t-il dessus comme font les juifs de l'Allemagne. Rien en lui ne vous blesse et rien ne vous séduit : les sensations du Hollandais sont intérieures.

Nous en eûmes un exemple frappant.

Au plus haut point du *Drachenfels* perche un musicien ambulant, dont le métier consiste à saluer tout visiteur du vieux donjon d'un air de son harmonica. Le musicien voit-il pointer sur la colline quelque digne personnage au linge éblouissant, avec une cravate blanche, une mine sérieuse, un bon gourdin, et derrière lui deux demoiselles aux boucles longues, teint fleuri, taille raide, il s'élance à la pointe du roc en attaquant sur l'instrument : « *Wien Neerlands bloed.* »

Accueilli de la sorte, un Anglais ne manquerait pas d'entonner le *God save the queen*, de sa voix rauque et dis-

Digitized by Google

sonante. Le Français agiterait son chapeau, saluerait de loin la patrie, annexerait le Rhin, ferait rimer gloire et victoire.

Pa, suivi de ses filles, se campe droit comme un cierge devant la balustrade, et tout tranquillement son regard se promène sur le panorama qui se déroule devant lui.

On dirait qu'ils n'entendent pas une note de cette musique : à peine s'ils ont conscience du musicien. Mais celui-ci connaît son monde. Sans molester les voyageurs, il continue paisiblement la mélodie et constate en se retirant combien il semble doux au Hollandais de se voir salué de son air national sur le sol étranger. La récompense est calculée en raison de l'effet produit et de la jouissance intime qui en découle.

Un jour, le même musicien fut mis par nous à rude épreuve.

Il était aux aguets, tandis que nous escaladions le *Drachenfels*, en compagnie de quatre Flamands, grimpant des pieds et des mains, sac au dos, haletants, essoufflés, par vingt-cinq degrés de chaleur. La pente est rapide et le soleil chauffait. A chaque pas s'échappait de nos poitrines brûlantes quelque robuste interjection du crû.

Aussitôt, le brave homme prit place sur son rocher : l'air hollandais se fit entendre. Mais, à mesure que nous approchions, la mélodie perdait de son intensité, les sons devenaient vagues. Lorsque, parvenus au sommet, nous nous mîmes à sauter, à crier bravo, à nous souhaiter en français la bienvenue, l'air s'éteignit complétement.

Voyant qu'il s'était trompé, l'exécutant fit retentir les ruines de la romance de *la reine Hortense*. Froid glacial; pas un chapeau en l'air, pas un cri d'allégresse ; personne ne témoigne la plus petite envie de s'embarquer pour la Syrie. Étonné, n'y comprenant rien, le musicien nous regardait. Alors, pour ne pas s'égarer davantage, il jugea bon de nous offrir : *Du hast die schönsten Augen*, un air usé, mais peu compromettant.

Au fait, allez-moi deviner qu'il faut jouer la *Braban-*

Digitized by Google

çonne, quand on entend hacher un mélange de français tronqué avec du hollandais barbare.

II

LE FLAMAND EN VOYAGE.

Mais reprenons notre récit. L'automne, comme je disais, était donc à sa fin lorsque nous arrivâmes. A ce moment déjà, le dernier Hollandais a tourné les talons. Depuis un mois, *Mijnheer* fait sa partie au *Cercle*, *Mevrouw* est à sa chambre, les pieds posés sur sa chaufferette, en train de récapituler : « Ah ! que c'était donc beau là-bas... mais cher ! »

D'après le conseil de *Bädeker*, nous avions l'intention de nous caser, « *Zûr Schwalbe* » chez *Herr Birnbaum*, *hôte aimable et attentif*, disait le guide.

Nous trouvâmes le dit personnage sous l'enveloppe grasse, ronde et épaisse d'un hôtelier à trois mentons, lequel, monté sur de très courtes jambes, se tenait au seuil de sa porte, les mains derrière le dos, et dans la bouche une longue pipe flottant de ci de là sur un ventre en saillie. Il paraissait plongé dans une profonde méditation, se souciant autant de nous, malheureux voyageurs, qu'il se souciait du Drachenfels.

« Impossible, répondit-il enfin à notre demande d'un logement.

— C'est que nous avions le projet de nous arrêter ici quelques jours, dit Édouard, mon compagnon de voyage.

— Trop tard ! La saison est passée, répliqua le pansu. »

Et la pipe oscilla d'un mouvement nerveux sur sa large bedaine.

Il nous tourna le dos, indigné de nous voir ignorer qu'un hôtelier allemand — bien qu'il soit, en été, l'esclave prêt à plier devant chaque touriste, voire à se prosterner, si ce touriste est un Anglais — sait aussi, quand les feuilles tombent, reprendre sa dignité d'homme et sa morgue de sujet prussien.

Édouard rechargea son havre-sac et secoua la poussière

Digitized by Google

de ses pieds sur cette terre inhospitalière. J'ouvris mon Bädeker, je relus à haute voix : « *Birnbaum, hôte aimable et attentif* » ; puis, passant mon crayon sur cette trompeuse louange, je lançai vers la tombe de l'éditeur coblencien l'une de ces malédictions dont il doit avoir une ample récolte chaque année.

Ce fut tout. Nous ne savions que faire.

Incertain, je m'étais assis sur la rampe du chemin; à défaut de logement, je n'avais rien trouvé de mieux que d'admirer le paysage.

Que la nature est belle! Et quel calme elle apporte aux mouvements impétueux d'un cœur aigri!

Le Rhin roule à nos pieds ses eaux verdâtres; au milieu du rapide courant repose le poétique îlot de *Nonnenwerth* avec son cloître et sa vieille tour, qui se détachent sur les châtaigniers sombres. A l'horizon s'étend la chaîne des Sept-Montagnes, les murs abrupts du Drachenfels et les rochers arides du *Walkenburg*, qui, parmi ses rivaux, s'enorgueillit d'être cité, chez les descendants d'Hobbema et de Ruisdael, comme l'idéal du pittoresque.

« *Oh! Wunderschön!* » m'écriai-je, extasié. Car j'avais adopté déjà cette expression admirative usitée en Allemagne.

— Oui, *Wunderschön*, à d'autres! « répondit Édouard, peu disposé en ce moment à la contemplation, » jolie sottise de s'embarquer, à cette saison, pour les bords du Rhin! La faim, la soif et la fatigue, voilà notre lot. Fallait-il m'échauffer la tête avec ton automne plantureux et tes vendanges! »

J'entrepris de réconforter le garçon, en lui faisant comprendre les beautés du paysage : comme quoi les feuilles déjà flétries des peupliers et des platanes se détachent sur l'ombrage encore vert des chênes et des aunes; comme quoi le soleil de l'automne jette ses reflets d'or sur les multiples bigarrures de cette étincelante palette, et comment ses rayons se jouent à travers les fils de la Vierge qui se balancent dans les airs.

« Fils de la Vierge! J'aimerais mieux voir un bateau. Ce ne serait pas long... » grommela Édouard.

Mon pauvre ami était fort bas, il avait perdu tout courage.

Digitized by Google

Édouard, quoique peintre, avant tout était Flamand. Aussi, dès sa première sortie, il personnifia, dans sa plus pure essence, le type du Flamand en voyage.

Chez lui, tout plein d'ardeur : des projets à foison, des cartes à revendre. Arrive le moment du départ, plus rien. C'est alors qu'il éprouve combien un cœur flamand est attaché au sol natal, combien il est lié à ses usages, esclave de son estaminet. Perdre de vue son clocher lui paraît un exil. Vivre un soir sans *faro*, sans *uitzet*, lui semble un abîme de misères. Trois jours d'absence lui donnent la nostalgie. Aussi n'est-il pas un pays qui fournisse moins d'émigrants et de voyageurs que le nôtre.

Quelle éblouissante perspective s'entr'ouvrait aux yeux d'Édouard avant notre départ, quand il songeait aux contrées inconnues, aux jolis paysages, aux vallons, aux montagnes qu'il allait parcourir, admirer ! Une fois en route, le mal du pays prit racine.

A Cologne, il trouva le Rhin petit, mesquin ; la cathédrale lui sembla sombre, le vin lui parut fort, la bière amère, le peuple étrange. Mais, lorsque, en arrivant à Rolandseck, il ne put s'attabler à l'instant, quand il se vit refuser un asile, son courage défaillit. Jamais il n'eût songé qu'un homme à l'étranger pût en souffrir autant. Affaissé sur une borne, son sac brodé entre les jambes, mon camarade était assis, les bras ballants, l'air piteux, l'œil humide dirigé vers le nord comme s'il cherchait à retrouver la trace de sa patrie perdue. Franchement, si j'avais eu en vue quelque bateau, ou un convoi, peut-être eussé-je été d'avis de rebrousser chemin, tant son état faisait pitié.

Une voix précisément se fit entendre derrière nous. Nous avions été vus de l'un des bateliers de Rolandseck, et il s'élançait alléché par la proie :

« Ces messieurs désirent-ils peut-être?... » murmura-t-il aussi humblement que possible.

— Quoi?» riposta Édouard, sortant de sa rêverie, avec une telle vigueur que le pauvre diable, quoique aguerri au *Kreutz donnerwetter !* recula de deux pas.

Digitized by Google

— Pardon, » dit-il, et il voulut se retirer. Mais je lui fis signe de parler.

Il m'apprit qu'il était batelier de son état et possédait une barque dans laquelle il transportait en été *messieurs et dames* d'une rive à l'autre, pour les placer de là sur un âne, leur faire gravir le Drachenfels et goûter d'un vin aigrelet, après quoi *messieurs et dames* s'en retournaient dans son bateau, le tout au prix modique de trois thalers; qu'il m'en offrait autant avec un fort rabais, pour un thaler dix gros, *sans compter le pourboire.*

« Que vous disais-je? s'écria mon ami ; en été, le spectacle vaut trois thalers, il n'en vaut plus même la moitié : un déchet de cinquante pour cent ! »

Pendant qu'il exhalait sa bile, je fis part au batelier de notre accueil chez *l'hôte aimable et attentif.*

« Oh ! cela ne m'étonne pas, répondit l'homme à la camisole rouge, depuis quinze jours, les hôteliers ont renvoyé garçons et cuisiniers; ils se préparent à gagner Paris et Berlin, où ils vont passer l'hiver en rentiers. Mais je puis vous tirer d'affaire. Là-bas, à l'autre rive, les pensions sont encore ouvertes. Si ces messieurs voulaient, ils y pourraient passer quelques semaines fort agréables. Je prendrais tout sur moi... pour six gros, *sans compter le pourboire.* »

Le prix était trop alléchant pour ne pas tenter l'expérience. Aidé du batelier, Édouard et son sac furent emballés dans le bateau, tandis que j'embarquais le reste : boîtes, malles, plaids et pardessus, et nos cannes et nos parapluies. Cela fait, nous cinglâmes, poussés par l'espérance, vers la tour pointue de Honnef, à la rive opposée du Rhin.

III

LA PENSION ALLEMANDE.

Honnef passe pour la Nice allemande.

Située dans une plaine fertile, laquelle s'étend d'un côté vers le Rhin, de l'autre vers la chaîne du Siebengebirge, la

Digitized by Google

petite ville est abritée contre le froid par des montagnes hautes de mille pieds. L'âpre souffle du nord lui est inconnu ; elle défie le vent d'est qui n'y peut pénétrer.

Voilà pourquoi Honnef se recommande aux constitutions faibles, aux poitrinaires, à tous ceux qui cherchent un refuge pour cette dernière lueur de vie qu'un léger souffle peut éteindre. Ce qui n'empêche pas ceux qui veulent respirer l'air pur et jouir en paix de la vie, d'y venir passer la saison, loin du railway et des bateaux, à l'abri de l'essaim bruyant des Anglais et des portefaix, des cicérones et des cochers.

Aussi voit-on surgir aux environs un grand nombre de ces établissements que l'on nomme *pensions*.

Une *pension* allemande, ou plutôt *suisse* — ne pas confondre avec un pensionnat — est une espèce d'hôtel organisé en vue d'un long séjour. On y reçoit les touristes de passage, mais le commensal ordinaire est celui qui se fixe une ou plusieurs semaines, à raison d'un prix d'abonnement : cinq ou six francs par jour, nourriture et logement compris.

C'est dans l'un de ces établissements que nous fûmes introduits.

Je crois nous voir encore touchant terre devant la palissade, notre homme devant, chargé comme un mulet, et derrière lui mon ami Édouard, dont le courage avait déchu jusqu'aux talons.

A l'extrémité d'un préau garni d'orangers, de figuiers, de lauriers roses, s'élevait une haute maison blanche avec des volets verts. Deux dames d'un certain âge tricotaient sous un pavillon auprès d'un plantureux gaillard, lequel fumait, étendu sur deux chaises et s'amusait à faire des ronds en soufflant sa fumée. Contre la porte de la maison se trouvait un filet à papillon, plus un parasol bleu monté sur une mignonne canne d'ambre.

Quelques joyeux marmots couraient sur la pelouse, gambadaient, sautillaient, emplissant l'air de leurs clameurs.

L'accord fut bientôt fait. Le batelier reçut six gros, *sans compter le pourboire*, et nous prîmes possession de deux fort jolies chambres. A nos pieds ondoyaient les prés ver-

Digitized by Google

doyants de Honnef, les eaux du Rhin dans le lointain, avec les montagnes sombres.

Édouard, pour cette fois, ne trouva rien à redire, si ce n'est que la vue de sa maison sur l'Escaut et le Sint-Pietersberg ne le cédait point à celle-ci.

Après restauration sommaire de notre toilette, lorsque mon compagnon eut épuisé ses doléances sur les inconvénients et les misères que l'on s'en va chercher loin de chez soi « où l'on est cependant si bien », nous nous rendîmes au *Speisesaal*. La société, en ce moment, s'y trouvait à peu près au complet.

L'hôtelier que l'on décorait du nom de *Heer Doctor*, et qui cumulait en effet le double privilége d'entretenir et de guérir son monde, étant médecin pour l'honneur, hôtelier pour les bénéfices, le docteur hôtelier donc daigna nous présenter aux différentes personnes, en notre qualité de MM... de la Belgique.

D'abord ce fut à M^me^ *Stuyp* et à sa fille, Jetje Stuyp, jolie fillette, qui promettait la plus brillante efflorescence. Nous saluâmes.

Puis, à madame la *conseillère à la cour*, *Rommelsdorff de Remsberg*. Nous fîmes la révérence.

Ensuite, à noble dame *Spitsstein von der Herzstein zu dem Rufferstein*, habitant le château de ses pères en Silésie; idem à noble dame sa sœur; ibidem au noble neveu baron Diderich, gentilhomme de tous les *Steinen* prénommés. Profonde révérence.

Enfin, pour terminer dignement la série : Fräulein *Othilie Schmetterling de Neuwsted*, tout court.

Nous dûmes nous contenter de saluer plus bas encore, malgré l'envie que nous avions de nous mettre à genoux, tant elle était éblouissante, cette blondine, avec ses longues boucles mutines qui voltigeaient amoureusement autour de son visage rieur.

Oui, nous eussions donné jusqu'au dernier les conseillers auliques et autres, tous les Steinen, les nobles dames et les barons pour cette seule *Othilie* sans titre et sans noblesse, *Othilie Schmetterling* tout court.

Digitized by Google

IV

Othilie Schmetterling.

Rien de curieux comme ces assemblées de pensions, réunions fortuites, occasionnées par des motifs divers entre des gens de différents pays, gens qui, sans se connaître, passent ensemble plusieurs semaines sur le pied de l'intimité, pour se quitter ensuite sans plus jamais ouïr parler les uns des autres.

C'est ainsi que la noble dame et sa sœur, deux tantes rabougries, nobles toutes deux, pareillement vilaines, c'est ainsi « que ces dames avaient quitté la Silésie, emportant lunettes et tricots, pour la santé du baron Diederich, un corpulent gaillard de vingt-deux ans, avec un crâne épais et des yeux en saillie, qui paraissait avoir de la santé pour dix.

Aux yeux de ces dames, néanmoins, le jeune homme était faible, pâle, maigre, altéré. Et, bien qu'elles voulussent mutuellement s'en cacher, chacune d'elles nourrissait l'intime persuasion que le neveu manifestait des signes indubitables d'hydropisie. L'air sec de Honnef devait lui faire du bien.

De son côté, madame la *conseillère* cherchait le calme et le repos qui lui avaient été prescrits loin de Remsberg, où sans doute elle s'occupait trop des procès que son mari était appelé à juger. Dans cette intention, elle venait à Honnef.

Quant à *Frau* Stuyp, l'âme en détresse et tout en noir depuis six mois, elle déplorait la mort prématurée d'un époux qui lui avait laissé six enfants et fort peu de fortune. Jeune encore, elle espérait rencontrer en voyage l'adoucissement à ses chagrins.

Fräulein Othilie aussi cherchait à se distraire d'un amour malheureux, ayant traversé dans le cours de l'année ni plus ni moins que trois intrigues. La dernière, dont le héros était un baron russe, avait mal fini.

Othilie s'efforçait d'oublier, par le changement d'air, les

Digitized by Google

courses à pied ou à âne, les ascensions, le billard, la chasse aux insectes et les romances. Séance tenante, elle jeta son grappin sur l'ami Édouard et je vis venir le moment où elle allait en faire son sixième moyen de plaisir et de consolation.

Dès le repas du soir, il s'assit auprès d'elle. J'eus en partage la jeune veuve, une femme charmante — sauf les marmots. Les nobles dames entouraient leur neveu. Au haut bout de la table vint se placer un homme d'un certain âge, à l'œil intelligent, avec des favoris bruns — quelque professeur de Berlin — avec lequel madame *la conseillère* se mit à philosopher, tandis qu'une dame de quarante ans s'asseyait vis à vis de moi.

Par état, cette dame était soupçonnée écrire des romans, dont pas un, il est vrai, n'avait vu la lumière. Physiquement, elle se distinguait par une paire de lunettes vertes et des robes largement décolletées. Comme nous ne savions pas son nom et que son cou nous semblait sec et délabré, nous l'avions surnommé *le roc aride.*

Généralement, le *roc aride* se tenait confinée dans une chambre du troisième étage. On ne la rencontrait que dans les promenades solitaires : elle fuyait la vie sociale.

A table, ordinairement, *Fräulein* Othilie avait la parole.

« Je trouve la pension triste et la société peu animée », s'écria-t-elle en *a parte*, sans se préoccuper le moins du monde de l'effet de son compliment; nous vivons comme dans un couvent. Personne pour sortir à cheval, personne pour jouer au billard! Notre seul cavalier souffre, il est si faible... On lui défend les émotions! »

En disant ces paroles, elle cachait un sourire derrière la plus blanche petite main que jamais femme ait exhibée.

Les deux tantes lui lancèrent un regard de dédain. Il était clair qu'Othilie s'adressait au neveu Diederich. Mais c'était peine perdue. Imperturbable en son assiette, le cher neveu mangeait ses côtelettes avec de la salade aux *Pfannkuchen*, le tout assaisonné d'une bonne bouteille de Braunberger.

Pendant ce temps, les deux sœurs le tenaient dans l'œil,

Digitized by Google

épiant ses mouvements, mesurant avec une soucieuse anxiété chaque morceau qu'il portait à sa bouche.

« *Gnädige Schwester*[1], dit l'une d'elles, je voudrais, sans vous alarmer, vous adresser une question : Ne trouvez-vous pas que notre cher Diederich semble aujourd'hui plus pâle que de coutume?

— Précisément, je me faisais la même remarque, *Gnädige Schwester*, la promenade, qui sait, n'était-elle pas un peu trop longue pour lui?

— Si j'osais me permettre une observation, reprit la première après avoir secoué trois fois la tête, — ne vous semble-t-il pas que notre cher neveu Diederich mange avec trop de précipitation? Ne devrions-nous pas — sans toutefois le déranger — nous efforcer de modérer son appétit? »

Pendant ce dialogue, le gros baron avait ingurgité sa deuxième côtelette et paraissait aussi indifférent que s'il n'eût pas été question de lui.

Demoiselle Othilie tournait les yeux vers nous avec un haussement d'épaules qui semblait dire : Bon Dieu! quel homme!

« En attendant, ajouta-t-elle, reprenant la conversation, je suis enchantée que nous ayons, avec nos nouveaux hôtes, reçu quelque renfort. » — Nous crûmes devoir saluer. — « Cette fois-ci, nous serons en nombre pour emporter *Godesberg*, en supposant, toutefois, que ces messieurs votent avec nous. »

Nous ne demandions pas mieux que d'offrir à Othilie notre voix, même quelque peu notre vie, mais encore fallait-il savoir à quoi notre voix pouvait bien lui servir.

« Oh! mais, voici, dit-elle : il est d'usage à la pension d'organiser tous les jeudis une excursion générale que l'on choisit par vote. Jusqu'aujourd'hui, les ascensions, les escalades ont toujours eu la préférence, j'espère bien que le monde civilisé finira par avoir son tour. »

Là-dessus, la jeune Othilie nous dépeignit sous les plus

[1] *Ma noble sœur. Gnädige* ne se traduit pas en français.

Digitized by Google

belles couleurs ce *Godesberg*, où se trouvent les villas de l'aristocratie financière de Cologne, d'Elberfeld, de Créfeld; où les dames changent de toilette trois fois par jour et roulent en brillant équipage; où les officiers prussiens, par dessus tout, font leurs parties de campagne et les étudiants de Bonn leurs bols au vin du Rhin.

Tels étaient les plaisirs que convoitait l'aimable fille. Comment lui refuser? A l'instant même nous fûmes incorporés au parti *Godesberg*, conséquemment tenus de soutenir par nos paroles et nos actions le projet *Schmetterling*.

En quel coin de la terre faudra-t-il se cacher pour échapper aux votes et aux scrutins, en cet électoral XIX^e^ siècle !

V

EXCURSIONS ET AVENTURES.

Dans l'attente du jeudi, nous faisions chaque jour une excursion pédestre à travers les jolies vallées et sur les cimes pittoresques du *Siebengebirge*. C'est ainsi que nous visitâmes *Heisterbach* et son ancien couvent de bénédictins, *Petersberg* et son pélerinage, *Rolandseck* et sa tour en ruine, *Nonnenwerth* et son paisible monastère.

Édouard était forcé de convenir que l'automne aux bords du Rhin mérite ostensiblement l'épithète de splendide.

A cette époque, en effet, le flot des voyageurs s'est écoulé. Les ânes et leurs patrons n'encombrent plus les routes. Plus de mendiants qui vous pourchassent, au détriment du paysage, avec leurs bibelots à vendre.

La nature semble se parer, pour les derniers beaux jours, de toutes ses séductions. Au matin, de grosses gouttes de rosée brillent et scintillent sous les rayons obliques du soleil. On voit resplendir sur les pampres des grappes de raisin mûr. Dans les bois souffle un air parfumé, « le vent de la forêt » disent les Allemands, qui rafraîchit, qui vivifie.

L'homme aussi semble plus disposé à jouir. Il sent venir

Digitized by Google

l'hiver, et ce pressentiment double le prix des beaux jours qui s'envolent.

Malgré cela, l'automne attire peu d'étrangers. Le *profanum vulgus* choisit le plus chaud moment de l'été : « Alors les jours sont le plus long, on a du temps à soi. » Ces voyageurs voient beaucoup, mais ils ne jouissent guère, et s'en retournent chez eux harassés, efflanqués, avec la ferme persuasion que les bords du Rhin n'ont autre chose à vous offrir que des rivages ardents, des routes poudreuses et des chambres d'hôtel où l'on étouffe.

A peine rencontrons-nous, chemin faisant, quelque rare étranger.

Une petite troupe nous apparaît campée dans une prairie, en train de vider une bouteille. Ce sont des étudiants coiffés du bonnet bariolé, sac au dos, avec leur grosse canne à la main et la joyeuse chanson aux lèvres. Ils nous saluent d'un *hurrah!*

Parfois, dans le lointain, en un point solitaire ou bien sur quelque saillie granitique, on aperçoit le *roc aride* probablement plongée dans ses extases romantiques. Discrètement nous enfilons une autre route de peur d'effaroucher sa muse.

De touristes, pas un, si ce n'est un trio qui se détache au haut de la tour du Rolandsberg. Impossible, au premier aspect, de deviner ce qui les tient ainsi collés contre le mur avec tant d'attention. Ce n'est qu'en approchant, que l'on finit par découvrir l'importante besogne qui les absorbe.

Au moyen de solides couteaux, ils sont en train de creuser dans l'ardoise. Ces messieurs appartiennent à cette classe particulière de voyageurs qui comprend les *graveurs de noms*.

Natures ardentes, voyageurs intrépides, aucune fatigue ne les rebute. Ils ont franchi toutes les montagnes, escaladé les rocs, ouvert les châteaux-forts ; ils ont visité toutes les ruines, ils ont parcouru en tous sens les routes et les sentiers. Ne leur demandez pas ce qu'ils ont vu, éprouvé, admiré : ce n'est pas leur affaire. Ils ont taillé, foré, gratté, creusé.

Dans les arbres et sur les pierres, contre les rochers et les

Digitized by Google

ruines, sur les portes et les bancs, depuis l'écorce des hêtres jusqu'au sommet des plus hauts pics, sur le trachyte et le basalte, sur la lave et le tuf, partout s'étalent leur nom, lieu de naissance et profession.

C'est ainsi que nos descendants apprendront un jour avec ravissement que, en l'an de N.-S. 1867, existait à Arnhem certain *Kaasman,* lequel vivait de son bien ; idem qu'à *Zevenberg* florissait un quidam du nom de *Crolla-Peters,* de son état marchand de vin; enfin, qu'à *Leyden, Zwanepoel* étudiait le droit — dans un appartement.

La manie de la *signature* est, du reste, une infirmité qui tourmente bien des voyageurs, en dépit du proverbe : « Le nom des fous se trouve partout. » — On pourrait ajouter : « Particulièrement sur les ruines. »

Jusqu'au sommet du *Drachenfels* — le rendez-vous de tous les débitants imaginables — cette manie a même fait éclore une nouvelle industrie. On y voit des fillettes qui vendent du raisin, tressent des couronnes et louent de la craie pour pourvoir à la vocation de ces naïfs *graveurs de noms.*

Je ne serais pas étonné que ce dernier métier fût le meilleur des trois, car de toutes les faiblesses humaines, la plus lucrative à exploiter est certainement la vanité.

VI

LES SOIRÉES INTIMES.

Le soir n'offre pas moins d'attrait que le jour. C'est alors que les pensionnaires s'assemblent dans la salle commune.

Les dames touchent du piano, chantent ou travaillent. Chacun raconte son excursion du jour et fait part de ses découvertes.

Mevrouw Stuyp et sa fille passent leur vie à prendre du thé au jardin ; elles brodent, elles vont s'asseoir au bord du *Grafenwerth.* C'est là que Jetje attend les bateaux à vapeur et se laisse surprendre par le remous. Puis, elle rentre les bas mouillés, au grand déplaisir de maman.

Digitized by Google

Le savant de Berlin ramasse des pierres, cherche des empreintes ou collectionne des roches, qui lui suggèrent de longues dissertations et toutes sortes de théories auxquelles madame la *conseillère* oppose les sermons de son dominé. Elle est d'avis que toute la science du monde jamais ne pourra nous en dire autant, touchant la création et la formation de la terre, qu'il n'en est écrit dans la bible. Quant aux deux tantes, elles se bornent généralement à arpenter un bout de la chaussée, à cause du neveu Diederich qui pourrait faire des efforts ou même se fatiguer, en montant et en grimpant.

Par contre, la destinée étrange et les aventures merveilleuses de Fräulein Schmetterling sont innombrables : une par jour, quelquefois deux.

Par exemple, il arrive que son âne prenne le mors aux dents et parcoure au galop la ville, jusqu'au moment où un chevaleresque gentilhomme se précipite sur la bête en furie, sauve l'amazone d'une mort certaine, puis disparaît, sans lui donner le temps de le remercier.

Une autre fois, elle s'égare dans le bois sombre. Plus d'issue, le fourré tout autour, en haut l'immensité du ciel. L'écho répète son angoisse et le croassement des corbeaux répond seul à sa voix. Tout à coup, du taillis un chien s'élance : il est bientôt suivi de son maître, qui vient offrir secours et protection. Elle appuie en tremblant sa main sur le bras nerveux du chasseur et revient à la pension toute frémissante encore de cet incident singulier et de cette poétique rencontre.

Édouard n'a qu'un chagrin, c'est de ne jamais être là pour lui venir en aide, pour la sauver, pour la défendre.

VII

LE VOTE.

En attendant, notre jeune amoureux se promettait de conquérir les bonnes grâces de la belle, en soutenant énergique-

Digitized by Google

ment le parti *Godesberg*. D'après nous, la proposition Othilie ne pouvait courir aucun risque, quand, au jour indiqué, le professeur de Berlin donna naissance à un nouveau projet. Il s'agissait du *Laachersee*.

« De tous les alentours, disait-il, le Laachersee est l'un des points les plus intéressants. Figurez-vous une mer formée dans la bouche d'un volcan éteint. Des sources intérieures alimentent cette eau qui conserve à peu près la même température, l'hiver comme l'été, jamais ne gèle et présente au géologue le plus intéressant problème. »

Soutenue par Édouard, M^lle^ Othilie plaida vigoureusement pour Godesberg. Un chapeau neuf paradait sur sa tête ; prête à partir, elle brandissait son beau parasol bleu. *Mevrouw Stuyp*, qui entrait dans le demi-deuil et cherchait le placement d'un costume noir et blanc sur lequel elle comptait, se joignit à nous.

« La nature est plus féconde en émotions que tous les parcs et les villas, fit remarquer madame la *conseillère aulique ;* ne vaut-il pas mieux contempler l'œuvre de Dieu, qui nous élève, que de nous occuper des vanités et des fausses pompes de ce bas monde? »

Les deux sœurs, cependant, n'avaient encore rien dit, tout dépendait de leur motion. Gracieusement, Othilie s'était offerte à mettre leur mantille. — Il s'agissait, comme en toute élection, de tenir l'œil sur les *douteux*.

Ces dames épiaient leur neveu qui, dans l'entretemps, battait une marche sur les vitres de la fenêtre.

« *Gnâdige Schwester*, dit l'aînée, et pointant Diederich, oserions-nous entreprendre ce voyage? »

Gnâdige Schwester secoua la tête d'un air de doute :

« Ne l'avez-vous pas entendu tousser cette nuit?

— Tousser... pas précisément, éternuer, répondit la cadette, et par trois fois, je ne puis le cacher. Mais quand je suis allée à sa chambre, tout était rentré dans le calme, le pouls était régulier, la respiration bonne...

— Allons, venez, cela fera du bien au jeune homme d'être un peu secoué, interrompit le professeur.

Digitized by Google

— C'est aussi mon avis, observa l'hôtelier.

— Vous croyez, monsieur le docteur? » firent les tantes.

Et comme le docteur approuvait, lui qui, chaque jour, auscultait, palpait, analysait le gros Diederich, les deux sœurs, ainsi renforcées par deux autorités respectables, résolurent de prendre part au voyage.

Mais où aller? Ce point restait à résoudre. La question se replaçait entre les tantes : à savoir ce qui pouvait *lui* convenir: beautés champêtres ou voluptés mondaines, l'art ou la nature, Laachersee ou Godesberg.

Or, quand elles eurent appris qu'il fallait, pour se rendre à Godesberg, naviguer deux heures sur le Rhin dans une petite embarcation, elles votèrent d'un commun accord pour le projet du professeur.

Les voix se partageaient, quatre contre quatre. Diederich ayant encore la sienne, pouvait conclure. Nous demandâmes aux tantes la faveur de consulter le baron, sans exciter ses nerfs, bien entendu. Valses et polkas, pendant ce temps, alternaient sur les vitres; il ne paraissait pas savoir un mot de ce qui se passait autour de lui.

Après qu'il nous eut fait répéter trois fois notre question, après qu'il nous eut bien toisé de son regard vitreux, il finit par se retourner, tendit le bras et dit avec un bâillement : « Je voudrais me baigner, moi. » Nous partîmes d'un éclat de rire, les deux tantes pâlirent de terreur à l'idée de voir à l'eau leur Diederich. Mais nous n'en pûmes tirer d'autre réponse.

Les votes restaient égaux et la question pendante, lorsque soudain un ébranlement se fit entendre, accompagné de chocs, de secousses, comme si les ruines du Drachenfels s'écroulaient. Le *roc aride,* dégringolant de son troisième étage, vint tomber parmi nous. Plus décolletée et plus sèche que jamais, elle venait prendre part à notre expédition hebdomadaire. La voix d'une romantique Allemande, évidemment, ne pouvait pas être douteuse. Elle vota pour le Laachersee.

« Alors, je prendrai mon grand châle, dit Othilie, aussi

Digitized by Google

joyeuse que si jamais il n'eût été question du Godesberg. »

Amourettes et projets glissaient sans marquer leur passage sur ce cœur inconstant.

VIII

LE LAACHERSEE.

Notre savant avait raison.

Les carrières de *Niedermendig*, la vallée du *Bröhl* et le lac de *Laach* doivent être rangés parmi les merveilles pittoresques et scientifiques de cette contrée, qui compte au nombre de ses admirateurs, les savants, les amis du beau et les peintres de Dusseldorf.

Humbold, Forster, Nöggerath et d'autres géologues ont parcouru ce pays en tous sens, et la surface volcanique du Bröhlthal a servi d'objectif à leurs savantes recherches.

On se demande, en effet, pourquoi ce sol est recouvert de lave comme au pied de l'Etna et du Vésuve, tandis qu'il n'est question ni d'éruptions, ni de volcans, dans nos plus lointains souvenirs. D'où vient cette lave? D'où viennent ces masses de tuf, ces scories, ce sol hétérogène? Et d'où vient, à 800 pieds au dessus du niveau de la mer, ce lac qui ne procède d'aucune rivière et qui jamais ne se dessèche, immuable depuis des milliers et des milliers d'années?

Un écrivain allemand décrit avec la fantaisie germanique ce qui dut se passer jadis, à l'endroit même où nous roulons si paisiblement en ce moment, emballés dans nos deux voitures.

« Dans un temps, dit-il, où n'existait encore ni ville, ni « village, où pas un être humain ne respirait, où pas un « des animaux que nous connaissons n'avait été créé — « bien que déjà la vallée du Rhin fût formée ainsi que les « montagnes — des centaines de volcans s'entr'ouvirent au « lieu où se trouve le Bröhlthal, et le pays fut recouvert de « cendres, tandis qu'une lueur menaçante illuminait toute « la contrée. »

Digitized by Google

Le docteur berlinois non seulement savait tout, il avait encore le mérite de communiquer son savoir avec une poétique éloquence. Sur la plus petite plante il bâtissait une théorie; un débris de roche, en ses mains, servait de thème aux plus hautes considérations.

Cette contrée nue et plane que nous comparions à notre Campine, entre Andernach et Niedermendich, se transforme à sa parole en un vivant tableau. Les collines endormies sous une végétation séculaire vomissent feu et flammes. Des matières en fusion s'échappent du sein de la terre et recouvrent le sol. Nous assistons par la pensée à ce spectacle de la nature que les poëtes ont rêvé, mais que la science vérifie.

Le *roc aride,* de temps en temps, confie à ses tablettes une sensation. Les tantes ne sont pas rassurées au sujet du brasier et des flammes, non pas qu'elles soient craintives, mais à la seule idée que le neveu Diederich puisse un jour disparaître dans un semblable cataclysme.

Mais quand nous arrivâmes aux carrières, ce fut bien une autre affaire.

Diederich voulait absolument descendre avec nous dans les mines, et les tantes ne prétendaient pas exposer à l'air glacé du souterrain sa fragile poitrine. Pour terminer le différend, elles le couvrirent de tout ce qu'elles avaient : manteau de soie sur les épaules, châle autour du cou, et par dessus tout un plaid. Ainsi fagoté à la façon d'un Hottentot, Diederich, dûment pourvu de recommandations, fut lâché dans le souterrain.

C'est de là qu'on extrait la pierre meulière et le tuf. Réduites en poudre et mélangées à de la chaux, ces matières forment le *trass,* qui sert à préserver nos caves de l'humidité et s'emploie dans le monde entier pour les travaux hydrauliques.

La température de ces souterrains ne varie pas et, comme on y trouve parfois de la glace, même pendant les jours les plus chauds de l'année, les mines abandonnées ont été utilisées comme caves à bière. Trente à quarante brasseries, qui

Digitized by Google

fonctionnent dans le voisinage, alimentent constamment ces entrepôts naturels, et c'est de là que nous vient cette bière fraîche et glacée que l'on nomme *felsenbier* (bière de rocher) ou bien encore, bière de *Niedermendich*.

Malheureusement, les tantes n'avaient pas prévu ce danger. Elles ne connaissaient pas encore à fond leur cher neveu, elles ignoraient quelles facultés recouvraient ses dehors paisibles.

Diederich, une fois dans les caves, se révéla comme un grand connaisseur de bière. Il dégustait chaque tonneau, il prisait chaque brassin et donnait son avis en véritable expert.

Les garçons brasseurs ôtaient leur casquette en présence de son savoir. Mais quand, en remontant au jour, il éprouva l'air chaud, la forte bière lui jaillit au cerveau. Le cher Diederich se mit à gigoter, à danser, à s'ébattre, à célébrer les *schône mâdchen* et le bon vin. Il finit par jeter à la tête de ses tantes le manteau de soie et se mit à les faire tourner dans une valse échevelée.

Mevrouw Stuyp poussait des cris, Jetje pleurait, madame la *conseillère* menaçait de se trouver mal. Assistée d'Othilie, le *roc aride* faisait les plus grands efforts pour débarrasser du manteau les deux tantes, tandis que, à trois, nous avions toute la peine du monde à capturer par son habit le faible et fragile Diederich, pour le fourrer dans la voiture. Enfin, on se remit en route.

Pendant un certain temps, la route de Niedermendich continue à dérouler son paysage aride et monotone, qui rappelle toujours la Campine avec ses plaines indéfinies et son inévitable poussière.

Tout à coup, s'entr'ouvre une vallée. Au fond, dans la verdure, tout entouré d'un bois touffu, le Laachersee sombre et tranquille se déploie à nos yeux, limpide comme une glace.

Cette perspective inattendue nous avait tous saisis. Nous nous dressâmes dans la voiture : il n'y eut pas jusqu'au Diederich qui, s'arrachant enfin à son sommeil, s'unit à nos exclamations : « *Wunderschôn, reizend, prachtvoll!*

Digitized by Google

Il faut avouer que ce lac présente au spectateur le site le plus sauvage et le plus saisissant qui se puisse imaginer.

Figurez-vous une masse d'eau sombre occupant une surface de deux lieues. De hautes montagnes tout autour. Rien qui rappelle la trace humaine, pas une habitation sur le rivage, pas une hutte; partout l'impénétrable bois, dont les branches inférieures traînent dans l'eau du lac. Puis, en un point, les ruines solitaires d'une église byzantine, avec ses noires murailles et ses tours grises, comme un fantôme du passé.

Dans la barque qui nous mène — le seul objet mobile à la surface du lac — règne le plus complet silence. On n'entend pas un cri, pas un mot, pas un soupir. Nous avons l'air d'être en prière.

Jusqu'au crayon du *roc aride* s'arrête incertain sur les livres, le professeur oublie ses théories, la *conseillère* son dominé, et la figure rieuse de Jetje a pris un semblant de sérieux.

A l'arrière, se dresse Othilie avec sa haute et svelte taille; le vent soulève ses cheveux blonds, son regard ferme plane au loin sur le *mare*. On dirait la sylphide du lac.

Édouard, à ses pieds, admirait en extase.

« Qui jamais saura la chérir, l'aimer, l'adorer comme elle le mérite? soupira-t-il à mon oreille.

— Oui, c'est l'enchanteresse qui ravit, qui séduit, qui entraîne... Mais qui ne donne point son amour », répondis-je.

Mais je ne fus pas écouté. Déjà l'enthousiasme s'était emparé de lui. Désormais, la voix d'un ami ne pouvait plus se faire entendre.

IX

LE NEVEU DIEDERICH EN DANGER.

« Où donc sont restées nos tantes? » demanda M^me^ Stuyp, au moment où nous abordions. « Il ne s'agit pas d'égarer ces bonnes dames. »

Digitized by Google

— Je les ai vues, comme elles entraient dans le taillis en compagnie de leur neveu, dit le *roc aride*. Le cœur de Diederich s'ouvrirait-il au *contact de la belle nature?*

— La bière de Niedermendich semble avoir sur lui plus d'action, répondit le professeur. M'est avis qu'il faut d'abord le retrouver, car, Dieu sait, dans son exaltation, de quoi le neveu est capable. »

Les dames allèrent se préparer pour le retour. Édouard, à son ordinaire, resta près d'Othilie, en sorte que le docteur et moi nous fûmes chargés de découvrir les tantes.

Déjà nous avions longuement circulé, vainement appelé, quand, au tournant d'un angle, la scène la plus inattendue se présenta.

Au bord du lac s'agitaient les deux tantes, pâles d'émotion, les bras au ciel, déjà rauques à force de crier. Devant elles, accroupi dans l'eau, nous aperçûmes le gros Diederich, nu comme un ver, dodu comme un blaireau, qui s'exclamait en nous fixant de ses yeux égarés : « Je veux nager, je veux nager! » Là dessus il fit le plongeon.

C'était une chose touchante et comique à la fois de voir ces femmes courant de ci de là sur le rivage, implorant le ciel et la terre. Elles appelaient Diederich : « Notre neveu chéri, notre trésor, l'enfant de notre cœur. » Mais plus elles suppliaient, gémissaient, priaient, lamentaient, plus le méchant Diederich barbotait, patrouillait dans le lac, plongeant, flottant, tantôt faisant le mort étendu sur les flots, tantôt comme un dauphin soufflant l'eau à pleine bouche.

« Messieurs, je vous en prie, s'écrièrent les deux sœurs en accourant vers nous, par pitié, sauvez-le du danger, sauvez sa vie, sa précieuse vie!

— L'espoir de notre vieille maison! soupirait l'aînée.

— Lui, l'unique gentilhomme de notre illustre race! exclamait la cadette.

— Le dernier des Spitsstein! » s'écriaient-elles en chœur, et Diederich plongeait toujours.

Le professeur, qui ne pouvait plus supporter cette scène, ordonna au neveu de sortir à l'instant de l'eau. Le ton sans

Digitized by Google

doute fit impression sur lui; toujours est-il qu'il se mit à ramper à quatre pattes et regagna le bord, crotté comme un barbet, et tout emmailloté de vert des pieds jusqu'à la tête.

Les tantes se précipitèrent sur lui comme si elles eussent recouvré un trésor et commencèrent par frotter le garçon, à l'essuyer, à l'étriller, à le bouchonner — à l'aide de leurs mouchoirs de poche, châles, fichus, foulards et tout ce qui leur tombait sous la main, tant et si bien que le dernier des Spitsstein, loin de tousser après son bain, ne se sentit pas même l'envie d'éternuer.

X

MÉSAVENTURE DE L'AMI ÉDOUARD.

Pour nous, hélas! la promenade eut d'autres suites.

Durant des jours entiers, impossible de revoir mon ami Édouard. Il pendait aux jupons d'Othilie littéralement. Ils sortaient ensemble à cheval, ils couraient les vallées, ils grimpaient les rochers, ils s'en allaient herboriser ou cueillir des bouquets. Othilie, à ce qu'elle prétendait, s'était prise de passion pour la botanique. Le fait est qu'elle portait au bout d'un cordon vert, et fort cavalièrement, ma foi! certaine boîte en fer blanc.

Au retour, Édouard étalait à sa boutonnière une touffe de résédas sauvages qu'il n'eût pas échangé contre la plus belle croix de chevalier. Le soir venu, il s'enchaînait au piano tandis qu'Othilie chantait d'une voix ravie des *Lieder* allemands — chefs-d'œuvre de mélancolie et de doux sentimentalisme.

Bref, ils vivaient d'une existence à deux.

Certain soir, au clair de la lune, comme nous errions dans l'une de ces vallées solitaires qui traversent les *Siebengebirge :*

« Enfin, nous voilà réunis, dis-je à mon compagnon, je suis bien aise de te revoir — et j'ajoutai d'un ton demi-

Digitized by Google

badin : — Tu me sembles oublier entièrement tes vieux amis, Édouard.

— Oh! comment peux-tu croire... mon cher Willem? Toi, mon condisciple, mon ami d'enfance, le confident de mes plaisirs et de mes peines!

— Tu le montres si peu... répondis-je d'un ton plus triste. Tu me délaisses des jours entiers pour te mettre à la suite de je ne sais qui...

— Eh bien, oui, s'écria-t-il — tandis que la lune, perçant la verdure, illuminait d'un pâle rayon sa belle et radieuse physionomie d'artiste — eh bien, oui, je l'aime de toute la force de mon âme, de toute l'ardeur d'un premier amour. Je l'aime comme jamais femme ne fut aimée et comme elle seule mérite de l'être.

— Ah! ça, mon cher ami, en es-tu sûr? N'est-ce pas une illusion qui t'abuse? repris-je en m'efforçant de le calmer. Cette vie au grand air que tu mènes, le charme de la nature, la beauté pittoresque qui nous entoure... tout cela peut donner aux choses un aspect que la réalité ne possède pas.

— Non, non, répondit-il ému. Dès notre première entrevue, j'ai senti battre mon cœur et j'ai repoussé cette pensée comme une impression passagère. J'ai combattu, j'ai lutté... mais, chaque jour, je me sentais plus enchaîné. Non, non, l'amour sincère a seul cette puissance. »

J'avais à peine le courage de parler; mais le devoir m'y forçait.

« Mon pauvre garçon, lui dis-je après un moment de silence, tu ne sais donc pas ce qu'on raconte de cette jeune fille? Que son plus grand plaisir est de plaire à chacun sans que jamais elle ait aimé personne.

— Othilie! Othilie! »

C'est tout ce qu'il put dire. Avec son âme ardente, le jeune artiste tout plein des illusions de la jeunesse et de l'inexpérience du cœur, était tombé dans le filet.

Dès sa première campagne d'artiste, il devait entrer dans la vie. Car je savais, hélas! déjà le coup qui l'attendait.

Digitized by Google

En passant par le jardin, au moment de sortir pour notre promenade du soir, j'avais pris Fräulein Othilie en flagrant délit de colloque affairé avec un étudiant de Bonn, et, lorsque nous revînmes à la pension, la belle avait plié bagage sans serrer la main d'Édouard et sans lui dire un mot d'adieu.

Le brillant *papillon* [1] avait pris sa volée.

Pauvre Édouard ! comme sa douleur était touchante ! que de larmes ruisselaient de ses yeux ! comme son chagrin était senti ! avec quels soins il recueillait les plantes et les fleurs, ces souvenirs déjà flétris de son premier amour !

Pas un mot de blâme, pas l'ombre d'un reproche ne sortit de ses lèvres.

Le lendemain, de bonne heure, nous quittâmes la pension.

De lourdes vapeurs, d'impénétrables nuages enveloppaient toute la contrée. On ne voyait plus rien des Sept-Montagnes, et jusqu'à la tour de Honnef était cachée.

Nous prîmes place en silence dans le bateau qui nous avait conduits huit jours auparavant et qui maintenant nous ramenait à l'autre rive.

Tout à coup, le soleil perça les nuages. Un rayon tomba sur le Drachenfels, illuminant au milieu du brouillard les débris du donjon avec ses fenêtres béantes, ses murailles délabrées et ses tours en ruines, qui semblent planer dans l'espace comme une colossale apparition.

Un moment, je contemplai ce magnifique tableau. Involontairement, les larmes me vinrent aux yeux. Je songeais à mon pauvre Édouard, qui s'en allait l'âme sombre, le cœur brisé.

Traduit du flamand, de Tony Bergmann,
par X. De Reul.

[1] *Schmetterling* veut dire papillon.

Digitized by Google

UN MOT D'HISTOIRE

SUR LES JÉSUITES DANS L'ANCIENNE POLOGNE

Bien avant les autres nations de l'Europe, la Pologne pratiqua la tolérance la plus large envers toutes les sectes religieuses persécutées chez ses voisins. Un moment même on put croire qu'elle allait se lancer tout entière dans les voies de la réforme. Si, depuis, on la vit retomber dans les procédés et les doctrines intolérantes de l'ultramontanisme, c'est aux jésuites qu'elle le doit. C'est encore à cet ordre néfaste, comme nous allons le montrer, qu'elle a dû ses déchirements intérieurs et finalement la perte de son indépendance. Il y a là — pour les nations menacées par le jésuitisme dans les fondements mêmes de leur existence — un exemple et un enseignement que nous avons cru utile de relever, dans un moment où partout la question religieuse reparaît à l'ordre du jour.

Dès le milieu du moyen âge, nous trouvons déjà les juifs polonais en possession de droits beaucoup plus étendus que dans le reste de l'Europe. On ne saurait préciser à quelle époque ils pénétrèrent en Pologne ; mais il est certain qu'ils y étaient déjà avant l'introduction *officielle* du catholicisme, en 965. Par suite des persécutions qu'ils essuyaient en Allemagne et dans tout l'Occident, ils arrivèrent en grand nombre du côté de la Bohême, à la fin du XI^e^ siècle et plus tard. Le roi Miécislas III, dit le Vieux (1173-1177), les protégeait contre les insultes des étudiants, élèves du clergé catholique. Au commencement du XIII^e^ siècle, ils possédaient déjà des

Digitized by Google

biens-fonds. En 1264, Boleslas, duc de Kalisch, leur accorda de larges priviléges, qui furent confirmés et étendus par le roi Casimir III (1333-1370). La faveur particulière que ce dernier accordait aux fils d'Israël fut attribuée à tort par les nobles contemporains à la faiblesse qu'il avait pour la belle Esther, leur coreligionnaire, dont il eut deux fils; mais ce roi, supérieur à son siècle, favorisait également le peuple des campagnes, ce qui lui valut, de la part des nobles, le surnom de « roi des paysans », misérable quolibet dont l'histoire a fait un titre de gloire au dernier rejeton de la dynastie des Piasts.

Pour montrer, sans trop s'étendre, quelle a été la position des juifs en Pologne jusqu'au milieu du XVI^e^ siècle, c'est à dire jusqu'à l'apparition des fils de Loyola dans ce pays, il n'y a qu'à citer un passage de la biographie du cardinal Commendoni, nonce du pape auprès du roi Sigismond-Auguste (1548-1572), relatif à la situation des juifs en Pologne pendant le moyen âge :

« On trouve encore dans ces provinces une grande quantité de juifs, qui n'y sont pas méprisés, comme en plusieurs autres endroits. Ils n'y vivent pas misérablement de lâches profits, d'usure et de services honteux, quoiqu'ils ne refusent pas ces sortes de gains; mais ils possèdent des terres, se livrent au commerce et s'appliquent même à l'étude des belles-lettres, particulièrement à la médecine et à l'astrologie. Ils ont presque partout la charge de lever les droits sur les entrées et sur le transport des marchandises. Ils peuvent prétendre à une fortune assez considérable et non seulement ils figurent au rang des honnêtes gens, mais quelquefois même ils leur commandent. Ils n'ont aucune marque qui les distingue des chrétiens; il leur est même permis de porter l'épée et d'aller armés. Enfin, ils jouissent du droit des autres citoyens [1]. »

[1] *Vie du cardinal Commendoni*, par Gratien, traduite par Fléchier. Paris, 1614, p. 190. — Notons en passant que le roi Sigismond-Auguste, auprès duquel le cardinal Commendoni était accrédité en qualité de nonce du pape, demandait, en 1556, à Paul IV : 1° de faire dire la messe en polonais; 2° de faire communier sous les deux espèces; 3° d'abolir le célibat

Digitized by Google

Il en a été de même pour d'autres confessions et d'autres sectes religieuses hétérodoxes; car, comme le dit un savant historien, « le sol hospitalier de la Pologne était ouvert à quiconque y cherchait asile ».

Dès avant même la grande réforme du XVI^e^ siècle, les Vaudois, expulsés de l'Occident, se réfugièrent en Bohême, où ils propagèrent leur doctrine avec d'autant plus de facilité que les Tchèques et les Polonais parlaient alors à peu près la même langue. Le clergé catholique polonais, qui n'observait pas strictement le célibat et désirait en secouer le joug, ne s'opposait pas à cette propagande, s'il faut en juger d'après le silence de l'histoire. La même liberté fut accordée plus tard aux sectateurs de Jean Huss et de Jérôme de Prague (appelé, en 1410, à réorganiser l'université de Cracovie), tant qu'enfin le roi Ladislas Jagellon, après leur avoir été très favorable, faiblit au déclin de sa vie et céda aux remontrances réitérées du pape.

Vint la grande réforme de Luther. Alors, pour me servir des paroles de l'historien Moraczewski, « la Pologne, qui « depuis des siècles a le don de faire tout avec un certain « éclat et ostentation, attira les novateurs plutôt que d'autres « pays. L'entrée en était facile, vu l'affaiblissement du pou- « voir épiscopal, en même temps que l'hospitalité cordiale « des châteaux, reluisant de richesses et remplis d'abon- « dance, devait en rendre le séjour extrêmement agréable « aux étrangers. » Aussi les nouveaux principes se répandirent-ils rapidement, surtout parmi la noblesse qui menait la vie du grand monde contemporain et qui nourrissait des prétentions aux lumières. Les prêtres catholiques furent chassés des bourgs et des villages; à leurs places furent installés des serviteurs du culte nouveau, souvent des jeunes gens appartenant aux familles les plus considérables, même

des prêtres; 4° de renoncer à la perception des annates en Pologne, et 5° de convoquer un concile pour réprimer les abus et ramener la réconciliation des Polonais en matière de religion. Ces demandes décidèrent Paul IV à envoyer en Pologne un autre nonce, Aloïse Lippomani; celui-ci parvint, non sans peine, à détourner le danger qui menaçait Rome de ce côté.

Digitized by Google

des fils de sénateurs. Des prêtres, des chanoines et des abbés se mariaient et passaient du giron catholique à l'hérésie. Dans les châteaux et dans les manoirs se tenaient des assemblées où l'on débattait — quelquefois bruyamment — les questions religieuses. On traduisait les livres des propagateurs étrangers et on fondait des imprimeries pour faire des prosélytes.

Ceux-ci, en effet, ne manquaient pas et on le conçoit d'autant mieux que chaque noble polonais, maître absolu dans ses domaines, et n'ayant à craindre personne à l'exception de Dieu, pouvait mettre à l'abri de toute persécution les plus hardis novateurs religieux. Aussi surgit-il, en peu de temps, une multitude de sectes (on en a compté jusqu'à trente-deux) qu'il est inutile d'énumérer ici. Qu'il me suffise de dire qu'en 1570, il se tint à Sandomir une espèce de synode de trois sectes principales : luthériens, calvinistes et frères moraves ou bohêmes, dans le but d'établir une seule *Église chrétienne polonaise*. Cette assemblée se sépara, malheureusement, sans rien décider, les théologiens ayant voulu maintenir leurs principes, et les laïques fonder une puissance politique. Il est vraiment à regretter que la Pologne n'ait pas alors rompu avec Rome; elle ne se serait pas brouillée avec ses enfants hétérodoxes; elle aurait évité les guerres avec la Moscovie, la Suède et les cosaques, qui l'ont minée en la déchirant; enfin, elle n'aurait pas cessé d'être le boulevard de la civilisation européenne. C'est à cette faute surtout — malgré les dénégations de quelques uns de ses *Loriquet* d'aujourd'hui — qu'elle a dû sa longue décadence et même sa chute [1].

Trois ans plus tard, en 1573, la diète de Varsovie, comme nous l'avons dit en commençant, proclama la paix entre les

[1] Le primat Jacques Uchanski, archevêque de Gnesne, avait eu la pensée, quelques années auparavant, de se séparer de Rome. Dans ce but, il se proposait de convoquer un concile national à Piotrkow, où cette séparation devait être proclamée solennellement; mais, en avançant en âge, il finit par abandonner cette pensée. Peut-être aussi avait-il à se plaindre des hérésiarques polonais qui avaient l'air de vouloir se passer de lui et s'abstenaient de le consulter.

Digitized by Google

dissidents et l'égalité de toutes les confessions chrétiennes Henri de Valois, duc d'Anjou (depuis Henri III, roi de France), élu dans la même année roi des Polonais, après la mort de Sigismond-Auguste, dut jurer à cet effet l'article des « *pacta conventa* », malgré la douce réminiscence qu'il avait sans doute gardée de la Saint-Barthélemy [1].

Mais voici qu'au milieu de cette grande agitation religieuse qui, hâtons-nous de le dire, ne se faisait qu'à la surface de la société polonaise sans en atteindre les profondeurs, les fils de Loyola firent apparition en Pologne. C'est Hosius, prince-évêque de Varmie (en allemand *Ermland*), un des présidents du concile de Trente, qui les fit venir dans son diocèse aussitôt après la clôture du concile. Quelques autres évêques catholiques et, à l'instigation de ceux-ci, quelques grandes dames se joignirent à Hosius pour protéger et faire prospérer les bons Pères qui, dès leur début, passaient pour des savants consommés. Le roi Étienne Batory qui, après la fuite de Henri de Valois, avait ceint la couronne élective de Pologne, les favorisa aussi de son mieux, bien qu'il se plût à dire que Dieu — suivant lui — s'était réservé trois choses : la première de créer, la seconde de connaître l'avenir et la troisième de diriger les consciences. En effet, pendant son règne de onze ans, ce roi, d'ailleurs d'illustre mémoire, érigea des colléges de jésuites à Riga et à Derpt (en Livonie, alors province polonaise); puis à Plotzk et à Cracovie. En outre, au mépris des priviléges de l'université de cette dernière ville, il leur remit la direction de l'académie de Vilna, fondée par l'évêque Protasewicz. Mais la plus grande faute de Batory fut de se laisser éconduire par le nonce du pape, le trop fameux jésuite Possevin, aidé de ses confrères polonais, et de signer le traité de Ḳhivérova Horka avec le tzar Ivan le Terrible (1582), tandis qu'il était son vainqueur et qu'il pouvait débarrasser la Russie d'un pareil monstre en même temps qu'assurer à la Pologne une paix durable.

Néanmoins, le jésuitisme ne commença réellement à fleurir

[1] Comme il hésitait à jurer cet article, Firley, palatin de Cracovie, lui dit : « *Si non jurabis, non regnabis.* »

Digitized by Google

en Pologne que sous le règne trop long de Sigismond III Wasa (1586-1632). Ces prétendus compagnons de Jésus [1] comprenaient bien l'esprit de leur temps; ils savaient que pour parvenir, à cette époque, il leur fallait à la fois de la naissance, des talents, du savoir et des richesses. Aussi réussirent-ils à s'emparer de la chaire, du confessional et de l'enseignement public. Par leurs élèves et leurs *coadjuteurs*, ils dominèrent ensuite aussi bien le gouvernement et l'Église que la diète, l'armée et les tribunaux. Ils tenaient comme assiégé Sigismond III, pour me servir de l'expression de l'évêque Paul Piasecki. Selon le témoignage du même auteur, ce roi ne faisait jamais rien sans consulter quelques membres de leur ordre, et son choix tombait toujours sur des individus qui n'entendaient rien aux affaires publiques. Il refusait d'admettre au sénat quiconque était tant soit peu suspect de *dissidentisme*, et quand une place de *dissident* devenait vacante, il la donnait à quelque disciple de Loyola.

Des esprits clairvoyants se désolaient de cette déplorable situation et s'en plaignaient amèrement. Entre autres, un gentilhomme de la cour de ce même Sigismond III, qui publia, au commencement du XVII[e] siècle, plus d'un écrit contre les jésuites, sous le pseudonyme de *Philopolitès* (patriote) ou encore de *Prawdzic z Jasnéj Góry*. Vers l'an 1609, il s'adressait au sénat, en lui demandant l'expulsion des jésuites. Sa lettre (Glos do senatorow polskich), devenue fameuse, a été traduite du polonais d'abord en latin, et puis du latin en français. Cette dernière traduction a paru chez Pierre Humbert, à Amsterdam, en 1726, sous ce titre significatif : *Discours aux grands de Pologne, sur la nécessité de faire sortir les jésuites de ce royaume, pour y rétablir l'union et la tranquillité, par un seigneur polonais, traduit du latin, avec des notes qui confirment et éclaircissent les faits*. Cet

[1] Les jésuites donnent à leur société le nom de « Compagnie de Jésus ». Et pourquoi? Ils n'assistaient ni à sa naissance, ni à sa mort, ni à ses prédications où il enseignait à la multitude que les hommes étaient appelés à la liberté, à l'égalité et à la fraternité. Par conséquent, comme tous les moines, ils devraient tirer leur nom de leur fanatique fondateur et s'appeler tout simplement *loyolistes*.

Digitized by Google

auteur patriote, dont le nom véritable est resté inconnu, dit entre autres choses :

« Il faut commencer par arracher, jusqu'à la racine, la cause du mal, c'est à dire par expulser incessamment du royaume les jésuites, leurs maximes et leurs artifices. Sans ce soin, on se flatte mal à propos de guérir la maladie invétérée qui nous ronge, et on ne doit pas même penser à entreprendre cette cure. Tant qu'on se bornera ou à exclure les jésuites de la cour et des villes, ou à les renfermer dans leurs monastères, nous n'aurons qu'une paix replâtrée. La *société* ne laissera jamais cet affront impuni, et un jour ou l'autre, saisissant finement la première occasion de troubler l'État — ce qu'elle regarde comme le but essentiel de sa profession — elle se vengera de nous, en rouvrant nos anciennes blessures. »

Plus loin il ajoute en terminant :

« Ainsi je conclus hardiment que, si l'on veut rétablir les affaires et assurer la paix, l'unique moyen efficace et propre, c'est, avant tout, de faire sortir les jésuites du royaume et de leur en fermer si bien les portes qu'ils ne puissent y rentrer à l'avenir[1]. »

Ces sages conseils et ces avertissements furent méconnus et repoussés.

Après avoir acquis une influence décisive sur la direction

[1] De Thou a analysé avec éloges, dans son histoire, le « *Discours aux grands de Pologne* ». En parlant dans cette analyse du grand chancelier Jean Zamoyski, qui avait fondé une académie à Zamosc, il dit que ce seigneur a eu bien raison de ne pas y admettre les jésuites. Puis il ajoute : « Que l'exemple de ce grand homme était pour les Polonais une leçon qui devait les convaincre que les sciences pouvaient aisément se passer des jésuites ; que, par conséquent, ces religieux étant nuisibles à la république, et rien moins que propres à élever la jeunesse, la Pologne devait les chasser par un décret public, si elle voulait conserver la paix ; que leurs immenses revenus seraient attribués aux anciennes écoles et à des hôpitaux publics ; enfin, que la *société* une fois bannie, il fallait veiller à ce qu'elle ne pût jamais rentrer dans le royaume ; qu'indépendamment des autres avantages que ce projet procurerait à la république, elle verrait rentrer dans le devoir le clergé que la faction des jésuites animait artificieusement contre la noblesse et qui avait un pouvoir extraordinaire dans la Pologne. » (*Thuani hist.*, I, 138.)

Digitized by Google

des affaires publiques, et avoir considérablement affaibli les diverses sectes religieuses, écloses à la suite de la grande réforme de Luther, les jésuites polonais, en vrais gendarmes de la papauté, laissèrent, pour ainsi dire, sommeiller la nouvelle hérésie pour s'attaquer à la vieille et plus redoutable, l'Église grecque, orientale ou schismatique, à qui l'on donnait indifféremment ces diverses dénominations. Ils se mirent donc à convertir, par des moyens plus ou moins violents, les schismatiques, dont les provinces orientales du pays, notamment l'Ukraine, étaient peuplées, et qu'au contraire l'on aurait dû ménager, d'abord parce qu'ils étaient sincèrement attachés à la république et ensuite parce que ces persécutions pouvaient aboutir à une révolte de leur part, d'autant plus que, depuis 1589, il y avait déjà un patriarcat schismatique établi à Moscou, soi-disant pour tous les pays du Nord.

Ces conversions devaient, dans l'opinion des jésuites, aboutir à l'*union* de l'Église orientale et de l'Église romaine.

« L'*union* aurait sans doute été désirable, fait observer à ce sujet l'historien Moraczewski; mais quiconque la demandait aurait dû être certain qu'elle était au fond des âmes et qu'elle pouvait s'effectuer par un compromis volontaire, car autrement c'était sacrifier l'existence même de la Pologne. » Des hommes entendus dans les affaires publiques ne manquèrent pas d'avertir que la république avait pour base la fraternité civique sans distinction de croyances, que rompre cette fraternité et semer la discorde, c'était ébranler les fondements de l'État. « Mais qu'importe aux jésuites? ajoute Moraczewski. Ils ne se sont jamais souciés de l'existence de tel ou tel peuple. Ils ont été institués dans le but d'affermir et d'étendre la domination du pontife romain sur le monde entier. Si une nation vient à disparaître, il y en aura une autre à sa place : la terre, à coup sûr, ne saurait rester inhabitée. Ainsi donc, Rome et Loyola pourront toujours régner sur la contrée. »

Poursuivant leur but, les jésuites suscitèrent successivement à la Pologne, comme nous l'avons déjà dit, de longues

Digitized by Google

guerres avec la Suède, la Moscovie et les cosaques de l'Ukraine, qui l'avaient si bien servie sous Batory et ne demandaient qu'à la servir toujours, pourvu qu'on maintînt intacts leurs franchises et leur culte. Après avoir considérablement affaibli le pays, ces guerres finirent par le disloquer, pour ainsi dire, puisque les dissidents et les schismatiques se virent forcés de demander protection aux despotes de Berlin et de Pétersbourg contre la patrie commune, absorbée et personnifiée, en quelque sorte, par les catholiques et les jésuites. Sans ces guerres longues, désastreuses et à jamais déplorables, les cosaques des bords du Dniéper ne seraient pas devenus l'avant-garde des armées du tzar, ennemi de la civilisation moderne; peut-être aussi n'aurait-on pas assisté à la création d'un royaume de Prusse.

En ce qui concerne particulièrement l'empire des tzars, j'ajouterai que c'est grâce aux jésuites que le fils aîné de Sigismond III, depuis Ladislas IV, n'a point occupé ce trône, après avoir été cependant élu par les boyards. Sans les manœuvres jésuitiques, le prince polonais n'aurait pas fait place au fondateur de la dynastie des Romanoff, et comme il ne tenait guère de son père, il aurait probablement établi des rapports amicaux entre les deux peuples.

Mais j'ai hâte de terminer ce petit aperçu, et j'abrége en résumant.

En deux siècles, les jésuites, à force de prêcher le fanatisme religieux, ont totalement perverti l'esprit national polonais; ils ont fait couler le sang humain, moins, il est vrai, que dans d'autres pays catholiques de l'occident et du midi de l'Europe; mais enfin ils en ont fait couler. On peut même dire que malgré leur opposition à l'inquisition espagnole, ils l'ont cependant imitée en Pologne, où ce terrible et ténébreux tribunal n'avait pu prendre racine avant eux d'une manière stable. Il suffit de mentionner le synode national de 1542, qui décréta que les inquisiteurs seraient nommés, *en cas de besoin,* par les évêques du pays. Sans doute, il n'y eut pas en Pologne beaucoup d'*auto-da-fé* proprement dits; cependant on peut citer, entre autres, Jean Tyszkiewicz,

Digitized by Google

habitant de la ville de Biala, en Podlachie, qui fut brûlé à Varsovie le 16 novembre 1611, comme arien. — Casimir Lyszczynski, juge du tribunal de police à Brzesc-Litewski, qui, condamné à être brûlé, après avoir obtenu commutation de cette peine du roi Jean III Sobieski, fut décapité, comme athée, à Varsovie le 30 mars 1689; il avait eu le malheur, en critiquant le raisonnement peu solide d'un auteur sur l'existence de Dieu, d'écrire ironiquement ces mots en marge du livre critiqué : *Ergo non est Deus.* — Roesner, bourgmestre de la ville de Thorn, et neuf autres bourgeois, ses concitoyens, tous protestants, qui furent cruellement exécutés le 8 décembre 1724, sous prétexte qu'ils avaient fait brûler l'image de la Vierge pendant les troubles provoqués par une procession des jésuites dans une ville presque exclusivement protestante.

Mais s'il n'y a pas eu de nombreuses victimes sur le bûcher ou sur l'échafaud, il est maintes fois arrivé que le peuple, ameuté par les jésuites ou leurs élèves, démolissait les temples des dissidents et les synagogues des juifs. Ainsi, en 1637, à Cracovie, dans une émeute contre ces derniers, un jeune israélite, sommé de dire s'il croyait en Dieu et *en son fils unique,* fut précipité dans la Vistule, pour avoir répondu qu'il croyait bien en Dieu, mais qu'*il ne lui connaissait pas de fils.*

Sans compter les vexations de toute espèce, exercées par les jésuites contre tous les hétérodoxes, si nombreux alors en Pologne, on a surtout à reprocher à leur influence prépondérante et pernicieuse le bannissement en masse de la nombreuse secte d'*ariens* ou *sociniens,* autrement dits *unitaires* ou *antitrinitaires,* en 1658. Cela eut lieu sous le règne calamiteux de Jean-Casimir, et a valu à ce roi, deux fois jésuite — avant son élection (1648) et après son abdication (1668) — le titre de roi orthodoxe (*rex orthodoxus*) que le pape s'empressa de lui conférer. On ne tarda pas ensuite à défendre aux dissidents de tenir des chapelles ou oratoires dans les maisons particulières et on les priva du droit aux dignités et charges publiques.

Digitized by Google

On le voit, les jésuites, en agissant comme ils l'ont fait, ont énervé la Pologne en poussant les dissidents à chercher la protection de ses ennemis et par là à faciliter les trois partages successifs. En s'efforçant d'inoculer le fanatisme religieux, en livrant aux flammes, *ad majorem Dei gloriam*, les livres les plus instructifs et jusqu'à des bibliothèques tout entières, ils semaient en même temps l'obscurantisme le plus épais ; car, pour me servir de l'expression d'un auteur polonais, ils enseignaient dans leurs colléges que seuls les titres de noblesse et le latin distinguaient les hommes des animaux. C'est ainsi qu'ils rendaient les nobles insensibles au sort de malheureux paysans et hostiles à tout progrès [1].

Sans l'action délétère des jésuites, l'esprit de la noblesse ne se fût pas perverti ; elle ne serait pas restée stationnaire ; le peuple des campagnes eût recouvré ses droits ; il n'eût pas assisté, pour ainsi dire, les bras croisés, à l'anéantissement de la patrie, et la Pologne ne se fût pas attiré les reproches que lui ont faits, à l'exception de J.-J. Rousseau et de Mably, les philosophes du XVIII[e] siècle, d'autant plus

[1] Les jésuites, tout instruits qu'ils furent, prenaient vraiment à tâche d'abêtir par leur enseignement la nation polonaise et de vicier ses institutions. Peu de temps avant leur suppression, vers le milieu du siècle dernier, ils n'hésitaient pas, dans des épreuves publiques, à poser à leurs élèves des questions comme celles-ci : « Dans quelle saison Dieu a-t-il créé le monde, au printemps ou en automne ? » — « La manne que Dieu envoyait aux Israélites avait-elle le même goût pour les méchants et pour les bons ? » — « Nabuchodonosor a-t-il été réellement converti en bœuf ? » — « La Vierge Marie se tenait-elle debout ou était-elle assise pendant qu'elle parlait à Dieu ? » — « Quelqu'un peut-il devenir son père ? » A cette dernière question le professeur répondait que « cela ne pouvait pas se faire par le moyen naturel, mais que cela était possible par un miracle !... »

Grâce à un tel enseignement public, la décadence de la littérature polonaise, qui, au XVI[e] siècle, avait pris un si bel essor, devint inévitable. Ce fut l'œuvre des jésuites ; car, au lieu de cultiver la langue déjà si pure des Kochanowski et de Gornicki, on se plut à imiter le grotesque *macaronisme* de la littérature jésuitique, c'est à dire à mêler les mots latins aux mots polonais, ou bien à donner aux mots polonais des terminaisons latines. Ce n'est qu'après la chute des jésuites et après le premier démembrement du pays que la littérature polonaise commença à se relever, et, malgré les entraves de toute espèce, provenant des gouvernements envahisseurs, elle ne tarda pas à reprendre le premier rang parmi les littératures des peuples slaves. On peut affirmer qu'elle s'y maintient avec éclat.

Digitized by Google

aisément qu'ils étaient éblouis par le faux libéralisme de Catherine II et de Frédéric II.

Tel est, en résumé, l'historique de la soi-disant compagnie de Jésus dans l'ancienne Pologne. N'est-il pas clair — je le demande à quiconque est de bonne foi et veut bien réfléchir — que ces *loyolistes* ont détourné la généreuse et puissante nation du bon chemin où elle était résolûment entrée en 1573, et qu'ils ont été l'une des causes principales de sa décadence et de sa chute? C'est ce que, malheureusement, la Pologne, morcelée et asservie depuis tant d'années, ou plutôt les Polonais, appartenant au culte catholique et — formant tout au plus la moitié de la population de l'ancien territoire polonais — ne comprennent pas encore suffisamment. Ils ont raison de résister à la soi-disant orthodoxie russe et au soi-disant évangélisme prussien, en ce que l'un et l'autre ont de brutal dans leurs procédés; qu'ont-ils besoin d'identifier leur cause nationale avec la cause de l'ultramontanisme, qui est cosmopolite de sa nature et se rit des nationalités, qui nie tout progrès et ne veut servir que le despotisme? Cet état de choses est sans doute en partie explicable par l'oppression étrangère: il n'en reste pas moins on ne peut plus déplorable. Sans vouloir en dire davantage et pour terminer, je répéterai seulement : que les jésuites, à l'instar des sauterelles, ne passent jamais dans un pays sans y laisser des germes de propagation. L'Espagne, la France, la Belgique, l'Italie et tous les pays plus ou moins catholiques sont là pour le prouver. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait encore des Polonais atteints du virus jésuitique. On est en droit d'espérer néanmoins que ce siècle ne se terminera pas sans voir établies les bases d'une réforme religieuse bien autrement radicale que celle de Luther et de Calvin; je veux parler d'une réforme conforme à la raison et à la conscience humaines, éclairées par les progrès de la science moderne et excluant la révélation ainsi que le surnaturel. C'est alors et alors seulement qu'on pourra s'écrier avec raison :

Magnus ab integro seclorum nascitur ordo!

PRAWDZIC.

Digitized by Google

LE RÉALISME EN FRANCE ET EN BELGIQUE

COURBET ET DE GROUX

L'artiste n'est pas un philosophe. Wiertz en Belgique, Chenavard en France, ont eu la prétention de l'être. Ils l'ont été moins que personne. Il n'est pas donné à tout le monde de méditer sur l'univers et sur soi-même, de créer un système, de l'exposer et de l'appliquer. Il ne suffit pas d'être doué de certaines facultés élevées d'intelligence. Il faut y ajouter une forte dose d'objectivité qui, le plus souvent, fait absolument défaut à l'artiste. Lui arrive-t-il, par un effort énergique de volonté, de sortir de sa nature, bientôt, même à son insu, son amour-propre tout puissant, facteur infatigable de la création artistique, le ramène dans le rayon étroit de sa subjectivité. Elle n'inspire pas seulement ses œuvres, en y imprimant le sceau indélébile de l'individu. Elle grave le trait saillant de son action et de sa passiveté sociales. Elle constitue toute son essence.

Comment le mesurer dès lors à l'aune commune?

Le peuple, dans la spontanéité toujours inconsciente, mais lumineuse si souvent de son instinct, a tranché la question.

Pour lui, l'artiste de génie est un fou.

Est-ce à dire que le peuple méprise l'art ou l'artiste? Loin de là. Il leur rend à l'un et à l'autre un véritable culte. Ce qu'il veut exprimer, c'est ce qu'il trouve d'insolite et d'inexplicable dans l'artiste. L'artiste aime le relief, la saillie, le fantasque, moins pour la chose que parce qu'elle atteste à lui-même et à la foule qu'il est d'un autre limon et d'un moule exceptionnel.

Le conseil de guerre de Versailles, en jugeant Gustave Courbet, en a évidemment tenu compte. Ce n'était pas tant

Digitized by Google

le membre de la Commune de Paris que le peintre Courbet qui avait proposé et dirigé le déboulonnement de la colonne. De là, sa peine légère. Pour peu que l'on analyse la sentence, on en déduit que les juges, peu suspects certes d'indulgence, accordent à Courbet, comme circonstance atténuante, un grain de folie.

L'amour-propre chez Courbet frise, en effet, la monomanie.

J'ai vu une carte-photographie qui représente Courbet en présence de Courbet, l'un assis, très à l'aise, étalant son obésité, attentif aux paroles de l'autre, qui, debout, lui mettant une main sur l'épaule, les yeux dans les yeux, lui dit.....

Que peut-il donc se dire?

Eh! parbleu, il se dit qu'il n'y a de grand peintre que Gustave Courbet!

Courbet est trop artiste pour nier l'art du passé et ses maîtres. Il s'est nourri de leur moelle. Il n'en voudrait pas moins les anéantir. Ils lui cachent son soleil.

Revenant un jour d'Anvers, on lui demanda, au *Cercle artistique*, son avis sur Rubens. « Splendide, répondit-il, mais c'est dommage, il faut brûler tout ça. » Boutade ou thèse, la Commune de Paris lui fit entrevoir l'œuvre de destruction qu'il avait ainsi prêchée d'un mot à Bruxelles, dix ans plus tôt. Qui sait? n'est-ce pas ce qui l'aura séduit et entraîné en 1871?

Dans la première phase de sa vie d'artiste, il avait, à la vérité, poursuivi un autre idéal. Il comptait triompher du passé par la magie de son pinceau.

Il avait préludé dans les ateliers et les brasseries par des monologues qui firent leur bruit. Comme Baudelaire, le Pétrarque de la putréfaction, Courbet est un soliste dans la conversation. Il enfourche volontiers le dada du paradoxe et lui fait faire la haute-école.

Après avoir ainsi préparé le terrain et s'être formé un cortége d'élèves, d'imitateurs et de thuriféraires, Courbet, peu de temps après le 2 Décembre, en imita le héros. Le jury du Salon de Paris avait refusé plusieurs de ses toiles. Il ouvrit une exposition personnelle et fit son coup d'État artistique

Digitized by Google

sous la forme d'une profession de foi qu'il mit en tête de son catalogue :

« Le titre de réaliste m'a été imposé comme on a imposé aux hommes de 1830 celui de romantiques. Les titres n'ont donné en aucun temps une idée juste des choses; s'il en était autrement, les œuvres seraient superflues.

« Sans m'expliquer sur la justesse plus ou moins grande d'une qualification que nul, il faut l'espérer, n'est tenu à comprendre, je me bornerai à quelques mots d'explication.

« J'ai étudié, en dehors de tout esprit de système et sans parti pris, l'art des anciens et des modernes. Je n'ai pas plus voulu imiter les uns que copier les autres; ma pensée n'a pas été davantage d'arriver au but oiseux de *l'art pour l'art.* Non! j'ai voulu tout simplement puiser dans l'entière connaissance de la tradition le sentiment raisonné et indépendant de ma propre individualité.

« *Savoir pour pouvoir*, telle fut ma pensée. Être à même de traduire les mœurs, les idées, l'esprit de mon époque, selon mon appréciation, être non seulement un peintre, mais encore un homme, en un mot, faire de l'art vivant, tel est mon but. »

La grandeur de ce but, je serais le dernier à la contester, mais je conteste celle des moyens dont se servit Courbet pour l'atteindre. N'est-ce pas faire preuve d'un incommensurable orgueil et d'un égoïsme insensé que de resserrer les limites de l'art au lieu de les étendre, et cela dans son seul intérêt personnel?

Sa définition de l'art est mathématiquement adaptée à ses aptitudes.

« Un artiste, dit-il, n'a ni le droit ni le moyen de représenter un siècle qu'il n'a pas vu, étudié à vif. Les figures des temps anciens, qui reviennent à satiété dans les œuvres modernes, n'ont aucune valeur. Ce ne sont que des fantaisies, des rêves d'archéologues : César, Jésus-Christ, Charlemagne et déjà Napoléon se perdent dans les ténèbres de la légende. La seule histoire à peindre, c'est l'histoire contemporaine. »

Courbet, en formulant ce dogme, rappelle le renard de la fable. Les raisins sont trop verts, n'étant pas à sa portée.

Digitized by Google

Il suffit d'étudier l'œuvre de Courbet pour voir bien vite qu'il est surtout et avant tout paysagiste. Je ne sais pas d'artiste qui peigne l'air comme lui. L'homme, il le perçoit d'abord dans son milieu atmosphérique. Il s'ensuit parfois d'étranges négligences de dessin et de ligne. Comme coloriste, sa puissance est rare. Il n'est inférieur à aucun ancien maître dans certains de ses morceaux de peinture. Ses chairs sont d'un ton étonnamment gradué, nuancées à l'infini, peintes en pleine pâte. Jamais elles ne sentent la palette. Sa peinture rivalise avec les plus magnifiques toiles flamandes et italiennes.

Cependant, c'est avec les Flamands qu'il a le plus d'affinités. Il exagère volontiers leur forme peu châtiée et destituée de noblesse, ce qui ne l'empêche pas de prendre rang parmi les meilleurs peintres contemporains. Une particularité le sacre artiste. Les côtés faibles, manqués et froissants dans la conception et l'exécution de ses tableaux, sont le plus souvent, si ce n'est toujours, voulus. La splendeur picturale, en revanche, la vérité et la réalité sont inconscientes chez lui.

Qu'il adopte pour les arts plastiques la thèse littéraire de Victor Hugo sur la beauté du laid; qu'il choisisse dans ses *Baigneuses de la Seine*, avec l'espoir d'effaroucher, les poses les plus anti-esthétiques; qu'il fasse prédominer dans son *Enterrement d'Ornans* la brutalité du rustre français, l'âpreté des supputations des héritiers en face d'un cercueil; que de l'exception il fasse la règle; qu'il s'évertue à souligner certaines misères morales : vrai Barnum de la peinture, Courbet vise alors au tapage. Il s'agit d'attirer l'attention sur lui-même et sur son œuvre.

Une preuve. Chaque fois que Courbet expose des tableaux qui imitent le charlatan tirant un coup de pistolet ou sonnant une fanfare pour assembler les badauds, il a toujours soin d'y opposer l'antithèse d'autres toiles, comme la *Fileuse*, conçues et exécutées avec une simplicité magistrale.

De pareils essais, il est vrai, laissent le public distrait. Il n'y retrouve pas son Courbet. Il se presse, au contraire,

Digitized by Google

devant telle œuvre dont le cynisme choque sa pudibonderie, mais qui l'enchaîne dans tous ses détails par l'effet prime-sautier et les pulsations de la vie. Une fois que Courbet tient ses couleurs, ses brosses et son couteau de palette (il se sert de préférence du couteau), son génie pictural reprend ses droits. Le charlatanisme s'efface. Courbet lutte alors corps à corps avec la nature, comme Jacob avec l'Ange. Il sort boiteux, mais invaincu du combat.

Courbet n'est cependant ni créateur, ni initiateur. Il l'avoue indirectement. Ne place-t-il pas sa gloire dans l'imitation de la nature? A peine peut-on le dire novateur. Ses débuts, sans doute, ont fait époque. En Belgique, ils ont trouvé un écho retentissant. Ils ont produit en Italie et en Allemagne une réaction durable, et contre le classicisme desséché et désossé de quelques momies en service extraordinaire, et contre le romantisme, aujourd'hui éteint, avec ses crépitements, ses pluies d'étincelles et ses fumées de feu d'artifice. Mais n'oublions pas que le réalisme qu'il pratique et qu'il propage n'est, en somme, que le retour vers la franche interprétation de la nature, par laquelle, deux siècles avant, les maîtres italiens et néerlandais ont atteint l'immortalité. Comparez Courbet à Frans Hals, le chef de l'école de Haarlem. Hals, aussi peu délicat sur le choix de ses sujets et dans le débraillé de ses compositions que Jan Steen ou Van Ostade, dépasse de beaucoup en sincérité son émule de la seconde moitié du XIX^e^ siècle.

Reconnaissons toutefois qu'en rompant avec la routine et en désertant de parti pris les sentiers battus, Courbet s'est assuré une place marquante dans les annales artistiques. Occupera-t-il jamais la rampe dans les galeries et dans les musées, à côté des maîtres qu'il a égalés par l'exécution? J'en doute. Il est plus maître-peintre qu'artiste, que poëte. Toute élévation, tout idéal sont absents. Cette lacune, rien ne la comble chez lui. Tout d'abord, l'étude intéressante de Proudhon, sur le *Principe de l'art et sa destination sociale*, en fait foi : les socialistes s'étaient flattés de saluer en Courbet le David attardé de la seconde république française. Un de

Digitized by Google

ses premiers tableaux favorisait l'illusion. On sentait dans ses *Casseurs de pierre* comme un élan vers l'art démocratique. Mais ceux qui avaient placé leur espoir en Courbet ne tardèrent pas à constater leur méprise. Courbet n'aime que lui-même. Il ne songe qu'à se mettre en scène. Il en est à répéter sans cesse avec la Médée de Corneille : Moi, moi, dis-je, et c'est assez.

Les historiographes futurs auront de la besogne à compter les fois qu'il s'est peint. Il apparaît dans beaucoup de ses tableaux. Là où il ne s'est pas pris pour modèle, il perce par sa conception brutale qui s'allume et s'enflamme au contact d'une laideur physique ou d'une difformité morale. La beauté refroidit sa verve et arrête sa fougue. A quelques rares et précieuses exceptions près, ses tentatives de reproduire la beauté sont guindées. Elles manquent de vie. Il est brouillé avec la grâce et avec l'élégance des formes; lorsqu'il veut les rendre, on sent que c'est contre son gré et son tempérament.

En résumé, Courbet a beau se vanter encore aujourd'hui d'avoir été communard [1], en vain, il se rengorge *in petto* de

[1] Voici une lettre où M. Courbet parle d'affaires. C'est un vrai portrait sans retouches, qui accentue tout un côté de sa physionomie. Il mérite d'être recueilli comme pièce à l'appui de mes appréciations. La voici :

26 avril 1873.

« Mon cher Hollender,

Vous m'esbrouffé toujours par des surprises, je ne conçois pas ce genre d'affaires, tantôt vous m'envoyez une dépêche m'offrant moitié prix des tableaux, tantôt vous me dites sans rien spécifier, envoyez-moi des tableaux. Il est impossible de faire des affaires comme cela.

Dites-moi, je veux une ou deux toiles telle mesure et je vous offre telle somme, déposez ces tableaux à tel endroit à Paris contre remboursement, car je ne veux plus d'ennuis.

J'ai dans ce moment plus de cent tableaux commandés. *C'est la Commune qui me vaut cela.* Je ne sais plus où, qui entendre, et mes tableaux ont doublé.

Si vous n'aviez pas été un tatillonneur comme vous l'avez été vis à vis de moi, vous auriez déjà gagné beaucoup d'argent avec ma peinture.

Tout à vous,

G. Courbet.

Ornans, département du Doubs. »

Digitized by Google

s'être éternisé par le deboulonnement de la colonne que, par un raffinement vindicatif de représailles, la convention blanche de Versailles redresse en partie à ses frais, tandis qu'elle transige gracieusement avec la veuve de l'homme de Sedan. En dépit de ce que Courbet a pu écrire et peindre, il n'en partage pas moins avec Offenbach le fâcheux honneur de représenter la décadence corrompue, sensuelle et déréglée des arts sous le second empire.

Tandis que Courbet, en véritable Narcisse, se mirait dans ses œuvres et s'extasiait à se griser devant son propre talent, ses *Casseurs de pierre* exposés, en 1852, au Salon de Bruxelles, ont, en quelque sorte, enfanté en Belgique un peintre qui, avec mille fois plus de raisons que lui, est digne du titre de peintre de son temps.

Charles de Groux, né à Commines, commune à cheval sur la frontière franco-belge, était d'origine française, mais son éducation fut toute bruxelloise. Ses premières études de peinture furent dirigées par Navez, directeur de l'Académie royale de peinture et élève de David.

De Groux était petit de taille et, dès sa jeunesse, chétif et maladif. Il avait une nature calme, rêveuse et concentrée. Ses camarades d'atelier démêlèrent en lui un maître futur. Il composait avec une extrême facilité. Les idées foisonnaient en lui. Elles lui valurent la déférence de ses condisciples. Navez qui, jusque dans sa verte vieillesse, avait su rester enthousiaste, ne jurait que par les Grecs, Raphaël, Michel-Ange. C'étaient ses dieux. Ingres venait en second lieu; il le rangeait parmi les *Dii minores*. Les élèves subissaient d'autant plus cette influence que Navez parlait avec une chaleur persuasive. Il avait des moments d'éloquence. Il était toutefois assez tolérant pour ne pas contrarier les aspirations de ses élèves. Il se bornait à gouailler doucement les excentricités dues au romantisme qui s'était introduit dans la bergerie. Les choses n'allèrent jamais au delà. Au fond, c'était un excellent professeur. S'il avait froissé par hasard, bien involontairement, un de ses élèves auquel il savait du talent, il s'ingéniait à troubler la joie maligne de l'auditoire, en

Digitized by Google

greffant sur ses mercuriales des mots partis du cœur et qui mettaient du baume sur la blessure.

Avec son penchant pour la mélancolie, de Groux, qu'on avait surnommé Job, devait fatalement se laisser embaucher et débaucher par le romantisme.

Ses académies accusèrent, dès la première heure, une individualité. Mais rarement il y en eut une de complétement achevée, même dans les concours pour les prix. Il ne savait pas se familiariser avec les extrémités. Toute sa vie d'artiste durant, il fut en guerre avec les pieds et les mains. Là où il pouvait les escamoter dans ses études d'après le modèle, il ne se gênait guère.

Habituellement, il donnait à ses figures de telles proportions que l'espace réglementaire de la toile officielle n'y suffisait pas. Le jury y ferma l'œil, car le trait était vivant, le talent surabondait.

Après avoir quitté l'Académie comme lauréat, il se rendit quelques mois à Dusseldorf. Son séjour aux bords du Rhin n'influa pas sur son talent.

Ce ne fut qu'à son retour en Belgique, en voyant les *Casseurs de pierre* de Courbet, qu'il comprit soudain à quelle source il devait puiser.

Il divorça avec les châtelaines, le faucon au poing; il abjura les sérénades sentimentales au clair de la lune. Pareil au plongeur qui descend jusqu'au fond de la mer, il chercha son inspiration, ses sujets dans les couches sociales inférieures. Il raconta avec une simplicité dramatique d'autant plus navrante la vie des pauvres gens. Il les surprit dans leurs courts et fugitifs moments de récréation et dans leurs longues heures de souffrances, de combats, de désespérances.

Son premier tableau dans ce genre compte parmi ses meilleures toiles.

La misère amère, horrible, règne dans la mansarde. Les murailles nues, salpétrées, parlent de faim, de froid, d'humidité. Le petit mobilier s'en est allé pièce à pièce chez le revendeur. Les gémissements des enfants demandant du

Digitized by Google

pain se sont éteints dans l'inanition. Le nourrisson seul s'épuise encore vainement aux mamelles taries de la pauvre mère, endormie à jamais sur le grabat. Un fils affolé est allé chercher le père au cabaret. Titubant, bégayant, la lèvre agitée par les hoquets de l'ivresse, le père, sachant à peine se soutenir, promène un regard vitreux sur le corps raidi de sa femme.

Un monde de douleurs est resserré dans ce cadre étroit où le peintre a voulu mettre en scène le côté triste et sombre de la société moderne.

Un autre épisode d'un caractère plus poignant, quoique plus contenu, se passe en plein air. L'artiste nous transporte dans un quartier de Bruxelles. On ne s'en douterait guère sans la présence, sur un enclos de planches vermoulues, d'affiches multicolores qui, à grands renforts de typographie, annoncent les bals, les théâtres, les robes de soie et de velours à des prix fabuleux. Devant son échoppe, l'épicier du coin brûle du café. Le froid est intense et la neige crie sous les pas. Aussi ne voit-on d'autres passants que quelques pauvres gens transis, attirés par la maigre flamme du tambour; une fillette malingre s'est agenouillée; elle cherche à réchauffer ses membres grêles. Deux femmes en minces mantes de calicot, un garçon de vingt ans, au nez rouge gelé, se tiennent frissonnants à côté d'elle. A gauche du spectateur débouche d'une rue déserte d'où la bise souffle, glaciale, une malheureuse, son enfant dans les bras et un autre à la main. Le tableau fait grelotter.

De Groux n'est pas toujours sinistre à ce point. Mais il y a chez lui une dominante triste. Soit qu'il montre le peuple dans ses jeux, dans ses pélerinages, dans les églises richement ornées, où des femmes pâles, anémiques, sont à genoux, désespérées, et prient le plus souvent plongées dans une ésignation abêtie, devant les saints qui fixent sur elles leurs regards de bois ou de pierre; soit qu'il le représente dans ses scènes de la conscription avec les regrets, les dévouements obscurs, les déchirements qu'elle entraîne, tous les tableaux de de Groux décrivent la maladie endémique, le paupérisme

Digitized by Google

séculaire. Toutes ses figures suent la misère à l'état héréditaire, avec ces yeux caves cernés, ces faces exsangues, ces pommettes aiguës, ces épaules voûtées. Parfois elles sont sillonnées d'éclairs de révolte. On dirait qu'elles demandent justice!

« Des tableaux à tendance, entends-je dire dédaigneusement! » Erreur. Charles de Groux n'était rien moins que socialiste. S'il fallait le classer dans un parti, je le rangerais parmi les libéraux qui regardent plutôt en arrière qu'en avant.

Un jour, je le rencontrai au Salon. Nous causâmes longtemps, en anciens condisciples qui se sont perdus de vue.

« L'artiste, me disait-il, doit vivre exclusivement pour son art. Il doit s'y dévouer tout entier. La vie est déjà si courte, ajouta-t-il, en regardant ses mains allongées, blanches, moites. Chaque moment a son prix. L'artiste ne doit se mêler à la vie publique que pour étudier et observer et encore le moins longuement possible; il n'a pas de temps à perdre. Je ne l'ignore pas, messieurs les critiques d'art ne sont pas de cet avis. Ils écrivent des articles intéressants sur l'influence réciproque de la société et de l'art, qui, en fin de compte, se comprennent peu et n'ont guère de points de contact.

— Mais, objectai-je, s'il en est ainsi, comment chaque page de l'histoire de l'art correspond-elle exactement à une page de l'histoire contemporaine? Peut-on contester, par exemple, que la renaissance fut le précurseur de la réforme?»

Charles de Groux fit la sourde oreille. Il était de la race des entêtés doux. Il soutenait sa manière de voir à sa façon, qui, si elle s'inquiétait peu de la réalité des choses, était cependant d'un penseur original.

« Supposez, me dit-il en déplaçant le terrain de la discussion, que Wiertz se fût contenté de dessiner, de modeler et de peindre, au lieu de trancher du philosophe ou du réformateur social. Quels chefs-d'œuvre n'eût-il pas créés? Ah! que n'est-il resté dans la voie large et féconde où il avait trouvé sa bataille homérique du *Patrocle!*

— D'accord. Je n'ai garde de soutenir le contraire. Non,

Digitized by Google

l'art ne doit pas faire de la politique militante. Il y a de la démence à lui imposer cette tâche. Tout ce que l'art demande, c'est que l'artiste vive de la vie de son époque, qu'il se pénètre de ses idées...

— Il faut qu'il lise les journaux, n'est-ce pas?

— Comment il s'y prend, répondis-je en riant du trait malicieux, c'est en somme indifférent. Au surplus, je suis bien bon de discuter si longuement. Pour te réduire, je n'ai qu'à opposer de Groux peintre à de Groux raisonneur. Tes tableaux sont la preuve irrécusable de l'influence des idées du temps que tu respires, que tu digères, auxquelles tu donnes, sans t'en douter, la forme et la vie. Je ne connais pas d'apôtre socialiste dont la propagande puisse rivaliser avec tes scènes populaires. Tu signes là de vrais manifestes révolutionnaires. »

De Groux était devenu grave. « Oui, reprit-il en baissant les yeux, j'ai dû entendre plus d'une fois ce reproche, et si je réponds que je ne puis pas peindre autrement, on ne me croit pas. C'est cependant la sainte vérité. « J'achèterais volontiers l'une ou l'autre de vos toiles, me disait, il y a quelques jours, un de nos principaux marchands de tableaux, mais où et à qui les vendre? Les gens assez riches pour acheter des tableaux n'aiment pas qu'on leur rappelle si amèrement les misérables qui vivent et meurent de privations. Faites-moi un sujet agréable, quelque chose qui plaît et qui flatte, je le payerai le prix que vous voudrez. » Je l'avoue, je me mis à l'œuvre pour la centième fois, et toujours avec le même résultat. J'avais commencé avec la ferme résolution de faire un tableau gai,... lorsque je quittai le chevalet, mon idylle s'était changée en élégie.

— Tu es un vrai artiste, lui dis-je en lui serrant la main. Qu'est-ce qui distingue le talent du génie? Le talent sait ce qu'il peut et ce qu'il veut. Nul ne connaît mieux que lui ses côtés faibles et forts. C'est de l'art appris. Il produit des œuvres estimables qui rencontrent même des admirateurs. Mais il ne lui est pas donné de faire vibrer le cœur humain, de l'émouvoir, de l'agiter, de le toucher. Cette puissance

Digitized by Google

sublime ne tombe en partage qu'aux rares élus. Mais celui qui en porte le signe peint ou écrit avec son sang. »

De Groux s'est également essayé dans la peinture d'histoire, pour une série de commandes du gouvernement, sous le ministère de M. Charles Rogier. La *Mort de Charles-Quint* et le *Prêche des Gueux* figurent au Musée moderne de Bruxelles.

Il eût créé dans ce genre élevé une œuvre hors ligne, digne d'entrer en parallèle avec les fresques de Henri Leys, à l'hôtel de ville d'Anvers, si la santé lui avait permis de réaliser les compositions qu'il avait faites, à la demande du gouvernement, pour la décoration des Halles d'Ypres. J'ai admiré, l'autre jour, des esquisses splendides chez un particulier qui a eu la rare fortune de les acheter; j'y ai reconnu les compositions destinées à ce monument. Mais le genre historique violentait les tendances de de Groux, et plus d'un trait sombre rattache encore ces peintures à ses scènes populaires.

Dans celles-ci, il est unique. Aucun peintre contemporain ne saurait lui être comparé. Un tableau de Van Ostade, je crois de la galerie de Dresde, *Mendiants recevant l'aumône*, et les paysages de Ruysdael ont quelques affinités avec la note pénétrante et intense que de Groux fait vibrer.

Le dessin est souvent incorrect, mais l'expression est si parlante, toutes ces scènes populaires forment un ensemble si harmonieux et d'une action si spontanée, que, sans le vouloir, on devient indulgent pour les défaillances. Plus on s'arrête à contempler ces toiles, plus l'impression première vous captive et vous remue. L'école moderne belge compte des peintres plus sûrs de leur pinceau et de leur crayon, mais pas un ne s'adresse aussi directement ni aussi fortement à l'âme.

Réaliste comme Courbet, de Groux n'est pas moins son antipode. Le premier ne s'attache qu'à rendre magistralement l'expression extérieure et matérielle. Le second transfigure, par l'expression et le sentiment, les formes les plus vulgaires. Il arrache la sympathie, il s'empare de l'intérêt, sans faire autre chose que montrer l'humanité souffrante telle qu'elle est.

Digitized by Google

C'est ce qui distingue le réalisme belge du réalisme français. A celui-ci toute tendance éthique fait défaut. Celui-là est de l'art véritable, car il cherche à fondre dans un tout harmonieux la nature, l'idéal et la fantaisie. A des conceptions subjectives poétiques, il donne, par la vérité objective, vie, lumière et force.

Il y a quelques années, je visitai dans le Hainaut un de mes amis, juge de paix dans une modeste commune. Un soir, notre attention fut attirée par un mouvement inusité dans le village. Grands et petits, jeunes et vieux, tout le monde courait du même côté. Mon ami, pris de la curiosité générale, m'entraîna.

Nous suivîmes la foule. Lorsque nous fûmes à une centaine de pas du village, nous apercûmes un grand cercle de gens groupés autour d'un de ces chariots, espèce de maisons ambulantes qui voyagent d'une foire à l'autre.

Une tribune était ménagée devant la voiture. Là se tenait un homme à longue barbe noire, vêtu d'une blouse verte, telle que les médecins de campagne la portaient autrefois. La main gauche appuyée sur une vieille bible in-folio, ouverte, il pérorait à la façon du docteur Isembart.

A ses côtés, deux jeunes paysans secouaient de temps à autre des torches pour en réveiller la flamme. Lorsqu'un éclair illuminait les groupes, l'orateur en plein air en profitait pour lancer quelque parole ronflante, pendant que son regard fouillait les spectateurs.

La foule écoutait bouche béante, mais personne ne bougeait. Personne ne voulait être le premier à mettre à l'essai l'art du docteur vert.

Un domestique de mon ami était là également, malade depuis quelques jours d'une rage de dents; il avait une joue affreusement gonflée.

Il nous regarda tour à tour, mon ami et moi, comme pour nous demander conseil. Le charlatan, les bras croisés sur sa large poitrine, se tut. Il me vit sourire, et comme s'il y avait vu un défi, il hêla le cocher qui gardait les chevaux : « Jean, apporte les bassins. »

Digitized by Google

Jean apporta, non sans gémir sous le poids, deux vases en cuivre et les posa devant le patron, qui reprit la parade :

« Vous imaginez-vous, par hasard, s'exclama-t-il, que je suis ici pour votre argent! Si je vous donne pour un franc, oui, pour un seul franc, cet antidote précieux contre tous les maux, vous payez à peine le verre et non la divine liqueur. Pourquoi vous soutirerais-je votre épargne péniblement amassée? Les services rendus par moi à tous les potentats m'ont enrichi depuis longtemps. Tenez, voilà une faible partie de ce que mon art m'a rapporté! »

Ce disant, il versa lentement le contenu d'un des deux vases rempli de pièces d'or et d'argent dans l'autre.

L'or brillait à la lueur des torches et retombait avec bruit dans le bassin de métal. La plus merveilleuse symphonie n'eût pas charmé davantage l'oreille des paysans. Leurs yeux s'allumèrent. Ils ne songèrent plus à raisonner, ils cédèrent éperdus, fascinés, au ruissellement de l'or. Leurs doutes s'étaient évanouis.

Jean monta le premier sur l'estrade, on lui tira sa dent malade. Il fit une affreuse grimace, mais sans jeter un cri. Puis, tout le monde se rua à l'assaut des merveilleux flacons. Peu s'en fallut qu'on ne se fût battu pour en avoir.

Le charlatan me jeta un regard triomphant. Ainsi triomphe Courbet, lorsque, grâce à sa peinture d'une vérité saisissante, il fait amnistier l'absence de tout grand art et qu'il obtient des prix fabuleux pour ses toiles.

Les tableaux de Charles de Groux ne furent pas précisément couverts d'or de son vivant, mais personne ne passa indifférent devant eux. S'il n'est pas donné à ses œuvres d'enchanter les regards, elles laissent à tous un ineffaçable souvenir.

Gustave Courbet a pleinement justifié le titre de maître-peintre qu'il s'est octroyé. A de Groux il fut réservé d'accomplir cette partie de la profession de foi par laquelle le réaliste français s'était engagé à *ne pas seulement être peintre, mais homme, et à créer un art vivant.*

MAX SULZBERGER.

Digitized by Google

CHRONIQUE DE LA SCIENCE.

LES VÉTÉRANS DE L'ACADÉMIE

Je ne sais si vous êtes comme nous, cher lecteur, mais nous ne pouvons nous défendre d'une grande admiration pour cette rare faculté de l'âme que l'on appelle *intuition*. Celui qui trouve une idée, qui la dégage et la met en pratique, nous paraît s'élever au dessus de ses semblables, comme un homme capable d'assembler, d'organiser des éléments que les autres n'ont fait qu'entrevoir dans un état confus. Il ouvre le chemin : les autres passent.

A cette catégorie d'intelligences privilégiées appartenait Adolphe Quetelet, le savant éminent que la mort vient de nous ravir. Il avait su mettre en lumière une science tout obscurcie encore des présomptions de la fantaisie, science qui devait un jour, avec sa sœur jumelle, l'économie politique, servir de guide aux hommes d'État. Nous voulons parler de la *physique sociale*.

« Tout ce qui vit est soumis à des lois appropriées à son espèce. » Tel est le point de départ de cette science.

Appliquant ce principe à l'homme, Adolphe Quetelet, sous forme d'essais d'abord, avait recueilli des données sur la naissance et la mortalité, sur la théorie de la population, sur la croissance de l'homme, son poids, ses dimensions, sur son penchant au crime, etc. Après avoir soumis à l'observation et au calcul des probabilités les moindres phénomènes de notre vie physique, morale et sociale, il en arrivait à cette conclusion : que l'homme agit mécaniquement sans s'en douter, qu'il commet les mêmes crimes, qu'il manifeste les mêmes penchants — assujetti, dans son développement et dans les moindres actes de sa vie, à des lois aussi rigoureuses que celles qui régissent le reste de l'univers.

Digitized by Google

La physique sociale avait pour but de rechercher ces lois.

L'entreprise paraît chimérique. On croirait, au premier abord, que des conclusions tirées de la périodicité des phénomènes ne peuvent offrir qu'une garantie approximative. Mais l'expérience a constaté, comme par une sorte de pierre de touche, la sensibilité extrême, conséquemment, la précision des données statistiques. Supposez que dans une population on ait relevé les naissances durant un certain nombre d'années : il suffira d'une loi restrictive sur le mariage — le fait s'est vérifié en Bavière — pour augmenter le nombre des naissances illégitimes. *La moyenne* ultérieure se déplace, comme une balance qui trébuche par un excès de poids. Nous pourrions citer d'autres preuves empruntées à l'ouvrage de Quetelet : *la Physique sociale.* L'auteur s'exprime ainsi : Lorsque, en 1826, la France publia son premier *Compte général de l'administration de la justice,* je ne craignis pas, en le comparant à celui de l'année précédente, de me prononcer, dès cette époque, sur la loi des degrés du penchant au crime, qui devait se maintenir, *tant que subsisterait le même ordre de choses existantes.*

Il est inutile d'insister sur l'importance d'un pareil critère. Ainsi connue, dans l'espace et le temps, la statistique est l'impression la plus sincère d'un état social. Aux yeux de l'historien, c'est un miroir fidèle où vient se refléter, pour chaque moment donné, toute la civilisation d'un peuple. Car le nombre gouverne le monde; pris dans la masse, les faits accidentels disparaissent; et que deviennent les hommes et leurs influences passagères? Autant de molécules perdues dans l'immensité de l'espace.

Mais là ne s'arrêtaient pas les recherches de l'intrépide observateur. Parallèlement à cette étude, il s'occupait de recueillir des faits sur le magnétisme terrestre, la météorologie, l'influence des climats dans les phénomènes périodiques de la vie animale et végétale. Ces recherches, on le voit, se rattachaient au plan d'ensemble; il ne s'agissait de rien moins que de constater un à un les ressorts qui lient entre elles les forces de la nature; en d'autres termes, il fallait rechercher les lois qui les enchaînent.

Ce formidable inventaire est réparti dans une série d'ouvrages bien connus et souvent consultés. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, c'est grâce aux « *observations météorologiques de la Belgique, comparées à celles du globe* » que la géologie est arrivée à déterminer notre climat *quaternaire* et à s'expliquer la présence de la faune. Ce sont là d'importants services rendus à la science.

Digitized by Google

Nous n'avons pas la prétention de passer en revue la carrière du savant qui sut appliquer son intelligence à tant d'objets divers. Il nous faudrait envisager tour à tour le professeur, l'administrateur, le savant — peut-être aussi l'artiste — car l'astronome faisait des vers, il songeait, nous dit-on, à publier, dans ses vieux jours, un recueil de poésies. Nous nous bornons à formuler la caractéristique de cette riche nature, à constater son côté expansif et pratique. Né pour la statistique, dont il est une personnification curieuse, il n'y a pas chez Adolphe Quetelet jusque cette impatience de gloire, palpable en ses moindres écrits, qui ne se convertisse en force utile au profit de l'idée dominante. Connu de par le monde, revêtu des plus hautes distinctions, membre de presque toutes les sociétés savantes, la notoriété dont le savant jouissait à l'étranger favorisait des relations qui devenaient autant de sources utiles. Il fut ainsi le centre d'un mouvement et pour ainsi dire le créateur de la statistique internationale, qui fut inaugurée sous ses auspices, à Bruxelles, en 1853.

Il est curieux de remarquer que l'œuvre capitale d'Adolphe Quetelet date des années 1830 à 1840. C'est l'époque où Dumont, Plateau, Nyst, Dekoninck, Van Beneden et bien d'autres inauguraient leurs importants travaux. Lorsque Dumont fut couronné, en 1830, à l'âge de vingt et un ans, pour son fameux mémoire qui lui valut, dix ans plus tard, le prix Wolloston, l'Académie avait choisi « le meilleur *des mémoires reçus* »; quels temps! On se demande s'il y a des pluies de savants comme il y a des étoiles *sporadiques*, ou si l'efflorescence scientifique est soumise à des lois de *périodicité*. Ce serait là un phénomène dont la jeunesse actuelle aurait à profiter, car il ne s'est pas reproduit depuis.

C'est encore un vétéran de cette époque, M. Nyst, qui remporte cette année le prix Wolloston, prix réservé par la Société géologique de Londres à ceux qui ont imprimé à la science un progrès notable. Mais, à l'Académie, que voyons-nous? Le doyen des vétérans, M. d'Omalius d'Halloy, porter le drapeau des idées modernes, en soutenant publiquement le *transformisme*.

Aujourd'hui, l'on attribue à Empédocle, 450 ans avant notre ère, l'idée première de cette évolution progressive des espèces, théorie émise par Lamarck en 1809 et défendue contre Cuvier, en 1830, par Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire. En ce temps-là, pour faire cadrer les jours de la Genèse avec les époques géologiques, on avait imaginé, à la fin de chaque époque, une destruction complète des espèces existantes; puis, à l'époque suivante, une

Digitized by Google

création à nouveaux frais et sur nouveau modèle. Malgré la naïveté du procédé, l'autorité omnipotente de Cuvier l'emporta sur son adversaire. Il ne fut plus question de *transformisme* jusqu'au moment ou Darwin vint démontrer que les animaux se sont transformés comme ils se transforment encore aujourd'hui par les changements de milieux, les croisements, les anomalies et la sélection naturelle.

Telles sont les causes de modifications que M. d'Omalius défendait à la dernière séance publique de l'Académie. Un an après la lutte entre Cuvier et son rival, en 1831, déjà l'illustre géologue prenait parti pour le vaincu; ses idées sont restées les mêmes. En ce qui touche notre espèce, M. d'Omalius n'admet pas la descendance du singe, mais il n'hésite pas, sans aucun préjudice de la Bible, à formuler l'hypothèse d'une origine bien autrement rudimentaire, en faisant remonter l'homme jusqu'aux terrains primaires : « Dieu a créé l'homme à son image, ce qui ne peut s'appliquer à ses formes matérielles, mais bien à la force qui l'animait, laquelle, pour être à l'image de Dieu, doit être immortelle. »

Tout orthodoxe que paraît la déclaration, on vit à ces paroles l'attention de la docte assemblée se transformer en mouvement vibratoire : les molécules pieuses s'agitaient en désordre. Heureusement, M. Van Beneden, le quatrième de nos vétérans, vint apaiser les susceptibilités, en exposant le rôle de l'homme et de la bête dans leurs attributs respectifs.

L'éloquent académicien avait choisi pour sujet de sa thèse : « La vie sociale des animaux inférieurs. »

N'attendez pas que je vous rende ni le laconisme pétillant, ni ce côté plastique que possèdent ceux qui parlent en artiste d'un sujet de prédilection. Un savant quelquefois est doublé d'un artiste; mais revenons aux animaux.

Chez les animaux comme chez nous, les rapports sociaux, hélas! se fondent, aux dépens du prochain, sur les besoins de l'existence.

L'industrie, cependant, occupe un bon nombre de pattes qui gagnent honnêtement leur vie. Les abeilles et les termites pratiquent en grand l'architecture et l'on connaît la prévoyance des premières et leur économie politique. Certaines guêpes font du papier, l'araignée est dentellière, l'épinoche se construit un bateau, l'argyronète une cloche à plongeur.

Il y a des charpentiers comme les pholades et les tarets qui se

Digitized by Google

creusent une demeure dans le bois. La taupe grillon chez les insectes, les *Tubifex*, les sabellaires parmi les vers, le blaireau, la marmotte et bien d'autres parmi les mammifères, exercent le métier de maçon, de mineur. Le mouton fabrique de la laine, beaucoup d'insectes sont tisserands.

Ce sont là d'honorables bêtes qui vivent de leur travail; mais le désir d'indépendance produit aussi des vagabonds, depuis ce pique-assiette de milan parasite, jusqu'aux grands squales repus de leurs semblables, en passant par tous les degrés : chevaliers d'industrie, les pagures, les cénobites; pick-pocket l'étourneau, vampire la sangsue, assassin l'ichneumon qui tue la larve qui le fait vivre.

Chaque animal possède ses *parasites* et ses *commensaux*. Il y a même des secours mutuels qui se payent en nature ou par échange. C'est ainsi que le pluvier sert de cure-dent au crocodile; le spermophile, un rongeur vigilant, s'installe chez la chouette et fait fonction de sentinelle. Il y a divers opérateurs.

Le pique-bœuf ouvre de son bistouri la tumeur qui contient une larve du dos du buffle. Le crapaud est accoucheur, mais il n'exerce qu'en famille. On ne peut pas non plus qualifier de parasite le nécrophore, parce qu'il se paye de l'office de croque-mort en entamant quelque cadavre; pas plus qu'on ne peut reprocher aux *stercoraires* d'être nés vidangeurs.

Les véritables parasites sont ceux qui cherchent volontairement asile dans l'organe d'un voisin, soit qu'ils réclament du secours au début de leur vie ou bien dans leurs vieux jours. Grand nombre d'animaux servent d'hospices à ceux-ci, il y a même des pensions avec ou sans la nourriture. Beaucoup de vers sont abonnés et passent d'un hôte à l'autre. C'est à M. P.-J. Van Beneden que l'on doit la découverte de ces transmigrations obligatoires des *vers cestoïdes;* poussés par le destin, c'est ainsi qu'ils parcourent les phases de leur évolution.

Il faut voir dans son ensemble ce petit coin de la nature que dépeint M. Van Beneden. Nous ne pouvons ici que donner l'avant-goût d'une lecture attrayante. Le souffle ne manque pas à notre académie. Aux phénomènes de la vitalité savamment exposés pendant cette séance, succédaient le mouvement des forces et leurs transformations discutées par M. Folie, dans un remarquable travail intitulé : « *Du commencement et de la fin du monde d'après la théorie mécanique de la chaleur.* »

Si l'espace ne faisait défaut, nous pourrions indiquer, par le

Digitized by Google

résumé de cette thèse, le cycle entier des lois de la nature, dont le prince de la statistique, Adolphe Quetelet, aurait voulu faire l'inventaire.

Ce qui manque à notre académie, c'est un peu plus d'indépendance. A quoi peuvent aboutir ces appels à la Bible pour des faits d'expérience? Galilée s'en est mal trouvé, la Bible aussi. La science et la théologie n'ont que faire de s'entendre ou de se disputer, l'une recherchant des causes et l'autre des effets. On ne s'explique pas le bourdonnement mystique qui accompagne bon nombre de nos académiciens. Retournons-nous au moyen âge? Est-ce le prélude de quelque grande persécution? Ou bien tout simplement la queue de la baleine de Jonas qui se démène sous les fauteuils académiques?

Xavier De Reul

Digitized by Google

ESSAIS & NOTICES

LE TRANSFORMISME D'APRÈS M. D'OMALIUS D'HALLOY.

A la dernière séance publique de la classe des sciences de notre académie royale, M. d'Omalius d'Halloy, l'illustre fondateur et l'un des représentants les plus autorisés de la géologie en Belgique, a résumé, dans un remarquable discours, les opinions qu'il professe, depuis de longues années, en matière de transformisme.

Parmi les grandes découvertes réalisées dans le domaine de la paléontologie, la plus importante est, sans contredit, celle qui nous montre le globe terrestre habité, pendant les périodes géologiques successives, par des faunes différentes les unes des autres et composées de formes de plus en plus semblables à celles qui peuplent aujourd'hui la surface de notre planète. Si l'on cherche à se rendre compte de ces variations, pour en trouver l'explication rationnelle, deux solutions se présentent à l'esprit : 1° l'hypothèse des créations successives, qui invoque l'intervention directe de Dieu à chaque époque géologique, et lui fait, tour à tour, détruire une faune entière, pour la remplacer, immédiatement après, par une faune nouvelle, sortie toute formée de ses mains toutes-puissantes ; 2° l'hypothèse du transformisme ou théorie de la transformation lente des organismes et de leur adaptation aux conditions différentes, successivement réalisées à la surface du globe dans le cours de son évolution.

Parmi les partisans du transformisme ou, ce qui revient au même, parmi les défenseurs de la variabilité indéfinie des types spécifiques, les uns pensent que le créateur n'est intervenu qu'une fois de la manière qu'entendent les partisans des créations successives. Il aurait créé de toutes pièces et jeté à la surface du globe, au début de la période silurienne, quelques représentants des grands types d'organisation : des vertébrés, des articulés, des mollusques, des échinodermes, des vers et des polypes,

Digitized by Google

voire même des protozoaires. Cet ensemble de formes animales aurait constitué cette faune ancienne que les géologues désignent sous le nom de faune primordiale. De cette première série d'organismes seraient sorties, par voie de modifications lentes et successives, toutes les faunes ultérieures, jusques et y compris les animaux de la faune actuelle. Les défenseurs de ce transformisme mitigé se fondent principalement sur l'existence des grands types d'organisation dès la période silurienne; ils admettent que si les couches géologiques plus anciennes ne renferment pas de restes d'êtres vivants, c'est que, en réalité, la vie n'existait pas antérieurement à cette époque.

D'autres, au contraire, poussant jusqu'à ses dernières conséquences la théorie de l'évolution, professent que si les couches géologiques antérieures aux dépôts siluriens paraissent dépourvues de fossiles, c'est parce que les formes les plus inférieures et les plus anciennes des grands embranchements du règne animal sont dépourvues de toute partie solide et qu'elles n'ont pu, à raison de cette circonstance, laisser de trace de leur passage. Pour eux, la faune, dite primordiale, a été précédée de toute une série d'autres faunes d'autant plus élémentaires qu'elles étaient plus anciennes; toutes les formes organiques seraient issues d'êtres organisés extrêmement simples, qui, peut-être, se sont formés par le jeu des forces physico-chimiques seules agissant dans des milieux déterminés.

Dès la publication faite en 1831 de ses éléments de géologie, M. d'Omalius s'est déclaré partisan de la doctrine du transformisme, et les idées qu'il exprimait alors, il les défend encore aujourd'hui. Dans le discours qu'il a prononcé à l'Académie, le 16 décembre dernier, et qui, aussitôt après sa publication, a été reproduit dans la *Revue scientifique,* il déclare que si l'hypothèse qui veut que l'évolution de la matière peut donner naissance à des êtres organisés n'est fondée sur aucun phénomène bien constaté de la nature actuelle, l'on ne saurait admettre davantage l'hypothèse des créations successives : « J'ai peine à croire, dit-il, que l'être tout-puissant, que je considère comme l'auteur de la nature, ait, à diverses époques, fait périr tous les êtres vivants, pour se donner le plaisir d'en créer de nouveaux qui, sur les mêmes plans généraux, présentent des différences successives, tendantes à arriver aux formes actuelles et reproduisant quelquefois les rudiments d'organes qui servaient aux êtres antérieurs, mais qui ne sont d'aucun usage à leurs successeurs. »

Digitized by Google

Il lui paraît bien plus probable et plus conforme à la sagesse éminente du créateur d'admettre que, de même que celui-ci a donné aux êtres vivants la faculté de se reproduire, il les a aussi doués de la propriété de se modifier selon les circonstances, phénomène dont la nature actuelle donne encore des exemples.

Les causes qui déterminent les modifications, il les voit dans les changements de milieux, les croisements, les anomalies et la sélection.

Il répond à la plupart des objections que les partisans de l'immutabilité des types spécifiques élèvent contre la doctrine du transformisme. Parmi les adversaires de cette théorie, il en est qui la repoussent, sous le prétexte qu'elle conduit forcément à admettre l'opinion qui considère l'homme comme descendant du singe. M. d'Omalius ne pense pas que cette conclusion soit fondée.

« Si même il était prouvé, dit-il, que l'homme a subi, dans la série de ses générations, des changements analogues à ceux que le transformisme attribue à la plupart des êtres vivants, il n'en résulterait pas qu'il descende nécessairement d'une bête. »

Bien plus, cette démonstration n'aurait rien de contraire à l'enseignement de la Bible : « Puisque ce livre ne décrit pas les formes des premiers hommes, » rien n'empêche d'admettre que les premiers hommes, auraient-ils même vécu à la période silurienne, « pouvaient avoir une organisation qui ne leur permettait pas d'exécuter des travaux manuels, mais qui ne les empêchait pas de connaître leurs devoirs envers le créateur, organisation qui se serait ensuite modifiée par l'évolution transformiste ».

On le voit, l'éminent géologue est avant tout préoccupé de l'idée de concilier ses convictions scientifiques avec ses croyances religieuses.

Il admet une création distincte de l'homme intellectuel et moral, de même qu'il croit que les principaux types de la faune tout à fait primordiale ont été formés de toutes pièces.

Nous nous bornons à faire connaître, dans cette note, les opinions de l'auteur, sans nous permettre aucune critique, et nous ne pouvons que recommander la lecture de ce remarquable discours à tous ceux qui pensent qu'il est impossible d'être à la fois savant et transformiste.

Edouard Van Beneden.

Digitized by Google

LES PETITS LIVRES EN FRANCE.

Chaque fois qu'une fissure politique rend un peu de jour et de liberté à la France, la partie éclairée du pays se met à l'œuvre avec une ardeur virile, pour préparer l'émancipation des esprits en combattant l'ignorance. Tout ce qui s'est publié après 1830, après 1848, après 1870, de livres à bas prix et souvent sans aucun prix, n'est pas calculable. La grande production littéraire moderne, qui se porte sur le roman, le théâtre et la presse, s'empare alors du domaine populaire et y jette à pleines mains les idées et les faits, l'histoire et l'économie sociale, les récits et les conseils.

Mais la réaction s'en effraye aussitôt. Car la France ne peut pas être libre, publier de petits livres, ouvrir des écoles, sans menacer l'ordre, la famille, la propriété, dans toute l'Europe. On sent que, si le centre de l'autorité se déplace en Europe, tantôt à Rome avec l'autocratie religieuse, tantôt à Paris, à Vienne, à Berlin avec l'empire, le foyer de la démocratie européenne est toujours le peuple qui a commencé, en 1789, la révolution du droit, que les esprits éclairés croyaient déjà mûre alors pour l'Europe. Donc, il est dangereux que la France se gouverne un peu elle-même, et se serve, même sous l'état de siége et sous le fardeau de la défaite, de quelques tronçons de liberté. Alors, on ne se contente pas d'opposer les livres au livre, les journaux au journal, les écoles à l'école : on bâillonne la presse, on supprime les écoles (toutes les écoles laïques de Lyon ont disparu et leurs professeurs ont été traités comme des coupables); on persécute les éditeurs, on défend la circulation des livres, et, quand un éditeur fait faillite, qu'une école est fermée et que les collections de livres s'arrêtent, on croit avoir sauvé le monde.

L'ancienne Librairie de l'agriculture, fondée en 1867, était devenue, après 1870, le Comptoir général de librairie agricole et horticole et avait ouvert ses presses à tout ce qui pouvait éclairer les électeurs des campagnes. Ne parlons pas des livres. Ses publications à bon marché, à 50, à 30, à 20, même à 10 centimes, étaient nombreuses. Il y en avait concernant l'hygiène, comme la *Petite vérole,* de Jean Macé; d'historiques, comme l'*Histoire de la révolution* en douze cahiers, à 20 centimes; de politiques, comme les livres du *Père Gérard* et le *Cahier du paysan* étude sur la constitution politique de la France, par E. Desmasures; comme l'*Instruction obligatoire*, par Emm. Lemagne. M. *le comte*

Digitized by Google

Alf. de la Guéronnière y avait même publié une brochure à 20 centimes sur l'*Internationale*. — Le péril était imminent. Cette librairie est tombée sous les entraves, les procès et les condamnations.

La *Société d'instruction populaire* subsiste, subsistait au moins hier. Car qui peut répondre du lendemain, quand les sauveurs de la religion et de la société gouvernent? Sa collection à 20 centimes est déjà nombreuse. En voici des extraits ; puissent-ils ne pas être un inventaire mortuaire :

L'Instruction républicaine, par Jules Barni. — Les Paysans avant 89, par Eug. Bonnemère. — Les Paysans après 89, par Eug. Bonnemère. — La République c'est l'ordre, par D. Ordinaire. — La Liberté organisée, par Léon Journault. — La fin des Révolutions par la République, par H. Maze. — Les Principes et les Mœurs de la République, par Jules Barni. — Le Maître d'École, par Eug. Bonnemère. — Le Budget des trois monarchies et le Budget de la République, par G. Hubbard. — Jacques Bonhomme, Histoire des Paysans français, par J.-B. Jouancoux. — Vie de Franklin, par L. François.

La *Bibliothèque utile* se compose de livres plus étendus qui coûtent plus cher : 60 centimes. Les titres de ces ouvrages en indiqueront le danger :

Morand. Introduction à l'étude des sciences physiques. — Cruveilhier. Hygiène générale. — Corbon. De l'Enseignement professionnel. — L. Pichat. L'Art et les Artistes en France. — Buchez. Les Mérovingiens. — Buchez. Les Carlovingiens. — F. Morin. La France au moyen âge. — Bastide. Luttes religieuses des premiers siècles. — Bastide. Les guerres de la Réforme. — Pelletan. Décadence de la monarchie française. — Brothier. Histoire de la Terre. — Sanson. Principaux faits de la Chimie. — Turc. Médecine populaire. — Morin. La Loi civile en France. — Fillias. L'Algérie ancienne et nouvelle. — Ott. L'Inde et la Chine. — Catalan. Notions d'Astronomie. — Cristal. Les Délassements du travail. — Gaumont. Mécanique appliquée. Horlogerie. — G. Jourdan. La Justice criminelle en France. — Henri Martin et Hédouin. Histoire des Gaulois. — H. Carnot. Précis de la Révolution française. — F. Lock. Histoire de la Restauration. — Ch. Rolland. Histoire de la maison d'Autriche. — Eug. Despois. Révolution d'Angleterre. — Emm. Raymond. L'Espagne et le Portugal. — L. Combes. La Grèce ancienne. — H. Leneveu. La Propagande de l'Instruction. — Babaud-Laribière. Système financier de la France. — Élie Margollé. Les phénomènes de la Mer. — Zurcher. Les phénomènes de l'Atmosphère. — Lucien Platt. Les Métamorphoses de la Matière.

Il est évidemment urgent que tout cela disparaisse.

La *Bibliothèque démocratique* à 30 centimes était condamnable rien que par son titre, condamnable surtout par les noms de ses

Digitized by Google

rédacteurs : MM. Louis Blanc, Em. Arago, Bancel, Coquerel, Gambetta, Cremieux, Ch. Lemonnier, Henri Martin, Michelet, Pelletan, Quinet, etc. — C'en est déjà fait.

La *Société Franklin* prête moins aux procès, est dirigée avec une modération qui désarmerait les plus timides, s'il s'agissait de modération et de civilisation. On lui fait autrement la guerre.

La *Bibliothèque Franklin* comprend près de trente petits livres à 30 centimes, et s'ouvre par le chef-d'œuvre du maître : la *Science du bonhomme Richard*.

Puis, viennent :

La religion de la Santé, par le Dr Blakwell. — L'Histoire du travail, par Frédéric Passy. — Ce qu'on voit et ce qu'on ne voit pas, par Bastiat. — Les Héroïnes de la Charité, par Mme W. Monod. — La Mort de l'Ivrogne, par Charles Dickens. — Les Travers des Paysans, par l'abbé Tounissaux. — Histoire de la Jacquerie, par Eug. Bonnemère. — La Prévision du Temps, par Zurcher et Margollé. — La Question sociale, par Charles Robert. — Le Code civil mis à la portée de tous, par P. Farine. — Turgot, par Félix Cadet. — Le Capital, par F. Bastiat. — Causeries sur la Mécanique, par Michel Laporte. — Histoire de France, par Eug. Bonnemère, tome I à VI. — Promenades géologiques à travers le ciel, par Meunier, etc.

Nous avons ensuite la bibliothèque à trois sous du même éditeur, M. Henri Bellaire. Cette fois, l'arme est terrible; elle est aux mains de Jean Macé, qui, dans les *Idées de Jean-François*, dénonce les dangers de la *demi-instruction :* quelle perturbation de l'ordre ! cherche à éclairer le *suffrage universel* sur lui-même : quel péril ! traite de la séparation de l'Église et de l'État : quelle audace !

Passons vite, car nous sentons le roussi. Passons sur l'*Almanach pour tous,* l'*Almanach des campagnes,* l'*Almanach de la paix,* l'*Almanach Franklin*, faits avec un soin, des idées et une convenance dans la forme... qui menacent la société.

L'*Almanach astronomique* et l'*Almanach médecin* sembleraient compléter la collection si l'on n'avait pensé à l'*Almanach des jeunes mères*.

Ce dernier est plus remarquable que les autres peut-être. Quel inépuisable sujet d'étude que les soins du corps et de l'esprit à donner aux enfants ! quel indispensable devoir que l'instruction des mères ! La statistique a constaté que chaque année il mourait en France cent mille nourrissons, faute de nourriture et de soins. Donner des renseignements sur les faits, des conseils sur le choix et la surveillance des nourrices, des préceptes exacts sur l'hygiène du premier âge, sur la toilette des bébés, sur la nour-

Digitized by Google

riture avant et après le sevrage, sur la manière de coucher les enfants, de les promener, de les vacciner; y ajouter des renseignements sur les bureaux de nourrices, les crèches, les sociétés protectrices de l'enfance : quel vaste champ d'utilité pratique de toutes les heures, pour toutes les familles ! L'*Almanach* ne manque à aucun de ces devoirs, et M. Henri Bellaire, aidé de savants rédacteurs, a fait une bonne action autant qu'un bon livre, à 75 centimes.

L'almanach prépare naturellement et appelle le journal. Le *Journal des jeunes mères et de leurs bébés, éducation de l'enfant par sa mère,* n'a pas tardé à paraître. C'est aussi la librairie Franklin et M. H. Bellaire qui l'ont entrepris. Ici le champ s'élargit. Il faut plaire en instruisant, amuser l'enfant par des *images,* intéresser la mère par des récits. Il faut parler aux femmes de la maternité, de son hygiène, de ses devoirs. Il faut répandre des idées exactes sur la loi de l'état civil, souvent mal comprise et négligée dans les campagnes : M. Passy met à la portée de tous les formalités de la déclaration de naissance. Il faut s'occuper des jouets de l'enfant autant que de sa première soupe. Les mères ont tant à apprendre ! Il faut, dès le premier jour, songer à l'éducation morale, enseigner le respect de l'enfant, les moyens de prendre autorité sur lui par l'amour et l'exemple. Tantôt c'est un médecin, tantôt c'est un juriste, tantôt une mère expérimentée ou un moraliste qui prennent la parole devant cette assemblée de jeunes épouses qui espèrent d'être bientôt mères, ou qui rêvent déjà de faire de leur enfant une noble femme ou un homme distingué. Le style est simple, l'idée claire, le sentiment pratique, la morale élevée. Il n'est pas un homme ni une femme qui ne trouve dans ce *Journal des jeunes mères* des satisfactions d'esprit, des plaisirs de conscience.

Cela ne pouvait pas durer. Mais il n'y avait rien à redire à cette publication, aussi utile que libérale ; on lui a suscité une concurrence, j'ai presque dit une contrefaçon, et tout a été si bien organisé que la *Revue de Belgique* même a servi, bien involontairement, à cette concurrence. En effet, notre livraison du 15 novembre a distribué à nos abonnés le prospectus d'une revue du même format que le *Journal des jeunes mères,* et intitulée : *La jeune mère.* Ce prospectus ressemble, à s'y méprendre, à celui de M. Bellaire que nous distribuons aujourd'hui. Il n'y manque que les noms des nombreux rédacteurs. Mais si l'on ouvre la première livraison, le changement est grand; le premier article, après l'avertissement,

Digitized by Google

commence par une lettre du plus fougueux des évêques ennemis du progrès, Mgr. Dupanloup. Cela semble suffire pour marquer la différence entre cette contrefaçon et l'œuvre signée de MM. Beclard et Frédéric Passy, Caron et Hypolite Meunier, etc., et éditée par M. Henri Bellaire. Mais le prospectus a pu surprendre bien des lecteurs libéraux. Nous les mettons en garde.

M. Bellaire plaide d'ailleurs en contrefaçon.

La réaction n'aurait pu lui faire un procès ; c'eût été attraire en justice l'enseignement le plus saint et le plus utile ; on le force à faire un procès lui-même. Espérons que le résultat sera différent.

CH. POTVIN.

CENT JOURS D'UN VOYAGEUR ALLEMAND SUR LE NIL [1].

Un voyage sur le Nil, voilà certes un sujet non moins fécond en écueils que les cataractes du fleuve des Pharaons! Tant de plumes savantes et colorées nous ont décrit les sites et les mœurs étranges de la vieille Égypte, qu'il semble impossible de les raconter encore sans tomber dans la banalité. Ce qui fait cependant le principal mérite de cet ouvrage, c'est qu'il n'est point banal. L'auteur a su éviter, avec un rare bonheur, les descriptions pompeuses et les déclamations vulgaires, auxquelles les antiques restes de la puissance égyptienne servent ordinairement de thème obligé. Dans un style pittoresque, souple et original, il nous raconte ce qu'il a vu ; il nous donne naïvement ses impressions du moment, telles quelles, sans les arranger, ni les défigurer sous une parure d'emprunt. De là, le grand charme de ce voyage; on le suit avec intérêt, depuis les rues du Caire jusqu'aux cryptes d'Ipsamboul. On sent que cela a été observé et vécu.

Aucun pédantisme dans ce livre ; M. Franz Wallner le dit lui-même : ce n'est pas en savant, c'est en touriste qu'il voyage. Toutefois, ce n'est point en touriste superficiel; il sait, quand il le faut, émailler son récit de réflexions justes ou profondes, et certaines de ses descriptions d'Ipsamboul ou de Karnac, colorées et prises sur le vif, nous font mieux saisir le véritable caractère de ces ruines colossales, que l'enflure déclamatoire ou l'affectation scientifique de bien des ouvrages.

Un autre écueil que M. Wallner a su éviter aussi, c'est la

[1] *Hundert Tage auf Dem Nil.* Récits de voyage en Égypte et en Nubie, par FRANZ WALLNER. Berlin, 1873. Otto Janke (Bruxelles, Muquardt).

Digitized by Google

monotonie. Qu'est-ce au fond que l'Égypte ? Le Nil, toujours le Nil; des ruines, toujours des ruines! Grâce à la souplesse du style, à la vivacité et à la variété des peintures, les cent jours du voyage se déroulent devant les yeux du lecteur, toujours différents, toujours intéressants.

C'est d'abord une piquante description du Caire pendant l'automne de 1871; puis, quelques conseils pratiques, fort spirituellement donnés, sur les dispositions à prendre quand on veut faire le voyage du Nil. Plus loin, c'est une peinture très fine de la vie à bord des *Dahabiés*.

Puis, l'on remonte le Nil, on franchit les cataractes, on visite tour à tour Girgeh, Assouan, Philé et Ipsamboul (Abu-Simbel). Voici le grand temple de Ramsès, avec ses colosses de granit, « dont les traits imposants respirent une majesté vraiment « sublime et sans égale dans le monde. »

A ces tableaux grandioses succède la description pittoresque et humoristique d'une fête célébrée à Derr par un des notables de l'endroit, à l'occasion de la circoncision de son fils, jeune homme de dix-sept ans pour le moins, et « dont une moustache fort bien fournie ombrageait déjà la lèvre supérieure »; cérémonie bizarre où l'on retrouve comme un écho des fêtes naturalistes de l'antique Syrie.

Le voyageur allemand excelle dans la peinture de ces tableaux de mœurs locales; c'est avec la même verve, le même esprit observateur qu'il nous décrit plus loin la danse des almehs, un mariage copte, une fantasia, un dîner officiel en Égypte et même un scandale de théâtre au Caire, où nous voyons les résidents grecs former une cabale contre la signora Pozoni, cantatrice préférée des Italiens, et bombarder de leurs bouquets M^me^ Marie Sass.

Que de croquis de ce genre! En voici un exemple :

« Vient un jeune gars portant un faisceau de lances dont les pointes en fer se prolongent en nombreux crochets affilés.

— A combien?

— De Nubie, répond-il avec importance, comme si la frontière nubienne, que nous touchons, était encore à mille lieues.

— A combien ?

— De Nubie, *gibir*, *gibir!* (beau, magnifique!) *Teib, teib!* (bon, très bon).

— A combien? demande l'Européen qui, pendant le voyage, s'est armé de patience.

Après quelques instants de réflexion, notre frère noir réplique

Digitized by Google

encore : *De Nubie !* Puis, il fait une nouvelle pose, cligne les yeux avec finesse et dit : *Trois napoléons !*

Nous lui offrons dix francs. »

Ces épisodes reposent et égayent l'esprit dans l'intervalle des descriptions de palais, de temples et de coucher de soleil. Voici, pris au hasard, un de ces couchers de soleil. « Dès que le globe de feu se fut caché à l'occident derrière les montagnes, l'horizon s'illumina d'une lueur aussi intense que si, au delà de ces hauteurs, un monde entier s'embrasait. Lentement et par nuances presque insensibles, ce rouge se changea en or, en bleu, et plus tard en un vert presque vitreux, enfin, en jaune clair et splendide, pendant que la droite et la gauche du firmament se teignaient en rose tendre. Pendant des heures, dura cet éclat transparent, sous lequel les montagnes apparaissaient comme bordées d'une large frange d'or. Sans perdre la vigueur de sa clarté, cette admirable lumière bleue, verte et jaune monta vers le zénith au dessus du désert ; et la lune, à son premier quartier, nous montra son disque légèrement pâli. Elle était depuis longtemps en vue, lorsque lentement, sous cette immense coupole d'un azur foncé, des myriades d'étoiles s'allumèrent, et que la surface terrestre rentra dans les ténèbres. On voyait se dessiner nettement comme des ombres les contours élégants des palmiers, et les formes étranges des montagnes ; semblables à du plomb fondu scintillaient les flots sombres du fleuve sacré, et, dans le calme profond de la nuit, on entendait bourdonner les prières de nos musulmans. Quiconque a passé une pareille nuit, gagne le frisson en songeant à nos pays du Nord ! »

Après les splendeurs de la nature, les magnificences des œuvres de l'homme. Quel accent personnel dans ce tableau des ruines de la salle hécatompyle du palais de Karnak, vues au clair de lune !

« L'éclat de la pleine lune ne pouvait pénétrer dans cette forêt de puissantes colonnes de la salle gigantesque ; nous grimpâmes à travers les débris des fûts renversés, en passant à côté des deux colonnes encore debout ; nous laissâmes derrière nous l'obélisque écroulé ; l'Arabe taciturne, qui paraissait connaître son chemin comme s'il était né dans ce palais, nous précédait comme un guide muet. Enfin, nous entrâmes dans la grande salle et un cri d'admiration sortit de nos lèvres. Les plus colossales colonnes de la terre, en rangs serrés comme une forêt vierge, se dressaient devant nous, pareilles à une légion de fantômes géants.

Digitized by Google

« Les immenses chapiteaux en calices paraissaient inondés d'une lueur bleuâtre; les arêtes éclairées des fûts hauts de soixante-six pieds ressemblaient exactement à une moulure transparente ajustée au corps des colonnes. A travers la salle qui s'étendait devant nous sur une longueur de plus de cent mètres, nos regards plongeaient dans la salle suivante dont les piliers à arêtes vives projetaient une ombre immense sur le chemin que nous allions suivre. Dans le lointain, au milieu d'une gaze de vapeurs claires, les monts fantastiques debouts à la limite du désert semblaient former l'enceinte de cet immense édifice privé de ses murailles. Aucune plume ne pourrait décrire l'impression enchanteresse de ce palais des fées. On eût dit que nous allions voir Ramsès, ou l'un des nombreux rois qui avaient créé cette merveille, s'avancer vers nous à travers les colonnes, pour saluer les étrangers. Mais non, ils sont morts! On a violé leurs tombes, enlevé leurs cercueils, volé leurs cadavres. Et vous, les derniers qui ayez mis la main à ce poëme en granit, où êtes-vous? Alexandre, César, Auguste? Où es-tu, sombre Cambyse, qui, dans ton orgueil insensé, as cru pouvoir détruire ce séjour des dieux? Tu es la poussière de la poussière, et ces colonnes se dressent encore aujourd'hui, hautes et fières, défiant la puissance du conquérant perse, des tremblements de terre, et du temps plus puissant encore! »

Comme on le voit, M. Wallner sait, à l'occasion, grandir son style et ses idées; mais il le fait toujours avec beaucoup de tact et de mesure, et le plus grand charme de son livre se trouve encore, à notre avis, dans ses petits tableaux de mœurs, d'une impression si sincère et d'un rendu si pittoresque et si personnel.

HERMANN PERGAMENI.

UNE NOUVELLE REVUE FLAMANDE [1].

Nous saluons avec un vif plaisir l'apparition de cette revue flamande, que nous considérons comme un allié précieux, destiné à remplir envers le public flamand les devoirs que nous nous sommes imposés à l'égard du public français en Belgique. C'est la première revue flamande qui refuse de se renfermer dans une prudente neutralité politique : elle affirme nettement les principes

[1] *Nederlandsch Museum. Tijdschrift voor letteren, wetenschappen en kunst*, onder het bestuur van J.-F.-J. HEREMANS. — 1re livraison (25 février 1874).

Digitized by Google

libéraux qui, d'ailleurs, firent la force et la grandeur des populations flamandes à leur apogée, depuis le XIVe jusqu'au XVIe siècle.

La première livraison est fort bien composée. Elle s'ouvre par une étude de M. l'avocat J.-O. Devigne, sur la nécessité d'introduire, dans la législation, des peines purement morales, là où la punition matérielle est exorbitante ou manque le but. L'auteur a développé heureusement et savamment une pensée de Montesquieu qui, dans son *Esprit des lois*, a dit que chez les peuples avancés la plus grande peine sera un jour d'*être convaincu d'une mauvaise action*. Vient ensuite un article intéressant du professeur M. Verschaffelt, qui fait l'historique des théories sur la transformation des espèces, en résumant successivement les opinions de Buffon, Lamarck, Cuvier, Geoffroy-Saint-Hilaire, Alexandre de Humboldt, Flourens, de Quatrefages, Agassiz et Darwin.

Le savant directeur de la Revue, M. Heremans, professeur à l'université de Gand, fait une analyse rétrospective des publications de la société des *Bibliophiles flamands*, qui a imprimé tant de documents inédits d'un prix inestimable pour la littérature flamande ou l'histoire nationale, et dont la dernière publication, la chronique du Gantois Marcus Van Vaernewyck, jette, par sa naïveté et son impartialité, un jour tout nouveau sur les troubles religieux des Pays-Bas au XVIe siècle. Après l'utile, voici l'agréable : Mlle Virginie Loveling, déjà bien connue en Belgique et en Hollande par ses poésies, nous donne une nouvelle pleine de fraîcheur et de bon réalisme, où elle nous dépeint avec une finesse discrète et une pittoresque simplicité les mœurs des paysans flamands.

La rédaction consacre ensuite quelques pages émues au souvenir d'Anton Bergmann (Tony), en qui elle a perdu, avant même que la première livraison eût paru, un écrivain qui eût été son collaborateur le plus original et le plus spirituel. M. Sleeckx, qui est chargé de la *Chronique artistique*, appelle l'attention sur deux tableaux qui ont fait sensation, cette année, en Allemagne et en Angleterre : le *Néron*, de Kaulbach, et l'*Ombre de la mort*, toile saisissante d'originalité, dans laquelle le peintre anglais Holman Hunt a représenté le Christ en prière dans l'atelier de Joseph, à côté de l'établi et des outils du pauvre charpentier de Nazareth. Signalons enfin quelques bons comptes-rendus et une *Chronique politique* de F. E., où l'auteur, à propos des derniers événements, examine avec une remarquable largeur de vues quelques grands

Digitized by Google

problèmes du jour, tels que l'arbitrage international, le fédéralisme et la centralisation, le mouvement des nationalités, l'ultramontanisme et la question sociale. ÉMILE DE LAVELEYE.

LES HISTORIENS MODERNES DE L'ANTIQUITÉ JUGÉS PAR UN HISTORIEN [1].

Il est toujours utile de recueillir les critiques que prononce sur une œuvre scientifique, artistique ou littéraire un homme passé maître lui-même dans cette science ou dans cet art. C'est en nous plaçant à ce point de vue que nous recommandons aux lecteurs de la *Revue* la seconde série des *Essais de M. Freeman,* l'auteur d'une histoire inachevée des gouvernements fédéraux et d'une *Histoire de la conquête normande de l'Angleterre,* qui l'ont placé au premier rang des historiens anglais.

M. Freeman professe la doctrine que l'étude de l'histoire doit être une; nous pensons qu'appliquée à une famille de peuples comme ceux qui ont habité l'Europe depuis les temps historiques, sa doctrine est fondée, et que vouloir ne s'attacher qu'à l'antiquité ou la négliger de parti pris pour ne s'occuper que des temps modernes, sont deux extrêmes qu'il faut également éviter.

L'écrivain anglais suit donc avec intérêt la marche des événements à Rome et à Athènes et pour nous servir d'une phrase empruntée à l'épigraphe de son livre, il voit dans cette étude « non pas une recherche oiseuse s'appliquant à des temps reculés et à des institutions oubliées, mais une peinture vivante de choses présentes, destinée non seulement à satisfaire la curiosité de l'érudit, mais à instruire l'homme d'État et le citoyen.

Les historiens modernes, qui forment l'objet de ces *Essais,* sont: Niebuhr, Mommsen et Curtius parmi les Allemands; Grote, Thirlwall, Gladstone et Merivale parmi les Anglais. M. Freeman loue l'érudition solide de Mommsen, sa clarté d'exposition qu'il oppose à la diffusion de Niebuhr, mais il lui reproche son dogmatisme et surtout son dédain du droit et son admiration pour la force heureuse. Il fait un grand éloge de l'*Histoire de la Grèce* de Curtius, à laquelle, à part sa valeur historique, il décerne un rang élevé comme œuvre littéraire. Il vante, en outre, l'excellence de Curtius comme géographe, le parti qu'il tire de ses

[1] Edward A. Freeman's Essays (seconde série), 1 vol. London, 1873 (Bruxelles C. Muquardt).

Digitized by Google

connaissances ethnologiques et philologiques, le tableau brillant qu'il trace d'Athènes artistique et intellectuelle, mais il le montre inférieur sur le terrain politique à Grote, l'ancien banquier et le membre du Parlement, qui, habitué à la discussion des affaires de l'État, apporte, dans son *Histoire de la démocratie athénienne,* une clairvoyance et une justesse de vue acquises au sein des Communes britanniques.

M. Freeman ne se contente pas de résumer et d'apprécier les jugements modernes portés sur les Hellènes et sur les Latins; lui-même entre souvent en lice comme lorsqu'il prend la défense d'Alexandre le Grand contre M. Grote, qui ne voit en ce dernier qu'un barbare, qui détruisit les libertés grecques, tandis que M. Freeman, trop indulgent peut-être, salue en lui le soldat armé de la Grèce, répandant la civilisation hellénique par toute l'Asie occidentale.

On lira encore avec plaisir et avec fruit son analyse du caractère de Sylla, le politique froid et calculateur pour qui la fin justifie tous les moyens, de celui qui au moral tient le milieu entre César Borgia et Frédéric le Grand, et le contraste qu'il fait ressortir entre lui et Jules César, qui, malgré ses vices et ses crimes, n'excite pas au même point la répulsion, parce que chez lui l'ambitieux n'arriva jamais à étouffer complètement les sentiments plus nobles de l'homme. On trouvera également dans ces pages des observations d'une grande vérité sur le caractère mixte des empereurs romains qui, autocrates en fait, n'étaient en théorie que le premier des citoyens, le premier des sénateurs, le premier des magistrats d'une république. « Comparé à la royauté reconnue, « nous ne nous tromperons pas, ajoute M. Freeman, en disant « que ce caractère rendait le gouvernement d'un bon empereur « meilleur et celui d'un mauvais empereur plus mauvais. »

Quoiqu'on ait souvent condamné avec raison les parallèles académiques entre deux époques différentes, nous ne pouvons user de cette rigueur envers le parallèle entre la Grèce ancienne et l'Italie au moyen âge, qui ouvre ce volume, parallèle où aucun trait n'est négligé, où, creusant sous la surface des institutions et des événements, l'auteur expose avec lucidité et avec science les analogies réelles qui existaient entre ces deux états sociaux par la prédominance du système de l'autonomie municipale, par l'activité de la vie politique et par la rapidité de la décadence des cités italiennes et grecques, conséquence naturelle de la difficulté qu'elles eurent les unes et les autres à

Digitized by Google

se défendre contre des ennemis extérieurs puissants, à qui elles n'avaient à opposer que des armées de mercenaires.

Tous ces essais sont écrits dans un style clair, net et vigoureux, et M. Freeman s'y laisse rarement aller à ce ton agressif dont il n'a pas toujours su se garder dans ses autres ouvrages.

E. CASTELOT.

LITTÉRATURE NATIONALE.

ETUDES LITTÉRAIRES, par M. J. FUERISON, professeur à l'Université de Gand. — *Le mouvement et les tendances de l'art contemporain.* In-12, Gand, F. Clemm. (Bruxelles, Mayolez, 1874.)

Les recteurs, dans les universités de l'État, remplissent leurs fonctions pendant trois années consécutives et prononcent chaque année, à la séance solennelle de rentrée, un discours dont le sujet est laissé à leur choix, mais doit se renfermer cependant dans le cercle de leur enseignement de professeur. Grâce à ces discours, ce n'est plus l'auditoire obligé, mais le public entier qui est appelé à profiter des principes dont le développement forme la matière d'un cours universitaire, et le public peut, à cette occasion, juger du talent, des idées, des tendances du professeur.

M. Fuerison n'avait pas besoin de cette épreuve : il était connu et apprécié depuis longtemps, depuis sa première thèse soutenue au concours universitaire en 1842, et son livre sur la littérature française au moyen âge avait confirmé sa réputation. Les trois discours qu'il vient de réunir en volume lui ont assigné une position plus distinguée encore. Il y a là une foule de vues justes, élevées, lumineuses, une dissertation raisonnée sans pédantisme, une manière de dire sobre et élégante, un ensemble de recherches plein d'intérêt.

Le premier discours est un coup d'œil sur le mouvement littéraire de la restauration, sur la grande querelle des classiques et des romantiques, que l'auteur considère de la façon la plus large et la plus impartiale. Le second discours s'occupe du théâtre contemporain et fournit au savant professeur bien des aperçus curieux et bien des questions aussi qu'il n'ose résoudre, tout en indiquant la façon dont il faudrait les comprendre. Dans le troisième discours se concentrent d'excellentes considérations sur l'art contemporain, ou plutôt sur cet art intermédiaire et de transition qui précède l'époque proprement contemporaine, surtout en Belgique.

Digitized by Google

Nous sommes heureux que l'obligation imposée aux recteurs d'université nous ait procuré ces trois belles études, mais nous nous demandons pourquoi les hommes qui possèdent un semblable talent ne publient pas davantage. C'est le haut enseignement qui doit particulièrement se produire ainsi, au delà des limites du programme académique, en se mêlant même au courant de l'opinion, tout en restant dans le domaine de la science.

E. V. B.

ÉTUDES D'HYGIÈNE PUBLIQUE ET SOCIALE, appliquées à la Belgique, par le Dr MEYNNE.

L'auteur, avantageusement connu depuis longtemps, par ses importants travaux sur l'hygiène, semble avoir voulu résumer dans ce livre, sous une forme succincte et claire, les connaissances étendues qu'il a acquises, pour les mettre à la portée de tous et en faire saisir au lecteur le côté pratique. La plus grande partie de l'ouvrage est consacrée à une étude aussi sérieuse qu'intéressante des causes morbigènes qui dérivent de l'état social de notre pays, c'est à dire de ses mœurs, de ses préjugés, de ses industries et particulièrement de la situation économique des classes les plus nombreuses. Le Dr Meynne examine l'influence exercée sur la mortalité par la misère et par les habitations malsaines, surtout en temps d'épidémie, et il insiste à ce propos sur les avantages des maisons ouvrières, au point de vue moral aussi bien qu'au point de vue physique; il considère cette question des maisons ouvrières comme urgente et capitale. Il fait une étude comparative des conditions où se trouvent les différentes catégories d'ouvriers à l'égard des ressources alimentaires, et il établit que, par suite du renchérissement progressif des vivres dû au voisinage de Paris et de Londres, nos classes inférieures consomment une moindre quantité de viande que les classes correspondantes des pays voisins. Il traite ensuite la question du travail, surtout en ce qui regarde les enfants et les femmes, l'hygiène des ateliers, la question des salaires, et il insiste particulièrement sur les conditions d'existence des dentellières, car ces études s'appliquent surtout à la population des Flandres, que l'auteur connaît à fond et qui lui semble mériter plus d'intérêt à cause de l'infériorité même où elle se trouve et des souffrances réelles qu'elle subit.

L'ouvrage se termine par une étude sur les épidémies, sur leurs causes et sur leur prophylaxie, et par un exposé rationnel des mesures vraiment efficaces à prendre à ce sujet.

Digitized by Google

D'après cette analyse rapide, on voit que le Dr Meynne parle non seulement en médecin, mais aussi en économiste et en administrateur. Il ne fait pas étalage de science, mais il approfondit, au point de vue pratique, toutes les questions auxquelles il touche. Le lecteur se convaincra facilement de l'importance de ce travail et de l'intérêt qu'il offre aux hommes chargés de fonctions publiques, aussi bien qu'aux gens du monde. EM. T.

HISTOIRES DE GRAS ET DE MAIGRES, par CAMILLE LEMONNIER. — Librairie de la Société des gens de lettres, 5, rue Geoffroy-Marie, Paris. (Bruxelles, Muquardt.)

La littérature de ces derniers temps s'est emparée de toutes les difformités morales imaginables, assaisonnées souvent de quelques anomalies physiques bizarres, stimulant la curiosité et la vente. On en a tiré la conclusion que le réalisme est la splendeur du mal. Fort heureusement, la nature a divers côtés et sait, à ses heures, prouver que la réalité peut être quelquefois la splendeur du bien.

Le réalisme est certainement l'école qui va être appelée et élue; mais, comme toute école, elle commence par le chaos. S'il ne se débrouille pas, cela se terminera par un sabbat de sorcières, fantaisie grotesque dont le romantisme, malgré la puissance de son souffle, donna le triste spectacle. Si la lumière se fait, l'école baptisera le siècle.

Et voici des filons lumineux qui apparaissent de tous les côtés; j'en vois un, là, devant moi, qui m'a doucement éclairé le cœur : c'est la nouvelle par laquelle commence le volume de M. Lemonnier. Cela s'appelle : *Les bons amis;* cela est tout simple, tout honnête, tout bon; l'histoire d'un enfant, la nature humaine prise du beau côté et paraissant plus vraie et plus intéressante que les phénomènes parisiens ornés de chignons d'or. Le besoin de la situation actuelle dans les arts, c'est de battre le rappel du bon et de l'honnête et de sortir de la littérature des monstres. Celle-là a déjà bien fait son temps au théâtre et le rénovateur aura la partie belle : c'est à l'amphithéâtre — soit dit sans jouer sur les mots — qu'il convient de reléguer les anatomistes.

Avançons donc avec le temps et le siècle qui marchent toujours, mais arrêtons-nous un moment pour parler des *Bons amis*.

C'est consolant, attendrissant et charmant. Les humains sont réellement ainsi, quelquefois. Quand on les prend bien, on est prêt à se trouver coupable de ne les avoir pas compris sous ce

Digitized by Google

jour. Et puis, il faut leur fournir l'occasion d'être bon, au lieu de toujours s'irriter et se dénigrer les uns les autres. Voyez dans la rue, vous allez rencontrer toutes ces honnêtes figures, car ce sont des vivants, et vous les connaissez...

Il y a de quoi être surpris, en apercevant la signature du livre, qu'un homme puisse, à propos de l'enfance, nous faire passer par de telles émotions. Du moment où ce n'est pas une mère qui a été inspirée à écrire cela, il faut y voir de l'art, et du meilleur. C'est au moyen de facultés particulières que l'on parvient à cette divination.

La tendance est précieuse; il est à espérer qu'elle sera suivie. Après l'indigestion d'accidents physiologiques que nous avons subie, nos esprit aspirent à retourner aux sources pures, à l'instar des estomacs blasés par la cuisine du restaurant, qui se guérissent et se reposent à la table de famille.

Le livre contient quatre histoires de *Gras et de Maigres*. Les trois dernières n'ont pas la tendance que je signale. *Tone Knop* fait chevaucher l'imagination sur la corde raide. *Le Rêve du bourgmestre Snoeck* est ce que la fantaisie peut produire de plus original; *Jeanne la Rousse* est une histoire de passion, écrite avec passion.

En publiant quatre choses de genres si opposés, l'auteur a-t-il voulu jeter un défi à ses lecteurs, ou prouver qu'il possède une plume multiple? Non, il n'a surtout rien voulu; ces styles et ces manières (et il convient de les mettre au pluriel) lui appartiennent par nature et par indépendance. Cependant, une touche très personnelle, aussi significative que celle d'un peintre, se retrouve au fond; s'il perd quelquefois les traces qu'il suit d'ordinaire, c'est qu'il préfère butiner dans d'autres sentiers, mais du moins il ne suit la route d'aucun autre. Ne nous mettons donc pas à regretter sa couleur, les jours où il nous fera des grisailles : sa couleur, il l'a toujours et s'en servira encore, soyez tranquille. Nos Flamands et nos Wallons ont leur marque et leur griffe; par là, bien mieux que par des pastiches, ils éveilleront l'attention en France et sauront s'y imposer. C. G.

ROCHEVERTE. — UN FIL A LA PATTE. 1 volume in-12. Paris, A. Ghio. (Bruxelles, Muquardt. 1874.)

L'auteur qui est, dit-on, une femme, se cache sous le pseudonyme de *Violette*, et il y a quelque temps déjà que cette pseudonymie est confiée à la lettre moulée. Outre un roman en trois

Digitized by Google

volumes in-18 (*Une date fatale*), qui dénonçait quelques travers du grand monde, Violette avait composé une esquisse de mœurs de la classe ouvrière. La *Société Franklin*, de Liége, a couronné cette nouvelle (*Les chemins différents*), parce que les conseils qu'on y donne aux ouvriers sont ingénieusement amenés par des scènes amusantes et vraisemblables. Les juges du concours y ont surtout signalé l'art de moraliser sans pédanterie ni mysticisme.

C'est encore une leçon honnête et pratique que nous apercevons dans *Rocheverte;* mais, comme elle s'adresse au grand public, et non plus à une catégorie déterminée, elle n'apparaît que très discrètement à travers la trame du récit. On ne peut qu'en féliciter le narrateur : il y gagne doublement. Le roman ne s'alourdit pas au contact du sermon ; et, chose non moins essentielle, la morale n'y a rien de prémédité, rien d'imposé. C'est le lecteur lui-même qui la déduit insensiblement des faits qui se déroulent pour son propre compte. C'est un peu la méthode des romanciers anglais, et, à voir comme on l'imite chez nous, il est permis de croire qu'elle plaît à notre monde lisant. En esquissant une société en villégiature, Violette a voulu s'effacer derrière les personnages, pour nous les montrer plus facilement.

Il faut avouer que les portraits sont naturels et les situations en général assez admissibles. Une belle-mère trop jeune, des enfants du premier lit qui se considèrent comme évincés, un père qui, par légèreté mondaine, se trouve pris entre des sentiments contradictoires, une veuve qui voudrait réconcilier tout ce monde, un soi-disant poëte qui se jette à la traverse et ne connaît de réel que les intérêts d'une incurable vanité, voilà les principaux éléments de cette histoire.

Une touche délicate, l'art vraiment féminin d'observer les détails révélateurs, des sentiments honnêtes sans rigorisme, des paroles généreuses sans déclamation, tout indique une personne qui a vu le monde sans en être éblouie, et qui ne l'a vu que pour l'analyser au profit des idées les plus saines.

Quant à la provenance belge, probablement wallonne, elle nous est révélée par plus d'un témoignage irrécusable. Le style est simple, naturel, abondant, sans recherche, quelquefois même un peu négligé; mais ce sont des négligences faciles à élaguer, et, en somme, peu choquantes. Elles donnent même je ne sais quel goût de terroir qui ne déplaît pas.

La nationalité de l'écrivain nous semble se retrouver plus authentiquement encore dans sa façon de juger les choses de la

Digitized by Google

vie sociale. Rien de frivole, rien d'outré, rien qui vise puérilement au paradoxe. La place d'honneur est aux lieux communs de la bonne morale naturelle, renouvelés, rajeunis par une observation fine, sagace et délicate. Inutile d'ajouter que les situations risquées, dont un certain public est devenu si friand, ne se rencontrent pas dans ces esquisses de mœurs contemporaines.

Tandis que *Un fil à la patte* est une sorte d'anecdote assez vivement jetée, nous devons remarquer dans *Rocheverte* l'abus des dialogues trop explicites. Il ne faut pas tout dire, sous peine de mal dire; il faut se conformer à la nature humaine qui se plaît aux sous-entendus. En abattant le superflu, comme dit La Fontaine, le reste en profite d'autant. Et, de fait, on trouve ici une multiplicité de scènes dont plus d'une pourrait être sous-entendue. En revanche, celles qu'il faudrait maintenir dans la trame du roman, devraient être plus fouillées, plus vigoureusement agencées. Un dialogue doit être comme une rencontre, un combat; il y faut une progression, une collision réelle, et, par suite, un résultat en action et en quelque sorte sous nos yeux. La finesse même de certains détails a nui aux grandes lignes du récit; on n'a pas assez songé à espacer les événements, pour leur donner plus de cohésion; on a oublié de grouper les personnages, pour les contraster les uns par les autres, et l'on a attribué à M^me^ Daubrée, une veuve qui se mêle de tout, le gouvernement moral sans partage. C'est comme un en-cas providentiel, un *Deus ex machina* qui, partout, arrive trop à propos et dispense souvent les acteurs nécessaires de jouer véritablement leur rôle.

J. S.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

ERLÆUTERUNGEN ZUR METAPHYSIK DES UNBEWUSSTEN, (*Éclaircissements sur la métaphysique de l'Inconscient.*) **ED. VON HARTMANN.** — Berlin. Duncker 1874. (Bruxelles, chez Muquardt.)

DER PESSIMISMUS UND SEINE GEGNER. (*Le pessimisme et ses adversaires.*) **A. TAUBERT.** — Berlin. 1873. (Bruxelles, chez Muquardt.)

Il y a cinq ans, nous publiions ici même l'analyse d'un livre qui venait de paraître et dont la valeur extraordinaire s'imposait immédiatement à l'attention. Ce livre, dû à la plume d'un homme

Digitized by Google

tout jeune encore et inconnu jusqu'à ce jour dans le monde littéraire, était celui d'Ed. von Hartmann et portait le titre assez bizarre de *Philosophie de l'Inconscient*.

Aujourd'hui, il n'est plus, en Allemagne, une seule personne instruite qui n'ait lu et relu ce gros volume de 800 pages; déjà la sixième édition en est annoncée, et certes, ce ne sera pas la dernière. Ce sont là les surprises du génie : on s'en allait répétant partout que la philosophie était morte, mais elle se réveille aux premiers mots de l'enchanteur qui possède le secret de la ressusciter.

Le nom d'Ed. von Hartmann se place donc à côté de celui des maîtres; depuis Hegel et Schopenhauer, la métaphysique n'avait pas vu se produire de penseur plus original; on peut ne pas partager ses idées, mais on est obligé de s'incliner devant son talent. Aussi, quel déluge d'articles, de brochures, de critiques, de panégyriques! Les anciens hégéliens qui se croyaient encore maîtres du terrain, et qui, tout à coup, se sentent menacés dans leur position, taillent leur plume pour sauver la cause du panlogisme; les partisans du Sage de Francfort, d'autre part, font leurs réserves, mais ne peuvent s'empêcher d'applaudir aux efforts du brillant dialecticien, qui a poussé dans une voie nouvelle les principes de leur maître; les philosophes chrétiens crient au scandale. Et, au milieu de cette mêlée, il se forme autour du jeune maître, sans qu'il soit professeur, une véritable école; déjà l'on compte plus d'un disciple fidèle voué à la défense de la *Philosophie de l'Inconscient*.

Il ne peut être question ici de caractériser une fois de plus la position qu'a prise Hartmann, et d'indiquer comment il a uni dans une synthèse supérieure les principes de Hegel et de Schopenhauer, ainsi que Schelling l'avait essayé, mais en se gardant bien de tomber dans le mysticisme chrétien de ce dernier. L'*Idée*, l'élément logique de Hegel, qui ne sait où prendre son assiette dans la réalité, et la *volonté*, l'élément *alogique* de Schopenhauer, dont les rapports avec l'intelligence demeurent toujours inexpliqués, ont trouvé chez Hartmann leur sujet, et, dès lors, l'idée pure et la volonté aveugle ne sont plus des hypostases abstraites, mais elles ont leurs racines dans l'absolu inconscient.

Au surplus, la traduction française de la *Philosophie de l'Inconscient* est annoncée comme devant paraître bientôt à la librairie Baillière; nos lecteurs pourront alors déchiffrer par eux-mêmes les secrets de la doctrine nouvelle, et si l'original n'a pas trop perdu à

Digitized by Google

être transcrit dans une autre langue, ils apprécieront en même temps le charme de la forme et la clarté d'un style qui tient toujours l'attention en éveil : qualités bien rares dans un ouvrage qui aborde les plus hauts problèmes.

Quant aux deux brochures, dont le titre figure en tête de cette notice, l'une, celle de Taubert, est une réponse aux attaques dont Hartmann avait été l'objet de la part de Fischer, Henne am Rhym, Weis, Knauer, Hartsen, Stiebeling, etc., et une défense en règle du pessimisme; l'auteur examine successivement la valeur de la vie, le travail, l'amour, la compassion, les joies de la nature, et enfin la félicité comme conception esthétique du monde, la félicité comme vertu et la félicité dans la vie future. Cet opuscule ne prétend pas à une grande originalité, mais il est facilement écrit et d'une lecture agréable.

Le second, dû à von Hartmann lui-même, est dirigé principalement contre les objections énoncées par Volkelt dans son livre : l'*Inconscient et le Pessimisme* (Berlin, 1873). Hartmann y montre, par une argumentation très serrée, que le panlogisme de Hegel se perd dans la contradiction et qu'il ne peut plus prétendre aujourd'hui à tenir place dans la science. L. V. D. K.

VISIONS D'UN PATRIOTE ALLEMAND, par Richard Voss. Zurich, Verlags-Magazin. 1874 (en allemand). (Bruxelles, chez C. Muquardt.)

C'était le 1er septembre. On fêtait l'anniversaire de la bataille de Sedan. De nombreux jeunes gens, qui avaient fait la campagne de 1870, chantaient la gloire des armes allemandes en buvant le vin du Rhin aux reflets d'ambre et d'or. Les chants patriotiques étaient bons, mais le vin était meilleur. Aussi les têtes se montèrent-elles si bien qu'à un certain moment chacun se revit sur le champ de bataille. L'auteur des *Visions*, en sa qualité de Prussien, se considérait comme plus vainqueur que les autres. Il s'était pris à aimer la guerre et il la défendait en toute occasion. Au son brutal du canon, aux roulements des tambours, il se sentait plus transporté qu'au bruit d'une musique de bal. « La guerre, proclamait-il, est la fête des forts. Seule elle montre ce que peut un peuple, c'est la marque certaine de sa puissance. Dans une paix prolongée, les citoyens s'amollissent; ils feront bien d'endosser le froc et de renoncer à l'habit militaire. De plus, la guerre est un art : on voit le génie de l'homme s'y déployer avec toutes ses ressources et dans toute son énergie. »

Digitized by Google

C'est ainsi que parlait l'auteur, et il mêlait à son raisonnement de vives récriminations contre la France. Tout cela se passait *inter pocula,* et les jeunes gens se séparèrent fort échauffés.

La nuit est belle. L'auteur salue la nature ; il évoque le Génie de la race allemande dans sa retraite au milieu des bois. Une voix douce et dolente lui répond. Devant lui a surgi un jeune garçon vêtu d'une robe blanche; son cou et ses bras sont nus. Il est très pâle, ses lèvres sourient du sourire du Christ; ses grands yeux brillent d'un éclat incomparable. De sa robe, par places moite de sang, tombent des gouttes rouges.

Il y a, dans les *Paroles d'un croyant,* une apparition qui ressemble à celle-ci : « Et dans mon sommeil, je vis comme une forme lumineuse, debout près de moi, un esprit dont le regard doux et perçant pénétrait jusqu'au fond de mes pensées les plus secrètes. »

L'Esprit des *Visions d'un patriote allemand* sent et souffre comme nous. Il vient de l'éternité. Son nom, il ne sait le dire. Les souffrances des hommes se marquent sur son visage; leurs pleurs et leur sang mouillent sa robe. L'auteur part avec lui. Ils flottent dans les ténèbres et arrivent à Berlin. On y crie : victoire ; les troupes sont revenues couvertes de lauriers ; la joie paraît être partout. « Allons ailleurs, dit l'Esprit ». Voici une ville que l'incendie dévore ; plus loin, un champ de bataille où la mort a fauché les hommes par milliers; dans ce lazaret, le soldat agonise ou subit une affreuse amputation. « Retournons à Berlin; nous avons autre chose à voir », dit l'Esprit. Dans cette pauvre maison, la fiancée du soldat qui n'est pas revenu sanglote pendant que les vieux parents maudissent la guerre. Aux portes de la capitale, des huttes abritent un troupeau de misérables.

L'avenir se déroule aussi devant le jeune patriote. Il commence à voir que la vraie grandeur d'un peuple réside plutôt dans sa moralité que dans ses triomphes militaires. La décadence arrive pour l'empire d'Allemagne; l'étranger intervient et prononce le *Finis Germaniæ.* A ce moment, l'auteur des *Visions* sort de sa défaillance. Il avait été simplement frappé au front par une branche d'arbre. Il saigne encore abondamment : on le porte chez lui où la fièvre le prend. Maintenant qu'il est rétabli, il se sent devenu un autre homme. La vie s'est montrée à lui avec tout son sérieux. Le rêve qu'il a fait dans le bois a été la révélation de ce qu'il ne voulait ou ne savait pas voir : les misères de chaque jour. Aujourd'hui, il a peur de l'avenir.

Cam. P.

Digitized by Google

MITTELNIEDERDEUTSCHES WŒRTERBUCH, von Dr K. Schiller und Dr Aug. Lubben. (*Dictionnaire moyen bas allemand*). Livraisons I à IV — A. Deverie. 1873. Brême. Kühtmann. (Bruxelles, chez Muquardt.)

Le bas-allemand moyen est la langue que parlait tout le nord de l'Allemagne au moyen âge, alors que le moyen haut-allemand régnait dans le centre et le sud de ce pays; c'est donc une forme de langage intermédiaire entre l'ancien saxon et le *niederdeutsch* moderne. Jusqu'à ce jour, la philologie germanique avait quelque peu négligé cette branche dont notre néerlandais moyen n'est qu'une simple variété. Il y a quelques années, le professeur Kosegarten avait entrepris d'en publier le dictionnaire; malheureusement, il n'a pu en achever même la lettre A.

L'ouvrage que nous annonçons ci-dessus se présente sous de meilleurs auspices; il est vrai que l'un des deux auteurs, le Dr Schiller de Schwerin, vient de mourir; mais son travail était complètement achevé, et son digne collaborateur, le Dr Lubben d'Oldenbourg, nous promet que les livraisons suivantes ne se feront pas attendre.

Pour nous autres, Flamands, qui avons le devoir de retrouver notre place dans la grande famille germanique, ce livre est un véritable trésor; il nous montre quel rapport étroit reliait la langue de Van Maerlant à celle des chroniqueurs saxons du XIIIe siècle; bien des expressions, qui restent obscures chez nos vieux poëtes, trouveront peut-être là leur explication; mais c'est surtout pour l'historien et le juriste que ce glossaire aura du prix; combien, en effet, les chartes et les documents flamands du moyen âge s'éclairent par le rapprochement des formes usitées dans un pays si voisin du nôtre, et dont les mœurs et les institutions générales étaient presque identiques à celles de nos ancêtres!

Nous souhaitons donc que cet excellent dictionnaire, composé avec une science et une méthode parfaites, trouve chez nous l'accueil qu'il mérite et que lui a déjà fait la Hollande; c'est là une récompense bien due au travail qu'il aura coûté à ses auteurs.

L. V. D. K.

HÉLÈNE. *Histoire tirée des papiers d'un pessimiste décédé*, par Richard Voss. — Zurich. Verlags-Magazin, 1874 (en allemand). (Bruxelles, chez Muquardt.)

L'histoire n'est pas nouvelle. Un docteur en l'une ou l'autre chose est amoureux fou d'une comtesse, dont le caractère longuement analysé par lui n'a rien de séduisant. Jadis elle avait moins

Digitized by Google

de dédains pour ses hommages, si l'on en juge par la larme qui perlait dans ses beaux yeux, le jour où il partit ; mais aujourd'hui le pauvre docteur lui paraît mal venu à se plaindre. Aux reproches qu'il lui adresse, elle se contentera de répondre d'un ton dégagé, et tout en vidant un verre de champagne : « Vous tournez au tragique, monsieur le docteur. »

C'est humiliant, il en faut convenir, et l'homme qu'un jour elle alla arracher à sa rêverie sous les palmiers, dans une petite pièce où arrivaient les sons harmonieux du concert, a le cœur on ne peut plus ulcéré. Tantôt il raille, tantôt il pleure ou grince des dents. De longues épîtres à son ancienne maîtresse nous dévoilent sa souffrance. Des histoires très lamentables nous viennent confirmer dans la piètre opinion que l'auteur tâche de nous donner de la comtesse, et, malgré tout l'étalage de froide scélératesse, malgré les cœurs déchirés par la belle inhumaine, nous ne sommes pas ému le moins du monde. La raison, au fond, est simple ; son héroïne n'existe pas, ne vit pas. M. Voss a imaginé une femme, qui, toute pétrie de vices qu'elle est, n'a pas plus de vraisemblance que si elle formait un pur composé de vertus. Il oublie que les caractères entiers dans le mal, dans l'insensibilité, dans l'égoïsme, sont fort rares. Un bout de l'oreille humaine perce toujours et, pour sa fière comtesse, à défaut d'un peu de cœur, un peu de sottise, suppléant la bonté, ne messiérait pas. Au lieu de peindre le monde tel qu'il est, il a fait de la composition littéraire, de la rhétorique. Le caractère de ses personnages n'est formé que de quelques lieux communs romantiques depuis longtemps en circulation.

Entrons un peu dans les détails. La comtesse de M. Voss a lu Schopenhauer, Jean-Paul et Klopstock ; elle adore Balzac et déclame Byron. Dans cette énumération d'auteurs aimés par une femme sceptique, Klopstock, au moins, est de trop. Voilà pour sa littérature. En matière d'arts plastiques, la comtesse préfère la Vénus de Médicis à la Vénus de Milo. C'est évidemment l'indice d'un mauvais caractère. La musique qu'elle aime, c'est Schumann avec des paroles de Henri Heine ; son monde, c'est Paris. Elle ne rêve que Paris, ne s'inspire que de Paris. Si son cœur a jamais battu d'émotion et de plaisir, c'est aux fêtes des Tuileries. Puis, il y a eu les soirées de la princesse de Metternich et les bals de M^lle^ Thérésa. Les bals de Thérésa, l'abomination de la désolation !

A propos de ces débordements, l'auteur regrette vivement que

Digitized by Google

les femmes allemandes n'aient pas persévéré dans leur sainte résolution de ne plus recourir aux faiseuses de Paris pour leurs objets de toilette. « Plus que jamais, aujourd'hui, s'écrie-t-il, les modes de Paris s'étalent dans les magasins allemands; avec moins de honte que jamais, les femmes d'Allemagne se couvrent de chiffons français; plus française que jamais est l'immoralité de la capitale de l'Allemagne du Nord. »

Ces doléances sont bien peu philosophiques. Elles décèlent chez leur auteur excès de jeunesse et d'illusions. Il n'a pas considéré que si l'Allemagne fournit au monde des cordonniers, la France est en possession de la doter de coiffeurs et de modistes.

Mais revenons à la comtesse. Avant son mariage, elle était princesse, ce qui fait qu'elle méprise profondément les travailleurs, les penseurs, les artistes et les savants. Cette femme si belle, à la tête de madone, se complaît en leurs souffrances. Vraie Loreley, comme la sirène du Rhin, elle les enivre de ses regards et de sa voix pour les perdre. Un pauvre jeune peintre, du nom d'Arno, quitte pour elle sa femme et son enfant. *Lourleya! Lourleya!* ce cri fatal éclate de temps en temps comme un coup de fouet qui déchire le récit.

En sa qualité de fervente catholique, la comtesse ne manque pas d'acheter le pardon de ses fautes. Cela met son âme à l'aise; elle pèche, mais elle jeûne aussi, prie et pleure, et bientôt il n'y paraît plus. Il était naturel, dit l'auteur, qu'elle fût de la religion des Madeleines repentantes. Quant à son plaintif amant, il a le cœur trop plein d'amertume; la coupe déborde, il faut qu'il meure. Cependant, il se sent bien jeune. Le *morir si giovane* de *la Traviata*, qu'un petit mendiant italien vient chanter sous sa fenêtre, lui fait venir les larmes aux yeux. « Que n'est-il mort pendant la guerre franco-allemande; il n'eût pas connu les tortures de la passion! « L'heure fatale approche; il mourra en pessimiste. » Né pour la souffrance et la renonciation, n'ayant vu se réaliser aucun de ses désirs, ayant assisté à la ruine de toutes ses espérances, trompé dans ses affections, il peut se rendre le témoignage d'avoir vécu bien inutilement; personne ne l'aime, ne le regrette : néant qu'il est, il rentre dans le néant. »

Au fond, c'est la seule vraie phrase pessimiste de l'écrit de M. Voss. Nous nous attendions à quelque chose de plus méphistophélétique. L'amoureux larmoyant de la comtesse ne voit les choses en noir qu'*a posteriori*. Si cette Loreley voulait bien recommencer la petite *flirtation* de jadis, il verrait tout en rose. Ce n'est

Digitized by Google

pas ainsi que procède un vrai pessimiste. Celui-ci, quoi qu'il arrive, tient les femmes en médiocre estime ; l'amour, à ses yeux, est une triste duperie. A ce sujet, nous engageons M. Voss à relire quelques passages significatifs d'un des livres préférés de la comtesse, les *Parerga et Paralipomena* de Schopenhauer. Voilà du pessimisme de bon aloi. Le héros de M. Voss est instruit, sentimental, honnête, mais il n'est pas plus pessimiste qu'homme d'action.

CAM. P.

LÉGENDES MILITAIRES, I. *Je suis du régiment de Champagne*. II. *Auvergne et Piémont*, par M. A. FIÉVÉE. — Paris. E. Plon. 1874. Bruxelles, Muquardt.)

Nous n'aimons guère les romans historiques. Nous aimons moins encore les romans militaires. Peut-être devons-nous cette antipathie aux indigestions littéraires que nous ont laissées les romans dits de cape et d'épée. Toutefois, des ouvrages comme les *Légendes militaires* nous réconcilient presque avec le genre. Assurément, on y retrouve bien la petite pointe de chauvinisme qu'exige le titre. Mais l'attrayante simplicité de la trame et l'extrême correction du style nous montrent que les récits de M. Fiévée n'ont rien de commun avec cette littérature de corps de garde qui a tant encombré les feuilletons de la presse parisienne. M. Fiévée écrit le français comme on ne l'écrit plus guère, car il semble avoir formé son style chez les bons auteurs du XVIII^e^ siècle. Aussi prouve-t-il, à leur exemple, qu'avec des expressions ordinaires, des constructions simples et des phrases courtes, on peut atteindre sans peine à ces effets de vigueur et d'élégance que les blasés de l'école romantique s'efforcent de produire avec des tournures alambiquées et des mots à effet. Qu'on lise plutôt le portrait de ses deux héroïnes, la mystérieuse Fidès et la bohémienne Smarra.

Des deux nouvelles renfermées dans les *Légendes militaires*, nous préférons *Je suis du régiment de Champagne*. L'auteur y déploie mieux son génie d'invention, en même temps qu'il y tire un plus grand parti des circonstances historiques. Sans trop déroger à la fidélité de l'histoire, il y réussit à faire de ses héros — si modeste que soit leur position — le centre de tous les événements politiques et militaires introduits dans le récit. Or, cette précaution, malheureusement trop rarement remplie dans les romans historiques, nous paraît la condition indispensable de leur réussite. Il faut que non seulement les destinées des héros y soient liées aux destinées du pays, mais encore que les destinées du pays paraissent dépendre des destinées des héros. On s'intéresse même au grain de sable qui décide de la fortune des empires, à plus forte raison, quand ce grain de sable nous est présenté sous les traits de personnages comme M. Fiévée sait en façonner.

G. D'A.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

LIVRAISON DU 15 JANVIER

Pages.

ÉM. DE LAVELEYE. Une leçon de droit public à l'Université de Louvain. 5

GOBLET D'ALVIELLA. Une ascension au pic de Ténériffe 29

CH. POTVIN. Poésies. 48

AD. PRINS. La destinée de Paul Harding *(première partie)* 51

GOBLET D'ALVIELLA. *Chronique politique.* Les partis en Belgique pendant l'année 1873 105

CH. BULS. *Chronique des arts.* Le sentiment de la nature à l'exposition du Cercle artistique 110

ESSAIS ET NOTICES.

Emile de Laveleye. Les progrès économiques de l'Autriche . . 116

L. Van der Kindere. Les langues indo-germaniques et leur classification . . . . . .

Ad. Prins. La proposition de M. Mancini au Parlement italien . 120

LITTÉRATURE NATIONALE. *Le roman d'un géologue*, par X. de Reul. — *L'architecture et la peinture en Europe*, par Alf. Michiels. — *Heures de philosophie*, par Octave Pirmez . . . . . *Ib.*

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. *Études sur l'ancien théâtre espagnol*, par A. Sée. — *France et Progrès*, par Maria Deraismes. — *Ultimo*, Roman von Spielhagen. — *On the growth of the English constitution*, by Edw. A. Freeman 124

LIVRAISON DU 15 FÉVRIER

E.-A. ASTRUC. Le prophète Jonas. 131

GOBLET D'ALVIELLA. Une ascension au pic de Ténériffe (*seconde partie*). 149

A. PRINS. La destinée de Paul Harding (*dernière partie*). 165

CH. MASSON. L'Enfant mort, poésie 216

GOBLET D'ALVIELLA. *Chronique politique.* La franc-maçonnerie et le mandement de Mgr. Dechamps 219

X. DE REUL. *Chronique de la science.* Nos sociétés savantes. . . . 224

ESSAIS ET NOTICES.

Comte Anatole d'Arschot. *Le prince de Bismarck et l'Église catholique en Allemagne.* 229

P.-A.-F. Gérard. *Les relations diplomatiques entre la Flandre et l'Angleterre au moyen âge*, à propos du récent ouvrage de M. Varenbergh 232

LITTÉRATURE NATIONALE. *Romans et nouvelles*, par Mme Caroline Gravière. — *Romans à l'eau de rose*, par Ém. Leclercq. — *Jours d'épreuves*, par Hermann Pergameni. — *Vienne en 1873*, par Carl Buls. — *Recueil des restes de notre art national, du XIe au XVIIIe siècle*, par Collinet et Loran. 235

Digitized by Google

LIVRAISON DU 15 MARS

HERMANN PERGAMENI. La Détention préventive. 241
CAROLINE GRAVIÈRE. Sur l'Océan. 267
GOBLET D'ALVIELLA. Une ascension au pic de Ténériffe (*fin*). 295
FERDINAND GRAVRAND. Sonnets humoristiques 313
GOBLET D'ALVIELLA. *Chronique politique*. L'avénement de M. Disraëli. 315
CH. BULS. *Chronique des Arts*. L'architecture moderne 324

ESSAIS ET NOTICES.

E. VAN BEMMEL. *Essais sur l'histoire politique des derniers siècles*, par J. Van Praet 328
L. VAN DER KINDERE. *Des Droits de souveraineté de l'État sur l'Église en Belgique*, par A. Prins 330
C. RUELENS. *Considérations sur les causes générales des troubles des Pays-Bas au XVI^e siècle*, par Ch. Paillard 331
É. DE LAVELEYE. *La province de Smyrne*, par Ch. de Scherzer. 333
GOBLET D'ALVIELLA. *L'Écorce terrestre*, par E. With 336

LIVRAISON DU 15 AVRIL

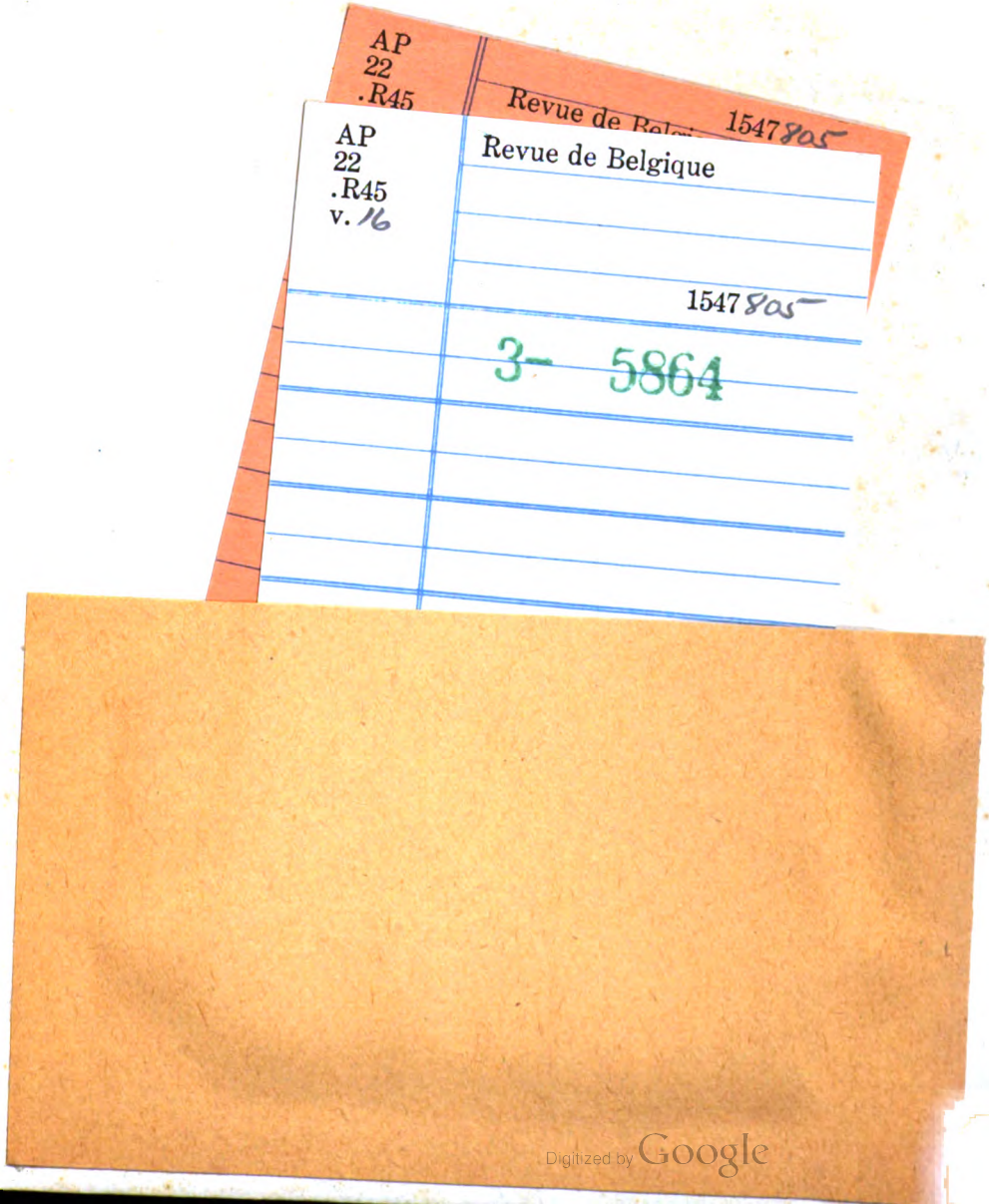
PAUL FREDERICQ. TONY (ANTON BERGMANN) sa vie et ses œuvres. . . 337
ANTON BERGMANN. Huit jours dans une pension allemande. (Nouvelle traduite du flamand par X. De Reul) 346
PRAWDZIC. Un mot d'histoire sur les jésuites de l'ancienne Pologne. 372
MAX. SULZBERGER. Le réalisme en France et en Belgique. (*Courbet et De Groux*) 384
X. DE REUL. *Chronique de la science*. Les vétérans de l'Académie. . 393

ESSAIS ET NOTICES.

ED. VAN BENEDEN. Le transformisme, d'après M. d'Omalius d'Halloy 404
CH. POTVIN. Les petits livres en France 407
HERMANN PERGAMENI. Cent jours d'un voyageur allemand sur le Nil 411
E. DE LAVELEYE. Une nouvelle revue flamande 414
E. CASTELOT. Les historiens modernes de l'antiquité jugés par un historien 416
BULLETIN DE LA LITTÉRATURE NATIONALE 418
BULLETIN DE LA LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE 423

Digitized by Google

3- 5864



Digitized by Google

UNIVERSITY OF CHICAGO
102 383 976

Digitized by Google